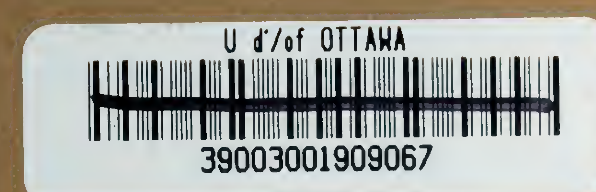
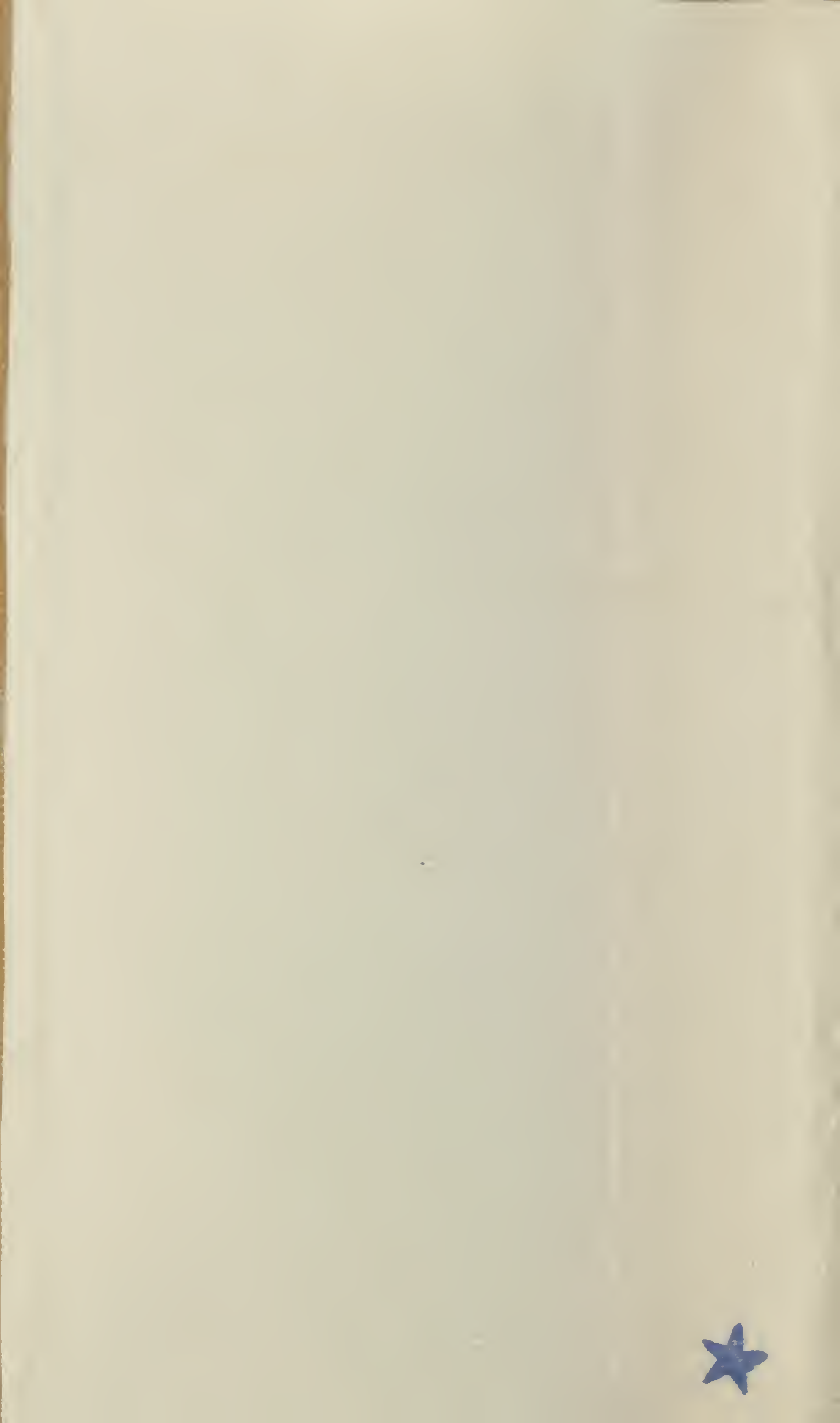




INSTRUCTIONS

SUR LES

PRINCIPALES VÉRITÉS

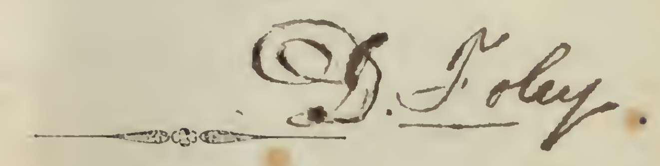
DE LA RELIGION

ET SUR LES

PRINCIPAUX DEVOIRS

DU CHRISTIANISME,

DRESSÉES PAR MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME ÉVÊQUE COMTE DE TOUL, PRINCE DU SAINT-EMPIRE, AU CLERGÉ SÉCULIER ET AUX FIDÈLES DE SON DIOCÈSE.



Nouvelle Édition

gmentée de nouveaux chapitres et de résolutions pratiques placées ı la fin de chaque chapitre, avec une courte prière; et d'une ıotice sur l'auteur.

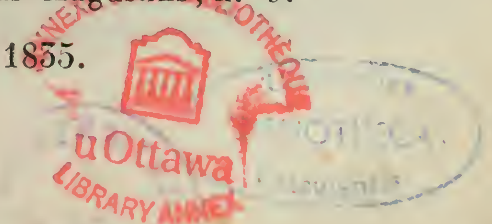
D. Foley

A PARIS,

[C]HEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,

Rue des Grands-Augustins, n.° 9.

1835.





NOTICE

SUR LA VIE DU P. HUMBERT. (1)

Hubert Humbert naquit en 1685 ou 1686, au village de Vanclans, paroissse de Nodz département du Doubs. Ses parens étaient d'honnêtes cultivateurs; chargés d'une nombreuse famille, ils ne négligèrent rien pour former leurs enfans à la vertu et à la piété chrétienne. Dieu les en récompensa; ils virent trois de leurs fils honorés du sacerdoce. Celui qui est l'objet de cette notice était l'aîné. Il ne paraît pas qu'il ait reçu plus de soins pour sa première éducation que n'en reçoivent communément les enfans dans les petites écoles de campagne; mais il se distingua dans ses cours d'humanités, de philosophie et de théologie. Il embrassait à la fois et avec succès plusieurs genres d'études: physique, histoire, poésie même; et il eût pu n'être médiocre dans aucun. Sa piété et son zèle l'attachèrent de bonheur à l'art oratoire, au ministère de la prédication. N'étant encore que sous-diacre, il fit dans une assemblée de prêtres et de jeunes ecclésiastiques à Besançon, un discours où l'on vit dès lors percer son génie et le talent rare qu'il montra ensuite pour la chaire. Associé, en 1714, aux prêtres missionnaires de Besançon, dits *de Beaupré*, il se fit remarquer par la pénétration de son esprit, la solidité de son jugement et l'étendue de ses con-

(1) Cette notice a été adressée aux éditeurs de la *Bibliothèque catholique*, par d'anciens confrères du père Humbert.

naissances. Une mémoire heureuse, un travail facile secondaient ses autres dispositions. Il avait, dans ses discours et dans son débit, un genre particulier et qui n'était qu'à lui : il savait en faire sortir fréquemment des traits frappans d'éloquence ; la grandeur et la beauté des images s'y joignaient comme naturellement à la force des pensées et à la solidité des preuves. Sa voix, sans être forte, se faisait entendre dans les plus grands vaisseaux. Son air doux et majestueux commandait l'attention, et semblait persuader d'avance son auditoire.

Quoique par sa vocation il fût principalement destiné à prêcher la parole de Dieu dans les campagnes, il l'anonnça cependant fréquemment dans les villes, en mission ou dans d'autres circonstances et toujours à la grande satisfaction de ses auditeurs et de ceux en particulier qui étaient plus en état de le juger. Aussi produisait-il les plus grands fruits dans le saint ministère ; les fidèles de toutes les classes s'adressaient à lui avec la même confiance. Estimé, recherché, chéri de tous, il se communiquait très-peu, n'aimait à se prêter qu'aux besoins des ames, et ne voulait avoir aucune assiduité chez les grands. S'il en voyait de temps en temps, c'était le zèle seul qui le conduisait dans leurs maisons, soit pour rétablir l'union ou la subordination dans les familles, soit pour ramener des jeunes gens dans les voïes de la sagesse, soit enfin pour faire cesser quelques scandales.

Si l'on courait de toutes parts à ses sermons, les personnes de tous les rangs n'étaient pas moins empressées de l'avoir pour guide de leur conscience áu saint tribunal. Souvent il fut appelé aux retraites ecclésiastiques, et y secondait avec succès les directeurs du séminaire. Il fut ainsi, pendant de

longues années, l'apôtre des simples fidèles et des pasteurs; et, comme il joignait toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales au zèle et à la science, il eut le mérite si rare de servir long-temps de lumière et d'exemple à tout le diocèse. Il mourut en 1778, âgé de 92 ans, après avoir travaillé plus de 60 ans dans les missions, et passé 65 ans dans la société des missionnaires, dont il fut long-temps le directeur.

Le père Humbert a laissé les ouvrages suivans : 1.° *Pensées sur les plus importantes vérités de la Religion;* 2.° *Instructions chrétiennes pour les jeunes gens :* ces deux ouvrages sont justement estimés, et le premier est répandu partout ; 3.° *instructions abrégées sur les devoirs et les exercices du chrétien,* à l'usage des missions des prêtres missionnaires du diocèse de Besançon ; 4.° *instruction sur les égaremens de l'esprit et du cœur humain et sur les vertus nécessaires au salut;* 5.° plusieurs *Cantiques spirituels* insérés dans les recueils de *Cantiques à l'usage du diocèse de Besançon.*

Il a laissé aussi en manuscrit, un ouvrage sur les vertus ecclésiastiques, les devoirs des pasteurs et le gouvernement des paroisses; une histoire assez étendue de la communauté des missionnaires de Beaupré, des sermons; mais il n'en reste qu'un bien petit nombre, les autres ayant été perdus. Dans tout ce qui reste du père Humbert, on voit toujours l'homme éclairé, le prêtre vertueux et plein de zèle, et enfin le savant formé par sa longue expérience et par son application constante à l'étude.

PENSÉES

SUR LES PLUS IMPORTANTES VÉRITÉS

DE LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

De la fin de l'homme.

I. POURQUOI suis-je au monde? Ce n'est pas pour être riche et pour être honoré. Les honneurs et les biens de la terre ne sont pas dignes de moi, et ne peuvent me rendre content; je ne suis pas pour jouir des plaisirs des sens. Si cela était, l'homme dans sa fin n'aurait rien au-dessus des animaux. Une créature raisonnable est créée pour une fin plus noble et plus digne de Dieu.

Je suis en ce monde pour y glorifier mon Créateur, et pour me mettre en état de le glorifier et de le posséder en l'autre vie; voilà la fin que Dieu m'a destinée, et pour laquelle il m'a donné l'être; si je travaille pour une autre fin, je ne fais rien, et je ne mérite pas de vivre. Si le feu ne donnait aucune chaleur, il serait comme s'il n'était pas, parce qu'il serait inutile à la fin pour laquelle Dieu l'a créé. De même si l'homme ne s'appliquait pas à servir Dieu et à le glorifier, il serait sur la terre comme s'il n'était point; dès qu'il ne remplit pas la fin pour laquelle Dieu l'a mis au monde, il vaudrait mieux pour lui n'avoir jamais été, il devrait rentrer dans le néant aussitôt qu'il ne tend pas à la fin pour laquelle Dieu l'a formé.

Toutes les créatures visibles sont pour le service de l'homme, voilà leur fin: l'homme doit donc être et

agir pour Dieu. Le Créateur ne pouvait lui destiner une fin plus noble, et il ne pouvait lui en destiner une moindre. L'homme est très-honoré d'être destiné à une fin si glorieuse; mais il est bien malheureux de ne pas tendre à cette fin dans ses opérations. Un arbre planté dans une terre fertile pour donner des fruits à son maître, ne mérite que le feu quand il ne produit ni fruits ni feuilles. Quel châtiment ne mérite donc pas une créature, qui, étant placée sur la terre par la main du Créateur pour l'honorer, ne fait rien pour sa gloire!

II. Notre premier devoir est donc de glorifier Dieu sur la terre, en attendant que nous le glorifiions dans le ciel. Si nous lui demandons nos besoins et les choses temporelles, nous ne devons les demander qu'en vue de sa gloire. *Vous n'êtes point ici pour les biens de la terre*, disait sainte Thérèse à ses religieuses, *ni pour demander le succès des choses de ce monde, mais uniquement pour glorifier Dieu.*

Cherchez donc avant toutes choses, dit Jésus-Christ, le règne de Dieu: *Quærite ergò primùm regnum Dei. Math.* 6. Un père doit faire régner Dieu dans sa famille, un pasteur dans sa paroisse, un seigneur dans ses terres, un roi dans ses états; c'est pour cette fin qu'ils ont l'autorité. Les rois vraiment grands et vraiment heureux, dit S. Augustin, sont ceux qui font usage de leur puissance pour soutenir le culte et la gloire de Dieu dans leurs empires. *De Civ. Dei, lib.* 5, *cap.* 24.

Ce n'est point l'homme, qui n'est que misère, mais Dieu seul qui doit être glorifié: *Soli Deo honor, gloria.* Vous n'êtes point à vous, dit saint Augustin; vous êtes à Dieu, qui vous a fait ce que vous êtes; il est donc juste que vous viviez uniquement pour sa gloire: *Totum te exigit, qui totum te fecit.*

Qu'il est consolant et glorieux de vivre pour son Créateur! Si l'on se fait un honneur de servir les grands du monde, quel honneur de servir Dieu, le plus grand et le meilleur de tous les maîtres! La moindre action faite pour sa gloire vaut incomparablement plus que tous les exploits des conquérans, et que tout ce qu'il y a de grand dans l'univers. Oh! que l'homme est ennemi de lui-même, quand il oublie ce qu'il doit à son

auteur, puisqu'en oubliant ce qu'il doit à Dieu, il oublie son propre salut et son honneur!

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque Dieu m'a créé pour sa gloire, je me proposerai désormais cette noble fin dans tout le détail de ma conduite.—2. En conséquence, j'y rapporterai toutes mes actions et mes souffrances, ne manquant pas de les offrir à Dieu, dès le matin tous les jours, et renonçant à tout ce qui pourrait lui déplaire dans mes pensées, mes affections et mes démarches; offrande et renoncement que je renouvellerai de temps en temps pendant la journée, surtout quand j'aurai eu le malheur de les contredire par quelque faute notable.

O mon Dieu! je vous ai bien mal servi jusqu'ici; pardonnez-moi le passé, je vous en supplie, et faites-moi la grâce de m'attacher à vous comme à mon unique fin.

CHAPITRE II.

Du Salut.

I. Tout ce que Dieu a fait dans la création du monde et dans l'incarnation de son Verbe, il l'a fait pour sa gloire et pour le salut de l'homme. Si l'homme se conforme aux desseins de Dieu, s'il observe sa loi, Dieu lui promet un bonheur souverain dans l'éternité. Si l'homme agit contre les desseins du Créateur, il sera privé de ce bonheur, et sera malheureux pour toujours; de sorte que, dans la différente destinée des hommes, Dieu trouvera toujours sa gloire et manifestera également ses grandeurs, sa justice, en réprouvant ceux qui lui auront été rebelles; sa miséricorde, en couronnant d'une gloire immortelle ceux qui lui auront été soumis. Or, glorifier Dieu, en observant sa loi, pour être heureux dans l'éternité et pour éviter d'y être malheureux, c'est ce qu'on appelle travailler à son salut; d'où il faut conclure que le salut est l'affaire nécessaire, l'affaire importante, l'affaire propre et personnelle, l'affaire unique et essentielle de l'homme.

II. Quelques affaires que vous ayez, vous n'en avez donc point de plus *nécessaire* que votre salut, puisque vous n'êtes au monde que pour vous sauver, tout le

reste n'est que vanité. Il n'est pas nécessaire que vous soyez au monde; mais il est nécessaire pour vous d'être sauvé. Dieu pouvait se dispenser de vous créer; mais il ne peut vous dispenser de travailler à votre salut.

Le salut de l'homme est l'affaire importante, puisque Dieu y a pensé de toute éternité. C'est une affaire de telle importance, que, pour la faire réussir, Dieu a donné son fils, et que ce fils adorable a souffert l'agonie, les supplices et la croix. Oh! que mon salut est important, puisque, pour me sauver, un Dieu descend sur la terre, se fait victime, sue le sang et souffre la mort!

Le salut est l'affaire *propre* de l'homme, tout l'avantage ou toute la perte en est pour lui. Si l'homme est sauvé, Dieu n'en est pas plus heureux; si l'homme est réprouvé, ce malheur est pour lui seul: Dieu n'en est ni moins grand ni moins glorieux.

Le salut est l'*unique* affaire de l'homme. Si nous faisons notre salut, tout est fait, tout est gagné pour nous; si nous ne le faisons pas, tout est perdu sans ressource.

Le salut est l'affaire *essentielle* de l'homme, parce que ce n'est que pour cela qu'il est homme. Travailler à son salut et servir Dieu, voilà tout l'homme, dit le Sage: *Hoc est enim omnis homo.* Eccl. 12.

Puisque l'homme n'est sur la terre que pour s'appliquer à son salut, c'est un plus grand désordre de voir un homme qui ne pense pas à se sauver, que de voir les astres sans mouvement. L'homme qui ne travaille pas à son salut est un monstre qui doit cesser de vivre, comme le soleil devrait cesser d'être, s'il était sans activité et sans lumière.

O hommes! comprenez une bonne fois la fin pour laquelle vous êtes sur la terre, et les desseins de Dieu sur vous. Si vous ne répondez pas à ses desseins adorables, vous êtes inutiles au monde: comme l'arbre infructueux vous serez *coupés et jetés* au feu. Que vous reviendra-t-il de tout ce que vous faites sur la terre, si vous ne pensez pas à vous sauver? Quel avantage tirerez-vous des créatures, si, après avoir oublié votre salut, vous êtes réprouvés de votre Créateur et perdus sans ressource?

RÉSOLUTIONS.

1. Je graverai profondément dans mon cœur cette pensée : Il faut que je me sauve, quoiqu'il m'en coûte. — 2. Et je me dirai à moi-même tous les matins en m'habillant : « Voici une journée que Dieu » veut bien m'accorder encore pour le servir et travailler à mon sa-» lut : il faut donc que tout tende en moi, aujourd'hui, vers ce grand » but. » — O mon Dieu ! pénétrez-moi de l'importance et de la nécessité de mon salut, et faites-moi la grâce de le désirer, de le vouloir, et d'y travailler efficacement tous les jours de ma vie.

CHAPITRE III.

Il faut travailler à son salut avec soin et avec de grands soins.

I. Puisqu'il sagit de tout pour l'éternité dans l'affaire du salut, pourquoi y travaille-t-on avec si peu de soin? Le ciel à gagner ou à perdre mérite-t-il moins d'attention que les choses de la terre? Ne seriez-vous pas un insensé si, ayant un procès où il s'agit de votre fortune et de votre vie, vous ne pensiez qu'à vous divertir à la veille de le perdre? Vous êtes bien plus insensé si vous négligez votre salut, puisqu'il s'y agit de tout gagner ou de tout perdre pour toujours.

Que l'aveuglement des hommes est déplorable! La plupart trouvent du temps pour des occupations et des recherches infructueuses, et ils n'en trouvent point pour vivre en chrétiens et pour se sauver, dit saint Paulin : *Vacat tibi ut philosophus sis, non vacat ut christianus sis.* Ils ont soin que leurs maisons soient rétablies, leurs terres cultivées, leurs revenus assurés. Que d'applications pour conserver leurs fonds, leur santé, leur beauté, leurs vêtemens! mais ont-ils la même ardeur pour ce qui regarde le salut de leur âme? Quand ce serait l'âme de leur ennemi ou l'âme d'une bête, la traiteraient-ils plus mal? On dirait qu'ils n'ont une âme que pour la perdre. Hélas! à quoi aboutissent nos travaux et tout ce que nous faisons au monde, si nous n'y faisons ce que nous devons uniquement faire?

II. Le salut n'est pas une affaire qui réussisse par hasard ; il demande de grands soins, il demande même tous nos soins. C'est pour cela que J.-C. a si souvent répété ces paroles : *Faites vos efforts pour entrer par la porte étroite qui conduit à la vie.* Peut-on, en effet, prendre trop de précautions et de soins pour ne pas risquer la perte d'une âme immortelle? Or, quelles précautions devriez-vous prendre?

Apprenez-le du fils de Dieu. Voyez les supplices et la mort qu'il a soufferts pour sauver votre âme. Apprenez-le des martyrs qui ont mieux aimé souffrir les tourmens et les tortures que de perdre la leur en perdant la foi ; apprenez-le des saints pénitens qui ont crucifié leur chair, qui ont vécu dans le détachement, pour ne s'occuper que du soin de leur âme ; apprenez-le de tant de personnes qui ont fait à Dieu les plus grands sacrifices, qui ont résisté aux puissances mêmes. Tel fut un grand pape qui, refusant à un roi une chose qu'il ne pouvait accorder sans préjudicier à son âme, lui dit ces mémorables paroles : *Si j'avais deux âmes, j'en pourrais risquer une pour vous satisfaire ; mais je n'en ai qu'une, et rien au monde ne peut m'engager à risquer de la perdre.* Apprenez du démon même le soin que vous devez avoir de votre âme. N'est-il pas étonnant qu'il prenne plus de précautions pour la perdre que nous n'en prenons pour la sauver? Quelle fureur, dit Salvien, de n'estimer pas votre âme digne de vos soins, pendant que le démon la met à un si haut prix qu'il fait tous ses efforts pour l'avoir ! Quelle honte pour vous, puisqu'en négligeant le soin de votre âme, vous l'estimez beaucoup moins que le démon ne l'estime !

RÉSOLUTIONS.

Trois ennemis peuvent m'empêcher de travailler à mon salut avec soin : le monde, le démon, et mes inclinations mauvaises. — 1. Je vaincrai le monde, en ne me produisant plus désormais dans ses divertissemens dangereux ; n'ayant même de rapports avec lui, que ceux que la nécessité, l'utilité ou la bienséance exigeront, et toujours avec de sérieuses précautions. — 2. Je combattrai le démon par la confiance en Dieu, l'appelant à mon secours, aussitôt que je m'apercevrai que je suis tenté. — Je ferai sans cesse la guerre aux mauvais penchans qui dominent en moi : si c'est l'orgueil, je l'abattrai par

l'humilité ; si c'est l'attachement aux biens terrestres, je ferai l'aumône autant que mes facultés me le permettront, rejetant les vains désirs de fortune et d'agrandissement; si c'est l'amour du plaisir, j'y opposerai une mortification continuelle, qui s'étendra sur ma nourriture, mes sens, ma langue, mes pensées, retranchant avec un soin extrême tout ce qui pourrait enflammer une inclination si dangereuse. —O mon Dieu ! je vous confie ces résolutions ; rappelez-les souvent à ma mémoire, et faites que j'y sois fidèle le reste de mes jours.

CHAPITRE IV.

Il faut travailler à son salut sans relâche.

Quoique Dieu commence notre salut, et qu'il l'achève par sa grâce, néanmoins ce que nous devons faire de notre côté pour être sauvés est tellement notre ouvrage, que personne ne peut le faire pour nous, personne ne peut le faire sans nous, personne ne peut le faire que nous. Le salut en ce sens est notre affaire personnelle; il faut donc y travailler nous-mêmes; c'est l'ouvrage de toute la vie. Ce n'est pas assez d'y travailler une fois, il faut y travailler toujours, et, autant que la faiblesse humaine le permet, y travailler sans relâche.

Donner quelques momens à son salut, et donner tout le reste aux plaisirs, aux affaires du monde, s'occuper à tirer sa famille de la poussière, et n'agir que faiblement pour se tirer soi-même de l'enfer, c'est s'abuser. Quand toutes les autres affaires ne réussiraient pas, ce ne serait rien en comparaison de la perte du salut. Les autres affaires peuvent se réparer, mais, quand on a manqué son salut, c'est pour toujours. Or, pour manquer son salut, il ne faut qu'un moment.

Veillez sur vous en tout temps, dit le Sauveur; si nous dormons sur l'affaire de notre salut, tout est à craindre. Jonas dormait lorsqu'on délibérait de le jeter dans la mer. Samson dormait lorsqu'il fut surpris par les Philistins. Les hommes dormaient lorsque l'ennemi sema la zizanie dans leur champ. Ces figures nous apprennent qu'il ne faut rien négliger, puisque tous les momens peuvent décider de notre salut.

Quand même vous auriez fait de grands progrès dans la sainteté, ne vous relâchez point. *Que celui qui croit être ferme*, dit saint Paul, *prenne garde de tomber*. Saint Pierre tomba pour s'être exposé. Un regard fit pécher David. La femme de Loth pour un moment de curiosité fut punie de Dieu. Apprenons par ces exemples à ménager tous les momens. On ne peut être trop sur ses gardes, quand on court risque d'être perdu pour jamais, dit saint Grégoire: *Nulla satis magna securitas, ubi periclitatur æternitas*. Vivez donc de telle sorte, que le soin de votre salut l'emporte sur toutes les autres choses: n'échappez aucune occasion de l'assurer par la pratique des vertus; que dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous souffrez, dans tout ce que vous projetez, une intention droite et la vue de plaire à Dieu, déterminent vos actions et vos desseins, afin qu'à votre mort vous alliez recueillir dans l'éternité le fruit de vos bonnes œuvres.

Après tout, puisque Dieu veut sincèrement votre salut, et qu'il y pense à tout moment, vous seriez bien ingrat et étrangement ennemi de vous-même, de manquer de retour pour Dieu et de charité pour vous, en négligeant la chose que Dieu désire le plus, et qui vous intéresse uniquement.

RÉSOLUTIONS.

1. Je condamnerai souvent ma lâcheté passée, et je me précautionnerai contre ce relâchement, en me rappelant cette pensée : Si je me sauve, tout est gagné pour moi, comme aussi, si je me perds, tout est également perdu pour moi.—2. Je regarderai comme étant perdu, et comme devant être retranché de ma conduite, tout ce qui ne pourra pas se rapporter à la gloire de Dieu et à mon salut. — Affermissez-moi, ô mon Dieu, dans la résolution de travailler à mon salut sans relâche.

CHAPITRE V.

Il faut travailler à son salut avec crainte.

Saint Paul avait bien raison de dire: *Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement*. 1. Qui ne *crain-*

drait pour une affaire de cette conséquence, dans laquelle il est si difficile de réussir? 2. Qui ne *tremblerait*, en voyant que tant de personnes y ont échoué?

I. Ce qui doit nous faire craindre, c'est qu'il y a dans la vie une infinité d'écueils et d'occasions capables de nous perdre. Les plus à craindre sont celles dont nous nous défions le moins, et qui viennent de notre propre faiblesse; faiblesse qu'il faut combattre toute la vie; faiblesse si grande, qu'il ne faut qu'une parole d'une personne que nous aimons, un respect humain, une attache aux biens, une amitié qu'on croit innocente, une complaisance ou un regard, pour nous faire tomber et pour nous perdre.

C'est donc s'aveugler que de vivre sans crainte, comme s'il était facile de se sauver. La chute des anges, la chute du premier homme, celle de David et de Salomon, doivent nous faire comprendre combien il est facile de se perdre. Tant de personnes qui, après avoir vécu dans la sainteté, sont tombées sans se relever, doivent nous apprendre ce que nous avons à craindre. Hélas! que deviendront les roseaux, si les cèdres sont renversés? *Si le juste sera à peine sauvé*, dit l'Ecriture, *que sera-ce du pécheur?*

N'est-ce pas cette difficulté du salut et le danger de la damnation qui faisait dire à Job, le plus saint homme qui fût sur la terre: Je craignais toutes mes actions: *Verebar omnia opera mea.* N'est-ce pas ce qui engageait saint Paul à châtier son corps, crainte d'être réprouvé? *Castigo corpus meum.* N'est-ce pas ce qui a fait verser tant de larmes et fait pousser des gémissemens continuels à S. Jérôme? *Quotidiè lacrymæ, quotidiè gemitus.*

Pourquoi tant de jeunes gens se sont-ils retirés des compagnies du monde? Pourquoi tant de grands seigneurs ont-ils quitté leurs richesses pour mener une vie pénitente dans des monastères ou dans des déserts? Ils vous diront, avec saint Jérôme, que c'est pour ne pas périr dans le monde, que c'est par la crainte de l'enfer, et pour ne pas manquer leur salut: *Ob gehennæ metum.* Il est vrai qu'on peut se sauver sans pratiquer tout ce que les saints ont fait; mais il n'est pas moins vrai qu'on ne se sauve pas sans violence, sans combats,

sans *crainte*, et qu'on ne travaille à son salut qu'autant qu'on craint de se perdre.

II. Si les dangers du salut doivent nous faire *craindre*, le petit nombre de ceux qui réussissent doit nous faire *trembler*. Le Sauveur étant interrogé, si le nombre de ceux qui se sauvent est petit: *Si pauci sunt qui salvantur?* ne fit que cette réponse: *Faites vos efforts pour entrer par la porte étroite, parce que beaucoup de personnes chercheront à y entrer, et ne le pourront pas.* Et dans le chapitre septième de S. Matthieu, il ajoute avec une espèce d'étonnement: Oh! que le chemin est étroit qui conduit à la vie! qu'il y en a peu qui le trouvent! *Quàm angusta porta et arcta via est, quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam!*

L'Evangile remarque que le Sauveur prononça ces paroles avec autorité et en maître: *Docens eos, sicut potestatem habens.* Il parlait à ses disciples, il parlait à tous, par conséquent aux chrétiens, aux enfans de son Eglise. Il la compare, cette Eglise, à un champ rempli de paille et de grain. Il dit que la paille sera séparée et *jetée dans un feu qui ne s'éteindra jamais, et le bon grain sera placé dans le grenier du Père céleste.* Or, il y a plus de paille que de bon grain. Le nombre des réprouvés sera donc, même parmi les chrétiens, plus grand que celui des prédestinés.

Peut-on dire, en effet, que le plus grand nombre des chrétiens suit la route du ciel? L'Evangile ne dit-il pas *que, pour entrer dans le royaume des cieux, il faut se faire violence, aimer le prochain, même ses ennemis, comme soi-même; être humble comme des enfans; qu'il ne faut pas se conformer au siècle; qu'il faut faire pénitence et persévérer jusqu'à la fin; que ceux que Dieu a prédestinés sont conformes à l'image de son fils; que ceux qui lui appartiennent ont crucifié leur chair avec ses passions; que ceux qui ne portent pas leur croix ne sont pas dignes de lui; qu'il faut détacher son cœur des biens du monde,* etc.? Plusieurs bons chrétiens, et même plus qu'on ne pense, vivent de la sorte; mais il est clair qu'ils ne font pas le plus grand nombre.

III. Puisque la multitude des réprouvés est si grande, pourquoi ne craignez-vous pas d'être de ce nombre?

Et comment peut-il vous échapper une parole, une action qui ne soient pesées au poids du sanctuaire? Aussitôt que les apôtres eurent ouï cette parole du Sauveur, qu'un d'entre eux devait le trahir, ils furent tous saisis de crainte. Ah! Seigneur, disaient-ils, ne suis-je point ce malheureux? *Numquid ego sum, Domine?* Dites la même chose de vous même, en voyant le grand nombre de ceux qui se perdent.

Si, en marchant sur le bord d'un précipice, vous étiez assuré qu'un de la compagnie dût y périr, ne craindriez-vous pas ce malheur? Avec quelle précaution ne marcheriez-vous pas? Prenez les mêmes précautions pour votre salut, puisque la perte du salut est un si grand malheur, que, quand de tous les hommes qui sont sur la terre, il n'y en aurait qu'un qui dût être réprouvé, vous devriez craindre d'être ce misérable. Tout homme qui ne craint pas ce danger, est déjà perdu ou sur le point de l'être.

Puisque le salut est si difficile et le nombre des réprouvés si grand, qui pourra donc, direz-vous, être sauvé? *Et quis poterit salvus fieri?* Rien n'est impossible à Dieu; avec sa grâce vous pouvez tout. Quelque grand que soit le nombre de ceux qui périssent, vous pouvez être un prédestiné si vous le voulez. Le salut n'est pas plus difficile pour vous que pour tant d'autres qui se sauvent et qui ont plus d'obstacles que vous.

Si vous craignez efficacement la damnation, votre salut est commencé; si vous persévérez dans cette crainte, votre prédestination est comme assurée: *Salus erit timentibus nomen tuum. Mich.* 6. Mais au contraire, moins vous craignez, plus il y a à craindre pour vous. On se perd parce qu'on ne craint pas sa perte.

Voulez-vous vous sauver? Ouvrez les yeux sur vos dangers, et craignez, non pas d'une crainte servile et naturelle, mais d'une crainte salutaire, qui vous fasse éviter le péché, qui vous porte à Dieu, qui vous fasse craindre de l'offenser et de le perdre. Cette crainte ranimera votre confiance; et plus vous aurez craint de la sorte pendant la vie, plus vous vous serez assuré de recevoir miséricorde à la mort: *In timore Domini esto totâ die, quia habebis spem in novissimo.* Prov. 23.

RÉSOLUTIONS.

1. J'éviterai avec tout le soin possible tout ce qui pourrait être pour moi une occasion prochaine de péché. — 2. Et je combattrai mon penchant dominant sans relâche. — 3. Mais quoi qu'il arrive, je ne me laisserai jamais abattre par le découragement, recourant à Dieu au milieu des dangers, m'humiliant profondément devant lui après une faute échappée dans ma faiblesse, et me hâtant d'aller laver mes blessures dans le sacrement institué pour réconcilier les fidèles à Dieu. — O mon Dieu ! pénétrez-moi d'une crainte salutaire.

CHAPITRE VI.

L'aveuglement de ceux qui négligent leur salut.

I. Tout ce que l'Homme-Dieu a souffert pour notre salut, tout ce que les saints ont fait pour être eux-mêmes sauvés, doit nous apprendre que le salut de notre âme est d'une telle conséquence, qu'on devrait être prêt à tout sacrifier pour la sauver ; mais, par un étrange aveuglement, on dirait qu'on ne travaille que pour la rendre malheureuse.

L'homme sage ne goûte de véritables plaisirs ici-bas, et n'y trouve rien de solide que ce qui procure le salut ; mais l'homme insensé s'aveugle jusqu'à ne trouver de plaisir qu'à se perdre. Il y aurait de la folie d'exposer son âme et de la risquer pour devenir maître du monde entier, et tous les jours on l'expose à la tentation pour des bagatelles, pour un plaisir frivole, pour plaire à une créature, pour le vil intérêt d'un héritage, ou pour une fumée d'honneur.

II. Si du moins on avait pour son âme autant d'empressement que pour le reste ; mais par un aveuglement profond, on préfère tout à son âme. Fait-on pour la sauver ce qu'on fait pour s'enrichir, et pour conserver la santé du corps? Que de soins pour sa fortune, pour l'entretien d'une vie misérable qui ne durera que peu de jours, tandis qu'à peine donne-t-on quelques momens à son âme! Cette pensée fit une telle impression sur l'esprit d'un Secrétaire d'Etat à la mort,

qu'il s'écria en soupirant : *Oh! que j'ai été insensé! j'ai écrit plus de vingt rames de papier pour le service de mon prince, et je n'ai pas écrit une ligne pour le salut de mon âme!*

Est-on malade, on s'inquiète, on s'afflige. Est-on en péché mortel, on n'est ni touché, ni affligé; on se divertit, on ne pense ni à son âme qui est morte, ni à Dieu qui la doit juger : les semaines, les années s'écoulent sans qu'on pense à la tirer de l'abîme. On choisit le plus habile médecin pour guérir le corps; mais pour l'âme, on choisit souvent un confesseur qui, loin de la guérir, la laisse dans la langueur de la mort. On s'applique à conserver un corps de péché qui doit bientôt pourrir, et à peine pense-t-on à sanctifier une âme immortelle qui doit régner toujours.

On veut que tout ce qui sert au corps et à la vie, la nourriture, les meubles, les domestiques soient excellens; mais pour l'âme, tout paraît indifférent. On dirait qu'elle n'est dans le corps que pour en être l'esclave : elle languit pendant que le corps a ses plaisirs; elle est morte, souillée de crimes, pendant que le corps est flatté. O aveuglement! Un homme ne serait-il pas insensé, qui aurait plus de soin de ses habits que de son corps? Et tous les jours on en voit qui ont plus de soin de leurs vêtemens, de leurs animaux et de leurs terres, que de leurs âmes. O enfans des hommes! jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimer tant la vanité des choses de la terre?

A quoi aboutissent vos empressemens pour les biens, pour les plaisirs et les honneurs du monde? Serait-ce donc une grande fortune pour vous d'être en possession de toutes les richesses de la terre, si par là vous deviez être damné? Est-ce aujourd'hui un sujet de consolation à ceux qui sont dans les feux de l'autre vie, d'avoir vécu en celle-ci dans l'abondance et les délices? Hélas! quand ils auraient été les maîtres du monde, ils n'en sont à présent que les plus malheureux.

Apprenez à penser sur l'affaire du salut, comme un homme sensé doit penser; méditez tous les jours ces paroles de Jésus-Christ : Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum pa-*

tiatur. Matt. 16. Peut-on dire qu'on gagne quand on perd son âme? dit saint Eucher, puisqu'on a tout perdu quand elle est perdue : *Ubi salutis damnum est, illic utiquè jàm lucrum nullum est.*

RÉSOLUTIONS.

1. Mon salut sera désormais l'affaire dont la considération réglera toutes les autres affaires de ma vie. — 2. Et, à l'exemple du grand Apôtre, je regarderai à l'avenir le monde avec ses honneurs, ses biens et ses plaisirs, comme de la boue. — O mon Dieu! détachez-moi des choses qui passent, et remplissez mon cœur de l'amour des biens éternels.

CHAPITRE VII.

Faux raisonnement sur le salut.

1. Personne ici-bas ne sait s'il est prédestiné, s'il est un vase de miséricorde qui sera élu, ou un vase de colère qui sera brisé : *Nescit homo utrùm amor aut odio dignus sit.* Eccl. 9. C'est un secret réservé à Dieu seul. Dans cette cruelle incertitude, l'homme sage travaille à son salut avec crainte, dans la confiance que Dieu lui accordera sa miséricorde.

Mais voici le ridicule raisonnement dont l'esprit de ténèbres amuse les mondains : *Ou je suis prédestiné, ou je ne le suis pas, si je le suis, quelques crimes que je commette, je serai sauvé. Si je ne suis pas prédestiné, je serai donc, quoi que je fasse, infailliblement damné; ainsi*, conluent-ils, *il est indifférent de faire le bien ou le mal pour être sauvé.* Ce raisonnement est affreux; il faut avoir perdu le bon sens pour fonder sa conduite sur un raisonnement si frivole.

Si Dieu prédestine les uns, s'il réprouve les autres, c'est parce qu'ils auront bien ou mal vécu. Ainsi, si vous êtes un jour réprouvé, c'est parce que vous le mériterez par votre vie et par votre mort dans le péché mortel. Vivez donc de manière que vous puissiez mourir en grâce, et vous ne serez point réprouvé. De même si vous êtes prédestiné, c'est parce que Dieu vous accor-

dera de mourir dans sa grâce après avoir mené une vie sainte. Vivez donc dans la sainteté, pour mourir saintement, et vous serez prédestiné.

Quoique Dieu veuille sauver tous les hommes, sa volonté seule ne rend pas les hommes saints. Il ne veut donner la gloire qu'à ceux qui auront vécu dans l'innocence ou la pénitence, de même qu'il ne veut condamner à l'enfer que ceux qui auront vécu ou qui seront morts dans le péché. S'il vous y condamne, c'est parce que vous le méritez, et non pas précisément parce qu'il le veut.

Lorsqu'un juge condamne un criminel selon la loi, ce n'est ni le juge ni la loi précisément qui sont cause de la condamnation, mais le crime qui a été commis; de même ce n'est pas précisément parce qu'il lui plaît, que Dieu condamne à l'enfer, c'est parce qu'on le mérite. Un juge qui prononce la sentence ne dit pas: *je te condamne parce que je le veux ;* mais, *je te condamne parce que tu le mérites.* Raisonnons de même des jugemens de Dieu.

Quoiqu'il sache ce que nous ferons, cette prévision de Dieu n'ôte rien à notre liberté, parce que la connaissance de Dieu n'est point la cause des événemens. Les choses arrivent comme Dieu les a prévues, *mais elles n'arrivent pas parce qu'il les a prévues : au contraire, il les a prévues et ils les connaît parce qu'elles arriveront*, dit Saint Augustin. Quand je vois un voyageur qui s'égare, ce n'est point ma connaissance qui est la cause de son égarement, mais l'ignorance de ce voyageur qui ne sait pas la route. De même, quand Dieu prévoit notre égarement et notre malheur éternel, ce n'est point à lui, mais à nous qu'il faut l'attribuer.

II. Le salut dépend de Dieu qui nous appelle tous et qui nous aide tous par sa grâce, mais il dépend aussi de notre coopération. Ainsi, quand vous sauriez par révélation que vous serez sauvé, vous ne devriez pas pour cela cesser de bien vivre. Un laboureur cesse-t-il de cultiver la terre parce qu'il connaît que la récolte sera abondante ? N'est-ce pas parce qu'il espère la récolte, qu'il se détermine à semer?

Oh ! que l'esprit de l'homme est bizarre quand il se

livre à ses égaremens ! On dirait que certains gens n'ont de l'esprit que pour s'aveugler sur le salut, tandis qu'ils raisonnent si prudemment sur les affaires du monde. Que répondriez-vous à celui qui dirait : Ou Dieu voit que je moissonnerai, ou il voit que je ne moissonnerai rien ; s'il voit que je moissonnerai, quoi qu'il arrive, je ferai la moisson ; ainsi je ne dois pas me mettre en peine de semer? Raisonnement extravagant, diriez-vous. Dieu sait que vous moissonnerez, parce qu'il voit que vous aurez semé un grain qui poussera en germe, et qui croîtra. Il voit que vous ne moissonnerez pas, si vous ne jetez pas de semence en terre. Raisonnons de même sur le salut. Semez dans le tems, et vous moissonnerez dans l'éternité.

Celui qui vous a faits sans vous, Augustin, *ne vous sauvera pas sans vous.* C'est pour cela que le démon tâche par ses tentations de nous perdre, en nous empêchant de coopérer à la grace et aux desseins de Dieu, parce qu'il sait que, si notre prédestination dépend principalement de la grâce, il faut aussi notre coopération. Si Dieu ne nous sauve pas sans nous, le démon ne peut aussi nous perdre sans nous. S'il tâche de nous perdre, il ne tient qu'à nous de rendre ses efforts inutiles. C'est un chien furieux, qui peut aboyer, dit saint Augustin, mais qui ne peut mordre que ceux qui le veulent : *Latrare potest, mordere non potest, nisi volentem.* Ce n'est donc pas à la volonté de Dieu ni à la malice du démon, que nous devons attribuer notre perte, mais à notre négligence et à notre malice.

Voulez-vous être sauvé, faites ce que vous feriez si vous étiez assuré de l'être. Tâchez, dit saint Pierre, d'assurer votre prédestination par les bonnes œuvres. *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* Ep. 2. 1. C'est en vain qu'on raisonne, qu'on pointille sur le mystère de la prédestination, il faudra toujours en venir à ce point : *On ne moissonnera que ce que l'on aura semé.*

RÉSOLUTIONS.

1. J'espérerai toujours de pouvoir réussir dans la grande affaire de mon salut, aidé de la grâce divine. — 2. Mais aussi je ferai tout ce qui

dépendra de moi pour correspondre aux grâces que le Seigneur daignera m'accorder dans sa miséricorde. — O mon Dieu ! je sais que la persévérance dans votre amour est un don spécial de votre grâce ; accordez-moi ce grand don, que je vous demanderai tous les jours de ma vie avec confiance.

CHAPITRE VIII.

Du bon emploi du temps.

On doit craindre de perdre le tems, parce que le temps est précieux et parce qu'il est irréparable.

1. Vous estimeriez comme une chose infiniment précieuse un diamant avec lequel vous pourriez acheter un royaume. Le temps de la vie est incomparablement plus estimable, puisque avec ce temps vous pouvez vous procurer un royaume éternel. Le temps ne vous est donné que pour vous sauver ; il doit donc vous paraître aussi précieux que le salut. Ce temps est le prix du sang de Jésus-Christ, il n'y a pas un seul moment de ce temps, qu'il n'ait demandé sur la croix pour vous à son Père. En perdant le temps, on perd donc les jours de salut, et le prix du sang de l'homme-Dieu ; en le perdant, à quoi s'expose-t-on, puisqu'on se met au hasard de tout perdre ?

Le temps est d'un prix infini. Il vaut en un sens autant que Dieu, dit saint Bernard, puisque la possession de Dieu est la récompense du temps bien employé : *Tempus tantùm valet, quantùm Deus... In tempore benè consumpto comparatur Deus.* Mais ce temps si précieux est court ; et nous n'en avons qu'un moment à la fois et nous ne savons combien Dieu nous en donnera à l'avenir. Combien donc devons-nous ménager des momens si courts, dont la perte serait si funeste !

Ce temps précieux est cependant la chose que l'on perd avec le plus d'indifférence : les uns dans des visites et des entretiens inutiles, dans des amusemens frivoles et dans le jeu ; les autres en négligeant leurs devoirs et les occupations de leur état ; d'autres enfin dans une molle oisiveté.

Que ferons-nous aujourd'hui, disent les fainéans? il faut nous divertir et passer le temps. Ah, insensés! il ne sera que trop tôt passé pour vous, ce temps. Ne savez-vous pas que vous n'avez pas un moment à perdre, et que vous n'avez peut-être pas deux heures à vivre? Quand vous seriez assuré de vivre long-temps, la vie la plus longue est toujours un temps bien court pour gagner le ciel. Une éternité même de pénitence, dit saint Augustin, ne serait pas trop longue pour acheter, s'il était possible, la possession d'un Dieu que vous perdez en abusant du temps.

II. S'il n'est point de perte plus grande que celle du temps, il n'en est point aussi qui doive plus nous affliger dans l'éternité, parce qu'elle est la plus irréparable. Il n'est point de regret plus sensible dans l'enfer, que d'avoir perdu le temps. Le réprouvé verse des larmes amères en se souvenant qu'il a perdu tant de momens et d'occasions de se sauver, sans que jamais il puisse obtenir ou réparer un seul des momens perdus. Ah! si un seul instant était encore en son pouvoir pour faire pénitence, quel usage en ferait-il? Oh! que nous ressentirons cruellement, lorsqu'il n'y aura plus de temps pour nous, la perte que nous en faisons à présent!

Par un moment de temps on peut acheter le ciel et mériter de posséder Dieu pour toujours; mais avec toute l'éternité on ne saurait racheter un moment du temps perdu. Un roi puissant, pour prolonger sa vie, donnait jusqu'à cinq cents écus par jour à son médecin. L'insensé ne savait-il pas que le temps ne s'achète point? *Non poterit pretio vel breve tempus emi.* Bientôt le temps sera fini pour vous; vous en comprendrez alors la valeur et la perte, mais trop tard.

RÉSOLUTIONS.

1. Je distribuerai mon temps de telle sorte, que je puisse en offrir à Dieu tous les instans déjà écoulés. — 2. Dans l'emploi que j'en ferai, j'aurai toujours soin de préférer les devoirs de mon état à toute autre chose.—Mon Dieu, je vous consacre le reste de ma vie; faites que tout ce qui s'en écoulera encore de momens serve à votre gloire et à mon salut.

CHAPITRE IX.

Perdre le temps, c'est être insensé.

I. Lorsque j'étais enfant, dit saint Paul, je pensais comme un enfant, je parlais comme un enfant. Combien de gens qui se piquent d'avoir de l'esprit vivent en enfans, agissent toute leur vie avec moins de jugement et ne réfléchissent pas plus que des enfans!

Que penserait-on d'un homme pauvre qui, ayant une somme d'argent, s'occuperait à la perdre, à la faire voltiger sur l'eau comme un enfant, s'il alléguait pour raison qu'il le fait pour passer le temps? Que devez-vous penser de vous-même qui, étant si pauvre en mérite, perdez un temps avec lequel vous pourriez vous enrichir pour l'éternité?

Le monde regarderait comme une folie de mépriser l'occasion de faire fortune; mais c'est une bien plus grande folie de perdre à tout moment l'occasion de gagner le ciel. Si un roi vous ordonnait de prendre pendant une heure dans ses trésors telle somme que vous voudriez pour payer vos dettes et pour acheter un riche domaine, avec cette condition que, si vous ne prenez pas toute la somme nécessaire, vous serez condamné à mort, pour avoir perdu cette occasion de satisfaire vos créanciers et d'établir votre famille; ne seriez-vous pas un insensé, si, au lieu de profiter de cette conjoncture, vous vous amusiez à vous divertir ou à cueillir des fleurs?

Votre conduite est encore plus insensée lorsque vous perdez le temps. Qu'est-ce que le temps de la vie en comparaison de l'éternité? C'est moins qu'un jour, c'est moins qu'une heure. Pendant ce temps si court, Dieu vous commande de travailler pour satisfaire à sa justice et pour vous enrichir de mérites; de telle sorte que, si à votre mort il vous manque quelque chose de tout ce qui est nécessaire pour entrer dans le ciel, vous serez perdu sans ressource.

Comprenez donc à quoi vous vous exposez lorsque

vous employez ce temps à la vanité, à des plaisirs indignes de vous, à acquérir des biens dont vous ne jouirez que deux jours. Si vous prétendez excuser une telle conduite, vous n'êtes pas aveugle, mais extravagant.

Que penserait-on d'un homme qui emploîrait tous ses biens à faire creuser jusqu'aux entrailles de la terre pour en tirer une paille d'or? Que devez-vous penser de vous-même qui vous consumez en soins pour les choses de la terre, qui employez à tant d'inutilités un temps dont les momens sont si précieux, que tout l'or du monde ne peut vous rendre ce qu'un moment perdu vous ôte, et qu'un moment de temps ne peut s'acheter avec toutes les richesses de l'univers?

II. Un jour viendra que vous verserez des larmes, en souhaitant quelques momens de tant d'heures que vous perdez, sans pouvoir en obtenir un seul. Saint Grégoire rapporte qu'un homme qui avait passé sa vie dans le crime et dans l'oubli de Dieu, se trouvant, la nuit, surpris d'une maladie mortelle, s'écria en expirant: *Ah, grand Dieu! accordez-moi quelques momens de vie. Seigneur, la vie jusqu'à demain!* Mais il ne put obtenir ce peu de temps pour mettre ordre à sa conscience, après avoir perdu tant de momens et tant d'occasions de se sauver. Profitons donc de tous les momens que Dieu nous donne; ils sont comptés, personne ne peut y ajouter un seul instant.

Un officier de Charles-Quint, sur le point de mourir, le pria de lui prolonger la vie de quelques jours; mais ce prince n'avait pas plus de pouvoir sur le temps que les autres hommes qui n'ont pas un moment en leur disposition pour eux-mêmes, bien moins encore pour les autres.

Hélas! les jours du salut s'en vont, dit St Bernard, et personne n'y pense: *Transeunt dies salutis, et nemo recogitat.* Si vous avez perdu le passé, pensez sérieusement à l'avenir, profitez du présent. S'il n'est rien de plus affligeant à la mort, que d'avoir abusé du temps, il n'est rien de plus consolant que de l'avoir saintement employé.

RÉSOLUTIONS.

1. Je regarderai comme perdu et je me reprocherai sincèrement tout le temps employé à des choses qui ne seraient ni de mon devoir, ni des bienséances, ni d'une utilité réelle, et que je ne pourrais offrir à Dieu. — 2. Je renonce à toute lecture dangereuse, à tout divertissement où préside le démon, à toute visite qui ne pourrait avoir pour but que de me faire perdre le temps et exposer mon salut. — O mon Dieu! je vous demande pardon de l'abus que j'ai fait jusqu'ici du temps. Inspirez-moi une grande idée de celui que vous voulez bien m'accorder encore, et faites que je l'emploie si bien dans la suite, que le ciel soit un jour la récompense de l'usage que j'en aurai désormais fait.

CHAPITRE X.

Tout passe ici-bas. Réflexions, etc.

I. Ce qui passe doit être estimé comme rien : *Quod æternum non est, nihil est.* Cent années sont donc peu de chose, puisqu'elles s'écoulent à tout instant et qu'elles passent; elles sont moins qu'un moment en comparaison de l'avenir.

Imaginez-vous, d'un côté, une vie austère et pénitente, une maladie longue, une disgrâce accablante; tout cela sera, dans quelque temps, aussi véritablement passé que s'il n'avait jamais été; ce qui en reste, c'est l'espérance d'une récompense immortelle. Voilà ce qui console un chrétien dans les tribulations de cette vie.

Imaginez-vous, d'un autre côté, de grandes richesses avec tous les plaisirs de cette vie; un jour viendra qu'il sera vrai de dire que tout cela n'est plus. Tout ce qui en restera, sera le chagrin de tout quitter en un moment, avec la crainte d'un châtiment éternel, et voilà ce qui afflige et accable un mondain.

Que reste-t-il de la puissance d'Alexandre, des richesses de Crésus, de la beauté de Cléopâtre? on les admirait pendant leur vie, on en parle après leur mort, tandis qu'ils sont malheureux. On les loue où ils ne sont plus, dit saint Augustin, et on les tourmente où ils sont : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

Le temps du salut est écoulé pour eux ; il ne l'est point encore pour vous, mais il le sera bientôt.

Il y a cent ans que vous n'étiez pas ; avant que cent ans soient finis, nous ne serez plus : le temps du salut sera passé, votre corps réduit en poussière, et votre âme jugée. Est-il possible que cette réflexion ne puisse dessiller vos yeux, et détacher votre cœur des biens et des plaisirs de la vie, que vous quitterez dans peu de jours, quelque effort que vous fassiez pour les retenir?

Un grand roi disait à sa mort : *Tout est passé pour moi. Ah! qu'il me serait bien plus avantageux d'avoir été pauvre villageois craignant Dieu, que d'avoir été un puissant monarque!* Que nous sommes aveugles de nous laisser tromper par des choses qui n'ont que l'apparence! Rien ne mérite ici-bas nos empressemens, parce que rien n'y est durable. Tout ce que le temps peut nous ravir, dit saint Eucher, est peu de chose et n'est pas digne de nous. *Nihil est magnum re, quod parvum tempore.* Comblez un homme de tout ce que son cœur peut désirer ; il n'est plus heureux, dès qu'il sait que bientôt tout sera passé pour lui.

Cette pensée, *tout passe*, est comme un fiel qui devrait nous ôter le goût des choses d'ici-bas. *Combien durera cette fortune, ce plaisir, cet honneur, cette beauté?* Oh! que cette réflexion a sanctifié de personnes en leur découvrant, même à la fleur de leur âge, la vanité de tout ce que le monde a de plus pompeux et de plus florissant! *Ne me parlez point*, disait un pieux cardinal en mourant, *ne me parlez point de toutes les grandeurs humaines. Je m'estimerais bien plus heureux d'avoir été le dernier dans un cloître, que de me voir revêtu de la pourpre.*

Les plus grandes afflictions commencent souvent dans les plus grands biens et par les plus grands plaisirs ; et ces afflictions sont d'autant plus sensibles, que ces biens et ces plaisirs finissent lorsque nous y pensons le moins. Ne vaut-il pas mieux s'en détacher à présent avec mérite, que de les perdre un jour avec douleur et sans fruit?

II. Les plaisirs de la vie fussent-ils solides, ce serait

toujours une folie de s'y attacher. Ils répandent des ténèbres dans notre esprit et nous font oublier l'autre vie, pour laquelle seule nous devons travailler. En effet puisque la félicité et les joies du ciel ne passeront jamais, pourquoi ne vous attachez-vous pas à ce qui peut vous les procurer? Un homme qui doit voyager pendant une année sur la mer ne serait-il pas insensé si, pour y vivre, il faisait provision d'alimens qui se corrompraient dans un jour? Et vous qui voyagez pour l'éternité, n'êtes-vous pas encore plus aveugle, si, au lieu d'acquérir un fonds de mérites pour y vivre heureux, vous ne pensez qu'à vous procurer des plaisirs et des biens caducs qui, dans deux jours, vous seront inutiles?

Cette attache aux biens de la terre est, au sentiment même des païens, la marque d'un petit esprit et d'une âme bornée dans ses sentimens: *Angustus est animus, quem terrena delectant.* Senec. Tout ce que vous pouvez espérer ou posséder ici-bas doit périr dans peu de temps; et, tout étant péri pour vous, que deviendrez-vous? Aimez donc et cherchez ce qu'on peut posséder sans crainte de le perdre, qui est le ciel et Dieu seul. Dans tout le reste on n'éprouve qu'inconstance et disgrâces: souvent le soir accable de tristesse ceux que le matin avait comblés de joie: c'est-à-dire qu'une vie qu'on a commencée et passée dans le plaisir et l'abondance finit par le regret.

RÉSOLUTIONS.

1. Je travaillerai donc à me détacher du monde, de ses plaisirs, de ses honneurs et de ses biens périssables.—2. Et je porterai toutes mes affections dans le ciel, où sont les biens véritables et permanens. — Mon Dieu, aidez-moi à sortir en esprit de cette terre pleine d'illusions et d'erreurs, où tout passe, et à élever mes pensées et mon cœur dans le séjour de la gloire et des délices éternelles.

CHAPITRE XI.

Qui sont ceux qui vivent long-temps.

I. On ne devrait compter le nombre de ses jours, que selon qu'ils sont bien employés. La gloire de la vieil-

lesse et du grand âge n'est pas le nombre des années, mais la vie sainte; parce qu'on ne doit estimer avoir vécu qu'autant qu'on s'est rendu digne de vivre, et qu'il vaudrait mieux n'être pas que de vivre mal. Une vie pure et innocente est donc la seule qui mérite d'être appelée longue. *Ætas senectutis, vita immaculata. Sap.* 4.

Celui qui est enlevé de ce monde en sa jeunesse, avant que la malice ait corrompu son esprit, n'a pas laissé que de remplir la course d'une longue vie : *consummatus in brevi, explevit tempora multa ;* parce qu'il a rempli ses jours, il a donné les fruits de sainteté qu'il pouvait donner. Au contraire, celui qui, étant avancé en âge, a vécu dans le désordre, ne doit pas compter avoir vécu, parce que ce n'est pas vivre que de vivre sans servir Dieu. Un arbre n'est pas vivant, du moins il est comme mort, lorsqu'il ne donne ni ombrage ni fruit à son maître. Le roi Saül régna long-temps ; cependant l'écriture ne compte que deux années de son règne, parce qu'il ne régna pas toujours selon les desseins de Dieu.

Sur ce principe, pouvez-vous dire que jusqu'ici vous ayez vécu? Vous passez trente ou quarante ans, et peut-être n'avez-vous pas encore vécu une année. On vous croyait vivant, mais vous n'aviez qu'une apparence de vie ; vous étiez mort devant Dieu, puisque vous ne produisiez aucune action de vie pour le salut : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Apoc. 3.

Un saint religieux, âgé de soixante-dix ans, interrogé combien d'années il avait vécu en religion, répondit : *Je doute fort si j'ai vécu un seul jour.* On ne demandera pas au jour du jugement combien vous aurez vécu d'années, mais comment vous les aurez passées : *Non quamdiù, sed quàm benè.* Toutes les années que vous avez vécu hors de la grâce de Dieu, dans le péché, sont autant d'années perdues dont on ne tiendra compte que pour vous punir. La vie ne vous est donnée que pour le salut ; c'est donc comme si vous n'aviez pas vécu, si vous l'avez employée à d'autres choses.

II. N'est-il pas tems de commencer à vivre et de réparer vos pertes? Quoiqu'on ne puisse rappeler le

temps, on peut néanmoins, en quelque sorte, réparer la perte qu'on en a faite. Un voyageur qui s'est arrêté sur sa route double le pas pour arriver à son terme. Un artisan travaille avec plus d'activité pour regagner les momens qu'il a perdus. Faites de même; redoublez le pas vers le ciel, travaillez avec ardeur pour y arriver. Vos maux sont grands, mais ils ne sont pas incurables.

Si vous avez beaucoup perdu en perdant le passé, vous pouvez beaucoup gagner pour le ciel, en profitant du présent. Servez-vous des grâces que Dieu vous donne; avec votre coopération, elles peuvent vous faire, de grand pécheur, un grand saint. Mais le temps presse: si vous différez, vous risquez tout. Il vous reste peu de temps à vivre: préparez-vous à ce passage terrible qui décide de tout et pour toujours. Donnons au moins à Dieu, dit saint Pierre Chrisologue, le reste d'une vie que nous avons employée jusqu'ici aux choses du siècle; nous avons donné le passé aux commodités du corps, donnons au moins quelques jours au salut de l'âme: *Vivamus Deo paululùm, qui seculo viximus; totum dedimus corpori annum, demus animæ paucos dies.*

La résolution est prise: je veux commencer à vivre. Le moins que je doive, après tant de temps perdu, c'est d'employer le peu de temps qui me reste à contenter Dieu et à me procurer le salut. Il faut que je me sauve: je n'ai que cette seule affaire au monde: si elle réussit, tout est gagné pour moi. Je viens donc, ô mon Dieu, vous offrir les misérables restes d'une vie jusqu'à présent si mal employée. Quoique j'aie mal vécu, j'ai encore cette confiance en votre miséricorde, que vous ne rebuterez point un cœur contrit et humilié. Voilà les sentimens d'une âme qui désire réparer le temps perdu.

RÉSOLUTIONS.

J'ai peu vécu jusqu'ici, parce que mes années ont été remplies de péchés, et presque vides de bonnes œuvres. Il faut que je répare le passé. — 1. En évitant avec soin les péchés auxquels je suis si sujet. Quels sont-ils?... — 2. En faisant le bien qui m'est commandé, mais en le faisant dans des vues saintes, non plus par vanité, orgueil, vain désir d'être estimé, loué, applaudi des hommes. — Mon Dieu, faites que je commence enfin à vivre pour vous et pour le ciel.

CHAPITRE XII.

Est-il avantageux de vivre long-temps.

I. Vous voudriez vivre long-temps, mais si vous aviez un vrai désir de posséder Dieu, vous soupireriez, avec saint Paul, après l'heureux moment qui doit vous unir à Jésus-Christ: *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo.* Phil. 1. Loin d'appréhender la mort, vous gémiriez, comme David, de la longue durée de votre vie: *Hei mihi! quia incolatus meus prolongatus est.*

Vous voudriez vivre long-temps, et à peine avez-vous pensé à vivre. De quoi sert-il de vivre, si l'on ne vit que pour pécher? vous voudriez vivre long-temps; mais on peut dire, en général, qu'une mort avancée semble être préférable à une longue vie. Elle est en un sens plus avantageuse aux méchans qui multiplient leurs crimes en vivant long-temps. Ils sont bien plus malheureux, dit saint Ambroise, de vivre dans le péché et d'y persévérer, que d'être surpris de la mort après l'avoir commis: *Gravius est ad peccandum vivere, quam in peccato mori.* Lib. de bon. mort.

II. Une mort avancée parait avantageuse aux gens de bien, parce qu'ils jouiront plutôt de Dieu; ce qui a fait dire à saint Jean Chrisostôme, qu'on doit se réjouir à la mort d'un enfant et à la mort d'un homme craignant Dieu, parce qu'ils sont délivrés des misères de cette vie, et vont jouir d'un bonheur éternel.

Les gens de bien, en vivant plus long-temps, peuvent à la vérité donner plus de gloire au Créateur, et s'acquitter de plus en plus de leurs dettes envers Dieu, mais ils peuvent aussi en contracter de nouvelles, et ils ne donneraient jamais tant de gloire à Dieu par leurs bonnes œuvres, qu'ils lui en raviraient par les moindres péchés. S'il est avantageux de vivre dans la sainteté, il est encore plus avantageux de mourir saintement. Une sainte mort met notre salut hors de danger: une sainte vie nous y dispose, mais elle n'assure pas encore entièrement le salut.

Quelque sainte que soit notre vie, sommes-nous assurés de persévérer ? Qui peut savoir toutes les occasions qui sont capables d'ébranler notre courage? Qui peut se flatter de n'être pas entraîné par le mauvais exemple? qui peut prévoir le temps et le lieu qui nous cache une Dalila qui pourra nous séduire et nous perdre? Il y a toujours à craindre tandis qu'un vaisseau est en mer : souvent la tempête le brise dans l'endroit où le calme l'avait laissé en sûreté le même jour.

La vie présente est une mer pleine d'écueils, un labyrinthe sujet à mille égaremens, une terre qui dévore ses habitans.

Ainsi demander une longue vie, c'est demander une longue suite de dangers, de tentations et de combats : *Longam tentationem petit, qui longam vitam petit*, dit Gui le chartreux, *de Tranq.*

Combien de personnes, hélas! à qui une longue vie a été l'occasion de leur perte! Combien d'hommes vertueux qui semblaient n'avoir rien à craindre se sont pervertis tout-à-coup et ont péri! *Ne faites rien pour m'empêcher de mourir*, disait au lit de la mort le bienheureux Louis de Gonzague, *car je ne sais ce qui peut m'arriver, si je vis plus long-temps.*

Concluez de toutes ces réflexions, 1. que vous devez conserver votre vie sans inquiétude, et avoir plus d'empressement de vivre dans la sainteté, que de vivre long-temps: 2. que vous devez vous détacher de la vie, et ne point tant craindre la mort. Votre sort est entre les mains de Dieu : soumettez-vous avec confiance à sa volonté qui a fixé le nombre de vos jours et profitez du temps qu'il vous donne.

RÉSOLUTIONS.

1. Je me soumets à Dieu par la longueur ou la brièveté de ma vie. —2. Mais je lui demanderai tous les jours la grâce de bien vivre.— 3. Et je me défierai constamment de mon extrême faiblesse.—O mon Dieu! affermissez-moi dans le bien, et faites-moi la grâce de terminer ma course mortelle d'une manière sainte et précieuse à vos yeux.

CHAPITRE XIII.

Le péché est l'unique obstacle au salut, et aux desseins de Dieu.

1. PENSER, désirer, faire une chose qui est contre la volonté et la loi de Dieu, ou omettre ce qu'il commande, c'est pécher; et comme Dieu ne sauve que ceux qui ont été soumis à sa volonté et à sa loi, il faut conclure que le péché est l'unique obstacle au salut.

Être sauvé, c'est être uni à Jésus-Christ, et jouir de la possession de Dieu dans la gloire. Or il n'y a que le péché qui nous sépare de Jésus-Christ et qui nous fasse perdre Dieu. *Je suis assuré*, disait saint Paul, *qu'aucune créature ne me séparera jamais de Jésus-Christ.* Or, ce que toutes les créatures ne peuvent faire, le péché seul le fait.

Je dois donc regarder le péché comme l'unique mal qui soit au monde. Les maladies, les disgrâces ne sont point de véritables maux : il n'y a que le péché qui est toujours un mal et le plus grand de tous les maux, parce qu'il n'y a que le péché qui nous empêche de posséder Dieu.

Quand je serais dans le ciel, si j'y étais avec le péché, je n'y posséderais pas Dieu; j'aurais donc le malheur des réprouvés qui sont séparés de Dieu. Et quand je serais en enfer, sans péché, avec la grâce de Dieu, je ne serais pas absolument malheureux, parce que je jouirais du bonheur essentiel des saints qui possèdent Dieu. Saint Augustin disait donc avec raison qu'il aimerait mieux être dans l'enfer sans péché que d'entrer dans le ciel avec un seul péché, *Mallem purus à peccato gehennam intrare, quàm peccati sordi pollutus cœlorum regna penetrare.* Le péché étant donc le seul obstacle à ma béatitude et à mon salut, combien dois-je le craindre !

II. Le péché est encore le seul obstacle aux desseins du Créateur. Dieu veut nous sauver, le péché nous damne. Dieu crée les hommes pour sa gloire, et

péché la lui ravit. Dieu voudrait régner dans nos cœurs par son amour, par sa grâce, et le péché y fait régner le démon par l'amour des choses du monde.

Tout ce que Dieu fait au dehors tend à détruire le péché : *Ut destruatur corpus peccati*. Rom. 6. S'il envoie son fils sur la terre, c'est pour réparer le péché. S'il nous donne des secours, c'est pour nous armer contre le péché. S'il institue des sacremens, c'est pour nous préserver ou pour nous purifier du péché. S'il établit des pasteurs, c'est pour nous instruire et nous faire éviter le péché. S'il nous couronne dans le ciel, c'est pour avoir vaincu le péché. S'il nous punit, c'est pour l'avoir commis. Le péché renverse tous les desseins de Dieu. Il anéantit, autant qu'il peut, les mérites et le sang du rédempteur ; rend sans effet les sacremens, les grâces, les instructions, la divine parole, les promesses et les menaces de Dieu.

Quoi ! un Dieu s'applique à détruire le péché dans l'univers, et moi je ne m'applique qu'à faire régner le péché dans mon cœur, à l'établir dans les autres par mes exemples, et à le répandre par mes scandales. Ai-je bien pensé que si le péché est opposé à tous les desseins de sa miséricorde, Dieu le fera servir aux desseins de sa justice, pour la confusion et le châtiment du pécheur ?

RÉSOLUTIONS.

1. Je regarderai désormais le péché comme le seul mal qui soit sur la terre. — 2. Tous les matins je ferai la résolution de n'en point commettre dans la journée. — 3. Surtout je me précautionnerai contre ceux dans lesquels je tombe le plus facilement. — Inspirez-moi, ô mon Dieu ! une vive horreur du péché.

CHAPITRE XIV.

L'injure que le péché fait à Dieu.

Il n'est point d'homme qui osât commettre un seul péché, s'il connaissait l'injure qu'il fait à Dieu. Par le péché, on se révolte contre Dieu ; on l'offense avec impudence, avec ingratitude, avec mépris ; on l'af-

flige, on le déshonore. Auriez-vous cru qu'un seul péché mortel renfermât tant de traits de malignité ?

I. Le péché est une désobéissance et une rebellion. Dieu commande à ses créatures en maître souverain. Il se fait obéir par les astres, par les vents et par les tempêtes ; il se fait obéir par les animaux, qui sont soumis à l'homme, parce que Dieu le veut; il se fait obéir par ses anges, qui tremblent à ses volontés adorables: il n'y a que l'homme qui se révolte. Dieu lui commande par sa loi, par les lumières de sa conscience, par son église ; et l'homme dit en son cœur : Non, je n'obéirai point : *Dixisti, non serviam.* Jér.

II. Il se révolte avec l'imprudence la plus hardie. Y a-t-il un sujet qui ose outrager son roi en sa présence? Mais l'homme a bien moins de respect pour son Dieu : il l'offense en sa présence et sous ses yeux. Dieu le porte et le soutient entre ses bras : *Portans omnia verbo virtutis suæ.* Il peut l'anéantir et le perdre à tout moment : n'importe, l'homme a la hardiesse de s'élever contre lui.

Un homme qu'on tiendrait sur un précipice, aurait-il la témérité d'insulter celui qui aurait ainsi sa vie entre ses mains? C'est vous-même qui êtes si téméraire. Dieu vous soutient par un fil de vie sur un abîme de feu : il peut vous précipiter à chaque instant. Quel est donc votre fureur d'oser l'outrager? Ah! si vous voulez pécher, cherchez du moins un lieu où Dieu ne puisse vous voir ni vous punir. Mais où trouverez-vous un lieu qui ne soit rempli de sa majesté et de sa gloire ?

III. En l'offensant, vous vous rendez coupable de la plus noire ingratitude. Dieu vous a donné la vie ; il vous a donné votre âme, votre esprit, votre liberté ; il vous a donné votre corps et tous vos sens, vos richesses et votre crédit; plus que tout cela, il vous a donné son fils : ce fils adorable vous a donné son sang et ses mérites ; et ce sont tous ces bienfait de Dieu que vous employez contre lui-même, en faisant servir votre esprit, vos sens, ses dons, sa puissance à vos iniquités: *Servire me fecisti in peccatis tuis.* Isaïe 43.

N'avez-vous donc reçu tant de choses de votre Dieu

que pour l'outrager? Et pourquoi de ses dons en faites-vous des armes pour lui faire la guerre? Dieu mérite-t-il qu'on le traite de la sorte? Il ne vous a jamais fait de mal. Hé, quand il vous aurait fait du mal, feriez-vous, pour lui déplaire, plus que vous ne faites? Vous traitez un Dieu qui vous aime, plus mal que vous ne traiteriez votre ennemi.

Offenser un Dieu qui ne vous a jamais offensé, c'est être bien ingrat. Offenser un Dieu qui ne vous a fait que du bien, c'est être un monstre. Mais offenser un Dieu qui ne vous a fait que du bien, et se servir de ses propres dons pour l'outrager, c'est une ingratitude sur laquelle on ne peut trop verser de larmes.

IV. Voici un autre trait de malice : c'est que le péché ajoute le mépris à l'ingratitude. Estimer Dieu plus que toutes choses, c'est un devoir; mais l'estimer moins qu'un plaisir honteux, le chasser de votre cœur pour un vil intérêt, pour une vengeance, etc., quel mépris plus injurieux! Que voulez-vous me donner, et je vous livrerai mon maître? disait Judas aux pontifes. Il le livra pour trente pièces d'argent. Hélas! vous avez trahi Jésus-Christ pour moins de chose, pour contenter une passion, etc.

Vous détestez le procédé des Juifs, qui préfèrent un homme voleur au Fils de Dieu; et vous ne voyez pas que votre conduite est, en un sens, plus détestable. Ce n'est pas un homme, c'est quelque chose de moins; c'est votre sensualité, un point d'honneur, une criminelle attache que vous préférez à Jésus-Christ. Les Juifs ne connaissaient point ce roi de gloire, et vous le connaissez; vous savez qu'il est votre Sauveur et votre Dieu. Sur quoi donc pouvez-vous excuser le mépris que vous en faites? et pourrez-vous assez pleurer pour réparer un tel outrage?

RÉSOLUTIONS.

1. Je déplorerai tous les jours de ma vie le malheur que j'ai eu jusqu'ici d'outrager tant de fois mon Dieu. — 2. Je me rappellerai, surtout dans la tentation, que je ne puis pécher mortellement sans me rendre coupable envers Dieu d'une révolte pleine d'une impudence, d'une ingratitude, d'un mépris monstrueux. — O mon Dieu! je me prosterne aux pieds de Jésus attaché à la croix, et c'est là que j'ose vous demander et attendre miséricorde.

CHAPITRE XV.

Le péché afflige Dieu et le déshonore.

I. Il faut que l'injure que le péché fait à Dieu lui soit bien sensible et bien insupportable, puisque l'Ecriture nous apprend que Dieu, voyant la malice des hommes, se repentit de les avoir formés, et fut pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur : *Tactus dolore cordis intrinsecùs.* Gen. 6. Ce n'est pas que Dieu puisse ressentir de la douleur, puisqu'il est immuable ; mais ces paroles de l'Ecriture nous marquent combien le péché est opposé à Dieu ; si opposé, que si Dieu pouvait souffrir en lui-même, le péché, autant qu'il est en lui, serait capable de le faire souffrir et de l'anéantir, et qu'un seul péché mortel lui ferait ressentir plus de tristesse que les bonnes œuvres de tous les justes ne pourraient lui causer de joie.

Ce que le péché a fait souffrir à un Dieu dans l'humanité du Verbe incarné en est une preuve. Qu'est-ce qui a accablé cet Homme-Dieu d'une tristesse mortelle, jusqu'à lui faire suer le sang ? N'est-ce pas la vue des péchés du monde ? Oui, dit un Père, la vue du péché a plus causé de douleur au Fils de Dieu que les plaies de son corps : *Plus gravant vulnera peccati tui, quàm vulnera corporis sui.* Que votre cœur est dur, si vous aimez le péché, si vous prenez plaisir d'affliger ainsi votre Dieu ! Comprenez du moins, par l'affliction qu'il lui cause, quelle douleur vous devez vous-même en ressentir.

II. Le dernier trait de la malignité du péché, c'est qu'il déshonore Dieu et lui ravit sa gloire : *Vos inhonorastis me.* Joan. 8. Gloire due à Dieu seul, et qui lui est si propre, qu'il ne peut y renoncer ; gloire qui est le seul bien qu'il puisse tirer de sa créature. Dieu ne peut être glorifié en lui-même que par lui seul ; mais il était convenable que ses perfections et ses grandeurs fussent glorifiées au dehors. C'est pour cette fin qu'il a formé

l'univers, qu'il le remplit de la majesté de sa gloire, et qu'il a produit des créatures intelligentes, capables de le connaître, pour leur manifester et leur faire glorifier ses grandeurs.

Voilà ce que ne connaît pas l'homme pécheur, et ce qu'il refuse à Dieu. Il oublie ce qu'il doit à sa grandeur, en se comportant comme si Dieu était indigne de ses hommages.

Dieu n'est ni moins puissant ni moins heureux, il est vrai, mais il est moins honoré par sa créature; honneur qu'elle lui doit, et pour lequel il a formé cette créature. Refuser à Dieu cet honneur, c'est donc le priver d'une chose qui lui est due; ce qui est toujours un mal: et plus Dieu est grand, plus aussi ce mal est grand, et plus l'homme qui lui fait cette injure est criminel.

Un roi mérite les hommages de ses sujets; et, quoique la puissance d'un roi ne soit pas affaiblie parce qu'un vil esclave lui manque de respect, ce vil esclave n'en commet pas moins un crime envers son prince. Plus il est vil, plus aussi il est criminel et punissable de manquer à ce qu'il doit à son souverain.

Dieu est infiniment adorable, c'est l'Etre suprême: toutes les créatures réunies sont si peu de chose et si viles à ses yeux, qu'elles sont comme rien, dit l'Ecriture: *Omnes gentes quasi non sint*. Isaïe 40. Or, que cette majesté souveraine, devant qui tous les monarques ne sont que poussière, soit méprisée par une vile créature qui devrait l'adorer, jusqu'à l'anéantissement, s'il était possible, n'est-ce pas là le comble de l'outrage? outrage si grand, que tous les hommes, quand ils s'offriraient en sacrifice, ne pourraient jamais le réparer par eux-mêmes. Non, tout ce que les justes ont jamais fait de plus héroïque ne donnera jamais tant de gloire à Dieu, qu'il en perd par le péché mortel d'une seule créature; parce que les hommages des justes sont finis et limités, au lieu que l'outrage que Dieu reçoit par le péché mortel est comme infini, par cette raison que l'énormité d'un outrage se mesure par la bassesse de celui qui offense et par la grandeur de celui qui est offensé. L'injure que le péché mortel fait à Dieu est donc comme infinie, puisqu'elle offense un être infini. Cette injure

ne peut donc être réparée par les hommages de tous les hommes.

C'est pour cette fin, pour réparer la gloire de Dieu son Père, que le Fils de Dieu s'est anéanti jusqu'à se faire victime de nos péchés, parce qu'il n'y a qu'un Homme-Dieu qui puisse honorer Dieu autant qu'il le mérite, et réparer les outrages faits à sa majesté. S. Augustin avait donc bien raison de dire qu'il vaudrait mieux que le ciel et la terre, et tout ce qui n'est pas Dieu pérît, que d'offenser Dieu, même légèrement : *Peccare est inhonorare Deum, quod non debet facere homo, etiamsi totum pereat quod non est Deus.* La destruction de l'univers ne serait que le mal de la créature, au lieu que le péché est le mal du Créateur. Or, le moindre mal du Créateur, est au-dessus de tous les maux des créatures. Oh ! que le péché est donc bien à craindre ! et que celui-là est malheureux qui ne le comprend pas !

RÉSOLUTIONS.

1. Il faut que je travaille dès aujourd'hui à bannir le péché de toute ma conduite. — 2. Je m'attacherai donc à considérer l'horreur que Dieu en a, et combien ce monstre lui ravit de gloire. — Ah ! mon Dieu, vous m'avez créé pour vous, et jusqu'ici j'ai presque toujours vécu contre vous ; convertissez-moi, pardonnez-moi.

CHAPITRE XVI.

De la haine de Dieu pour le péché.

I. Il n'y a que le péché qui soit l'objet de la haine de Dieu : l'enfer même n'est point haï de Dieu, parce que Dieu ne haït point ses ouvrages : *Nihil odisti eorum quæ fecisti.* Sap. 11. Or, l'enfer est son ouvrage, et non pas le péché.

Autant que Dieu s'aime lui-même, autant il hait le péché ; et, s'il pouvait cesser de le haïr, il se contredirait lui-même. Dieu est le souverain bien ; il est donc souverainement opposé au péché qui est le souverain mal. Dieu est le souverain ordre, la souveraine règle, la souveraine sainteté ; il doit donc haïr le péché qui

est un déréglement et un désordre souverainement opposé à sa sainteté. Il est aussi impossible que Dieu aime le péché, qu'il est impossible qu'il se haïsse lui-même. La haine que Dieu a pour le péché est donc une haine essentielle, une haine éternelle, une haine souveraine et infinie.

II. Je dois conclure de cette vérité, que je dois haïr le péché de toutes mes forces. C'est en vain que je me flatte d'être uni à Dieu et d'être dans sa grâce, si le péché mortel règne en moi. Le péché ne peut approcher du trône de Dieu, ni monter dans le ciel ; de même Dieu ne peut habiter par son amour, dans un cœur où règne le péché. Il est donc vrai que je suis ennemi de Dieu et haï de Dieu, si j'ai le malheur d'être en péché.

Comprenons-nous combien cet état est horrible? On a vu de grands hommes mourir de douleur, parce qu'ils étaient disgraciés de leur prince. Hélas! que craignons-nous sur la terre, si nous ne craignons une disgrâce bien plus redoutable, qui est la haine de Dieu? Être haï de Dieu est un mal plus à craindre que l'enfer même. L'enfer n'a rien de plus affreux que le malheur d'être haï de Dieu ; et il ne serait plus un enfer, si l'on y était aimé de Dieu.

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne haïrai rien tant en ce monde que le péché. — 2. Et tous les jours je demanderai à Dieu qu'il veuille bien augmenter en moi cette haine si nécessaire.— Mon Dieu, faites-moi la grâce d'être prêt constamment à souffrir tout en cette vie, excepté le péché.

CHAPITRE XVII.

Du châtiment du péché.

Par la même raison que Dieu hait le péché, il doit le punir ; car le péché, dit saint Augustin, ne serait plus péché, s'il ne devait pas être puni : *Peccatum non esset, si puniendum non esset.* Dieu agit toujours en Dieu ; il doit aussi, en punissant le péché, le punir en Dieu.

Il le punit en cette vie et en l'autre, il le punit sans acception de personne, et toujours avec une souveraine justice.

I. *En cette vie.* A peine Adam eut-il péché, qu'il fut puni, dépouillé de ses priviléges, et tous ses descendans enveloppés dans son malheur. Les fléaux, les misères humaines et la mort sont les suites de ce péché; de telle sorte que, tandis qu'il y aura sur la terre une goutte du sang de ce premier homme, Dieu sera irrité contre ses descendans. Telle est le châtiment du péché de notre premier père, châtiment plein d'équité et digne de Dieu. Si un roi qui punit un crime de lèse-majesté a droit d'envelopper les enfans dans la disgrâce d'un père coupable, Dieu, à plus forte raison, le peut avec justice.

Combien d'autres châtimens du péché voyons-nous dans l'histoire sainte! Caïn maudit de Dieu, proscrit de l'univers; le monde noyé dans un déluge, pour les impuretés de ses habitans; une pluie de souffre et de feu sur quatre villes impudiques; des serpens de feu envoyés aux Juifs murmurateurs; le roi Saül, la reine Jésabel, le détestable Antiochus, et tant d'autres punis sévèrement de Dieu; l'armée d'Israel taillée en pièces pour le vol du seul Acham; cinquante mille habitans de Betsamée frappés de mort pour avoir profané l'arche sainte; la nation des Juifs aujourd'hui errante, en exécration à tous les peuples, visiblement punie de Dieu pour avoir méprisé ses grâces et sa parole. Combien, hélas, d'autres exemples!

Les fléaux du pécheur, dit l'Ecriture, *sont en grand nombre.* Si nous éprouvons les malheurs des temps, les guerres, les mortalités, le dérangement des saisons, c'est parce que les crimes des hommes, les larcins, les impudicités, les blasphèmes, les sacriléges et les impiétés inondent la terre. *Inundaverunt.* Si vous violez ma loi, disait Dieu à son peuple, je vous réduirai aussitôt à la pauvreté: *Visitabo vos velociter in egestate.* Lev. 26. Si vous continuez dans vos prévarications, je redoublerai vos maux sept fois autant.: *Addam plagas vestras in septuplum.* Le ciel sera pour vous de fer, et la terre de bronze et d'airain: *Dabo vobis cœlum desuper sicut ferrum, et terram æream.* Ibid.

C'est donc dans nous-mêmes que nous devons chercher la cause ordinaire de nos maux ; c'est aussi dans nous que nous en trouverons le remède par une sincère conversion. Notre retour à Dieu désarmera sa colère. En exerçant sa justice ici-bas, il n'oublie point sa miséricorde. Il frappe les pécheurs pour les rappeler à lui, et les justes pour les purifier. Que ceux-là donc sont malheureux qui s'endurcissent sous les coups de sa main puissante!

Les autres qui n'éprouvent aucune disgrâce, en vivant dans le désordre, ne sont pas moins malheureux. Une grande prospérité, jointe à une vie criminelle, est un grand châtiment de Dieu. S'il épargne certains scélérats en ce monde, c'est pour les punir en l'autre avec plus de sévérité.

II. *En l'autre vie.* Jugeons de la haine de Dieu pour le péché, par les châtimens de l'autre vie. Quand je vois un réprouvé poussant des cris lamentables, condamné à brûler dans des feux dévorans pendant des siècles sans fin ; quand je vois des âmes saintes expier en purgatoire des fautes légères par des tourmens inexprimables, je suis saisi d'étonnement et de frayeur, je m'écrie : O que Dieu est terrible dans ses conseils! *Terribilis in consiliis.*

Mais d'un autre côté, quand je pense à la grandeur de Dieu et à la bassesse de l'homme, quand je considère qu'un Dieu a été traité avec mépris par sa créature, que cette créature a abusé de la bonté de son Créateur qui voulait la sauver, qu'elle l'a affligé, qu'elle lui a refusé l'hommage et la soumission, je ne m'étonne plus d'un châtiment si rigoureux.

Je comprends qu'ayant négligé de mériter un bonheur qui lui étoit destiné, elle doit en être privée pour toujours. Je comprends qu'un néant, qui a osé se révolter contre l'être souverain, doit être puni souverainement, et qu'ayant eu la malice de mettre son Dieu en comparaison avec des plaisirs et des objets frivoles, ayant même préféré ces plaisirs et ces objets à la possession d'un bien infini et éternel, je comprends qu'il est juste que, pour le punir, Dieu se serve de la même mesure dont l'homme s'est servi pour l'offenser, et que

cette offense soit mesurée et punie par une peine éternelle et sans fin ; et je m'écrie : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont pleins d'équité : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

III. Il punit de la sorte *sans acception de personne*. Il faut que le péché soit bien horrible, et infiniment plus injurieux à Dieu que nous ne pouvons le comprendre, puisque Dieu, qui n'est que bonté et miséricorde, le punit avec tant de sévérité. Si un père qui aime tendrement son fils, le condamnait à périr par le feu ; et si, après l'avoir fait jeter dans une fournaise ardente, ce père insultait à l'infortune de cet enfant malheureux, en lui disant : Je fais ma gloire de ton supplice ; tes cris et tes larmes ne me touchent point ; tu n'es plus mon fils, je ne me regarde plus comme ton père ; vous jugeriez que ce misérable enfant aurait commis un énorme attentat.

Jugez par proportion de l'attentat commis contre Dieu, et de la haine que Dieu a pour le péché. Dieu aime l'homme infiniment plus que le père le plus tendre n'aime son fils ; cependant, quand il s'agit de punir le péché mortel, il précipiterait non-seulement un homme, mais une infinité d'hommes sans aucune acception, dans des abîmes de feu, et mettrait sa gloire à les punir pendant toute l'éternité.

Dieu aimait les anges, ils étaient ses plus nobles créatures ; néanmoins, pour un seul péché, il en précipite des millions sans miséricorde et les réprouve : *Deus angelis peccantibus non pepercit.* 2. Pet. 2. Abraham, Moïse, Elie, étaient les amis de Dieu ; cependant ni ces grands saints, ni aucun homme juste, n'eussent jamais été sauvés, s'ils fussent morts souillés d'un seul péché mortel. O mon Dieu, que le péché est donc un grand mal, puisque vous le punissez avec tant de rigueur ! Quel sujet de trembler, puisque l'homme le plus saint, s'il vient à tomber et à mourir dans un seul péché mortel, est perdu sans ressource ! Que nous sommes aveugles si nous ne le craignons pas, si nous en aimons l'occasion, et si nous vivons sans vigilance et sans précautions pour nous-mêmes !

RÉSOLUTIONS.

1. Je vais commencer à me punir moi-même des péchés de ma vie passée. — 2. Pour cela, je ferai tous les jours quelques actes de contrition. — 3. Et je vengerai Dieu sur tout ce qui a péché en moi : sur mon esprit, en réprimant les pensées vaines et inutiles ; sur mon cœur, en le remplissant de sentimens de douleur pour mes transgressions ; et sur toutes mes facultés corporelles, en leur imposant des privations utiles. — Mon Dieu, armez-moi d'une sainte haine contre moi-même.

CHAPITRE XVIII.

Le tort que l'homme se fait à lui-même par le péché mortel.

Tout homme qui pèche mortellement est un aveugle : *Omnis peccans est ignorans.* Il ne comprend ni ce qu'il fait, ni ce qu'il perd. Il perd la grâce sanctifiante, il perd son âme, il perd son Dieu.

I. En perdant la grâce sanctifiante, il perd un don mille fois plus précieux que tous les trésors de la terre. Avec elle l'homme le plus pauvre est heureux, et sans elle l'homme le plus riche est misérable, parce que c'est la grâce sanctifiante qui rend l'homme ami de Dieu et digne du ciel : l'homme dépouillé de la grâce sanctifiante est donc ennemi de Dieu et exclu de son royaume. Etre ennemi de Dieu ! Cette pensée fait frémir. Oh ! si l'on craint d'être disgracié d'un roi de la terre, comment peut-on être tranquille en vivant dans la disgrâce d'un Dieu ?

II. La perte de la grâce entraîne la perte des mérites qu'on avait acquis. Plusieurs années de combats et de victoires dans l'exercice de la patience et des autres vertus vous avaient coûté des peines et vous avaient acquis des mérites pour le ciel. Si vous êtes assez lâche pour tomber dans un péché mortel, toutes ces peines et tous ces mérites sont perdus : perte plus grande, et que vous devez plus déplorer, que si vous perdiez tous les royaumes de l'univers. Vous pleurez la perte d'un argent périssable, dit saint Augustin, pleurez bien plutôt la perte de vos mérites, puisqu'en les perdant vous perdez tout.

III. Étant privé de la grâce, on n'est pas seulement privé des mérites qu'on a acquis, on est encore hors d'état d'en acquérir. La consolation d'un fidèle dans l'état de grâce est que toutes ses actions, quand il les rapporte à Dieu, lui acquièrent des nouveaux mérites. Mais, quand vous feriez les bonnes œuvres de tous les saints, si elles sont faites en péché mortel, elles sont perdues pour le ciel.

N'en concluez pas qu'il est inutile de faire de bonnes œuvres dans ce malheureux état; loin de là, vous devez en faire, et en faire beaucoup. Quoique ces bonnes œuvres, quand on les fait en péché mortel, soient sans valeur pour le ciel, elles sont cependant commandées; elles sont utiles, et sont même nécessaires pour vous disposer à vous convertir et à vous réconcilier avec Dieu. Tâchez donc de rentrer dans sa grâce par la pénitence; et étant réconcilié avec lui, vous serez alors en état d'acquérir des mérites pour le ciel.

RÉSOLUTIONS.

Je considérerai donc encore dans le péché mortel les torts immenses qu'il m'a faits à moi-même : il m'a ravi la grâce qui me rendait ami de Dieu, enlevé les mérites que j'avais acquis pour le ciel, m'a réduit dans la triste impossibilité de rien faire qui fût digne d'être récompensé dans l'autre vie, pendant que j'étais dans l'état du péché mortel. — Mon Dieu, que je suis devenu pauvre et hideux devant vous! Ah! lavez-moi avec le sang de mon Sauveur, faites que je recouvre les mérites perdus, et que j'en acquière de nouveaux.

CHAPITRE XIX.

On perd son âme par le péché mortel.

Le péché mortel déshonore l'âme, il la défigure, il lui donne la mort.

I. Oui, le pécheur par sa conduite se déshonore jusqu'à se rendre semblable aux bêtes insensées : *Homo cùm in honore esset*, dit le Saint-Esprit, *non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus*. Il n'est plus, à proprement parler, un homme, mais un homme tout animal, dit saint Paul : *animalis homo;* parce

qu'il suit en aveugle ses inclinations, comme les animaux, *similis factus est illis*, et use de sa raison plus mal que les bêtes n'usent de leur instinct. Le péché a transformé l'ange en démon, et le péché change l'homme et le réduit à l'état des brutes. Le démon a péché en voulant se rendre semblable à Dieu ; et l'homme, dont l'âme est l'image de Dieu, en péchant se rend semblable aux bêtes, en s'attachant aux plaisirs, aux objets sensibles, comme les bêtes. Ame chrétienne, oubliez-vous ce que vous êtes ? A quoi vous réduisez-vous ? O mon Dieu ! devriez-vous dire avec plus de confusion que David, comment oserai-je paraître devant vous, m'étant réduit par le péché à l'état d'une brute insensée ? *Ut jumentum factus sum apud te.*

II. L'âme est donc déshonorée par le péché mortel ; et par une suite nécessaire, elle est tellement défigurée, dit saint Augustin, qu'elle est plus horrible et plus insupportable à Dieu que l'infection des tombeaux ne l'est à la personne la plus délicate. Vous ne voulez pas le comprendre à présent ; mais vous le comprendrez peut-être trop tard. Lorsqu'une âme est séparée de son corps, si elle a le malheur d'être en péché mortel, la vue de sa laideur et de sa propre difformité la jette dans une confusion si accablante, qu'elle-même se précipiterait en enfer plutôt que d'entrer dans le ciel et de paraître devant la sainteté de Dieu en cet état.

III. Par le péché mortel on défigure son âme, et on lui donne la mort. Toute âme, dit le Seigneur, qui aura péché mourra : *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur.* Ezech. 18. *Ses péchés*, dit l'Ecriture, *sont comme des lions dont les dents meurtrières lui donnent la mort.* Il est vrai qu'elle a toujours sa vie et son être naturel, parce qu'elle n'est pas détruite ; mais elle n'en est pas moins morte, parce qu'elle n'a plus la vie surnaturelle. Un cadavre est toujours un corps, il ne cesse pas d'être : mais c'est un corps qui est mort. De même une âme en péché mortel est toujours une ame, et ne cesse pas d'être ; mais c'est une âme morte. Vous paraissez vivant aux yeux des hommes ; mais

sans la grâce de Dieu vous êtes aussi véritablement mort que les cadavres qui sont dans les tombeaux. *Nomen habes quòd vivas, et mortuus es.* Apoc 3.

Votre plus grand malheur serait d'être insensible sur un état si déplorable. Un homme de distinction, nommé *Sabinien*, ayant séduit une vierge, saint Jérôme en versa des larmes, et lui écrivit ces paroles: « Malheureux, loin de pleurer sur la noirceur de » votre crime, vous n'en rougissez même pas! Voilà » que je pleure de ce que vous ne vous pleurez pas » vous-même, de ce que vous ne sentez pas que vous » êtes mort: » *Hoc plango quòd te ipsum non plangis, quòd te non sentis mortuum. Ad Sabin.* O pécheur, ouvrez les yeux sur votre misère. Serez-vous toujour ennemi de vous-même? Ayez enfin pitié de votre âme: *Miserere animæ tuæ.* Eccl. 30.

RÉSOLUTIONS.

1. Je m'humilierai profondément à la vue de la laideur dont j'ai couvert mon âme par mes péchés mortels.—2. Je m'efforcerai de lui rendre la beauté dont la grâce sanctifiante la décorait.—3. Les sacremens, la prière, la pénitence, les bonnes œuvres, l'application à mes devoirs, voilà les moyens que je prendrai pour l'orner aux yeux de Dieu.—Faites, ô mon Dieu! que je purifie entièrement mon âme des souillures que le péché y a imprimées, afin qu'elle redevienne digne de vous.

CHAPITRE XX.

Par le péché mortel on perd Dieu.

I. Voici ce qu'il y a de plus funeste dans le péché mortel: il nous fait perdre Dieu et nous en sépare. La grâce sanctifiante nous unit à Dieu; ainsi le péché mortel, en nous dépouillant de cette grâce, nous sépare de Dieu, et c'est dans cette séparation d'avec Dieu que consiste réellement la mort de l'âme; parce que dans l'ordre surnaturel, Dieu est aussi véritablement la vie de notre âme, que l'âme dans l'ordre naturel est la vie du corps. Notre âme séparée de Dieu est donc aussi véritablement morte, dit saint Augus-

tin, que le corps séparé de l'âme est véritablement mort : *Deus amissus est mors animæ, anima amissa est mors corporis.*

II. Etre séparé de Dieu ! avoir perdu son Dieu ! Quelle perte ! Quand je perdrais tous les trésors de la terre, si je possède Dieu, rien n'est perdu pour moi; mais quand je posséderais tous les empires de l'univers, si je perds Dieu, tout est perdu pour moi. Le bonheur des saints dans le ciel, est d'être unis à Dieu et de le posséder. Le malheur des réprouvés dans l'enfer, c'est d'être séparés de Dieu et de l'avoir perdu.

Avoir perdu son Dieu, peut-il y avoir un plus grand malheur ? Oui, il y a un malheur plus grand : c'est après avoir perdu Dieu, de compter pour rien cette perte. Est-il possible que l'homme soit capable d'un pareil aveuglement ? Quoi, dit saint Augustin, vous pleurez sur un corps mort, parce que l'âme en est séparée, et vous ne pleurez pas sur votre âme qui est séparée de Dieu ! *Corpus luges à quo recessit anima; animam non luges à quâ recessit Deus.*

L'Ecriture, parlant de Michas à qui les voleurs avaient enlevé ses idoles, nous fait remarquer qu'il les redemandait avec des cris lamentables, et, qu'étant interrogé quel était le sujet de ses larmes, il répondit : *Hélas ! on m'a enlevé mes dieux, et vous me demandez pourquoi je pleure !* Si un idolâtre pleure amèrement la perte d'un idole, comment un chrétien peut-il être insensible sur la perte de Dieu ? On voit des personnes s'affliger pour les moindres disgrâces : on entend dans des familles des emportemens pour des pertes de rien, tandis qu'on s'y réjouit et qu'on est tranquille après avoir perdu Dieu par le crime. O péché, que tu pervertis étrangement l'esprit et le cœur de l'homme !

Saint Thomas d'Aquin, ce grand génie, ne pouvait comprendre comment on pouvait vivre après avoir perdu Dieu, et dormir dans sa disgrâce avec un péché mortel sur la conscience. Oh qu'on est misérable dans cet état, et doublement misérable si l'on n'en est pas touché ! *Ecoutez, ô mon peuple*, disait le Seigneur à Israël, *voici ce qui montre la malice de votre*

cœur, c'est qu'après m'avoir abandonné, vous avez encore étouffé tous les désirs de retour et tous les sentimens de crainte. Jér. 2.

Si vous avez perdu Dieu, votre malheur est très-grand, il est incompréhensible; mais il n'est pas sans remède. Allez faire aux pieds des ministres du Seigneur une humble confession de vos misères; noyez vos péchés dans vos larmes, ou plutôt dans le sang de votre Rédempteur. Le repentir, l'amendement, les sacremens sont les moyens qui peuvent vous rétablir, et réparer la perte que vous avez faite.

RÉSOLUTIONS.

1. Considérant le péché mortel comme donnant la mort à mon âme, je l'éviterai avec plus de soin que ce qui pourrait m'ôter la vie temporelle. — 2. Et si j'ai jamais le malheur de me laisser entraîner dans un seul de ces misérables péchés, je me hâterai de sortir de cet état déplorable, en recourant promptement au sacrement de pénitence. — O mon Dieu! plutôt mourir mille fois que de me séparer encore de vous par un seul péché mortel.

CHAPITRE XXI.

Combien le penchant qu'on a au péché est à craindre.

Tous les hommes ont du penchant au mal: les uns à la volupté, les autres à l'intérêt, d'autres à la colère, à la jalousie, à la vengeance; plusieurs à la gourmandise et à l'oisiveté; presque tous à l'indépendance, à l'orgueil et à la gloire. Si nous n'avions que le penchant au mal, nous ne serions pas encore coupables, puisque ce penchant n'est pas un péché, mais une suite de notre malheureuse origine. Les saints ont éprouvé ce penchant: il a été pour eux, et il doit être pour nous un sujet de gémissement, une occasion de combats et de mérites. Nous ne sommes donc pas criminels de ressentir nos mauvais penchans; mais nous sommes coupables de ne vouloir pas les connaître et de les suivre.

Connaître ses penchans déréglés et les combattre, voilà ce que saint Paul appelle *vivre selon l'esprit;* c'est

en vivant de la sorte, qu'on gagne le ciel. Suivre ses mauvais penchans et négliger de les connaître, c'est ce qu'on appelle *vivre selon la chair;* vivre de la sorte, c'est s'égarer et se perdre. Doit-on s'étonner de voir tant de personnes vivre dans l'égarement, puisqu'il y en a peu qui s'appliquent à connaître les penchans qui sont le mobile de leur conduite? connaissance néanmoins nécessaire pour le salut. En suivant ses penchans vicieux, on fait des fautes plus fréquantes, plus grièves, plus irréparables

I. On péche plus fréquemment, parce que le penchant nous fait penser souvent aux objets que nous aimons ou que nous haïssons. D'où viennent tant de pensées impures, si ce n'est de l'inclination que vous avez aux sales voluptés? D'où viennent ces projets qui roulent sans cesse dans votre esprit sur les richesses, sur les moyens d'acquérir, si ce n'est de votre avarice, de votre penchant à l'intérêt? D'où viennent tant de pensées contre la charité, de murmures, de mépris des autres, si ce n'est de votre antipathie pour certaines personnes, de votre aversion à souffrir, et du penchant que vous avez à l'orgueil? D'où viennent ces fréquentes dissipations dans vos prières, si ce n'est de vos penchans qui font naître tantôt des pensées flatteuses sur les objets que vous aimez, tantôt des pensées importunes sur les objets que vous avez en aversion?

Des pensées suivent les autres pensées, les désirs, les paroles, les saillies d'humeur, les actions, parce que nos mauvais penchans que saint Jacques appelle *concupiscence*, en inspirant les pensées, font naître le péché; le péché étant consommé dans le cœur par la délibération, donne la mort: *Concupiscentia, cùm conceperit parit peccatum; peccatum verò, cùm consummatum fuerit, generat mortem.* Jac. 1. Il est donc important de connaître et de réprimer nos penchans déréglés, puisqu'ils nous portent au mal presque à tout moment.

II. Une seconde raison, c'est qu'en les suivant, on pèche pour l'ordinaire plus grièvement. Il est bien dangereux, lorsqu'on ne pense qu'à se contenter et à satisfaire son inclination, qu'on ne s'expose, ou qu'on

n'aille jusqu'au péché mortel. Tout paraît permis à celui qui juge des choses par passion. Judas se croyait peut-être innocent, et bien d'autres jugeraient de même, lorsqu'il disait qu'il valait mieux donner aux pauvres le prix d'un baume, que de le répandre sur les pieds du Sauveur. Mais l'Evangile dit qu'il parlait de la sorte, parce qu'il était avare et qu'il aimait l'argent plus que les autres. Judas, comme beaucoup d'autres aujourd'hui, ne prenait pas garde que ce penchant à l'intérêt souillait son cœur par l'avarice. Aurait-il cru lui-même que ce penchant le porterait au plus exécrable des crimes, à vendre son maître?

Que si la conscience nous fait connaître qu'il y a du mal en certaines choses, le penchant qui aveugle fait croire qu'il n'y en a pas beaucoup. Mais l'aveuglement et l'erreur qui viennent de la passion ou du penchant, excusent-ils devant Dieu? Nous croyons n'être pas coupables, nous nous excusons en disant: *Je n'y pensais pas, je ne savais pas;* mais Jésus-Christ qui nous commande de veiller sur nous, d'examiner les mouvemens de notre cœur, nous excuse-t-il de même?

Combien de gens favorisent en tout leur penchant pour leur intérêt et leurs plaisirs, qui ne consultent point sur des choses essentielles, qui s'appuient sur des décisions extorquées pour justifier leur conduite, leurs injustices, leurs scandales, qui se croient innocens, tandis que Dieu les condamne! Pourquoi cherchez-vous à justifier vos égaremens, disait le Seigneur à son peuple? Vous avez dit: Je suis innocent, je n'ai point fait de mal. Je vais entrer en jugement avec vous, parce que vous avez dit: Je n'ai point fait de mal. *Dixisti: Absque peccato et innocens ego sum. Ecce ego judicio contendam tecum, eò quòd dixeris: Non peccavi.* Jér. 2.

RÉSOLUTIONS.

1. Je m'appliquerai sérieusement à connaître mes mauvais penchans. — 2. Je leur ferai une guerre continuelle, en résistant aux impulsions qu'ils me donneront, dès que je m'en apercevrai. — 3. Et je demanderai souvent à Dieu la grâce de les dompter efficacement.— Mon Dieu, faites-moi la grâce de connaître les inclinations au mal qui dominent en moi, et de les détruire entièrement sous le joug de votre loi sainte.

CHAPITRE XXII.

Il est plus difficile de se corriger des habitudes contractées par le penchant.

En suivant ses penchans vicieux, on fait à son âme des plaies qui sont bien plus incurables, soit du côté du cœur, soit du côté de l'esprit.

I. Du côté du cœur, il est plus difficile de s'en repentir. On ne se repent pas aisément d'un péché qui vient d'un penchant qu'on aime, ou qu'on ne veut point combattre. On est fâché, dit-on, d'avoir péché; on le dit, mais souvent on se trompe. On n'est pas toujours fâché d'avoir fait le péché, mais on est fâché de ce qu'il y a du péché dans ce qu'on a fait, parce qu'on voudrait qu'il n'y eût point de péché dans ce qui nous plaît. On est fâché, parce qu'il faut s'en confesser et s'en corriger; mais en est-on fâché parce qu'il offense Dieu? C'est sur ce point qu'il faudrait sonder son cœur.

Nous disons que le péché nous déplaît; et à qui ne déplaît-il pas? Il déplaît même aux plus libertins. On parlerait avec plus de vérité, si l'on disait que c'est la gêne qui nous déplaît, et que la violence qu'il faut se faire pour se mettre au-dessus du *qu'en dira-t-on* et pour se corriger, nous déplaît encore plus que nos péchés. On craint bien plus d'être raillé du monde, de faire quelques efforts et de s'incommoder, qu'on ne craint de pécher. Il est donc vrai qu'il est difficile de quitter un vice, surtout quand il est d'habitude, lorsque le penchant a gagné le cœur.

II. Il n'est pas moins difficile du côté de l'esprit; car comment combattre un penchant qui aveugle la raison, qui étouffe les remords, et qu'on ne veut point connaître?

Dès lors qu'on a du penchant pour une chose, on se persuade aisément qu'on peut la faire innocemment. La conscience, les lumières de la foi, la parole de Dieu, ne dissipent guères les illusions et le charme qui séduisent un esprit prévenu par la passion et par le penchant.

Les intructions pourraient-elles désabuser une personne qui croit le contraire de ce qu'on lui dit? De quoi sert de présenter de la lumière à un homme qui ferme les yeux? Et comment guérir celui qui croit n'être pas malade?

N'est-ce pas pour cette raison que les jeunes gens, dont le penchant est si porté au plaisir et à la dissipation, ouvrent si difficilement les yeux sur les fréquentations et sur les attaches qui les perdent? que l'impudique, loin de comprendre l'horreur de ses crimes honteux, les traite de bagatelles ou de faiblesse, que plusieurs personnes de qualité, passionnées pour le plaisir et pour la gloire, loin d'ouvrir les yeux sur les dangers de leur condition, traitent de bienséance leurs dépenses fastueuses, leur vie molle et leur ambition? que les militaires regardent sans horreur le crime détestable du duel comme un point d'honneur, et ne voient pas qu'il est l'effet d'une fureur diabolique, et d'un orgueil insensé qui les aveugle et que Dieu réprouve?

N'est-ce pas aussi pour ne pas connaître leurs penchans déréglés, que tant de personnes attachées à leurs biens, emportées quand elles perdent, dures envers le pauvre et le débiteur, ne voient pas que l'avarice et l'esprit d'intérêt les possèdent? que tant de gens portés à la médisance, à la satire, qui s'offensent de tout, qui refusent de se réconcilier et de voir ceux qui les ont offensés, ne s'aperçoivent pas qu'ils sont sans charité; et, vivant sans le savoir, dans une jalousie et une rancune habituelle, se persuadent, malgré le scandale qu'ils donnent, qu'ils sont innocens?

N'est-ce pas pour la même raison que tant de joueurs, de fainéans, d'intempérans qui fréquentent habituellement les tavernes, se persuadent qu'ils ne font point de mal? que tant de gens avides regardent comme innocens le trafic et l'exercice du commerce dans les saints jours, et se croient permis les monopoles, les usures, les supercheries et les chicanes? Que tant de gens impatiens quand on les contredit, pleins de hauteur dans leurs sentimens, qui prennent feu pour une parole sur le compte de leur famille, ne voient pas que c'est un

orgueil secret qui les domine? N'est-ce pas pour cette raison que tant de pères et mères aveuglés par l'esprit du monde, ou par un amour excessif de leurs enfans, souffrent dans leurs familles des désordres et des intrigues qu'ils ne veulent ni savoir, ni croire, ni empêcher? N'est-ce pas enfin parce qu'on ne connaît pas ses penchans secrets, que tant de gens s'accusent si mal de leurs défauts essentiels, pendant qu'ils s'accusent si scrupuleusement de leurs fautes légères?

Le Prophète avait donc bien raison de dire : *Qui est celui qui connaît ses péchés?* L'amour-propre, le penchant pour les plaisirs et les choses de la terre, sont comme un nuage épais qui obscurcit la raison, sont comme un souffle venimeux qui peu à peu éteint les lumières de la foi. Certains péchés grossiers pour lesquels on n'a pas de penchant, se font sentir : on les connait, on s'en corrige; mais les péchés que le penchant fomente, sont ordinairement les plus dangereux pour le salut : on n'en connait souvent ni la cause, ni la malice, ni les remèdes, parce qu'on ne veut pas les connaître : *Delicta quis intelligit?* Ps. 18. Veillez donc sur vous-même, sondez-votre cœur, instruisez-vous, et laissez-vous instruire.

RÉSOLUTIONS.

1. Quelque difficile qu'il soit de rompre les habitudes pernicieuses appuyées sur de mauvais penchans, je suis résolu de travailler dès aujourd'hui à détruire celles qui règnent en moi..... Quelles sont-elles? — 2. J'aurai recours souvent, à cet effet, à la prière, aux sacremens, à la méditation des grandes vérités; et je veillerai continuellement sur moi, à l'égard de ces funestes habitudes — Venez à mon secours, ô mon Dieu! afin que je parvienne à tarir à jamais ces sources fécondes de transgressions.

CHAPITRE XXIII.

Du péché véniel.

Il n'y a qu'une chose en ce monde, dit saint Jean Chrysostôme, qu'on doive craindre, c'est le péché quel qu'il soit; il est l'unique mal : tous les autres maux ne sont que des bagatelles : *Unica duntaxat res gravis et*

pertimescenda, peccatum, scilicet : reliqua verò omnia mera fabula. Le péché véniel, à la vérité, n'est qu'un petit péché ; mais un petit péché ne laisse pas d'être un grand mal, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à nous.

I. Tout péché offense Dieu, est opposé à sa volonté, défendu par sa loi, et blesse sa sainteté : il est donc comme le mal de Dieu. Or, le moindre mal de Dieu est un plus grand mal que tous les maux des créatures. Le moindre péché a affligé Jésus-Christ, et lui a fait verser des larmes. Devons-nous regarder comme un rien ce qui a causé de l'affliction à un Dieu? Si l'on se fait une peine de causer du chagrin à un ami, pourquoi sommes-nous si malheureux que d'affliger si souvent un Dieu qui nous aime plus tendrement que tous nos amis ne peuvent nous aimer?

Nous comprendrions ce que c'est qu'un péché véniel, si nous avions les sentimens des saints. Oh, qu'ils se croient heureux dans le ciel de ne plus offenser Dieu, et plus heureux encore d'être assurés que jamais ils ne pourront l'offenser! Ils connaissent si parfaitement l'injure qu'un péché léger fait à Dieu, qu'ils aimeraient mieux souffrir les tourmens de l'enfer, que de se rendre coupables, s'il était possible, d'un seul péché véniel.

Combien de fois Dieu lui-même a-t-il puni exemplairement des fautes que nous regardons comme légères! La femme de Loth, pour un regard curieux, frappée de mort. Moïse, l'ami de Dieu, pour une légère défiance, exclu de la terre promise à ses pères. Le royaume de Juda désolé par une peste cruelle, pour une vanité de David. Oza, frappé de mort, pour avoir porté sa main sur l'arche sainte. Ezéchias, ce saint roi, puni de Dieu jusqu'à la troisième génération, pour une complaisance indiscrète envers les ambassadeurs étrangers. Quarante-deux enfans punis de mort, pour une raillerie contre un prophète. Un Israélite condamné à mort par l'ordre de Dieu, pour avoir recueilli un peu de bois un jour de fête. Le roi Ozias puni de Dieu, pour avoir touché à l'encensoir.

Mais en l'autre vie, la peine qui doit expier le péché véniel en purgatoire est si incompréhensible, que tous

les tourmens d'ici-bas n'ont rien qui lui soit comparable. Les fautes qui nous paraissent légères sont donc un grand mal par rapport à Dieu, puisqu'il les punit avec tant de rigueur.

II. Ces fautes sont encore un grand mal par rapport à nous. Il est vrai que le péché véniel ne nous sépare pas de Dieu; mais il indispose Dieu, et refroidit l'amour qu'il a pour nous. Il ne nous fait pas perdre la grâce sanctifiante, mais il en ternit l'éclat : il empêche, il affaiblit ou rend inutiles les secours que Dieu nous destinait pour persévérer. Le péché véniel n'exclut pas du ciel, mais il nous en éloigne. Il ne damne pas, mais il dispose peu à peu à la damnation : il nous approche du précipice; et quand on est sur le bord, que faut-il, hélas, pour y tomber? Il ne donne pas le coup de la mort à l'âme, mais il est comme une langueur qui conduit peu à peu à la mort. Oh! si l'on réfléchissait à ces vérités, avec quelles précautions éviterait-on les moindres fautes!

Disons ici pour la consolation de ceux qui cherchent Dieu sincèrement, que les justes mêmes ne sont pas exempts de ces fautes légères; et que celles qu'on commet par surprise, par fragilité, contribuent à notre perfection, quand on s'en humilie et qu'on en gémit. Mais on doit dire aux âmes lâches que les péchés véniels que l'on commet habituellement de propos délibéré, et qu'on compte pour rien, mettent une âme dans l'état le plus dangereux.

Mépriser les petites fautes: c'est, selon l'oracle du Saint-Esprit, s'exposer à de grandes chutes, et s'exposer à périr : *Qui spernit modica, paulatim decidet.* Eccl. 19. Un peu de vanité, de curiosité; un peu trop de liberté dans ses paroles, d'attache à ses biens, à ses aises; un peu d'antipathie, de jalousie, ou d'affection trop naturelle; un peu trop de complaisance et de respect humain, certains désirs de paraître, certaine négligence à veiller sur son humeur, etc.; tout cela, quand il est volontaire et habituel, va plus loin qu'on ne pense. Combien de personnes, hélas! ont commencé leur réprobation en méprisant des fautes légères, qui ont commencé leur égarement!

Il importe peu, quand on perd la vie, que ce soit par un coup de foudre ou par une fièvre lente qui affaiblit peu à peu le principe de la vie. Il importe peu, quand on a fait naufrage, que ce soit par un coup de tempête qui engloutit le vaisseau, ou qu'il coule à fond en prenant peu à peu l'eau de tous côtés. De même il importe peu à l'ennemi du salut, quand il veut perdre une âme, de la faire tomber tout-à-coup dans de grands désordres, ou de la conduire peu à peu au précipice.

Nous sommes d'autant plus téméraires de négliger les fautes légères, que nous prenons quelquefois pour véniel ce qui est mortel; et d'autant plus coupables, que nous pouvons, sans beaucoup de peine, nous préserver d'y tomber si fréquemment. Quelle honte de nous laisser vaincre si souvent par notre humeur et par le démon, puisqu'il est si aisé de remporter la victoire! Nous pouvons à chaque moment nous approcher du ciel, et nous nous en éloignons presque à chaque pas. Quelle lâcheté de blesser si souvent son âme, et de déplaire à Dieu par tant de péchés qu'il est facile d'éviter!

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne regarderai plus le péché véniel comme un mal indifférent, puisqu'il offense Dieu, et qu'il fait de si grands torts à l'ame qui s'y livre sans retenue et sans crainte.—2. Je m'interdis donc dès à présent ces petits mensonges, ces railleries légères, ces animosités secrètes qui ne vont pas à la perte de la charité, ces négligences dans le service de Dieu et les devoirs de mon état, qui me semblaient peu importantes, ces paroles indiscrètes sur tant de choses où ma conscience ne se croit pas grièvement blessée, ces gourmandises fréquentes, etc. — Mon Dieu, inspirez-moi un grand éloignement pour tout ce qui vous déplait, et qui est pernicieux à mon âme.

CHAPITRE XXIV.

On risque son salut quand on diffère de quitter le péché et de se convertir.

Pour deux raisons; parce qu'on peut être surpris de la mort, et qu'en différant on est en effet ordinairement surpris.

I. On peut être surpris, personne n'en doute; on

peut l'être à tout moment. Il vaudrait donc mieux souffrir pendant cinquante ans les feux et les maladies les plus aiguës, que de rester seulement un quart d'heure en péché mortel. Cinquante ans de tourmens, au bout de quelques années seraient finis; mais pendant le quart d'heure que vous restez dans le péché mortel, si Dieu prononçait votre sentence, votre malheur serait sans fin.

Deux momens peuvent décider de votre éternité. Dans le moment présent vous pouvez vous convertir à Dieu, et vous mettre en état d'être heureux pour jamais; mais le moment suivant, vous ne le pourrez peut-être plus; et si la mort vous surprend dans ce moment, votre perte sera sans ressource. Si vous différez de rompre les chaînes qui vous attachent au péché, il ne faudra qu'un moment pour les changer en des chaînes de feu que vous ne pourrez plus briser, puisqu'elles seront éternelles. *Ne tardez donc pas*, dit le Sage, *de retourner à Dieu pendant qu'il est temps, car il vous surprendra tout-à-coup dans sa colère.*

II. Qui ne tremblerait pas à cette menace : *Dieu vous surprendra dans sa colère?* Car si Dieu est fidèle dans ses promesses, il ne l'est pas moins dans ses menaces. S'il attend le pécheur avec patience, il le punit aussi avec force : *Judex patiens et fortis*. Il punit de la sorte quand on y pense moins. Un homme qui veut se venger d'un ennemi ne saisit pas toujours la première occasion; il attend une conjoncture plus propre à ses desseins, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moment, il décharge sur lui sa colère.

Dieu pourrait punir l'homme aussitôt après son péché; mais il attend souvent l'occasion de le punir avec plus d'éclat. Pendant ce temps Dieu semble le combler de prospérités; ce pécheur jouit des honneurs, des biens de la vie; mais Dieu voit le moment auquel il va surprendre ce misérable, et le faire passer par une mort imprévue, au dernier des malheurs.

Ainsi punit-il autrefois l'impudente Jézabel, l'impie Antiochus; ainsi punit-il le roi Balthasar. Ce roi, dans un festin, fit apporter les vases sacrés pour y boire en l'honneur de ses faux dieux. C'était à ce sacrilége que

Dieu l'attendait pour se venger. Au milieu du festin on vit une main qui écrivait sur la muraille l'arrêt de sa mort. A ce spectacle, le roi fut rempli d'une frayeur mortelle en présence de ses courtisans : Dieu l'avait ainsi disposé, afin que ceux qui étaient les complices de ses crimes fussent aussi témoins de sa punition, châtiment qui suivit de près : il fut massacré la même nuit.

Dieu ne vous punira peut-être pas d'une manière éclatante comme ce malheureux prince ; mais il vous punira d'une manière aussi terrible, en vous surprenant par une mort funeste au milieu de vos désordres. Hommes aveugles ! vous ne voudriez pas mourir dans le crime : pourquoi donc y persévérez-vous? *C'est le propre du démon*, dit saint Bernard, *de persévérer dans le mal ; ceux qui y persévèrent méritent de périr avec lui.* Revenez donc promptement à Dieu, de crainte que sa main ne s'appesantisse sur vous, et ne vous ôte le temps de le faire. Le mal devient incurable quand on néglige le remède.

RÉSOLUTIONS.

1. Enfin je ne veux plus risquer mon salut. — 2. En conséquence, il faut que ce jour même soit l'époque fixe d'une nouvelle vie pour moi. — Mon Dieu, *convertissez-moi, et je serai converti* ; je compte plus sur votre grâce que sur mes résolutions, dont je reconnais, à ma honte, l'inconstance et la faiblesse extrême.

CHAPITRE XXV.

On risque encore plus quand on remet sa conversion au temps de la maladie.

Comprenez-vous à quoi vous vous exposez, lorsque vous remettez votre conversion au temps d'une maladie ? Pourrez-vous alors vous convertir ? et, en supposant que vous le puissiez, le ferez-vous ?

I. La maladie ne vous en laissera peut-être ni le pouvoir ni le temps. L'ardeur d'une fièvre et la langueur vous affaibliront de telle sorte, qu'il ne vous sera presque plus possible de régler votre conscience. Dieu veuille que vous ne l'éprouviez pas, comme tant d'autres l'ont éprouvé.

Un malade qu'on exhortait à produire des actes de religion : *Je ne puis*, répondit-il ; *j'ai l'esprit trop faible ; si j'avais attendu jusqu'à présent de me préparer à la mort mon salut serait désespéré.* Un religieux d'une éminente vertu disait, après une longue maladie : *Lorsqu'on tâchait de m'inspirer quelques sentimens de Dieu j'avais l'esprit si faible, que je n'entendais que des paroles confuses, sans en comprendre le sens.* S'il en est ainsi des gens de bien, aurez-vous plus de facilité qu'eux, vous qu'une longue habitude dans le vice et dans la dissipation aura rendu presque incapable de faire un retour sur vous-même ?

Si vous mourez sans amour de Dieu, dans l'attache au péché mortel, votre damnation sera inévitable. Croyez-vous qu'étant malade vous apprendrez dans un quart d'heure à aimer Dieu souverainement, à détacher votre cœur du péché et des créatures, à mettre ordre aux embarras de votre conscience? Il faudra pour cela des réflexions très-sérieuses : serez-vous en état de les faire? Il faudra que votre cœur et votre esprit soient changés ; mais le cœur et l'esprit de l'homme se changent-ils aussi facilement ? Vous avez de la peine à le faire en santé, et vous prétendez le faire étant malade ! Quoi, vous prétendez apprendre la plus difficile de toutes les sciences, qui est la science de bien mourir, dans un temps où vous ne serez presque plus capable de rien ! Où est votre raison ? Si vous vouliez apprendre à écrire ou à dessiner, attendriez vous le temps d'une maladie mortelle, pourquoi donc attendez-vous le temps de la maladie pour vous disposer à une mort sainte ? Il est bien plus difficile de mourir en pénitent et en saint, que d'être écrivain ou architecte.

Prétendre qu'à sa mort on se convertira et qu'on apprendra à mourir en saint, après avoir toujours vécu en pécheur : prétendre qu'on mourra dans la ferveur après avoir toujours vécu dans la lâcheté et l'oubli de Dieu, c'est imiter un téméraire qui prétendrait parler tout-à-coup une langue qu'il n'aurait jamais apprise. Oh ! qu'il est bien tard d'apprendre à bien vivre quand on est sur le point de mourir ! Qu'il est difficile alors

de penser en saint, après avoir toujours pensé en pécheur ! Qu'il est bien tard de commencer quand il faut finir !

II. Vous pourriez alors vous convertir par une grâce extraordinaire ; mais avez-vous lieu de vous attendre à une telle grâce, en continuant de vivre dans le crime ? Et en supposant que vous aurez la grâce et le temps de vous convertir dans une maladie, en aurez-vous la volonté ? Cette volonté sera-t-elle sincère? ne sera-t-elle point une volonté imaginaire et sans effet, qui ne changera point votre cœur ? Vous devez d'autant plus le craindre, que saint Augustin a dit que *la conversion tardive est souvent nulle*, *et que la conversion des mourans est ordinairement morte.* Pourquoi ? parce qu'on ne quitte pas alors le péché; c'est plutôt le péché qui nous quitte ; et qu'on ne cesse de vouloir pécher que parce qu'on ne peut plus pécher : *Peccata tua te disserunt, non tu illa.* Une telle conversion a bien du rapport avec celle des criminels, qui déclarent tout quand ils sont à la torture, et qui désavouent un moment après tout ce qu'ils ont déclaré.

Pharaon fut puni de Dieu plusieurs fois de suite : à chaque fois il promettait d'obéir à Dieu ; mais, dès qu'il ne sentait plus les châtimens du tout puissant, il oubliait ses promesses. La même chose arrive à la plupart de ceux qui diffèrent leur conversion jusqu'à l'extrémité ; ils font une confession et des promesses qu'il ne feraient point s'ils n'étaient pas en danger de mourir. Ils sont épouvantés par les horreurs de la mort ; mais sont-ils convertis ? Il est aisé d'en juger par le peu d'amendement, et par leur rechute après la maladie.

C'est une grande folie de négliger un vent favorable, et d'attendre la tempête pour se mettre en mer. Mais c'est encore une plus grande folie, dit saint Eucher, d'attendre au moment le plus incertain de la vie pour assurer son salut. Est-ce en effet une conduite prudente de fonder son salut sur quelques propos de mieux vivre, lorsqu'on n'a plus de temps à vivre ? Pensez-y sérieusement ; pensez-y effectivement : c'est chercher bien tard le nemède quand le mal est extrême.

RÉSOLUTIONS.

1. Je me défierai toujours de la maladie, comme d'un temps peu propre à l'exécution des grandes résolutions qu'on n'a pas eu le courage de mettre en pratique pendant qu'on jouissait de la santé. — 2. Et je regarderai le retardement de la conversion au temps de la maladie, comme une injure faite à Dieu, bien capable d'attirer sa colère et d'éloigner ses grâces de moi. — Mon Dieu, c'en est fait, je reviens à vous : recevez-moi comme le père de famille reçut l'enfant prodigue de l'Evangile.

CHAPITRE XXVI.

On ne doit pas différer d'un jour sa conversion.

Le temps présent et l'avenir doivent vous engager à vous convertir incessament.

I. *Le temps présent.* Vous êtes dans le péché et dans le danger d'y mourir. Dieu vous offre aujourd'hui la grace pour en sortir ; pourquoi ne le faites-vous pas ? Dire que rien ne presse, c'est raisonner en insensé. Attend-on au lendemain pour ôter les taches que l'on aperçoit sur son visage? Quand on est dangereusement blessé diffère-t-on d'appliquer le remède? Quand on est attaqué par une bête feroce, ne crie-t-on pas d'abord au secours? Pourquoi n'agissez-vous pas de même lorsque votre ame est souillée par le péché; qu'elle est blessée, qu'elle est au pouvoir du démon ? Pourquoi ne pas implorer aussitôt le secours du ciel, et recourir à la pénitence?

Vous ne voudriez pas mourir dans le péché ; vous espérez donc qu'un jour vous le quitterez. Mais pourquoi ne le quittez-vous pas aujourd'hui, puisque vous en avez le temps ? Croyez-vous que dans la suite vous serez mieux disposé à le faire ? Dieu sera-t-il demain plus disposé à vous pardonner. Les mauvaises habitudes seront-elles plus faciles à surmonter ? Votre cœur sera-t-il moins endurci ? Loin de là, votre conversion deviendra toujours plus difficile, les mauvaises habitudes toujours plus fortes. Le temps qui affaiblit tout ne peut les empêcher de croître.

II. Quant à *l'avenir*, les desseins de Dieu sont si redoutables, que vous ne sauriez différer une heure

votre conversion, sans vous mettre en danger d'être perdu. Savez-vous le nombre des péchés que Dieu veut souffrir de vous, et la mesure des grâces qu'il veut vous accorder? Savez-vous jusqu'où doit aller sa patience? Ne craignez-vous point que le premier péché mortel que vous commettrez ne soit le dernier que Dieu veuille souffrir de vous?

Tous les malfaiteurs ne sont pas également punis; les uns vieillissent dans le brigandage, les autres sont surpris dès le premier crime, et punis de mort. Combien d'anges et de millions d'hommes n'ont commis qu'un seul péché? Ce péché seul a suffi pour consommer leurs réprobation. Vous avez donc échappé à l'enfer, autant de momens que vous avez vécu dans le péché mortel; et vous êtes toujours exposé à y tomber, pendant que vous vivez dans cet état.

Un aveugle qui marche vers un précipice y tombe enfin. Le dernier pas qu'il fait n'est pas plus grand que les autres; c'est cependant ce dernier pas qui le fait tomber. Pour tomber dans l'enfer, il n'est pas nécessaire de commettre de plus grands crimes, c'est assez de continuer dans l'état où vous êtes. Voici long-temps que vous y persévérez, que vous avancez vers l'abîme vous n'en êtes éloigné que d'un pas; peut-être cette nuit on demandera votre âme. A quoi vous exposez-vous en différant votre conversion.

Vous espérez que vous aurez du temps à l'avenir. Vous êtes un téméraire qui espérez ce que Dieu ne vous a point promis. Il vous promet le pardon si vous retournez sincèrement à lui, mais il ne vous a pas promis un jour, pas même une heure. Il vous menace au contraire de vous enlever de ce monde à l'heure que vous y penserez le moins: *Quà hora non putatis.* Peut-être serez-vous demain en vie, mais peut-être n'y serez-vous plus. N'êtes-vous pas aveugle de fonder votre salut sur un *peut-être*. Mais, quand vous seriez assuré d'être demain en vie, êtes-vous certain que vous aurez la grâce? Dieu est-il obligé d'attendre que vous soyez d'humeur à le recevoir? et méritez-vous qu'il vous l'accorde, après avoir abusé de tant de grâces, et négligé par votre malice tant d'occasions de salut?

Dieu vous donnera-t-il ces grâces victorieuses dont il favorise ses serviteurs? Dieu le peut; il les a même accordées à de grands pécheurs; mais devez-vous vous y attendre?

S'il n'est point de faveur plus grande que la grâce efficace, aussi n'est-il point d'espérance plus téméraire que celle du pécheur qui s'imagine qu'il ne manquera pas de l'avoir quand il voudra. Doit-on s'attendre que Dieu donne des grâces extraordinaires à celui qui abuse de toutes les grâces ordinaires? Vous en avez eu de ces grâces puissantes, vous en avez abusé. Lorsque Dieu vous en donnera, n'en abuserez-vous pas encore; celui qui néglige de se corriger devient de jour en jour plus endurci et plus incorrigible.

Le délai de la conversion est de tous les piéges le plus dangereux. Le démon n'a garde de persuader à un pécheur qu'il ne faut pas se convertir, mais le démon est content s'il peut l'engager à différer. Quand on retarde de quelques jours sa conversion, on la remettra bientôt à un mois, ensuite à une année, enfin à la mort. Oh! qu'il est affligeant de s'apercevoir des piéges du démon quand on ne peut plus les éviter, et de sentir les forces de son ennemi quand on est affaibli et qu'on se meurt!

RÉSOLUTIONS.

Pourrais-je penser sans frémir à quels dangers un plus long délai de conversion m'exposerait?—1. Aujourd'hui donc, à l'heure même, je commence. — 2. Oui, ce jour ne s'écoulera pas sans que j'aie concerté avec mon sage guide spirituel les mesures que je dois prendre pour restituer ce bien mal acquis, pour rompre cette liaison dangereuse, pour vaincre cette tentation séduisante, pour dompter ce penchant véhément qui est en moi la cause de tant de péchés. — Mon Dieu, aidez-moi à sortir de l'état de fausse sécurite dans lequel j'ai vécu jusqu'à présent.

CHAPITRE XXVII.

Motifs de conversion, tirés de la passion du Sauveur; 1. Ce qu'il a souffert en son âme.

Il a fallu, dit saint Paul, que Jésus-Christ souffrît; il l'a fallu pour nous apprendre ce que c'est que Dieu,

ce que c'est que l'homme, ce que c'est que le péché. Non, sans les souffrances de Jésus-Christ nous n'aurions jamais pu connaître quelle est la grandeur et la sainteté de Dieu, quelle est la dignité et en même temps la misère de l'homme, quelle est la noirceur et la malice du péché. Il a donc fallu qu'il souffrît : *Christum oportuit pati.*

Mais qu'a-t-il souffert? Il a souffert tout ce qu'il a pu souffrir en son ame et en son corps. Dans son âme il a ressenti l'horreur la plus insupportable, la douleur la plus profonde, la frayeur la plus excessive, la confusion la plus humiliante, et tout cela au-dessus de ce que l'esprit humain peut comprendre.

I. *L'horreur.* S'étant offert à Dieu son père pour être notre caution, il se voyait chargé de nos dettes, comme investi et revêtu de nos péchés. Quels seraient les sentimens d'un jeune prince qu'on revêtirait d'habits sales, remplis d'ordure et d'infection, si on l'obligeait à les porter toute sa vie, et à être enfermé dans un lieu où il ne verrait que des monstres et des objet hideux ? Quelle horreur n'aurait-il pas de se voir en cet état ! Le fils de Dieu a eu infiniment plus d'horreur de se voir chargé des péchés de l'univers ; il était comme plongé et noyé dans les ordures et dans les iniquités de tous les hommes, qui sans cesse se présentaient à son esprit, sans que la vue de ces affreux objets l'ait quitté un seul moment : *Infixus sum in limo profondi*, dit-il par son prophète.... *Tempestas demersit me.* Ps. 68.

II. *La douleur.* Tous nos péchés réunis dans sa personne, selon l'expression du prophète, le pénétrèrent d'une douleur si vive, que la vue d'un seul péché et d'une seule âme perdue était capable de lui causer la mort. Oh ! quelle fut donc son affliction, quelles furent ses larmes à la vue de la multitude immense des péchés de tous les hommes et de tous les siècles, à la vue de la perte de tant d'âmes, qui, par leur malice devaient abuser de son sang ! *Quœ utilitas in me sanguine meo ?* Ps. 29. Il en fut accablé d'une tristesse si grande, qu'il tomba dans l'agonie, et en sua le sang. Sa douleur fut si profonde, que, si elle avait été parta-

gée entre tous les hommes, aucun n'aurait pu la soutenir ; tous en seraient morts.

III. *La frayeur.* Jésus-Christ avait continuellement présent à son esprit la justice et la sainteté de son père offensé, les chatimens que méritaient nos offenses, et les tourmens horribles qu'il devait souffrir pour les expier. Ces pensées affligeantes accablaient intérieurement son âme pendant tout le cours de sa vie ; mais au jardin des Olives, il permit que tous ces objets fissent une impression si vive dans son imagination que son humanité sainte en succomba, qu'il en trembla lui-même : *Cepit pavere et tædere.* Sans un miracle, l'accablement et la frayeur l'auraient fait expirer dans le moment.

IV. Mais ce qui est le plus incompréhensible dans cet Homme-Dieu, c'est la *confusion* qu'il a ressentie. *Operuit confusio faciem meam.* 1. Du côté de Dieu son père, dont la sainteté l'accablait tellement de confusion, en se voyant chargé des iniquités du monde, qu'il se considérait devant son père aussi criminel que s'il eût commis tous les péchés des hommes, se regardant comme un objet d'anathème et de malédiction, dit saint Paul : *Factus pro nobis maledictum.* Gal. 3.

2. *Confusion* du côté de lui-même. Un homme qui serait couvert d'une lèpre hideuse serait saisi d'une telle honte, qu'il n'oserait même s'exposer aux yeux du public. O combien grande fut la confusion intérieure du fils de Dieu, se voyant couvert de nos souillures, et absorbé dans la masse de nos crimes ! objets mille fois plus humilians que la lèpre la plus honteuse. Saint Paul a donc bien raison de dire que Jésus-Christ n'avait aucune complaisance en lui-même, parce que les crimes et les outrages des hommes étaient tombés sur lui : *Christus non sibi placuit, sed, sicut scriptum est : improperia improperantium tibi ceciderunt super me.* Rom. 15.

3. Enfin, du côté des hommes, quelle fut sa confusion de voir sa sainteté et sa divinité méprisées, et sa personne innocente et adorable accusée de crimes, devenue le jouet d'une populace effrénée ; de se voir

baffoué, insulté, moqué, traîné par les rues, lié comme un criminel qu'on conduit au gibet; abandonné de ses amis ; traité comme un malfaiteur et un scélérat : foulé aux pieds comme un ver de terre ; crucifié comme un infâme, comme l'opprobre des humains ! *Ego autem sum vermis, et non homo, opprobrium hominum, et abjectio plebis.* Ps. 21.

O hommes, que pensez-vous à la vue d'un Dieu affligé et traité avec tant d'ignominie? Voilà l'état où il est réduit pour expier vos péchés, et pour vous en faire comprendre l'énormité ; pouvez-vous, après cela, compter le péché pour rien?

RÉSOLUTIONS.

1. Je méditerai de temps en temps sur les sentimens d'*horreur*, de *douleur*, de *frayeur* et de *confusion*, dont l'âme du Sauveur fut si tourmentée dans sa passion, à cause de mes péchés — 2 Et je relirai ce chapitre chaque fois que je voudrai aller à confesse, pour m'approprier ces mêmes sentimens.—O Jésus! faites-moi partager d'une manière salutaire les douleurs intérieures que vous ressentîtes dans la carrière de vos pénibles souffrances, lorsque vous vous considérâtes comme chargé du fardeau hideux de toutes mes iniquités.

CHAPITRE XXVIII.

2. *Ce que le Sauveur a souffert dans son sacré corps pour expier le péché.*

I. Jésus-Christ a souffert dans son sacré corps plus que tous les martyrs et tous les hommes ensemble n'ont jamais souffert. O justice de Dieu! que vous êtes impénétrable! Pourquoi le Père éternel a-t-il donc permis que des hommes traitassent son fils avec tant de cruauté et de fureur? Nous le comprendrions si nous connaissions ce que c'est qu'un Dieu offensé.

L'histoire nous apprend, qu'un roi étant attaqué et assiégé dans sa ville capitale par ses sujets révoltés, son fils alla se jeter au pied du trône, et demanda à son père le pardon pour ces misérables. Le père voyant que son fils s'offrait en caution, et prenait la défense de ces rebelles, le conduisit sur les murs de la ville, et l'égorgea de sa propre main en présence des

révoltés. Cette action d'éclat leur fit sentir si vivement la noirceur de leur crime, l'indignation du roi leur maître, qu'ils se repentirent de leur rébellion, et levèrent le siège. Qusique la conduite de ce roi barbare ne doive pas être mise en comparaison avec celle de Dieu, qui est toujours un Dieu de miséricorde, elle peut du moins servir pour nous faire connaître combien grande est l'indignation de Dieu contre le péché.

Dieu le père aimait son fils d'un amour infini; il le livre cependant à des tourmens affreux; il permet que les démons, les puissances des ténèbres s'emparent de l'esprit des bourreaux pour leur ôter tout sentiment d'humanité envers ce cher fils: *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* Luc 22. Il permet que son corps adorable soit meurtri, souffleté, déchiré de plaies; qu'il soit couronné de cruelles épines et défiguré, qu'il soit brisé, comme moulu sous les coups, *attritus propter scelera nostra;* et qu'enfin, après avoir répandu tout son sang, on lui disloque les os, qu'on cloue ce doux agneau sur une croix comme un célérat, et qu'il expire entre deux criminels. Pourquoi tant de rigueur envers ce fils innocent? C'est parce qu'il s'est fait notre caution, en s'offrant à son père pour l'expiation de nos péchés. Oh! si vous savez peser le péché à ce poids du Calvaire, quels sentimens n'en aurez-vous pas?

II. *Armez-vous donc*, dit saint Pierre, *de la pensée des souffrances de Jésus-Christ.* Vous y apprendrez trois choses: 1.° Quelle est la grandeur de Dieu, puisqu'il n'a pu être dignement honoré que par les anéantissemens de son Fils; quelle est la sainteté de Dieu et sa haine pour le péché, puisqu'il avait comme abandonné son Fils, parce qu'il voyait en lui la figure du péché; quelle est la justice de Dieu, qui n'a pu être apaisé que par les humiliations de son Fils; quelle est la miséricorde de Dieu, qui a livré ce Fils adorable à tant de rigueurs, pour vous racheter de l'enfer; et quelle a été la charité du Fils, qui s'est livré aux supplices et à la mort pour votre amour, et avec autant d'amour, que si vous aviez été seul au monde.

2. Vous y apprendrez ce que vous êtes; quelle est la dignité de votre âme, ce qu'elle a coûté et ce qu'elle

vaut, puisqu'il a fallu qu'un Dieu suât le sang, mourût dans les tourmens pour la réparer, pour la délivrer et la sauver.

3. Vous apprendrez quelle est la malignité du péché, puisqu'il a causé la mort du Fils de Dieu; quelle est son énormité, puisque sans Jésus-Christ tous les hommes n'auraient jamais pu effacer un seul péché mortel; quels châtimens il mérite, car s'il a fallu les mérites infinis d'un Homme-Dieu pour l'expier, il faut dire aussi qu'une peine infinie, un enfer éternel n'est pas trop rigoureux pour le punir. Vous apprendrez enfin ce que vous devez faire pour le punir en ce monde, en disant: Si le Saint des saints a souffert pour des péchés qu'il n'avait pas commis, à quoi doit s'attendre un scélérat comme moi, coupable de péchés sans nombre? *Si in viridi ligno hæc fiunt, in arido quid fiet?* Luc. 23.

C'est donc avec raison que les saints Pères ont dit que Jésus crucifié est un grand livre où les savans et les ignorans doivent apprendre leur religion. C'est dans ce livre divin que les saints ont appris à connaître Dieu, et ce qu'ils doivent à Dieu. Le crucifix est toujours devant nos yeux; bien loin d'approfondir les leçons qu'il nous donne, nous imitons les enfans qui manient un livre qu'ils ne comprennent pas ou qu'ils ne lisent point. Cependant quiconque ne sait pas ce livre de la croix, peut dire qu'il ne sait rien. Saint Paul se glorifiait de ne savoir que Jésus crucifié. Ah! si les larmes, le sang et la mort d'un Dieu ne sont pas capables de nous ouvrir les yeux sur nos devoirs et sur nos péchés, que nous sommes aveugles et que nous sommes misérables!

RÉSOLUTIONS.

1. Non, rien ne sera plus capable de me faire balancer dans la sérieuse entreprise de ma conversion. — 2. Je suis prêt, aidé de la grâce divine, à tout souffrir, plutôt que de retomber dans un seul péché mortel. — O Jésus! je vous en conjure par les souffrances que vous avez endurées à cause de mes transgressions, aidez-moi à concevoir une vive horreur du péché, et à faire pénitence de ceux que j'ai eu le malheur de commettre.

CHAPITRE XXIX.

Autres motifs de conversion, tirés de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Convertissez-vous pour l'amour de Jésus-Christ. Il le mérite; il le demande.

I. *Il le mérite;* 1. par lui-même. Il est votre roi et votre maître, votre juge et votre rémunérateur, votre sauveur et votre Dieu. Quels sentimens de fidélité et d'obéissance, de respect et de reconnaissance, de confiance et d'amour ne lui devez-vous pas pour ces qualités?

2. *Il le mérite* par les tourmens qu'il a soufferts. Pouvez-vous y penser sans avoir le cœur attendri? Un animal privé de raison a du retour pour son maître, il le défend jusqu'à se laisser charger de coups pour une vile nourriture qu'il en reçoit; et nous, pour qui Jésus-Christ a donné sa vie, nous ne lui rendons que des ingratitudes.

Nous avons de la reconnaissance envers nos amis pour les moindres services. Jésus-Christ sera-t-il le seul ami pour lequel nous n'aurons que de la dureté? Qui de nos amis, après tout, a été crucifié pour nous? Si un ennemi avait exposé sa vie pour nous secourir, nous lui témoignerions du retour. Traiterons-nous Jésus-Christ plus mal qu'un ennemi? Quand il n'aurait versé qu'une larme pour nous sauver, notre vie devrait se passer dans des transports de reconnaissance. Que lui devons-nous donc pour tant de sang répandu?

3. *Il mérite* notre retour par le sujet qui l'a fait mourir. N'accusons pas tant les Juifs de sa mort que nous-mêmes: les bourreaux ont été les instrumens de nos péchés; je dois en particulier me reconnaître aussi coupable de sa mort que si j'étais seul qui l'eusse fait mourir; je lui suis aussi redevable que s'il était mort pour moi seul. Il est vrai que tous les hommes ont contribué à sa mort par leurs péchés; mais il n'est pas

moins vrai que, si je n'avais pas tant péché, il n'aurait pas tant souffert, et que l'affliction qu'il a eue de mes péchés seuls, était capable de lui causer la mort.

Un Dieu qui souffre et qui meurt! voilà, ô mon âme! l'effet de tes péchés. Un Dieu crucifié, couvert de sang et de plaies! voilà l'ouvrage de mes mains. O mon Sauveur! comment puis-je encore aimer le péché, en voyant ce qu'il vous a fait souffrir? O hommes! comprenez ce que vous avez coûté à un Dieu, puisque ayant d'une seule parole formé l'univers, il faut qu'il sue le sang et qu'il souffre la mort pour expier vos péchés.

4. Enfin, *Jésus-Christ mérite* du retour pour la charité qu'il a eue pour nous. Il n'y a point de charité plus grande que de donner sa vie pour ses amis; mais il a poussé la charité plus loin, puisqu'il a donné sa vie pour ses ennemis. Oui, nous étions tous ennemis de Dieu et enfans de sa colère. Oh! quelle miséricorde de mourir ainsi pour des misérables! O Jésus! qu'il vous en a coûté de m'aimer, et qu'il m'en coûte peu de vous déplaire!

La charité du Sauveur pour les hommes a été si ardente et si étendue, qu'il n'en est pas un seul pour lequel il n'ait pas offert sur la croix le prix de sa mort à Dieu son père, et *qu'il aurait été disposé*, dit saint Jean Chrisostôme, *à mourir pour une âme, si elle avait été seule au monde*. C'est pourquoi saint Paul, comme si Jésus-Christ était mort pour lui seul, ne dit pas seulement qu'il s'est livré pour tous, mais il m'a aimé, et il s'est livré pour moi: *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. Gal.* 2. Ah! dit S. Bernard, si nous ne pouvons faire pour notre Sauveur autant qu'il a fait pour nous, du moins ne l'offensons plus. Il nous a aimés le premier: rendons-lui du moins amour pour amour: *Si amare pigeat, redamare non pigeat.* Jésus-Christ mérite donc notre retour.

II *Il le demande*, et c'est l'unique chose qu'il vous demande. Il ne pouvait faire plus qu'il n'a fait pour vous, et il ne peut vous demander moins qu'il ne vous demande; il ne désire que votre amour. Mon fils, donnez-moi votre cœur, cessez de m'offenser: *Præbe, fili*

mi, cor tuum mihi. Prov. 23. Le refuserez-vous à ma tendresse, à mes larmes et à mon sang?

Prenez en main votre crucifix, considérez votre Sauveur; il expire les bras étendus, son côté ouvert, son cœur percé pour vous y recevoir; il jette sur vous, du haut de sa croix, ses yeux mourans: Mon fils, je meurs pour toi; s'il fallait encore souffrir mille fois la mort, je la souffrirais. *Quid debui ultrà facere... et non feci?* Isaie, 5.

Tu vois mon corps innocent, déchiré de coups et tout sanglant; tu me vois expirer dans l'ignominie et dans les douleurs; jamais il n'y eut de douleur semblable à la mienne; mais mon plus grand tourment, c'est le péché qui dure, c'est de souffrir pour des ingrats, de mourir pour te sauver, tandis que tu veux te perdre. Je suis accablé par ma douleur; veux-tu encore l'augmenter en perdant ton âme pour laquelle j'expire, et qui m'est plus chère que la vie?

Notre cœur, fût-il aussi dur que des rochers qui se brisèrent à sa mort, pourrait-il résister à des reproches si tendres? Pousserons-nous l'ingratitude jusqu'à renouveler les souffrances d'un Dieu qui meurt pour nous? Ah! puisse la vue de ses larmes et de son sang arrêter le cours de nos péchés, et nous inspirer un amour si ardent, que nous puissions dire, comme saint Paul, que *nous ne voulons plus être que pour celui qui est mort pour nous?*

Oui, c'est de tout mon cœur, ô Jésus! que je me convertis à vous; recevez-moi, pardonnez-moi. Vous êtes venu racheter les pécheurs, les brebis égarées; je suis, hélas! plus égaré et plus pécheur que qui que ce soit au monde. C'est parce que je suis misérable que j'implore votre miséricorde. Souvenez-vous que c'est pour moi que vous avez souffert la mort et répandu votre sang. Faites ô mon Sauveur et mon Dieu! que tant de travaux ne soient pas inutiles: *Quærens me sedisti lassus, redemisti crucem passus, tantus labor non sit cassus.*

RÉSOLUTIONS.

1. Je méditerai, au moins une fois dans la semaine, sur les souffrances de Jesus-Christ dans sa passion. — 2. Je me considérerai

comme cause réelle de ces horribles souffrances. — 3. Et je regarderai le Fils de Dieu comme substitué à ma place dans le jardin des Olives, dans les tribunaux et sur la croix, pour m'arracher à l'enfer, m'apprendre à faire pénitence et rendre celle que je ferai efficace. — O mon Sauveur! prosterné au pied de votre croix, j'y confesse avec confusion mon ingratitude et mes perfidies. Ah! pardonnez-moi; c'en est fait, je vous donne mon cœur avec toutes ses affections, crucifiez-le avec vous.

CHAPITRE XXX.

Le respect humain, obstacle a la conversion.

Le respect humain est un obstacle à la conversion, et souvent une source de réprobation.

I. Voici la pierre de scandale pour plusieurs. Si je change, si je ne vois plus cette personne, si je ne vais plus dans cette compagnie, si je quitte cette maison, si je ne tire pas vengeance de cette injure, si je ne fais pas comme les autres, que dira-t-on de moi?

Que dira-t-on de moi? Vous craignez donc plus les discours du monde que les jugemens de Dieu, et par là vous faites injure au Très-Haut. Lorsque Lucifer voulut entraîner les bons anges dans sa révolte, ils s'écrièrent: *Quis ut Deus?* Qui est-ce donc qui est comparable à Dieu? Servez-vous de cette même pensée contre le respect humain.

Que dira-t-on de moi? Regardez-vous donc comme un opprobre de servir Dieu? On se fait honneur de servir un prince, et vous regardez comme un déshonneur de servir Jésus-Christ. Le plus vil atisan se fait honneur d'exercer sa profession, quelque misérable qu'il soit; et vous, chrétiens, vous rougissez du christianisme, vous n'osez paraître disciples de Jésus-Christ.

Que dira-t-on de moi? Mais qu'importe qu'on dise, pourvu que vous fassiez votre devoir? Pourquoi vous mettre en peine du monde? Vous ne gagnez rien à ses applaudissemens; vous ne perdez rien à sa censure. Etes-vous obligé de rendre compte aux hommes de vos actions? sont-ils vos juges? en attendez-vous votre ré-

compense ? Dieu seul doit vous juger : et pourquoi vous embarrasser du jugement des créatures.

Que dira-t-on de moi ? Et qu'en dit-on à présent ? Quelques mondains vous applaudissent sur vos désordres, tandis que dans leur cœur ils vous méprisent. Mais les gens de bien que pensent-ils de vous ? Que dit-on dans le public de vos fréquentations, de votre vanité, de vos intrigues, de vos débauches, de vos scandales? Voilà les discours que vous devez craindre.

Vous êtes si aveuglé, que vous n'avez point de honte de paraître sans pudeur et sans religion, tandis que que vous avez honte de paraître vertueux. Si vous devez avoir de la honte, c'est de vous-même. Magdeleine, ouvrant les yeux sur les misères de son âme, fut chargée d'une telle confusion, que, n'osant paraître devant le Sauveur, elle se prosterna à ses pieds, en versant des larmes de repentir et de douleur. Quoiqu'elle fût une fille de qualité, elle ne rougit point de paraître pénitente, de renoncer à ses ingratitudes devant une assemblée de personnes distinguées. Telles doivent être les dispositions d'une âme pour se convertir.

II. Le respect humain, en mettant obstacle à la conversion, est pour plusieurs une source de réprobation. Celui, dit Jésus-Christ, qui rougit de m'appartenir et de pratiquer ma dotcrine, le Fils de l'Homme rougira de le reconnaître au nombre de ses élus : *Qui me erubuerit et sermones meos, hunc Filius hominis erubescet*. Luc. 9. C'est au contraire une marque de prédestination de pratiquer avec courage les maximes de Jésus-Christ : *Celui qui me reconnaîtra devant les hommes*, dit le Seigneur, *je le reconnaîtrai devant mon Père*. Matth. 10.

C'est avoir l'âme basse, dit saint Martin de Brague, *de n'oser être sage parce que les fous s'en moquent*. Leurs discours passeront, mais les jugemens de Dieu ne passeront pas. Ces mondains vous tireront-ils de l'enfer, où votre complaisance et votre lâcheté vous auront précipité ? Ne craignez point de passer pour singulier aux yeux des hommes ; mais craignez d'être réprouvé de Dieu. Pourvu que Dieu soit content de vous, soyez peu en peine des railleries du monde. Il est glorieux, dit ce saint évêque, d'être méprisé des méchans : *Ma-*

lis displicere est laudari. Si votre conduite leur paraît ridicule et bizarre, qu'importe, pourvu qu'elle serve à vous sauver ?

Quoique vous deviez mépriser les discours du monde quand il s'agit de votre devoir, vous ne devez pas donner imprudemment occasion à la satire et aux plaintes d'autrui, ni refuser à vos amis, à vos parens, à vos supérieurs, ce que la complaisance ou le devoir exige dans les choses permises ; mais si ce qu'ils demandent est contre la loi de Dieu, il n'y a personne au monde pour qui vous deviez avoir de la complaisance au préjudice de votre conscience. Quelque autorité que l'on ait sur vous, quelque liaison que vous ayez de parenté, d'amitié ou d'intérêt, il vaut mieux déplaire cent fois à tous les hommes que de déplaire une seule fois à Dieu.

O respect humain ! que tu as perdu d'âmes ! Dieu veuille que le sanctuaire en soit exempt ! Quel malheur pour les fidèles, si les ministres sacrés, par des vues humaines, souffraient le désordre, et si, par une lâche condescendance, ils ménageaient des pécheurs impénitens, en leur accordant ce qu'ils devraient leur refuser.

Il est impossible de contenter Dieu et le monde : leurs maximes sont trop opposées. *Si je cherchais encore à plaire aux hommes*, dit saint Paul, *je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.* Gal. 1.

RÉSOLUTIONS.

1. Je mettrai désormais toute ma gloire à servir Dieu. — 2. Je mépriserai le *qu'en dira-t-on*, dès qu'il s'agira d'un véritable devoir.— 3. Et cependant je me montrerai complaisant, quand je pourrai l'être sans blesser ni la loi divine, ni les lumières de ma conscience.—Elevez mon cœur, ô mon Dieu ! au-dessus de toute crainte humaine, afin que je demeure constamment attaché à votre service, et que je ne trahisse jamais plus les intérêts de votre gloire par respect humain.

CHAPITRE XXXI.

Le respect humain est ordinairement la marque d'un esprit faible.

C'EST une grande faiblesse d'être esclave du respect

humain, parce que les discours du monde, et ses jugemens sont, pour l'ordinaire, impuissans, inévitables, inconstans et trompeurs.

I. *Ils sont impuissans.* Ce sont des paroles que le vent emporte, qui ne peuvent pas plus vous nuire que le vent qui court aux Indes. Ce qu'on dit de vous vous laisse toujours tel que vous êtes, pauvre ou riche, bon ou méchant; il ne peut vous rendre ni meilleur, ni plus mauvais. Vous êtes ce que vous êtes devant Dieu, et rien de plus. Ce n'est pas le monde, mais votre conscience que vous devez écouter en ce point.

Les discours du monde ne peuvent vous affliger qu'autant que vous le voulez. Qu'on vous critique, et qu'on vous raille, vous pouvez souffrir et vous taire.

On ne pourra jamais en dire de vous autant que vous pouvez en souffrir. David, tressaillant d'allégresse devant l'arche, se mettait peu en peine des discours du peuple, et souffrait les railleries de sa femme. Laissez parler; en faisant votre devoir, vous serez en paix.

Si le monde attaque votre honneur, confiez-vous en Dieu; il sait le dégré de réputation qui vous convient pour sa gloire; si vous lui êtes fidèle, il parlera pour vous; il prendra votre défense, comme il prit celle de Magdeleine contre le pharisien. Pourvu qu'il vous dise comme à cette courageuse pénitente, *vos péchés sont remis*, vous devez être tranquille. Conservez votre réputation par une vie sainte; *c'est le moyen*, dit saint Pierre, *de faire taire l'imprudence des hommes ignorans.* Petr. 2. Si vous craignez les discours du monde, dit le Sage, vous succomberez: *Qui timet hominem, citò corruet.* Prov. 29. Mais si vous craignez Dieu, rien ne sera capable de vous ébranler. *Qui timet Dominum, nihil trepidabit.* Eccl. 34

II. Les jugemens et les discours du monde sont inévitables. Quoi que vous fassiez, vous serez désapprouvé de quelques-uns, et peut-être du grand nombre. Fussiez-vous le plus irréprochable, le plus saint des hommes, vous aurez des contradicteurs. Plus vous ferez votre devoir, plus la malignité s'élèvera contre vous; loin de vous émouvoir, vous devez vous y attendre. On a parlé contre Jésus-Christ, on a raillé sa

conduite sainte; vous n'êtes pas meilleur que votre maître: *Non est discipulus super magistrum.* Luc. 6. Vous devez donc vous soucier peu des jugemens du monde. *C'est une grande faiblesse*, dit saint Martin de Brague, *de craindre ce qu'on ne peut éviter et qui ne peut nuire.*

III. Les jugemens du monde sont inconstans. Les hommes changent presque à tout moment; ils vous approuvent aujourd'hui, demain ils vous désapprouveront. Leur amitié et leur aversion, leur estime et leur indifférence, ont leur alternative. La même bouche souffle le chaud et le froid. Celui qui vous flatte aujourd'hui demain vous flétrira. C'est donc une faiblesse de vous mettre en peine de ce qu'on dit de vous.

IV. Enfin les jugemens des hommes sont souvent trompeurs et mal fondés. Combien de personnes vertueuses qu'on décrie, qui passent dans l'esprit d'un certain monde pour des gens méprisables, tandis que des scélérats sont honorés! Combien d'hommes savans et zélés passent chez quelques-uns pour des imprudens et de petits génies! Combien d'étourdis, de babillards ignorans, passent chez les autres pour de beaux esprits! Combien de femmes appliquées à sanctifier leurs familles, qu'on blâme et qu'on censure, tandis que des coquettes et des mondaines sont applaudies et préconisées! Jugez de là du peu d'estime qu'on doit faire des discours du monde, et combien il y a de faiblesse à les craindre.

Faites donc peu de cas du mépris des hommes et de leur approbation, et vous jouirez d'une paix inaltérable. Laissez-les penser, raisonner, murmurer. Si votre conscience est pure, que vous peuvent-ils? Peu m'importe, disait saint Paul, ce que vous pensiez de moi; ma conscience ne me reproche rien, c'est Dieu seul qui me doit juger: *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer... Nihil mihi conscius sum.... Qui autem judicat me, Dominus est.* 1. Cor. 4

Concluons que le respect du monde ne doit pas être le mobile de nos actions, mais Dieu seul. Edifions le public, ne scandalisons personne, craignons Dieu et laissons dire. Nous n'aurons jamais ni repos ni sainteté, si nous nous arrêtons à ce que le monde dira de nous,

et si nous voulons régler notre conduite sur ses maximes et sur ses sentimens.

RÉSOLUTIONS.

1. Je profiterai des jugemens des hommes à mon égard, quand ils reprendront en moi un mal réel; alors je travaillerai à me corriger de ce défaut, de ce vice. — 2. Mais quand ces jugemens tendront à me détourner de ce que je dois à Dieu, à ma conscience, à mon état, je n'en tiendrai pas plus de compte que *du vent qui court aux Indes*. — Mon Dieu, pardonnez-moi les péchés qu'un lâche respect humain m'a fait commettre dans le passé, et daignez m'affermir puissamment dans la résolution que je fais aujourd'hui de ne plus écouter ce honteux mobile.

CHAPITRE XXXII.

De la patience dans l'adversité.

On ne peut servir Dieu, on ne peut mériter le ciel sans la patience; deux choses que nous apprend saint Paul, quand il dit: *La patience vous est nécessaire*, *afin qu'en faisant la volonté de Dieu*, *vous remportiez l'effet de ses promesses*. Heb. 10.

I. Pour servir Dieu, il faut être soumis à sa divine volonté. On n'est donc pas serviteur de Dieu, ni vraiment chrétien, quand on vit sans patience. Dieu veut que nous souffrions; et en nous appelant au christianisme, il nous appelle à la croix, parce qu'il nous appelle à la suite de Jésus crucifié. *Si quelqu'un*, dit Jésus-Christ, *veut venir après moi*, *qu'il porte sa croix tous les jours*, *et qu'il me suive.*

Le vrai serviteur de Dieu n'est pas toujours celui qui fait de grandes choses, mais celui qui est disposé à souffrir. C'est beaucoup faire pour Dieu que de souffrir pour son amour. C'est donc peu de pratiquer les autres vertus, si l'on manque de patience, si toutefois on peut avoir quelques véritables vertus quand on n'a pas celle-ci.

On voit des personnes fréquenter les sacremens, témoigner dans l'oraison de grands désirs d'aimer Dieu, former de grands desseins pour sa gloire; mais la moindre disgrâce, une parole, un mépris leur fait

prendre feu et les irrite. Que cette vertu est fragile, qu'une parole fait échouer! L'on sert Dieu, l'on est en paix quand il console, quand on n'a rien à souffrir; mais, lorsqu'il nous fait part de sa croix, ce n'est plus la même chose. Que d'illusions dans ces prétendues vertus! Dieu n'est-il pas également saint et adorable, de quelque manière qu'il nous traite? Mérite-t-il moins notre soumission dans les disgrâces que dans la prospérité?

Loin de là, rien ne doit plus nous attacher à Dieu que l'adversité; elle est le partage ordinaire des enfans de Dieu. *Le Seigneur châtie ceux qu'il aime,* dit saint Paul, *et frappe tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans.* Il dit *tous* et n'excepte personne, car y a-t-il un fils qui ne soit châtié de son père? *Quis enim filius quem non corripit pater?* Heb. 12. Ainsi, continue saint Paul, si vous n'éprouvez pas les afflictions dont Dieu fait part à ses serviteurs, vous n'appartenez plus à Jésus-Christ, vous lui êtes étrangers, et non pas ses véritables enfans: *Si extra disciplinam estis, cujus participes facti sunt omnes, ergo adulteri, et non filii estis.* Ibid. Saint Ambroise eut donc raison de sortir d'une maison dont l'hôte, riche et scandaleux, n'avait jamais éprouvé aucune disgrâce. Sortons d'ici, dit le saint; cette maison périra, puisqu'elle est sans adversité. A peine fut-il sorti, que la maison s'écroula et écrasa l'hôte.

Les adversités ne sont cependant pas toujours une marque qu'on est du nombre des serviteurs de Dieu. Les méchans ont leurs contradictions et leurs disgrâces; mais ils traînent leur croix plutôt qu'ils ne la portent; et, par le mauvais usage qu'ils en font, ils se perdent par le chemin qui devrait les sauver; à l'exemple du mauvais larron, qui de sa croix descendit aux enfers, tandis que le bon larron monta au ciel.

II. Si la patience est la marque des serviteurs de Dieu, elle est aussi le chemin qui conduit au ciel. Jésus-Christ nous a promis la gloire, mais il veut que nous l'ayons avec honneur, et que nous la gagnions par notre courage. Il ne nous a montré pour aller au ciel qu'un chemin hérissé d'épines; son Evangile ne nous

prêche que la croix ; il a voulu lui-même être crucifié, et n'est entré dans le ciel que par cette voie. Il a fallu, dit l'Evangile, que le Christ souffrît, afin qu'il entrât dans sa gloire : *Oportuit pati Christum, et ità intrare in gloriam suam.* Luc. 24.

Voilà ce que les Apôtres prêchaient de sa part : *C'est par beaucoup de tribulations* qu'il faut *que nous entrions dans le royaume de Dieu.* Oui, *il le faut ;* c'est une loi que le fils de Dieu a subie. Serait-il juste que nous entrassions dans sa gloire par un chemin de roses, tandis qu'il n'y est entré lui-même que par un chemin d'épines? *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* Act. 14.

Ne nous y trompons pas : on ne va point de ce monde à la gloire du ciel par les délices. Ceux qui vivent dans les plaisirs et l'abondance, qui n'éprouvent ni adversités ni disgrâces, semblent être réservés aux vengeances de Dieu, comme les victimes qu'on engraisse pour les sacrifier. C'est une vérité indubitable, que ceux qui ne veulent pas souffrir en ce monde souffriront en l'autre. Tout pécheur qui n'est pas purifié en cette vie par le feu de l'adversité ou de la pénitence, sera puni en l'autre par le feu de l'éternité.

Pourquoi donc craignez-vous de souffrir? Pourquoi tant d'impatiences et de murmures? C'est que vous n'aimez que votre satisfaction, vos plaisirs et vos biens. Mais tous les plaisirs et tous les biens de la terre sont-ils comparables à un moment des délices du ciel, que vous vous exposez à perdre par vos impatiences? Ne vaut-il pas mieux souffrir quelques afflictions, quelques pertes pendant quelques jours, que d'être exclu du séjour de la gloire? Aimez-vous mieux être un jour précipité dans les feux que de souffrir ici-bas quelque temps, pour mériter un bonheur sans fin?

L'homme le plus sensuel se priverait volontiers d'une liqueur agréable, s'il savait qu'il dût en être empoisonné, et rendrait grâces à celui qui la lui ôterait. Ah! insensé, vous savez que le trop grand amour de vous-même, l'attache à vos plaisirs et aux biens, empoisonnent votre âme, qu'ils embraseront l'enfer pour vous punir ; et cependant vous vous livrez à l'emportement

quand on vous en prive ou quand on contredit vos inclinations. Où est votre raison ? Si vous ne pouvez souffrir quelques momens, comment pourrez-vous souffrir toujours ?

Les vrais serviteurs de Dieu, loin d'être en paix dans la prospérité, et de chercher les joies du monde, craignent pour le salut dès qu'ils sont sans tribulations. Les souffrances et la croix font leur sûreté, ils les demandent comme des moyens d'arriver à la gloire. Ah ! mon Dieu, disent-ils avec saint Augustin, affligez-moi, purifiez-moi, ne m'épargnez point en cette vie, pourvu que vous m'épargniez en l'autre, et que je vous possède en l'éternité : *Hic ure, hic seca, modò in æternum parcas.*

RÉSOLUTIONS.

1. Persuadé que la patience m'est nécessaire presque à chaque instant de la vie, je la demanderai souvent à Dieu. — 2. Et dès que je m'apercevrai qu'il s'élève en moi quelque mouvement contraire à cette vertu fragile, je m'efforcerai d'apaiser sur-le-champ ce mouvement.— 3. A plus forte raison renoncerai-je aux murmures, aux sentimens de haine, aux désirs de vengeance, et autres excès de cette nature, aussitôt que ma conscience m'avertira qu'ils naissent dans mon cœur. — Mon Dieu, que de fautes j'ai faites jusqu'ici, parce que j'ai manqué de patience ! Donnez-moi, je vous en supplie, cette vertu, qui est, en quelque sorte, le fondement de toutes les autres vertus.

CHAPITRE XXXIII.

De la patience dans les maladies.

SOUFFREZ la maladie avec résignation, parce que Dieu le veut ; avec consolation, parce qu'elle est avantageuse.

I. *Dieu le veut.* Pourquoi ne le voudriez-vous pas ? Qu'il y a de bizarrerie dans notre esprit ! Tous les jours nous disons à Dieu : *Votre volonté soit faite.* Mais s'il manifestait sa volonté par quelque disgrâce, nous voudrions que sa volonté ne se fît plus. Dieu pourrait vous préserver de maladie ou vous guérir. S'il ne le fait pas, c'est une marque qu'il veut que vous souffriez ; vous devez donc le vouloir. Soulagez-vous par des remèdes,

il le permet, il le veut ; mais remettez à sa volonté l'opération et l'effet des remèdes. En vain résistez-vous à sa volonté toute puissante. Faites du moins de nécessité vertu.

Vous n'êtes pas le seul que Dieu afflige. Combien d'autres sont accablés de peines ! Y a-t-il sur la terre un homme sans disgrâce, une famille sans adversité? N'a-t-on pas ses chagrins sur le trône, aussi-bien que dans les fers? Si tant d'autres sont obligés à porter leur croix, pourquoi n'acceptez-vous pas la vôtre ?

Vous vous croyez plus affligé que les autres, mais ne vous trompez-vous point? Ils sont peut-être plus malheureux que vous. Vos amis pensent que vous êtes à plaindre ; vous ne l'êtes pas parce qu'on le pense, mais vous l'êtes si vous souffrez sans résignation. Vos souffrances fussent-elles encore plus accablantes, jamais la maladie, ni rien au monde, ne doit vous empêcher d'être soumis à Dieu. Quand vous manqueriez de toute consolation, vous devez être content de ce que Dieu veut.

Cette divine volonté est si adorable et si sainte, que, quand il ne faudrait qu'un pas pour vous délivrer, vous ne devriez pas le faire. Il est plus sûr pour vous d'être malade selon la volonté de Dieu, que d'être en santé contre son gré. Tels étaient les sentimens d'une vertueuse villageoise, qui, souffrant une cruellle maladie, me dit un jour : *Je suis si contente d'être ce que Dieu veut, que je ne changerais pas mes infirmités contre un royaume.* S'inquiéter parce que la maladie empêche de remplir ses devoirs et de servir Dieu, c'est une illusion. Pourquoi vous inquiéter de ne pouvoir faire ce que Dieu ne demande pas de vous? Qu'y a-t-il de plus grand, et qui donne plus de gloire à Dieu, que de souffrir pour son amour?

II. Il y a d'ailleurs de grands sujets de consolation dans une maladie, par les avantages qui l'accompagnent. Elle est *avantageuse*, 1. pour ceux qui vous assistent ; ils gagnent des mérites immenses par leur charité. *Oh! que je suis consolé*, disait saint François de Sales dans ses maladies, *de voir la peine que ces pauvres gens prennent autour de moi! Par leurs services et leur charité ils gagnent le ciel.*

2. *Avantageuse* pour l'expiation de vos péchés. Il est bien plus doux et plus court d'effacer ses péchés sur un lit que de les expier dans le feu. Combien d'années de purgatoire ne peut-on pas expier dans quelques heures de maladie ! Ah ! qu'un jour vous vous saurez bon gré de vous voir délivré de ces feux horribles, dont une heure est plus insupportable que plusieurs années de la maladie la plus aigue.

3. *Avantageuse* pour votre prédestination. Il est peu de moyens plus efficaces pour purifier une âme et pour la sauver qu'une longue maladie. Plusieurs grands saints ont passé toute leur vie dans des infirmités habituelles. Ils ne pouvaient vaquer à l'oraison, ni à plusieurs actes de religion ; ils étaient soumis à Dieu ; ils souffraient pour son amour ; voilà tout ce que Dieu demandait pour les sanctifier.

Saint Alype, solitaire, demeura couché sur un côté tout écorché pendant quatorze ans. Dans cette cruelle situation, sa prière était : *J'adore votre volonté sainte, ô mon Dieu ! vous êtes juste, et vous me punissez avec justice.* Sainte Ludivine pria le Seigneur de lui ôter sa beauté ; elle fut exaucée. Dieu l'affligea par une maladie extraordinaire pendant trente-huit ans. Sa patience l'éleva à une haute sainteté. Oh ! combien sont en enfer, qui seraient dans le ciel, s'ils avaient été longtemps malades et affligés !

Pourvu que vous alliez au ciel, il importe peu par quel chemin. Si ce chemin vous paraît long, il vous paraîtra bien court quand vous serez au terme. Laissez agir la Providence, et mettez en Dieu votre confiance. Ceux qui passent la mer se fient à leur pilote pendant la tempête, sans se plaindre de sa conduite. Cette vie est une mer orageuse qu'il faut passer parmi les écueils. Auriez-vous moins de confiance en Dieu pour vous conduire au ciel, qu'on en a en un pilote pour arriver au port ?

Dieu sait ce qui vous convient pour votre salut. Contentez-vous de le laisser agir et de le suivre. Il n'a pas besoin de conseil ; il ne demande que votre soumission. Sa bonté a disposé vos croix selon vos forces : il a fixé le temps de vous en délivrer : elles ne dureront qu'au-

tant qu'il est nécessaire pour votre salut. Consolez-vous dans cette pensée, que rien ne vous arrive que Dieu n'ait ordonné pour votre prédestination.

Après tout, Dieu est le souverain maître ; les rois, les monarques, tous les hommes sont devant lui comme un grain de poussière. Nous sommes son ouvrage ; il peut nous conserver ou nous réduire en poudre, sans rendre compte de sa conduite, qui est toujours adorable et pleine d'équité. *Je recevrai donc, ô mon Dieu!* dit l'auteur de l'Imitation, *les biens et les maux de votre main paternelle. Préservez-moi du péché: pourvu que vous ne me rejetiez pas dans l'éternité, que vous ne m'effaciez pas du livre de vie, quelque tribulation qui m'arrive, rien ne pourra me nuire.* Luc. 3, ch. 17.

RÉSOLUTIONS.

1. Je recevrai les maladies qui m'arriveront, comme me venant de la main de Dieu. — 2. Et je m'y soumettrai en esprit de pénitence, et pour reconnaître ma dépendance envers le souverain arbitre de la vie et de la mort. — Mon Dieu, je m'abandonne à votre sainte volonté pour la santé et la maladie ; faites que je vous demeure fidèle dans toutes les situations par lesquelles il vous plaira de me faire passer.

CHAPITRE XXXIV.

Des effets de la patience.

Elle adoucit nos peines, elle expie le péché, elle éprouve notre vertu.

I. Les moindres peines, sans la patience, deviennent insupportables. On ne se soulage pas par l'inquiétude et le chagrin, on ne fait qu'aigrir son cœur et irriter le mal. La patience, au contraire, calme notre esprit et adoucit nos inquiétudes.

La croix ne nous accable que parce que nous voulons y succomber. Elle ne nous afflige qu'autant que nous voulons nous affliger ; ce qui a fait dire à un ancien que *nous n'avons de croix que celles que nous voulons avoir*, parce qu'elles ne sont sensibles qu'autant que nous les prenons à cœur. Elles cessent de nous crucifier et de nous affliger aussitôt que nous les portons avec ré-

signation. Il est vrai que la patience n'ôte pas la peine et la douleur; mais elle en tempère l'amertume; elle fait, selon la parole du Sauveur, qu'on possède son âme en paix: *in patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras.* Luc. 21.

II. La patience expie le péché; et en peu de temps elle peut en expier beaucoup. Si nous comprenions ce que nos péchés méritent, loin de nous plaindre des souffrances, nous dirions que Dieu se contente de trop peu de chose; que, loin de mériter des consolations, nous ne méritons que des châtimens, trop heureux d'échapper à l'enfer à ce prix. Je l'ai mérité cent fois, et je n'y suis pas encore; je dois donc adorer la miséricorde de mon Dieu, qui, en échange de ces tourmens horribles, se contente de quelques peines en cette vie.

N'oublions jamais que, quand nous n'aurions commis qu'un péché mortel, Dieu est d'une si haute majesté, que toutes les peines de cette vie ne sont pas capables de réparer en rigueur l'injure qui lui est faite par un seul crime. Ne nous plaignons donc par des afflictions dont sa miséricorde nous fait part pour l'expiation de nos péchés, puisqu'elles sont toujours infiniment au-dessous de ce que nous méritons.

III. Enfin, la patience dans l'adversité éprouve la vertu. Oh! qu'il est difficile d'allier la prospérité avec la sainteté! Jouir d'une grande fortune et servir Dieu dans le détachement; posséder de grands talens, des emplois éclatans, et aimer l'obscurité; être chaste, et vivre au milieu des délices; en un mot, pouvoir tout ce qu'on veut, et ne vouloir que ce qui plaît à Dieu, voilà un rare prodige. *Il faut de la grandeur d'âme,* dit saint Bernard, *pour n'être pas séduit, quand tout nous réussit et que tout nous flatte.*

Mais c'est une grandeur d'âme encore plus héroïque de conserver la vertu dans les tribulations. *Les honneurs,* dit-on, *changent les mœurs.* On parlerait avec plus de vérité si l'on disait qu'ils les font connaître. Disons la même chose de l'adversité. *Celui qui n'a pas été éprouvé,* dit le Sage, *que sait-il?* peu de chose. Il ne sait servir Dieu qu'imparfaitement, n'ayant point encore donné de grandes marques de son courage. C'est

dans l'occasion qu'un soldat qui paie de sa personne et de son sang fait connaître sa bravoure et sa fidélité. C'est aussi dans les occasions qu'un chrétien fait connaître ce qu'il est.

Ce n'est pas une grande merveille d'être patient quand on n'a rien à souffrir, de pratiquer la douceur quand rien ne nous contredit, d'être vertueux quand on n'a point d'occasions d'être méchant; mais passer sa vie dans la disgrâce, dans l'adversité, dans l'abandon; être accusé, opprimé; être exercé par la contradiction et l'imposture, sans être ébranlé, c'est l'héroïsme de la vertu.

Où trouver de ces âmes fortes et généreuses qui puissent dire comme saint Paul : *Je me plais dans les infirmités, dans la nécessité, dans les persécutions, dans les afflictions pour Jésus-Christ, car c'est alors que je suis plein de force?* 2. Cor. 12. Voilà le partage des grandes âmes; c'est dans la tribulation que Dieu éprouve et purifie ceux qu'il chérit. *C'est parce que vous étiez agréable à Dieu*, disait l'ange à Tobie, *qu'il était nécessaire que vous fussiez éprouvé.* Oh! que la vertu est faible quand elle n'a pas été éprouvée! Qu'elle est rare dans la prospérité et dans le succès!

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque j'ai besoin de faire pénitence, et que les afflictions qui m'arrivent peuvent me servir à expier mes péchés, je regarderai ces afflictions comme des pénitences légères que Dieu m'envoie pour m'aider à satisfaire à sa justice. — 2. Et je ferai tous mes efforts pour ne pas en perdre le fruit. — Mon Dieu, aidez moi à profiter des épreuves et des peines que j'aurai désormais, pour me purifier devant vous, et payer les dettes immenses que j'ai contractées envers votre justice.

CHAPITRE XXXV.

Nous devons estimer les afflictions.

Les afflictions sont, dans les desseins de Dieu, des grâces précieuses. Nous devons les estimer, et en remercier sa bonté.

I. *Les estimer.* Elles sont de grandes grâces pour les

justes et pour les pécheurs. Si Dieu destine à une haute prédestination ceux qu'il chérit le plus, il leur fait naître aussi plus d'occasions de souffrir. *Oui, ma fille*, dit un jour Jésus-Christ à sainte Thérèse, *plus mon père envoie d'afflictions à une âme, plus il lui donne de marques de sa tendresse.*

Les plus grands saints n'ont-ils pas été ceux qui ont le plus souffert en ce monde, et que le monde a plus fait souffrir? Jésus-Christ, le modèle des prédestinés, le bien-aimé de son père, n'a-t-il pas été l'*homme de douleur*, le plus persécuté et le plus affligé des hommes? Estimez donc vos afflictions comme des grâces singulières. Dieu vous traite comme ses favoris, en vous rendant plus conformes à son fils, et plus dignes d'une haute prédestination.

Dans les desseins de Dieu, l'adversité est une grâce pour les pécheurs. 1. Dieu les afflige pour les convertir, pour les détacher du monde en leur ôtant ce qui peut les perdre. Il vous ôte la santé, parce que vous en abusez pour l'offenser; il vous ôte vos richesses, parce que vous y êtes trop attaché; il vous a ôté un enfant, parce qu'il était votre idole, et qu'il aurait été le sujet de votre condamnation; il permet qu'on vous décrie, qu'on vous diffame, parce que votre réputation vous remplit d'orgueil et vous aveugle. Dieu vous fait une grâce de vous ôter ce qui peut vous perdre.

S'il fallait couper un de vos membres pour vous sauver la vie, vous vous réjouiriez de trouver un habile homme qui vous rendît ce service. Dieu vous rend un service plus grand, lorsque, pour sauver votre âme, il permet qu'il vous arrive quelques disgrâces. N'est-il pas plus avantageux pour vous de voir périr vos biens et souffrir votre corps, que de voir périr votre âme par les délices et par l'abondance?

2. Dieu afflige le pécheur en ce monde pour ne pas le punir en l'autre. Plus l'adversité est grande, plus il devrait estimer la grâce que Dieu lui fait. Loin de se plaindre, il devrait recevoir sa croix avec joie. Il arrive souvent qu'en punition de notre ingratitude et de nos plaintes, Dieu nous ôte, par un effet de sa justice, les croix que son amour nous avait envoyées pour notre

salut. S'il nous abandonne à nous-mêmes, s'il nous laisse sans disgrâces, s'il permet que les choses arrivent selon nos désirs, n'est-ce point, hélas! pour notre malheur? N'avoir point de croix, ah! quelle croix! dit saint Augustin: *nulla crux, quanta crux!* Un jour viendra que vous n'aurez de consolation que du côté de vos souffrances, et que vous seriez bien marri que les choses fussent arrivées autrement.

Après tout, qu'est-ce que la souffrance et l'adversité la plus longue en cette vie? C'est peu de chose quand on regarde l'avenir. Tout ce qu'on souffre ici-bas n'est qu'*un moment*, quand on le compare à cette éternité de tourmens ou de plaisirs qui doit punir notre lâcheté ou couronner notre patience. Heureux donc ceux qui souffrent avec résignation! plus heureux ceux qui souffrent avec amour de Dieu! mais très-heureux ceux qui souffrent dans le désir de souffrir de plus en plus!

II. Puisque les adversités sont des faveurs du ciel, nous devons donc en remercier le Seigneur. Voilà une maxime inconnue à la plupart des gens du monde. On les voit aller dans le lieu saint, faire des voyages pour remercier le Seigneur du gain d'un procès, d'une guérison, du succès d'une affaire. Mais en voit-on qui lui rendent grâces d'avoir été affligés, ruinés, persécutés? Ils croient déjà faire beaucoup de ne pas éclater en plaintes contre les auteurs de leurs disgrâces. Cependant point de maxime plus certaine que *les croix sont des grâces du ciel.* Les saints, quoique aussi faibles et aussi sensibles que nous, en connaissaient le prix, en remerciaient Dieu, les souffraient avec joie; leur patience et leur exemple seront notre condamnation.

Saint Paul a été exercé par des contradictions et des épreuves si accablantes, que la vie lui était ennuyeuse et insupportable. Loin de s'en plaindre, je suis, disait il, rempli de consolation et de joie dans toutes mes tribulations: *Repletus sum solatione, superabunde gaudeo in omni tribulatione nostrâ.* 2. Cor. 7.

Saint Bernard recevait les croix de la main de Dieu avec tant de reconnaissance, qu'il disait: *Je serais heureux si j'avais les forces de tous les hommes, afin de porter toutes les croix de l'univers.* Sainte Elisabeth,

reine de Hongrie, ayant été chassée de son palais, indignement traitée par ses sujets, jusqu'à être traînée dans la boue, alla se prosterner devant le Saint Sacrement, pour remercier Jésus-Christ, et fit chanter le *Te Deum* en action de grâces.

Rien n'était plus fréquent dans la bouche de sainte Thérèse que ces paroles: *Ou souffrir, ou mourir.* La vie lui était insupportable, lorsqu'elle n'avait rien à souffrir pour son Dieu. Saint Jean-de-la-Croix ayant souffert les plus cruels traitemens, le Sauveur lui demanda ce qu'il souhaitait pour récompense de tant de travaux. *Seigneur*, répondit le Saint, *je ne vous demande rien que de souffrir de plus en plus pour votre amour.*

Pourquoi les saints pensaient-ils de la sorte? C'est qu'ils savaient que plus on souffre avec patience, plus on est semblable à Jésus-Christ, et plus on est aimé de Dieu. C'est pour cette raison que saint Jean Chrysostôme, ce grand défenseur des intérêts de Dieu, après avoir souffert les plus dures persécutions, disait: *J'aimerais mieux souffrir sur la terre pour la gloire de Jésus-Christ, que de régner avec lui dans le ciel.*

Les saints aimaient à souffrir, parce que la patience est la preuve de notre amour pour Dieu, et qu'elle ferme l'enfer en nous ouvrant le ciel. Oh! que les maux de cette vie font peu d'impression sur un cœur vivement pénétré de Dieu et des choses de l'autre vie! Tout est facile à supporter quand on aime Dieu. Tout paraît doux, dit saint Bernard, quand il s'agit de mériter une gloire qui ne finira jamais, et d'éviter des supplices qui dureront toujours: *Hæc quàm dulcia meditanti flammas!*

RÉSOLUTIONS.

1. Je regarderai toujours les afflictions qui me surviendront ou comme des avertissemens par lesquels Dieu me rappelle à lui, ou comme des moyens qu'il m'offre de me purifier de mes fautes, ou comme des épreuves que je dois subir pour sa gloire, ou comme des occasions de mérite. — 2. Dans toutes ces afflictions, je bénirai Dieu et louerai sa miséricorde. — Mon Dieu, faites de moi ce qu'il vous plaira en cette vie; mais aidez-moi à supporter mes peines, et faites-moi miséricorde pour l'éternité.

CHAPITRE XXXVI.

Jésus souffrant nous apprend à souffrir.

Deux sortes de personnes sont dans l'erreur au sujet des afflictions. Je n'ai point de mérite à souffrir, disent les uns; j'y sens trop de répugnance. Je souffrirais volontiers, disent les autres, si je l'avais mérité; mais je suis innocent. Instruisons-les par l'exemple de Jésus souffrant.

I. Quand aux premiers, le Sauveur leur apprend que la répugnance, la sensibilité, les sentimens de la nature, ne sont point contraires à la patience, et n'ôtent pas le mérite, pourvu que dans le fond de l'âme on soit soumis à Dieu. Les consolations qui accompagnent certaines croix n'en font pas le mérite; elles sont quelquefois accordées à des âmes faibles, comme le lait et le miel qu'on donne aux enfans. Mais les croix qui sont sans consolations et qui accablent, sont comme la nourriture des âmes fortes.

Qui fut jamais plus accablé d'ennui, qui eut jamais plus de repugnance à souffrir que le Sauveur au jardin des Oliviers, lorsque, succombant sous le poids d'une tristesse mortelle, il disait à Dieu son père: *Ah! mon Père, éloignez de moi ce calice de douleurs!* Quelle fut même sa désolation sur la croix lorsqu'il s'écriait: *Mon Père, m'avez-vous donc abandonné?*

Le Sauveur ressentait vivement ses douleurs, parce qu'il était homme; il les ressentait encore plus vivement, parce qu'il était innocent. Il s'offrit cependant à la croix; et malgré la répugnance de la nature, malgré la confusion dont il était accablé, son âme sainte fut toujours si parfaitement soumise à la volonté de son Père, qu'il souffrit avec joie la rigueur et l'opprobre de ce supplice. *Proposito sibi gaudio*, dit saint Paul, *sustinuit crucem, confusione contemptâ.* Héb. 12.

N'a-t-on pas vu des saints à qui la douleur faisait jeter des larmes et pousser les hauts cris, qui néanmoins, dans le fond de l'âme, étaient soumis aux or-

dres du ciel? Ce n'est donc pas dans l'insensibilité que consiste la patience, mais dans un attachement sincère à la volonté de Dieu.

II. Quand à vous qui dites qu'il est dur de souffrir la persécution et la calomnie, lorsqu'on est innocent, jetez les yeux sur votre Sauveur, qui est plus innocent que vous: il est votre Dieu, le saint des saints; néanmoins il souffre, et jamais il n'y a eu de douleur semblable à la sienne. De quoi donc vous plaindriez-vous? Si votre Dieu souffre, pourquoi ne souffririez-vous pas? Il est innocent, et vous êtes coupable: et fussiez-vous innocent aux yeux des hommes en une chose, l'êtes-vous en tout devant Dieu?

Saint Pierre, martyr, accusé faussement, et condamné, quoique innocent, à une dure prison, se plaignit amoureusement au pied de son crucifix: *Eh! mon Sauveur, qu'ai-je donc fait pour être traité de la sorte?* Le Sauveur lui répondit: *Et moi, Pierre, qu'ai-je fait pour être attaché à la croix?* Cette parole lui inspira tant de courage, que les peines de tout l'univers n'eussent pas été capables de l'ébranler.

On ne vous a point encore noirci par des calomnies aussi atroces que celles dont on a chargé Jésus-Christ. On ne vous a pas garrotté et flagellé comme lui. Vous n'avez pas été attaché à un gibet comme ce Sauveur innocent. Vous n'avez même jamais ressenti ces afflictions dont Dieu visite ses saints: et cependant, pour une légère perte, pour une parole fâcheuse, pour une contradiction, vous êtes déconcerté. O que vous ne comprenez guère de quel esprit vous devez être animé!

Plus vous êtes innocent, plus vous êtes heureux et glorieux de souffrir, dit saint Pierre. Quelle gloire auriez-vous de souffrir l'opprobre, lorsque vous l'auriez mérité par une crime? *Quæ enim est gloria, si peccantes et colaphizati suffertis?* 1. Pet. 2. Plus vous êtes innocent, plus vous aurez de consolation à souffrir et à pardonner, parce que vous serez plus semblable à Jésus-Christ. Il souffre la mort, et il offre le pardon, à ses bourreaux; il embrasse même Judas, qui le trahit; et vous ne souffririez pas une injure d'un ennemi ou d'un frère! Apprenez, par l'exemple d'un Dieu,

qu'il est bien plus avantageux de recevoir une injure que de la faire ; plus honorable de souffrir que de faire souffrir les autres, et qu'il vaut mieux souffrir tous les hommes, que d'en faire souffrir ou que d'en haïr un seul.

Armez-vous de cette pensée, dit saint Pierre, *que Jésus-Christ a souffert pour vous.* En jetant les yeux sur ce divin original, vous trouverez dans son innocence un courage à l'épreuve de toutes les contradictions de la vie. Si le Sauveur, montant au Calvaire, vous avait prié de l'aider à porter sa croix, avec quelle ardeur ne l'auriez-vous pas embrassée ! Quoi, vous n'auriez pas balancé de porter cette pesante croix sous laquelle un Homme-Dieu succombe, et vous ne pouvez vous résoudre à porter les plus légères ! Comment souffririez-vous les insultes des bourreaux, vous qui ne pouvez souffrir une parole ? comment vous laisseriez-vous charger de plaies, vous qui ne pouvez souffrir un mépris, une contradiction ? Vous auriez eu le courage de porter la croix du Sauveur ; pourquoi donc n'acceptez-vous pas une portion de cette croix dont il vous honore tous les jours ? Le serviteur doit-il être plus délicat que son seigneur, et tenir une autre route que celle qu'il voit tenir à son maître ? *Non est discipulus super magistrum.* Matth. 10.

Finissons par cette pensée de saint Bonaventure, qui enseigne que Jésus-Christ n'a pas été un seul moment sans souffrir ; que, dès le premier instant de sa conception jusqu'à sa mort, il ressentit en son âme les horreurs de la croix ; qu'il la désira, et que les tourmens de sa passion furent toujours présens à son esprit. Ce saint docteur assure même que le fils de Dieu était disposé à s'incarner, à être attaché à la croix dès le commencement du monde, et à y souffrir jusqu'au jour du jugement, s'il était nécessaire pour la gloire de son Père et pour notre salut. Oh ! que nous connaissons peu ce que nous devons à Jésus-Christ, et quel est le prix de la croix, lorsque nous refusons de souffrir !

RÉSOLUTIONS.

1. Dans mes grandes afflictions je me rappellerai que j'ai mérité l'enfer, et que toutes les créatures s'élèvent contre moi, pour me

punir des outrages que j'ai faits au Créateur, et qu'ainsi je ne suis point encore traité comme je devrais l'être. — 2. Je ferai aussi cette prière du Sauveur au jardin des Olives : *Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi, s'il est possible; cependant que votre volonté se fasse, non pas la mienne.* — O Jésus, apprenez-moi à soumettre ma volonté à la volonté divine, malgré les répugnances et les cris de la nature, dès qu'il s'agit de souffrir.

CHAPITRE XXXVII.

Du détachement des richesses.

Il ne faut pas désirer d'être riche; 1. parce que les richesses ne peuvent rendre l'homme content; 2. parce qu'elles lui sont même à charge; 3. parce que ses désirs sont inutiles et pernicieux.

I. Les richesses ne peuvent rendre l'homme content. Si les pauvres sont à plaindre, les riches le sont encore plus. Les pauvres ne sont à plaindre que parce qu'ils sont sans patience; mais ils ne sont pas à plaindre parce qu'ils sont pauvres. On trouve bien plus de pauvres contens que de riches heureux. Eussiez-vous toutes les richesses de la terre, vous diriez comme Salomon : *Tout n'est que vanité.* Plus on a de bien, plus on est avide; plus on est avide, plus on est misérable : *Divites eguerunt.* La cupidité, toujours insatiable, n'est jamais satisfaite; plus on possède, et plus on désire : comme l'hydropique, plus il boit, plus il est altéré.

Quel contentement peut avoir dans ses richesses un homme qui ne sait pas les employer utilement? Une poignée de sable au fond de la mer me servira autant qu'une bourse d'or à laquelle je n'ose toucher. Un amas de grains et de meubles précieux dont je n'use pas, ne me sert pas plus que s'il était à un marchand des Indes.

Il n'est pas sans exemple de voir des gens qui n'osent se servir de leurs biens, et qui s'épargnent le nécessaire. Agir de la sorte, au préjudice des pauvres et de sa famille, c'est une conduite indigne de l'honnête homme et du chrétien, une sordide avarice qui rend un homme méprisable, qui le rend pauvre et misérable dans son abondance, et criminel en même temps.

Mais, quand je me servirais de mes richesses, est-ce pour moi un avantage d'en avoir beaucoup? Je serai vêtu d'habits plus précieux, mais ces vêtemens me rendront-ils plus heureux? Je serai nourri plus délicatement; mais cette nourriture n'empêchera pas que je ne sois sujet à plus d'infirmités que ceux qui n'ont que du pain. Je serai honoré; mais ce sont mes richesses qu'on respectera; tandis qu'on se moquera de ma sotte vanité. On admire le plumage de certains oiseaux, tandis qu'on méprise l'oiseau qui le porte. J'aurai dans mes richesses la satisfaction de ne manquer de rien; mais pour combien de temps? Cette nuit peut-être on me demandera mon âme.

II. Les grandes richesses ne peuvent donc rendre l'homme content; elles lui sont même onéreuses et souvent nuisibles; elles ne traînent après elles qu'*affliction d'esprit*, dit le Sage. Elles fatiguent quand on les amasse; elles embarrassent quand on les possède; elles souillent quand on les aime; elles tourmentent quand on les perd: *Possessa onerant*, dit saint Bernard, *amata inquinant, amissa cruciant.*

Des épines entrelacées qu'on porte sur sa main, ne font aucun mal; mais, dès qu'on les serre fortement, leurs pointes meurtrières blessent cruellement. Les richesses, dit l'Evangile, sont *des épines;* dès qu'on s'y attache et qu'on les aime, que de blessures mortelles ne font-elles pas dans le cœur! L'homme de bien qui les méprise jouit d'une paix que n'éprouvent point ceux qui en sont esclaves. *Melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas.* Ps. 36. Combien de gens ont avoué qu'ils avaient bien plus de repos étant pauvres qu'après être devenus riches! *Pourvu que nous ayons la nourriture et le vêtement*, dit saint Paul, *soyons contens.* De quoi sert le reste? Pourquoi nous empresser d'acquérir ce qui nous ôtera notre repos et notre tranquillité?

III. Chacun néanmoins désire les richesses, parce qu'on ne comprend pas le trésor renfermé dans la pauvreté et dans la médiocrité. Mais désirs inutiles; car, pourquoi voulez-vous être riche, puisque Dieu ne le veut pas et qu'il vous en ôte les moyens? Désirs per-

nicieux et funestes à l'âme! *Ceux qui veulent devenir riches*, dit saint Paul, *tombent dans le filet du démon.* Ce désir aveugle l'homme, il est la source de tous les maux: *Radix enim omnium malorum est cupiditas.* 1. Tim. 6. On veut être riche, et on veut l'être tôt; et le Saint-Esprit nous avertit que *celui qui se hâte de s'enrichir n'est pas innocent.* On veut être riche, et on veut l'être à quelque prix que ce soit. On emploie tout, friponnerie, usure, monopole, procès, violences, mensonges, usurpation, etc. On profite de tout. Les mauvaises années, les calamités qui portent la désolation dans le cœur des peuples, réveillent la cupidité, pour profiter de la nécessité des pauvres gens. Désir d'être riche, combien as-tu aveuglé de gens avides et fait de misérables!

On veut être riche, et on veut l'être beaucoup. L'homme intéressé n'est point content de ce qu'il a, et croit avoir besoin de tout ce qu'il n'a pas. Il ne peut voir sans jalousie et sans inquiétude les possessions d'un voisin; il voudrait tout engloutir. Ses biens, ses terres, son argent, sont comme une boue épaisse qu'il amasse autour de soi, dans laquelle il ensevelit son cœur: *Aggravat contra se densum lutum.* Habac. 2.

Oh! qu'on est insensé d'attacher ainsi son cœur à la terre, et d'être esclave de sa propre cupidité!

A l'exemple de Salomon, ne demandez ni les richesses, ni la pauvreté. Si vous êtes pauvre, ne désirez pas d'être riche. *Ces désirs*, dit saint Paul, *sont inutiles, nuisibles, et plongent l'homme dans la mort.* Si vous êtes riche, modérez vos désirs: on est toujours malheureux quand on n'est pas content de ce qu'on possède.

RÉSOLUTIONS.

1. Persuadé que les richesses ne rendent pas heureux celui qui les possède, qu'on n'en jouit pas long-temps, puisqu'on ne les emporte pas en l'autre vie, et qu'elles peuvent devenir aisément une source féconde de péchés, et la cause de la damnation éternelle, je ne m'y attacherai point. — 2. J'en supporterai avec résignation la perte. — 3. Et je pardonnerai volontiers les torts qui me seront faits. — O mon Dieu! ne permettez pas que mon cœur que vous avez formé pour vous, s'attache à d'autres objets au préjudice de l'amour que je vous dois.

CHAPITRE XXXVIII.

Il est dangereux pour le salut d'être riche.

Nous allons montrer les dangers des richesses, et l'usage qu'on doit faire des richesses et de la pauvreté.

I. *Oh! qu'il est difficile à ceux qui aiment l'argent d'entrer dans le Ciel!* dit Jésus-Christ. *Il est plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, qu'un riche par la porte du Ciel.* Pourquoi? Parce qu'il est difficile d'être riche sans aimer les richesses. Or, dès qu'on les aime et qu'on s'y attache, elles font oublier ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit à soi-même, ce qu'on doit aux autres.

1. *Ce qu'on doit à Dieu.* Est-on riche, dit le prophète Osée, on a trouvé son idole et son Dieu: *Dives effectus sum, inveni idolum mihi.* Os. 12. Il y a cette différence entre l'idolâtre et le riche, que l'idolâtre adore l'or en statue, et que le riche l'adore en monnaie et en fonds. En effet, loin de sacrifier à Dieu son temps, il le sacrifie à tous ses biens, ne pense qu'à ses revenus et à ses pertes. Oubliant que Dieu est l'auteur de tout bien, il n'a point de confiance en sa providence, et craint toujours de manquer. De là les emportemens quand il perd ou qu'on lui fait tort, les murmures et les chagrins quand les saisons sont fâcheuses.

Saint Paul dit que la cupidité, l'amour des richesses a fait perdre la foi à plusieurs: *Erraverunt à fide.* C'est en vain qu'un pasteur annonce au riche les vérités de la foi, et l'obligation de donner de bons exemples. *Le son d'un écu*, dit saint Ambroise, *fait bien plus d'impression sur son cœur que le son de la parole de Dieu.* Pourquoi les Pharisiens se moquaient-ils de la doctrine de Jésus-Christ? C'est parce qu'ils étaient avares, attachés aux richesses.

On se croit dispensé d'obéir aux lois de Dieu et de l'Eglise aussitôt qu'on a du bien. La religion n'a point ordinairement de plus grands ennemis que certains ri-

ches. Tout ce qu'on donne pour le culte de Dieu, pour l'entretien des prêtres du Seigneur, pour la décoration du lieu saint, pour les établissemens de piété, pour l'instruction des âmes, leur semble perdu. *Ut quid perditio hæc?* disait l'avare Judas. Il n'est donc rien de plus inique que d'aimer l'argent, dit le Sage: *Nihil est iniquius quàm amare pecuniam.* Ecclesiast. 10.

2. Un homme attaché à un objet oublie tout le reste. Un riche attaché à ses biens oublie tout, jusqu'à oublier ce qu'il doit à lui-même et à sa famille. Ses revenus, ses fonds, ses animaux, lui tiennent bien plus à cœur que son salut, que l'éducation de ses enfans, de ses domestiques. S'il donne quelque attention à sa famille, il a bien plus d'empressement à l'enrichir qu'à la sanctifier. Deux grands abus se trouvent ordinairement dans les richesses: c'est l'acquisition des biens, et l'emploi qu'on en fait.

Les chemins qu'on prend pour arriver à la fortune sont comme ces chemins écartés où l'on met un signal pour avertir les passans: *Ici un homme a été volé, là un autre a été blessé, un autre assassiné: prenez garde à vous.*

Si ceux qui veulent acquérir du bien écoutaient le signal de leur conscience, elle leur dirait: *Prends garde à toi.* La route que tu tiens en a fait damner plusieurs; les uns par la rapine, par l'usurpation des fonds, l'anticipation sur les voisins, la dégradation des forêts; les autres par les procès, par la chicane et la mauvaise foi; d'autres par l'usure, par les concussions, par l'exaction de certains droits, etc. Mais on veut être riche, la cupidité étouffe la voix de la conscience.

Ce n'est pas tout: quel usage fait-on des grandes richesses? N'en voit-on pas qui craignent même d'y toucher, qui refusent à leurs femmes le nécessaire, à leurs enfans l'établissement, aux domestiques le salaire, à eux-mêmes la subsistance, et se rendent un objet d'exécration à leurs familles et à leurs voisins?

Il y a des riches et des hommes puissans qui emploient saintement leurs richesses et leur crédit, parce qu'ils ont la crainte de Dieu; mais ceux qui n'ont pas cette crainte du Seigneur semblent n'être riches que pour réunir en

eux tous les vices. 1. La vanité ; par des dépenses fastueuses en luxe en jeux, en repas somptueux, grand train, grand nombre de domestiques vicieux et fainéans. 2. L'ambition ; jamais contens de leur état, ils se servent des moyens les plus odieux, et de leur crédit, pour supplanter, pour s'élever. 3. La volupté ; leur corps, nourri dans la mollesse, est un cloaque d'impuretés. Combien de personnes du sexe séduites par l'argent, par les présens, par la violence ! Leur maison, sans règle, est peut-être la source et la pépinière des désordres d'une paroisse et du voisinage. 4. L'impiété, par les discours qu'ils tiennent contre la religion, par le mépris qu'ils font des sacremens et des mystères de Dieu ; par les livres pernicieux qu'ils se procurent et qu'ils répandent ; par les scandales qu'ils souffrent et qu'ils autorisent, etc.

Ils se persuadent que tout leur est permis parce qu'on les flatte et qu'on n'ose les contredire ; ils se croient sans reproche, parce que personne, pas même les pasteurs de l'Eglise, n'osent les reprendre. Oh ! dans quels abîmes les richesses n'entraînent-elles pas ceux qui n'en usent pas selon Dieu !

3. Si les richesses font oublier ce qu'on doit à soi-même et à sa conscience, elles font encore plus oublier et qu'on doit à autrui. Un riche puissant, qui n'a pas la crainte de Dieu, ne pense qu'à dominer ; il se persuade que les autres ne sont que pour lui. Plein d'orgueil, il veut s'égaler à ceux qui lui sont supérieurs en naissance : c'est un insensé à qui la fortune à tourné la tète, qui ne se souvient plus de ce qu'il est. Rempli de lui-même, il n'a que de l'indifférence pour ses égaux et du mépris pour ceux qu'il croit au-dessous de lui ; il ne prend pas garde qu'il méprise des gens qui, quoique moins riches, valent mieux que lui. On dirait qu'il n'est riche que pour se rendre lui-même plus méprisable et se faire haïr.

Le pauvre et le créancier lui sont un objet d'horreur ; il n'a pour le misérable et le débiteur que des entrailles de fer. Par qui les pauvres sont-ils rebutés et surchargés ? n'est-ce pas ordinairement par les riches ? Qu'est-ce qui fait la fortune de certains riches ? l'usur-

pation des biens du pauvre. De quoi sont bâties leurs maisons superbes? de quoi sont-elles meublées? Des sueurs et du sang des pauvres, dit Jérémie : *In atriis tuis inventus est sanguis animarum pauperum*. Jér. 2. Doit-on s'étonner si Jésus-Christ a donné sa malédiction aux riches, et si l'Ecriture parle si hautement des malheurs qui les attendent à leur dernière heure? *Le riche mourut*, dit l'Evangile, *et il fut enseveli dans l'enfer*. Voilà le panégyrique que le Saint-Esprit fait d'un riche après sa mort.

II. Dieu ne condamne cependant pas les richesses, mais le cœur qui s'y attache, dit saint Augustin : *Non divitias damnat, sed cor appositum damnat*. Salomon a été riche, et pour cela il n'était pas coupable. Abraham, Job, saint Louis ont été riches, mais ils se sont sanctifiés dans leurs richesses.

Un riche qui veut se sauver doit, selon l'avis de l'apôtre saint Jacques, regarder ses richesses comme des sujets de larmes, et pousser des gémissemens sur les malheurs dont il est menacé : *Agite nunc, divites; plorate, ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis*. Il devrait rougir d'avoir si peu de conformité avec Jésus-Christ, qui, quoique maître du monde, n'avait pas même où reposer sa tête.

Tout ce qui peut consoler un riche, c'est qu'il peut protéger le pauvre, l'assister, le secourir, et racheter ses péchés par d'abondantes aumônes. Pour en venir à la pratique, contentez-vous des richesses que le Seigneur vous envoie par la succession de vos pères ou par un travail légitime ; possédez-les sans attache ; servez-vous-en avec modération ; répandez-les avec libéralité ; perdez-les avec générosité et sans chagrin ; et d'un danger de damnation vous en ferez un moyen de salut.

III. La pauvreté n'a pas le danger des richesses ; elle est un moyen de salut quand on la souffre avec patience et qu'on met sa confiance en Dieu. *Ne craignez rien, mon fils*, disait Tobie, *nous sommes pauvres, mais nous aurons toujours assez de biens et nous serons toujours contens si nous avons la crainte de Dieu*.

La pauvreté ne laisse pas d'avoir ses écueils ; elle devient un danger de damnation à celui qui n'en profite

pas. Les pauvres ordinairement ne s'occupent et ne parlent que de leurs nécessités; leurs confessions ne sont souvent qu'un récit ennuyeux et affecté de leurs misères; ils sont beaucoup plus en peine des maux du corps que des maux de l'ame, et pensent bien plus à se tirer de l'indigence qu'à se tirer de l'enfer. Impatiens, avides, murmurateurs, ingrats, envieux, voleurs, fourbes, traîtres, menteurs, paresseux, ivrognes: voilà les désordres dans lesquels la pauvreté entraîne un homme sans vertu. O pauvres! que vous êtes aveugles de perdre la confiance en Dieu qui voit vos peines! Que vous êtes insensés, d'un moyen de salut, d'en faire un danger de damnation!

RÉSOLUTIONS.

1. Si j'ai du bien, je donnerai mon superflu aux pauvres. — 2. Si je suis pauvre, je supporterai cette position avec patience, résignation, sans envie et sans murmure. — 3. Je regarderai les richesses comme des moyens de faire le bien, et comme pleines de dangers pour le salut. — Mon Dieu, aidez-moi à faire un saint usage de la situation où votre providence m'a placé par rapport aux biens passagers de ce monde.

CHAPITRE XXXIX.

Combien l'injustice est commune.

Les riches et les puissans du siècle disent tous qu'ils ne font tort à personne. Le peuple et les pauvres allèguent des excuses. Ceux-là disent que, parmi le peuple, la plupart sont des voleurs; et ceux-ci prétendent que les plus grands voleurs sont parmi les puissans et les riches: c'est à chacun de sonder sa conscience. Comme la vérité ne fait acception de personne, nous allons examiner l'un et l'autre.

I. Combien de gens vont la tête levée et se croient innocens parce qu'on ne sait pas leur fourberie ou qu'on n'ose les reprendre! Tel aujourd'hui passe pour un honnête homme, qui devant Dieu est un grand larron. Pour couvrir sa mauvaise foi, il crie lui-même le premier à l'injustice et accuse les autres de friponnerie.

Dès qu'un homme puissant aime l'intérêt, il se croit tout permis ; s'il ne prend pas de vive force le bien et les droits d'autrui, il sait par la chicane et par la surprise en venir à bout. On ne fait pas toujours mourir le pauvre Naboth, mais on n'en prend pas moins sa vigne.

On n'ose souvent ni se plaindre ni demander justice. Un seigneur doit être le protecteur et le père de ses sujets ; mais ce qu'il exige d'eux est-il toujours légitime? Se sert-il de son crédit et de ses biens pour les soutenir et les aider? Les grands se servent-ils de leur autorité pour secourir le pauvre peuple? Riches, grands du monde, puissans de la terre, que vous serez sévèrement jugés sur l'acquisition de vos biens, sur l'exaction de vos droits, sur l'usage que vous faites de votre autorité! *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* Sap. 6.

La justice est ouverte à tous ; mais comment en sortent ceux qui sont sans appui? Sa balance ne penche-t-elle jamais du côté de l'argent ou de la faveur? La chicane n'a-t-elle point d'accès au barreau? L'ignorance et la prévention ne montent-elles jamais sur les tribunaux? Jugemens de Dieu, que vous dévoilerez un jour de mystères!

Les puissans qui oppriment les autres, les riches qui profitent de tout pour amasser, sont des fléaux de Dieu. Ils sont comme des verges dont le Tout-Puissant se sert pour punir les peuples et éprouver ses élus ; mais ces verges seront jetées au feu après avoir servi aux vengeances divines.

II. Le peuple et les pauvres excusent leurs larcins et leurs friponneries sur la nécessité. Ne vaudrait-il pas mieux les imputer à leur fainéantise et à leurs débauches? Sans prévoyance, sans économie, ils dépensent quelquefois dans une semaine ce qui les nourrirait pendant un mois. Paresseux, allez à la fourmi ; apprenez d'elle à travailler. Qui sait employer le temps, gagne toujours de quoi vivre. *Quiconque ne veut pas travailler*, dit saint Paul, *ne mérite pas de manger.*

Combien de gens, sous prétexte qu'ils sont pauvres, ne vivent que de rapines et de larcins, ne nourrissent leur famille et leur bétail que des dépouilles d'autrui!

Que d'ouvriers, de domestiques, d'artisans qui ne travaillent que servilement, cachent artificieusement leurs friponneries, et dont les ouvrages trompeurs font connaître la mauvaise foi !

On voit aujourd'hui ce que le Prophète a prédit, que *le mensonge et le larcin ont inondé la terre.* Tel rougirait de voler sur les grands chemins, qui ne rougit point de le faire en secret, de tirer intérêt du pur prêt, de faire le monopole, de frauder dans un partage, de mentir dans une vente, de faire revivre ou d'acheter des actions injustes, éteintes ou prescrites. Que de bornes transposées! que de forêts impunément dégradées ! que de revenus de fabrique dissipés, que de comptes refusés ! que de parjures en justice ! que de procès entortillés dans la chicane ! que de transactions forcées ! que d'impôts injustement répartis ! que de titres retenus et cachés ! que de vols recélés !

Ne voit-on pas des pères frauder la légitime de leurs enfans par des contrats ou des testamens sans règle ; des mères et des enfans voler leur famille ; des maris refuser à leurs femmes une assurance de la dot, et les forcer à des donations ou à des dettes indiscrètes ; des maîtres cruels refuser le salaire et une suffisante nourriture à des ouvriers, à des domestiques qu'ils accablent de travaux, des sujets éluder avec malice les droits légitimes? *Mendacium... et furtum inundaverunt...... propter quod lugebit terra.* Os. 4. O que l'attachement aux biens, l'injustice et la mauvaise foi ont fait périr d'âmes!

RÉSOLUTIONS.

1. Je craindrai souverainement l'injustice. — 2. Je remplirai tous les devoirs de mon état avec toute l'exactitude dont je suis capable. — 3. Et dans toutes mes affaires avec le prochain, je mettrai la droiture, la franchise et la bonne foi qu'exige l'équité la plus exacte. — Mon Dieu, enracinez profondément dans mon cœur l'amour de la justice, et inspirez-moi une vive horreur pour tout ce que condamne cette vertu si nécessaire.

CHAPITRE XL.

Il faut réparer le tort qu'on a fait; souffrir celui qu'on nous cause, et comment.

On s'aveugle quand on prend le bien d'autrui; mais on s'aveugle bien davantage quand on l'a pris. Je ne suis pas obligé à rendre, dit-on; je me suis consulté; j'ai fait une compensation; d'ailleurs je ne le puis.

Si un pasteur avertit un homme de mauvaise foi qu'il est obligé à restituer; s'il s'oppose aux injustices, aux abus d'une paroisse, on ne l'écoute plus, on le méprise, on le persécute. Une décision indiscrète d'un homme sans expérience, un avis artificieusement extorqué d'un avocat qu'on surprend, l'emportent sur ce qu'on doit aux prêtres du Seigneur, à qui il appartient d'expliquer la loi de Dieu : *Labia enim sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus.* Malac. 2.

Les avares et les larrons sont presque tous incorrigibles. Jésus-Christ d'un seul regard toucha le cœur de saint Pierre; Magdeleine entendit le Sauveur, et aussitôt elle fondit en larmes; d'une parole il changea Matthieu; mais ni Judas, ni aucun Pharisien ne se convertirent, parce qu'ils étaient avares et larrons.

Quand vous verseriez autant de larmes que tous les pénitens, jamais vos injustices ne seront pardonnées, dit saint Augustin, si vous ne restituez : *Non dimittitur peccatum nisi restituatur ablatum.* Si vous pouvez restituer, vous y êtes obligé sous peine de damnation, lorsque la chose est de conséquence. S'il est difficile au riche d'entrer dans le ciel avec son propre bien, comment y entrer avec le bien d'autrui? Restituez tout, restituez les dommages; restituez du moins tout ce que vous pourrez; restituez d'abord et ne différez pas. Si vous différez, vous ne restituerez jamais. Restituez à qui vous devez, et demandez avis, pour exécuter vos restitutions. Si vous ne le pouvez aujourd'hui, épargnez, ménagez, retranchez vos dépenses, vendez quelques fonds. Il vaut mieux incommoder votre famille, perdre

même vos biens, s'il le faut que de perdre votre âme. Si absolument vous ne pouvez restituer, ni le tout ni une partie, priez du moins pour ceux à qui vous avez fait tort.

Le bien usurpé ne profite point. Cent sous mal acquis en feront perdre mille. Si vous laissez du bien d'autrui dans votre famille, il fera périr vos biens, fera damner vos enfans, et vous avec eux. On pèche bien plus grièvement, lorsque l'on prend, sachant que l'on ne pourra pas rendre.

Quant à vous, si l'on vous a fait du tort, souffrez avec patience; ne vous vengez point. Vous pouvez vous faire rendre justice, mais que ce soit sans rancune et sans chicane. Il vaut mieux, après tout, qu'on vous fasse tort que de faire tort aux autres. L'injustice qu'on vous fait ne vous rend pas coupable, elle est pour vous un sujet de mérite, si vous avez assez de patience pour souffrir, et assez de charité pour pardonner.

Celui qui vous a fait tort se fait à lui même plus de tort qu'à vous, puisqu'il s'expose à perdre son âme. Ne souhaitez jamais sur sa conscience ou sur sa damnation le tort qu'il vous a fait: il se damnera assez sans vous. Il est plus digne de votre compassion que de votre colère, vous devez avoir plus de regret de la perte de son âme que de la perte de vos biens.

La compensation est ici le plus dangereux piège et le plus ordinaire; la cupidité y a ordinairement plus de part que l'équité et que la raison; elle met souvent la conscience dans d'étranges embarras.

RÉSOLUTIONS.

1. J'examinerai sérieusement si je ne me suis point rendu coupable d'injustice envers le prochain, soit en négligeant les devoirs de mon état, soit par fraude, subtilité, mensonge, soit par des acquisitions illégitimes, etc. — 2. Et si ma conscience me reproche quelque chose de ce genre, je me hâterai de réparer mes torts. — 3. S'il s'élève dans mon cœur quelque doute en cette matière, je prendrai de suite des mesures pour éclaircir ces doutes, et mettre ordre à ma peine. — Mon Dieu, ne permettez pas que je m'aveugle sur mes injustices passées; faites-moi la grâce de les réparer comme je le dois, et de n'en plus commettre à l'avenir.



CHAPITRE XLI.

De la libéralité.

Un chrétien doit être libéral, l'être envers tous, l'être avec prudence.

On voit des personnes toujours disposées à recevoir, et qui ne donnent jamais rien : c'est la marque d'une âme basse. Il est plus heureux, dit Jésus-Christ, de donner que de recevoir : *Beatius est magis dare, quàm accipere.* Act. 20. Ayez soin de votre réputation, elle est plus estimable que les richesses. Or, rien ne soutient plus la réputation que le désintéressement et la libéralité.

Que penser d'un homme riche qui ne donne rien, ou qui ne donne que par des vues intéressées? C'est une âme sordide et mercenaire, dont les sentimens n'ont rien de noble et de grand. Quel plaisir peut avoir dans la société un homme dur et tenant, qui n'est estimé de personne?

On voit des gens qui paient exactement, qui donnent ce qu'ils promettent, qui ne font tort à personne, qui se croient exempts de blâme pourvu qu'ils ne fassent point d'injustice; mais si l'on examine de près leur conduite, on n'y voit ni désintéressement ni générosité. Ils craignent toujours de trop donner, de trop promettre, de se dessaisir. Ils disputent, ils chicanent, ils épluchent, pour avoir tout au plus bas prix. Ils ne se fient à personne, pas même à leurs femmes; ils ont attention que l'artisan, l'ouvrier, le marchand, ne gagnent trop avec eux ou ne les trompent. Ils ne font point d'injustice, mais aussi ils ne font point de grâce. Défians, difficiles, tracassiers dans leurs familles et dans les affaires, ils ne font que des mécontens. Une telle conduite montre ordinairement plus de lesine et d'avarice que d'économie.

II. Un chrétien qui a des sentimens de religion et d'honneur est libéral envers ses amis, dont il sait cultiver l'amitié par des bienfaits. *Les fréquens et petits*

présens, dit le Proverbe, *entretiennent l'union.* Libéral envers ses ennemis, il les prévient par ses services avec générosité ; libéral envers tout le monde, il se fait un plaisir de prêter, de donner, d'obliger, de se relâcher sans vue d'intérêt. Accommodant, facile dans les affaires, il craint plus de faire des mécontens que de perdre. Libéral, surtout envers ceux qui le servent, il paie largement leurs services, parce qu'il comprend que les sueurs, les peines des artisans, des domestiques et de ceux qui nous servent, valent souvent plus que notre argent ; qu'il leur coûte plus de nous servir qu'il ne nous coûte de les payer.

Une supérieure dit un jour à la sœur qui achetait les provisions du monastère : *Ma sœur, ne chicanez point les pauvres gens en achetant leurs denrées ; on ne peut trop payer leurs peines ; ils font plusieurs lieues pour apporter des charges dont ils n'ont que peu de chose. Quoique nous soyons pauvres, nous ne mourrons pas de faim ; après tout, il vaudrait mieux que nous eussions faim que ces pauvres gens ; ils ont plus de maux que nous.*

Valère-Maxime dit d'un ancien, que tout ce qu'il avait était à tout le monde ; que sa maison était l'asile des misérables ; qu'il avait un fonds de bienveillance qui le portait à rendre service à tous. Oh ! qu'un chrétien qui a cette qualité est estimable aux yeux des hommes ! qu'il est chéri de Dieu ! *Hilarem enim datorem diligit Deus.* 2. Cor. 9.

III. Soyez libéral, mais avec prudence et par raison. Faire des dépenses au delà de ses forces, dissiper son bien en vanité, en jeux, en festins, en débauches, c'est abus, prodigalité, folie et scandale. Il y a cette différence entre le prodigue et l'avare, que le prodigue dissipe comme s'il ne devait vivre que deux jours, et l'avare amasse comme s'il ne devait jamais mourir. Le premier manque de prévoyance, et l'autre de confiance en Dieu. La prodigalité est un excès blâmable, et l'avarice un défaut encore plus honteux, et la marque d'une âme basse.

RÉSOLUTIONS.

1. Instruit que les hommes, nés pour la société, doivent s'entr'aider et se faire mutuellement du bien, chacun selon ses facultés,

je ne regarderai pas de trop près mes propres intérêts. — 2. Je m'estimerai heureux quand je pourrai rendre service. — 3. Et je ne craindrai pas d'exercer la générosité envers mes semblables, pourvu que ce ne soit ni au préjudice de mes créanciers, ni contre ce que je dois à mon état, ni pour la ruine de ma famille. — Mon Dieu, faites-moi la grâce d'être libéral, mais de l'être avec prudence, et de sanctifier les services que je rendrai à mon prochain, en les lui rendant dans la vue de vous plaire.

CHAPITRE XLII.

De l'Aumône.

Y a-t-il une étroite obligation à faire l'aumône? Comment faut-il la faire? Quelle récompense doit-on en attendre?

I. Oui, on est obligé à l'aumône, pour quatre raisons. La première est *ce que vous devez à Dieu*. Il a droit de vous commander l'aumône, puisqu'il est le maître de vos biens; il vous la commande en effet. S'il vous fait riche, c'est en faveur des pauvres; il ne vous donne du bien que pour en user selon vos nécessités, et pour secourir les misérables. Le commandement de la charité du prochain, dit Jésus-Christ, est semblable au commandement d'aimer Dieu; il est donc aussi impossible d'être sauvé sans faire l'aumône, quand on peut la faire, qu'il est impossible d'être sauvé sans aimer Dieu.

Celui qui a des biens de ce monde, dit saint Jean (remarquez ces paroles), il ne dit pas celui qui a beaucoup de biens, ou celui qui en a trop, mais *celui qui a des biens* et qui voit son frère dans la nécessité, s'il lui refuse du secours, comment peut-il dire qu'il aime Dieu? *Qui habuerit substantiam hujus mundi, et viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo, quomodò charitas Dei manet in eo?* 1 *Joan.* 3. Vous auriez beau former de grands désirs de plaire à Dieu, faire des pénitences, fréquenter les sacremens, dire à Dieu que vous l'aimez, c'est hypocrisie et mensonge, si vous êtes dur pour le pauvre.

Seconde raison. *Ce que vous devez à Jésus-Christ.* Il nous assure que tout ce que nous faisons au prochain,

fût-il le dernier des hommes, il le tient fait à lui-même : *Mihi fecistis.* Matth. 25. C'est donc Jésus-Christ que vous assistez ou que vous rebutez lorsque vous assistez ou que vous rebutez le pauvre. C'est sur ce point que nous serons examinés au jugement. *J'ai eu faim*, dira-t-il aux réprouvés, *et vous ne m'avez pas nourri. J'ai été nu, et vous ne m'avez pas revêtu. J'ai été malade, et vous m'avez abandonné; allez, maudits, au feu éternel.* Matth. 25.

Troisième raison. *Ce que vous devez au pauvre. Il est* votre frère. Pour être misérable, est-il moins digne de charité? Si vous avez plus de bien, vous ne l'avez pas mérité. Dieu pouvait vous faire naître dans l'indigence, et faire riche ce misérable qui attend votre secours. Quelque pauvre qu'il soit, il est l'enfant de Dieu, peut-être plus aimé de Dieu que vous. Il est cher à Jésus-Christ, racheté de son sang aussi bien que vous. Vous avez soin de vos animaux ; vous avez pitié d'une bête qui souffre ; estimez-vous moins un voisin pauvre, racheté du sang du Sauveur, qu'un vil animal?

Ne méprisez donc jamais les gens pauvres, ils sont vos semblables, et Dieu les estime. *Ecoutez, mes frères*, dit saint Jacques, *Dieu a choisi les pauvres, ils sont riches selon la foi, et héritiers du royaume qu'il a préparé à ceux qui l'aiment.* C. 2. S'ils perdent le ciel, c'est leur faute. C'est aussi votre faute s'ils se damnent, parce que vous les abandonnez. Si les pauvres ont de grands vices, vous et les autres en avez encore de plus grands. Par le zèle que vous devez avoir pour leur salut, ne devriez-vous pas empêcher leur damnation par vos libéralités?

Quatrième raison. *Ce que vous devez à vous-même.* Vous êtes riche, mais vous pouvez devenir pauvres. Dieu ne manque pas de moyens pour vous réduire à la misère; peut-être dans peu de temps, en punition de votre dureté, y serez-vous réduit. Vous saurez alors ce que c'est que d'être abandonné. Vous êtes pécheur ; vous avez besoin de la miséricorde de Dieu. Or vous devez vous attendre à être jugé sans miséricorde, si vous manquez de charité pour vos frères : *Judicium enim si-*

ne misericordiâ illi qui non fecit misericordiam. Jac. 2.

II. Comment faut-il faire l'aumône? Avec joie, avec des sentimens de charité, en vue de Dieu, non par vanité. Faites-la abondamment, à proportion de vos biens. Tel donne quelques sous qui devrait donner des pièces d'or. Tel donne quelques morceaux de pain qui devrait donner des mesures et des sacs de grain. Donnez souvent, parce que tous les jours Dieu vous donne, et que les pauvres ont toujours besoin. Si vous avez peu, donnez peu, si vous n'avez rien, rendez d'autres services.

Faites l'aumône à tous ceux qui la demandent, dit Jésus-Christ: *Omni petenti te, tribue.* Luc. 6. Il vaut mieux la donner à vingt qui ne la meritent pas, que de la refuser à un seul innocent. Saint Grégoire donnait à tous. Ayant un jour logé dans sa maison Jésus-Christ, sous la figure d'un étranger, il dit ces paroles mémorables: *Donnez à tous ceux qui vous demandent, de peur que celui que vous refuserez ne soit Jésus-Christ en personne.*

Si vous ne pouvez donner à tous, préférez vos pauvres parens, les pauvres de votre lieu, les pauvres débiteurs et vos sujets. Quand à certains mendians oisifs et robustes, la meilleure aumône est de leur procurer l'instruction et l'occupation. Elever de pauvres enfans vagabonds et abandonnés est une charité des mieux placées. Faites l'aumône de votre bien : rendre ce qu'on a pris est une restitution et non pas une aumône.

On doit multiplier ses aumônes: elles sont même plus indispensables dans les calamités. Un homme qui a des grains, des denrées, qui, pour profiter de la nécessité publique, les refuse ou les conserve pour les vendre cher au pauvre peuple, est un homme détestable, dont l'avarice est en exécration à Dieu et aux hommes.

Je ne puis faire l'aumône, direz-vous, parce que je n'ai que le nécessaire, et point de superflu. Vous le dites, mais Dieu voit du superflu, et beaucoup de superflu dans vos dépenses. Avoir de grands biens, et n'avoir pas de surperflu, est un grand crime. *Un cœur bienfaisant a toujours de quoi donner*, dit Saint Léon; *un cœur avare n'a j'amais rien.* On est pauvre dans le

sein de l'abondance, quand on ne sait pas modérer sa cupidité ni borner ses dépenses. On est riche dans l'indigence, dit saint Martin de Brague, quand on sait se contenter de son état : *Qui sibi ipsi satis est, cum divitiis natus est. De vert. Vert.*, c. 8. N'est-on pas assez riche quand on a le nécessaire pour passer cette vie et se disposer à l'autre ?

III. Quelle récompense nous procure l'aumône? 1. Les biens temporels. *Un verre d'eau*, dit Jésus-Christ, *donné en mon nom, ne sera pas sans récompense.* L'avarice a ruiné un million de familles, et l'aumône en a enrichi une infinité. Celui qui la fait, dit le Sage, ne sera jamais dans la disette : et celui qui méprise le pauvre sera un jour dans l'indigence. *Qui dat pauperi, non indigebit; qui despicit pauperem, sustinebit penuriam.* Pro. 28. Si vous rejetez le pauvre, vos biens périront. *C'est un trésor pour le temps de la nécessité que de faire l'aumône*, disait Tobie à son fils. *Tob.* 4.

2. Le pardon des péchés. *Rachetez vos péchés par vos aumônes*, disait un jour un prophète à un grand roi. *L'aumône résiste au péché*, dit le Sage, *comme l'eau éteint le feu*, Ecc. 3, pourvu toutefois qu'on quitte le péché, et qu'on change de vie. Vous ne pouvez faire de grandes pénitences? *Donnez en aumône ce que vous avez de reste*, dit Jésus-Christ, *et tout sera purifié.* Soyez assuré que Dieu vous fera miséricorde si vous avez pitié du misérable.

3. L'aumône faite comme il faut nous obtient une mort sainte, et nous procure le ciel. *Ah! qu'on paraît devant Dieu avec confiance*, disait Tobie, *lorsqu'on a fait l'aumône! Non, mon fils, l'aumône ne laissera pas tomber votre âme en enfer.* Je n'ai jamais vu, disait saint Jérôme, qu'un homme charitable ait fait une fin malheureuse. Le pauvre fût-il un scélérat, l'aumône faite en vue de Dieu a toujours son mérite.

Concluons, avec saint Jean Chrysostôme, que *sans le suffrage des pauvres vous ne serez jamais sauvé. S'ils plaident notre cause au jugement, notre salut sera assuré; s'ils sont contre nous, notre damnation sera inévitable.*

Un jour vous demanderez miséricorde à ceux à qui vous la refusez aujourd'hui ; employez donc avec mérite pendant qu'il est temps, des biens qui vous seront alors inutiles.

Il n'est point de pauvre qui ne puisse vous rendre riche dans l'éternité. Quand vous lui faites l'aumône, vous ne lui donnez que ce que vous devez à Dieu, ce que vous devez à Jésus-Christ, et ce que vous devez à votre frère. Quand vous la lui refusez dans sa nécessité, vous retenez ce qui lui est dû, vous devenez son meurtrier, dit saint Augustin; *Si non pavisti, occidisti.* Et vous faites tort à vous-même, puisqu'un cœur dur, selon l'oracle du Saint-Esprit, veus fera une mauvaise fin. *Cor durum habebit malè in novissimo.* Eccl. 3. 27.

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne mépriserai jamais les pauvres, le fussent-ils par leur faute. — 2. Je les assisterai selon mes facultés, avec joie, en vue de Dieu, non par ostentation et vanité. — O Jésus! inspirez-moi une tendre affection pour vos membres souffrans, et faites-moi la grâce de racheter mes péchés par mes aumônes.

CHAPITRE XLIII.

Aveuglement de ceux qui s'oublient eux-mêmes, pour enrichir leurs héritiers.

1. Quelle folie d'amasser du bien sans savoir pour qui! Vous épargnez ou pour vos enfans ou pour vos parens; mais peut-être, deux mois après votre mort, vos biens passeront en d'autres mains, peut-être à vos ennemis, qui jouiront de ces biens pendant que vous gémirez dans les flammes, pour les avoir conservés ou amassés avec trop d'attache. Quand vous seriez assuré de vos héritiers, êtes-vous assuré qu'ils useront sagement de ce que vous aurez laissé? La débauche, las procès, le jeu, ne dévoreront-ils pas le fruit de vos épargnes? Ce que vous aurez amassé par le péché ne se dissipera-t-il point par d'autres péchés, qui attireront sur vos héritiers et sur vous la colère de Dieu?

Oh! qu'on est aveugle, lorsque, par une amitié trop humaine, on est plus sensible aux commodités d'autrui qu'au salut de son âme, et qu'on donne aux autres ce qu'on refuse à soi-même, sans en recevoir ni récom-

pense, ni retour ! Ne traiteriez-vous pas d'insensé, dit Salvien, un homme qui raisonnerait ainsi: *Mes chers héritiers, je ne veux pas me servir de mes biens ni gagner le ciel par mes aumônes ; je veux renoncer aux satisfactions de la vie, et m'exposer à être damné, afin que vous soyez plus à votre aise.* Peut-on penser et agir avec plus d'extravagance? Ce n'est plus une amitié, mais une fureur, que de se perdre pour faire plaisir aux autres.

Il est bien plus sûr de faire part de ses biens à Jésus-Christ en la personne des pauvres, pour en recevoir la récompense dans le ciel, que de les laisser à des héritiers qui ne peuvent nous rendre heureux, quand même ils le voudraient.

II. On entend tous les jours des pères de famille faire cette demande : *Ne ferais-je pas tort à mes enfans de ne pas leur conserver mon bien ?* Il y a de l'équivoque dans cette demande: elle est souvent le prétexte d'un père avare et chicaneur. Oui, vous feriez tort à vos enfans de dissiper vos biens en jeux, en débauches, en procès. Vous feriez tort à vos enfans de leur laisser des biens injustement acquis : mais vous ne leur faites aucun tort en faisant des aumônes, ni en cédant à un plaideur obstiné. Dieu vous a donné des enfans, non pas précisément pour leur laisser du bien, mais pour les sanctifier.

Un père, à la vérité, doit user d'une sage économie pour établir ses enfans ; mais s'il est coupable lorsqu'il abandonne l'éducation et le soin de sa famille, il n'est pas excusable lorsqu'il abandonne le pauvre. N'est-ce pas une criante injustice, dit saint Augustin, de laisser languir Jésus-Christ dans le pauvre, tandis que rien ne manque aux débauches de votre fils? *Injustitia magna est ut egeat Dominus tuus, et habeat undè luxurietur filius tuus. De Discip.* 3.

Vous êtes en peine de ce que deviendront vos enfans après votre mort : soyez bien plus en peine de ce que vous deviendrez vous-même. Sanctifiez-vous, et tâchez de mériter la miséricorde de Dieu, en prenant soin de vos enfans. *Le moyen le plus sûr de les enrichir*, dit saint Jean Chrysostôme, *c'est de faire l'aumône.*

Vos richesses, mises dans le sein des pauvres, sont

en assurance pour vous, et loin d'être perdues pour vos enfans, elles sont, dit saint Eucher, un trésor mieux placé qu'entre leurs mains : *Thesaurum suum is benè recondit, qui indigentibus dividit. De ver. Sap.* Sainte Marcelle, illustre dame romaine, dépouillait ses enfans pour revêtir et nourrir les pauvres : *Ne craignez rien, mes enfans*, leur disait-elle, *je vous laisse dans la miséricorde de Jésus-Christ un fonds plus assuré que tous nos biens.* Qu'on se souvienne qu'une famille fondée sur l'aumône ne périra pas.

Après tout, il s'agit de vous sauver. Si vous n'avez pas soin de vous-même pendant votre vie, qui en aura soin après votre mort? Vos enfans pourront-ils vous tirer de l'enfer? Hélas! s'écrie Salvien, toutes les richesses dans les mains des héritiers ne sont pas capables d'éteindre une étincelle des flammes qui brûlent ces morts infortunés : *Flammæ infelicium mortuorum, divitiis non refrigerantur hæredum. Lib.* 8, *ad Eccl. cat.*

Un service, quelques messes, voilà tout ce que vous pouvez attendre de vos héritiers. Il vaut mieux qu'il leur manque quelques biens, et qu'il ne manque rien pour votre salut. On leur laisse toujours assez quand ce qu'on leur donne est précédé des exemples de vertu, et qu'on leur laisse la crainte de Dieu. N'estimez les richesses qu'autant qu'elles servent pour gagner le ciel ; vous éprouverez que l'unique consolation du riche, c'est d'être libéral et charitable.

RÉSOLUTIONS.

1. J'userai de ce que Dieu m'a donné, selon l'ordre de son adorable providence. — 2. Je me donnerai à moi-même ce que la nécessité exige. — 3. Je me ferai des amis dans le ciel par mes saintes largesses envers les pauvres. — 4. Et je pourvoirai à mon salut avant que de penser à enrichir mes héritiers. — Faites, ô mon Dieu ! que je ne me perde pas par le mauvais usage des biens périssables de ce monde.

CHAPITRE XLIV.

De la chasteté.

I. La chasteté est une vertu si belle que ses ennemis

ne peuvent s'empêcher de l'admirer. C'est un trésor plus précieux que tout l'or de l'univers: *Omnis ponderatio auri non est digna continentis animæ.* Eccl. 26. Elle élève l'homme au-dessus de l'ange, dit saint Basile. Dans les anges, la pureté est sans combats; dans l'homme, elle est le fruit de sa fidélité. C'est pour cela que les anges ont tant de respect pour les personnes chastes, et que les démons les craignent.

Une âme livrée à l'impureté ne peut s'élever à Dieu, ni goûter les choses du ciel, parce qu'elle est comme ensevelie dans la chair. Une âme chaste au contraire s'unit facilement à Dieu, et Dieu se communique à elle si efficacement qu'il n'y a point de grâces plus spéciales que celles que Dieu donne aux âmes pures.

Jésus-Christ a honoré singulièrement cette vertu à sa naissance. *Si un Dieu devait naître*, dit saint Augustin, *il ne pouvait naître que d'une vierge; si une vierge devait enfanter, elle ne pouvait enfanter qu'un Dieu.* Il l'a honorée par sa conduite, se choisissant un précurseur vierge, une mère toujours vierge, un père nourricier vierge, un disciple favori vierge. Il n'a jamais permis qu'on donnât atteinte à la réputation de ses apôtres en cette matière, et quoiqu'il ait souffert parmi eux un avare et un incrédule, il n'en a souffert aucun qui n'ait été chaste.

II. Les délices que Dieu fait goûter aux âmes pures sont incompréhensibles. *Non*, dit saint Cyprien, *il n'est point de plus grand plaisir que d'avoir vaincu la volupté.*

Un impudique, au contraire, souffre dès cette vie un enfer anticipé, par les remords qui lui déchirent l'âme, et par la confusion qui l'accable. Il est vrai qu'il faut soutenir des combats pour conserver cette vertu. C'est une rose qu'on ne peut cueillir que parmi des épines. Mais que ces combats sont consolans, et qu'ils sont glorieux, puisque la chasteté a quelquefois plus de mérite et de gloire que le martyre! Les martyrs ont combattu peu de temps, mais les combats de la chasteté sont continuels. S'il faut du courage pour vaincre une fois les bourreaux, il en faut plus pour se vaincre toujours soi-même.

Il faut l'avouer, les âmes les plus chastes sont souvent celles qui ont le plus de combats à soutenir, qui sont les plus attaquées de tentations et pensées affreuses. Faut-il s'en étonner? Quel mérite aurait-on si l'on était sans tentations? On ne peut être victorieux sans combats, ni couronné sans victoire. Dieu vous voit, âme fidèle; il voit le fond de votre cœur. Plus la tentation est violente, plus Dieu est près de vous et plus il récompensera votre courage. Vous ne pouvez résister sans la grâce, parce que *la continence est un don de Dieu*. Demandez-la incessamment, en disant avec saint Paul: *Infortuné que je suis! qui est-ce qui me délivrera de ce corps de mort? Votre grâce, ô mon Dieu!*

III. On fait injure à la chasteté lorsqu'on la croit trop difficile; et l'on fait injure à la vérité lorsqu'à l'exemple de l'impudique Luther on la regarde comme impossible. Dire aux jeunes gens que la chasteté est une vertu qui ne convient ni à leur humeur, ni à leur âge, c'est les tromper et leur faire autant de tort qu'aux Israélites, quand on leur disait que la terre promise était un pays rempli de monstres; et ils n'y trouvèrent que des délices. Personne ne dit que la chasteté est impraticable, excepté les gens ignorans ou vicieux.

Pour être chaste, il ne faut être ni incivil ni affecté; mais il faut veiller sur son cœur, être réservé dans ses discours, modeste dans ses parures et dans ses manières. Si l'on doit être affable et complaisant, il ne faut pas que ce soit aux dépens de la pudeur. La complaisance devient un crime quand elle passe les bornes de la modestie. Par les ris et les cajoleries on souille son âme, et on se prépare des sujets de repentir: *Risus dolore miscebitur*. Prov. 14. Un air grave et sévère fait conserver à une fille ce que la complaisance lui fait perdre: *Tandiù virgo*, dit un père, *quandiù austera*.

On n'est plus chaste quand on est coquette, qu'on aime celles qui le sont, et parce qu'elles le sont. On n'est pas même chaste, dit Tertullien, quand on a fait soupçonner de sa pudeur: *Alterius suspicione violatur castitas*. Si l'on aime une personne du sexe, que ce soit

pour sa vertu et par un motif saint. Si vous ne l'aimez que pour sa beauté et ses agrémens, vous lui devenez dangereux, et votre cœur sera bientôt empoisonné par cet appât; comme le poisson, qui, en prenant un hameçon empoisonné, se tue lui-même, et empoisonne ceux qui en goûtent.

La chasteté est une vertu aussi fragile qu'elle est belle, c'est une brillante glace qu'un léger souffle ternit; un regard peut lui donner le coup de la mort. Ce coup est d'autant plus funeste, qu'on le reçoit sans y prendre garde. Veillez donc sur vous, *et veillez en tous temps*, dit Jésus-Christ.

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque la chasteté plaît tant à Dieu, j'en aurai aussi moi-même une grande estime le reste de ma vie. — 2. Je la demanderai souvent dans mes élévations de cœur. — 3. J'éviterai avec soin tout ce qui pourrait me la faire perdre. — 4. Et quand je m'apercevrai que je suis tenté, je détournerai d'abord mon esprit et mes yeux de l'objet qui me porte au mal; et j'invoquerai le secours du ciel par quelque prière courte, mais fervente. — Mon Dieu, vous voyez mes combats, ma faiblesse, et les dangers qui m'entourent; hâtez-vous de venir à mon aide.

CHAPITRE XLV.

Exemples de chasteté.

La chasteté n'est pas si rare que les libertins le pensent. Sans compter l'exemple de l'incomparable Marie, mère du Sauveur, qui eût mieux aimé n'être jamais mère de Dieu que de cesser d'être vierge, combien de millions de personnes ont consacré et consacrent encore aujourd'hui à Dieu leur chasteté!

I. Combien de vierges ont donné leur vie pour cette vertu! Sainte Agathe, pour conserver son innocence, ne se laissa-t-elle pas déchirer et couper le sein? Sainte Agnès, à l'âge de douze ans, ne souffrit-elle pas l'activité du feu, aimant mieux être brûlée vive que de perdre sa pureté? Saint Pélage ne souffrit-il pas avec courage d'être taillé en pièces pour le même sujet? Sainte Pontamienne ne souffrit-elle pas les

huiles brûlantes plutôt que de consentir à la passion de son maître ? Le jeune prince saint Casimir ne dit-il pas qu'il aimait mieux mourir que de prendre un remède qui pouvait être dangereux pour sa chasteté. *Malo mori quàm fœdari.*

On sait ce que firent les vierges de la ville de Saint-Jean-d'Acre lorsque cette ville fut prise d'assaut. Ces saintes filles se firent des plaies au visage, se coupèrent les lèvres, afin que les soldats, les voyant défigurées, en eussent horreur et n'attentassent pas à leur pureté. Rougissez, chrétiens, de votre lâcheté, en voyant ces héros et ces héroïnes de la chasteté.

II. Le paganisme même fournit des exemples mémorables de cette vertu. Chez les Romains, la fidélité conjugale était si inviolable, que Lucrèce ayant été déshonorée par surprise et par force, ne put survivre à un tel affront. Elle en fit part à son époux, toute baignée en larmes. Son mari tâchant de calmer sa douleur, sur ce que cette infidélité n'était pas volontaire, elle répondit que, quoique innocente, elle ne pouvait plus vivre après avoir été déshonorée.

Virginie, jeune Romaine, ayant été enlevée par l'ordre d'un sénateur, le Père accourut aux cris de sa fille, et lui dit : *On vous enlève, ma fille, pour vous ôter votre chasteté*; *mais lequel voudriez-vous choisir*, *de perdre la vie, ou de perdre votre pudeur? ....J'aime mieux*, répondit-elle, *perdre la vie.* Ensuite le Père tirant un poignard, l'enfonça dans le sein de Virginie, aimant mieux voir sa fille morte que de la voir déshonorée.

Le sénat de Rome, envoya au roi Porsenna dix jeunes filles de qualité, qu'il avait demandées en ôtage. La jeune Clélie fit comprendre à ses compagnes le danger où était leur pudeur dans le palais de ce prince, et leur persuada de la suivre. Clélie s'étant jetée toute vêtue dans le Tibre, ses compagnes la suivirent et le passèrent à la nage, aimant mieux exposer leur vie que d'exposer leur vertu.

Une vestale accusée d'avoir perdu sa pudeur, fit connaître son innocence, et fut renvoyée; mais le pontife la reprit de ce qu'elle avait l'air trop enjoué, et lui dit: *Si vous aviez eu plus de modestie dans vos parures et dans*

vos manières, on vous aurait crue chaste. La dissipation et des airs si enjoués ne conviennent point à une fille qui a soin de sa pudeur et de sa réputation. Ces exemples de chasteté et de modestie ne devraient-ils pas charger de honte tant de chrétiens et de chrétiennes qui aujourd'hui ont moins de retenue que les païens?

La chasteté convient à tous, sans excepter même les personnes mariées : chacun doit la pratiquer selon son état. Sans cette vertu on ne peut plaire à Dieu ni être sauvé. Si vous avez eu le malheur de la souiller, le remède qui vous reste c'est de vivre en chaste pénitent.

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne regarderai jamais la chasteté comme une vertu impraticable. — 2. Je m'y encouragerai par l'exemple de tant de héros qui l'ont portée jusqu'à la perfection. — 3 Et je me dirai souvent à moi-même : *Pourquoi ne pourrais-je pas, avec le secours du ciel, ce que ceux-ci et ceux-là ont pu?* — Mon Dieu, mettez dans mon cœur un grand amour pour la chasteté, et faites-moi la grâce de ne plus rien me permettre qui puisse blesser cette belle vertu.

CHAPITRE XLVI.

Du vice contraire à la chasteté.

I. Si une princesse richement parée allait se jeter dans un cloaque, pour y caresser un pourceau, et jouer avec ce vil animal, ce serait une conduite bien extravagante. O âme chrétienne! vous êtes la princesse de l'univers, parée des ornemens de la grâce, quel est votre égarement de vous plonger dans le bourbier des sales voluptés, d'être le jouet de votre corps, qui est comme un animal! *Corpus animale.*

Que dirait-on d'une reine qui obéirait à sa servante, jusqu'à se laisser mettre sous ses pieds? Votre conduite est encore plus honteuse. Votre corps doit vous être soumis, et vous devenez l'esclave de ses fantaisies : ce corps est un vil esclave, et vous en faites votre maître; ce corps est votre ennemi, et vous le flattez, mais bientôt il sera votre tyran, et ses plaisirs vous coûteront cher.

Si un homme avait la témérité d'entrer dans le temple de Dieu, pour y défigurer les images du Sauveur; s'il plaçait dans le sanctuaire où repose Jésus-Christ, la figure d'un animal, ou une idole, pour l'y adorer; s'il profanait indignement les vases sacrés, y aurait-il un supplice assez rigoureux pour le punir? Ne commettez-vous pas, en quelque façon, un pareil attentat? *Vous êtes*, dit saint Paul, *les temples de Dieu qui habite en vous. Vos membres sont les membres de Jésus-Christ;* et vous n'avez point d'horreur de souiller dans vous ou dans les autres ces membres sacrés! Votre âme est l'image de Dieu, elle est teinte du sang du Sauveur, et vous la défigurez par ce vice honteux! Le Saint-Esprit est dans votre cœur comme dans son temple; vous l'en chassez pour y placer une idole de chair, pour y faire régner le plus infâme des maîtres, qui est le démon de l'impureté.

II. Oh! que vous êtes aveugle, si vous ne comprenez pas combien ce vice est détestable! voyez les châtimens dont Dieu l'a puni. N'a-t-il pas fait périr dans les eaux de sa colère tous les hommes hors de l'arche, pour leurs impuretés, fait pleuvoir le feu et le souffre pour consumer les impudiques habitans de Sodôme; puni de mort le misérable Onan, qui profanait avec son épouse la sainteté du mariage; fait massacrer plus de vingt-trois mille Israélites en punition de leurs dissolutions?

Ecoutez saint Paul, qui dit que *Dieu abandonne les impudiques à leur sens réprouvé, et que le sort ordinaire de ces infâmes est le désespoir: Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ.* Ecoutez ce grand apôtre, qui vous dit de la part de J. C., *que les fornicateurs et les impudiques n'entreront jamais dans le royaume des Cieux.* Croyez-en ce que vous voudrez; mais sachez que si vous ne pleurez vos impudicités, si vous ne quittez vos habitudes et vos criminelles amitiés, vous les pleurerez un jour dans les feux éternels. Les gens de bien et les personnes chastes ont horreur de votre conduite, et ne peuvent comprendre l'aveuglement qui vous transporte. Bien loin de gémir et d'avoir horreur de vous-même, vous ne faites que rire et plaisanter de vos in-

famies ; semblables à ces deux voluptueux dont parle l'Ecriture, qui se renversèrent l'esprit pour étouffer en eux tout sentiment de crainte de Dieu : *Everterunt sensum suum.* Dan. 13.

En effet, l'impudique est dans un endurcissement si profond, qu'il étouffe tout sentiment de pudeur, que rien ne le touche et ne l'arrête. Ses regards sont autant d'adultères qu'il commet dans son cœur : *Oculos habentes plenos adulterii.* Ses discours sont autant d'étincelles qui jettent partout le feu impur. Ses pensées, ses désirs, ne se portent qu'aux objets de sa passion. Dans le lieu saint, où les démons mêmes n'entrent qu'en tremblant, il porte son idole dans son cœur, et l'adore au préjudice du vrai Dieu, qu'il fait semblant d'adorer.

L'ignominie et l'horreur de sa conduite, l'infamie qu'il attire sur sa famille, l'opprobre et la désolation des vierges qu'il a flétries et qu'il a perdues, les redoutables jugemens de Dieu qui l'attendent, tout cela ne fait point d'impression sur son cœur abruti. Il pèche seul ; il pèche en compagnie ; il pèche sans remords ; il pèche partout ; il pèche sans cesse, dit le Saint-Esprit : *Incessabilis delicti.* 2 Pet. 2. O mon Dieu ! que l'homme est misérable lorsqu'il suit les désirs de sa chair, et qu'il ne sent plus l'horreur et la honte de ce vice !

III. Malheureux, pourquoi perdez-vous votre âme pour les infâmes plaisirs de votre corps ? comprenez-vous quelle est la vileté de ce corps, et quelle est la dignité de votre âme ? Votre corps n'est qu'une vile partie de vous-même, un amas de terre, et comme un habit de boue que vous portez ; mais votre âme, c'est vous-même, et la plus noble partie de vous-même. Votre corps tombera en pourriture, votre âme vivra toujours. Quelle fureur de perdre cette âme précieuse, pour un corps qui n'est que boue et que poussière !

Considérez un corps lorsque l'âme qui en faisait toute la force et la beauté en est séparée ; que verrez-vous ? un cadavre hideux, infect, horrible. Celui de la personne qui vous charme, aussi-bien que le vôtre, sera bientôt de même. C'est cependant ce vil cadavre que

vous flattez, pour lequel vous perdez votre âme et votre Dieu. O aveuglement!

Qu'est-ce que la beauté de ce jeune homme, de cette fille que vous enchante? Que sont les appas de ce visage qui vous plaît, qui est l'idole de vos yeux, que vous caressez par tant de libertés folâtres? C'est une fleur qui sera bientôt flétrie. Il ne faut qu'une contusion, un ulcère, une défaillance de cœur, pour changer ce visage, et le rendre difforme à faire horreur. O folie des enfans des hommes, d'attacher son cœur à si peu de chose, et de perdre Dieu pour des objets si fragiles?

Prenez en main une tête de mort; voyez cette tête affreuse, sans cheveux, les yeux et les oreilles creusés, les joues et les dents décharnées; voilà l'état où sera bientôt ce visage que vous regardez avec tant de complaisance. Un jeune homme inconsolable de la mort d'une fille, ne pouvait en perdre le souvenir. Un de ses amis l'ayant conduit où elle était enterrée, fit lever la pierre du tombeau et les suaires qui la couvraient. Dans ce moment une insupportable puanteur faillit à les suffoquer. Les vers et la pourriture sortaient déjà de la bouche et des yeux de ce cadavre. Ce jeune homme jeta un cri d'horreur, et voulut s'enfuir. *De quoi avez-vous peur?* lui dit son ami; *approchez-vous. Voilà le visage de cette fille que vous avez tant aimée et caressée, qui pleure à présent en l'autre monde les péchés que vous lui avez fait commettre; apprenez, à la vue de ces objets, à ne plus attacher votre cœur à des choses si indignes de vous.* Ce jeune homme profita de cet avis et se convertit.

RÉSOLUTIONS.

1. Je regarderai désormais le vice opposé à la chasteté comme une tache hideuse imprimée dans l'âme; comme une souillure en quelque sorte sacrilége du temple de Dieu et des membres de Jésus-Christ; comme la source féconde de péchés, de désordres et de crimes, qui conduisent à la damnation éternelle. — Pour en concevoir de plus en plus de l'éloignement, je me rappellerai souvent les châtimens terribles qu'il a fait tomber sur tant d'hommes qui s'en laissaient dominer, sur des villes entières, sur des royaumes florissans, enfin sur toute la terre. — O mon Dieu! je reconnais humblement ma faiblesse; ce n'est pas de mes propres forces, mais de votre grâce que j'attends la victoire dans les combats que j'aurai désormais à soutenir contre les convoitises de la chair; aidez-moi, soutenez-moi, sauvez-moi.

CHAPITRE XLVII.

Les occasions de l'impureté et ses remèdes.

I. Toute personne qui pense sérieusement aux suites de l'impureté, dit saint Martin de Brague, tâche d'en éviter l'occasion et les plus légères atteintes, qui devant Dieu sont d'une plus grande conséquence qu'on ne pense. Ce qu'on regarde comme une bagatelle en cette matière est quelquefois le commencement de la damnation : *Libidinis initia continebit, qui exitum cogitabit.* Les occasions et les piéges les plus ordinaires sont un enjouement affecté dans les parures, la liberté des sens, les fréquentations.

1. *L'enjouement et la parure.* Jeune homme qui vous parez pour inspirer de la passion aux personnes du sexe, qui n'avez avec elles que des manières flatteuses et des airs complaisans, vous êtes leur tentateur et leur démon, dit saint Clément. Elles ne sont pas moins faibles que vous, et si leur cœur est souillé, vous êtes le meurtrier de leurs âmes. Et vous, filles et femmes, malheur à vous si vous affectez d'attirer sur vous les regards d'autrui ! Plus vous voulez paraître agréables au monde, plus vous êtes abominables devant Dieu. Une personne du sexe enjouée, vêtue sans modestie, est l'organe du démon, dit saint Bernard ; c'est par elle qu'il tente, qu'il parle : *Organum Satanæ.* Elle est, dit saint Cyprien, *comme une forteresse où le démon est en embuscade pour surprendre les âmes.*

2. *La liberté des sens.* Veillez sur vous, et *veillez toujours*, dit Jésus-Christ. La mort entre par les fenêtres, c'est-à-dire que l'impureté, le poison de l'âme, entre dans le cœur par les yeux, par les oreilles, par les paroles, par les chansons, par les portraits, par les lectures. Il y entre par les comédies, par les danses et les spectacles; c'est là que, l'esprit dissipé et le cœur ému, l'âme goûte le poison impur sans y prendre garde. Plus ce poison paraît doux, plus il est subtil et mortel. Il tue souvent l'âme aussitôt qu'on le regarde

et qu'on en approche. Un regard, une pensée, un désir, la souillent, et sont capables de vous perdre. La vue d'une femme a souvent vaincu ceux que les tentations et les persécutions n'avaient pu vaincre.

Les fréquentations. Qu'aucun homme, jeune ou âgé, écrivait S. Bernard à sa sœur, *n'ait avec vous aucune société, aucune assiduité, aucune familiarité, quelque saint et quelque régulier qu'il soit.* Les assiduités et certaines promenades avec des personnes d'un sexe différent sont toujours dangereuses, rarement innocentes. Les libertés familières, les embrassemens folâtres et les cajoleries, sont *les arches de l'impureté et les marques d'une chasteté mourante ou qui est déjà morte*, dit saint Jérôme. Que les jeunes gens sont à plaindre, s'ils ne connaissent pas leurs dangers! et que les parens sont coupables, s'ils ne veillent pas à leur sûreté!

II. Les remèdes pour se conserver chaste sont, 1. *la résolution et la crainte de Dieu.* Une courtisane étant entrée dans la chambre de saint Thomas d'Aquin, pour le séduire, ce saint jeune homme prit un tison et la mit en fuite, et depuis il n'eut plus aucune tentation à ce sujet. Ayez du courage, recourez à la prière, craignez Dieu dans les occasions, et vous vous procurerez des grâces pour vous soutenir.

La fidélité dans les tentations. Si vous avez de fréquentes tentations, ne vous en étonnez pas. Les saints en avaient ainsi que vous; c'est leur fidélité à y résister qui les a rendus saints. Les pensées que vous avez malgré vous, loin de vous nuire, sont un sujet de mérite et de gloire. Aussitôt que la pensée se présente à votre esprit, donnez-lui le change, pensez promptement à d'autres choses. Ne balancez point, priez, gémissez, jetez-vous en esprit au pied du crucifix, implorez le secours de la mère de Dieu, de votre saint ange et de vos saints protecteurs.

3. *Le travail et la mortification.* Prenez garde de donner à votre corps, par l'oisiveté, par la mollesse et l'intempérance, des armes pour vous faire la guerre. Votre corps est un esclave qu'il faut traiter durement. Apprenez, en voyant le corps de Jésus, couvert de sang, comment vous devez traiter le vôtre qui est coupable.

Ne vous fiez ni à votre vertu, ni à votre âge. Salomon, le plus sage des hommes, fut séduit par les femmes dans sa vieillesse.

4. Adressez-vous à un confesseur qui vous fasse quitter vos connaissances dangereuses, vos habitudes, vos attaches, et qui vous dispose à recevoir dignement la sainte Eucharistie, que l'Ecriture appelle *le froment des élus, et le vin qui fait les vierges.* Combien de gens maudissent en enfer les confesseurs qui les ont laissés vivre dans le sacrilége, dans le libertinage et la mollesse !

Si tout ce qui a été dit ci-devant ne vous touche pas, vous n'avez plus la foi d'un chrétien ni la raison d'un homme ; car l'impureté fait perdre la foi, rend l'homme insensé, *et fait apostasier les sages.* Vous êtes, selon la parole de l'Ecriture, un insensé qui, devenu la victime d'une passion qui vous entraîne, êtes tellement abruti, que vous n'avez plus que les sensations de l'animal : *Eam sequitur quasi bos ductus ad victimam et quasi agnus lasciviens et ignorans quòd ad vincta stultus trahatur.* Prov. 7.

RÉSOLUTIONS.

1. Je m'habillerai toujours d'une manière décente, et je conserverai partout cet extérieur de retenue et de modestie qui impose le respect. — 2. Je veillerai sur mes yeux, sur mes oreilles, sur ma langue, sur tout moi-même, afin de ne voir, ni entendre, ni dire, ni faire de propos délibéré, rien qui puisse blesser la plus délicate des vertus. — 3. Et je n'oublierai jamais que la victoire sur l'ennemi de la chasteté dépend en grande partie de la diligence avec laquelle on lui résiste dès le premier instant du combat. — Mon Dieu, fortifiez-moi dans mes résolutions ; et faites-moi la grâce d'éviter avec tout le soin possible, un péché qui vous deplaît si horriblement.

CHAPITRE XLVIII.

De l'ivrognerie.

I. Le Sage renvoie le paresseux à la fourmi pour apprendre à travailler : *Vade ad formicam, ô piger !* Il faut renvoyer l'ivrogne aux bêtes de charge, pour lui apprendre la tempérance. Lorsque l'Eglise exhorte les pécheurs, elle leur propose l'exemple de Jésus-Christ et des saints, mais il faut changer de langage quand on

parle à un intempérant ; il faut lui proposer l'exemple des bêtes : oh ! quelle horreur !

Un ivrogne est indigne de la société des créatures raisonnables. Il faudrait, dit saint Basile, le reléguer parmi les animaux, et le bannir de la compagnie des humains. Les magistrats de la ville de Sparte, dont les habitans étaient les plus sobres de l'univers, ayant exposé en public un esclave plein de vin, pour inspirer l'horreur de ce vice à la jeunesse, le peuple, voyant cet homme dans l'ivresse, fut saisi d'étonnement, et s'écria : *Hé! d'où a-t-on fait venir un tel monstre, qui a la figure d'un homme, et qui a moins de sentiment qu'une bête.*

Où vas-tu, dit un jour un homme de qualité à un de ses subordonnés qui était ivre ? Je vais à l'église, répondit-il, prier Dieu. Hé ! infâme, répliqua le premier, comment parlerais-tu à Dieu, toi qui n'es pas seulement en état de parler à ton cheval ? Prétendre, avec un tel vice, passer pour un homme d'esprit, c'est être dépourvu de bon sens. Telle est l'impudence de l'ivrogne ; il ne mérite pas d'être mis au rang des bêtes, et il veut raisonner avec des hommes, et faire le bel esprit : *Cùm ipse insipiens sit, omnes stultos æstimat.* Eccl. 10.

II. Il n'est point de vice dont on ne puisse corriger un homme avec le secours de la grace : mais il est très-difficile de corriger un ivrogne. C'est un homme sans foi, sans religion, sans piété, sans respect pour Dieu, pour sa divine parole, et pour ses pasteurs. Il se moque des lois de l'Eglise, des édits du souverain, des réglemens des magistrats qui lui défendent les tavernes.

C'est un homme sans pudeur. Non, dit saint Jérôme, je ne croirai jamais qu'un ivrogne soit un homme chaste : *Ebriosum hominem nunquàm castum putabo.* Il est sans retenue dans ses discours et dans ses chansons, impudent avec les personnes du sexe, dissolu dans ses manières, lubrique dans ses regards, sans respect pour les règles de modestie que la loi de Dieu prescrit dans le mariage.

Un intempérant est un homme sans conduite dans ses affaires, sans économie dans sa famille, sans attention sur ses enfans, sans égards, sans charité pour sa femme, pour laquelle il a souvent moins de compas-

sion que pour une bête. Il ne pense, il n'agit, il ne travaille que pour boire ; il sacrifie à sa gourmandise ce qu'il doit aux pauvres, ce qu'il doit à ses créanciers et à sa famille. Et, après cent avis qu'on lui a donnés pour les corriger, cet abominable s'étourdit jusqu'à dire qu'il ne fait aucun mal, qu'il ne fait tort à personne. O aveuglement !

III. Pour se convertir, il faudrait qu'il se bornât à une médiocre quantité de vin, qu'il évitât les cabarets, la compagnie des débauchés ; qu'il approchât des sacremens, qu'il suivît les avis d'un sage pasteur. Il peut tout cela, il le peut même facilement ; mais il ne le fera pas, parce qu'il ne lui plaît pas de le faire, tant son endurcissement est profond.

Menacez un intempérant d'une mort funeste, des jugemens de Dieu, des feux de l'enfer, de la perte du ciel ; rien ne le touche sur l'état de son âme, dont il a moins de soins que de son chien. Il vit comme s'il n'avait point d'âme ; son corps est son maître et son Dieu. Ah ! pauvre âme, serais-tu plus déshonorée si tu étais dans le corps d'un vil animal ?

On tremble à la vue des malheurs dont Dieu menace les ivrognes dans l'Ecriture. *Malheur à vous, qui êtes forts et puissans à boire ! Malheur à vous, qui vous appliquez à vider les pots et les verres ! Malheur à vous qui vous levez le matin pour faire la débauche, qui y passez le jour ; pleurez, poussez des cris sur les malheurs qui vous attendent, vous qui faites vos délices du vin !* Mais toutes ces menaces d'un Dieu ne font pas plus d'impression sur un ivrogne que sur un rocher.

L'Apôtre a eu raison de dire que les ivrognes sont les ennemis de Jésus-Christ ; que leur fin sera malheureuse et funeste. Leur aveuglement est si grand, l'état de leur conscience si déplorable, que saint Paul n'en parle qu'en pleurant : *Flens dico inimicos crucis Christi quorum finis interitus, quorum Deus venter est.*

Va, infâme ivrogne, ce vin que tu bois est comme une couleuvre que tu avales, qui donne la mort à ton âme. Tu n'en crois rien, mais tu apprendras dans les feux éternels qu'il y a un autre Dieu que celui de ton ventre : *Vinum.... ingreditur blandè, sed in novissimo*

mordebit ut coluber, et sicut regulus venena diffundet. Prov. 23.

Saint Louis, qui a été l'honneur du trône, fit de sages règlemens au sujet des tavernes, avec défense aux cabaretiers, sous de sévères peines, de donner dans leurs logis du vin aux habitans du lieu. Les officiers de justice doivent faire subir aux hôteliers la rigueur des lois, lorsque, contre la défense et les arrêts de police, ils donnent du vin aux personnes dans le lieu de leur domicile. Les confesseurs doivent avoir ici une singulière attention.

RÉSOLUTIONS.

1. J'aurai toujours soin d'user de tempérance dens tous mes repas. — 2. Je n'y bo rai qu'avec modération, presque jamais de vin pur, rarement des liqueurs, tachant de me priver souvent de quelque chose qui me ferait plaisir, et de sortir de table avec quelque sentiment d'appétit. — Mon Dieu, faites que je mortifie mon corps, et que je le reduise en servitude, afin qu'il ne devienne pas la cause de ma perte éternelle.

CHAPITRE XLIX.

De la fuite du monde.

Jésus-Christ nous ordonne de fuir le monde parce que l'esprit du monde, les conversations du monde, les divertissemens du monde sont les trois grands écueils du salut.

I. Le Sauveur, en nous ordonnant de fuir le monde, ne nous défend pas d'habiter dans le monde; mais il nous défend de vivre selon l'esprit du monde, et d'aimer les choses et les vanités du monde, parce que celui qui s'y attache et qui les aime, se rend ennemi de Dieu : *Amicitia hujus mundi inimica est Dei.* Jac. 4. *Le monde est tout plongé dans la malignité,* dit saint Jean. Son esprit est incompatible avec l'esprit de Dieu : *Quem mundus non potest accipere. Joan.* 14. C'est un esprit de volupté, d'avarice et d'intérêt, un esprit de jalousie, de fourberie, de duplicité et d'orgueil, qui n'inspire que l'amour du plaisir et des richesses, l'ambition et la discorde.

En fréquentant le monde, on prend son esprit, on goûte ses maximes, et on les suit. De là tant de désordres et de crimes en tout genre; de là le dégoût des choses de Dieu, les inquiétudes qui, au milieu des embarras du siècle, et même au milieu des folles joies du monde, tourmentent la conscience.

C'est donc chez vous, plutôt qu'ailleurs, et dans les occupations de votre état que vous devez vous plaire. Une femme qui est dans son ménage; un père dans sa famille et dans ses emplois; un homme d'affaire dans son bureau; un homme d'étude dans son cabinet; l'enfant, le domestique sous les yeux de ses parens, de ses maîtres; l'ouvrier dans son travail, sont à couvert des grands pièges du monde. Partout ailleurs on est hors de son élément, comme le poisson hors de l'eau; on y respire un air meurtrier.

Qui veut se sauver trouve les compagnies ennuyeuses. Il trouve sa consolation dans la prière et dans le lieu saint, et sa sûreté dans une vie retirée. Moins il y aura en vous de curiosité et d'épanchement au dehors, plus Dieu se fera sentir au dedans.

Rien ne doit vous attirer dans les compagnies du monde, que la nécessité, la bienséance, l'obéissance ou la charité. Quiconque y paraît sans quelques-unes de ces raisons, se met dans le danger; mais souvenez-vous quand vous êtes seul, de ne point faire ce que vous voudriez cacher aux hommes, et de ne point penser à tout ce qui déplaît à Dieu.

II. Quant à la conversation, elle est inévitable dans le monde, mais c'est une science aussi admirable qu'elle est rare, de converser avec les hommes sans offenser Dieu et sans se nuire à soi-même. On converse dès l'enfance, et à l'âge de soixante ans à peine sait-on converser utilement. C'est avec raison qu'un auteur a dit: *Autant de fois que je me suis rencontré parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme*, c'est-à-dire moins raisonnable, et moins uni à Dieu.

Ne vous attachez pas à quantité d'amis, et ne vous flattez pas d'en avoir beaucoup, parce qu'il y en a peu de véritables. Choisissez-les, dit le sage, entre mille, qui soient gens de bien, chastes et sincères; de tels amis

sont un trésor. Pour ne pas vous y tromper, fréquentez les plus vertueux, afin que vous ne voyiez dans vos amis que ce qui peut vous rendre meilleur.

Pour vivre agréablement et saintement avec vos amis et avec tout le monde, ayez toujours cette humble complaisance qui sait s'accommoder à l'humeur des autres. Entrez dans leur sentiment, pourvu que la conscience n'y soit pas intéressée. Dans la conversation, ne faites peine à personne, défendez les absens, épargnez vos ennemis, ménagez vos amis. S'il est défendu de faire peine à un ennemi, à plus forte raison à un ami. Railler les autres, c'est se rendre odieux, se louer soi-même ou sa famille, c'est se rendre méprisable; parler des services qu'on a rendus, c'est les faire acheter; en faire des reproches, c'est manquer d'éducation.

Quoiqu'on doive être réservé en conversation, il faut néanmoins y être affable, et ne gêner personne; mais il est dangereux d'être enjoué à l'égard des personnes du sexe. C'est dans ces occasions qu'il faut, comme dit le Sage, *entourer ses oreilles d'épines*, et veiller sur ses regards. Ce qu'on entend et ce qu'on voit pénètre souvent jusqu'au fond de l'âme, et la souille.

Le poison se glisse dans le cœur, surtout dans les promenades et dans les veillées avec le sexe, par les conversations trop libres, et par les entretiens peu chastes. Plus ce poison paraît agréable, plus il est mortel. C'est en ce point, plus qu'en tout autre, que celui qui méprise les moindres choses, tombera peu à peu dans de grands désordres. *Qui spernit modica*, dit le Saint-Esprit, *paulatim decidet.* Tel se croit innocent, qui, devant Dieu, est déjà souillé.

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque le monde offre de si nombreux dangers, et qu'il est très-difficile d'y conserver l'esprit de Jésus-Christ, je l'éviterai autant que les devoirs de mon état, les bienséances et la charité me le permettront. — 2. Quand je serai forcé de m'y trouver, je m'y rendrai après avoir invoqué le secours de la grâce et m'être mis en garde contre la séduction, et j'y conserverai le plus que je pourrai le souvenir de la présence de Dieu, pensant souvent qu'il me voit. — 3. Enfin, je ne mettrai au nombre de mes amis, et je ne fréquenterai que des personnes avec lesquelles je ne courrai aucun danger de me perdre. — Mon Dieu, donnez-moi de l'éloignement pour toutes les compagnies où je me verrais exposé à vous offenser.

CHAPITRE L.

Des Divertissemens du monde.

S'IL faut quelque récréation et quelque divertissement à l'homme, il doit les prendre selon Dieu ; mais les grands repas, les jeux immodérés, les bals et les spectacles, qui sont les divertissemens ordinaires du monde, sont-ils selon les desseins de Dieu ? Quatre chefs qu'il est important d'examiner.

I. *Les repas*. On peut donner quelques repas, quelques festins, selon sa condition, la société et la bienséance l'exigent en certaines conjonctures. Le Sauveur assista lui-même aux festins qu'on lui prépara chez Simon le pharisien, chez Zachée, chez Matthieu ; mais les festins doivent être rares et modérés.

Les grands repas fréquens et somptueux sont l'écueil de l'honnêteté et de la modération ; souvent on y dit ce qu'on n'aurait osé penser à jeun. Il est difficile de n'y point passer les bornes que la tempérance et la religion prescrivent : l'âme s'y ressent de la dissolution du corps ; le cœur s'y dissipe ; l'esprit de Dieu s'y éteint ; on y scandalise les pauvres qui meurent de faim, tandis que d'autres sont trop rassasiés ; on y oublie la pudeur et le salut, on y altère sa santé ; on y avance sa mort, selon ce proverbe : *La gourmandise et la table en ont plus fait mourir que le glaive*. Au contraire, la sobriété et l'abstinence prolongent les jours. *In multis enim escis erit infirmitas... Qui autem abstinens est, adjiciet vitam.* Eccl. 37.

II. *Les jeux*. On permet des jeux innocens, et des amusemens aux enfans : cela convient à leur âge, mais qu'il sied mal à des gens dont la vie se passe dans l'inutilité, de dire qu'ils jouent par délassement et pour s'amuser ! comme si des fainéans et des fainéantes, qui coulent leurs jours dans la mollesse, dont la vie est une perpétuelle récréation, avaient besoin de délassement, et comme si le temps qu'on doit ménager pour

le salut et pour ses affaires, n'était donné de Dieu que pour se divertir et s'amuser?

Autrefois le sénat de Rome, pour honorer la mémoire d'une dame illustre, lui érigea une statue qui tenait une quenouille, pour montrer qu'elle s'était occupée non pas aux jeux et aux spectacles, mais au soin de sa famille, et à des ouvrages convenables à son état et à son sexe; pour apprendre à toutes les dames que l'attention à leur famille, l'aiguille et le fuseau sont leurs plus nobles occupations. Ce sont celles que le Saint-Esprit donne à la femme forte : *Digiti ejus apprehenderunt fusum.* Prov. 31. Mais aujourd'hui, si l'on érigeait des statues à certaines dames, il faudrait leur mettre en main l'attirail d'une toilette, des romans et des cartes.

Le délassement et quelques récréations conviennent à des personnes d'étude, à des gens de travail, à des convalescens, comme jeux d'esprit, jeux d'exercice, et autres jeux honnêtes. Les jeux de mains ne conviennent point à des gens raisonnables. Jouez peu de temps: peu ou point d'argent. Un jeu trop intéressé, ou qui sert d'occupation, n'est plus innocent.

Voilà les règles que suivent les personnes sages, mais il est rare qu'on s'en tienne là. On joue long-temps; on joue sans modération; on joue par intérêt : et de là combien de désordres! ce qui a fait dire à un célèbre magistrat, que les grands joueurs réunissent en eux les grands vices. En voici le détail.

Imprudens, ils risquent étourdiment la perte de leur bien sur un coup de dés, sur une carte. Orgueilleux, ils se piquent de savoir jouer; fiers jusqu'à l'impudence quand ils gagnent. L'avarice, l'esprit d'intérêt qui les possède, leur fait employer la tromperie et la surprise. L'envie les tourmente; ils ne voient qu'avec chagrin le bonheur des autres, cachant, sous une contenance forcée, le dépit qui les ronge.

D'autres fois opiniâtres, ils ne veulent ni céder, ni entendre raison. Tantôt emportés jusqu'à la fureur et au désespoir, ils blasphèment et s'en prennent à Dieu quand ils perdent. Tantôt injustes et voleurs, jouant au préjudice de leurs créanciers, ou ce qu'ils ont dérobé

dans leur famille, ou sur les emprunts qu'ils ne peuvent rendre ; enfin, soupçonneux, défians, brouillons, chicaneurs, querelleurs, voilà les passions qui, tour-à-tour ou tout à la fois, les agitent.

Jérémie, ce saint prophète, et la chaste Sara, épouse de Tobie, pour obtenir miséricorde, disaient à Dieu : *Seigneur, ayez égard que je n'ai jamais été dans les assemblées des joueurs*. Jér. 15. Tob. 3. Vraiment un joueur est bien en état de parler à Dieu en sortant du jeu avec une conscience agitée de tant de passions ! Comment gémirait-il devant Dieu sur l'état de son âme, lui qui ne daigna pas même y réfléchir, et qui se croit innocent ?

Ce n'est pas tout. Quelle vertu voit-on dans un joueur habituel ? Sans patience, il prend feu pour rien; sans humilité, il veut toujours avoir droit et jamais tort; sans modération, il se choque d'une parole échappée, sans piété, point de retour à Dieu, point d'assistance ni de recueillement au service divin. Dieu veuille que la pudeur soit épargnée dans le jeu, et que la chasteté n'en soit pas la victime. Enfin, sans attention à tous ses devoirs, un joueur néglige sa famille, ses affaires, les sacremens et son salut.

Si je n'ai pas la charité, dit saint Paul, *je ne suis rien.* Un homme passionné pour le jeu n'a pas même l'ombre de cette vertu. Il est sans charité pour sa femme et ses enfans, qu'il réduit à la misère par son acharnement au jeu ; sans charité pour son adversaire qu'il voudrait dépouiller et que souvent il ruine ; sans charité pour les jeunes gens qu'il séduit, qu'il attire au jeu, et qu'il met dans la disgrâce de leurs parens ; sans charité pour le pauvre à qui il refuse un sou, tandis que, etc. ; enfin, sans charité pour soi-même, se souciant peu d'altérer sa santé et de perdre son âme, pouvu qu'il se satisfasse et qu'il gagne de l'argent.

Oh ! combien doit-on craindre cette passion ! elle est d'autant plus à craindre, qu'outre les désordres auxquels elle entraîne, on ne se corrige, pour l'ordinaire, de la passion du jeu, que quand on est ruiné, après en avoirruiné d'autres, et très souvent la conscience embarrassée de plusieurs restitutions à faire, etc.

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne me laisserai pas entraîner à l'amour du jeu. — 2. Je ne me permettrai aucun jeu de hasard ; je jouerai peu, et je m'abstiendrai de tout jeu de mains qui pourrait devenir dangereux à la vertu. — Mon Dieu, faites-moi la grace d'user toujours de modération dans les récréations que je suis obligé de prendre, et de m'y comporter avec tant de sagesse, que j'en sorte constamment sans vous offenser.

CHAPITRE LI.

Des veillées, assemblées et promenades nocturnes.

Ce sont là des moyens puissans qu'emploie l'esprit de ténèbres pour tendre efficacement des piéges à l'innocence, et pour pervertir les âmes.

I. Une gaîté peu mesurée préside d'ordinaire aux veillées, aux assemblées, aux promenades qui se font durant la nuit entre des personnes de différent sexe : il est difficile et il n'arrive presque jamais que la conversation y soit constamment ce qu'elle doit être. Pour ne point parler de beaucoup d'autres défauts qui s'y rencontrent souvent, on s'y permet presque toujours des discours indiscrets, équivoques, licencieux et capables de produire les plus funestes impressions. A quels dangers ne s'y trouvent point exposés de jeunes cœurs encore inexpérimentés et sans défiance ?

D'abord, on a honte d'entendre de pareils discours ; mais peu à peu on s'y habitue ; bientôt on y applaudit avec répugnance et par respect humain, mais ensuite par inclination et par goût ; enfin on en tient soi-même, pour se mettre à la hauteur des autres, pour égayer aussi à son tour, fournir du sien et faire de l'esprit.

Prétendra-t-on, après cela, sortir de ces assemblées, de ces veillées ou promenades, tel qu'on y était entré, avec un cœur encore innocent? Ce n'est pas ainsi qu'en juge le tentateur lui-même. Il s'applaudit de vous avoir conduit dans ces réunions dangereuses : il se réjouit du goût que vous y avez pris, des plaies profondes que votre vertu y a reçues, du poison meurtrier qui est entré presque imperceptiblement dans votre cœur.

Il prévoit les suites déplorables où peut entraîner un commencement si fâcheux. Il sait, d'après une expérience longue et souvent répétée, qu'une parole équivoque suffit quelquefois seule pour donner naissance à une foule de pensées, de réflexions, d'affections, de désirs mauvais, qui font le tourment de la vie, et qui deviennent comme une source inépuisable de tentations et de péchés. Déjà il compte en quelque sorte que vous serez un jour associé à son malheur éternel.

Jeunesse chrétienne, trompez l'attente de ce cruel ennemi. Voulez-vous conserver tout de bon le précieux trésor de la sainteté dans les mœurs? évitez à jamais les réunions pleines de dangers dont il s'agit: il est à craindre que si vous vous y rencontrez une seule fois, vous n'en remportiez votre cœur changé, séduit, perdu, tant est vrai ce que dit le grand Apôtre, que *les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs!* 1. Cor. 15, 33.

II. Cependant il est rare qu'on s'en tienne à ces conversations déjà si pernicieuses et si coupables; souvent on y ajoute des jeux de mains, des familiarités indécentes, des embrassemens passionnés. De semblables pratiques réveilleraient les passions mortifiées d'un anachorète qui aurait fait pénitence pendant cinquante ans dans un affreux désert; et elles ne produiraient aucun effet funeste sur des cœurs jeunes, sans expérience, sans précautions! Ce sont là, disent les pères de la vie spirituelle, les signes d'une chasteté mourante, ou déjà morte; et on se les permettrait sans scrupule, à un âge où les mesures les plus sévères, la fuite des dangers la plus soigneuse, la vigilance la plus exacte et la prière habituelle suffisent à peine pour assurer la victoire et conserver la plus délicate des vertus! Un regard imprudent fit du plus saint des rois, et d'un roi qui était prophète, un adultère et un homicide; et des libertés folâtres entre de jeunes personnes de différent sexe seraient pour elles sans danger, sans conséquence! Oser l'espérer, ne serait-ce pas le comble de la présomption? Agir en suite de cette présomption coupable, ne serait-ce pas mériter d'éprouver tout l'effet de cette menace de l'Ecriture: *Celui qui aime le danger y périra*? Eccl. 3, 27.

III. Mais c'est surtout dans les promenades et les rendez-vous, où l'on se trouve seul à seul, que les dangers se multiplient et qu'ils deviennent plus séduisans. Alors le cœur parle au cœur, les ténèbres inspirent de la sécurité, et l'isolement où l'on se voit enhardit. Aussi une expérience également constante et déplorable n'apprend que trop dans quel abîme de péchés et de crimes se laissent entraîner peu à peu, quelquefois même tout d'un coup, de jeunes gens qui fuient ainsi l'œil vigilant de leurs parens, ou d'autres témoins sages. Faut-il s'étonner si l'on voit cette jeunesse perdue changer sensiblement de caractère, devenir hautaine, arrogante, indocile, d'une humeur âpre, tracassière; si elle perd le goût de la prière, des lectures pieuses, des exercices publics de la religion, des sacremens, de la religion elle-même; et si enfin elle s'associe bientôt aux libertins d'esprit qui rejètent les dogmes sacrés de la foi catholique, puisqu'elle appartient déjà à cette classe aveugle par le libertinage outré du cœur; de là les discordes qui divisent les familles, le déshonneur qui s'y introduit, les scandales qui se répandent au dehors, les unions mal assorties, illégitimes, contraires aux intérêts de la religion, et dans lesquelles on traîne une vie malheureuse, image vivante de l'enfer, vers lequel on se précipite à grands pas.

Jeunes gens, tenez-vous dans le sein de vos familles le soir, ou, si vous en sortez, que ce soit toujours accompagnés de quelques parens sages, prudens, âgés, expérimentés, et qui ne vous perdent pas de vue. Abstenez-vous de toute assemblée où ne regnerait pas la décence la plus exacte dans les paroles, dans les manières, la tenue, la parure. Si vous pensez à un établissement, ne vous trouvez jamais seul avec la personne que vous avez en vue: quand on ne veut point faire de mal, on ne craint pas les témoins. Une fille bien élevée, honnête, craignant Dieu, aimant la vertu, ne parlera point à un jeune homme à l'insçu de ses parens, et hors de leur présence, ou de quelqu'un qui lui en tienne lieu. Point de promenade le soir, seul à seul: vous vous exposeriez à un grand danger de vous perdre, de perdre aussi votre réputation, et vous don-

neriez du scandale. *Quiconque fait mal hait la lumière*, dit Jésus-Christ dans l'Evangile. Joan. 3, 20. O mon Dieu! répandez sur la jeunesse fidèle l'abondance de vos grâces, afin que, connaissant les dangers qui l'environnent de toutes parts, elle les évite autant qu'elle le doit, et que, s'y trouvant engagée sans les avoir cherchés, elle s'en retire promptement, le cœur rempli d'amour pour vous et pour la vertu.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la jeunesse et qu'à elle seule; qu'on n'en conclue pas que les dangers que nous avons montrés, et que les mesures que nous indiquons ne regardent que cet âge : ce serait s'abuser étrangement. La guerre du chrétien dure toute sa vie; il doit donc se tenir constamment en garde contre les ennemis du salut, se défier continuellement de sa faiblesse, et ne jamais poser les armes, ni s'appuyer sur ses anciens lauriers; l'exemple de Salomon doit effrayer tous les âges et les hommes les plus saints.

RÉSOLUTIONS.

1. J'éviterai soigneusement toutes les compagnies dans lesquelles on se permettrait de tenir des discours contraires aux bonnes mœurs. — 2. Quand on en tiendra de cette nature en ma présence, je me hâterai de remplir les devoirs qui me sont imposés dans ce cas : je ferai taire la langue qui s'émancipe, si j'ai de l'autorité, ou quelque influence sur elle, ou, si je le puis avec prudence, j'élèverai mon cœur à Dieu; je montrerai par un air sérieux et triste que je ne prends aucune part à ces discours, et s'il m'est possible, je me retirerai incontinent du danger. — Mon Dieu! ne permettez pas que je profane jamais ma langue, en la faisant servir à proférer de mauvaises paroles, ni mes oreilles, en les y ouvrant volontairement, ni mon cœur en y mettant une affection coupable.

CHAPITRE LII.

Des danses et des bals.

I. Dans les villes, les bals et les danses se font avec plus d'éclat, et ordinairement avec plus de scandale; dans les campagnes, avec moins d'appareil, mais toujours avec danger.

Les bals qui se font en masque sont les plus condam-

nables. S'il n'est pas permis d'être déguisé dans ses paroles, sera-t-il permis de déguiser sous le masque sa profession, son nom, son sexe, sa personne, et, sous une figure ridicule, se faire un divertissement de ne paraître ni chrétien ni homme?

Saint Cyprien, saint Augustin et saint Thomas enseignent que le fard fait injure à Dieu, parce qu'il réforme ce que Dieu a formé. Le masque qui défigure l'ouvrage de Dieu, est-il moins injurieux au Créateur? Néanmoins la folie du monde va jusqu'à dire que tout homme en masque est respectable. C'est donc à dire qu'un fat, un impudent, un homme infâme, a droit, sous le masque, d'aller de pair avec un grand magistrat, avec un prince. Disons plutôt qu'il n'est rien de plus méprisable qu'un masque, et que les sages du paganisme ont regardé avec raison ces extravagantes mascarades comme indignes de l'homme, et que la religion les condamne.

II. Quant aux autres danses, on doit dire avec saint François de Sales, que, si la danse est une action de soi indifférente, les circonstances de la danse, surtout avec des personnes de différent sexe, la rendent toujours dangereuse, et rarement innocente. L'âme y reçoit des atteintes par les pensées, par les regards, par l'air de dissolution et de liberté qui règne dans ces sortes d'assemblées.

Quoi qu'en pense le monde, il ne doit pas ici nous servir de règle. Ce serait une impiété de dire que Dieu approuve le bal et la danse, lui qui nous ordonne de réprimer jusqu'à nos regards, qui nous défend même d'aimer la compagnie d'une danseuse. *N'arrêtez pas vos regards sur une femme volage*, dit le Seigneur dans les livres saints. *Gardez-vous de fréquenter une danseuse, ne l'écoutez même pas, crainte de périr par ses attraits. N'arrêtez pas la vue sur une vierge... sur une femme parée.... Leur beauté est un écueil qui en a fait périr plusieurs.* Eccl. 9. C'est un Dieu qui parle ainsi, et qui nous avertit du danger.

Nous pourrions citer l'autorité des SS. Pères, qui tous, sans exception, réprouvent les danses profanes; mais nous nous contentons de rapporter le témoignage

d'un seigneur de la cour, et grand capitaine. Voici comment il en parle dans un discours imprimé, qu'il adresse à ses enfans:

J'ai toujours cru les bals dangereux; ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience. Quoique le témoignage des saints Pères qui les condamnent soit bien fort, je tiens que, sur ce chapitre, le témoignage d'un courtisan doit être de plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui y courent moins de hasards que d'autres; cependant les tempéramens les plus froids s'y échauffent. Ce ne sont d'ordinaire que des jeunes gens qui composent ces sortes d'assemblées, lesquels ont assez de peine de résister aux tentations dans la solitude; à plus forte raison dans ces lieux-là, où la beauté des objets, les illuminations, les violons, l'agitation de la danse réveilleraient les passions dans des anarchorétes... Ainsi, je tiens qu'il ne faut point aller au bal, quand on est chrétien; et je crois que les directeurs feraient leur devoir, s'ils exigeaient de ceux dont ils gouvernent la conscience, qu'ils n'y allassent jamais. LE COMTE DE BUSSI.

Ce seigneur avait éprouvé que le bal et la danse sont dangereux à l'innocence. Combien de gens ont éprouvé qu'ils leur ont été funestes!

RÉSOLUTIONS.

1. Je m'interdis pour toujours tout bal public.—2. Si les bienséances m'obligent quelquefois de me trouver dans des bals particuliers, où peu de personnes et seulement des parens ou d'autres gens de choix seraient invités, je ne m'y rendrai qu'après avoir médité sérieusement quelque grande vérité de la religion, avoir beaucoup prié, m'être pénétré vivement de la présence de Dieu, du néant des plaisirs du monde, des dangers qu'on y court de perdre son âme: encore ne m'y déciderai-je que le plus rarement que je pourrai, et qu'avec la permission expresse d'un confesseur sage et expérimenté.—Dégoutez-moi, ô mon Dieu! de tous les plaisirs qui conviennent peu à la mortification chrétienne, et qui nuisent presque toujours au salut.

CHAPITRE LIII.

De la comédie et des spectacles.

I. SI la comédie se bornait à représenter avec décence des exemples édifians, ou les actions mémorables

des grands hommes, elle ne serait point condamnable ; mais ce n'est point là ce qu'on y voit. Tout ce qui est capable de réveiller les passions, d'exciter *la concupiscence de la chair et des yeux et l'orgueil de la vie*, s'y réunit. Car sans parler du concours et des rendez-vous de la jeunesse de tout sexe, à qui la comédie est une occasion de désordre, jugeons de la comédie par les circonstances, et par les sujets qui y sont représentés.

1. Les circonstances et l'appareil de la comédie ; les décorations agréables et enchantées, la vue des actrices, leurs parures, leur enjouement, leurs voix insinuantes, les airs tendres et passionnés des acteurs, les tours délicats sur la pudeur et l'amour profane, les traits satiriques lâchés, en passant, sur la vertu, tout cela ne fait-il aucune impression sur les cœurs ? Si l'on a peine à résister à ces impressions, étant seul, y résistera-t-on dans la dissipation du spectacle ?

2. Quant aux sujets qui sont le fond et la base de la comédie, sans compter les bouffonneries, les extravagances, les sauts et les gestes dissolus, ces femmes et ces acteurs qui exposent leur vie, en se balançant, en voltigeant indécemment sur des cordes, que voit-on dans le reste qu'une peinture des passions plus propres à les exciter qu'à les éteindre ?

Tantôt une intrigue de galanterie, une maîtresse affligée, un rival supplanté, une femme jalouse, un mari dupé. Tantôt des satires piquantes et malignes sur les différens états. D'autres fois des aventures tragiques, des trahisons, des combats, des vengeances méditées, des projets ambitieux exécutés avec succès, une conspiration, des cruautés exercées avec fureur, quelquefois même la religion, les personnes sacrées et les puissances tournées en ridicule, etc.

En vérité, un chrétien peut-il se croire innocent dans le plaisir qu'il prend à voir, à entendre ce qui excite en lui tant de passions différentes ? Et quand il serait sans passion, lui est-il permis de voir avec danger, et d'aimer avec complaisance les représentations des choses qu'il doit détester ? Dieu qui par la sainteté de sa loi nous ordonne de *veiller en tout temps* sur nos sens, sur notre esprit et sur notre cœur, pour en écarter les re-

présentations et les pensées dangereuses ; qui fera rendre compte d'une parole inutile, et des moindres dépenses superflues, peut-il approuver des spectacles qui remplissent l'esprit et l'imagination de tant d'objets vains, ridicules et séduisans? peut-il approuver qu'on y emploie un argent dont on devrait soulager tant de pauvres familles qui gémissent dans l'indigence?

II. Le monde cependant prétend avoir de grandes raisons pour les autoriser. La comédie, dit-on, est utile; elle déclame contre le vice autant que les prédicateurs. Quelle indignité de mettre le théâtre en parallèle avec l'Evangile, et de comparer la parole d'un comédien avec la parole de Dieu! La comédie, il est vrai, rend le vice ridicule, mais elle ne le rend pas odieux ; elle en fait rire, mais elle ne le fait pas pleurer; elle inspire la ruse, la défiance, le mépris d'autrui, la satire, non la charité ; elle a fait commettre des millions de péchés, et jamais elle n'en a fait détester un seul.

Vous prêchez contre la comédie, me dit un jour un homme qui avait été parmi les acteurs sur le théâtre, *vous avez bien raison; elle fait commettre cent fois plus de crimes que vous ne pouvez imaginer.* Les fruits qui croissent sur les bords du lac de Sodôme paraissent d'une beauté charmante; mais aussitôt qu'on les touche, ils tombent en poussière, et répandent une infection insupportable. Tels sont les fruits de la comédie; en s'évanouissant, ils répandent dans l'âme un air contagieux.

Mais, dira-t-on, je n'y vais que par divertissement; je n'y ai jamais eu ni mauvaises pensées ni tentations. Vous vous trompez. Etourdi par l'enchantement du spectacle, vous n'avez pas connu ce qui se passait en vous. Dans le saint lieu même, souvent vous avez eu des tentations: comment n'en auriez-vous pas à la comédie? Vous avez pensé, dans ces spectacles, aux objets que vous y voyiez et à ce qu'on y disait; vous en sortiez avec un esprit rempli d'idées profanes, qui vous ôtaient le goût des choses de Dieu et de vos devoirs, qui vous dissipaient jusque dans vos prières. D'ailleurs le plaisir de voir, d'entendre, de goûter ce qui agitait en vous tour-à-tour différentes passions, ne sont-ce pas autant de tentations? S'il vous faut quelque di-

vertissement, faites comme d'autres qui, sans aller aux bals et à la comédie, savent se divertir innocemment.

Mais, ajoute-t-on, saint François de Sales ne condamne pas les danses et les spectacles. Cela est faux. Loin d'approuver ces sortes de divertissemens, il a écrit tout ce qui est capable d'en faire connaître le ridicule, le danger et le venin. Ce grand saint, à la vérité, en faveur de ceux qui, dans certaines conjonctures qui sont rares, se voient comme forcés de s'y trouver, prescrit des précautions pour y conserver l'innocence; mais il ne plaît pas aux gens du monde de les prendre, ces précautions; ils ont donc mauvaise grâce d'autoriser leurs danses et les spectacles par le témoignage de ce saint évêque.

N'alléguez point qu'étant lié avec le monde, vous ne pouvez vous dispenser de faire comme les autres, ni vous passer de ces sortes de divertissemens. Saint Augustin vous répondra que bien d'autres plus distingués et meilleurs que vous s'en dispensent et s'en passent: pourquoi ne pourriez-vous pas faire de même? *Numquid delicatior es illo senatore? tu non potes? Ille potuit.*

Il faut donc, ajoutez-vous, vivre comme des solitaires et des misantropes. D'ailleurs ne vaut-il pas mieux aller à la comédie et au bal que de faire plus de mal? Un pareil discours dans la bouche d'un chrétien est un raisonnement insensé, qui ne mérite pas qu'on y réponde. *Ne respondeas stulto*, dit le Sage, *juxtà stultitiam suam.* Prov. 26.

RÉSOLUTIONS.

1. Je renonce pour toujours aux spectacles. — 2. Et je ne permettrai pas à ceux qui seront à ma charge de les fréquenter. — Mon Dieu, faites-moi la grâce de remplir exactement les promesses que je vous ai faites dans mon baptême, où j'ai abjuré Satan, ses pompes et ses œuvres.

CHAPITRE LIV.

Des parures et des habillemens immodestes.

On peut dire, sans crainte d'exagérer, que les personnes qui se les permettent s'avilissent elles-mêmes;

qu'elles chargent leur conscience de beaucoup de péchés sans presque même qu'elles s'en doutent, et que rien ne les excusera devant Dieu, lorsqu'elles paraîtront à son redoutable tribunal.

I. En effet, ces excès sont proscrits par l'Ecriture, les saints Pères, les païens mêmes; ils sont opposés à l'esprit du christianisme, au bonheur des familles, et ils attirent un juste mépris sur ceux qui s'y abandonnent.

Saint Paul veut que la modestie des chrétiens paraisse aux yeux de tous les hommes. *Philipp.* 4, 5. Il recommande surtout aux personnes du sexe une tenue où brillent la simplicité, la modération et la décence. Il va même jusqu'à leur interdire certains ornemens très à la mode de nos jours, mais qui ne servent qu'à nourrir l'orgueil et à fomenter la vanité. Ecoutons-le parler lui-même: *Que les femmes, lorsqu'elles se parent, le fassent avec honnêteté et modestie, sans frisures dans leurs cheveux, sans or, sans perles, sans étoffes de prix; mais selon qu'il convient à des femmes qui veulent donner des marques de piété par de bonnes œuvres.* 1. Tim. 2, 9, 10. Le prince des apôtres ne montre pas, sur ce point, moins de sollicitude et de zèle que le docteur des nations. Il invite les femmes chrétiennes à s'appliquer à orner leur intérieur avec plus de soin que ce qui se montre au dehors, les exhortant à s'abstenir d'arranger leurs cheveux avec art, de se couvrir d'or, et de mettre trop de recherche dans leur manière de se vêtir. 1 *Petr.* 3, 4. Un des grands reproches faits au mauvais riche dans l'Evangile, est d'avoir porté du luxe et de la somptuosité dans ses habits, et de n'avoir pas fait l'aumône. *Luc*, 16, 19, 20, 21. Elles sont épouvantables aussi les menaces que Dieu fit autrefois aux filles de Sion, par l'organe d'un de ses prophètes, à cause de la fierté de leur démarche, de l'excès de leur parure, du défaut de modération dans leur mise. *Is.* 3.

Instruits à l'école de Jésus-Christ, des prophètes et des prédicateurs de l'Evangile, les Pères de l'Eglise semblent n'élever qu'une voix contre le luxe des habits, et tout ce qui peut s'y montrer en opposition avec les règles sévères de la plus exacte modestie. Tertullien remarque deux sortes d'excès chez les femmes relative-

ment à notre objet. Il trouve le premier dans l'or, les pierres précieuses, la somptuosité de l'habillement; et il taxe cet excès de crime d'ambition: *Illic crimen ambitionis intendimus;* il découvre l'autre dans l'art recherché qu'elles emploient à leur chevelure, au poli de la peau, et à faire paraître ce qui attire sur elles les regards; et il ne craint pas de donner à ce dernier le nom odieux de prostitution: *Huic prostitutionis.* Selon saint Cyprien, il ne convient qu'aux filles qui ont abjuré toute pudeur, et qu'aux femmes perdues de mœurs, d'étaler des habits et des parures trop ornés, ainsi que les attraits des formes et de la taille du corps. Il ajoute que les personnes qui mettent le plus d'importance à leur mise, sont aussi celles qui font le moins de cas de la vertu. Plus l'homme extérieur, c'est-à-dire le corps, reçoit de culture et d'ornemens, plus l'intérieur est négligé et souffre de dommage, dit saint Augustin. Saint Jérôme assure que les filles qui ornent leur tête, font tomber leurs cheveux sur leur visage, se servent d'artifice pour se donner du poli, se colorent les joues, portent des manches serrées, des robes sans plis, des chaussures ornées de frisures, périssent en s'affichant comme à l'enchère, tout en conservant le nom de vierges: *Ut sub nomine virginali vendibiliùs pereant.* Il regarde aussi les jeunes gens qui se frisent et qui se parfument, comme des pestes et des poisons qui tuent la pudeur: *Quasi quasdam pestes et venena pudicitiæ.*

Mais laissons les citations des Pères qu'il serait facile d'accumuler ici: lss païens eux-mêmes nous donnent des leçons qui ne sont pas moins sévères que celles de ces docteurs de l'Eglise. Afin de détourner les femmes honnêtes de l'amour du luxe et des vanités, dont les suites sont toujours funestes aux mœurs, l'ancienne Sparte ne permettait qu'aux courtisanes l'usage des parures ornées d'or et de fleurs. Nous voyons dans un historien grave, qui a écrit sa vie, que l'empereur Auguste avait coutume de dire qu'un vêtement où éclatait la somptuosité et la mollesse, était l'étendard de la superbe et le repaire du libertinage: *Vestitus insignis ac mollis superbiæ vexillum est, nidusque luxuriæ.* Ap. Sueton.

Le Saint-Esprit nous dit dans l'Ecriture, que l'habillement, certain ris immodéré, et la démarche de l'homme annoncent ce qu'il est, c'est-à-dire, qu'ils le trahissent et qu'ils découvrent l'intérieur de son âme: *Amictūs corporis, et risus dentium, et ingressus hominis, enuntiant de illo.* Eccl. 19, 27. Quel jugement peut-on donc porter des personnes qui osent fouler publiquement aux pieds les règles les plus communes de la bienséance et de la modestie naturelle? Ont-elles droit d'exiger qu'on croie à leur vertu, tandis qu'elles produisent au dehors et avec art ce que la vertu commande de cacher et d'oublier? *La recherche de plaire par la beauté*, dit encore Tertullien, *ne vient point d'une conscience sans tache*: on sait que naturellement c'est un piége tendu pour attirer au crime.

Et qui ne voit quelle opposition il y a entre une conduite semblable et l'esprit de notre religion sainte? *Ignorez-vous*, dit saint Paul, *que vos corps sont les membres de Jésus-Christ? Prendrai-je donc les membres de Jésus-Christ pour en faire les membres d'une prostituée?* 1 Cor. 6, 15.

Dans le baptême, on a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres: or, n'est-ce pas renouer avec lui, arborer en quelque sorte l'étendard de ses pompes, et travailler de concert avec lui pour perdre les âmes, que de se parer d'une manière si peu décente et si peu conforme à la modestie chrétienne?

Serait-il nécessaire de montrer encore combien le luxe et l'immodestie des habits attirent de maux dans les familles? Si une femme a ce luxe en tête, quel ennui ne cause-t-elle point à son époux? quelle dépense peut suffire à son ambition? à quel artifice ne recourt-elle pas pour déguiser, cacher l'emploi qu'elle fait de l'argent qui lui est confié? N'en viendra-t-elle point jusqu'à contracter des dettes; jusqu'à voler dans la bourse du chef; jusqu'à vendre secrètement des effets, des denrées? enfin jusqu'à détourner sur des domestiques ou sur d'autres personnes innocentes, les soupçons odieux qui naîtront tôt ou tard de sa conduite pleine d'artifices et d'infidélités? Mais quelle source féconde de jalousies, de divisions, de troubles et de scandales,

s'il arrive que l'époux prenne ombrage d'un luxe si recherché, si condamnable! Parlerons-nous de la dureté qu'on a pour les pauvres, auxquels on refuse dédaigneusement l'aumône? de la ruine des ménages que la fureur de vouloir suivre toutes les modes met à la gêne, ou même renverse de fond en comble? Quelle pitié de voir une mère parée, à la tête d'une famille où des enfans à demi nus demandent inutilement du pain, manquent d'instruction et de toute ressource pour en acquérir!

Le luxe est aujourd'hui poussé si loin, il est si généralement répandu, qu'on a peine à connaître, à la mise, les différens rangs de la société: la suivante veut briller comme sa maîtresse; la bourgeoise comme la femme de condition; l'ouvrier, le journalier, le domestique emploie à sa parure tout le produit de son travail, de ses journées, de ses gages.

II. Cependant on s'étonne et on se plaint des progrès effrayans que font de jour en jour, au milieu de nous, la dépravation des mœurs et l'impiété qui en est la suite ordinaire. Sur quoi peuvent être fondés cette surprise et cet étonnement? Une des principales causes de ces calamités publiques ne saute-t-elle pas aux yeux de tous ceux qui veulent les ouvrir sur ce qui se passe? Les personnes du sexe ne savent plus comment se mettre aujourd'hui pour attirer sur elles les regards, pour faire parade de leur beauté, pour plaire. Elles empruntent du théâtre même leurs modes; elles exposent aux yeux des nudités scandaleuses, ou si elles les déguisent, c'est avec un art plus séduisant encore: il leur faut des robes presque sans plis; qui découvrent leurs épaules; qui laissent paraître leur gorge, qui n'aient presque point de manches, qui dessinent toute la finesse de leur taille: leurs bas même sont à jour, et leur tête est un printemps artificiel. Comment les mœurs pourraient-elles se conserver pures au milieu de tant de piéges, de tant de scandales, de tant de dangers de séduction?

Filles et femmes mondaines, qui bravez ainsi toutes les règles de la bienséance et de la modestie, dont l'observation siérait si bien à votre sexe et en ferait un des

plus beaux ornemens, apprenez une fois combien votre vanité et votre manière indécente de vous habiller vous rendent coupables devant Dieu. Vous êtes, dit un ancien docteur, les portes funestes par où le démon entre librement dans les cœurs: *Tu es diaboli janua.* Aussi perfides que lui, et non moins criminelles que la première femme, vous tentez les hommes; et vous les portez à des transgressions aussi pernicieuses, dans les suites que criminelles en elles-mêmes: *Tu es arboris illius resignatrix.* Désertant les premières la loi du Seigneur, vous cherchez des complices dans votre révolte: *Tu es divinæ legis prima desertrix;* et par vos ruses pleines de perfidie, par le poison attrayant de vos manières séduisantes, le scandale énorme de vos parures immodestes, vous réussissez à tuer la plupart des imprudens qui arrêtent sur vous leurs regards: *Tu hominem elisisti.* Oui, elles portent la mort jusqu'au fond du cœur des hommes, ces formes que vous vous plaisez à faire ressortir, et que vous ornez avec tant de soin; vous servez donc de glaive à la mort: *Et facta es gladius illi.* Tertull. de hab. mulier.

Qui pourrait calculer le nombre prodigieux de péchés dont un pareil luxe est la source? Qui est-ce qui en portera la peine dans l'éternité malheureuse? Sans doute ceux qui ont l'imprudence de les commettre. Mais les misérables qui y auront donné lieu et qui en auront été les premières causes, qu'en sera-t-il d'elles au jugement du souverain juge? Il a déjà prononcé leur sentence: *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive!* Matth. 18, 7.

III. On ne manque cependant pas de prétextes pour se rassurer. C'est la mode, dit-on; je me couvrirais de ridicule si je m'en écartais trop; je n'ai point d'intention mauvaise: j'en fais moins que beaucoup d'autres qui passent pour honnêtes.

De bonne foi, croyez-vous que ces vaines excuses vous exempteront de condamnation au redoutable tribunal de Dieu? c'est la mode; oui, mais cette mode est mauvaise: elle a été inventée au théâtre; elle n'est propre qu'à enflamm r des passions toujours prêtes à s'allumer....Vous encourriez le blâme et vous paraî-

triez ridicule si vous ne vous mettiez pas comme les autres! N'y a-t-il donc plus de modèle de modestie et de retenue dans la ville ou le bourg que vous habitez? Et quand il n'y en aurait point (ce qui serait bien déplorable), faudrait-il rougir de la vertu et craindre de reconnaître Jésus-Christ devant les hommes, afin qu'il ne vous reconnût pas lui-même aux yeux de son père céleste? De qui seriez-vous blâmée? De quelques personnes légères, imprudentes, que le démon tient dans ses liens, et qui, n'ayant pas le courage de suivre votre exemple, chercheront à se dédommager de ce qui leur porte envie en vous par quelques railleries et quelques sarcasmes. Mais n'est-ce pas ainsi qu'un monde libertin et maudit en agit tous les jours contre quiconque ne partage pas sa perversité, sa corruption? La porte du ciel serait-elle si étroite, s'il était possible d'y entrer en faisant comme la plupart font? Dussiez-vous paraître plus ridicule que vous le dites et même que vous le pensez, ne devriez-vous pas porter cette ignominie à la suite de Jésus chargé d'humiliations, d'opprobres et d'un gibet infâme, à cause de vous et pour votre amour? Si quelques personnes vous blâment, combien d'autres admireront votre courage, loueront votre vertu, et s'efforceront peut-être de marcher sur vos traces!... Vous n'avez pas de mauvaise intention: cela est-il bien certain? Cherchez jusqu'au fond de votre cœur; portez-y le flambeau de la lumière qui éclaire tout et qui ne flatte jamais. Voudriez-vous être surprise par la mort dans l'accoutrement où vous osez vous montrer? Ah! qu'il est facile de se faire illusion pendant qu'on jouit de la santé, qu'on est jeune encore, et qu'on se croit très-éloigné du terme de la vie, et du jugement qui suit de près! Mais qu'on pense différemment quand on se voit à la porte de l'éternité, à la veille d'être jugé! Je veux cependant que votre intention ne soit pas mauvaise à vos propres yeux; que même vous ne mettiez aucune complaisance blâmable dans votre parure immodeste, et qu'enfin vous détestiez la tyrannie de la mode tout en la suivant de trop près: échapperez-vous encore à la rigueur de celui qui juge les justices mêmes? Si vous ne pensez pas

mal, vous agissez mal, et ce ne peut être de bonne foi dans une matière où la raison et le sentiment naturel parlent eux-mêmes, quand on ne les a pas encore volontairement étouffés.... Enfin, dites-vous, j'en fais moins que beaucoup d'autres qui passent pour honnêtes. Soit; mais vous faites encore plus que la sévérité de l'Evangile ne vous en permet; vous transgressez donc la règle sur laquelle vous serez jugée: quel sera votre sort?

RÉSOLUTIONS.

1. Je m'habillerai désormais selon ma condition; mais un de mes plus grands soins sera de me conformer, dans ma mise, aux règles saintes de la plus exacte modestie. — 2. J'aurai constamment de l'horreur pour toute mode immodeste, et je ne m'y conformerai jamais, quoi qu'il puisse m'en coûter. — O mon Dieu! plutôt mourir que de devenir la cause criminelle de la perte d'une seule âme.

CHAPITRE LV.

Des mauvais livres.

I. Si l'on faisait contre l'intérêt d'un royaume ce que l'on fait contre la religion, il serait bientôt détruit. Le démon n'a rien inventé de plus efficace pour corrompre les mœurs et la foi, que les mauvais livres. Si la religion n'était pas l'ouvrage de Dieu, elle serait déjà détruite par ce moyen pernicieux.

Des mauvais livres, les uns inspirent l'esprit du monde, l'impureté: tels sont certains romans, les histoires d'intrigues galantes, les poésies et les comédies obscènes. Les autres inspirent l'erreur, l'impiété et l'athéisme; tels sont les livres écrits contre l'Eglise romaine, les satires contre la religion, les libelles remplis de calomnies contre les personnes sacrées.

Les personnes de condition, étant plus en état de soutenir la religion par leurs exemples, ayant plus d'autorité et plus d'éducation, doivent aussi être plus en garde contre l'ennemi du salut. Il leur tend des piéges plus séduisans pour les pervertir, et y réussit par les mauvais livres.

II. Quelle horreur n'aurait-on pas de ces livres abominables, si l'on en connaissait les auteurs, la plupart apostats, sans religion, sans pudeur, gens proscrits, dignes de la roue et du feu! Comment des personnes d'honneur peuvent-elles faire leur occupation de telles lectures?

Vous ne voudriez pas meubler vos appartemens des choses qui auraient appartenu à des gens infâmes; et vous en remplissez votre esprit; vous meublez votre mémoire des productions honteuses de ces auteurs détestables. Vous auriez horreur d'entrer en commerce avec le démon; cependant vous le faites, lorsque vous lisez des livres qui sont les organes de Satan. *Dieu nous parle et nous instruit par les bons livres*, dit un saint Père, *et le démon parle et séduit par les mauvais.* Vous auriez honte de faire instruire vos enfans par des gens décriés et sans honneur, et vous vous instruisez vous-même à votre perte, par leurs ouvrages et par leurs livres.

Si un écrit séditieux contre le roi et le bon ordre de l'état tombait entre vos mains, loin de le lire et de le communiquer, vous le condamneriez au feu, et vous n'avez point d'horreur de communiquer aux autres et de lire des libelles infâmes, écrits contre ce que vous avez de plus sacré et de plus cher au monde, qui est la religion et la pureté des mœurs!

III. Nous lisons ces livres, dit-on, pour nous former, et pour apprendre la langue dans sa pureté. Mais n'y a-t-il pas de bons livres pour vous former l'esprit? *Par la lecture des mauvais*, dit saint Augustin, *on n'apprend pas à devenir éloquent, mais à devenir vicieux: on y apprend à connaître le mal sans horreur, à en parler sans pudeur, à le commettre sans retenue.* On veut, par ces lectures, se former l'esprit, et l'on s'y pervertit. On y perd la droiture du jugement, on y apprend à être pointilleux, impudent, incrédule et athée. De là vient que certaines gens, qui raisonnent en hommes sensés sur les affaires du monde, ne raisonnent qu'en pitoyables sophistes sur la religion. Les livres qui les ont séduits n'étant remplis que de fausses suppositions, de faux principes, de faux raisonnemens, et d'un faux

brillant, dès qu'on les a goûtés, c'est un mal presque incurable. On a en horreur tous les bons livres; on n'est même presque plus capable de raisonnement en matière de religion et de bonnes mœurs.

Etrange bizarrerie de ces esprits égarés! Trouvent-ils dans un bon livre quelques faits merveilleux et édifians, ils n'en croient rien. Trouvent-ils dans un mauvais livre des impertinences, des faussetés, des faits supposés, contre l'Eglise, ils les croient. Rencontrent-ils quelques réflexions solides sur l'autre vie, sur les maximes de l'Evangile, dans un livre de piété, ils s'en dégoûtent. Trouvent-ils quelques fades plaisanteries contre la pudeur, quelques traits ridicules contre la religion, dans un libelle, ils le goûtent et le dévorent. C'est donc ainsi que *Dieu abandonne ces esprits orgueilleux à leurs sens réprouvés*. O aveuglement qui leur fait prendre la vérité pour le mensonge et le mensonge pour la vérité!

Si un homme avait le sang corrompu, le verrait-on, au mépris des médecins, faire usage du poison pour se rétablir? Pourquoi, vous qui avez tant de passions, l'empoisonnez-vous encore par ces lectures envenimées, au mépris des livres des piété, et des pasteurs qui sont destinés à vous instruire?

Plus un mauvais livre vous paraît agréable, rempli de traits délicats et éblouissans, plus il est pernicieux. Plus le poison en est doux, et plus il est dangereux. Un mauvais livre est le plus cruel ennemi que vous ayez dans votre maison: condamnez-le au feu, il ne mérite pas une autre destinée. Si vous le gardez, c'est une vipère qui tôt ou tard vous fera des blessures mortelles.

Malheur à ceux qui composent de tels ouvrages! Malheur à ceux qui les impriment, qui les autorisent, qui les vendent, qui les distribuent, qui les prêtent! Avec quelle force les magistrats emploiraient-ils leur autorité pour supprimer un écrit contre le prince, et en punir les auteurs! L'intérêt de Dieu est le seul pour lequel on manque de zèle. On voit une foule de livres contre l'Eglise, contre la religion, contre la pureté des mœurs; les magistrats s'endorment; les pères, les maî-

tres les permettent ; les pasteurs se récrient, et on les méprise. On devrait verser des larmes de sang sur de tels abus.

RÉSOLUTIONS.

1. Je regarderai toute ma vie les mauvais livres comme un poison dont il ne faut pas infecter son esprit, si on veut sauver son ame. — 2. Je veillerai soigneusement sur les personnes qui dépendent de moi, afin de les empêcher de lire rien qui puisse corrompre leur cœur, gater leur esprit, et leur inspirer de l'éloignement pour la religion, du mépris pour ses ministres, de l'insoumission envers l'autorité de l'Eglise. — 3. En conséquence, si je découvre jamais dans ma famille des romans, des comedies, des livres impies ou hérétiques, je me hâterai de les détruire.— O mon Dieu ! ne permettez pas que ni moi, ni ceux de qui je dois répondre devant vous, nous nous exposions à nous perdre pour l'éternité par de mauvaises lectures.

CHAPITRE LVI.

Des bons livres.

Il faut lire de bons livres pour s'instruire de la religion, et pour conserver le souvenir de ce qu'on en sait déjà. Il faut en lire encore pour nourrir son âme de pensées et de sentimens salutaires. Mais si on veut éviter de graves inconvéniens, il est indispensable d'user de beaucoup de prudence dans le choix des livres, et si on désire de recueillir un fruit solide de ses lectures, il faut lire avec précaution et avec méthode.

I. *Tout homme qui ne connaît pas Dieu*, dit saint Jérôme, *est un animal.* Saint Bernard veut qu'il soit encore de pire condition. Cependant une ignorance qui va jusqu'à ce point n'est pas aussi rare qu'on le pense: saint Paul la reprochait déjà à quelques fidèles de son temps. Il est vrai qu'on n'ignore pas qu'il y a un Dieu: serait-il possible qu'il y eût des athées de conviction? Mais combien ont de Dieu des idées fausses! combien qui rabaissent sa majesté infinie, limitent sa puissance sans bornes, avilissent sa sagesse incompréhensible, nient sa providence qui embrasse l'univers, font injure à sa justice et à sa miséricorde, dont le règne s'étend sur tous les êtres créés! N'est-ce pas ignorer Dieu que

de lui attribuer, par exemple, une indifférence oisive pour les choses de la terre? que de prétendre qu'il a livré le monde à un hasard aveugle, ou à un destin inévitable et irrésistible? que de s'imaginer qu'il se soucie peu qu'on l'aime ou qu'on le haïse, qu'on le loue ou qu'on le blasphème, qu'on le serve ou qu'on le déshonore, qu'on marche dans les routes du vice, ou qu'on suive les sentiers de la vertu? Est-ce connaître Dieu que de croire qu'il a placé dans certains astres une influence secrète sur le caractère, sur les passions et la destinée des hommes en cette vie; dans des songes fortuits, des pronostics de ce qui doit arriver d'heureux et de funeste; dans certaines rencontres, des annonces de bonheur ou de malheur; dans certains jours, le succès prospère ou contraire d'une entreprise, etc.? A combien de chrétiens ne peut-on pas dire avec l'Apôtre, qu'ils ignorent Dieu, qu'ils le méconnaissent et l'outragent par les idées indignes qu'ils s'en forment! *Ignorantiam Dei quidam habent.* 1 *Cor.* 15. 34.

On en voit encore qui, exempts de ces excès condamnables, tombent dans d'autres également pernicieux. Leur ignorance en matière de religion va jusqu'à ne savoir point qu'il y a un seul Dieu en trois personnes réellement distinctes; que c'est la seconde personne qui est revêtue de notre nature; que cet Homme-Dieu a souffert, a été crucifié, est mort pour nous racheter du péché, de l'esclavage du démon et de la la mort éternelle. Ils ne connaissent guère mieux l'immortalité de notre âme, l'éternité des peines pour les méchans, des récompenses pour les bons. A l'égard des sacremens, à peine en savent-ils le nombre et qui les a institués. Si vous leur demandez quelle est la nature de chaque sacrement en particulier, quels en sont les effets, avec quelles dispositions il faut le recevoir, ils ne peuvent vous répondre. Ils ne sont pas plus instruits sur les commandemens. Ils prient sans presque aucune notion sur les dispositions qu'exige la prière, sur les effets qu'elle opère. Ils vont à la messe sans savoir ce que c'est que la messe; à la table sainte sans pouvoir dire ce qu'on y reçoit: on en a vu qui croyaient que la sainte hostie contenait le symbole des apôtres.

Des chrétiens si peu intruits ont-ils une foi suffisante? adorent-ils Dieu en esprit et en vérité? sont-ils en état de profiter des moyens que la religion nous offre pour nous aider dans l'affaire périlleuse de notre salut? sont-ils capables de recevoir aucun sacrement? et pourrait-on, sans prévariquer, les admettre à l'office intéressant de parrain et de marraine?

Et comment remplissent-ils les principaux devoirs du christianisme, ainsi que les obligations le plus étroites de leur état? S'ils sont chefs de famille, ils élèvent leurs enfans comme des brutes.

L'incertitude, le doute, la présomption, l'erreur, le vice; voilà les compagnons presque inséparables de l'ignorance en matière de religion : on pourrait y en ajouter encore d'autres non moins fâcheux.

O vous qui pensez si indignement de Dieu et de ses augustes attributs, hâtez-vous d'en chercher des idées plus saines et plus conformes à la vérité. Il s'est révélé lui-même; apprenez dans de bons livres ce qu'il a daigné nous faire connaître de lui. Et vous, qui avilissez le père des humains par vos conceptions puériles et superstitieuses, étudiez aussi dans des livres choisis la religion qui n'enseigne que des dogmes dignes du souverain Etre, de sa providence soigneuse pour le gouvernement du monde, de sa bonté, de sa justice et de sa miséricorde envers les hommes. Il n'est point de moyen plus efficace pour bannir promptement les ténèbres de l'ignorance, que des lectures lumineuses, appropriées, faites avec de bonnes dispositions. Ceux qui ne savent pas lire doivent assister aux instructions familières de leurs pasteurs, ou se faire instruire en particulier; ils n'ont point d'autres ressources, et rien ne peut les exempter de ce devoir.

II. Autant la lecture des mauvais livres est pernicieuse par les effets déplorables qu'elle opère sur l'esprit et le cœur de la plupart de ceux qui ont l'imprudence de se la permettre, autant la lecture des bons livres est utile à ceux qui y ont recours avec de sages dispositions.

Dieu se servit autrefois de ce moyen pour dessiller les yeux à des idolâtres, pour les tirer des ténèbres

profondes dans lesquelles ils étaient plongés dès leur enfance, pour leur faire connaître la beauté de la doctrine chrétienne, leur en inspirer de l'amour, et les engager à embrasser une religion qui parle dignement de la Divinité, qui montre à l'homme sa véritable grandeur, la vraie source de sa dégradation et de sa misère, qui le console dans ses peines, le secourt dans sa faiblesse, l'anime au bien par des promesses magnifiques pour la vie future. Plusieurs reconnurent à ces traits que notre religion sainte avait son origine dans le ciel, et qu'elle était un présent que le Tout-Puissant avait fait aux hommes dans sa miséricorde. Que d'hérétiques aussi ont, par le même moyen, ouvert les yeux à la lumière de la foi, et, renonçant à leurs erreurs, sont rentrés sincèrement dans le sein de l'unité catholique! Que d'hommes, long-temps infatués des vanités du monde, en ont enfin connu le vide et les ont abjurées, afin de servir Dieu loin des dangers, avec plus de liberté et moins d'entraves! Ne sont-ils pas nombreux les exemples de conversion qu'ont donnés de grands pécheurs, lesquels ayant vu, dans d'excellens livres, une vive peinture de l'état affreux de leur âme, des périls dont ils ont été assiégés de toutes parts, des calamités effroyables auxquelles les exposaient, pour l'éternité, les désordres de leur vie passée, se sont convertis, sont revenus franchement à Dieu et ont persévéré avec courage, jusqu'à leur dernière heure, dans les exercices de la pénitence et des autres vertus chrétiennes? N'est-ce pas encore la lecture que nous conseillons qui a soutenu une multitude d'âmes saintes dans les voies étroites de la justice, les empêchant de se laisser emporter au gré des passions, séduire par les maximes perverses, entraîner par les exemples pernicieux?

S'étonnera-t-on de ces effets admirables quand on considérera qu'un bon livre est, dans la main de la miséricorde céleste qui nous parle en même temps par la grâce intérieure, un maître qu'elle nous donne, afin que nous puissions puiser auprès de lui, en tout temps, des leçons pleines de lumières et de sagesse?

En effet, ici il nous apprend ce que nous devons croire pour avoir une foi distincte de nos augustes mystères.

Là, il nous montre le bien qui nous est commandé, et nous porte à l'entreprendre, en même temps qu'il nous suggère les moyens et la manière de le faire, plus loin, c'est un vice qu'il nous dépeint sous de hideuses couleurs afin de nous en inspirer de l'éloignement, ensuite, descendant avec nous au fond de notre cœur, il en examine tous les plis, et, s'il y trouve quelques vestiges de ce vice, il nous indique ce que nous devons faire pour le détruire en nous; si nous en sommes exempts, il nous prescrit les mesures à prendre pour nous en préserver à jamais. Commençons-nous à nous laisser abattre par une lassitude dangereuse et presque désespérante? il nous console, nous rassure et nous exhorte. Présumons-nous, au contraire, de la miséricorde divine, ou nous reposons-nous sur nos propres forces et sur les victoires remportées dejà sur l'ennemi du salut? il nous représente alors avec force notre faiblesse extrême, la multitude des dangers séduisans qui nous environnent, la sévérité rigoureuse des jugemens de Dieu, l'incertitude où nous nous trouvons de notre état, ne sachant point si nous sommes dignes d'amour ou de haine: *Nescit homo, utrùm amore an odio dignus sit.* Eccl. 9. 1. Enfin, c'est Dieu qui nous parle par ce bon livre, dit saint Augustin: *Quandò legis, Deus tibi loquitur.* Enarr. in psal. 85. F.

Concluons donc que nous avons besoin de recourir souvent à ce sage maître. Car nous portons au dedans de nous un foyer de penchans malheureux, qui nous pousse vivement au mal; au dehors, nous vivons au milieu d'un monde qui nous met continuellement en péril; le démon nous fait aussi la guerre sans relâche, cherchant les endroits faibles par où il pourra faire entrer la tentation dans notre imagination, et de là dans notre cœur; enfin nos occupations nous dissipent, et en en nous dissipant elles interrompent, pour ainsi dire, l'exercice de cette vigilance habituelle, sans laquelle nous avons tout lieu de craindre la surprise. Ainsi peu à peu les impressions salutaires qu'ont produites en nous les instructions que nous avons entendues s'affaiblissent, les bonnes pensées, les pieux mouvemens, qui ont été le résultat de ces instructions, se présen-

tent plus rarement, et nos résolutions enfin nous échappent. Une lecture réfléchie et fréquente viendrait puissamment à notre secours. On voit des ouvriers et des ouvrières qui tiennent des romans ouverts devant leurs yeux, et y jettent de temps en temps des regards; hélas ! dans quel dessein ? Pourquoi n'en faisons-nous pas autant, pour nous armer contre les dangers qui nous environnent sans cesse, et pour nous animer à travailler courageusement à notre salut ? Du moins imitons ces familles pieuses, où l'on fait une lecture spirituelle, tous les soirs, immédiatement avant de se retirer pour aller prendre son repos.

III. Mais s'il est utile de lire pour s'instruire et se fortifier, il n'est pas moins nécessaire d'user d'une très-grande prudence dans le choix des livres qu'on se propose de se procurer et de lire. Il y en a beaucoup qui, sous des titres apparens et trompeurs, cachent une doctrine empoisonnée et remplie d'erreurs que l'Eglise a proscrites.

Le moyen de se préserver du danger de la séduction est facile. C'est de n'acheter et de ne lire que des livres dont un pasteur instruit, prudent et connu pour être très-orthodoxe, vous conseillera la lecture. Cependant tout livre qui est bon ne convient pas indifféremment à toute sorte de personnes. Il est sage, souvent même nécessaire, de prendre l'avis de son confesseur avant que d'entreprendre la lecture de quelque livre que ce soit, en matière de religion et de spiritualité.

IV. Mais quand vous voudrez lire, invoquez auparavant le secours d'en-haut par une courte aspiration vers Dieu. Sans la grâce intérieure, vous ne tireriez aucun profit surnaturel de quelque lecture que ce fût. Lisez trait à trait pour vous pénétrer de ce qui peut vous être applicable, ou vous instruire. Ne craignez pas de relire plusieurs fois le chapitre qui vous intéresse le plus. Quand vous avez quitté le livre, entretenez-vous intérieurement quelque temps de ce que vous y avez lu. Revenez plusieurs fois dans la journée sur le même objet. Formez toujours quelques résolutions conformes à vos besoins, et que vous mettrez sur-le-champ en pratique. Il est bon encore de commencer vos lectures

par la préface, et de suivre méthodiquement jusqu'à la fin, même de relire une seconde et une troisième fois le même livre.

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque la lecture des bons livres est si utile, même si nécessaire, je ferai ce qui dépendra de moi pour avoir recours tous les jours à ce moyen de salut. — 2. Mais je ne lirai point un livre, quelque bon qu'il paraisse, sans avoir préalablement pris l'avis d'un pasteur éclairé et dont la doctrine soit bien connue. — 3. Enfin je prendrai les précautions indiquées ci-dessus, afin de tirer de mes lectures un fruit salutaire et solide. — Mon Dieu, présidez à toutes mes lectures par le secours de votre grâce, afin qu'elles me servent à vous connaître, à vous aimer, à me connaître aussi moi-même, et à m'aider dans l'entreprise de mon salut éternel.

CHAPITRE LVII.

De l'amour du prochain.

Cette vertu est nécessaire : quels en sont les motifs? Cette vertu est rare : quels en sont les obstacles?

I. *Vertu si nécessaire*, que si entre tous les hommes qui sont sur la terre, il y en avait un seul que nous n'aimassions pas, ce serait assez pour être rejeté de Dieu. *Quand je parlerais le langage des anges*, dit saint Paul, *si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.* Voilà le grand commandement du Sauveur ; si vous l'accomplissez, disait saint Jean, tout est accompli. Vertu si excellente, qu'elle est au dessus de tous les sacrifices : *Majus est omnibus holocautomatibus et sacrificiis.* Marc. 12. Vertu aussi indispensable que l'amour de Dieu, puisque le précepte d'aimer le prochain est semblable à celui d'aimer Dieu, et qu'on ne peut accomplir l'un sans l'autre. *Celui qui hait son frère, et qui dit qu'il aime Dieu, est un menteur*, dit saint Jean ; *car s'il n'aime pas son prochain qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas?* 1. Joan. 4.

Vous devez donc aimer le prochain ; mais par quels motifs ? Vous devez l'aimer, parce que Dieu commande de l'aimer, et parce que Dieu l'aime. Vous devez l'aimer, parce qu'il est votre frère, l'image et l'enfant

de Dieu. Vous devez l'aimer, parce qu'il est aimé de Jésus-Christ, qu'il est racheté de son sang, qu'il est destiné au ciel aussi-bien que vous. Vous seriez bien déraisonnable de ne pas aimer celui qu'un Dieu a plus chéri que sa propre vie. Vous devez enfin aimer le prochain quel qu'il soit, parce que les sentimens que vous en avez rejaillissent sur Jésus-Christ : *mihi fecisti.* Si vous haïssez ou si vous aimez votre frère, c'est Jésus-Christ que vous haïssez ou que vous aimez.

J'aime tout le monde, direz-vous, je n'ai point d'ennemis. Ce n'est pas assez de le dire. Aimez votre prochain, non pas en paroles, mais aimez-le *comme vous-même*, dit Jésus-Christ. Vous devez donc l'aimer plus que vos biens, et les perdre plutôt que de perdre la charité : *Perde pecuniam*, dit le Saint-Esprit, *propter fratrem et amicum.* Eccl. 29. Vous devez faire aux autres ce que vous voudriez raisonnablement qu'on fit à vous-même ; penser d'eux comme vous voudriez que l'on pensât de vous ; ne jamais leur faire et jamais dire ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ou qu'on dît de vous.

Un solitaire, ayant mené en apparence une vie fort imparfaite, se trouva néanmoins si consolé à la mort, que son supérieur lui ayant demandé d'où lui venait ce grand contentement, il répondit : *Mon père, j'ai tâché toute ma vie de pratiquer le grand précepte du Seigneur, d'aimer tout le monde, de supporter mes frères, de leur rendre service, de ne faire mal à personne, de ne parler, de ne juger mal de personne, de ne parler, de ne juger mal de qui que ce soit, et de penser du bien de tous. Voilà ce qui fait ma consolation et qui, malgré mes imperfections, me donne tant de confiance pour aller paraître devant Dieu.* — *Ah! mon frère*, lui dit le supérieur, *mourez en paix ; heureux d'avoir vécu dans de si saintes dispositions !*

II. Oh ! que cette vertu est rare et inconnue ! et que d'illusions sur ce point ! Tel croit pratiquer de grandes vertus qui ignore celle qui donne le prix à toutes les autres. Combien de personnes, sous les dehors d'un vie régulière, cachent une humeur dure et farouche, et qui ne savent ce que c'est que bienveillance, affabilité, ménagement, condescendance ! Tel passe pour un

bon chrétien, que n'a pas même les principes du christianisme, qui se choque de tout, qui s'irrite d'une parole, qui s'ombrage de rien, qui n'épargne, qui n'excuse, qui ne supporte personne. Y a-t-il manières plus sèches, ressentimens plus vifs, railleries plus mordantes, médisances plus artificieuses, que dans certaines gens qui se croient offensés et qui se piquent cependant d'être irréprochables?

Eh ! hypocrites, ignorez-vous qu'un acte de douceur et de charité *vaut mieux que tous les sacrifices ?* Semblables aux Pharisiens, vous vous savez bon gré de n'être pas comme les autres : *Non sum sicut cœteri.* Mais ne savez-vous pas que sans la charité vous n'avez qu'un fantôme de religion, et que c'est par elle qu'on connaît les vrais serviteurs de Dieu?

Les obstacles à la charité sont ordinairement ces trois vices : l'avarice, l'orgueil et l'envie. Vous n'aimez pas un homme, parce qu'il n'est pas dans vos intérêts ou parce qu'il vous a fait tort dans vos biens : voilà un effet de l'avarice. Vous ne pouvez souffrir une personne, parce qu'elle vous contredit et n'est pas de votre sentiment, ou parce qu'elle a dit une parole contre vous, ou parce qu'elle réussit et qu'elle prospère ou parce qu'on l'approuve et qu'on l'estime, tandis qu'on ne pense pas à vous; c'est orgueil et envie : trois vices que Dieu a en horreur.

Vous regardez un scélérat comme un abominable ; mais vous êtes encore plus abominable aux yeux de Dieu, si vous êtes sans charité. Un grand pécheur qui a des sentimens de charité pour tous, est bien près du royaume de Dieu, et sera plutôt converti qu'un chrétien qui se croit vertueux, et qui vit sans charité.

Si votre prochain a de grands défauts, croyez que vous en avez encore de plus grands que vous ne connaissez pas; n'aimez pas ses défauts et ses vices, mais aimez sa personne. Les défauts d'autrui ne sont pas un titre pour le haïr, autrement vous haïriez tous les hommes, puisqu'aucun n'est exempt de défauts. Plus les défauts du prochain sont grands, plus il est digne de votre charité; supportez-le, ayez-en compassion ; n'en parlez pas, à moins qu'il ne soit nécessaire ou utile, et priez pour lui.

RÉSOLUTIONS.

1. Afin d'aimer saintement mon Prochain, je considérerai dans sa personne l'œuvre de Dieu, le prix du sang de Jésus-Christ, mon compagnon dans le voyage périlleux de cette vie, destiné, comme moi, au bonheur du ciel. — 4 Je me garderai bien de lui donner le moindre scandale. — 3. Si je remarque en lui des défauts, ou même des vices, j'en aurai compassion, je prierai pour lui, et je penserai qu'il vaut peut-être mieux que moi; que ce que j'aperçois en lui de défectueux y est peut-être racheté par quelque vertu que je ne vois pas : que, s'il avait reçu les mêmes grâces que moi, il serait peut-être moins imparfait que je ne le suis, et qu'enfin il sera peut-être beaucoup plus élevé dans le ciel. — O mon Dieu! pardonnez-moi les fautes innombrables que j'ai faites jusqu'ici contre la charité : et daignez affermir tellement cette vertu dans mon cœur, que je ne la perde jamais plus.

CHAPITRE LVIII.

Il faut aimer ses ennemis et leur pardonner.

Jésus-Christ nous commande, sous peine de damnation, d'aimer nos ennemis et de leur pardonner. Nous ne pouvons nous plaindre de ce commandement si nous regardons trois choses : ce que nous sommes, qui est notre ennemi, et le mal qu'on nous fait.

I. Nous sommes pécheurs; nous avons besoin de la miséricorde de Dieu. Sans cette miséricorde, toutes les créatures s'armeraient pour nous détruire, comme des ennemis de leur créateur. *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* Thr. 3. Etant pécheurs, nous méritons d'être réprouvés de Dieu. Toute la différence qu'il y a entre nous et un réprouvé, c'est qu'un réprouvé n'a ni pardon ni miséricorde à espérer, au lieu que nous espérons le pardon et la miséricorde de Dieu. Ne serions-nous donc pas bien malheureux de refuser le pardon à nos ennemis? Il est juste que Dieu nous traite comme nous aurons traité nos frères. Si nous refusons de pardonner, nous nous fermons le ciel, et nous devons nous attendre à être jugés sans miséricorde. *Judicium enim sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* Jac. 2.

II. Qui est notre ennemi? c'est notre prochain et

notre frère ; c'est-à-dire un homme ; un enfant de Dieu comme nous, qui est aimé de Dieu, peut-être plus que nous, que Dieu prend sous sa sauve-garde, et auquel il nous défend d'attenter. Notre prochain est comme le lieutenant de Jésus-Christ. Tout ce que que vous lui faites, dit le Sauveur, fût-il le dernier des hommes, je le tiens fait à moi-même : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecis.* Matth. 25. C'est donc Jésus-Christ que vous haïssez, c'est donc contre Jésus-Christ que uous exercez votre fureur, lorsque vous haïssez votre prochain. Si votre ennemi mérite votre haine, Jésus-Christ ne la mérite pas ; c'est néanmoins sur le Sauveur que retombe votre haine lorsque vous haïssez vos frères.

III. Mais avez-vous bien examiné pourquoi vous haïssez quelqu'un? c'est peut-être parce qu'il vous a averti de vos défauts ou des désordres de votre famille, parce qu'il vous a empêché d'avoir un parti ou un emploi dont vous êtes indigne. Si cela est, il vous a rendu service ; vous devriez l'en estimer ; si vous en concevez de la haine, c'est un effet de votre mauvais fond et de votre malice.

De quoi êtes-vous offensé ? d'un rien, d'une parole échappée, d'un rapport qui est faux et que vous avez cru ; et voilà un effet de votre légèreté ou de votre mauvais génie. Votre ennemi n'est peut-être coupable que dans vos idées. *Pendant la nuit,* dit le prophète, *les bêtes sauvages et les monstres sortent ; mais au lever du soleil ils disparaissent.* Dans votre humeur noire, votre esprit est comme dans une nuit; il se remplit de nuages et d'idées monstrueuses ; il s'effarouche, se défie et s'ombrage de tout. Prévenu contre une personne, vous vous imaginez qu'elle a pensé, qu'elle a dit, qu'elle a fait ce qu'elle n'a jamais dit ni jamais fait. Vous croyez qu'elle cherche à se faire valoir, à vous faire peine, quoiqu'elle n'y pense pas; c'est que les ténèbres sont dans votre esprit.

Mais laissez entrer le soleil de la vérité et la charité dans votre cœur ; expliquez-vous avec cette personne, parlez-lui avec ouverture de cœur, et bientôt toutes vos pensées noires, et ces monstres qui vous déchirent l'âme, disparaîtront.

Quand même votre prochain vous aurait offensé, et traité aussi cruellement qu'on a traité Jésus-Christ, devriez-vous pour cela le haïr? Jésus-Christ n'a-t-il pas embrassé Judas qui le trahissait, n'a-t-il pas offert le pardon à ses bourreaux? Seriez-vous assez dur pour résister à l'exemple d'un Dieu qui pardonne sa mort? Vous voulez vous venger? Ah! chrétiens, regardez et écoutez votre Sauveur attaché à la croix: *Vis vindicari?* dit saint Augustin, *vide pendentem, audi precantem.*

Votre prochain vous a offensé; mais n'avez-vous jamais offensé les autres, ni fait tort à personne? n'avez-vous jamais offensé Dieu ni mérité l'enfer? O homme de peu de foi! comprenez que, quand un ennemi aurait enlevé vos biens, attenté à votre vie, noirci votre réputation, tout cela n'est rien en comparaison de ce que vous devez à la justice de Dieu. Cependant, quelque immenses que soient vos dettes envers Dieu, si vous pardonnez, Jésus-Christ vous promet que tout sera pardonné: *Dimittite et dimittemini.* Celui, dit saint Augustin, qui refuse d'acquitter ses péchés par un moyen si facile et si court, n'a plus rien à espérer pour le ciel.

Saint Jean Gualbert, chevalier, ayant pardonné à un mortel ennemi, dont il lui était facile de se venger, alla tout de suite faire à Dieu cette prière: *Seigneur, vous avez promis le pardon à celui qui pardonne; vous savez, ô mon Dieu! les péchés dont je suis coupable; je viens vous supplier et vous sommer de tenir votre parole et de me pardonner, puisque je viens de pardonner à mon ennemi pour l'amour de vous.* Il sentit dans le moment, avec consolation, que sa prière était exaucée. Il vécut dans la sainteté, et fonda un ordre célèbre.

Celui qui se venge, fait une action basse et indigne, parce qu'il se rend esclave de sa passion. Mais celui qui pardonne, fait une action pleine de gloire, parce qu'il triomphe de lui-même.

RÉSOLUTIONS.

1. Quand j'aurai sujet de me plaindre de mon prochain, je me rappellerai que Jésus-Christ m'ordonne de l'aimer; qu'il m'en a donné le premier l'exemple; que les saints l'ont imité, et que je me ferme à ja-

mais l'entrée du ciel, si je n'accomplis pas sincèrement ce précepte. — 2. En conséquence, je pardonnerai généreusement les offenses qu'on m'aura faites. — Mon Dieu, remplissez mon cœur de miséricorde envers mon prochain, afin que je puisse réciter, sans prononcer ma propre condamnation, cette prière que vous nous avez prescrite : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

CHAPITRE LIX.

Vaines excuses de ceux qui refusent de pardonner.

I. Si c'était un autre, je lui pardonnerais volontiers; mais c'est un misérable qui ne mérite pas mon amitié. Et vous, qui, après des milliers de péchés, méritez d'être écrasé par toutes les créatures, êtes-vous moins misérable? S'il ne mérite pas que vous lui pardonniez, Jésus-Christ le mérite: c'est Jésus-Christ lui-même qui vous demande le pardon pour cet ennemi. Si vous refusez ce pardon à un Dieu, vous n'êtes pas un homme, mais un monstre indigne de vivre.

II. Je ne puis pardonner ni étouffer le ressentiment, il m'a fait trop de tort. Vous prononcez donc l'arrêt de votre condamnation, lorsque vous dites à Dieu: *Pardonnez-nous comme nous pardonnons.* Vous vous trompez en disant que vous ne pouvez étouffer le *ressentiment.* Il est vrai que vous ne pouvez empêcher le *ressentiment*; mais vous pouvez y renoncer, n'y pas donner votre *consentement* Et comme les pensées qui ne sont pas volontaires ne blessent point la chasteté, ainsi les ressentimens auxquels on ne consent pas ne blessent point la charité, et n'empêchent point qu'on ne pardonne.

Votre ennemi vous à fait tort! mais le pardon que vous lui refusez, repare-t-il le tort qu'il vous a fait? Loin de là, votre rancune vous fait à vous-même plus de tort et de mal que la malice de vos ennemis ne peut vous en faire. Un calviniste ayant décoché un trait sur une image du Sauveur, le trait rejaillit sur lui, et le fit tomber mort. Votre prochain est l'image de Dieu: lorsque vous lancez contre lui les traits de

votre haine, ce sont autant de traits qui rejaillissent sur votre âme, et qui lui donnent la mort.

Que penseriez-vous d'un homme à qui on aurait pris un obole, si pour se venger, il jetait le reste de son bien dans la mer, ou si, pour avoir reçu une égratignure, il se plongeait un poignard dans le sein? Vous faites à peu près de même, lorsque pour une parole, vous donnez, par la rancune, la mort à votre âme. Insensés! n'estimez-vous votre âme que la valeur d'une somme dont on vous a fait tort, et la mettez-vous en comparaison avec une parole qu'on a dite de vous?

Votre ennemi vous a fait tort! mais il s'est fait à lui-même plus de tort qu'à vous; il est plus digne de votre compassion que de votre colère. Si en vous faisant tort, il tombait dans un précipice et se brisait le corps, vous en auriez compassion. Hélas! il se porte un coup bien funeste, puisqu'en vous persécutant, il précipite son âme dans l'enfer. Voilà ce qui doit vous affliger plus que le tort qu'il vous a fait, c'est de voir qu'à votre occasion il perd son âme.

S'il perd son âme, direz-vous, ce n'est pas ma faute. Ah! chrétiens, où est votre charité et votre foi? Quoique cette âme se perde sans votre faute, en est-elle moins perdue? Un Dieu a donné son sang pour la sauver, il a pleuré sa perte, et vous y êtes insensible! Vous n'êtes pas un homme, mais un démon. Saint François de Sales disait à ce sujet : *Je ne sais comment Dieu m'a fait le cœur, mais s'il m'avait ordonné de haïr un ennemi, je ne pourrais en venir à bout.*

III Suis-je donc obligé d'aimer une personne qui ne m'aime point, et qui me persécute? Sans doute, vous y êtes obligé. *Dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Quelle différence y aurait-il entre vous et un païen, dit Jésus-Christ, si vous n'aimiez que vos bienfaiteurs et vos amis?

Vous n'êtes pas obligé d'aimer un ennemi d'un amour de confiance, comme vous aimez vos meilleurs amis, mais vous devez au moins l'aimer d'un amour de patience, souffrir ses défauts, les excuser, n'en point parler pour le diffamer, et ne pas ajouter foi à tout ce qu'on vous en dit. Vous devez l'aimer d'un amour

de bienveillance, lui souhaiter du bien, prier pour lui, le voir, s'il veut recevoir votre visite, le saluer, lui rendre service dans l'occasion, etc.

IV. Je suis prêt à faire tout cela, mais à qui est-ce de commencer? A raisonner en bon chrétien, c'est à tous les deux. Votre amour-propre prétend que l'autre doit faire les premières démarches; mais sans vous embarrasser du devoir d'autrui, faites toujours le vôtre: sans cela, craignez que Dieu ne rejète vos prières et vos sacrifices. *Si vous faites une offrande à l'autel*, dit Jésus-Christ, *et si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande, et allez premièrement* (remarquez cette parole), *allez premièrement vous réconcilier.* Faut-il, pour un vain point d'honneur, vous exposer à laisser votre âme dans un état de mort?

Mais je suis au-dessus de lui. Eh! qu'importe, il n'est pas ici question de votre rang; devant Dieu vous êtes égal à votre frère, peut-être encore plus misérable que lui. D'ailleurs, Jésus-Christ n'est-il pas infiniment au-dessus de vous? Cependant il vous recherche le premier. *Prior dilexit nos.* N'était-il pas au-dessus de Judas? cependant il l'embrassa. L'empereur Auguste n'était-il pas au-dessus du traître Cinna? néanmoins il descendit de son trône pour embrasser ce perfide sénateur qui en voulait à sa vie.

Vous n'êtes pas, à la vérité, obligé de faire des choses indignes de votre rang pour vous réconcilier avec un inférieur, mais vous êtes obligé de faire les démarches que l'édification publique, que la prudence et la religion exigent de vous.

Si, après avoir pris conseil d'un pasteur, selon la conscience, vous demandez une satisfaction d'un tort ou d'une injure atroce, que ce soit pour une fin légitime, dans un esprit de charité, et non pas dans un esprit d'orgueil et de vengeance.

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque ni la malice de mon ennemi, ni son ingratitude à mon égard, ni la grandeur du tort qu'il m'a fait, ni la disposition où il est encore de me nuire, ne peuvent me dispenser devant Dieu, de l'aimer, je renonce à jamais à toute excuse contraire à ce devoir. —

J'aimerai donc cet ennemi ; je prierai pour lui, et je me tiendrai continuellement dans la disposition de l'obliger. — Mon Dieu, donnez-moi la force dont j'ai besoin pour réduire en pratique ces résolutions.

CHAPITRE LX.

Plusieurs croient pardonner, sans pardonner en effet.

I. Je lui pardonne pour cette fois, mais qu'il ne s'y trouve plus. Ce n'est pas une fois, mais *septante fois sept fois*, dit Jésus-Christ que vous devez pardonner, c'est-à-dire *toujours*. Vous avez toujours besoin de la miséricorde de Dieu ; vous devez donc toujours exercer votre miséricorde, et l'exercer envers tous.

II. Je lui pardonne, mais j'ai bonne mémoire ; jamais je n'oublierai ce qu'il m'a fait. C'est donc à dire que vous ne voulez pas que Dieu oublie vos péchés. Si vous ne pouvez oublier l'injure et le tort qu'on vous a faits, il vous est permis d'y penser. Mais comment? c'est en adorant les desseins de Dieu qui vous éprouve; c'est en regardant votre ennemi comme l'instrument dont Dieu se sert pour travailler à votre couronne. Semeï. vomissant des injures, et lançant des pierres contre David, son roi : *Laissez-le faire*, disait ce saint roi, *Dieu le permet pour m'éprouver*. Imitez cet exemple; ne pensez aux injures et aux torts qu'on vous fait, que pour bénir le Seigneur de tout ce qui vous arrive. *Benedicam Dominum in omni tempore.*

III. Je lui pardonne, mais je ne veux pas le voir. Ah! malheureux, Dieu ne vous voit-il pas, quelqu'indigne que vous soyez? comment osez-vous prier le Seigneur de vous regarder d'un œil de miséricorde, si vous ne voulez pas voir votre frère? *Quand un ennemi m'aurait arraché un œil*, disait saint François de Sales, *je le regarderais toujours avec l'autre de bon œil et de bon cœur.*

Si une personne était scandaleuse, et que sa compagnie fût pernicieuse à votre âme, dans ce cas il vous est permis de l'éviter avec prudence et par précaution, mais non par rancune ni par orgueil ; fuyez sa compa-

gnie, si elle vous est funeste, mais aimez sa personne en vue de Dieu.

Lorsque vous avez de l'autorité sur une personne, il vous est quelquefois permis de lui témoigner de l'indifférence ou de la froideur, pour lui faire sentir sa faute et son devoir; mais que ce soit par le motif d'une charitable correction, et qu'il n'y ait ni haine, ni aversion de votre part, ni scandale du côté du public.

IV. Mais mon ennemi ne veut ni me voir, ni me parler. Qu'en savez-vous! Peut-être le désire-t-il plus que vous. S'il ne veut pas vous recevoir, n'est-ce point parce que, loin de lui parler avec honnêteté, vous ne lui parlez qu'avec hauteur, en lui faisant des reproches? Ce n'est pas ainsi qu'on se réconcilie; on n'éteint pas l'embrasement en jetant l'huile dans le feu. Si vous craignez de l'irriter et de vous compromettre, en paraissant devant lui, priez un ami commun de lui parler de votre part, pour lui faire agréer votre visite. Cette démarche vous fera honneur.

V. Je lui pardonne, mais je le laisse tel qu'il est. Vous voulez donc que Dieu vous laisse tel que vous êtes; c'est-à-dire, que vous voulez que Dieu vous réprouve; car si Dieu vous laissait à vous-même, vous seriez un réprouvé. Pardonner de la sorte, ce n'est point pardonner.

Je ne lui veux point de mal. Ce n'est pas assez, il faut lui vouloir du bien, l'aimer comme vous-même; *sicut te ipsum*; être affligé, si on lui fait du mal, l'empêcher dans l'occasion, etc. Vous dites que vous ne lui voulez pas de mal: cependant, s'il se présente une occasion de lui rendre un mauvais office, vous la saisissez; si on le calomnie, vous y prenez plaisir. Vous portez pendant dix ans, dans le cœur, l'injure qu'il vous a faite; vous en parlez, vous vous en expliquez durement avec vos amis et devant vos enfans. C'est ainsi qu'on éternise les rancunes dans les familles, et qu'en disant froidement: *Je ne veux point de mal*, on a toujours le fiel dans l'âme. On sait ainsi, au scandale du public, allier la communion avec le ressentiment. *Communion abominable*, dit Tertulien, *qui, n'ayant pas la force de réunir les hommes ensemble, ne peut les réconcilier avec Dieu.*

RÉSOLUTIONS.

Je pardonnerai toujours ; je verrai de bon œil mon ennemi ; je lui ferai du bien dans l'occasion, et je prendrai tous les moyens que la charité et la prudence m'indiqueront pour me réconcilier promptement et d'une manière sincère avec lui : — Mon Dieu, pour accomplir ces résolutions, j'ai besoin du secours de votre grâce, d'une profonde humilité, d'un grand détachement de moi-même, et de beaucoup de vigilance sur mon propre cœur : venez donc puissamment à mon secours.

CHAPITRE LXI.

Du duel et des châtimens dont Dieu menace les vindicatifs.

I. Le duel est un des grands écueils de la noblesse et de la profession des armes. Le duel, disent-ils, est une loi de la guerre. Mais qui a établi cette loi? Ce n'est pas Dieu, puisqu'il le défend comme une action exécrable. Ce n'est pas la religion, puisque l'Eglise refuse ses suffrages et même la sépulture à ceux qui perdent la vie dans ces détestables combats. Ce ne sont pas les souverains, quisqu'ils emploient leur autorité pour exterminer ce brutal exercice

Disons plutôt que c'est une loi de l'enfer et que le démon n'a jamais rien inspiré de plus horrible. L'homme n'a point, de son fonds, des sentimens si barbares et si contraires à sa nature. Ils ne peuvent être inspirés que par Satan, que l'Ecriture appelle *homicide dès le commencement*, et qui ne se plaît qu'à la dégradation et à la perte de l'homme. Non, le duel n'est point une loi de la guerre, mais un égarement, une fureur, une frénésie, un attentat digne de tous les supplices.

Mais si je refuse le duel, je serai déshonoré. Devez-vous craindre d'être déshonoré dans l'esprit de ceux qui ont étouffé tout sentiment d'humanité et de religion? S'exposer à la mort, par devoir, dans un combat pour son prince et sa patrie, est une action pleine de générosité ; mais braver la mort par gloire dans le duel, pour tomber en mourant entre les mains du Juge éternel, est une action si pleine de folie, qu'il n'y a rien qui montre plus l'aveuglement des hommes, que

d'avoir attaché de l'honneur à une action si basse et si indigne. Ce n'est pas ici qu'on reconnaît la grandeur d'âme des nobles, mais plutôt leur faiblesse.

La vraie noblesse est dans les sentimens d'humanité et de générosité, et non pas dans les sentimens d'une extravagante vanité. Job était noble et puissant prince; il pensait noblement lorsqu'il était disposé à tout sacrifier pour sauver son âme. *Cuncta quæ habet homo dabit pro animâ suâ.* Ch. 2. Salomon, le plus éclairé des rois, faisait paraître des sentimens de noblesse et de grandeur lorsqu'il disait : *Honorez votre âme selon son mérite, et conservez-la dans les sentimens de clémence et de paix.* Quelle bassesse de cœur! pour une parole échappée, pour un passe-droit, ôter la vie à un homme! perdre une âme plus précieuse que les empires de la terre! s'exposer soi-même à perdre son honneur, sa famille, sa vie et son âme!

Si je refuse le combat, je perdrai mes emplois. Eh bien! perdez tout s'il le faut, mais ne vous perdez pas vous-même. Sacrifiez un point d'honneur imaginaire et ne sacrifiez pas l'âme de votre frère. Son sang criera contre vous bien plus fort que le sang d'Abel contre Caïn.

Si l'on vous attaque, si l'on en veut à votre vie, défendez-vous avec modération, il vous est permis; mais il ne vous est jamais permis d'accepter un rendez-vous pour le duel, ni de le demander, ni d'y concourir. Faites paraître votre bravoure contre les ennemis de l'état, mais non pas contre vos frères et vos amis.

Combien de fléaux du ciel n'attirent pas sur les royaumes ce barbare exercice! Oh! que ceux qui, dans la profession des armes, ont en main l'autorité, qui ne s'en servent pas pour abolir ces énormes abus, et qui les excusent, seront sévèrement punis par le Dieu des armées!

II. Ecoutez les menaces que Dieu a prononcées contre le vindicatif : *Qu'il soit au pouvoir des méchans*, dit le Prophète, *et que le démon soit à sa droite pour le perdre; qu'il soit condamné au tribunal de son juge; que ses prières soient changées en péchés; que sa vie soit abrégée, et qu'un autre usurpe ses emplois; qu'il laisse une femme dans un triste veuvage; que ses enfans soient vagabonds*,

réduits à la mendicité, et chassés de leurs habitations ; que les étrangers consument ses biens, que son nom et sa mémoire périssent dans une seule génération, que les iniquités de ses pères soient toujours présentes aux yeux du Seigneur, et que les péchés de sa mère ne soient jamais effacés. Ps. 108. O mon Dieu! quelles menaces! Sur qui doivent-elles tomber? sur le vindicatif; parce que, dit le Prophète, il a refusé de pardonner, de faire miséricorde : *Pro eo quòd non est recordatus facere misericordiam.*

Pourquoi le Seigneur menace-t-il ici de faire revivre les iniquités de ses pères? C'est parceque les parens transmettent souvent leurs sentimens de vengeance et de haine à leurs enfans. Le saint Prophète ajoute que le persécuteur, le vindicatif *sera privé des bénédictions du ciel; qu'il s'est revêtu de la malédiction de Dieu; que cette malédiction pénétrera jusqu'à la moëlle de ses os, et ne le quittera point.*

Oh! combien de maisons désolées, de familles éteintes, d'âmes perdues par la vengeance! combien d'anathêmes et de malheurs n'attirent pas sur les hommes la haine et le peu de charité qu'ils ont les uns pour les autres!

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne me vengerai désormais plus de mon ennemi, ni par mes discours, ni par mes actions. — 2. Je ferai même tous mes efforts pour étouffer dans mon cœur les pensées haineuses, les désirs du mal, la complaisance dans celui que j'entendrai dire, ou que j'apprendrai être arrivé. — 3. A plus forte raison aurai-je toute ma vie une vive horreur du duel. — Mon Dieu, faites-moi la grâce d'arracher de mon cœur, dés que je m'en apercevrai, tout ce qui sentirait la haine et la vengeance.

CHAPITRE LXII.

C'est ordinairement par notre faute que nous avons des ennemis et des chagrins.

I. Ayez soin de votre réputation, dit le Sage : *Curam habe de bono nomine :* c'est-à-dire, vivez de telle sorte que vous soyez sans reproche. Si vous vivez mal, c'est vous qui nuisez à votre réputation et non pas les autres

qui vous l'ôtent. Vous vous plaignez que vous avez des ennemis, vous devriez plutôt vous plaindre de vous-même. Si l'on ne vous aime pas, si l'on vous méprise, c'est que vous ne vous faites pas aimer. Les colombes ne font pas société avec le vautour, ni les oiseaux avec les hiboux, ni les agneaux avec les loups et les lions. Quelle société peut-on avoir avec vous dont l'humeur inquiète et emportée, dont les airs fiers et impérieux, et dont les manières brusques et farouches rebutent tout le monde.

Vous êtes un homme avide, intéressé, insensible aux misères d'autrui : quel amour, quelle estime peut-on avoir pour un homme dur et tenant, qui n'aime que soi-même, qui ne fait du bien à qui que ce soit?

On parle mal de vous ; pourquoi vous-même parlez-vous mal de tout le monde? Avez-vous droit qu'on vous épargne, tandis que par vos satires et vos railleries vous n'épargnez personne?

Vous vous plaignez qu'il n'y a plus de charité, que personne ne veut se fier à vous, ni vous rendre service ; vous le méritez, parce que vous êtes un dissimulé, qui trompez tout le monde, qui n'opposez que la ruse et la chicane à la bonne foi, et l'ingratitude aux services qu'on vous rend. Plaignez-vous de vous seul et non pas des autres. Vous êtes un ouvrier décrié ; pourquoi vous décriez-vous vous-même par des ouvrages de mauvaise foi? On vous abandonne dans votre pauvreté ; c'est vous qui, par votre vie fainéante et par vos larcins, vous rendez indigne de la charité d'autrui.

On flétrit la réputation de vos enfans ; pourquoi les exposez-vous à la censure des autres par les fréquentations que vous autorisez? Et vous, filles du monde, pourquoi, par votre dissipation et vos airs mondains, vous attirez-vous la critique et les médisances du public? Vivez dans la modestie, et vous ferez taire l'imposture.

II. Ceux qui nous haïssent et qui nous persécutent pèchent, parce qu'ils manquent de charité ; mais rendons-nous justice ; ne méritons-nous point, par notre conduite, leur aversion et leur censure?

Que personne de vous, dit saint Pierre, *ne souffre comme*

malfaiteur ; c'est-à-dire ne vous attirez aucune persécution par votre faute. Vous faites plus de tort aux autres, en leur donnant occasion de parler et de vous haïr, qu'ils ne vous en font par leurs persécutions ; vous devez être plus affligé des péchés que vous faites commettre, en leur donnant lieu de manquer de charité, que des maux qu'ils vous font.

Si l'on vous persécute lorsque vous êtes innocent, réjouissez-vous d'être conforme à Jésus-Christ, qui a été le plus persécuté et le plus innocent des hommes. Si l'on vous hait pour la justice, parce que vous faites votre devoir, que vous reprenez le vice, consolez-vous, c'est la destinée des bons pasteurs et des bons serviteurs de Dieu : *Heureux*, dit Jésus-Christ, *ceux qui souffrent persécution pour la justice.*

RÉSOLUTIONS.

1. Je m'efforcerai de ne m'attirer le mépris, la censure ni la haine de personne, tâchant de ne blesser aucunement les intérêts ni la délicatesse de qui que ce soit. — 2. Ma conduite ne sera ni bizarre, ni incommode, ni vaniteuse ; et si je suis persécuté injustement, je m'en consolerai au pied de la croix. — O mon Dieu ! faites-moi la grâce de ne point m'attirer de chagrin par ma faute, et de supporter avec résignation et charité ceux qui m'arriveront d'ailleurs.

CHAPITRE LXIII.

De la médisance, de l'envie et des jugemens téméraires.

I. Nous devons tâcher de conserver la réputation d'autrui, comme nous voudrions qu'on conservât la nôtre, et plus craindre d'attenter à son honneur, qu'à ses biens. Vous ne devriez pas souiller vos mains du bien d'autrui ; mais vous êtes bien plus coupable, lorsque vous souillez votre langue par la médisance. Le médisant est (toute proportion gardée) plus criminel qu'un voleur, parce qu'en ôtant au prochain sa réputation, il lui ôte quelque chose de plus précieux que ses biens. *Melius est nomen bonum, quàm divitiæ multæ.*

Estimons tout le monde. Tel nous paraît vicieux,

qui, devant Dieu, vaut mieux que nous : il sera peut-être un jour dans le ciel par sa pénitence, tandis que nous en serons exclus nous-mêmes, si nous manquons de charité. Prendre plaisir à remarquer les vices d'autrui, s'entretenir de ses défauts, et jamais de ses vertus ; critiquer ses paroles, ses actions, ses manières, ce n'est pas aimer le prochain, c'est le traiter en ennemi. Quelle bizarrerie dans l'homme ! A peine en trouve-t-on un qui borne ses vues sur soi-même. On est aveugle sur ses propres défauts, et éclairé sur les défauts d'autrui. *Vous voyez*, dit l'Evangile, *un fétu dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre.* Mais pourquoi tant de réflexions sur les autres et si peu sur soi ? N'y a-t-il pas dans nous-mêmes de quoi nous occuper et nous humilier, sans porter nos vues sur les autres ? Pensons à nos défauts dont nous répondrons à Dieu, et laissons les défauts des autres, dont nous ne sommes pas responsables.

Comprenons combien nous blessons la charité en parlant mal d'autrui. Une parole qu'on a dite de nous ou de notre famille nous perce le cœur et nous afflige ; pourquoi prenons-nous plaisir d'affliger et de flétrir les autres ? Cette habitude de parler mal du prochain ne peut venir que d'un grand fonds d'imperfections et d'orgueil. On remarque en effet que ce sont les plus imparfaits, sur lesquels il y a le plus à reprendre, qui parlent beaucoup d'autrui.

On parle mal des autres, on les condamne, parce qu'on est soi-même méchant et souvent plus méchant. *Vous vous condamnez*, dit saint Paul, *lorsque vous condamnez les autres ; car vous êtes disposé vous-même à faire le mal que vous jugez d'autrui ;* et peut-être faites-vous de plus grandes fautes. *La bouche parle de l'abondance du cœur*, dit Jésus-Christ ; il y a donc dans votre cœur des désordres en abondance, puisqu'il se répand si souvent contre le prochain.

On éprouve tous les jours ce que dit saint Jacques, *que la langue, une des plus petites parties du corps, cause les plus grands maux.* Elle porte le trouble dans la société, dans les familles, parmi les amis et dans les mariages. Apprenons donc à parler, apprenons à écouter et

à nous taire ; voilà la marque d'un homme parfait : *Qui verbo non offendit, hic perfectus est vir.* Jac. 3.

Il est néanmoins quelquefois permis de faire connaître avec prudence, les fautes et les défauts d'autrui, dans les cas où le bien public, l'utilité de celui de qui on parle, ou l'avantage de celui à qui on parle, le demandent. Hors ces cas, vous devez réparer la réputation et les suites, si la chose est de conséquence et si elle était ignorée daus le lieu où vous l'avez dite.

S'il est rare de trouver de la discrétion et de la charité dans ceux qui parlent, il n'est pas moins rare d'en trouver dans ceux qui écoutent. *Ceux-là ont le démon sur la langue*, dit saint Bernard, *et ceux-ci dans l'oreille.* Faites taire le médisant, si vous avez l'autorité ; du moins ne consentez pas, n'ajoutez pas même foi à tout le mal qu'on dit d'autrui. *C'est une legèreté de croire d'abord tout ce qu'on entend*, dit l'Ecriture. Il arrive rarement que deux personnes racontent une chose de la même façon ; on a donc sujet de douter de ce qu'on ne sait que par ouï-dire. Souvent le premier qui l'a dite est dans l'erreur, et accuse faussement un innocent ; et quand il aurait dit la vérité, il est toujours plus avantageux de ne pas croire ou de suspendre son jugement. Nous ne devons penser mal que de nous-memes.

II. Nous n'aimons pas les autres, nous en jugeons et nous en parlons mal ; pourquoi ? Parce que nous n'aimons que nous-mêmes, et parce que nous sommes envieux. Ce ne sont pas toujours leurs défauts que nous haïssons ; c'est leur mérite et leur fortune. La jalousie nous aveugle et nous prévient. Aussitôt qu'un voisin, un parent, un concurrent a plus d'esprit, plus de talent, plus de bien, on ne peut le souffrir. On donne de malignes interprétations à tout ce qu'il dit, à tout ce qu'il fait ; tout déplaît en lui, jusqu'à ses belles qualités. Quelle bassesse de cœur ! Pourquoi les Pharisiens ne pouvaient-ils souffrir le Sauveur ? C'est parce qu'ils étaient possédés par l'envie. Le démon ne peut souffrir les dons de Dieu dans les autres ; il hait les hommes et voudrait les perdre, parce que Dieu les bénit et les aime. Telle est la passion d'un envieux ; passion maligne : il ne veut que le mal, il n'aime les autres que

quand ils sont malheureux. Passion aveugle, qu'on déteste dans les autres, et qu'on ne veut pas reconnaître dans soi-même. Passion cruelle, qui porte avec elle son supplice. Passion bizarre, qui s'afflige de ce qui réjouit les autres, et qui fait son malheur du bonheur d'autrui. O envieux! pourquoi vous rongez-vous le cœur sur la prospérité de vos frères? Soyez contens de ce que vous avez et de ce que Dieu veut que vous ayez. Laissez les autres en paix; ne nourrissez pas dans votre esprit des monstres qui vous déchirent l'ame et qui vous damnent.

III. Si on se prévient contre le prochain, si on en parle mal, c'est parce qn'on en juge mal; mais reconnaissons ici l'injustice de nos jugemens. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et nous prétendons connaître les autres. Lorsque nous regardons notre conscience, nous ne pouvons souvent en démêler les motifs, ni juger si nos intentions sont bonnes ou mauvaises, ou si nous avons consenti à une pensée ou non. Comment donc osons-nous juger des intentions et des pensées d'une personne dont nous ne connaissons pas la conscience et le cœur?

C'est une grande témérité de s'ériger en juge des autres et en censeur des sentimens de leur âme, qui ne sont connus que de Dieu. Juger de la sorte, dit saint Jean Climaque, c'est porter l'insolence jusque sur le trône de la Divinité, et attenter aux droits de Jésus-Christ le juge souverain: *Judicare est impudens direptio divinæ auctoritatis*. Grad. 10. Nous serons jugés comme nous aurons jugés les autres; et si Dieu nous juge aussi impitoyablement que nous jugeons nos frères, notre condamnation est assurée.

Le propre caractère de la charité est d'ètre bon, de penser du bien de tous. Quand on aime véritablement, on trouve toujours, même dans ceux qui ont des défauts, de quoi les louer, ou du moins les excuser. Il n'y a que les démons et les réprouvés qui soient indignes de notre charité et de nos bienfaits.

RÉSOLUTIONS.

1. Je regarderai toujours la réputation du prochain comme sa propriété, à laquelle je ne dois toucher ni par médisance, ni par raille-

rie, ni par jugement téméraire. — 2. Je ne lui porterai point envie; au contraire, je me rejouirai de son bonheur et de son mérite, et je louerai volontiers en lui, en son absence, ce que j'y connaîtrai de bon. — 3. Au lieu de prendre part à la médisance, quand j'en entendrai faire, j'imposerai silence au détracteur, si j'en ai l'autorité, je détournerai adroitement le discours sur un autre objet: je montrerai un visage triste. — Mon Dieu, faites-moi la grâce de pouvoir dire désormais comme un de vos prophètes: *J'étais le fleau de celui qui medisait: Detrahentem secretò proximo suo, hunc persequebar. Psal.* 100, 5.

CHAPITRE LXIV.

De la correction fraternelle.

Corrigez-vous avant de corriger les autres, il sied mal de reprendre dans le prochain ce que l'on fait soi-même. Si vous avez du zèle contre les vices, que ce soit premièrement contre les vôtres. Reservez la miséricorde pour autrui et la séverité pour vous.

Si votre frère tombe dans une faute, dit Jésus-Christ, *reprenez-le* avec charité *en secret*, de peur de lui faire confusion devant les autres. *S'il vous écoute*, vous l'aurez gagné à Dieu: s'il ne vous écoute pas, s'il persévère dans le désordre, avertissez avec prudence ceux qui peuvent y apporter du remède. S'il pèche publiquement, reprenez-le publiquement, si sa faute est scandaleuse, et si vous jugez qu'une répréhension publique lui sera utile et aux autres. *Personne n'étant obligé à une chose inutile*, ne faites pas une correction, lorsque vous la prévoyez inutile, dangereuse et nuisible. Il faut souffrir avec patience ce que l'on ne peut corriger avec succès.

II. N'entreprenez jamais de châtier et de punir les autres, que vous n'en ayez l'autorité. Pere, mère, maître, supérieur, reprenez, menacez, châtiez, vous pécheriez si vous manquiez à ce devoir. On nuit aux bons lorsqu'on ne corrige pas les méchans: *Bonis nocet, qui malis parcit.* On nuit aux méchans, même lorsqu'on ne les punit pas. *La correction*, dit le Sage, *délivre un enfant de l'enfer.* On nuit enfin à soi-même, on se rend complice du crime, quand on le laisse impuni. Il faut cor-

riger, non pas tant parce qu'on a péché, que pour empêcher de pécher de nouveau, pour prévenir les désordres qui naissent de l'impunité.

La violence et la rigueur ne rendent pas toujours les corrections efficaces. Il y a des esprits que la vérité ne peut vaincre. *Quand vous pileriez un impudent dans un mortier, comme on pile le grain, vous ne lui ôteriez pas son impudence et sa malice*, dit le Sage. Prov. 27. Il faut joindre la prière et la modération à la correction, récommander à Dieu ces esprits incorrigibles ; Dieu seul est le médecin du cœur. *Il faut avoir créé l'âme*, dit saint Augustin, *pour être capable de la guérir.*

C'est de même perdre son temps que de prétendre corriger par la rigueur une femme querelleuse et farouche : *C'est vouloir arrêter le vent*, dit le Sage, *et retenir dans sa main une poignée d'huile.* Les maris doivent, en ces cas, profiter de l'avis que donne saint Paul : *Chérissez vos femmes, et ne les traitez pas avec aigreur.* On les gagne bien plutôt par une sage modération que par une indiscrète sévérité. Toute correction, pour être salutaire, doit être faite avec charité. Crier sans cesse dans sa famille, s'emporter de colère pour les moindres fautes, ce n'est pas corriger, mais irriter les esprits. *Il est honteux*, dit un ancien, *de commettre une faute pour en punir une autre.*

III. Craignez de perdre la confiance de vos inférieurs. Si, de peur d'être méprisé, vous voulez vous faire craindre, que ce soit par un zèle prudent, par la douceur, et non pas par la hauteur. Il vaut encore mieux, en quelque sorte, être méprisé que d'être haï. C'est un moindre mal d'affaiblir un peu son autorité par la douceur que de la soutenir par trop de rigueur. Quiconque se fait obéir de la sorte perd l'amitié de ses inférieurs. Il a peut-être autant d'ennemis à appréhender qu'il y a de gens qui le craignent.

RÉSOLUTIONS.

1. J'avertirai mon prochain, quand je croirai pouvoir le faire avec utilité ; mais je choisirai le temps, l'occasion convenable, et je le ferai avec bonté et précaution, autant que les circonstances le permettront. — 2. Je remplirai aussi le devoir de la correction envers mes inférieurs, mais toujours avec miséricorde, plutôt qu'avec dureté,

et je n'userai de sévérité, qu'après avoir essayé vainement la douceur, ou quand je serai forcé d'en venir là pour réprimer un scandale public. — Mon Dieu, aidez-moi à remplir tous les devoirs que vous m'avez imposés envers mes semblables.

CHAPITRE LXV.

De l'orgueil.

L'ORGUEIL est un désir d'être estimé, d'être élevé au-dessus des autres, de dominer, de vivre dans l'indépendance. Ce vice est, 1° haïssable devant Dieu et devant les hommes; 2° d'autant plus haïssable, qu'il n'est fondé sur aucune raison qui puisse le justifier: *Odibilis coràm Deo est et hominibus superbia.* Eccl. 10.

I. Dieu ne peut souffrir l''orgueilleux. A peine Lucifer veut-il s'élever qu'il est précipité au fond des abîmes. A mesure qu'un esprit superbe s'enfle et s'élève, Dieu lui résiste: *Superbis resistit;* il lui retire sa grâce, et l'abandonne à lui-même. C'est pour cela qu'il livra les philosophes du paganisme *à leurs sens réprouvés, à des passions d'ignominie*, et qu'il abandonne aujourd'hui les esprits forts de ce siècle, enflés de leurs talens, aux désirs de leur cœur, à un aveuglement qui ébranle leur croyance, qui détruit en eux les sentimens de la religion et de la foi, selon cette parole du Sauveur: *Quomodò vos potestis credere, qui gloriam ad invicem accipitis?* Joan. 5.

Ce vice est haï des hommes, parce qu'un orgueilleux met le trouble partout où il se trouve. Un esprit superbe a mis la division dans le ciel parmi les anges. Il ne faut qu'un savant orgueilleux pour mettre le schisme dans l'Eglise: il ne faut aussi qu'un esprit dominant, un génie superbe et hautain dans une famille, dans une communauté, dans une ville, pour y mettre le trouble et le désordre. Il n'y a ni confiance, ni amitié sincère, ni paix, ni concorde parmi les orgueilleux: *Inter superbos semper jurgia sunt;* (Prov. 13.) parce que l'orgueilleux veut l'emporter sur tous. Idolâtre de lui-même, il n'estime que ses sentimens, d'où il arrive que personne ne peut le souffrir, comme il ne peut souf-

frir personne. Si un homme vain savait ce qu'on pense de lui, rien ne serait plus propre à rabattre son orgueil.

II. Ce vice est d'autant plus détestable, qu'il n'est fondé sur rien qui puisse l'excuser. On s'élève sottement, quand on n'a rien qui relève, et rien de bon qui soit de nous. Qu'avez-vous de vous-même que la misère et le néant? *L'homme n'a de son fond*, dit un concile, *que l'erreur et le péché.* Y a-t-il là de quoi vous enfler d'orgueil. Tout ce que vous avez de bon, la santé, l'esprit, les talens, ne sont-ce pas des faveurs dont Dieu vous a gratuitement pourvu?

La vertu même et vos bonnes œuvres sont tellement un effet de la bonté de Dieu, que *ce sont ses propres dons qu'il couronne*, dit saint Augustin, *quand il couronne vos mérites.* La moindre bonne œuvre dépend plus de la grâce et du concours de Dieu, que les rayons ne dépendent du soleil. Les rayons pourraient, par miracle, subsister sans le soleil; mais il n'est point de créature qui puisse quelque chose sans le secours de Dieu.

C'est donc faire injure à Dieu, que de vous approprier la gloire du bien que vous faites; c'est lui qui en est le premier auteur. Remerciez-le, réjouissez-vous même de ce qu'il se sert de vous pour procurer sa gloire, mais aussi humiliez-vous de ce qu'il se sert d'un instrument aussi misérable que vous. En faisant de grandes choses pour Dieu, il ne devient pas votre redevable, vous ne faites que votre devoir. Ce que vous faites n'ajoute rien à sa félicité, puisqu'il n'a pas besoin de vous.

Tout ce que nous devons, après avoir fait nos efforts pour lui plaire, c'est d'avouer humblement que *nous sommes des serviteurs inutiles*; que *nous n'avons fait que ce que nous devions faire*; que *nos œuvres les plus saintes sont à ses yeux, comme un linge souillé et immonde*; que nous sommes même indignes qu'il nous souffre à son service. Nous aurons du moins cette consolation, que si nous ne pouvons rien faire à Dieu pour le rendre plus heureux, nous pourrons du moins le glorifier par notre humilité.

Par rapport aux hommes, vous n'avez de même aucun sujet de vous préférer à personne. Si vous êtes plus

élevé, si vous avez des inférieurs ou des sujets, vous ne devez pas vous estimer plus qu'eux : si c'eût été la volonté de Dieu, votre domestique ou votre sujet aurait été votre maître, et vous auriez été son domestique ou son sujet.

Eussiez-vous même de grandes vertus, vous ne devez pas vous estimer plus que les scélérats. Ne savez-vous pas qu'un grand pécheur peut devenir un grand saint; que tel que vous méprisez pour ses désordres, sera peu-être un jour dans le ciel, et que vous-même, fussiez-vous l'homme le plus vertueux, vous pouvez devenir, en un moment, un réprouvé? *Si vous avez quelque chose de bon,* dit saint Paul, *ne l'avez-vous pas reçu de Dieu? pourquoi vous en glorifiez-vous?*

Si ce que nous sommes, et ce qui est bon dans nous, ne doit pas nous donner de l'orgueil, ce qui est au dehors doit encore moins nous en inspirer. Tirer vanité de ses habits, de sa beauté, de ses richesses, de son crédit, de son rang, c'est se méconnaître, et oublier ce que l'on est. Un animal chargé d'ornemens magnifiques, monté par un César, n'est toujours qu'une bête comme les autres animaux de son espèce. Une pierre richement taillée, posée sur le frontispice d'un palais, n'est toujours qu'une pierre de la nature de celles qui sont dans la carrière. De même, un homme environné de magnificence et d'éclat, élevé par sa fortune et ses emplois, n'est toujours qu'un homme comme les autres; avec cette différence, qu'il est peut-être plus grand pécheur, et que ceux qu'il méprise sont souvent plus estimés, plus dignes que lui de son rang et de sa fortune.

Les nobles, les personnes de qualité doivent se ressouvenir que, devant Dieu, ils ne sont pas plus que les autres mortels. Formés de boue, tirés de la même poussière, leur origine les rend tous égaux. Qu'ils prennent garde que leur élévation ne serve un jour à les confondre, et à leur attirer un plus sévère châtiment, selon cette menace de Dieu : *Potentes potenter tormenta patientur.* Sap. 6. Devant les hommes, leur noblesse ne sert qu'à les rendre méprisables, si, au lieu de la soutenir par la vertu, ils la soutiennent par la fierté et

par le vice. Autant la vertu donne d'éclat à leur naissance, autant le vice la dégrade. C'est la vertu qui rend l'homme respectable et vraiment noble : *Moribus et vitâ nobilitatur homo.*

Finissons cet imporant chapitre par ces belles paroles de Tobie : *Prenez garde, mon fils, que l'orgueil ne domine jamais dans votre cœur et dans vos paroles, car il est le commencement de toute perdition.* Tob. 4.

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque l'orgueil déplait si fort à Dieu, et qu'il lui ravit la gloire qui lui est due ; puisqu'il produit de si mauvais effets dans la société, et qu'il couvre d'un juste ridicule celui qui s'y abandonne, je le combattrai en moi toute ma vie — 2. Mais afin de le faire avec plus de succès, je me ressouviendrai souvent que tout ce que je possède de bon, je l'ai reçu de la bonté de Dieu, comme auteur de la nature ou de la grâce. — 3. Ainsi, je ne me glorifierai plus de rien ; rendant au contraire, gloire au Seigneur de tout le bien que je reconnais en moi. — Mon Dieu, ôtez de mon cœur l'orgueil, la vanité, la présomption, et tous les autres vices qui viennent à la suite de ce monstre.

CHAPITRE LXVI.

De l'humilité.

I. Peu de gens réfléchissent sur la nécessité de cette vertu, et peu de gens la pratiquent. Vertu néanmoins si nécessaire, que sans elle on ne se sauve point. *Elle est*, selon saint Bernard, *le fondement et la gardienne de toutes les vertus. Si elle ne les précède*, dit saint Augustin, *si elle ne les accompagne, si elle ne les suit, l'orgueil les emporte.* Vertu si essentielle, que le fils de Dieu est descendu du ciel pour l'enseigner aux hommes : *Apprenez de moi*, dit-il, non à faire des miracles, mais *apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Voilà la première leçon de ce grand maître. Il en a donné lui-même l'exemple ; *ils s'est anéanti* jusqu'à prendre la *forme d'esclave ;* il s'est confondu parmi les pécheurs et les ignorans. Quoiqu'il fût *la lumière du monde* et le saint des saints, il n'a jamais eu de complaisance en lui-même : *Christus non sibi placuit.*

Il a passé sa vie dans l'obscurité, et n'a paru en public que pour réparer par ses humiliations la gloire de

son père, que la superbe de l'homme avait flétrie. Il a choisi pour sa mère la plus pure des vierges; mais elle n'aurait jamais été digne de cet honneur, si elle n'avait pas été la plus humble des créatures; et Jésus-Christ aurait mieux aimé avoir pour mère une femme du commun, que de naître d'une vierge superbe. O humilité d'un Dieu, que tu confonds notre orgueil!

Il en est de l'humilité comme de la foi, sans elle on ne peut plaire à Dieu, ni entrer dans le ciel. *Non*, dit Jésus-Christ, *si vous ne devenez comme de petits enfans, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* Voyez l'humilité d'un enfant: il ne s'estime pas plus que les autres: ses petits talens, la noblesse, les richesses ne lui enflent pas le cœur; il ne se vante point; si on le loue, il en rougit, il sent son ignorance et sa faiblesse, aimant à s'instruire, il ne raisonne et ne chicane point sur ce qu'on lui dit; simple, soumis, il reconnaît ses fautes, et souffre qu'on le reprenne. Un enfant est sincère, il n'est ni défiant ni soupçonneux; sans ressentiment, sans prévention, il ne parle mal de personne, et respecte chacun. Voilà le modèle que le fils de Dieu nous propose. Ce sont les âmes simples et dociles avec lesquelles il aime à s'entretenir. *Cum simplicibus sermocinatio ejus* (Prov. 3.); tandis qu'il résiste aux superbes, leur refuse ses grâces, les abat comme des arbres morts et infructueux. Les pluies et les rosées ne s'arrêtent pas sur les hauteurs, mais dans la profondeur des vallées: ainsi les grâces du ciel ne s'arrêtent point dans les cœurs superbes, mais dans les cœurs profondément humbles: *Emittis fontes in convallibus.*

II. Il n'est personne qui n'aime l'humilité dans les autres, mais il en est peu qui la pratiquent. Pour s'attirer l'estime, la bienveillance du monde, on sait cacher son ignorance, déguiser ou excuser des défauts qu'on a, pour faire paraître des talens et des vertus qu'on n'a pas. On n'ose pas toujours se vanter, mais on mendie des louanges, en se blâmant soi-même dans la vue d'être excusé ou applaudi. Orgueil hypocrite!

Cachez vos défauts avec prudence, vous le devez: l'humilité ne consiste pas à les faire paraître. Cachez-les, non pas pour être estimé, mais afin de ne pas scan-

daliser. L'humilité ne consiste pas aussi à cacher toutes ses vertus et ses talens. *Qu'on voie vos bonnes œuvres*, dit Jésus-Christ, qu'on sache que vous vivez chrétiennement, que vous employez utilement vos talens et vos biens, non pas afin qu'on vous loue, mais *afin qu'on glorifie votre père céleste.*

Celui qui est vraiment humble reconnaît que tout ce qu'il a de talens et de richesses vient de Dieu. Il reconnaît aussi de bonne foi ce qu'il y a de défectueux et de mauvais en lui-même ; il en gémit, il souffre qu'on l'avertisse et qu'on le reprenne ; il ne souffre qu'avec peine qu'on l'estime et qu'on le loue : semblable à un malade qui reconnaît qu'il est malade, et ne peut souffrir qu'on dise qu'il est en santé ; et de même qu'un malade dit toujours son mal plus grand, et prend même plaisir à l'entendre dire : aussi l'homme parfaitement humble se fait un plaisir d'entendre ce qui l'humilie.

C'est une chose étrange, qu'il ne soit personne qui craigne plus le mépris que celui qui en est le plus digne, et que les plus vicieux, les plus décriés ne veuillent point être repris, et soient les plus délicats sur le point d'honneur. Un vrai chrétien a des sentimens bien différens : il ne craint point la confusion, et ne croit jamais qu'on lui fait tort, parce qu'il croit mériter plus de mal qu'on ne lui en dit : c'est pourquoi chacun est plein d'estime pour lui, parce qu'il a de l'estime pour tous, excepté pour lui-même.

II. La vraie humilité est fondée sur la connaissance de Dieu, et sur la connaissance de soi-même. Voilà la science des saints sur la terre, science la plus importante. De quoi sert la connaissance du mouvement des astres et des secrets de la nature, si l'on se méconnaît soi-même, si l'on ignore ce que l'on est devant Dieu, et ce que l'on a mérité ?

Quand on connaît les grandeurs et la sainteté de Dieu, et qu'on connaît sa propre bassesse et les misères de son âme, oh ! qu'on se voit misérable, et qu'on comprend combien on est peu de chose ! L'estime et le mépris des hommes ne touche plus une âme qui est ainsi pénétrée de sa bassesse et de son néant ; c'est alors qu'on est véritablement grand devant Dieu. Voyez l'humble

publicain : loin de s'applaudir comme le pharisien, le poids de ses crimes l'accable de confusion ; il s'accuse, il se fait des reproches, il s'humilie, et Dieu l'élève, lui accorde sa miséricorde, tandis que l'orgueilleux pharisien est rejeté de Dieu.

RÉSOLUTIONS.

1. Je demanderai souvent l'humilité à Dieu. — 2. Je lui rapporterai la gloire de tout le bien qui est en moi, et de tout ce que je ferai de bon. — 3. Je parlerai le moins que je pourrai de moi et de ce qui me regarde, et ce ne sera jamais ni pour me vanter, ni pour être loué. — 4. Je supporterai avec charité et résignation les humiliations, pensant que je les ai méritées par mes péchés. — O mon Dieu ! donnez-moi cette humilité, et faites que cette vertu préside désormais à tous mes discours, à tout ce que je ferai et souffrirai.

CHAPITRE LXVII.

De la vertu de Pénitence.

I. Il n'y a rien au monde qui console plus pendant la vie, et qui rassure plus à la mort que la pénitence. C'est par elle que nous expions le péché, que nous nous en préservons, et que nous persévérons dans la grâce, sans elle point de salut à espérer : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis*, dit le fils de Dieu.

Voulez-vous, dit S. Augustin, n'être pas puni de Dieu? punissez-vous vous-même : *Vis ut non puniat Deus? te puni*. Il faut que le péché soit puni par celui qui l'a commis, ou par celui contre qui il a été commis ; en ce monde par la pénitence, ou en l'autre par les flammes : *Aut pœnitendum, aut ardendum*. Vous êtes homme pour travailler : *Homo natus ad laborem;* et vous êtes chrétien pour être pénitent : *Christiana vita*, dit le concile de Trente, *perpetua pœnitentia*.

Vous ne serez véritablement chrétien, et vous ne serez prédestiné, qu'autant que vous serez conforme à Jésus-Christ. Sa vie a été une pénitence et un martyre continuel ; voilà le chemin qu'il a tracé pour arriver à la gloire : les saints l'ont suivi. *Les uns*, dit saint Paul, *ont souffert les moqueries, les fouets, les prisons ; les autres ont été sciés, lapidés, ont passé par le fer et le feu*,

ont été mis à mort ; d'autres ont passé leur vie en gémissant. Voilà ce qu'ont fait, pour expier leurs péchés, des âmes justes, *que le monde n'était pas digne de posséder.*

Si le fils de Dieu, si innocent a répandu des larmes et du sang pour des péchés qu'il n'avait point commis ; si tant d'ames justes ont crucifié leur chair ; que devriez-vous faire, vous qui, bien loin d'être juste, êtes chargé de tant de crimes? *Refuser de faire pénitence, est une conduite plus injurieuse à Dieu*, dit saint Chrysostôme, *que le péché même.* L'impénitence est le seul crime que Dieu ne pardonne point, dit saint Jérôme : *Solum crimen est quod veniam consequi non potest.* Ad Sab.

II. Que faut-il faire pour être pénitent? Il faut imiter un vigilant économe, qui se sert de tout pour apaiser ses créanciers et payer ses dettes. Oh ! que de dettes nous avons contractées envers Dieu !

On commence à satisfaire à Dieu, et on l'apaise lorsqu'on se repent de ses péchés, qu'on cesse de l'offenser, qu'on change de vie. Pleurer les péchés qu'on a commis, n'en plus commettre qui méritent d'être pleurés, voilà, dit saint Grégoire, une pénitence assurée. Sans ce changement de vie, la pénitence est vaine : *Ubi emendatio nulla, vana pœnitentia.*

De quoi sert de frapper votre poitrine, de pleurer vos péchés, si vous ne voulez pas les quitter ? Ce n'est point là apaiser Dieu, c'est ne pas décharger votre conscience, mais l'*endurcir et la paver de crimes*, dit saint Augustin ; c'est imiter ces ouvriers qui enfoncent à grands coups le pavé, pour le rendre plus dur : *Conscientiam pavimentare.* Vous faites de grandes aumônes ; vous y êtes obligé, si vous avez de grands biens ; mais l'aumône seule ne suffit pas pour apaiser le ciel. *Dieu ne se laisse pas gagner par l'argent*, dit Salvien, *mais par la réformation des mœurs.*

Vous vous abusez donc, si vous croyez être pénitent sans changement de vie : c'est à quoi il faut vous résoudre. Car, après tout, quel repos pouvez-vous avoir en vivant toujours ennemi de Dieu ? Ce n'est pas même encore assez, pour être pénitent, de quitter le péché ; il faut vivre dans le regret, dans l'humilité et la mortification comme nous dirons ci-après.

RÉSOLUTIONS.

1. Quelle pénitence ai-je faite jusqu'ici? Il est bien temps que je commence. — 2. Je vais donc, dès ce moment, travailler à changer de vie, faisant tous mes efforts pour ne plus retomber dans le péché. — C'est vous, ô mon Dieu! qui changez les cœurs par votre grâce; je vous présente le mien, afin que vous en arrachiez l'affection au péché, et que vous l'enflammiez d'amour pour la vertu.

CHAPITRE LXVIII.

Pour être pénitent, il faut vivre dans le gémissement et le regret.

I. Il sert peu d'affliger le corps, si l'esprit et le cœur ne sont pas affligés. La tristesse du Sauveur à la vue des péchés du monde, sa douleur profonde au jardin des Olives, est une puissante leçon. Un Dieu qui pleure mes péchés, qui s'afflige sur l'état de mon âme, me fait comprendre que je ne puis trop affliger mon cœur, ni répandre trop de larmes.

Les gémissemens ont fait la principale occupation des saints sur la terre. David, quoique assuré du pardon, gémissait sans cesse : le souvenir d'avoir perdu son Dieu lui faisait répandre nuit et jour des torrens de larmes. Saint Pierre ne pécha qu'une fois, et il en pleura toujours, et nous, au contraire, nous péchons souvent, et nous ne pleurons jamais : *Semel negavit*, dit saint Augustin, *et semper flevit; sæpè negamus, et nunquam flemus.* En quelque lieu que je sois, disait un solitaire, je ne vois que mes péchés; je me regarde comme une victime de l'enfer, où je vois une infinité d'âmes moins coupables que moi. Alors je me jette la face contre terre, je soupire, je pleure devant mon juge.

II. Voulez-vous obtenir la miséricorde de Dieu? que vos péchés soient toujours présens à votre esprit : *Peccatum meum contra me est semper.* Dites sans cesse avec un prophète : Ah! Seigneur, qu'ai-je fait : *Quid feci?* Dites avec saint Augustin : *Ah! mon Dieu, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, c'est bien tard que je vous ai connu, c'est bien tard que je vous ai aimé.* Dites

avec l'enfant prodigue : *Mon père, je péché contre le ciel et contre vous, je ne mérite plus d'être appelé votre enfant.*

Sainte Thaïs, fameuse pécheresse, dit à saint Paphnuce, que, pendant trois ans, elle n'avait osé proférer le nom de Dieu, tant elle se sentait criminelle, et qu'elle s'était contentée de dire sans cesse en gémissant. *O vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi !* Allez, lui dit le saint homme, vos gémissemens, plus que vos autres pénitences, ont engagé Dieu à vous faire miséricorde.

Ne croyez jamais avoir assez pleuré vos péchés, dit saint Augustin ; que la douleur et la confusion ne finissent qu'avec votre vie. Un seul péché, dit Tertullien, mérite d'être pleuré éternellement : *Semel peccásse, satis est ad fletus æternos.* Lorsqu'une âme a sans cesse ses fautes devant les yeux, et qu'elle en gémit, elle peut s'assurer que Dieu lui fera miséricorde. Rien ne touche plus Dieu, que le repentir et le sacrifice d'un cœur affligé : *Sacrificium Deo, spiritus contribulatus*. Ps. 50.

RÉSOLUTIONS.

1. Et moi aussi, à l'exemple de tant de saints pénitens, je me ressouviendrai souvent de mes péchés passés pour les détester et m'efforcer de les laver dans les larmes d'un repentir amer. — 2. Et je crierai fréquemment miséricorde vers celui que j'ai tant offensé. — O mon Dieu ! soyez propice à ce grand pécheur.

CHAPITRE LXIX.

Pour être pénitent, il faut vivre dans l'humilité.

Le Sage nous apprend que la superbe est le principe de tout péché : *initium omnis peccati superbia;* parce que tout pécheur s'élève contre Dieu, et s'éloigne de lui : il faut donc que l'humilité le rapproche de Dieu. De quelque côté que le pécheur se considère, soit du côté de Dieu, soit du côté de lui-même, soit du côté des autres, tout doit l'humilier.

I. Du côté de Dieu, il doit se regarder comme un esclave révolté, comme un criminel de lèse-majesté ; comme un perfide et un ingrat qui a trahi son maître ;

comme un enfant rebelle et un orgueilleux coupable, qui a déshonoré son père et son Dieu. Oui, vous avez déshonoré Dieu, et vous l'avez plus déshonoré par un seul péché mortel, que jamais vous ne pourriez l'honorer, quand vous feriez autant de bonnes œuvres que tous les justes. Quel sujet de confusion! et comment oseriez-vous vous prévaloir de vos bonnes œuvres?

II. Du côté de vous-même. O homme! qu'êtes-vous devenu par le péché? Vous avez donné le coup de la mort à votre âme; vous l'avez défigurée; vous lui avez imprimé, selon la parole de l'Ecriture, le caractère de la bête: *caracterem bestiæ*, parce que vous n'avez suivi que vos sens et vos penchans, comme les bêtes: *Comparatus est jumentis insipientibus*. O mon Dieu! disait David, comment oserai-je paraître devant vous, après m'être dégradé jusqu'à devenir à vos yeux comme une bête de charge?

Ce fut un état bien humiliant pour le Sauveur, de vivre dans le désert parmi les bêtes farouches: *Eratque cum bestiis*. Mais reconnaissez avec humilité que vous ne méritez pas même d'être en présence de Jésus-Christ dans le rang des bêtes sauvages: elles n'ont jamais péché, elles ne sont capables ni de connaître ni d'aimer Dieu; au lieu que vous, qui n'êtes fait que pour l'aimer, vous ne vous servez de votre raison et de ses bienfaits que pour l'offenser.

Vous devriez donc vous placer au-dessous des animaux, au-dessous même des démons. *Il y en a un parmi vous qui est un démon*, disait le Sauveur en parlant de Judas. Voilà ce que vous devriez penser de vous-même, avec cette différence, que le démon n'a péché qu'une fois; et vous, de combien de crimes multipliés n'êtes-vous pas coupable! Pouvez-vous, après cela, vous estimer? On n'estime point ce qui est défiguré et horrible: or, pouvez-vous voir quelque chose de plus horrible que votre conscience? Y a-t-il donc un objet que vous deviez plus mépriser que vous-même?

III. Du côté des autres. Vous oubliez que vous êtes pécheur, lorsque vous les méprisez. Eussiez-vous la vertu d'un saint, votre conscience doit vous faire dire, avec plus de raison que saint Paul: *Je suis le plus*

grand des pécheurs, le plus misérable de tous les hommes; parce que vous devez avoir plus de confusion et d'horreur d'un seul de vos péchés, que des péchés de tous les autres.

D'ailleurs, de quoi n'êtes-vous pas capable? Un scélérat eût-il commis des crimes que vous ne commîtes jamais, croyez qu'il est encore meilleur que vous, parce qu'il n'a reçu ni tant de lumières, ni tant de grâces, et que vous auriez vous-même commis des crimes plus énormes, si Dieu vous avait abandonné à vous-même. Le fond de notre cœur est si mauvais, que nous devons, en quelque sorte, regarder comme nôtres les péchés mêmes que nous n'avons pas faits; ce qui a fait dire à saint Augustin : Seigneur, vous m'avez fait autant de grâce en me préservant des péchés que je n'ai pas commis, qu'en me pardonnant ceux que j'ai faits: *Omnia mihi dimissa fateor, et quæ meâ sponte feci mala, et quæ, te duce, non feci.* Confes. lib. 10. cap. 10.

La vue de votre misère doit vous accompagner partout, vous reconnaissant indigne de la société des créatures, après avoir offensé leur Créateur. Quand vous êtes dans les assemblées de l'Eglise, souvenez-vous de cette parole de Job: *Les enfans de Dieu s'étant assemblés, Satan se trouva avec eux.* Soyez dans la confusion de vous trouver dans le lieu saint avec tant de fidèles, dont plusieurs ont la pureté des anges, tandis que vous êtes un pécheur abominable; et croyez que c'est beaucoup pour vous, que l'Eglise vous souffre parmi ses enfans, vous qui devriez être sous les pieds des démons.

Si vous avez des richesses ou des emplois honorables, pensez que vous ne les avez pas mérités? que les autres en sont plus dignes que vous, et que votre élévation est peut-être un effet de la justice de Dieu sur vous. Reconnaissez qu'un pécheur comme vous, qui a mérité les anathèmes de toutes les créatures, ne mérite pas d'être élevé au-dessus des autres, ni de leur commander: *Quantò magnus es, humilia te in omnibus.* Eccl. 3.

Si l'on vous méprise, si l'on vous persécute, que la vue de vos péchés vous fasse aussitôt souvenir que vous ne méritez ni l'estime ni l'attention de personne; qu'un pécheur qui mérite l'enfer ne peut être traité trop du-

rement en cette vie ; et qu'à bien prendre la chose selon Dieu, vous n'avez-pas lieu de vous plaindre, dès qu'on vous traite comme vous le méritez.

Oh! si, à l'exemple du publicain, vous aviez ces sentimens d'humilité, quelque pécheur que vous ayez été, vous seriez un vrai pénitent et un grand saint, parce que Dieu ne rejète jamais un cœur contrit et humilié : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Ps. 50. Sans cet esprit d'humilité on ne se sauve pas. *Si vous ne devenez humble comme des enfans*, dit Jésus-Christ, *vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux.*

RÉSOLUTIONS.

1. Je me considérerai désormais comme un néant révolté contre Dieu. — 2. Je me confondrai à mes propres yeux, considérant combien j'ai dégradé en moi l'ouvrage du Tout-Puissant. — 3. Je me mettrai dans ma propre pensée, au-dessous des plus grands pécheurs. — 4. Et je souffrirai les mépris comme une des moindres peines que j'aie méritées de la part des créatures — O mon Dieu ! n'ecrasez pas ce ver de terre, qui a osé s'élever contre vous et contre votre loi sainte : il reconnaît enfin sa bassesse et sa profonde misère.

CHAPITRE LXX.

Pour être pénitent, il faut vivre dans la mortification.

Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit saint Paul, ont crucifié leur chair avec ses convoitises : *Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* Gal. 5. C'est-à-dire qu'un chrétien pénitent mortifie son corps, veille sur ses sens, et sait même se mortifier dans les choses permises.

I. Le corps est un ennemi dont il faut se défier. On ne doit le ménager qu'autant qu'il est nécessaire. Il est juste qu'il souffre, puisqu'il a été l'instrument du péché. Si vous l'écoutez, vous lui accorderez trop, et il ne sera jamais content. On multiplie ses besoins, quand on l'accoutume à ne se passer de rien. En lui retranchant beaucoup, il aura toujours assez.

La nourriture lui est nécessaire; mais il faut que la modération et la pénitence y mettent des bornes, et

ces bornes sont étroites. Quelle différence y aurait-il entre vous et un animal, si vous accordiez à votre corps tout ce qu'il demande? Il vaut mieux sentir les murmures et la faim d'une chair soumise, que d'éprouver les révoltes d'un corps trop nourri et indocile.

Si vous n'avez qu'une nourriture grossière ou mal apprêtée, n'en désirez pas une meilleure. Un pécheur ne mérite pas d'être traité comme un homme juste. *Mangez*, dit Jésus-Christ, *ce qu'on vous présente*, bon ou mauvais*: Manducate quæ apponuntur vobis.* Si la pauvreté ne vous permet pas d'avoir le nécessaire, adorez Dieu, qui veut purifier votre âme par les besoins de votre corps. Souffrez la faim, pour imiter le jeûne de votre Sauveur. Un disciple coupable n'est pas meilleur que son maître innocent.

Se plaindre des jeûnes de l'Eglise, c'est oublier que ce sont des jours de sainteté, consacrés à une pénitence générale; des jours de salut et de grâces qu'on doit recevoir avec joie. Si vous avez du zèle, vous vous imposerez encore, pendant l'année, d'autres jours d'abstinence. N'est-il pas juste, après avoir si souvent passé les bornes de la tempérance avec les pécheurs, de jeûner de temps en temps avec les saints?

Donnez aux pauvres ce que vous vous retranchez par le jeûne; *autrement*, dit saint Grégoire, *vous ne jeûneriez pas pour Dieu, mais pour vous*, en réservant à votre corps, pour un autre jour, ce que vous lui refusez aujourd'hui. Prenez garde que l'indiscrétion et la propre volonté ne se trouvent dans vos jeûnes ou dans vos mortifications. On doit mortifier le corps, mais il ne faut pas le ruiner et l'abattre. Si l'obéissance, votre santé, un directeur prudent, ne vous permettent pas de jeûner, de porter le cilice, ne le faites point.

II. Un chrétien pénitent veille sur ses sens. 1. Sur ses regards. Il fait, comme Job, un traité avec ses yeux, pour ne pas même penser à l'autre sexe. Si un objet séduisant ou une peinture indécente se présente, il dit aussitôt avec David: *Ah! Seigneur, detournez mes yeux, afin qu'ils ne voient pas la vanité.*

Les comédies et les spectacles lui paraissent indignes de l'honnête homme et du chrétien; la pompe mon-

daine qui les accompagne, dissipe l'esprit, séduit imperceptiblement le cœur, et fait souvent en un quart d'heure perdre plus de grâces et de vertus, que la pénitence de plusieurs années n'en a pu faire acquérir.

L'image du crucifix et les images des saints sont, pour un pénitent, les objets les plus agréables. Il les conserve, non comme des ornemens de sa maison, mais comme des monumens de religion, qui le font souvenir de la pénitence des Saints, qu'il considère, en voyant leurs images, comme des témoins et des juges qui lui reprochent ses infidélités et son peu de courage.

Tout ce qu'il voit lui inspire des sentimens de pénitence. S'il regarde le ciel, il pense aussitôt, en gémissant, qu'il l'a perdu: s'il voit les arbres chargés de fruits, il se reproche à lui-même qu'il est un arbre stérile, qui ne produit que des fruits de mort; si les animaux lui obéissent et le servent, il se reproche aussitôt sa désobéissance et son ingratitude envers Dieu. Les yeux baissés, il regarde souvent la terre: Voilà, dit-il, d'où je suis sorti, et où la mort, dans peu de jours, me fera rentrer.

2. Il veille sur ses paroles, et parle bien plus à Dieu qu'aux créatures. Il sait que le silence préserve de bien des fautes; que la langue est comme l'instrument de tous les vices, et qu'elle tue souvent l'âme par le poison mortel dont elle est remplie: *Plena veneno mortifero.* Jac. 3. Il voudrait ne se servir de la voix que pour chanter les louanges de Dieu, pour accuser ses péchés, pour prendre la défense des intérêts de Dieu, et pour édifier le prochain. Il se prive même quelquefois, comme David, de parler des bonnes choses, aimant se taire par humilité: *Humiliatus sum, et silui à bonis.* Ps. 38.

3. Il veille sur ses oreilles, *et les environne d'épines.* S'il entend des paroles déréglées, s'il entend des conversations ou des lectures agréables, il ne s'y applique qu'autant qu'elles lui sont profitables. Il a soin d'écouter Dieu au fond de son âme, bien plus que les hommes. Les mondains, dit-il avec David, m'entretiennent de bagatelles; mais, Seigneur, elles ne sont pas comparables à votre loi: *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Il mortifie sa curiosité ; il sait que le plaisir d'entendre bien des choses n'est pas toujours innocent, et que, quand il le serait, le mérite est grand de s'en priver. Il regarde des concerts agréables, comme peu convenables à une âme pécheresse, qui devrait passer sa vie dans les larmes.

III. Un chrétien qui aime la pénitence, sait la pratiquer dans les choses même les plus innocentes. S'il entend une symphonie dans le lieu saint, il se réjouit de ce que tout sert à honorer le Créateur ; mais en même temps il gémit de lui avoir si souvent refusé ses hommages. Il sait quelquefois se priver des plaisirs permis, pour se punir des plaisirs criminels qu'il a pris autrefois. S'il est obligé de prendre quelques récréations, loin d'y attacher son cœur, il les prend avec une secrète confusion, persuadé qu'un pécheur comme lui ne mérite que des châtimens.

S'il prend du sommeil, c'est à regret, se souvenant que Jésus-Christ *passait les nuits en prière*, et, qu'à l'exemple du fils de Dieu, au lieu d'un lit, il ne devrait pas même avoir *un chevet pour reposer sa tête*. Il ne prend son repos que par nécessité et parce que Dieu le veut ; l'obéissance à une heure réglée l'y conduit ; la paresse ne l'y retient jamais. S'il dort, ce n'est qu'autant qu'il faut pour réparer ses forces et mieux servir Dieu. S'il ne dort pas, il ne s'en inquiète point ; il profite de ce temps pour pleurer ses péchés : *In cubilibus vestris compungimini.* S'il s'éveille, c'est pour recourir à Dieu ; s'il se lève, c'est pour obéir à Dieu, et pour travailler en esprit de pénitence.

Oh ! que de consolations ressentiriez-vous en vivant de la sorte ! vous éprouveriez qu'un jour passé dans la pénitence et dans les gémissemens, est mille fois plus agréable que toutes les délices de la terre, et qu'il est bien plus doux d'expier ses péchés que de les commettre.

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque mon corps a été l'instrument d'un grand nombre de péchés, je lui ferai aussi partager ma pénitence.—2. En conséquence, je réglerai son repos ; je modérerai sa nourriture ; j'observerai les jeûnes prescrits par l'Église, et je ferai souvent quelques mortifications proportionnées à mes forces et à mon travail, mais avec l'avis de mon confesseur. — 3. Je veillerai sur mes sens, afin que la mort n'entre plus par eux dans mon âme ; je mortifierai ma langue, et

j'éviterai les divertissemens dangereux auxquels j'ai renoncé dans mon baptême. — O mon Dieu ! faites-moi la grace de réduire mon corps en servitude, afin qu'il ne soit plus en moi l'instrument du péché, et qu'il ressuscite un jour glorieusement.

CHAPITRE LXXI.

On peut facilement pratiquer la pénitence dans tous les états.

Presque tous les hommes vivent dans l'exercice de la pénitence ; mais parce qu'ils n'en font pas un saint usage, la plupart meurent sans l'avoir faite. On croit la pénitence bien éloignée de nous, tandis que nous en sommes environnés. Y a-t-il une condition qui n'ait ses peines, ses embarras, ses tentations, ses épreuves? Qu'on est aveugle de ne pas profiter de la bonté de Dieu qui accepte comme une pénitence méritoire ce qui nous arrive même par nécessité !

Que vous coûterait-il dans vos afflictions, dans vos délaissemens, de dire avec Jésus-Christ : *Mon père, votre volonté soit faite?* Que vous coûterait-il, lorsque vous perdez votre santé, ou qu'un injuste usurpateur vous enlève vos biens, de dire avec Job : *Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté, son saint nom soit béni?* Si nous avons reçu des faveurs de sa main libérale, n'est-il pas juste que nous recevions aussi les maux de sa main paternelle : *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quarè non suscipiamus?* En souffrant pour Dieu, en souffrirait-on davantage?

Combien de choses dont la privation vous est facile et qui vous seraient d'un grand mérite! Seriez-vous fort incommodé de vous priver d'une lecture profane, pour lire un livre de piété ; de fréquenter une compagnie sainte, au lieu de fréquenter des gens dissipés et mondains ; d'aller visiter Jésus-Christ, au lieu d'aller au spectacle? Seriez-vous fort incommodé de vous habiller avec plus de modestie, de parler avec plus de retenue, de vous modérer dans vos repas, de donner aux pauvres ce que vous donnez pour le jeu ou pour le luxe? Oh ! que de mérites perdus par votre faute !

La Providence nous fournit, à toute occasion, mille moyens de faire pénitence : un petit soulagement qu'on refuse à son corps, une situation gênante, une incommodité passagère qu'on souffre sans se plaindre ; l'humeur dure et facheuse d'une personne avec laquelle nous sommes obligés de vivre, que nous supportons avec charité ; une parole désagréable, un reproche humiliant dont on fait le sacrifice en silence ; un peu de froid ou de chaud qu'on souffre avec patience ; un peu de faim ou de soif qu'on ne soulage pas d'abord ; un service qu'on rend au prochain ; une délicatesse, un morceau, un fruit, un assaisonnement dont on se prive, et autres semblables mortifications, ne sont pas indignes d'etre offerts à Dieu.

Tout cela paraît peu de chose, mais c'est quelque chose de grand, dit saint Augustin, d'etre fidèle à Dieu dans les plus petites choses ! *In minimis autem fidelis esse magnum est.* Ce ne sont là que comme de petites gouttes, mais qui peuvent peu à peu remplir le calice amer que Jésus-Christ nous a laissé à boire. Par ces petites pratiques, que les mondains regardent comme des riens, nous pouvons payer beaucoup, et grossir notre trésor pour l'éternité, à l'exemple de la fourmi, qui fait ses provisions de ce qu'on foule aux pieds. En offrant à Dieu ces fréquens et petits sacrifices, ayons de la confusion de lui offrir si peu de choses ; mais adorons sa bonté qui s'en contente. C'est en méprisant ces petites choses, que tant de gens vivent sans pénitence, et se perdent.

Quel repentir à la mort et dans l'éternité, d'avoir laissé échapper tant d'occasions d'effacer ses péchés ! Il n'est point de regret plus sensible à un mourant que le souvenir des momens qu'il n'a pas employés à la pénitence ; et il n'est point de plus cruel sujet de désespoir à un réprouvé, que de voir qu'il pouvait se sauver à si peu de frais. Quelques jours de pénitence et de fidélité à Dieu en cette vie peuvent effacer tous nos péchés ; mais des siècles de pénitence, et une éternité de pleurs ne pourront en effacer un seul dans l'autre.

RÉSOLUTIONS.

1. J'offrirai tous les jours à Dieu, en satisfaction pour mes péchés, les peines de mon état. — 2. J'accepterai de même toutes les afflictions qui pourront m'arriver, de quelque source qu'elles me viennent. — Mon Dieu, j'unis toutes mes souffrances à celles qu'éprouva autrefois mon Sauveur ; agréez-les comme des satisfactions que j'offre à votre justice pour l'expiation de mes nombreux péchés.

CHAPITRE LXXII.

Il faudra expier en purgatoire les péchés qui n'auront pas été entièrement expiés en cette vie par la pénitence.

Il faut, en cette matière, éviter deux écueils, l'erreur et illusion.

I. C'est errer dans la foi, que de douter de la vérité du purgatoire : je demande, où va le juste qui meurt dans la grâce de Dieu, mais qui est coupable de quelques fautes légères, ou qui n'a pas entièrement satisfait à Dieu pour les fautes grièves? Il ne peut pas être condamné à l'enfer, parce que Dieu n'y condamne jamais le juste qui meurt dans sa grâce. Il ne peut aussi être introduit dans le ciel avec ses fautes légères, parce qu'il est de foi que *rien de souillé n'y entre jamais*. Il faut donc qu'il y ait un lieu où cette âme achève de se purifier et de satisfaire à Dieu. Voilà ce que la foi, ce que l'Eglise, les saints Pères et la tradition de tous les siècles nous enseignent.

On doit regarder le purgatoire comme un effet de la miséricorde de Dieu, qui destine ce lieu pour être le supplément de la pénitence, et comme un effet de la justice et de la sainteté de Dieu, qui ne peut souffrir la moindre souillure, qui se sert du feu pour épurer l'âme sainte.

Un chrétien éclairé craint ces feux purifians : il ne peut penser, sans avoir le cœur pénétré de douleur, qu'il sera séparé, pour un temps, de la jouissance de son Dieu. Il regarde cependant le purgatoire avec des sentimens de reconnaissance envers Dieu, qui lui offre, dans ce lieu de tourmens, un moyen de lui satisfaire. Cette vue le porte si efficacement à aimer la bonté et

la justice de Dieu, qu'il aimerait mieux souffrir, plusieurs siècles, les feux du purgatoire, que d'entrer dans le ciel, et d'y paraître devant la sainteté de Dieu avec un seul péché.

II. L'illusion la plus funeste pour ceux qui mènent une vie mondaine, c'est de s'imaginer que, s'ils ne font pas pénitence en ce monde, ils en seront quittes pour la faire en purgatoire, et qu'ensuite ils entreront dans le ciel. Détrompez-vous. L'impénitence ne conduit pas en purgatoire, mais en enfer; puisqu'il est de foi que, sans pénitence, on sera perdu. Le purgatoire n'est pas pour commencer la pénitence, mais pour la consommer; il n'est pas pour sanctifier l'âme, mais pour purifier l'âme sainte: il faut être pénitent, pour y entrer; et plus on est pénitent en cette vie, plus aussi en diminue-t-on la rigueur et la durée.

Vous vous croiriez heureux d'être en purgatoire, parce qu'il ne dure pas toujours. Oh! que vous êtes aveugle, dit saint Augustin, de penser de la sorte! Si les tourmens n'y sont pas éternels, ils y sont extrêmes, parce que Dieu, agissant toujours en Dieu, y punit en Dieu. C'est le même feu, dit ce saint Père, qui purifie l'âme juste et qui brûle le réprouvé: *Sub eodem igne purgatur electus et crematur damnatus.*

On n'y souffre pas toujours, mais on y souffre quelquefois long-temps. Des fautes légères y sont punies plusieurs années; certains péchés, qui n'ont pas été entièrement expiés ici-bas, y sont quelquefois punis des siècles entiers. Combien d'années, et peut-être de siècles, devriez-vous y souffrir, vous qui vivez dans une criminelle dissipation, et sans crainte du péché!

O étrange folie, de s'épargner en ce monde quelques peines, et de s'exposer aux tourmens de l'autre, pour des fautes qu'il est si facile d'expier en cette vie! Si vous étiez redevable de cent pièces d'or, et qu'on se contentât d'une seule, refuseriez-vous cette condition? De combien de peines n'êtes-vous pas redevable à la justice de Dieu! il serait satisfait, si vous en subissiez quelques-unes pour son amour en cette vie. Si vous le refusez, vous n'avez ni amour pour Dieu, ni charité pour vous-même.

Vous vous fiez aux prières qu'on fera pour vous après votre mort, aux bonnes œuvres que vous ordonnerez par votre testament ; mais il est bien plus sûr de faire vous-même vos bonnes œuvres, que de les ordonner, et d'employer saintement vos bienfaits avant la mort, que de le faire ensuite par les mains des autres.

Pourquoi laisser à autrui le soin de vous-même ? Ce que vous n'aurez pas fait pendant la vie, vos héritiers ne le feront pas, ou le feront mal. On est bientôt effacé du souvenir des parens et des enfans quand on n'est plus. C'est d'ailleurs être bien imprudent de prétendre que les autres aient plus de charité pour votre âme, que vous n'en avez vous-même. Les bonnes œuvres et la pénitence sont comme nos guides pour l'éternité. Ces œuvres saintes nous conduisent bien plus sûrement quand elles précèdent que quand elles suivent. Vous prenez des mesures pour être soulagé en purgatoire ; mais prenez-les bien plus pour n'y pas tomber : il est plus sûr de préserver sa maison du feu, que de l'éteindre quand elle est embrasée. Une heure de tourmens en purgatoire est plus insupportable que tout ce qu'on peut souffrir en ce monde, et que tous les supplices des tyrans ; cependant, quand il s'agit de souffrir pour expier le péché, on remet tout à l'autre vie. Quel aveuglement ! Prévenez donc par la pénitence les rigueurs du purgatoire ; mais n'oubliez pas les âmes saintes qui y sont captives : offrez à Dieu vos prières, vos aumônes et vos bonnes œuvres, en faveur de ces âmes prédestinées qui, après leur délivrance, seront vos intercesseurs et vos avocats auprès de Dieu.

RÉSOLUTIONS.

1. Je craindrai les peines du purgatoire. — 2. Afin de les éviter, ou du moins d'en abréger la durée, je souffrirai en esprit de pénitence tout ce qui me coûtera désormais dans la pratique de mes devoirs, et dans les misères qui accompagnent cette vie. — 3. Et pour rendre mes satisfactions efficaces, je les unirai aux souffrances de mon Sauveur. — O Jésus ! daignez revêtir de vos mérites mes actions et mes peines, afin qu'elles me servent à effacer peu à peu les dettes immenses que j'ai contractées auprès de votre redoutable justice, par mes nombreux péchés.

CHAPITRE LXXIII.

DU SACREMENT DE PÉNITENCE.

Avis pour la Confession.

I. Il y a de la différence entre la vertu de pénitence, et le sacrement de pénitence. La vertu de pénitence, dont nous avons parlé, nous est nécessaire pour conserver la grâce sanctifiante; elle nous dispose à recevoir le pardon du péché, et l'expie quand il est pardonné : mais c'est dans le sacrement de pénitence que nous recevons le pardon, et la grâce quand nous l'avons perdue. Nos pénitences sont les actions et les mérites de l'homme, qui sont peu de chose, si on les sépare de la grâce. Mais dans le sacrement de pénitence, ce sont les mérites de Jésus-Christ qui nous sont appliqués, et qui effacent, en un moment, ce que les mérites de tous les hommes ne pourraient effacer.

Tel est le privilége de la loi nouvelle, dans laquelle il est bien plus facile de recouvrer l'amitié de Dieu, et de recevoir le pardon, qu'il ne l'était dans l'ancienne loi : privilége divin accordé par Jésus-Christ à son Eglise. Le Sauveur, donnant la mission à ses apôtres pour établir cette Eglise sainte, leur dit : *Recevez le Saint-Esprit ; ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis ; et ceux dont vous les retiendrez, ils seront retenus.* Joan. 20. Pouvoir auguste, qui a toujours été exercé dans l'Eglise de Jésus-Christ, et auquel se sont soumis les plus grands génies, les plus grands princes de l'univers, les nations entières; pouvoir que les hérétiques ont combattu par malice, et auquel ils se sont soustraits par aveuglement ; pouvoir consolant pour les fidèles. Lorsqu'on s'avoue coupable au tribunal des hommes, on y est condamné mais au tribunal de la pénitence, aussitôt qu'on s'avoue criminel avec un repentir sincère, on y est absous et justifié.

II. Que nous serions coupables de négliger ce sacrement, et d'abuser, pour notre perte, d'un remède que Dieu a établi pour notre sanctification ! Allons donc souvent nous purifier dans ce bain sacré de Jésus-Christ. Nous sommes faibles, exposés aux tentations, et nous tombons souvent ; allons-y chercher le remède, la guérison et la force ; déclarons-y nos péchés entièrement et avec sincérité. De quoi sert le déguisement devant un Dieu qui voit les plus secrets replis de notre cœur? Déclarons-les avec simplicité : faisons-en connaître le nombre et les circonstances nécessaires, sans embarrasser nos confessions de tant de paroles, de tant de récits, de tant de minuties et de circonstances inutiles. Accusons nos péchés avec confusion, nous regardant comme des criminels de lèse-majesté divine, qui ne méritons que l'enfer. Accusons-les avec confiance, et avec amour pour un Dieu qui est prêt à nous recevoir dans le sein de sa miséricorde, aussitôt qu'il nous voit gémir à ses pieds. Accusons-nous enfin dans un esprit de religion et de foi ; respectons dans le confesseur l'autorité de Jésus-Christ, ou plutôt ne regardons que Jésus-Christ dans son ministre, et n'oublions pas que l'accusation doit être accompagnée d'un propos efficace de se corriger.

RÉSOLUTIONS.

1. J'aurai recours au sacrement de pénitence souvent, et au moins toutes les fois que je me sentirai en danger de tomber dans le péché mortel, par le relâchement qui survient peu à peu, à mesure qu'on s'éloigne de ce salutaire remède. — 2. J'y aurai recours aussi, dès que j'aurai fait quelque faute grave. — 3. Mais j'y porterai toujours les sentimens de sincérité, d'humilité, de repentir et de ferme propos que ce sacrement exige. — Mon Dieu, faites que je ne néglige désormais plus ce moyen efficace, que votre miséricorde nous offre pour guérir les plaies que le péché a faites à notre âme ; et ne permettez pas que jamais j'en abuse.

CHAPITRE LXXIV.

De la Confession sacrilége.

I. On abuse du sacrement toutes les fois qu'on y cache avec connaissance un péché mortel, ou lorsqu'on

ne veut pas quitter un péché mortel qu'on accuse. Les péchés ne sont pas remis par une telle confession, et on se rend coupable d'un nouveau crime, qui est le sacrilége; crime ordinairement plus énorme que les péchés qu'on accuse. C'est y ajouter un sacrilége encore plus horrible, lorsqu'on communie en cet état.

Vous découvririez les plaies de votre corps à un médecin, pour vous conserver la vie; pourquoi avez-vous honte de découvrir les plaies de votre conscience pour sauver votre âme? Peut-on être guéri quand on ne veut pas déclarer son mal? Il faut indispensablement au moins confesser ses péchés mortels, quand on le peut, pour en avoir le pardon, ou brûler pendant l'éternité: choisissez.

II. Prenez donc garde de vous laisser surprendre par la honte. Lorsqu'on y succombe, on s'accoutume insensiblement aux sacriléges; on s'en fait une habitude; cette habitude sacrilége étant formée, que doit-on espérer de celui qui abuse ainsi des remèdes mêmes du salut? Il n'est point d'état plus malheureux et plus cruel. Les remords de la conscience, qui suivent le sacrilége, sont comme un bourreau qui ne donne point de relâche. Le démon profite de cet état pour porter une âme au découragement; et, pour la tromper, il lui persuade qu'il n'y a plus de ressource. Dans ces troubles et ces agitations, on s'ennuie de la vie, on perd la confiance, on se livre à toutes sortes de vices: *Sublatâ spe*, dit saint Thomas, *irrefrenatè homines labuntur in vitia.* Mais d'un autre côté, lorsqu'on envisage la mort, les jugemens de Dieu, l'éternité, on se sent saisi d'horreur. Oh! quel état que celui d'une conscience ainsi tourmentée! Quel repos peut avoir une âme qui porte ainsi, par sa malice, son supplice et son enfer avec elle?

Le remède à de si grands maux, c'est d'avouer ses fautes et ses sacrilèges avec confiance et avec humilité. *Ne vaut-il pas mieux,* dit saint Augustin, *déclarer ses péchés, et subir une confusion d'un moment, devant un homme rempli de charité, que de souffrir une confusion accablante au jugement de Dieu, devant les anges et devant tout l'univers?*

RÉSOLUTIONS.

1. J'aurai toujours horreur de la confession sacrilége. — 2. Pour l'éviter, je porterai constamment au tribunal sacré la sincérité la plus entière, afin de ne rien taire de tout ce que je dois y accuser; et une douleur amère de mes péchés, avec la résolution ferme de ne plus les commettre. — 3. Enfin, si j'ai fait quelques confessions qui n'aient pas été entières par ma faute, ou si j'y ai manqué de contrition, je communiquerai avec franchise toutes mes peines à cet égard à mon confesseur, prêt à réparer le passé, suivant ses sages avis. — Mon Dieu, pardonnez moi l'abus que j'ai pu faire jusqu'ici d'un sacrement où vous faites éclater d'une manière si touchante votre miséricorde envers nous.

CHAPITRE LXXV.

On ne doit pas craindre la confession, ni s'en éloigner.

Qu'est-ce qui vous éloigne de la confession? est-ce la peine de dire vos péchés? Mais pourquoi regardez-vous comme une peine, une chose qui fait la consolation des autres, qui doit vous décharger d'un poids énorme, et vous réconcilier à Dieu?

Est-ce la crainte de faire une mauvaise confession, et de n'être pas disposé? Mais plus vous différerez, moins vous serez disposé; parce que, plus on s'éloigne de Dieu, plus il est difficile de s'en rapprocher: d'ailleurs on n'apprend pas à bien faire une chose en la faisant rarement.

Est-ce parce que vous ne voulez pas encore quitter vos péchés? Ah! malheureux, vous voulez donc vivre dans l'état de la damnation, et dormir tranquillement sur le bord de l'abîme? Vous ne vous contentez pas d'avoir donné à votre âme le coup de la mort; vous voulez la laisser pourrir dans ces cicatrices. Oh! que vous êtes à plaindre, et d'autant plus à plaindre, que vous ne vous plaignez pas vous-même!

Est-ce parce que vous avez honte de déclarer vos péchés? mais pourquoi auriez-vous honte de confesser à un homme ce que vous n'avez pas eu honte de faire sous les yeux de Dieu? Si vous deviez déclarer vos péchés à un ange: mais c'est à un homme faible comme

vous, qui connaît les misères du cœur humain, qui doit vous entendre avec des sentimens de charité, et sous le secret le plus inviolable.

Saint Paul et saint Augustin ont fait connaître à tout l'univers, dans leurs écrits, les égaremens de leur vie, et les ont publiés en répandant des torrens de larmes. Pourquoi auriez-vous honte de confesser dans le secret des péchés qui sont peut-être moins énormes que les leurs? Ah! vous n'avez pas éprouvé combien il est doux de déclarer ses crimes pour décharger sa conscience d'un poids qui l'accable, pour mettre son âme en paix.

Vous craignez peut-être que le confesseur ne soit étonné d'entendre vos péchés; détrompez-vous. Les médecins n'ont point d'horreur de voir des plaies et des ulcères : de même les confesseurs ne sont point surpris de voir les plaies des consciences : plus une conscience est ulcérée, plus aussi ont-ils de joie de la guérir.

Tous les sujets de crainte qui vous éloignent du sacrement ne sont que dans votre imagination. Tout est effacé aux yeux de Dieu par le sang de Jésus-Christ; dans la confession, tout est de même effacé aux yeux du confesseur : quand vous lui ouvrez votre cœur, il vous estime, il a du respect pour vous, parce qu'il voit en vous les effets de la miséricorde de Dieu ; il est rempli de consolation, voyant que Dieu se sert de son ministère pour votre salut: il a pour vous la tendresse d'un père, parce qu'il vous fait renaître à la grâce, et que vous avez pour lui une confiance qu'on n'aurait pas pour son propre père.

Si vous ne pouvez vaincre la répugnance que vous avez de dire vos péchés à votre confesseur ordinaire (ce qui serait peut-être le mieux), vous pouvez vous adresser à un autre, pourvu que vous ayez un propos sincère de changer de vie. Il vaut mieux changer de confesseur, que de faire une confession sacrilège. Mais en changeant de confesseur, n'en prenez pas occasion de pécher avec plus de liberté.

RÉSOLUTIONS.

1. Non, ni la crainte d'accuser mes péchés, ni la honte qui en accompagne la déclaration, ni la considération de ce que pourra

penser de moi le confesseur, ne m'empêcheront jamais de mettre ordre à ma conscience par une bonne confession. — 2. Et je regarderai toujours le ministre du sacrement comme le lieutenant de Dieu, qui me bénit, qui m'écoute, m'interroge, m'exhorte, m'impose une satisfaction, et m'absout en son nom. — Je vous remercie, ô mon Dieu ! de ce que vous nous avez donné sur la terre des guides qui y tiennent votre place, et que vous avez revêtus de vos pouvoirs, pour nous réconcilier avec vous.

CHAPITRE LXXVI.

De la contrition et de ses motifs.

I. La confession sans la contrition n'est pas une confession, mais une illusion ou un sacrilège. La contrition doit renfermer la douleur du passé et le bon propos pour l'avenir. Si je déteste le péché, sans avoir la volonté de le quitter, ou si je quitte le péché sans l'avoir détesté, je n'ai pas la contrition. Pour l'obtenir, demandez-la souvent et humblement à Dieu, et considérez les motifs suivans.

Premier motif. *La grandeur et la majesté de Dieu.* Un sujet qui attaque son roi mérite d'être mis à mort. Que ne méritez-vous pas, vous qui offensez un Dieu devant qui tout les rois sont moins qu'un atome? Si vous connaissiez la majesté de Dieu, vous mourriez de regret pour l'avoir seulement une fois offensé.

Second motif. *La bonté de Dieu.* On regarde comme un monstre celui qui, loin d'aimer un bon père, un bon ami, un bienfaiteur, ne leur donne que des marques d'ingratitude. Vous êtes donc pire que tous les monstres, si, loin d'aimer Dieu, vous l'offensez. Il n'y a rien de plus aimable et de plus parfait que Dieu; il n'y a point de père, d'ami plus tendre et plus bienfaisant: nous ne devrions vivre et respirer que pour l'aimer. Pourquoi ne l'aimez-vous pas? Il ne vous a jamais fait de mal; pourquoi, ingrat, l'outragez-vous?

Troisième motif. *La passion de Jésus-Christ.* Si, dans un transport de fureur, vous aviez donné la mort à votre père, vous en mourriez de douleur. De quelle

affliction ne devriez-vous pas être pénétré, d'avoir donné la mort à Jésus-Christ, votre Sauveur, le meilleur de tous les pères? Autant de péchés que vous avez commis, ce sont autant de coups que vous lui avez portés, et de plaies que vous lui avez renouvelées. Aimeriez-vous encore le péché, en voyant un Dieu qui pleure, qui souffre et qui meurt qour l'expier?

Quatrième motif. *L'etat de votre âme.* Si votre corps était couvert d'une lèpre qui vous obligeât à vivre séparé de la société des hommes, ou s'il était défiguré par un ulcère horrible, combien n'en gémiriez-vous pas! Pourquoi donc n'etes-vous point touché de voir votre âme séparée de Dieu, défigurée et morte dans le péché?

Cinquième motif. *Le ciel perdu.* Quand vous perdez un procès, vous en êtes affligé: la perte d'un ami, la mort d'un parent, vous font verser des larmes. Par vos péchés vous avez perdu le ciel, vous avez perdu votre âme, vous avez perdu votre Dieu, et vous n'en êtes point affligé! O que vous êtes à plaindre dans cette insensibilité!

Sixième motif. *L'enfer.* Vous diriez d'un homme qui serait condamné à être roué ou brûlé vif, qu'il faut qu'il soit bien coupable; mais si cet homme ne se souciait point de son malheur, vous jugeriez qu'il est fou. Etes-vous moins coupable, vous qui avez plus de cent fois mérité les feux de l'enfer? Etes-vous moins insensé et moins aveugle, vous qui riez, et qui n'êtes point touché d'un état si misérable?

Entrez en esprit dans ces prisons brûlantes; écoutez les cris, les lamentations de tant de malheureux qui, au milieu des feux, pleurent inconsolablement leurs péchés et la perte de Dieu, et dites: Voilà ce que j'ai mérité par mes péchés, par mon libertinage, et par ma désobéissance à la loi de Dieu; et voilà où je serai bientôt, si je ne change de vie. Oh! que vous êtes malheureux, si ces considérations ne vous inspirent pas de l'horreur et du regret du péché mortel!

II. Quant aux péchés véniels, souvenez-vous, 1. qu'ils affligent Jésus-Christ, qu'il les a pleurés, et qu'il a plus de douleur d'un seul de vos péchés véniels, que

jamais tous les hommes ensemble n'en ont eu de tous les péchés mortels.

2. Que les péchés véniels offensent la sainteté de Dieu; qu'ils refroidissent l'amour que Dieu a pour vous, et refroidissent celui que vous devez avoir pour lui; qu'ils contristent l'Esprit saint, et que peu à peu ils l'éteignent et l'éloignent de vous.

3. Souvenez-vous enfin que les péchés légers et fréquens vous portent un grand préjudice. Il est vrai qu'ils n'ôtent pas la grâce, ils ne donnent pas la mort à l'âme, mais ils sont la maladie de l'âme : et de même que les langueurs et les infirmités du corps conduisent peu à peu à la mort, de même les péchés véniels et une vie tiède conduisent au péché mortel.

Dans vos confessions servez-vous de quelques-unes de ces considérations pour vous exciter à la douleur de vos fautes.

RÉSOLUTIONS.

1. Je demanderai à Dieu la contrition plusieurs jours avant que d'aller à confesse, et je ferai même quelques bonnes œuvres pour l'obtenir plus sûrement. — 2. Je n'entrerai jamais au tribunal sacré, sans m'être sérieusement excité à la détestation de mes péchés, en me pénétrant vivement des motifs qui me toucheront le plus, parmi ceux que la religion me présente. — 3. Enfin, si je n'ai que des péchés fort légers à déclarer, afin d'assurer ma contrition, j'en accuserai quelques graves que je puiserai dans ma vie passée. — Mon Dieu, faites-moi la grâce de m'approcher constamment du sacrement de pénitence avec les dispositions qu'il exige.

CHAPITRE LXXVII.

Pour faire une bonne Confession; il faut avoir le propos de changer de vie.

I. Un arbre qui porte des feuilles et des fleurs est un bel arbre mais s'il ne porte point de fruit, il n'est pas un bon arbre, il mérite le feu : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* Matth. 3. En vous confessant, vous faites des résolutions, de belles promesses, ce sont là les feuilles et les fleurs de l'arbre : mais s'il n'y a point de fruits de pé-

nitence et d'amendement, vous êtes un arbre mort. *Vous les connaîtrez par leurs fruits*, dit Jésus-Christ.

Par la confession, vous professez votre christianisme et votre foi ; mais de quoi sert cette profession de foi, si vous ne changez de vie? *Ne savez-vous pas*, dit saint Jacques, *que la foi sans les œuvres est morte, de même que le corps sans l'âme est un corps mort?* Que devez-vous donc penser de vos confessions.

II. On se confesse pour recevoir le pardon de ses péchés par l'absolution d'un prêtre revêtu de l'autorité de Jésus-Christ: mais vous aveugleriez-vous jusqu'à vous persuader que Dieu pardonne des péchés qu'on ne veut pas quitter? Or, veut-on quitter ses péchés quand on veut toujours les commettre? et ne veut-on pas toujours les commettre, quand on les commet toujours en effet. Rendez-vous ici justice. Quel péché avez-vous quitté? quelle occasion avez-vous évitée? Avez-vous réparé vos scandales, vos médisances, vos injustices et vos larcins? avez-vous réglé votre conduite et votre famille? Quel changement voit-on en vous?

Vous disiez que vous vouliez changer, et vous l'avez promis; mais votre volonté a-t-elle été sincère? Une promesse est toujours suspecte, lorsqu'elle est sans effets. Dire qu'on veut changer, et vivre toujours de même, c'est dire en spéculation qu'on veut se sauver, et vouloir se damner dans la pratique; ou plutôt c'est se moquer de Dieu. Celui-là dit saint Augustin, est un moqueur et un faux pénitent qui continue de faire ce qu'il avait détesté et ce qu'il avait promis de ne plus faire: *Ille irrisor est, non pœnitens, qui adhùc agit quod pœnituit.* Combien de gens seront étonnés à la mort, lorsque Dieu leur reprochera tant de confessions faites sans propos d'amendement!

RÉSOLUTIONS.

1. Enfin je ne promettrai plus pour ne pas tenir mes promesses. — 2. Je corrigerai donc dès à présent ce que j'ai déjà tant dit de fois que je voulais corriger. — Pardonnez-moi, ô mon Dieu! les mauvaises confessions que j'ai faites par défaut de bon propos, et aidez-moi à les réparer, de concert avec celui que vous avez chargé de la conduite de ma conscience.

CHAPITRE LXXVIII.

De la rechute dans le péché véniel.

I. Si vous tombez dans des péchés véniels par fragilité, ne vous en étonnez pas : personne n'est exempt de ces sortes du chutes : *Le juste*, dit l'Ecriture, *tombe sept fois, et se relève.* Tombassiez-vous cent fois le jour, il faudrait vous relever cent fois. Ne vous découragez jamais pour ces sortes de fautes : le démon gagnerait plus par votre découragement que par vos chutes mêmes.

Mais, direz-vous, malgré mes résolutions, je fais toujours les mêmes fautes. Hé ! vous seriez bien malheureux, si vous en faisiez de nouvelles ! Dieu en tirera sa gloire, si elles servent à vous rendre plus humble et plus vigilant. On doit présumer que ces chutes ne sont que de fragilité, 1. lorsqu'elles vous arrivent par surprise, et que, malgré le désir sincère de vous donner à Dieu, vous ne laissez pas que de tomber, 2. lorsque vous en gémissez, que vous les craignez, et qu'elles vous causent d'abord des remords.

Ne vous éloignez pas des sacremens pour ces sortes de fautes ; ce serait une dangereuse illusion. Tâchez seulement de rendre vos fautes moins fréquentes et moins volontaires, détestez-les de plus en plus avec confusion ; plus les tentations qui vous y portent vous affligent, moins il y a de consentement, plus elles sont fréquentes, plus il y a d'occasions de mérites.

II. Si vous tombez sans remords dans les fautes vénielles fréquemment ou de propos délibéré, ce n'est plus par fragilité, mais par malice. Oh ! que cet état est dangereux ! Ces infidélités habituelles et volontaires vous disposent à de grandes chutes. Celui, dit Jésus-Christ, qui est infidèle dans les petites choses, le sera dans les plus grandes. *Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est.* Luc. 16

Il ne faut cependant pas examiner scrupuleusement les motifs et les circonstances de ces sortes de chutes,

et de rechutes : examinez-les avec simplicité ; ne cherchez point tant à connaître si elles sont commises par fragilité ou non, si elles sont grièves ou légères, si vous êtes dans un état de tiédeur ou de ferveur ; cette connaissance est réservée à Dieu. Humiliez-vous de ces fautes, gémissez-en, laissez-vous conduire par un prudent confesseur, soumettez-lui vos lumières et suivez ses avis. Sans cela, vous tomberez dans le scrupule et dans l'illusion.

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne me découragerai plus de mes chutes dans le péché véniel, quelques nombreuses qu'elles puissent être. — 2. Mais je m'en humilierai devant Dieu, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour éviter ces sortes de péchés. — 3. Je ne conserverai plus d'affection pour aucun. — Mon Dieu, venez puissamment au secours de ma faiblesse qui est extrême ; faites-moi la grace de craindre tout ce qui vous déplaît, et de le fuir avec soin.

CHAPITRE LXXIX.

De la rechute dans le péché mortel.

I. Quand on retombe dans le péché mortel, rarement ou dans des occasions imprévues, et qu'aussitôt on s'en repent, qu'on recourt à Dieu par le sacrement de pénitence et par la prière, on peut présumer que ces rechutes sont arrivées par surprise et par fragilité. De telles chutes doivent faire sentir à une âme qu'elle n'est que faiblesse, qu'elle doit se défier de ses forces, et travailler à son salut avec tremblement.

Mais si, faute d'éviter les occasions et de veiller sur soi, on retombe souvent dans les péchés mortels, c'est alors par une négligence crasse ou par malice. O Dieu ! que l'état d'une âme qui tombe ainsi habituellement dans le péché mortel, est déplorable ! *Quand on n'aurait commis qu'un seul péché mortel en sa vie, c'est assez*, dit Tertullien, *pour pleurer le reste de ses jours, et pour pleurer toute l'éternité ;* mais, loin de pleurer les péchés passés, vous en ajoutez de nouveaux.

Combien de gens plus faibles que vous, qui ont dès

tentations plus fréquentes, et moins de grâces, et qui ne retombent point! Pourquoi n'avez-vous pas le courage de les imiter? Il vaudrait mieux perdre la vie que de perdre la grâce de Dieu; néanmoins vous la perdez avec autant de facilité que si vous ne perdiez qu'une obole; perte d'autant plus funeste, que vous ne la comprenez pas.

Les tyrans emploient les supplices pour faire tomber un chrétien dans une infidélité; et vous, qu'est-ce qui vous fait tomber? Ce ne sont ni des bourreaux, ni des tourmens; c'est une tentation, une amitié, une fréquentation qu'il ne vous plaît pas de quitter, une attache aux plaisirs de votre corps ou à vos intérêts. O lâcheté criminelle!

II. Craignez qu'en multipliant vos péchés et vos rechutes, Dieu ne vous y laisse! Que savez-vous si le premier péché mortel que vous commettrez, ne mettra point le sceau à votre réprobation? Il est vrai que Dieu pardonne toutes les fois qu'on se convertit sincèrement; mais en aurez-vous à l'avenir la volonté? Il est à craindre que vous ne l'ayez pas, parce que plus vous retombez, plus votre cœur s'endurcit, plus il est difficile de vous convertir de nouveau. D'ailleurs, plus vous multipliez vos rechutes, plus Dieu s'éloigne de vous; sa grâce devient plus rare, vous devenez plus faible, et le démon plus puissant. En vous convertissant, vous aviez chassé l'ennemi de votre cœur; si vous retombez, *il y entrera*, dit Jésus-Christ, *avec sept autres démons plus méchans.*

Profitez de cet avis de saint Bernard: Craignez, mon frère, quand vous avez reçu la grâce et l'amitié de Dieu: craignez bien plus, quand vous l'avez perdue: mais craignez beaucoup plus, quand vous l'avez recouvrée, parce que si vous la perdez une seconde et une troisième fois, peut-être ne la recouvrerez-vous jamais: *Time, fratre, pro acceptâ gratiâ, ampliùs pro amissâ, longè plus pro recuperatâ.*

RÉSOLUTIONS.

1. Je me pénétrerai de plus en plus d'horreur pour la rechute dans le péché mortel. — 2. A cet effet, je relirai souvent ce chapitre. — 3. Et je prendrai avec mon guide spirituel les mesures convenables pour m'aider à éviter désormais ce malheur. — O mon Dieu! c'est

de vous que j'attends les secours dont j'ai besoin pour me convertir enfin solidement. Ayez pitié de moi, sauvez-moi.

CHAPITRE LXXX.

Des bons Confesseurs.

I. Si tous les confesseurs, dit saint Charles, faisaient leur devoir dans l'esprit de Dieu, et selon les règles de l'Eglise, que de crimes n'empêcheraient-ils pas! et combien de gens, qui courent à leur perte, seraient sauvés!

Le bon médecin n'est pas celui qui permet à son malade tout ce qu'il veut; mais celui qui s'applique à connaître le mal, qui donne des remédes efficaces, qui guérit, et qui prévient la rechute. De même, le bon confesseur est celui qui tâche de connaître les habitudes et les attaches d'un pénitent, qui lui donne des avis salutaires, qui le convertit et le préserve de la rechute. Un médecin doux est souvent un mauvais médecin, qui laisse de la corruption dans les plaies, et du venin dans le corps. De même les confesseurs lâches et complaisans laissent souvent les âmes dans le péché et dans la mort.

Il faut qu'un confesseur soit savant, et plus savant qu'on ne pense; mais il faut aussi qu'il ait du zèle et de la fermeté. De quoi me sert-il d'avoir un médecin savant, s'il me laisse mourir? De quoi me sert-il que mon confesseur ait beaucoup de science, s'il me laisse damner? Il y a bien plus de confesseurs trop humains et trop complaisans, que de confesseurs ignorans; les uns ne sont pas moins pernicieux aux âmes que les autres.

II. Les confesseurs ont tous le pouvoir de retenir et de remettre les péchés, de lier et de délier les consciences; ils doivent donc se servir avec prudence de ce double pouvoir. Ceux qui ne se servent presque jamais du pouvoir de retenir les péchés, se lient souvent eux-mêmes, en pensant délier les autres.

Certains remèdes guérissent les uns et tuent les autres, soulagent aujourd'hui et font du mal en un autre temps:

de même l'absolution donne la vie à un pénitent bien disposé, et laisse dans la mort celui qui ne l'est pas. Les absolutions sont comme des lettres de grâce ; mais elles ne sont pas toutes ratifiées dans le ciel. Urie croyait porter à son général une lettre favorable, et il portait, sans le savoir, l'arrêt de sa mort. Il y a des criminels qui, croyant avoir une lettre de grâce, trouvent leur condamnation en la présentant au juge. Oh! combien d'absolutions feront un jour la confusion des pénitens et des confesseurs!

Si le confesseur doit éviter le scrupule, et traiter ses pénitens avec beaucoup de charité et de douceur, il doit aussi leur parler avec autorité, parce qu'il tient la place de Jésus-Christ, et ne pas trahir les intérêts de son maître, en donnant l'absolution à des incorrigibles qui abusent des sacremens. S'il fait tort aux fidèles, en leur refusant les sacremens sans raison légitime, il ne leur fait pas moins de tort s'il les leur accorde sans dispositions suffisantes : en rebutant ses pénitens par une conduite dure et austère, il les désespère et leur ferme le ciel; mais si, par respect humain, par une fausse compassion et par lâcheté, il les laisse vivre à leur liberté, il leur ouvre l'enfer.

Un confesseur qui vous absout, lorsque vous êtes dans l'occasion prochaine du péché mortel et dans l'habitude du vice, qui vous laisse dans un état de damnation, faute de vous prescrire les moyens de vous en retirer, est, selon la doctrine des saints Pères, un guide aveugle, un meurtrier de votre âme, un profanateur du sang de Jésus-Christ, et un dissipateur des saints mystères : *Dissipatores, non dispensatores mysteriorum Christi.*

RÉSOLUTIONS.

1. Quand je serai dans le cas de choisir un confesseur, je consulterai Dieu par la prière. — 2. J'en chercherai alors un qui réunisse à la science et à l'expérience dans la conduite des âmes, l'exacte observation des règles que lui prescrit son redoutable ministère. — 3. Et quand j'aurai eu le bonheur de réussir dans ce choix, je donnerai à ce confesseur une confiance sans bornes pour tout ce qui regarde mon salut. — Mon Dieu, aidez-moi à remplir tous mes devoirs envers mon guide spirituel.

CHAPITRE LXXXI.

Nos devoirs envers Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.

Jésus-Christ est réellement dans ce mystère ; Jésus-Christ s'y sacrifie ; Jésus-Christ s'y donne.

I. Jésus-Christ est dans ce mystère. Nous devons le croire ; nous devons l'y adorer ; nous devons le visiter.

1. A qui croirons-nous, si nous ne croyons pas à un Dieu qui parle? N'est-il donc pas assez puissant pour faire ce qu'il dit? *Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous,* dit Jésus-Christ ; *ce calice est mon sang, qui sera répandu pour vous.* Or, ce n'est pas la figure de son corps qui a été livrée pour nous, mais son véritable corps ; ce n'est pas la figure de son sang, mais c'est son vrai sang qui a été répandu : son vrai corps et son sang sont donc dans ce mystère. *Je n'ai pas besoin du témoignage de mes yeux pour m'assurer de la présence de Jésus-Christ sur l'autel,* disait saint Louis ; *la foi me suffit ; je le crois avec plus de fermeté que si je le voyais en personne.*

2. Puisque Jésus-Christ est présent dans ce mystère, quels sentimens de respect et d'adoration ne lui devons-nous pas ! Si nous l'avions vu lorsqu'il était sur la terre, avec quelle profonde humilité aurions-nous approché sa personne adorable ! Lui en devons-nous moins, parce que nous ne le voyons pas? Les démons tremblent en sa présence ; des millions d'esprits célestes remplissent ses temples, et l'adorent avec une sainte frayeur : et nous, misérables ! nous osons y paraître avec dissipation ! On tremble devant un roi mortel ; et nous sommes sans respect devant un Dieu ! Ne savons-nous pas que, s'il est dans ce mystère un Dieu *caché*, il n'en est pas moins un Dieu terrible?

3. La reconnaissance, l'amour et la confiance doivent nous engager à lui rendre de fréquentes visites. C'est pour notre amour qu'il habite parmi nous : il nous invite d'aller à lui : pourquoi nous éloignons-nous d'un Dieu qui nous appelle? Lorsqu'il était sur la terre, les

peuples en foule accouraient à lui ; s'il allait dans le désert, les peuples le suivaient ; s'il entrait dans les villes, s'il allait au temple, les peuples le suivaient. C'est le même Jésus-Christ qui habite parmi nous, et nous le laissons seul. Nous n'avons point d'ami plus tendre ; il est notre Dieu, notre Sauveur et notre père, et nous vivons avec lui comme s'il nous était étranger ! Quelle ingratitude !

Apprenons des courtisans qui font sans cesse la cour à leur prince, ce que nous devons à Jésus-Christ. Devons-nous moins faire pour le roi du ciel, que tant de flatteurs mercenaires font pour les rois de la terre ? N'est-il pas honteux qu'on dise de nous ce que saint Jean-Baptiste reprochait aux Juifs? Jésus-Christ est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas, vous l'abandonnez : *Medius autem vestrûm stetit quem vos nescitis*. Joan. 1.

Après tout, c'est lui qui doit nous juger ; sans lui nous ne pouvons être sauvés : ainsi, l'état de notre âme, nos tentations, notre misère, notre salut doivent nous faire sentir le besoin continuel que nous avons de son secours et de sa miséricorde. Si vous êtes assidu à le visiter dans le Saint-Sacrement, soyez assuré que vous ne sortirez jamais de sa présence sans recevoir quelques nouvelles grâces. Le démon, la paresse, les compagnies, le jeu, vous éloigneront d'une si sainte pratique ; les écouterez-vous au préjudice de ce que vous devez à votre Sauveur et à vous-même? Si vos occupations ne vous permettent pas de le visiter dans son temple, du moins pensez souvent à lui, en l'adorant, en implorant son secours.

II. Jésus-Christ se sacrifie dans ce mystère. *Le fils de Dieu*, dit saint Paul, *s'est abaissé jusqu'au néant*, en se faisant homme ; mais il s'est humilié bien plus profondément, en se faisant victime sur la croix. Or, tous les jours il continue de se faire victime, en s'offrant en sacrifice à son père. Considérez, lorsque vous assistez à la messe, pourquoi Jésus-Christ s'y offre en sacrifice. C'est pour faire ce que nous devons faire nous-mêmes, et ce que tous les hommes ne peuvent faire dignement sans lui : c'est pour y adorer son père, et le remercier pour nous ; c'est pour lui demander pour nous les grâces, et apaiser la justice de son père sur nous.

Oh! combien est agréable à Dieu cette victime humiliée! Dieu pourrait-il souffrir tant de crimes sur la terre, s'il ne voyait sur nos autels son fils qui se sacrifie pour les expier? Assistons à ce sacrifice adorable, en nous unissant à cette victime sainte pour rendre nos hommages au Tout-Puissant, pour obtenir le pardon et sa miséricorde; assistons-y souvent, puisqu'une seule messe rend plus de gloire à Dieu que les bonnes œuvres de tous les justes; assistons-y avec les mêmes sentimens de douleur et de reconnaissance que nous aurions eus, si nous eussions assisté à sa mort sur le Calvaire: Mourons en esprit avec lui, en faisant mourir nos passions: *Eamus et nos, ut moriamur cum eo.*

III. Jésus Christ se donne à vous dans ce mystère. Quelle bonté dans un Dieu! La mère la plus tendre a-t-elle jamais fait pour un fils ce que Jésus-Christ a fait ici pour nous? Il veut être la nourriture de notre âme pendant la vie; et, pour marquer encore plus sa charité, il veut lui-même nous servir de viatique et de sauve-garde à la mort.

Oh! que le voyage de cette vie pour aller au ciel est plus difficile que celui du prophète Elie à la montagne d'Horeb! Tout y est rempli d'écueils et d'ennemis. Dieu envoya à ce prophète un pain matériel pour le fortifier; mais Jésus-Christ nous donne un pain céleste, qui est son propre corps. Prenons ce pain divin avec foi; *nous serons terribles au démon même*, dit saint Chrysostôme. C'est surtout à la mort que nous ressentirons avec consolation ses effets dans le sacré viatique. Le démon redoublera alors ses efforts pous nous perdre; mais qu'aurons-nous à craindre, lorsque, par la communion, nous aurons Jésus-Christ avec nous?

Concluons avec le Prophète, *qu'il n'y a point de nation qui ait des dieux comme le nôtre, qui s'abaisse jusqu'à nous.* Deut. 4. Les païens qu'on instruisait dans nos mystères, avaient bien raison de s'écrier: *Oh! que le Dieu des chrétiens est bon! qu'il mérite d'être aimé!* Nous sommes bien malheureux, dit un savant évêque, si, ayant autour de nous les charbons ardens de la charité d'un Dieu, nos cœurs, par un prestige du démon, sont tout de glace pour ce Dieu d'amour: *Homo, tot*

congestis carbonibus, miraculo diabolico friget ad Deum. Guill. Paris. Nous sommes étrangement ennemis de nous-mêmes, si nous nous éloignons de lui.

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne paraîtrai plus devant Jésus-Christ qu'avec un profond respect. — 2. Je le visiterai tous les jours, et j'assisterai de même à la sainte messe, autant que mes occupations et ma santé me le permettront. — 3. Et souvent dans la journée, je porterai mon cœur aux pieds de vos autels, surtout quand je me sentirai pressé par quelque tentation. — O Jésus! je vous adore dans l'auguste sacrement de votre amour. Ah! pardonnez-moi mes ingratitudes passées.

CHAPITRE LXXXII.

De la Communion.

Communiez ; communiez dignement ; communiez souvent.

Communiez. Jésus-Christ nous y invite tous : *Venite ad me, omnes.* Il le commande sous peine de mort : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez point la vie en vous.* Le corps ne peut vivre long-temps sans nourriture : comment votre âme pourrait-elle vivre long-temps de la vie de la grâce, et persévérer dans la sainteté, sans cette nourriture céleste? Combien de fidèles languiraient dans le service de Dieu, combien tomberaient dans de grands désordres, s'il n'étaient pas soutenus par ce pain des forts! Combien seraient morts dans le trouble et dans le désespoir, s'il n'avaient pas reçu le Dieu de toute consolation, et ce pain de vie dans le saint viatique!

II. Communiez dignement. S'il fallait tant de préparation pour participer aux mystères de l'ancienne loi, qui n'étaient que des figures et des ombres, quelle préparation ne faut-il pas pour recevoir un Dieu! *Si in figurâ tanta præparatio,* dit saint Ambroise, *quanta in veritate!* Saint Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes, se reconnaissait indigne de se prosterner devant le Sauveur. Oh! combien plus devons-nous nous avouer indignes d'approcher de ce Dieu de sainteté!

Il faut, comme l'ordonne saint Paul, *s'éprouver soi-même* : s'exciter à des sentimens de foi, à une humble et sincère détestation de ses fautes, à un grand amour, à un grand désir de s'unir à son Dieu ; sonder sa conscience, la purifier au moins de tous péchés mortels, avant de recevoir ce pain sacré. La nourriture n'est que pour les vivans ; elle ne profite point aux morts : il faut donc être vivant, être en état de grâce, pour recevoir la divine Eucharistie. Communier en péché mortel, ou avec une affection volontaire au péché mortel, est un sacrilège énorme.

Oh ! que cet attentat est injurieux à Jésus-Christ ! Les Juifs le crucifièrent sans le connaître ; mais l'indigne communiant le connait, le reçoit, et l'outrage ! Ceux-là le crucifièrent sur le Calvaire, et celui-ci le crucifie dans son cœur, en unissant le Saint des Saints avec le péché ! union monstrueuse, dont le Sauveur a infiniment plus d'aversion, que du supplice de la croix !

Un tyran fit autrefois attacher des hommes vivans à des cadavres infects, pour les suffoquer. On fait quelque chose de semblable envers le Sauveur, lorsque, par une sacrilège communion, on l'unit à une âme souillée de crimes, dont il a plus d'horreur que la personne la plus délicate n'en a de l'infection d'un cadavre.

S'en prendre à la personne de Jésus-Christ par l'indigne communion, oh ! que ce crime est funeste ! Loin d'y recevoir la vie, l'âme y reçoit la mort : *Mors est malis*. En recevant son juge, on reçoit son jugement, dit saint Paul : *Judicium sibit manducat*, c'est-à-dire que Jésus-Christ prononce la condamnation ; et celle de son sang l'arrêt de mort du téméraire qui le reçoit indignement.

Ecoutons saint Chrysostôme sur le sort infortuné de Judas. Judas est murmurateur, Jésus-Christ le souffre ; il est avare et larron, Jésus-Christ le souffre ; il fait un complot pour trahir son maître, Jésus-Christ le souffre : mais communie-t-il indignement, il est livré sur-le-camp à la puissance de Satan : *Post buccellam introivit in eum Satanas*. L'indigne communion attire de grands châtimens. Saint Cyprien en rapporte plusieurs.

exemples tragiques ; et saint Chrysostôme reprochait à son peuple, que la profanation des saints mystères était la cause des calamités et des fléaux qui désolaient l'empire.

Le roi Sédécias donne un soufflet à un prophète : cet attentat méritait une punition, cependant Dieu le souffre. Mais le lévite Oza porte-t-il sa main sur l'arche sainte, cinquante-deux mille Bethsamites osent-ils la dévoiler, ils sont tous sur le champ punis de mort, *Eò quòd vidissent arcam Domini.* Le roi Osias, tout saint qu'il était, ne fut-il pas puni de Dieu pour avoir mis la main à l'encensoir ; et le roi Baltasar massacré pour avoir profané les vases du temple ? O mon Dieu ! que doivent donc craindre ceux qui profanent aujourd'hui ce qu'il y a de plus saint dans la religion, et qui s'en prennent par le sacrilège à la personne même de Jésus-Christ ! Quel compte n'en rendront pas les ministres de Dieu, si, par leur lâcheté, ils coopèrent à ces profanations.

Si vous êtes dans le sacrilége ou dans l'habitude du crime, c'est pour vous un grand malheur ; mais ce malheur n'est pas sans remède. Allez vous prosterner aux pieds de Jésus-Christ ; pleurez l'affront que vous lui avez fait ; et, quoiqu'il vous coûte, faites une confession sincère qui vous convertisse ; quelque grand pécheur que vous soyez, il aura pitié de vous. De même qu'autrefois il mangeait plus volontiers à la table des humbles pécheurs qu'à celle des superbes pharisiens ; aussi n'est-il personne qui soit plus favorablement reçu de Jésus-Christ qu'un pécheur touché de repentir, qui se convertit pour s'unir à son Dieu.

III. *Communiez souvent.* On ne doit pas s'éloigner de la communion, lorsque par une humble confession, on est rentré dans la grâce de Dieu. Jésus-Christ a donné ce sacrement sous le symbole du pain, pour nous apprendre qu'il doit être la nourriture ordinaire de notre âme. L'Eglise nous invite, nous exhorte et nous conjure d'y participer souvent, à l'exemple des premiers fidèles.

Notre plus grand regret devrait être de nous voir privés de cette nourriture céleste. Nos faiblesses et nos

dangers doivent nous faire sentir le besoin que nous avons de ce pain quotidien. Plus on s'en éloigne, plus on est faible dans le service de Dieu. Peut-on vivre saintement, en s'éloignant d'un sacrement institué pour nous soutenir dans la sainteté?

C'est donc une vaine excuse inspirée par l'illusion ou par la lâcheté, de dire qu'on ne communie pas souvent pour mieux s'y disposer, ou pour ne pas abuser du sacrement. Plus vous communierez souvent avec foi, plus dignement vous le ferez. Ce n'est pas en faisant rarement une chose, qu'on apprend à la bien faire.

Au reste, la communion fréquente n'est pas la sainteté ni la perfection; mais elle est le moyen qui nous y conduit. La santé ne consiste pas à manger souvent, mais à profiter de la nourriture: de même la vie sainte ne consiste pas précisément à communier souvent, mais à profiter de la communion, et à se corriger de plus en plus. C'est pourquoi saint Augustin ayant dit: *Prenez chaque jour ce pain qui peut vous profiter chaque jour,* ajoute: *Vivez de telle sorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours.*

RÉSOLUTIONS.

1. Il faut que je m'efforce de si bien vivre désormais, que mon confesseur puisse me permettre de communier souvent. — 2. Mais je ne m'approcherai jamais de la table sainte le péché mortel dans le cœur. — 3. Et je me préparerai toujours à cette grande action, en excitant en moi de vifs sentimens de foi, d'anéantissement, de confiance, de désir, de contrition et d'amour. — O Jésus! que votre tendresse pour nous est grande! et qui pourra jamais assez l'admirer, assez y correspondre.

CHAPITRE LXXXIII.

Du respect dans les églises.

1. Ma maison est une maison de prière, n'en faites pas une retraite de voleurs, disait Jésus-Christ aux Juifs. Nos églises sont bien plus saintes que le temple des Juifs; elles sont cependant plus indignement profa-

nées. On n'en fait pas seulement une retraite de voleurs, mais une retraite d'impies, de voluptueux, de sacriléges; par les discours qu'on y tient, par les postures qu'on y prend, par les vanités qu'on y affecte, par les regards qu'on y jette, par les pensées et les désirs dont on se souille, par les rendez-vous qu'on y donne, par les sacrements qu'on y profane.

On entre avec respect dans la maison des grands, qui sont peut-être de grands pécheurs, et on n'a point de honte d'entrer sans respect dans la maison de Dieu. Les anges y tremblent: *J'ai vu*, dit saint Chrysostôme, *ces esprits célestes, pendant les saints mystères, se prosterner devant Jésus-Christ et l'adorer;* pendant que l'on voit des libertins, de jeunes étourdis, des filles effrontées, rire, sourire, se dissiper comme sur une place publique.

En présence des rois de la terre, on garde le silence, on n'ose y faire paraître la moindre légèreté: et l'on voit dans les églises, en présence du Roi du ciel, des gens pleins de fierté, fléchir à peine les genoux pendant le sacrifice, n'y assister que pour se faire remarquer, pour mépriser le peuple et insulter à Dieu!

Où allez-vous, dit un jour saint Ambroise à une dame superbement parée?.. *Je vais à l'église*, répondit-elle... *On dirait bien plutôt*, répliqua le saint pasteur; *que vous allez à la comédie ou à la danse: allez, retirez-vous femme vaine et pécheresse; venez dans le lieu saint pour y pleurer vos crimes, non pas pour insulter à Jésus-Christ et scandaliser.*

On n'oserait mener un chien dans le cabinet d'un seigneur, et l'on voit dans la maison de Dieu ces vils animaux distraire la piété des assistans, troubler les offices divins, sans que l'on ose rien dire. On estime un domestique qui empêche qu'on ne fasse des indécences dans la maison de son maître; et l'on blâme souvent un ministre de Dieu, un pasteur qui s'oppose aux irrévérences qu'on commet en présence de Jésus-Christ.

Un père se croit offensé, si l'on insulte à son enfant; et ce père voit son enfant à l'église insulter à Jésus-Christ par ses badineries, et ne dit rien. Un maître veut que ses écoliers le respectent; il voit de petits impies

sans respect devant J.-C., et on ne les châtie point. Un grand veut être honoré de ses subordonnés; et lui-même par ses airs fastueux, déshonore Jésus-Christ en leur présence, et souffre, sans y mettre ordre, qu'ils le déshonorent aussi par leurs irrévérences.

II. Quoi! les païens tremblent devant leurs faux dieux, et les chrétiens sont sans respect devant le Tout-Puissant! Est-il possible qu'on ait moins de retenue dans la maison du vrai Dieu, que les païens n'en ont dans le temple d'une idole; et qu'on ait moins de respect pour le Très-Haut, que les infidèles n'en ont pour des statues? Dans quel endroit Dieu sera-t-il à couvert de nos insultes, s'il est outragé dans sa propre maison?

O mon Dieu! de telles profanations seront-elles toujours impunies? *Je m'étonne*, dit saint Chrysostôme, *que la foudre n'écrase pas ces téméraires.* Quel compte n'en rendront pas à Dieu ceux qui ont l'autorité, et qui n'empêchent pas de tels abus! Si nous n'avons pas assez de pouvoir pour les empêcher, ayons du moins assez de zèle et de foi pour les déplorer.

Tâchons de dédommager notre Sauveur de ces outrages: gémissons sur l'aveuglement de tant de chrétiens, qui lui font injure dans le temps même qu'il se sacrifie pour eux. Imitons la sainte Vierge et le disciple du Sauveur, qui lui compatissaient pendant qu'on le crucifiait, et lui tenaient compagnie pendant qu'il était abandonné de tous.

RÉSOLUTIONS.

1. Quand j'entrerai dans une église, je me rappellerai qu'elle est la *maison de Dieu.* — 2 Je n'y parlerai que dans la nécessité, et brièvement. — 3. J'y tiendrai toujours une contenance respectueuse, et je m'y occuperai à prier le Seigneur, à entendre sa parole sainte, et à traiter avec lui de la grande affaire de mon salut, sans laisser égarer mes yeux ni mes pensées sur des objets dangereux ou seulement inutiles. — Mon Dieu, pardonnez-moi les péchés que j'ai commis dans vos saints temples et jusqu'aux pieds de vos autels.

CHAPITRE LXXXIV.

De la réparation des églises.

I. Nos églises sont l'honneur et la gloire de la religion; ce sont des maisons saintes, consacrées à Dieu, des temples augustes où Jésus-Christ habite; mais elles sont souvent la honte des chrétiens et l'opprobre de la religion.

Les appartemens des princes et des riches de la terre sont ornés; tout y brille en or, en magnificence, tandis qu'on voit des églises dans une pauvreté et une indécence qui font horreur. Quelle honte pour tant de seigneurs et de dames, qui font de grandes dépenses en jeux, en équipages, en vaisselle, en parure, en bâtimens, et qui ne donnent pas une obole pour la décoration ou la réparation du lieu saint; qui peut-être s'y opposent, et n'entretiennent pas même leurs chapelles!

On veut avoir à l'église des places honorables, on y place des armoiries, on y fait des deuils superbes et des mausolées, on les entoure de titres et d'écussons: voilà à quoi on reconnaît un noble ou un riche; mais y reconnaît-on un chrétien? Tout cela se fait-il par religion, ou pour glorifier Dieu, ou bien par vanité, et pour faire honneur à sa famille?

On bâtit des églises magnifiques dans les villes; on le doit: peut-on employer trop de magnificence pour la maison de Dieu? Mais cette superbe décoration n'est-elle pas plutôt pour embellir une ville que pour honorer Dieu? Si c'est par un pur motif de religion, pourquoi a-t-on si peu de zèle pour tant d'églises de la campagne, très-pauvres et indécemment ornées? Ces églises sont bonnes, dit-on, pour des villageois; mais sont-elles bonnes et conviennent-elles au Roi des rois qui les habite?

Après avoir vu les maisons et les palais des grands du monde, on rougit en voyant certaines églises qui servent de palais à Jésus-Christ: il serait bien à souhaiter, j'ai horreur de le dire, que ces églises fussent

aussi magnifiques que les écuries des chevaux des grands seigneurs.

II. Ne reverra-t-on jamais ces heureux temps où les empereurs et les rois se faisaient honneur de travailler de leurs mains pour la maison de Dieu, et où les fidèles, à l'envi, se dépouillaient de ce qu'ils avaient de plus riche pour l'ornement du sanctuaire?

De toutes les dépenses, on ne plaint que celles qu'on fait pour Dieu. Des paroisses dépensent dans une année, en debauches, en procès, en superfluités, plus qu'il ne faudrait pour réparer et orner une église; et ils murmurent aussitôt qu'un pasteur leur parle de réparation. Retranchez vos dépenses inutiles, et vous aurez assez pour entretenir la maison de Dieu.

Combien de bénéficiers qui tirent de gros revenus de leurs églises, de leurs abbayes, de leurs chapelles, et qui ne donnent rien à celle qui les nourrit! On laisse à de pauvres peuples des réparations que la conscience exige de nous.

On se plaint des calamités et de la misère des temps; n'en trouverons-nous point la cause dans le peu de zèle qu'on a pour la maison de Dieu? *Vous avez soin de vos maisons*, disait le Seigneur aux Juifs, *et vous abandonnez mon temple; vous le laissez sans réparations; c'est pour cela que j'ai envoyé la stérilité, la secheresse, la désolation dans vos campagnes; que j'ai fait périr vos troupeaux et le travail de vos mains*. Agg. 1.

RÉSOLUTIONS.

1. Je contribuerai, autant qu'il sera en mon pouvoir, à la réparation des églises. — 2. J'aurai aussi du zèle pour que les églises, les ornemens et les vases sacrés soient tenus proprement et avec décence. — 3. Et j'inspirerai le même zèle à tous ceux que je verrai dans la position de l'exercer. — O mon Dieu! puisque vous daignez demeurer d'une manière si speciale avec nous, comment se peut-il que nous ayons si peu de zèle pour votre maison, et pour les choses qui y servent à votre culte!

CHAPITRE LXXXV.

De l'Extrême-Onction.

Le sacrement, dit le concile de Trente, est comme

la consommation de la pénitence et de la vie chrétienne. Le Sauveur, ayant pourvu au salut des fidèles pendant leur vie, n'a pas voulu qu'ils fussent sans secours à la mort. L'apôtre saint Jacques, le parent du Seigneur, nous a fait connaître l'institution de ce sacrement et ses effets.

I. Ce sacrement augmente la grâce sanctifiante, achève de purifier l'âme, remet les péchés qui ne sont pas encore expiés, supplée aux pénitences que nous n'avons pas faites, plus ou moins, selon les dispositions de ceux qui le reçoivent; il fortifie contre les assauts des démons, qui attaquent les mourans avec plus de fureur, voyant qu'il leur reste peu de temps: *Diabolus...habens iram magnam, sciens quia modicum tempus habet. Ap.* 12, *v.* 12.

Ce sacrement console les mourans, adoucit leurs peines, les rassure contre les inquiétudes de la mort, et contre l'excessive frayeur des jugemens de Dieu, ranime leur confiance et leur amour envers Dieu; il met le sceau à la prédestination, par une mort sainte. Combien seraient morts en réprouvés sans ce remède salutaire! combien de fidèles craignant Dieu, qui d'abord après leur mort vont au ciel ou demeurent peu de temps en purgatoire, qui resteraient long-temps dans les tourmens s'ils n'avaient pas reçu ce sacrement des mourans!

Sacrement si efficace, *qu'il peut*, selon la doctrine du saint concile, *rétablir la santé quand il est expédient pour le salut;* pourvu, dit saint Thomas, que le malade n'y mette pas obstacle. Plusieurs ont en effet recouvré leur santé, après avoir reçu l'huile sainte. On verrait bien plus souvent les effets de ce sacrement, et l'efficacité des promesses de Jésus-Christ, si on le recevait avec une vive foi. C'est donc avec raison que l'Eglise a frappé d'anathème ceux qui disent qu'un chrétien ne pèche point en le méprisant: *Le mépris d'un si grand sacrement*, dit le saint concile, *est un crime énorme, un outrage contre le Saint-Esprit*. Sess. 24, c. 3.

II. Quant à la préparation pour le recevoir, il faut deux choses, le temps et les dispositions. *Le temps*. Ce sacrement ne doit être reçu que dans la maladie, lors-

qu'on est dans un prochain danger de la mort. On ne doit pas cependant attendre qu'on soit à l'extrémité : ce serait tenter Dieu, d'espérer la santé du corps par la vertu de ce sacrement, lorsqu'on attend pour le recevoir que tout soit désespéré. Dieu n'est pas obligé à nous tirer par un miracle d'une extrémité où notre négligence nous a réduits. L'âme elle-même ne recevrait pas ces effets si abondans, si l'on attendait de recevoir ce sacrement quand on n'a plus ni connaissance ni sentiment. 2. *Les dispositions.* L'extrême-onction étant *la consommation de la pénitence*, il faut être pénitent, confessé s'il se peut, pour le recevoir. Le secours du sacré viatique, un grand désir de s'unir à Dieu et de l'aimer, un vif repentir de ses fautes, une foi pleine de confiance aux mérites du Sauveur, dont on espère la miséricorde par la vertu de l'onction sainte, sont les dispositions avec lesquelles ce sacrement produit ses effets dans leur plénitude.

C'est donc un piège du démon et une grande faiblesse de craindre ce sacrement : loin d'avancer la mort, et de nuire au malade, il peut guérir le corps et sanctifier l'âme. On se met au hasard d'en être privé, lorsqu'on diffère trop ; et l'on s'expose au danger de n'en pas ressentir les effets, quand on le reçoit avec répugnance ou par pure bienséance.

III. Ceux qui ont soin des malades, doivent les avertir de bonne heure de faire leur testament. Faut-il, pour régler les affaires d'une famille, attendre à un temps où le malade n'a plus que quelques momens pour assurer son salut et régler sa conscience, qui est peut-être encore dans le désordre ? Qu'on laisse périr tout le reste, s'il le faut ; mais qu'on ne laisse pas périr son âme.

On manque au devoir essentiel de la charité lorsque, par respect humain ou par intérêt, on lui cache le danger où il est. On lui fait tort, si, dans la crainte de l'alarmer, et par des vues humaines, on l'expose à mourir sans savoir qu'il meurt. Pourquoi lui ôter le mérite et la consolation d'offrir à Dieu le sacrifice de sa vie ? Combien de péchés n'effacerait-il pas par ce sacrifice volontaire ! Pourquoi l'exposer à recevoir sans

connaissance, et peut-être sans fruit, un sacrement si consolant? Quel préjudice ne porte-t-on pas à un mourant par ce silence pernicieux?

On doit exhorter un mourant avec des paroles tendres et affectueuses, en peu de mots, les répéter de temps en temps, pas trop souvent, ni d'une voix trop élevée qui fatiguerait le malade. Qu'on n'oublie pas l'eau bénite, dont l'aspersion peut mettre les démons en fuite, *ad abigendos dœmones*. Orat. Eccl.

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque ce sacrement produit tant et de si heureux effets, je demanderai qu'on me l'administre, dès que je serai atteint grièvement d'une maladie dangereuse. — 2. Je m'y préparerai avec soin, par la confession accompagnée de grands sentimens de contrition, de confiance et de foi. — 3. J'aurai soin aussi, autant que je le pourrai, que mes proches, mes amis, en général mes connaissances et tous ceux qui dépendront de moi, ne décèdent pas sans ce puissant secours. — Soyez béni, ô mon Dieu! de ce que vous avez bien voulu nous donner un moyen si consolant et si efficace pour nous communiquer vos grâces, dans une circonstance où nous en avons tant besoin.

CHAPITRE LXXXVI.

De la mort. Il faut s'y préparer.

Il n'est rien de plus certain et de plus rigoureux que la mort; il n'est rien de plus certain que ses circonstances, et rien de plus immuable que la destinée du mourant: il faut donc s'y préparer.

I. Il n'est rien de plus certain que la mort, c'est un arrêt, porté par le Tout-Puissant: *Statutum est.* Il n'est rien de plus rigoureux ici bas: mourir, c'est quitter la terre pour toujours; c'est entrer dans l'éternité, sans savoir où l'on va; c'est perdre la vie avec tout ce qu'on possède. La mort est un adieu général à tout ce qu'on a de plus cher; parens, amis, richesses, honneurs, emplois, sans exception et sans retour. A la mort tout nous quitte; il n'y a que le vice ou la vertu qui nous accompagne.

Si la pensée de la mort est si insupportable à ceux qui sont attachés à la vie, aux voluptueux et aux riches, combien terrible et rigoureux en doit être le coup! O

moment effroyable ! qui leur découvre enfin la vanité des biens et des plaisirs qu'ils vont perdre pour toujours.

S'il n'est rien de plus certain et de plus rigoureux que la mort, il n'est rien de plus incertain que le temps et les circonstances. Mourrez-vous dans la grâce ou dans le péché ? Mourrez-vous d'une maladie lente ou subitement. Aurez-vous le temps de vous préparer, ou ne serez-vous point surpris dans peu de jours, cette nuit ou dans un moment ? Personne ne peut le dire ; vous ne pouvez être assuré d'un seul instant. Ce qui est certain, c'est que vous mourrez, et que vous mourrez quand vous y penserez le moins : *quâ horâ non putatis.*

Mais ce qui est bien plus sérieux, c'est que la destinée du mourant est immuable. La mort décide de tout pour l'éternité. Si je meurs dans le péché mortel, je serai réprouvé et malheureux pour toujours. Si je meurs dans la grâce de Dieu, je serai sauvé et heureux pour jamais. Où l'arbre tombera il restera : *In quocumque loco ceciderit, ibi erit.* Eccles. 11.

Puisque la mort est inévitable, et que ce moment terrible doit décider de votre salut, vous devez donc vous y préparer, et profiter du temps qui nous reste. Si un prisonnier qui, dans quelques jours doit être condamné au gibet, s'échappait de prison, s'arrêterait-il dans sa course ? s'amuserait-il à des bagatelles ? ne s'observerait-il pas, de crainte d'être surpris dans sa fuite ? Mais si l'on permettait à ce malheureux fugitif de prendre dans un trésor, pendant un jour, tout ce qu'il voudrait pour obtenir sa grâce, perdrait-il un moment d'un jour si précieux ? Et vous misérables mortels, qui avez si souvent échappé à l'enfer ! vous que dans peu la mort citera devant votre juge, à quoi vous amusez-vous ? Vous pouvez, pendant le peu de jours que vous voyagez sur la terre, satisfaire à Dieu et vous enrichir pour le ciel : *Parere possunt æternam vitam dies pauci*, dit saint Eucher. Mais à quoi, hélas ! employez-vous des jours si précieux et si courts ?

Faites-vous réflexion que vous ne savez ni le terme que Dieu a fixé à votre vie, ni le nombre des grâces qu'il vous destine, ni le nombre des péchés qu'il veut

souffrir de vous? Pourquoi donc négligez-vous de profiter du temps? Ne vous fiez pas à votre santé : les apparences d'une longue vie sont trompeuses; la mort peut nous enlever en un moment; votre temps s'écoule. Hélas! combien en avez-vous déjà perdu! Employez du moins saintement le peu qui vous reste : le ciel ou l'enfer doit être la récompense ou le châtiment de l'usage que vous en ferez. Un officier de l'empereur Charles-Quint, pénétré de cette importante vérité, lui demanda la permission de se retirer, alléguant pour raison, *qu'entre les affaires du monde et le jour de la mort il doit y avoir du temps.* L'empereur, touché de cet exemple céda l'empire à son frère, ses royaumes à son fils, et se retira du monde pour se disposer à la mort. Peut-on prendre trop de précautions pour se préparer à un passage qu'on ne fait qu'une fois, et qui, dans un moment, décide de tout et pour toujours?

RÉSOLUTIONS.

1. Il faut que je me détache dès à présent de tout ce que je dois quitter à la mort. — 2. Et puisque je ne puis éviter ce terrible passage, qui décidera infailliblement de mon éternité, il faut que je commence dès ce moment à m'y préparer, en vivant tous les jours comme si chacun d'eux devait être le dernier de mes jours. — O mon Dieu! faites-moi la grâce de mourir dans votre saint amour.

CHAPITRE LXXXVII.

Il faut, pendant la vie, apprendre à bien mourir.

I. Vous appréhendez la mort : vous avez raison de l'appréhender, si vous ne vivez pas en chrétien. Comment ne pas craindre la mort quand on ne s'y prépare pas, et que l'on n'a jamais appris à mourir? Il est bien tard au dernier moment d'apprendre à faire une chose qui demande une préparation de toute la vie.

Les saints, sur la terre, ne faisaient autre chose que d'apprendre à bien mourir, et craignaient toujours de ne pas réussir. J'apprends chaque jour à mourir, disait saint Paul : *Quotidiè morior.* Le cardinal Bellarmin,

après avoir vécu dans la sainteté, demandait à Dieu, à l'heure de la mort, encore une année pour se disposer à ce terrible moment.

Un saint homme, ayant passé dans le désert plus de quarante ans dans la pénitence, disait qu'il n'avait fait, pendant tout ce temps, que d'apprendre à mourir. C'est là en effet l'unique chose qu'on devrait avoir à cœur, puisque la vie ne nous est donnée que pour apprendre à bien la finir. A quoi sert l'étude des sciences profanes, et les mouvemens qu'on se donne pour se faire un grand nom, pour augmenter sa fortune, et sa réputation, si l'on s'oublie soi-même? Notre vie est un voyage pour l'éternité; elle passe comme une ombre : *c'est donc être bien insensé*, dit saint Eucher, *de s'amuser à tant de choses inutiles pendant un temps si court, tandis qu'on oublie le terme qui doit décider de tout.*

Noé travailla cent ans à bâtir l'arche pour se préserver du déluge d'eau. Vous n'avez pas cent ans à vivre, vous qui, peut-être avant trois jours, serez dans le tombeau ; et cependant, loin de penser à votre dernière heure, pour vous préserver d'un déluge de feu, à peine y pensez-vous une fois dans une année. Un déluge de feu, un enfer, qui est la suite d'une mauvaise mort, est-il donc une chose qui mérite si peu vos réflexions?

II. Apprenez tous les jours à mourir. Pensez chaque jour que la mort est à vos côtés; qu'elle vous arrêtera bientôt, peut-être demain : pensez-y sérieusement. On ne meurt qu'une fois : une mauvaise mort est un mal sans remède. Ce n'est pas assez d'y penser, il faut être toujours sur vos gardes, il faut même, dit Jésus-Christ à chaque moment être prêts: *Estote parati*, parce que *le Seigneur viendra quand vous n'y penserez pas*. Ceux qui vous ont précédé ont été surpris, vous le serez vous-même ; leur mort inopinée est un présage de la vôtre.

Si vous étiez menacé d'être servi, dans un repas, d'une viande empoisonnée, vous seriez toujours en garde contre ce qu'on vous présenterait. A tous les momens de votre vie vous êtes menacé de la mort; il y a un de ces momens qui sera le dernier, qui est connu de Dieu seul : pourquoi ne les appréhendez-vous pas tous? pourquoi n'êtes-vous pas sur vos gardes, en vivant

comme si, à chaque moment, Dieu devait vous appeler? Celui-là est indigne de vivre et de porter le nom de chrétien, dit saint Jérôme, qui a l'assurance de vivre dans un état dans lequel il ne voudrait pas mourir: *Indignus est nomine christiani, qui in eo statu vult vivere, in quo nollet mori.*

Oh! si tous les jours, comme saint Antoine, on avait à son réveil cette pensée : *Ce jour est peut-être le dernier de ma vie!* si chacun se regardait à tout moment comme un criminel à qui l'on va prononcer la sentence, serait-il possible qu'on commît le péché? y aurait-il un jour qu'on ne vécût comme on voudrait mourir? méditez cette pensée tous les jours, puisque chaque jour vous pouvez mourir.

RÉSOLUTIONS.

1. Tous les matins, en me levant, je me dirai à moi-même: *Ce jour est peut-être le dernier de ma vie*; il faut donc que je le passe en me disposant sérieusement à la mort. — 2. Tous les soirs, je ferai un acte de contrition pour me préparer à ce moment si critique. — O mon Dieu! aidez-moi à mettre ordre au passé, et à profiter du présent, de telle sorte que la mort me trouve prêt à quitter saintement la vie.

CHAPITRE LXXXVIII.

A la mort on est désabusé des vanités du monde.

Ce n'est guère qu'en finissant la vie qu'on connaît ce que c'est que la mort, et ce que c'est que le monde : on comprend alors que la mort est le terme des vanités du siècle, et la fin de nos désordres ou de nos mérites. Voilà ce qui fait le regret ou la consolation des mourans.

I. Oh! que la mort, en fermant les yeux du corps, ouvre clairement les yeux de l'âme! on voit pourquoi la vie nous était donnée, combien on a été aveugle de la passer dans l'oubli de Dieu; on connaît que tout, en ce monde, n'est que néant, hors aimer Dieu et le servir.

L'empereur Septime Sévère disait en mourant: *J'ai possédé le plus grand empire de l'univers, j'ai été tout ce que peut être un mortel; il ne m'en reste rien qui puisse*

me servir dans l'état où je suis. Un pape disait, quelques momens avant sa mort: *J'ai eu les clefs du ciel entre les mains ; mais il vaudrait mieux pour moi avoir eu celles d'un pauvre monastère.*

Quand tout est passé, c'est alors qu'on se repent de n'avoir pas fait ce qu'on devait faire: mais qu'il est bien tard de regretter le passé, quand on est hors d'état d'y rémédier! Qu'il est fâcheux de comprendre ses égaremens, quand on ne peut plus revenir sur ses pas; et de voir qu'on a mal vécu, quand on n'a plus de temps à vivre!

Pour éviter tous ces repentirs affligeans, pensez à présent des choses du monde comme vous en penserez à l'heure de la mort. *Que vous revient-il de tout ce qui fait aujourd'hui le sujet de votre confusion?* disait saint Paul aux Romains. Je vous fais la même demande: Que vous reste-t-il de toutes les choses agréables et amusantes qui vous ont occupé? Que sont devenus ces spectacles, ces fréquentations, ces débauches, et tout ce qui vous a charmé dans les biens et les plaisirs de la vie? Il ne vous en reste qu'un souvenir, avec le regret d'y avoir perdu ou risqué votre âme. Toutes ces choses ne changeront pas avec le temps; autant de fois que vous vous y livrerez, vous n'en retirerez jamais d'autres fruits que des remords et des repentirs. Voilà tout ce qui vous restera au moment de la mort.

Quand vous auriez joui jusqu'à présent de tous les honneurs et de toutes les délices de la terre, ou quand vous auriez éprouvé toutes les disgrâces, et tout ce qu'on peut souffrir. un moment après, tout cela ne sera plus. Il ne vous restera des biens et des plaisirs dont vous aurez joui, que le chagrin de les perdre; et des maux que vous aurez soufferts, que le repentir d'avoir abusé de ce qui pouvait vous procurer le ciel: votre regret sera de vous être servi, pour votre damnation, de ce qui devait vous mériter une gloire éternelle: regret accablant, puisque l'éternité ne pourra jamais en adoucir l'amertume. *J'ai vécu vingt années sur le trône*, disait en mourant un grand roi, *et il ne m'en reste rien! Plût à Dieu que ces vingt années de règne eussent été vingt années de retraite, employées pour le service de Dieu et pour mon salut.*

II. La mort met tous les hommes au même niveau : tout est alors également passé pour les uns et pour les autres, mais bien différemment pour les gens de bien et pour les pécheurs. Voyez un saint Antoine mourant à l'âge de cent cinq ans : qui pourrait comprendre la joie de son âme à la vue du temps et de l'éternité ; *du temps*, avec lequel viennent de passer toutes les rigueurs de sa vie pénitente ; *de l'éternité*, avec laquelle vont commencer tous les plaisirs que procure la jouissance de Dieu ?

Représentez-vous, au contraire, le malheureux Caïn : quand il aurait vécu 5000 ans dans les délices et dans l'abondance de toutes choses, que lui en resterait-il à présent ? *On est bien aveugle*, dit un Père, *de se laisser surprendre par l'amorce des plaisirs et des biens de la vie, sans considérer combien la fin en est amère.*

L'impératrice Isabelle étant morte à Tolède, on fit transporter son corps à Grenade. A l'ouverture du cercueil, le visage de cette princesse parut si défiguré et si hideux, que saint François de Borgia, duc de Gandie, présent à cette cérémonie, s'écria : *Est-ce donc là cette reine qui avait tant de charmes, il n'y a que quelques jours? Quoi! voilà ce visage autrefois si brillant! O mon Dieu! que l'homme est misérable d'attacher son cœur à des objets si frivoles! et que celles qui ont tant de soin d'une beauté si fragile sont aveugles!* Il passa la nuit suivante à déplorer les folies du monde, se fit ensuite religieux dans la compagnie de Jésus, et s'y sanctifia.

On ne goûte point de plus douce consolation à la mort, que par la pensée d'avoir vécu dans le mépris des plaisirs et des grandeurs et d'avoir servi Dieu.

RÉSOLUTIONS.

1. C'en est fait : je vais quitter, dès ce moment, tout ce qui pourra me causer des regrets à la vue de la mort. — 2. Je renonce donc aux vains fantômes dont le penchant que j'ai à l'orgueil, aux richesses, aux plaisirs dangereux, me remplit l'imagination et le cœur, et je vais désormais m'attacher uniquement à ce qui me donnera des consolations à la mort. — O mon Dieu ! faites que j'embrasse tout de bon, dès à présent, et pour le reste de ma vie, la pénitence et la pratique soigneuse de tous mes devoirs.

CHAPITRE LXXXIX.

Illusion au sujet de la bonne Mort.

Chacun désire de bien mourir ; mais les uns ne savent ce que c'est qu'une bonne mort, et les autres se mettent peu en peine de s'y préparer. Illusion dans les uns et dans les autres.

I. Tous ceux qui meurent avec des signes de repentir, avec les sacremens, les larmes aux yeux, le crucifix en main, n'ont pas toujours le bonheur de mourir de la mort des justes. Ces marques sont équivoques, et le cœur n'a peut-être point de part à toute cette piété apparente.

Faire une bonne mort, c'est mourir sans péché mortel, dans l'amour de Dieu et dans sa grâce ; voilà ce que vous devez désirer. Quand vous mourriez de la mort la plus déplorable aux yeux des hommes, pourvu que vous mouriez dans la grâce de Dieu, votre salut est assuré : au contraire, quand vous auriez donné toutes les marques de pénitence, et reçu tous les sacremens, si vous mouriez dans l'affection volontaire à un seul péché mortel, et sans amour de Dieu, il n'y aurait point de salut pour vous. Les sacremens sont plus utiles et plus nécessaires à la mort ; mais ils sont infructueux, et ne procurent pas une sainte mort, si le cœur n'est pas converti. Erreur de penser autrement.

II. C'est encore une illusion qui n'est pas moins funeste, de s'attendre à une sainte mort, sans faire pendant la vie ce qu'il faut pour bien mourir. Vous voudriez mourir saintement ; vivez donc comme vous voulez mourir. La mort est l'écho de la vie ; une vie sainte est suivie d'une sainte mort, comme la mauvaise mort est la suite ordinaire d'une mauvaise vie.

Ne vous trompez pas, dit saint Paul, *on ne se moque pas de Dieu en vain. L'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé.* Après avoir semé de l'ivraie, vous ne devez pas attendre de bon grain ; vous devez donc attendre

une fin malheureuse, si vous vivez mal : *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.* Gal. 6.

C'est une témérité, en vivant dans le crime, de s'attendre à une mort sainte. On ne trouve dans l'Ecriture, dit saint Bernard, qu'un homme qui soit mort saintement après avoir mal vécu (c'est le bon larron). Il s'en trouve *un*, pour ôter tout sujet de désespoir au pécheur; mais il ne s'en trouve qu'*un seul*, pour lui ôter tout sujet de présomption : *Unus, ne desperes; unicus, ne præsumas.*

La conduite ordinaire de la providence, c'est de laisser aller les choses selon l'ordre qu'elle a établi. Dieu laisse agir le feu selon son activité; il laisse couler les fleuves selon leur pente : de même il laisse mourir en impénitens ceux qui ont vécu dans l'impénitence. Quand il arrive autrement, c'est un miracle. Dieu fait quelquefois ce miracle pour des raisons que nous devons adorer; mais c'est une présomption de s'y attendre en vivant mal.

Oh! si vous compreniez les horreurs d'une mauvaise mort, quelles précautions ne prendriez-vous pas pour vous en préserver! Mourir dans le péché! mourir ennemi de Dieu! mourir en réprouvé! Quelle mort! Oh! qu'on est aveugle, si on ne travaille pas à éviter un si grand malheur.

Si vous compreniez, au contraire, les douceurs d'une bonne mort, vous comprendriez qu'un moment de ces consolations vous dédommagerait de toutes les peines que vous auriez au service de Dieu. Qu'il est doux de dire alors comme David : Dans les ombres de la mort je n'ai rien à craindre, parce que j'ai mon Dieu avec moi : *In medio umbræ mortis non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Ps. 22. Tels furent les sentimens d'un pieux personnage, qui, ayant reçu le sacré viatique, sentit dans son âme tant de délices, qu'il s'écria : Je ne m'attendais pas à mourir avec tant de douceur et de joie : *Non putabam tàm jucundè mori.*

RÉSOLUTIONS.

1. Conversion sincère et entière dès aujourd'hui. — 2. Prière fréquente pour demander à Dieu la grâce d'une sainte mort. — 3. Et vie désormais telle que je voudrai l'avoir passée, à l'heure de mon

trépas. — Faites, ô mon Dieu ! que je vive dès maintenant comme je désirerai avoir vécu, quand il me faudra quitter la vie présente pour aller à votre jugement.

CHAPITRE XC.

Du Jugement.

Le jour du jugement est appelé dans les livres saints, *le jour du Seigneur*, parce qu'alors Dieu se fera connaître, en manifestant avec plus de gloire sa grandeur et sa puissance. Ce jour sera annoncé par d'horribles tremblemens de terre, par l'éclipse de tous les astres, par l'embrasement de l'univers, par la résurrection des morts, et par des prodiges si effrayans, que les hommes en sécheront de crainte : *Arescentibus hominibus prœ timore.*

Quatre circonstances seront insupportables aux pécheurs dans ce jugement : la présence de Jésus-Christ, le compte qu'il faudra rendre, leur confusion devant l'univers, la sentence de réprobation.

I. La vue et la présence de Jésus-Christ au jugement sera plus insupportable au pécheur que les feux de l'enfer. Si le sauveur, lorsqu'il vivait sur la terre, n'avait pas caché l'éclat de sa majesté, aucun mortel n'aurait pu soutenir la présence de cet Homme-Dieu. Les Rois Mages, en le voyant sous la forme d'un enfant, furent remplis d'un respect si profond, qu'ils se prosternèrent pour l'adorer. Les apôtres ne virent sur le mont Thabor que quelques rayons de sa majesté ; ils en furent si frappés, qu'ils tombèrent par terre. Le prophète Daniel, à la vue d'un ange, fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il tomba la face contre terre. O Dieu ! de quelle frayeur seront donc saisis les pécheurs, lorsqu'ils verront celui devant qui les anges mêmes tremblent de respect? lorsqu'ils le verront, non pas comme les Mages, sous la figure d'un enfant, mais sur le trône de sa justice, portant dans ses regards les marques d'un implacable courroux !

Mais, en voyant leur juge, hélas ! que verront-ils ?

Ils verront Jésus-Christ, ils verront celui qu'ils ont crucifié : *Videbunt in quem transfixerunt*; ils le verront précédé de sa croix. Alors, dit l'Evangile, toutes les nations pousseront des cris lamentables, à la vue d'un Dieu qui voulait les sauver et qui vient les juger. Les pécheurs chercheront les cavernes pour se cacher, conjurant les rochers de tomber sur eux, pour les dérober à la vue de leur juge : *Montes, cadite super nos*. Rassurez-vous, gens de bien, vous verrez votre juge avec consolation, tandis que les pécheurs, aujourd'hui si fiers, frémiront en sa présence.

II. La seconde circonstance qui accablera les pécheurs, c'est le compte qu'ils rendront de leur vie. Rien n'échappera à la connaissance du juge souverain : toutes les actions, les paroles, les pensées y seront examinées dans toute leur étendue de bonté ou de malice, et y recevront leur récompense ou leur châtiment propre.

Quelle sera votre surprise à la vue de tant de pensées et de désirs sensuels, de tant d'actions impures, de tant de paroles dissolues dans leurs expressions et dans leurs sens, de tant de vanité et d'orgueil, et de tant d'injustices et d'attachement aux biens de la terre, de tant d'emportemens, de colères et de rancunes! de tant de grâces négligées et de temps perdu! Vous serez effrayé du compte d'un seul jour ; vous en serez même si accablé, que vous serez insupportable à vous-même. Eh ! mon Dieu, que sera-ce du compte de tant d'années, et du compte de toute la vie ? *Je suis assuré*, disait un saint homme, *que le reproche que Dieu fera aux pécheurs reprouvés, d'une heure mal employée, sera le moment le plus insupportable de leur éternité.* Quelle sera donc ma confusion, après avoir perdu des millions d'heures!

Job, cet homme juste, tremblait en pensant qu'il serait jugé par un Dieu : *Que deviendrai-je quand Dieu se lèvera pour me juger? Que lui dirai-je quand il m'aura examiné et convaincu?* C'est ce qui le faisait craindre dans toutes ses actions, parce qu'il les faisait devant un juge qui sera alors inexorable : *Verebar omnia opera mea, sciens quòd non parceres delinquenti.*

Pourquoi ce saint homme craignait-il ? Sa conscience ne lui rendait-elle pas témoignage de son innocence? Ah ! c'est qu'il savait que Dieu *juge les justes*, et que la sainteté la plus épurée disparaît devant lui, comme la lumière d'un flambeau disparaît en présence du soleil. Hélas ! disait-il en me croyant innocent, je serai trouvé criminel : *Si innocentem me ostendero, pravum me comprobabit.*

Malheur même à la vie la plus sainte, si vous l'examinez sans miséricorde, ô mon Dieu ! disait saint Augustin : *Væ etiam laudabili vitæ hominum, si, remotâ misericordiâ, discutias eum!* Un saint religieux disait, en versant des larmes, à ceux qui le rassuraient à la mort : *Oh! qu'il est terrible d'être obligé de rendre compte à Dieu!* Hélas! dit saint Pierre, si le juste sera à peine sauvé, que deviendront le pécheur et l'impie? *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt?* 1 Pet. 4. Un moyen assuré pour paraître avec confiance au jugement de Dieu, c'est de le prévenir en se jugeant soi-même ; c'est de pleurer et de punir les péchés passés, par la pénitence, et de s'abstenir d'en faire de nouveaux.

RÉSOLUTIONS.

1. Je m'efforcerai d'apaiser mon redoutable juge, en lui demandant pardon du passé, tous les jours de ma vie. — 2. Et je me concilierai un jugement favorable, en fuyant désormais le péché, et en remplissant tous mes devoirs avec ferveur et exactitude, dans la vue de plaire à Dieu, et de satisfaire à sa justice par les mérites de Jésus-Christ. — O mon Dieu! oubliez les nombreuses transgressions dont je me suis rendu coupable jusqu'ici, et faites-moi la grâce de ne plus rien faire qui mérite châtiment.

CHAPITRE XCI.

La Confusion des pécheurs au jour du jugement, et leur désespoir.

La vue des péchés manifestés à tout l'univers, accablera de confusion les pécheurs ; la sentence prononcée les jettera dans le plus affreux désespoir.

I. Les rayons du soleil ne pénètrent pas si clairement un cristal, que les yeux de Dieu pénètrent le fond des cœurs ; c'est pour le jour du jugement qu'il s'en est réservé la manifestation. En ce jour de révélation, Jésus-Christ manifestera jusqu'aux péchés les plus secrets, avec leurs circonstances les plus honteuses.

On verra alors ce qu'il y a de plus caché ; tout ce qui s'est passé dans les ténèbres et dans les lieux écartés ; tout ce qu'on a fait, ce qu'on a dit, ce qu'on a pensé dans les compagnies, dans les rendez-vous, dans les promenades et les jeux. On verra les désirs de plaire, les intrigues, les attaches et les crimes honteux sur lesquels on s'aveuglait. On verra les projets de chicane et les intentions obliques dans les entreprises, les vols secrets et les fourberies, les artifices de la cupidité et de l'intérêt, pour s'enrichir aux dépens d'autrui ; les impostures et les jalousies cachées au fond du cœur ? l'hypocrisie enfin de tant de personnes qui cachent leurs vices sous l'apparence de l'honnête homme, tout sera manifesté.

Un témoin qui vous surprendrait dans le crime, vous ferait rougir. Quelle sera votre confusion, vous qui craignez les discours du monde, qui craignez même de déclarer vos faiblesses à un confesseur plein de charité, lorsque les anges, les saints, tous les hommes connaîtront ce qu'il y a de plus horrible et de plus honteux dans votre conduite !

Les pécheurs regarderaient l'enfer comme un lieu de repos, dans ce jour épouvantable, s'ils avaient la liberté de demeurer cachés ; mais il leur sera autant impossible de se cacher au jugement, qu'il leur sera insupportable d'y paraître. Ils seront forcés d'y comparaître comme des criminels, pour se voir confondus devant l'univers par un Dieu tout-puissant. Oh ! quelle consternation, quand ils se verront accablés des reproches de ce juge terrible, des reproches des anges et des saints, des reproches des démons ! Que reviendra-t-il alors du péché, que la honte et l'horreur de l'avoir commis ?

II. La sentence de réprobation mettra le comble au désespoir de ces misérables. Jésus-Christ, d'une parole,

renversa les soldats qui venaient le saisir au jardin des Olives. Ah ! si la majesté de cet Homme-Dieu fut si redoutable dans un temps où il paraissait comme Sauveur, que sera-ce lorsqu'il parlera en juge, et qu'il prononcera, d'une voix plus effrayante que les tonnerres, ces terribles paroles : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum!* Matth. 25.

L'excès de leur désespoir sera de voir que celui qui les condamne est leur rédempteur, qui leur mettra devant les yeux les grâces, les moyens de salut qu'il a donnés, le sang qu'il a répandu, les tourmens qu'il a soufferts pour les sauver. Oh ! l'affligeante situation, dit saint Eucher, de voir son Sauveur et de le perdre en même temps, et de périr à la vue d'un Dieu qui voulait nous sauver : *Quàm lugubre erit homini Deum videre et perdere, et ante pretii sui perire conspectum!*

S'il est si affligeant de se voir séparé d'une personne qu'on aime, que sera-ce d'être pour toujours séparé de son Dieu, le centre de notre âme et son souverain bien ! Séparation cruelle et désespérante, qui sera le plus insupportable tourment de ces misérables. *Mille carreaux et mille éclats de foudre, lancés sur une même tête*, dit saint Chrysostôme, *ne sont pas si redoutables qu'un seul regard de cette face divine*, qui se détournera du pécheur avec indignation.

Quel désespoir de se voir rejeté pour jamais de cette présence adorable, d'avoir tout perdu, en perdant la possession de son Dieu, et la société des saints, pour s'être livré à des vanités, à des plaisirs, à des amusemens qui ne sont plus, qui n'avaient qu'une apparence passagère et trompeuse ! Faites par votre grâce, ô mon Dieu ! que je ne vous perde pas en cette vie par le péché, afin que je ne sois pas alors séparé de vous. O Jésus ! souvenez-vous du sang que vous avez répandu pour moi ; ne me perdez pas en ce jour terrible : *Recordare, Jesu pie, quò sum causa tuæ viæ, ne me perdas illâ die.*

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque, selon la parole de Jésus-Christ, rien ne demeurera caché au jugement général, il faut que je ne me permette désormais

plus rien ; ni dans mes pensées, ni dans mes affections, ni dans mes discours, mes regards et toutes mes démarches, qui puisse me causer de la confusion. — 2. Et afin d'éviter la sentence de réprobation, il faut que je répare le passé par une confession entière, accompagnée de sentimens de douleur qui ne finiront qu'avec ma vie.

CHAPITRE XCII.

De la vérité des peines de l'enfer.

Il est aussi vrai qu'il y a un enfer, qu'il est vrai qu'il y a un Dieu. *C'est nier un Dieu,* dit saint Augustin, *que de ne pas croire qu'il pardonne* au pécheur pénitent. C'est aussi nier la divinité que de ne pas croire un dieu vengeur du crime.

Dire qu'il n'y a ni paradis ni enfer, c'est dire que Dieu ne se soucie point de l'homme, qu'il le conduit au hasard, qu'il l'abandonne à lui-même, qu'il voit ses désordres et qu'il les approuve ; c'est dire que Dieu est sans sagesse, sans sainteté et sans justice. Penser de la sorte, c'est avoir de fausses idées de la divinité, ce n'est pas connaître Dieu, c'est être Athée.

Les incrédules et les impies ont beau raisonner sur ce point si sérieux ; toujours doivent-ils croire encore, 1. qu'il peut y avoir un enfer : car oseraient-ils disputer ce pouvoir à la toute-puissance du Très-Haut? 2. Ils doivent de plus croire que l'enfer est au moins douteux ; car quelle assurance ont-ils du contraire ? Prétendent-ils avoir plus de lumières que tout l'univers, et que les plus savans génies qui l'ont cru? 3. Ils doivent enfin croire que l'enfer est certain : la foi le dit, et la raison le démontre.

Oui ? l'enfer est un article de la foi divine : Jésus-Christ en son Evangile, dans un seul chapitre, répète jusqu'à six à sept fois, que *le feu de l'enfer ne s'éteindra jamais.* Marc. 9. *Un feu,* dit le Seigneur, *a été allumé dans ma fureur, il brûlera jusqu'au fond des enfers ; j'y rassemblerai tous les maux, j'y épuiserai tous les traits de ma colère.* Deut. 52.

Le prophète Isaïe, ce grand homme, plus grand encore par la force et l'élévation de son génie, que par

sa naissance royale, cet homme plein de l'esprit de Dieu, parle ainsi : *Le seigneur a dit : Écoutez, vous qui vous éloignez de moi, connaissez ma puissance : les pécheurs seront dans l'épouvante ; le tremblement saisira les hypocrites. Qui de vous pourra habiter dans un feu dévorant, dans des ardeurs éternelles?*

Mais quand la foi et l'autorité de Dieu ne nous obligeraient pas à le croire, la raison nous le démontre. Les païens, par la lumière naturelle, l'ont connu, et les plus éclairés n'en ont jamais douté. Nous connaissons, par notre raison, qu'il y a un Dieu ; cette même raison nous dit qu'il est saint, qu'il est juste ; il doit donc défendre et punir le vice : étant Dieu, il doit le punir en Dieu ; ses châtimens doivent donc être bien au-dessus de tout ce que les hommes peuvent imaginer. Voilà ce qu'une raison éclairée apprend à tout homme de bon sens. Faites l'esprit résolu tant qu'il vous plaira, il sera toujours vrai qu'il y a un enfer, que vous devez le croire et qu'on le croira toujours.

II. Si l'on ne croit pas cette vérité, c'est parce qu'on est vicieux. Otez l'orgueil d'un esprit pointilleux, et l'impureté d'un cœur dépravé, et bientôt il sera convaincu qu'il y a un enfer. Les méchans voudraient qu'il n'y en eût point, et que leurs crimes fussent impunis ! faut-il s'étonner qu'ils s'étourdissent pour se persuader qu'il n'est point? S'ils disent qu'il n'y a point d'enfer, ils sont d'impudens menteurs, leur propre conscience les dément. *Vous osez le dire, mais vous n'osez pas le penser*, dit saint Augustin ; votre conscience vous fait sentir le contraire : vous avez beau en étouffer les remords, elle vous fait toujours savoir qu'on vous en menace, et vous fait sentir que vous le méritez.

Je ne pense qu'à tirer parti de la vie, disent-ils, sans me mettre en peine de ce qui arrivera. O raisonnement insensé ! Une éternité de tourmens, est-ce donc une chose indifférente? quand l'enfer serait aussi douteux qu'il est certain, la pensée de ce malheur devrait déjà vous effrayer. Un mal douteux est toujours à craindre. Prendriez-vous une liqueur, si vous doutiez qu'elle fût empoisonnée, ou un chemin, si vous doutiez d'y être assassiné, votre doute ne fût-il fondé que sur le

témoignage d'un imbécille ? Ainsi, l'enfer ne fût-il que douteux, ce serait déjà le comble de l'imprudence de ne pas travailler à l'éviter.

C'est parce que vous craignez de faire pénitence, qu'il vous plaît de douter de l'enfer. Voilà, dit saint Augustin, encore un trait de folie, de craindre une pénitence de quelques jours, et de ne pas craindre une éternité de feux ; si vous prenez tant de précautions contre la mort, contre une maladie qui ne dure que peu de temps, pourquoi ne vous précautionnez-vous pas pour éviter une mort et des supplices qui dureront toujours : *Timent cruciatum temporalem, et non timent pœnas ignis æterni ; timent modicùm mori, et non timent æternum mori.* Serm. 18. de verb. Vous ne vous souciez pas de l'enfer, pourvu que vous jouissiez de vos plaisirs ici-bas. Or, n'est-ce pas avoir perdu l'esprit, que d'acheter si cher, non pas des plaisirs, mais des repentirs éternels ? *A la bonne heure*, disent certains impies : *si je suis un jour en enfer, jé m'en consolerai ; du moins je n'y serai pas seul.* Quoi, malheureux ! vous vous feriez une peine de demeurer en retraite pendant un mois avec de saintes personnes, et vous regardez comme une consolation d'habiter, non pas un mois, mais pendant l'éternité, avec des hommes réprouvés de Dieu, plongés dans un étang de feu, qui souffrent des tourmens horribles, qui, dans la rage, dans un désespoir furieux, se maudissent et se déchirent ! Penser de la sorte, ce n'est pas force d'esprit, mais fascination, frénésie, fureur.

Concluons que celui qui ne croit et ne craint pas l'enfer, a perdu la foi et la raison : *la foi*, puisque l'autorité de Dieu oblige de le croire, *la raison*, puisqu'elle nous dicte qu'un Dieu, souverainement saint et souverainement juste, doit défendre le vice et le punir en Dieu. Voilà ce que tout l'univers croit, ce que tous les hommes pieux et les plus grands génies ont toujours cru et croiront toujours. Malheur à ceux qui plaisantent sur des vérités si terribles ! Laissez railler, laissez plaisanter les impies, les voluptueux et les fous, qui rient aujourd'hui de ce qui les fera pleurer un jour amèrement ; laissez parler ceux qui veulent

se perdre. Pour vous, devenez sage à leurs dépens, et sauvez-vous.

RÉSOLUTIONS.

1. Je me dirai de temps en temps: Je crois l'enfer sur la parole de Dieu ; je l'ai souvent mérité, puisqu'un seul péché mortel suffit pour s'en rendre digne: jusqu'à quand attendrai-je donc de me convertir, et de commencer une vie vraiment pénitente ? — 2. Dès ce moment je renonce à tout ce qui m'empêche de travailler à éviter le souverain malheur. — Soyez béni, ô mon Dieu ! de la patience que vous avez exercée envers moi ; Ah ! faites que j'en profite sans plus tarder, pour mettre ordre à ma conscience, et assurer mon salut.

CHAPITRE XCIII.

De la rigueur des peines de l'enfer.

L'ENFER est un si grand malheur, que de tous les hommes, quand il n'y en aurait qu'un seul qui dût y être condamné, nous devrions tous craindre d'être ce malheureux. Deux sortes de peines sont en enfer : celle du *sens*, principalement causée par le feu, et la peine du *dam*, causée par la perte de Dieu. L'une et l'autre sont incompréhensibles.

I. Il n'y a point de proportion entre le feu de l'enfer et celui des fournaises embrasées: les feux d'ici-bas, en comparaison, ne sont que comme une ombre ; il fait souffrir tous les tourmens ; il fait souffrir également l'âme dans toutes ses puissances, et le corps dans tous les sens. Il n'y a point de supplices qu'un réprouvé n'endure : *Omnis dolor irruet super eum.* Job. 20. Les Néron, les Dioclétien, tout ce qu'il y a jamais eu de monstres en cruauté, n'ont rien inventé qui lui soit comparable. C'étaient des hommes, et ici, c'est un Dieu qui punit en Dieu, et qui, dans sa fureur, emploie sa toute-puissance ! *Ignis succensus est in furore meo.*

L'esprit humain ne peut rien imaginer de plus horrible que l'état d'un réprouvé. Représentez-vous des corps embrasés, infects, couverts de lèpre, d'ulcères, de pourriture, plongés dans un gouffre de feu et de

souffre brûlant; des corps vivans déchirés, écorchés, disloqués, entassés les uns sur les autres, dont l'odorat, la bouche, les yeux, tous les membres, tous les sens souffrent en particulier le plus violent supplice, sans adoucissement et sans relâche: *Congregabo super eos mala.*

Leurs cris sont si perçans qu'ils seraient capables de fendre les rochers; leurs douleurs si cuisantes et si vives, qu'une heure de ces tourmens est plus insupportable que vingt ans en ce monde de la maladie la plus aiguë; la puanteur de ces corps est si horrible, que saint Bonaventure assure qu'un seul serait capable d'infecter l'univers.

Tout ce qui se présente à eux les tourmente. Ils ne voient que du feu; ils ne sentent que du feu; ils ne touchent que des objets pénétrés de feu. Tout les remplit d'horreur et d'effroi: ils ne voient que des figures hideuses, des monstres horribles, des démons cruels sous des formes épouvantables: ils n'entendent que des lamentations, des hurlemens, des cris de rage, des grincemens de dents: *Ibi erit fletus et stridor dentium.* O Dieu! quel état! quelle vie!

Voilà le tombeau des délices du monde, le terme de la volupté et de l'ambition. Oh! que la délicatesse avec laquelle on flatte aujourd'hui son corps, sera cruellement payée un jour! que ses plaisirs, ses intempérances lui coûteront cher!

Vous frémissez à cette seule peinture de l'enfer: hélas! ce n'est qu'une légère ébauche de ce qu'on y souffre. Si la gloire du ciel est au-dessus de nos pensées, les tourmens de l'enfer sont aussi au-dessus de notre intelligence: l'esprit de l'homme est trop borné pour se former une idée de la justice du Tout-Puissant. Lorsqu'il châtia l'Egypte par les fléaux qui la désolèrent, ce n'était, dit l'Ecriture, que *le doigt de Dieu* qui frappait; mais, pour punir Lucifer et les réprouvés, il emploie sa toute-puissance et la force de son bras: *Fecit potentiam in brachio suo.* Luc. 1. Malheur à vous si vous attendez de le croire lorsque vous l'éprouverez!

Si vous craignez les disgrâces et les maux de cette

vie, qui durent peu de temps, pourquoi ne prévenez-vous pas des maux extrêmes qui ne finiront jamais? Vous auriez peine de souffrir la piqûre d'une abeille; comment souffririez-vous l'activité d'un feu dévorant? Que votre aveuglement est déplorable, si vous ne pensez pas au terme où doivent aboutir votre attachement aux plaisirs, aux vanités, aux biens de la terre, et l'abus que vous faites des grâces du ciel!

L'homme sage agit bien autrement; il sait qu'on ne peut être heureux en ce monde et en l'autre, jouir de tous les plaisirs de la terre et de ceux du ciel: c'est pour cela qu'il ne s'attache point aux biens et aux plaisirs de ce monde; qu'il tâche de s'assurer ceux du ciel; qu'il pleure ses fautes, qu'il fait pénitence, pour ne pas pleurer éternellement: *Je châtie mon corps*, disait saint Paul, *pour ne pas devenir un réprouvé.* Je me suis réduit comme un prisonnier dans un désert, disait saint Jérôme, de peur de tomber dans l'enfer, et de me perdre avec les mondains: *Ob gehennæ metum, tali me carcere damnaveram.*

C'est donc avec raison que Gui le Chartreux a dit que, si la pénitence et les tribulations de cette vie sont la semence d'une joie et d'une gloire immortelle, les plaisirs du temps, l'attache aux biens, sont aussi une semence de douleurs et de regrets, qui poussent leur germe dans l'éternité: *Temporalia gaudia futurorum sunt semina dolorum.* De Tran. c. 4. Regrets désespérans, qui, comme un ver rongeur, déchirent sans relâche le cœur d'un réprouvé! *Vermis eorum non moritur.* Je pouvais gagner le ciel; j'en ai eu le temps et les moyens, mais j'en ai abusé: de quoi me servent à présent les plaisirs, tout ce que j'ai fait et possédé sur la terre! *Quid profuit nobis?*

2. Mais la peine la plus vive et la plus cruelle d'une âme damnée, c'est d'être séparée de Dieu, de savoir que jamais elle ne jouira de son Dieu. *J'étais faite pour Dieu, et jamais je ne le verrai; il devait faire mon bonheur, et jamais je ne le posséderai; je l'ai perdu par ma faute, je l'ai perdu pour peu de chose, je l'ai perdu sans ressource.* J'AI PERDU DIEU! O pensée accablante! et que le supplice qu'elle cause est insupportable!

Nous ne comprenons pas en cette vie ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que de le perdre; mais le réprouvé le comprend, et ressent si cruellement la perte qu'il en a faite, que si, au milieu de ses brasiers, il pouvait espérer de voir son Dieu, et de le posséder seulement pendant une heure après chaque mille ans, il serait content et souffrirait ses tourmens avec consolation.

A quoi pensez-vous, lorsque vous perdez Dieu en perdant sa grâce par le péché mortel? Et vous, âmes tièdes, que faites-vous, lorsque, par tant de fautes légères, que vous traitez de bagatelles, vous vous exposez à tomber dans le péché mortel, et à perdre Dieu? les damnés pleurent la perte qu'ils ont faite de Dieu, et vous y êtes insensibles! les damnés voudraient retourner à Dieu, mais il n'est plus temps, ils ne le peuvent plus: vous en avez le temps, et vous le pouvez, cependant vous ne le voulez pas; vous avez donc le cœur plus dur qu'un réprouvé. Cherchez Dieu dans le temps que vous pouvez le trouver; retournez à lui à présent qu'il vous rappelle: dans l'éternité, vous ne le pourrez plus.

RÉSOLUTIONS.

1. Je gémirai de l'aveuglement que j'ai eu jusqu'à ce jour, de penser si peu aux châtimens épouvantables que j'ai mérité de souffrir en enfer. — 2. Je me dirai souvent: Si, par un miracle qui n'aura jamais lieu, un réprouvé était rappelé sur la terre, et que Dieu lui accordât le temps et les moyens que sa bonté veut bien me donner, pour réparer le passé et gagner le ciel, que ferait ce réprouvé? Ah! ce qu'il ferait, il faut que je le fasse moi-même, et dès ce jour. — O mon Dieu! préservez-moi de l'enfer.

CHAPITRE XCIV.

De la durée des peines de l'enfer.

Dieu ne punit jamais le péché en cette vie dans toute sa rigueur, parce que cette vie est le temps de sa miséricorde: il le punit en l'autre dans toute sa sévérité, parce que c'est le temps de sa justice. Il souffre dans

le temps les crimes des hommes avec patience, dit Tertullien, parce qu'il aura l'éternité toute entière pour les punir: *Patiens, quia æternus.* S'il récompense dans le ciel, il récompense en Dieu; s'il punit en enfer, il doit aussi punir en Dieu. Le bonheur des saints est souverain, le malheur des réprouvés l'est de même; leurs peines sont souveraines, parce qu'elles sont sans fin, sans consolation, sans adoucissement.

1. Les peines de l'enfer sont sans fin, puisque l'éternité n'a point de terme dans sa durée. Tout ce qui s'en écoule ne la diminue point: elle est toujours toute entière après des millions d'années, toujours elle commence, et ne finit jamais: ôtez de l'éternité autant de siècles qu'il y a de feuilles dans les forêts et d'atomes dans l'air, vous serez encore au commencement de l'éternité. Il y a plus de cinq mille ans que Caïn souffre dans l'enfer; il n'est pas plus avancé dans son éternité que le premier jour.

Quand un rocher serait d'une masse égale au globe de la terre, et qu'un oiseau n'en transporterait qu'un grain chaque siècle, ce rocher enfin changerait de place; et après que cent mille rochers auraient été ainsi transportés, l'éternité serait toujours la même. Elle ne diminue ni dans sa durée, ni dans ses rigueurs: le feu qui brûle les réprouvés serait toujours aussi ardent, leurs douleurs aussi insupportables, leurs regrets et leurs larmes aussi amers: le ver de la conscience qui les déchire toujours aussi cruel: *Vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur.* Marc. 9. Où est votre raison, si vous ne refléchissez pas à cette vérité? et si vous y réfléchissez, dans quelle agitation ne doit pas être votre âme? Oh! que vous êtes profondément endormi dans les ombres de la mort, si cette vérité frappante ne vous réveille pas?

Si un juge vous menaçait de faire lier votre main dans le feu pendant une heure, que ne feriez-vous pas pour éviter ce supplice? Dieu vous menace d'un feu qui ne s'éteindra jamais, et vous vivez sans précaution! vous craindriez le tourment d'une heure, quelle est votre stupidité de ne pas craindre un tourment éternel!

Quand on ne souffrirait en enfer qu'un léger mal de

tête toute l'éternité, on devrait tout sacrifier pour s'en préserver : disons plus, il n'est point d'homme qui voulût accepter un royaume à condition d'être, pendant trente ans, dans une prison. Où est donc votre bon sens de vous exposer à être dans un *étang de feu et de souffre*, non pas trente ans, mais pendant des années sans fin ; non pas pour un royaume, mais pour un plaisir brutal, pour une débauche, pour un procès de chicane, pour quelques désirs de vengeance, etc. ? Pensez-en ce que vous voudrez ; vous êtes dans un état bien déplorable, si vous ne changez de conduite.

II. Comprenez une bonne fois qu'on souffre en enfer des tourmens qui ne finissent jamais, et qu'on les souffre sans consolation. Le passé et l'avenir accablent un réprouvé ; il est continuellement dans des sentimens de rage proportionnés à l'éternité de son malheureux sort ; il ne peut s'empêcher de réfléchir à tout moment sur sa vie passée, et sur cette durée de siècles qui ne passeront jamais ; il compare sans cesse, dans le repentir le plus affligeant, ce qu'il a été avec ce qu'il est, ce qu'il a fait avec ce qu'il souffre, ses plaisirs passés avec ses tourmens, sa vie si courte avec son éternité. Après avoir souffert un million de siècles, sa vie ne lui paraîtra qu'un moment ; et à peine se souviendra-t-il qu'il a été au monde ; il ne s'en souviendra que pour gémir sur ce qu'il a perdu, sur ce qu'il a fait et sur ce qu'il a mérité : *Je suis damné, je le suis pour jamais ; j'ai perdu mon Dieu*, *et je l'ai perdu pour toujours !* regrets accablans, regrets éternels, mais regrets infructueux !

III. Le réprouvé souffre de la sorte sans adoucissement, sans relâche. Il y a plus de 1800 ans que le mauvais riche pousse des cris lamentables, sans que ses larmes et ses gémissemens aient pu calmer un seul moment ses douleurs, ni lui obtenir une goutte d'eau. O état déplorable de ne pouvoir, depuis tant d'années, obtenir si peu de chose par tant de cris et de pleurs ! Que pense-t-il à présent des biens qu'il a possédés, des plaisirs dont il a joui, des injustices et des crimes qu'il a commis? Qu'en penserez-vous vous-même un jour ? Si les rochers étaient capables de raison et de sentiment

ils deviendraient sensibles à ces vérités. Concluons que quiconque ne s'applique pas à se sauver pendant que Dieu lui en donne le temps, est bien aveugle et bien stupide.

O vous, qui lisez ou entendez ces vérités! souvenez-vous que les jours qui vous restent sont courts. Vous n'avez point de temps à perdre : si vous le négligez, arrivera un moment auquel vous ne pourrez plus y penser. Vous pouvez à présent vous convertir à Dieu, et vous préserver des feux éternels : mais si vous êtes un jour condamné, l'enfer sera la *maison de votre éternité*. On ne se perd qu'une fois, et c'est pour toujours : *Periisse semel æternum est.* Qui est perdu, l'est pour jamais. Mon Dieu! y pensons-nous?

RÉSOLUTIONS.

1. Puisque les rigueurs que la justice divine exerce sur les réprouvés, sont si terribles, et qu'elles ne finiront jamais, il faut qu'à quelque prix que ce soit, je les évite. — 2. En conséquence, je renonce dès ce moment à ces fréquentations, à ces lectures, à ces attaches dangereuses. — 3. Je remplirai aussi, et avec toute la fidélité dont je suis capable, ces devoirs qui répugnent tant à mon orgueil, à ma lâcheté, à ma trop grande délicatesse. — 4. Et je descendrai souvent en enfer en esprit, afin de ne pas y descendre en effet après ma mort. — Mon Dieu, ayez pitié de moi, et ne permettez pas que je me perde pour l'éternité.

CHAPITRE XCV.

Du Paradis.

Qu'est-ce que le paradis? Que faut-il faire pour le mériter?

I. Le paradis est le séjour de la magnificence et de la gloire de Dieu, la demeure qu'il a préparée à ses anges, et à ceux qui ont vécu dans sa crainte et qui meurent dans son amour. C'est le lieu le plus beau, le plus riche, le plus délicieux, le plus noble, le plus vaste, en un mot le chef-d'œuvre de la puissance du Très-Haut.

Nous pouvons dire ce qui n'est pas dans le paradis; nous pouvons dire quelque chose de ce qui y est; mais

tout ce que nous en disons, c'est comme si nous n'en disions rien. Il n'y a rien dans le ciel de tout ce qu'on voit ici-bas : il n'y a ni faim, ni soif, ni froid, ni chaud, ni adversités, ni maladies, ni lassitudes, ni ennuis : les plaisirs, les honneurs qui y sont, l'éclat et les richesses qu'on y voit, n'ont rien de semblable à tout ce qu'on voit sur la terre.

Le paradis surpasse tellement nos pensées, que saint Paul, à qui Jésus-Christ en fit voir quelques rayons, ne nous en peut dire autre chose, sinon que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a point conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* Nos corps y seront plus brillans que le soleil : immortels et impassibles, ils ne pourront ni souffrir, ni vieillir, ni mourir : ils seront tous doués d'une santé, d'une beauté, d'une agilité incorruptibles : ils seront inondés de délices, et goûteront des plaisirs si purs et si saints, que notre imagination ne peut rien y comprendre ici-bas.

Mais le bonheur souverain de l'âme dans le ciel, c'est de voir et de posséder Dieu. Ce bonhenr, ne fût-il que pour un moment, est quelque chose de si élevé au-dessus des mérites d'une créature, que quand vous auriez souffert les tourmens des martyrs pour le mériter, ce serait une présomption d'y prétendre, sans la promesse que Dieu nous en a faite. Etre dans le ciel, et y voir Dieu pendant un quart d'heure, est un plus grand bonheur que de posséder tous les royaumes de la terre pendant un siècle. Que sera-ce de voir et de posséder Dieu pour toujours ?

Il n'est aucun bien dans le ciel qui n'y soit dans un souverain dégré : la gloire, les plaisirs, la santé, tout ce qui peut rendre heureux y est infini. Le cœur y est toujours dans une douce extase, dans le ravissement ; toujours inondé de ces torrens de délices et de joie qui découlent de la vue de Dieu, sans interruption et sans dégoût.

Si un damné était assuré qu'après cent ans de tourmens, il jouirait, pendant une heure, des délices du

ciel et de la possession de Dieu, il serait consolé. Nous espérons de posséder Dieu et de jouir de sa félicité, non pas pour quelques momens, mais pour toujours. Loin de travailler pour acquérir ce bonheur, nous n'y pensons même pas. Où est notre raison et notre foi?

II. Si nous ne pouvons comprendre ce que c'est que le paradis, nous pouvons du moins nous disposer à le mériter. Je dis, *nous disposer*, car personne ne peut le mériter par soi-même en rigueur. Nous nous y disposons par nos bonnes œuvres, et nous l'obtenons pas les mérites du Sauveur.

La porte en est étroite, dit Jésus-Christ, *faites vos efforts pour y entrer.* Quelque grands que doivent être ces efforts, ils sont peu de chose en comparaison d'un si grand bien. Nous ne devons pas nous affliger de la peine qu'il faut prendre pour l'obtenir : les bienheureux regardent comme un rien tout ce qu'ils ont fait et souffert pour acquérir un bonheur si désirable. Ce ne serait pas trop, dit saint Augustin, d'une éternité de travaux pour s'assurer une éternité de bonheur : *Æterna requies æterno labore rectè emitur.*

Le ciel est une récompense, il faut donc travailler pour la gagner ; c'est une couronne, il faut combattre pour l'obtenir ; c'est une conquête, il faut la violence pour la mériter. Ceux qui savent se vaincre eux-mêmes, sont les héros qui l'emportent : *Violenti rapiunt illud.*

Le ciel est un séjour de sainteté ; les portes de cette cité sainte ne sont ouvertes qu'à l'innocence ou à la pénitence. Si vous n'êtes occupé que des vanités, des biens et des plaisirs de cette vie, vous n'êtes ni innocent, ni pénitent, vous êtes donc indigne d'entrer daus le ciel ; vous êtes même indigne de porter le nom de chrétien. Vous vivez comme si vous ne croyiez point : car peut-on dire que vous croyez le paradis, lorsque vous ne travaillez pas à le mériter ? Un homme croirait-il qu'il y a un trésor dans ses fonds s'il ne voulait pas seulement se donner la peine d'y faire creuser pour le trouver?

Si vous étiez assuré qu'un puissant roi enrichit ceux qui vont habiter dans ses terres, vous quitteriez tout pour aller vous y établir. Voilà ce que vous feriez pour

aller vous enrichir dans un royaume où vous n'auriez tout au plus que vingt ou trente ans à vivre, tandis que vous ne faites rien pour vous établir pour toujours dans le ciel. En vérité, avez-vous la foi? *La marque qu'un chrétien croit et espère le ciel, c'est quand il méprise les choses de la terre, et tout ce qui se passe en cette vie,* dit saint Grégoire. Que sert-il de croire qu'il y a un paradis, si l'on ne fait rien pour le gagner, et si l'on fait tout ce qu'il faut pour le perdre?

RÉSOLUTIONS.

1. Tous les matins je me dirai, en m'habillant: Voici une journée que Dieu m'accorde pour travailler à mériter la place qu'il m'a marquée dans le paradis; je dois donc accomplir tous mes devoirs, et me préserver du péché. — 2. Je regarderai le paradis comme ma patrie, vers laquelle je dois tendre de toutes mes forces. — Mon Dieu, aidez-moi du secours de votre grâce, afin que je marche avec tant de précaution, pendant mon court pèlerinage sur la terre, que j'aie le bonheur d'aller un jour régner avec vous dans le séjour immortel de la gloire.

CHAPITRE XCVI.

L'espérance du paradis nous console et nous encourage à servir Dieu.

I. Il est consolant de travailler pour un maître qui sait récompenser abondamment. Dieu, le meilleur de tous les maîtres, récompense avec tant de magnificence les moindres services, que rien ne se perd de tout ce que nous faisons pour sa gloire: il nous tient même compte de nos bons désirs. Le moindre dégré du bonheur qu'il promet à l'homme juste, est infiniment plus estimable que tout l'or de la terre.

Tout ce que nous faisons pour Dieu est comme un dépôt, un trésor que nous lui confions. Un homme qui ouvre un trésor qu'il a amassé pendant vingt ans, retrouve dans ce trésor tout ce qu'il y a mis, jusqu'aux plus petites pièces de monnaie. De même, à notre mort, nous trouverons dans le trésor de la bonté de Dieu tout ce que nous aurons fait pour lui. La moindre action faite en état de grâce pour sa gloire, ne fût-ce

qu'un verre d'eau donné pour l'amour de Jésus-Christ, ou un acte de patience, aura une récompense au-dessus de tout ce que nous pouvons comprendre. Il nous demande peu, et nous rendra beaucoup, dit saint Pierre Chrysologue : *Parva petit, maxima redditurus.*

Quelle perte ne faisons-nous pas, lorsque nous négligeons les occasions de vertus qui se présentent chaque jour ! Si les saints dans le ciel étaient capables de tristesse, ils gémiraient d'avoir laissé échapper tant d'occasions de plaire à Dieu, et d'augmenter, par les plus petites choses, leur mérite et sa gloire. Consolez-vous, chrétiens, vous pouvez, dans vos disgrâces, dans vos travaux et dans vos occupations, remplir vos années de mérites pour le ciel, par la résistance aux tentations, par de fréquens retours de votre cœur à Dieu, par des actes de patiense, de charité, d'obéissance, etc.

Si vous étiez pénétré de ces vérités, les œuvres de piété, l'aumône, la mortification seraient vos délices; votre âme s'élèverait souvent à Dieu pour l'aimer et l'adorer : plein de charité et de zèle, vous seriez en paix avec tous ; vous n'auriez point de plus grande consolation que de vivre dans l'espérance de posséder bientôt votre Dieu dans sa gloire. Que les choses de la terre me paraissent méprisables, lorsque je contemple la gloire du ciel, disait saint Ignace : *Quàm sordet terra, dùm cœlum aspicio!*

Autant l'espérance du ciel nous console, autant elle nous remplit de courage. Si la peine qu'il faut prendre pour le gagner vous effraie, dit saint Augustin, que la récompense vous anime : *Si labor terret, merces invitet.* Cette récompense n'est pas éloignée : bientôt vos travaux finiront, mais votre bonheur et votre joie ne finiront point. *Je travaille pour le ciel*, disait un martyr; cette pensée vous remplira de force. Les saints vous crient du haut du ciel : Oh ! que vous êtes heureux sur la terre, de pouvoir gagner le bonheur dont nous jouissons ! Les âmes dans les feux du purgatoire vous crient : Oh ! que vous êtes heureux de pouvoir éviter ces flammes, pour aller bientôt jouir de Dieu : Les damnés dans leurs tourmens vous crient : Oh ! que vous êtes heureux de pouvoir gagner le ciel que nous avons

perdu : Ah ! si nous avions le temps que vous avez ! N'en perdez pas un moment ; faites-vous sages à nos dépens. Votre âme elle-même vous crie : Oh ! que vous êtes malheureux de m'abandonner, de ne rien faire pour me procurer le ciel, tandis qu'on se donne tant de peines pour des vanités !

En effet un soldat ne craint point les fatigues, quand il s'agit du service de son prince ; il va au combat pour acquérir une fumée de gloire : pourquoi vous épargneriez-vous, quand il s'agit de servir Dieu, et d'acquérir une gloire éternelle? *Illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* 1 Coz. 9 Le marchand travaille, s'expose à mille dangers pour faire une fortune dont il ne jouira que peu de temps, ou dont il ne jouira même jamais : pourquoi vous plaindriez-vous en travaillant pour acquérir dans le ciel un bonheur sans fin ?

Oh ! que nous sommes ingrats et misérables, si nous nous épargnons en servant un Dieu qui nous aime, qui récompense si libéralement ! Quelques momens de tribulation seront payés par une gloire immense : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* 2 Cor. 4.

RÉSOLUTIONS.

1. Je me rappellerai souvent cette pensée : Je puis encore prétendre au ciel. — 2. Je considérerai aussi que, si j'ai le bonheur d'être en grâce avec Dieu, de faire mes actions, d'endurer mes souffrances, de pratiquer les devoirs de mon état, d'exercer des actes de vertu, en vue de plaire à Dieu, je mériterai par tous ces efforts une récompense éternelle — 3. Je ne craindrai rien tant que de perdre l'amitié de Dieu par le péché mortel, et le fruit de mes œuvres, en les faisant par des motifs humains ou mauvais. — Que votre bonté pour nous est grande, ô mon Dieu ! puisque vous récompensez si largement ceux qui vous aiment, et qui vous servent avec fidelité !

CHAPITRE XCVII.

Du zèle pour procurer le ciel aux âmes.

I. Si nous connaissions le prix d'une âme, que ne ferions-nous pas pour l'empêcher de périr et pour lui

procurer le ciel? C'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse : *J'ai le cœur percé de douleur, quand je pense à la multitude des âmes qui périssent.* Un chrétien qui aime Dieu, aime sincèrement les âmes, et voudrait les sauver toutes: il porte, pour ainsi parler, l'univers dans son cœur. Aimer les âmes pour les tirer du péché et les sauver, c'est le parfait amour du prochain. Il est bien plus avantageux d'aimer ainsi les hommes, que d'en être aimé. L'amour que les autres ont pour nous ne nous rend ni meilleurs ni plus saints; mais le zèle que nous avons pour leur salut nour rend agréables à Dieu, et nous procure le ciel.

On ne peut rien faire de plus avantageux pour soi-même, dit saint Eucher, que de travailler pour le bonheur d'autrui: *Si amas te, proximum dilige: nihil magis commodis tuis dabis, quàm quod contul ris alienis.* De verb. Sab. Celui dit saint Chrysostôme, qui macère son corps par les austérités, a moins de mérite que celui qui gagne une âme à Dieu; c'est quelque chose de plus grand de sauver ses frères que de faire des miracles.

Quand vous ne procureriez le salut que d'une seule âme, vous donneriez plus de gloire à Dieu que par vos autres bonnes œuvres, parce que vos bonnes œuvres sont imparfaites et bornées, au lieu que cette âme glorifiera Dieu parfaitement et sans fin pendant l'éternité. Par la même raison, empêcher la damnation d'une âme, c'est empêcher, en un sens, plus de mal que les hommes ne pourraient en faire pendant la durée du monde, parce qu'il n'y a point de comparaison des péchés qui se commettent en ce monde, avec les blasphèmes exécrables qu'un damné vomira contre Dieu pendant l'éternité. Il n'est donc point de sacrifice plus agréable à Dieu que le zèle des âmes, dit saint Grégoire : *Nullum Deo tale est sacrificium, quàm zelus animarum.*

II. C'est une erreur de croire que les pasteurs soient les seuls obligés à procurer le salut des autres: tous peuvent et doivent y contribuer. Dieu a commandé à chacun le soin de son prochain, dit le Sage, *Mandavit unicuique de proximo suo.* Eccl. 17. Vous vous croi-

riez coupable, si vous laissiez périr par votre faute l'animal de votre voisin ; êtes-vous moins coupable de laisser périr son âme?

On a du zèle pour l'entretien des hôpitaux, pour la guérison des malades : ce zèle est louable et saint ; mais a-t-on le même zèle pour la guérison des âmes? On s'empresse de secourir les habitans d'une ville infectée de peste, et tous les jours des âmes infectées de péchés périssent et se perdent, et nous n'y pensons pas !

Il n'y a personne qui ne puisse contribuer au salut des autres par quelques-uns des moyens suivans : 1. *Par les prières, les communions, les sacrifices.* Sainte Thérèse a établi son ordre particulièrement pour prier pour la conversion des pécheurs. Sainte Monique, après dix-sept ans de prières et de larmes, obtint la conversion de son mari et de son fils.

2. *Par les pénitences.* Saint François Xavier déchirait son corps par des disciplines pour obtenir la conversion d'un pécheur. Combien de personnes et de pasteurs zélés ont jeûné et pleuré plusieurs années, pour obtenir le pardon à une âme!

3. *Par l'instruction et par les bons conseils.* Si vous voyiez un voyageur s'égarer et prendre une route meurtrière, vous l'avertiriez. Pourquoi ne dites-vous rien à vos enfans, à vos amis, à vos compagnons, à vos compagnes qui s'égarent dans le vice? On dirait que les hommes n'ont d'amitié et de société les uns avec les autres que pour se perdre : on n'a que trop de zèle pour le mal, pour inspirer la licence, la chicane et les querelles, et l'on ne daigne pas dire une parole pour inspirer la patience, la pudeur et la crainte de Dieu !

4. *Par les aumônes.* Quelques secours, avec un mot de salut à une pauvre famille, à quelques malades, à des prisonniers, à des chrétiens captifs chez les barbares, à qui on fait souffrir des supplices pour leur faire perdre la pudeur et la foi, arrêteraient leurs plaintes et leur désespoir, leur feraient souffrir leur infortune avec résignation. Mais, sans aller porter le secours au delà des mers, combien parmi nous de jeunes orphelins, d'enfans abandonnés, de filles vagabondes, qui, sans retraite et sans instruction, sont dans le danger de

se perdre! Quelle charité de les retirer et de les occuper, de leur procurer l'éducation!

III. C'est ce zèle des âmes qui animait la piété d'un saint Louis, d'un saint Charles, d'une sainte Elisabeth, de tant de seigneurs et de princesses, et qui anime encore aujourd'hui, à la campagne et dans les villes, tant de personnes de qualité qui s'appliquent au soulagement et à la conversion de ceux que la providence abandonne à leur charité.

Oh! combien d'âmes les riches pourraient-ils sauver! Les richesses leur mettent en main la clef du ciel; ils peuvent l'ouvrir pour eux-mêmes, en l'ouvrant aux autres. Que de consolations pour le moment de la mort, s'ils employaient une partie de leurs biens à faire instruire la jeunesse dans une paroisse, s'ils répandaient des livres de piété dans les familles, s'ils procuraient des ouvriers évangéliques à tant de peuples ignorans; si, par leur crédit, ils mettaient en paix des plaideurs qui se ruinent! Oseraient-ils plaindre les dépenses qu'ils feraient pour des œuvres si saintes?

En vérité, l'attachement aux biens de la terre rend l'homme bien aveugle. On est avare à l'égard de Dieu, et prodigue pour le monde et pour le crime; on fait de grandes dépenses pour la vanité et le luxe, et l'on craint de faire la moindre dépense pour celui de qui on a tout reçu; rien ne coûte pour la débauche, et tout coûte quand il faut empêcher la perte d'une âme; on se fait un divertissement de hasarder de grosses sommes au jeu, et l'on épargne une obole qu'on refuse à l'instruction d'un ignorant!

Un repas somptueux pour des ingrats coûte plus qu'il ne faudrait pour faire instruire cent personnes, dont les prières nous ouvriraient le ciel. Un amusement de quelques heures fait souvent perdre plus d'argent qu'il n'en faudrait pour faire glorifier Dieu des années entières. Que penser d'une telle conduite dans des personnes qui se piquent d'avoir de la religion, qui, par quelques dépenses modiques, pourraient se sauver en contribuant au salut d'un millier d'âmes?

N'en voit-on pas même qui emploient leurs biens et leurs talens à inspirer l'erreur et l'impiété, à distri-

buer des livres pernicieux aux fidèles? Aurons-nous moins de zèle pour sauver nos frères, que les partisans du vice et de l'erreur n'en ont pour les pervertir?

On s'empresse pour obtenir des emplois dans l'Eglise et dans l'Etat, afin d'établir sa fortune; mais a-t-on le même empressement pour établir le règne de Dieu? Les peuples s'intéressent à la gloire de leur prince, on expose sa vie pour des rois mortels; mais pour la gloire du roi du ciel, en trouve-t-on qui fassent quelques dépenses, ou qui retranchent de leurs plaisirs? Dieu veuille qu'on ne traverse pas les vues d'un pasteur qui travaille à bannir les abus, qu'on ne blâme pas son zèle, loin de le soutenir!

Quelle douleur pour ceux qui aiment Dieu de voir que les intérêts de Jésus-Christ sont les seuls oubliés, et que le salut des âmes, de toutes les affaires la plus importante, est la plus négligée! On ne devrait épargner ni dépenses, ni travaux pour sauver les âmes; et le monde est rempli de gens qui les perdent.

Les apôtres s'exposaient aux tourmens pour convertir les nations; les missionnaires vont aux extrémités de la terre, au péril de leur vie, pour gagner quelques peuples à Jésus-Christ, tandis que des chrétiens riches et puissans voient d'un œil tranquille leurs frères périr; loin d'en être touchés, ils autorisent même quelquefois le libertinage et le crime.

Il est étrange, dit saint Bernard, qu'un animal étant tombé, on s'empresse de le relever, et que tant d'âmes étant dans le péché, personne ne leur tende la main: *Cadit asinus, et invenit qui sublevet, cadit anima, et non est qui manum apponat.*

RÉSOLUTIONS.

1. Afin d'exercer le zèle dont je suis capable, je contribuerai aux bonnes œuvres, en y consacrant ce que je pourrai de mes revenus. — 2. Je répandrai quelques livres excellens, comme *Pensees sur les vérités de la Religion.* — 3. Je donnerai volontiers des avis à ceux qui me paraîtront en avoir besoin, mais avec douceur, saisissant les momens propices, et après avoir recommandé à Dieu mon entreprise. — 4. Enfin, je prierai davantage pour la conversion des pécheurs, et j'édifierai autant que je le pourrai. — Mon Dieu, faites-moi la grâce de contribuer au salut de mon prochain.

CHAPITRE XCVIII.

Importance et nécessité de l'éducation chrétienne.

Les motifs les plus pressans engagent les parens à donner à leurs enfans une éducation vraiment chrétienne : on peut même dire que les intérêts de Dieu, les intérêts de la religion, les intérêts de la société, leurs intérêts les plus chers, et ceux de leurs enfans, reposent dans leurs mains.

I. *Intérêts de Dieu.* Créés à l'image du Tout-Puissant, destinés à le servir sur la terre et à le posséder dans le ciel, les hommes doivent le glorifier en ce monde par une vie sainte, et en l'autre, par d'éternelles louanges. Fin sublime, qui les élève au-dessus de leur propre nature, les associe aux anges eux-mêmes, et les unit étroitement à leur divin auteur !

Mais qui sont ceux qui, dès l'aurore de leur vie jusqu'au terme de leurs jours, tendent sans cesse vers cette fin admirable, et en remplissent constamment les devoirs les plus importans? S'il y en a, comme nous devons l'espérer, ce sont ceux-là, sans doute, qui, à l'exemple du jeune Tobie, ont été formés, dès leur enfance, à craindre le Seigneur, et à s'abstenir de tout péché: *Quem ab infantiâ timere Deum docuit, et abstinere ab omni peccato.* Tob. 1, 10.

Imbus des vérités saintes, dès qu'ils ont pu les entendre utilement; inclinés vers le bien par de sages leçons, surtout par des exemples édifians, dès qu'ils ont été capables de les discerner; détournés du mal par des remontrances douces, des avis prudens, des corrections utiles, à mesure que les germes semblaient commencer à s'en développer en eux; enfin, préservés de la malice contagieuse du siècle, par une vigilance également soigneuse et exacte; ils ont sucé, pour ainsi dire, les principes de la vertu avec le lait de leur mère; et la grâce céleste, qui aime à se répandre sur les jeunes cœurs, secondant puissamment les efforts de leurs

parens, leur enfance et leur jeunesse se sont écoulées dans la pratique de leurs devoirs: faut-il s'étonner si, dans l'âge mûr et la vieillesse, ils ne se démentent point, et ne font qu'augmenter les trésors de vertus et de mérites dont ils ont de si bonne heure posé les premiers fondemens? L'Ecriture sainte nous apprend qu'il doit en être ainsi : *Adolescens juxtà viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ.* Prov. 22, 6.

Or, quelle gloire ne procure point à Dieu une vie qui se passe toute entière dans l'innocence et la justice? Les anges l'admirent, les fidèles en sont édifiés, les démons en frémissent de rage ; elle fait la joie des parens, le bonheur de l'âme vertueuse elle-même ; et c'est un hommage continuel de soumission, de dévouement et d'amour, qu'elle rend sans cesse à la majesté divine. Aussi est-ce de cette âme généreuse que le Tout-Puissant se plaît à dire, par l'organe d'un de ses prophètes, que c'est par excellence pour sa gloire qu'il l'a créée, qu'il l'a formée, et qu'il lui a donné l'être : *Omnem qui invocat nomen meum in gloriam meam creavi eum, formavi eum et feci eum.* Is. 43, 7.

Pourquoi ces exemples admirables se multiplient-ils si peu parmi nous? N'est-ce point parce que les parens, mauvais chrétiens eux-mêmes, et indolens à l'excès, au lieu d'un zèle sincère et éclairé pour l'éducation de leurs enfans, ne montrent à cet égard qu'une indifférence aussi criminelle que pernicieuse ; et qu'un grand nombre s'y prennent mal et à contre-sens? De là vient surtout que les enfans perdent l'estimable trésor de l'innocence, presque aussitôt qu'ils sont en état de faire complètement usage de leur raison et de leur liberté ; et qu'étant entrés de bonne heure dans la voie qui mène à la perdition, ils s'y enfoncent de plus en plus, et ne s'en écartent momentanément que pour se hâter d'y rentrer: *Adolescens juxtâ viam suam, etc.* Quelle longue suite de désordres ne présage point, pour le reste de la vie, un commencement si fâcheux et si sinistre!

Il est vrai qu'il se rencontre dans la vie de l'homme des époques où il est vivement rappelé à son devoir: une première communion, par exemple, l'entrée dans un état fixe, une maladie grave, des grâces spéciales,

le ramènent quelquefois au bien. Mais si quelques-uns de ces retours sont solides, et réparent ainsi les défauts de l'éducation, les écarts de la bouillante jeunesse, combien d'autres ne sont que passagers, et laissent l'homme retomber dans sa première dépravation, en augmenter même de jour en jour les excès! Qui ne sait qu'il est des passions dont il est plus facile de se préserver entièrement, que de se guérir d'une manière parfaite et constante?

II. *Intérêts de la religion.* C'est dès son enfance qu'il faut commencer à inculquer à l'homme la religion. Point d'âge plus propre à y être formé. Doués de l'habitude de la foi dès leur baptême, les enfans en font aisément des actes, à mesure qu'ils apprennent à en connaître les vérités saintes. Leur esprit est docile, leur cœur maniable, leur mémoire facile; et *leur imagination, semblable à une cire molle qui se prête à toutes les formes, est susceptible des plus heureuses impressions*, dit saint Chrysostôme. Ajoutons que ce qu'on leur dit, coule, pour ainsi parler, dans leur âme, sans presque d'obstacle, et que ce qu'ils ont bien appris dès cet âge, ils en conservent souvent la mémoire tout le reste de leur vie.

Dispositions précieuses, lesquelles étant aidées de la grâce de Jésus-Christ, ne demandent qu'à être appliquées, exercées, mises soigneusement en action. Pourquoi donc si peu de parens en tirent-ils tout l'avantage qu'ils devraient en recueillir en faveur de leurs enfans? Ah! c'est que la plupart, tout terrestres et mondains, ou aiment peu la religion, et la pratiquent mal, ou même la haïssent, et voudraient la voir anéantie. De là, beaucoup de pères n'en disent mot à leurs enfans, laissant tout ce soin, qui est le plus important de leurs devoirs, ou à leurs épouses, ou à des étrangers. Leur siérait-il en effet d'en parler? et pourraient-ils le faire avec avantage, tandis qu'ils n'en remplissent aucun ou presque aucun devoir?

O enfance chrétienne! ô jeunesse de nos jours! que vous êtes à plaindre! des dangers effrayans vous menacent de toutes parts. Dans l'intérieur de vos familles, souvent nul zèle pour la gloire de Dieu, nulle prati-

que extérieure de religion, et beaucoup d'exemples pervers, de la part de ceux qui vous ont donné le jour; au dehors, scandales multipliés, blasphèmes horribles, discours impies, livres et brochures inventés par l'enfer, compagnies séduisantes, également corruptrices de la foi et des mœurs; partout vous ne rencontrez qu'ennemis, qu'embûches et que piéges. Que peuvent, hélas! contre tant d'obstacles au bien, des instituteurs sages, des pasteurs pleins de zèle et de sollicitude?

Il est aisé d'expliquer, après cela, pourquoi tant de jeunes gens abandonnent les devoirs que prescrit la religion, s'enrôlent même dans les rangs du vice et de l'incrédulité, presque aussitôt qu'ils sont sortis des mains de leurs instituteurs, et qu'ils ont cessé d'assister aux instructions familières de leurs pasteurs. Pères et mères insoucians, c'était surtout à vous de prévoir ces malheurs déplorables, de les prévenir à temps, et de les empêcher; à quelque prix que ce fût: votre négligence en ce point vous charge d'un compte terrible à rendre un jour au souverain Juge.

Mais, puisque la plupart des hommes se montrent aujourd'hui si indifférens à l'égard de la religion, et que la pratique extérieure des devoirs qu'elle prescrit semble ne devenir de jour en jour que le partage des personnes du sexe, à la réserve encore de quelques-unes qui déjà en secouent aussi le joug salutaire, que deviendra parmi nous cette divine institution, si c'est en vain qu'elle repose ses espérances sur les enfans qu'elle régénère et reçoit chaque jour dans son sein? Il est vrai qu'elle ne peut périr: le Tout-Puissant en a prononcé l'inébranlable stabilité jusqu'à la fin du monde; et les tempêtes affreuses auxquelles elle a survécu démontrent que le Tout-Puissant accomplit fidèlement sa promesse. Mais elle peut, et on l'a vue plus d'une fois, quitter une contrée ingrate, pour se retirer dans une autre mieux disposée à la recevoir, et à profiter de ses bienfaits sans nombre.

Il faut cependant le dire ici: il est vrai que le zèle, la sollicitude et les soins les plus assidus peuvent quelquefois échouer malheureusement, ou qu'ils ne suf-

fisent pas toujours pour préserver efficacement la jeunesse de tous les écueils qu'elle rencontre dans le monde, quand elle se voit forcée de s'y montrer ; mais si l'on a fait tout ce qu'il était possible, si l'on continue d'employer la prière, l'instance, la vigilance, tous les soins que l'on doit au plus sacré des dépôts, il faut attendre en paix le succès de sa sollicitude, et espérer que la miséricorde céleste viendra enfin arroser cette terre qui n'a point encore produit de bonnes herbes ; ou qui n'en produit presque plus que de vénéneuses. Sainte Monique présente un bel exemple aux parens vraiment chrétiens. Et combien d'autres n'en pourrait-on pas citer dans le même genre !

III. *Intérêts de la société.* Nés pour elle, comme nos besoins, les penchans de notre cœur et le sentiment du genre humain tout entier le prouvent, nous devons, chacun en particulier, contribuer à son bonheur, selon nos forces, nos talens, nos facultés. Celui qui, par sa faute, ne la sert pas, et s'y rend inutile, ne mérite nullement sa protection ; elle devrait le rejeter de son sein. Celui qui s'en montre l'ennemi, qui y trouble l'ordre, qui répand des doctrines pernicieuses, des scandales subversifs de la religion ou des mœurs, qui y exhale le feu de la discorde, cherchant à semer la division entre les amis, les familles, les communes, les villes, etc., est un monstre, contre lequel la société a droit de s'armer du glaive de l'autorité publique. Nous ne pousserons pas plus loin ce détail.

Il est donc d'un grand intérêt pour la société, que ses membres soient formés, dès l'enfance, à des principes conservateurs de l'ordre, à des vertus sociales, à l'amour de Dieu, du prochain, de la patrie ; et qu'on leur inspire, dès leur bas âge, de l'horreur pour tout ce qui peut attirer les fléaux de la colère du Très-Haut, nuire aux autres, et leur être funeste à eux-mêmes : il est donc de l'intérêt de la société, et de son plus vif intérêt, qu'on inculque l'amour de la religion aux enfans ; qu'on les en instruise de bonne heure, qu'on leur en fasse remplir les devoirs, et qu'on les détourne de tout ce qu'elle défend. La raison en est, que la religion montrant à l'homme toute la noblesse de son

être, toute l'étendue des devoirs qu'il a à remplir, toute la grandeur de sa destinée, pour le temps et pour l'éternité, elle présente en même temps à l'esprit, pour le conduire à son but, les lumières les plus sublimes; à son cœur, les consolations les plus douces; à ses efforts vers la vertu, les promesses les plus magnifiques; à sa faiblesse, qui est extrême, les secours les plus puissans; à ses passions bouillantes et fougueuses, le frein le plus salutaire et le plus efficace: en sorte qu'au sortir des mains de la religion, qui l'a formé, si on y ajoute la connaissance des arts et des sciences humaines, l'homme sera tout ce qu'on voudra qu'il soit, pour rendre à la société les services les plus importans, et de la manière la plus parfaite.

Qu'ils sont donc coupables, ceux qui voudraient voir la religion bannie de la France! Si elle y était plus respectée, observée dans toute son étendue, verrait-on dans cette belle contrée les vices, les crimes, et les désordres affreux qui y regnent? Qui pourrait calculer les maux de tout genre que nous a déjà attirés le discrédit dans lequel on la plonge depuis plus de soixante ans de contradictions et de combats? Retrouverait-il la France dans la France même, celui qui l'aurait bien connue il y a un siècle?

IV. *Intérêts des parens eux-mêmes.* Fruits précieux d'une union aussi ancienne que le monde, et que le sang de Jésus-Christ a sanctifiée par un sacrement, source intarissable de grâces, les enfans qu'on élève chrétiennement, et qui correspondent aux soins multipliés qu'ils reçoivent, sont comme autant de liens qui fortifient l'attachement conjugal de leurs parens: ils font couler doucement dans leurs cœurs la paix et la joie; ils prolongent leurs jours, en les rendant heureux; et ils les font vivre jusque même au delà du trépas, parce qu'on retrouve dans la vie de ces enfans le portrait fidèle des vertus et des qualités de leurs pères et mères: *Quoniam in filiis suis agnoscitur vir.* Eccl. 11. 30.

Et quel genre de biens ces parens sages n'ont-ils pas lieu d'attendre des enfans dans lesquels ils voient avec délices germer et croître, sous leur main, toutes les vertus! Quelles consolations ne doivent-ils pas en es-

pérer dans leurs peines! quel soulagement dans leurs infirmités! quels secours dans leur misère, quel appui dans leur vieillesse! quels soins dans leurs maladies! quelles prières ferventes, et quels affectueux souvenirs après leur mort! Des enfans pieux et reconnaissans croiront-ils jamais s'être pleinement acquittés de leurs dettes envers ceux à qui, après Dieu, ils se voient redevables de tout ce qu'ils ont et de tout ce qu'ils sont?

Le beau spectacle que donne au monde une famille où règnent la crainte de Dieu, la piété, la subordination, la concorde, et où l'affection des parens et des enfans se confond, pour le bonheur de tous, dans une sainte et même unité! *Quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum!* Psal. 132. 1.

Qu'il est triste, au contraire, et qu'il est affreux, le contraste que présente une famille dont les chefs, sans piété, sans zèle, et pleins d'indolence pour l'éducation de leurs enfans, négligent de les instruire, laissent développer en eux tous les germes des passions, et loin de faire des efforts pour les former à la vertu, applaudissent bien plutôt à leurs vices, et les autorisent par leurs pernicieux exemples! Ah! si tous les genres de dépravation abordent cette horible demeure; si les enfans s'y montrent sans crainte de Dieu, sans retenue dans leurs discours, sans frein dans leurs emportemens, sans docilité dans leur conduite; si on n'y voit qu'entêtement, que mutineries, que querelles et que guerres continuelles; si les parens n'éprouvent de la part de leurs enfans qu'insoumissions, que mépris, qu'ingratitudes, que révoltes, et même quelquefois que mauvais traitemens; si le scandale perce au dehors, et que l'infamie, la malédiction, tous les désastres viennent à la fois fondre sur ce repaire d'iniquités; de qui est-ce la faute?

Quelles larmes amères, quels tristes déboires se préparent pour cette vie, quel affreux désespoir et quels châtimens se ménagent pour l'éternité, les parens qui n'élèvent pas chrétiennement leurs enfans!

V. Enfin, *Intérêts des enfans.* La vie de l'homme prend, en quelque sorte, son fondement dans l'enfance. « A cet âge, dit saint Chrysostôme, elle dé-

» pend toute entière des leçons extérieures, n'ayant
» encore dans son fond presque rien qui puisse la
» guider; en sorte qu'il est facile alors de l'incliner
» à la vertu ou au vice. Si donc on s'y prend dès le
» berceau, et comme à la venue même des défauts
» puérils, pour attirer l'homme à la vertu, l'y forti-
» fier, et lui en faire prendre l'heureuse habitude,
» il ne s'en départira pas aisément pour se jeter dans
» les vices contraires, l'habitude du bien contractée
» dans l'enfance, conservant toujours ses charmes et
» ses attraits. » *Hom. 2. in cap. 1. Joan.*

Saint Augustin décrit les efforts que font les enfans pour comprendre ce qu'on leur dit, pour saisir ce que signifient les mots qu'on emploie en leur parlant, pour en faire l'application aux objets, enfin pour les répéter et les retenir : leur éducation peut donc utilement commencer de très-bonne heure ; et la raison en eux n'est point aussi tardive que beaucoup de personnes le prétendent.

D'ailleurs, nous apportons en naissant, outre le péché que nous avons commis dans notre premier père Adam, un levain fâcheux, dans lequel sont contenus les germes de tous les vices ; germes déplorables, qui ne tardent guère à se développer : les dépits, les colères, les emportemens et les efforts de vengeance en offrent la preuve. Serait-il prudent, et conforme à l'intérêt des enfans, de laisser prendre racine, et se développer dans leurs cœurs, ces funestes germes, avant d'user de moyens prudens pour les étouffer et les détruire? Opposez-vous au principe du mal, dit un ancien; en vain chercherez-vous à l'exterminer, quand il aura pris un accroissement solide et appuyé sur la longueur du temps.

Les fruits d'une bonne éducation se répandent souvent sur toute la suite de la vie. Si on a le malheur de s'écarter des principes reçus dans la jeunesse, on y revient d'ordinaire tôt ou tard. Une éducation mauvaise a une influence plus grande encore, et il est difficile, il est rare même qu'on en répare tous les défauts.

Combien de réprouvés s'éleveront en enfer contre leurs parens, comme ayant été les premières causes ou les fauteurs coupables de leur malheur éternel !

Saint Grégoire le grand raconte qu'un homme très-connu à Rome avait un enfant qu'il aimait éperdûment, et qu'il élevait fort mal. Accoutumé à blasphêmer le saint nom de Dieu, dès que quelque chose s'opposait à ses désirs, cet enfant fut attaqué d'une maladie épidémique, dont il mourut. Mais peu de temps avant sa mort, étant entre les bras de son père, il fut tout-à-coup saisi de frayeur, et tout tremblant il se mit à crier : Défendez-moi, mon père, défendez-moi : *Obsta, pater; obsta pater!* Ensuite détournant la tête, comme pour se cacher dans le sein de son père, il répondit qu'il voyait des hommes noirs, *mauri homines,* venus pour l'enlever ; et aussitôt, prononçant le blasphême dont il avait contracté l'horrible habitude, il rendit l'âme. Cet enfant était encore alors fort jeune, et il n'y avait que trois ans que le fait était arrivé quand saint Grégoire l'écrivit, sur la foi des témoins qui s'y étaient trouvés présens. *Dialog.* I. 4. c. 18. Que d'enfans aujourd'hui blasphêment le même redoutable nom !

RÉSOLUTIONS.

1. Pères et mères, considérez souvent que vos enfans sont un dépôt précieux dont vous rendrez compte au souverain juge. — 2. Aimez-les, vous le devez, mais pour leur propre bonheur, pour les former et les réformer, non pour les laisser croupir dans l'ignorance, ni pour les autoriser dans leurs vices et leurs défauts : pour les sauver, non pour les perdre. — O mon Dieu ! venez au secours de l'enfance et de la jeunesse de nos jours ; et faites que le sang que Jésus-Christ a versé sur la croix pour ces tendres âmes, ne soit pas perdu, et n'ait pas coulé en vain !

CHAPITRE XCIX.

Avis pour l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Il est peu d'art dont les règles soient en même temps plus difficiles, moins connues, et si malheureusement négligées dans la pratique. Il serait à souhaiter que les pasteurs, rassemblant de temps en temps, et à part, ceux de leurs paroissiens qui se trouvent chargés d'élever des enfans, entrassent avec eux dans le détail de leurs principaux devoirs, leur indiquant la manière de

les remplir, et d'éviter les défauts qui se commettent communément dans cet important objet. Ne pouvant dire ici tout ce qui est nécessaire, nous nous contenterons des avis suivans.

Former l'esprit des enfans par l'instruction, leur cœur par les vertus chrétiennes, et les placer dans un état convenable, où ils rendront des services à la société, tout en remplissant les devoirs qu'impose la religion, voilà en gros à quoi se réduisent les devoirs des parens pour l'éducation religieuse de leurs enfans.

I. Ne pas envoyer les enfans à l'école, n'avoir pas soin qu'ils apprennent le catéchisme, qu'ils assistent à l'explication qu'en donnent les pasteurs, et les laisser croupir dans une ignorance totale des vérités de la religion; c'est de la part des parens un meurtre spirituel, plus criminel que le meurtre temporel qu'ils commettraient en les étouffant immédiatement après leur avoir procuré le baptême: par ce dernier crime, ils feraient leur bonheur, en envoyant leur âme dans le sein de Dieu; par le premier, ils font leur malheur, les plaçant à coup sûr dans le chemin de l'enfer.

Mais tout en voulant instruire les enfans de ce qui concerne la religion, il faut descendre à leur portée; y aller par dégrés, rendre la doctrine sensible par des comparaisons, autant qu'il se peut, et surtout se garder de mêler des erreurs aux vérités saintes, des superstitions aux pratiques approuvées par l'Eglise, des exagérations aux règles douces de la morale évangélique.

Laissez donc aux pasteurs le soin d'exposer la doctrine des mystères, dont vous n'avez peut-être pas vous-même une idée bien juste et bien précise; ou contentez-vous de rappeler à vos enfans ce que vous êtes sûr d'avoir bien retenu des explications pastorales: à moins de cela, tenez-vous-en à inculquer littéralement ce qui est dans le catéchisme. Ceci regarde toutes les personnes chargées de l'éducation, qui n'ont pas fait les études théologiques nécessaires au catéchiste.

Défiez-vous de vos lumières sur les régles de la morale, craignant de donner pour conseil ce qui est de précepte, pour précepte ce qui n'est que de conseil, pour mal ce qui est indifférent de soi, et pour bien ou

pour indifférent ce que la sévérité de l'Evangile réprouve. Que de mauvaises consciences remontent à l'enfance!

A l'égard des vices, et de ce qui est défendu, soyez très-prudens: ne tranchez point sur le véniel et le mortel; la distance entre l'un et l'autre échappe quelquefois aux docteurs les plus subtils, et la décision en cette matière est souvent très difficile, dit saint Augustin. Dire, par exemple, que *tous les menteurs sont les enfans du démon*, c'est évidemment mentir soi-même, induire en erreur un enfant, lui donner une décision qui lui formera une conscience erronée, d'où résulteront des péchés graves où ils ne seraient d'ailleurs que très-légers.

Touchant les vertus, faites entendre à vos enfans qu'elles sont belles en elles-mêmes, agréables à Dieu, utiles à la société; des ornemens précieux qui embellissent le cœur de celui qui les pratique, et qu'elles lui obtiendront une grande gloire dans le ciel. Mais gardez-vous de tomber dans un défaut pernicieux, dont certains parens ne s'éloignent pas assez; lesquels, tout en stimulant leurs enfans au bien, en quelque genre que ce soit, au lieu d'y exciter leur émulation par des motifs purs et salutaires, les y portent par le désir de paraître, d'être loués, admirés, etc. De pareilles leçons nourrissent et développent l'orgueil; elles fomentent la vanité et la présomption; elles engendrent le mépris pour le prochain, et tout ce qui s'ensuit; elles accoutument les enfans à faire tout par des vues pharisaïques et condamnables, par conséquent à mériter des châtimens plutôt que des récompenses, même pour le bien qu'ils font, à cause de l'orgueil qui y préside et qui l'infecte devant Dieu.

Témoignez de la satisfaction à votre enfant, quand il a bien agi, obtenu du succès, fait une action digne de louange; mais dites-lui aussitôt, que c'est de Dieu que vient tout bien, puisque c'est lui qui nous donne les lumières, les forces, les talens, la bonne volonté, et qu'il nous aide en tout ce que nous faisons de bon; par conséquent, qu'il faut lui rendre toute la gloire de nos succès et de nos bonnes œuvres: ensuite, remerciez

Dieu et engagez votre enfant à le remercier aussi, et à toujours profiter des dons de la bonté divine, afin de faire de mieux en mieux.

Quant à ce qui concerne la modestie, mettez votre adresse, d'abord à éloigner l'occasion des défauts contraires, sans que votre enfant s'en doute et qu'il s'en aperçoive; ensuite, quand il lui arrivera de manquer, mais sans savoir encore distinguer ce qui est bien de ce qui est mal en cette manière, dites-lui de se tenir comme il faut. Allez toujours ainsi par dégrés, à mesure que la raison se développera, et suivant les connaissances que montrera votre enfant, prenant garde de ne point prévenir ses connaissances à cet égard, et de lui apprendre le mal qu'il ignore encore heureusement. Des avertissemens indiscrets ont souvent causé beaucoup de mal, et n'ont procuré aucun bien en ce point. Enfin, surveillez avec prudence, prévenez les causes, c'est-à-dire les occasions, et imitez ensuite la police, qui ne fait des règlemens et des arrêtés qu'après qu'elle a découvert des désordres.

II. A ces mesures sages, joignons une surveillance exacte de l'enfance et de la jeunesse. « Un grand, un » précieux dépôt nous est confié dans la personne de » nos enfans, dit saint Chrysostôme, s'adressant aux » pères et mères; conservons-le avec une extrême soin, » et faisons tout pour empêcher qu'un voleur plein » d'astuce et de finesse ne nous l'enlève. » *Hom.* 9. *in cap.* 2. *Ep.* 1. *ad Tim.* Saint Augustin compare les familles à l'Eglise, et il dit que les parens en sont comme les évèques, parce qu'ils doivent y exercer une surveillance d'autorité et de sollicitude, à peu près comme les premiers pasteurs dans leurs diocèses. Saint Paul assure que celui qui n'a pas soin des siens, et des personnes de sa maison, a renoncé à la foi, et qu'il est pire qu'un infidèle. 1 *Tim.* 5. 8.

Surveillance donc pour déraciner le mal, dès qu'il se montre; en écarter le danger, dès qu'il menace; appliquer les enfans à la pratique des vertus de leur âge: les empêcher d'en contracter les défauts et les vices, surveillance pour la prière, la fréquentation de l'école, du catéchisme, des offices, des sacremens, la tenue

respectueuse dans le lieu saint : surveillance pour éloigner les compagnies mauvaises, les discours dangereux, les manières grossières, les actions scandaleuses, les livres et les brochures capables de pervertir les mœurs, de faire perdre la foi : surveillance continuelle, qui suive partout, qui ne se repose point, qui invente mille moyens de ne pas perdre de vue. La police a ses agens et ses mouches, pourquoi les parens n'auraient-ils pas aussi des personnes discrètes et sages, pour les seconder et les avertir? Enfin, il faut que vos enfans apprennent, par expérience, que votre œil est constamment ouvert sur eux, soit que vous soyez près, soit que vous vous trouviez éloignés ; et qu'ils ignorent de qui vous viennent les renseignemens que vous acquérez par le témoignage d'autrui.

Ceux qui négligent de surveiller leurs enfans, et qui leur laissent une liberté trop grande, répondront devant Dieu des vices et des maux incalculables qui aurent trouvé leur source dans ces deux déplorables excès.

Mais, puisque nous parlons de liberté, accordez-en assez à vos enfans, en votre présence, pour qu'ils vous laissent apercevoir le fond de leur âme, pour que leur esprit se forme, leur cœur se dilate, leurs organes se fortifient, leur santé s'affermisse. N'exigez donc point qu'ils soient devant vous tranquilles comme des vieillards, immobiles comme des termes, taciturnes comme s'ils n'avaient point de langue. Il leur faut de l'exercice, permettez-leur d'en prendre ; de la récréation, procurez-leur des jeux innocens ; du plaisir, faites qu'ils en trouvent chez vous, autant et même de plus délicieux qu'ailleurs, afin qu'ils se plaisent à la maison, qu'ils y reviennent avec empressement, quand ils n'y sont pas, et qu'ils s'y tiennent volontiers, lorsque rien ne les appelle au dehors.

Quant aux veillées, aux assemblées et aux promenades nocturnes, voyez ce qui en a été dit ci-devant (chap. LI. pag. 135 et suiv.), et ne les permettez pas. Quand ils auront des fréquentations dans la vue d'un état, il est essentiel que tout se passe sous vos yeux, ou en présence d'autres personnes dignes de votre confiance et qui vous remplaceront. Quels malheurs et quels dé-

sordres n'a point occasionnés dans tous les temps, le défaut de cette mesure si rigoureusement nécessaire ! Ne produisez point vos enfans de trop bonne heure dans le monde : ce sont des fleurs tendres qu'un souffle légèrement empoisonné fane et fait aisément périr. Vouloir qu'ils soient de toutes les parties de plaisir, les conduire aux bals, aux spectacles, c'est entreprendre de renverser l'édifice qu'on s'est efforcé de bâtir en eux, empêcher le succès de leurs études, en remplissant leur cœur d'affections étrangères, et les faire renouer avec le démon, aux pompes duquel ils ont renoncé dans leur baptême. Lisez aussi à cet égard dans les chapitres LII et LIII de ce livre.

Cependant, tout en accordant une liberté convenable à vos enfans, en votre présence, ne leur y permettez pas la licence. Qu'ils se rappellent toujours le respect qu'ils vous doivent : ne leur souffrez donc à votre égard, ni à l'égard de leurs autres supérieurs, aucun manquement, aucune parole arrogante, bien moins des injures, des menaces. Qu'ils ne vous disent, ni à vous, ni à ceux qu'ils doivent respecter, *toi :* cette expression, autorisée dans un temps de délire, où tout conspirait contre l'ordre, les mœurs et les principes conservateurs de la société, doit être bannie de la bouche des enfans et des jeunes gens envers ceux qui sont au-dessus d'eux : on voit assez pourquoi.

IV. Cependant ce serait en vain qu'on exercerait la surveillance la plus soigneuse et la plus exacte, si on n'ajoutait pas à ce moyen si nécessaire, la correction faite à propos et d'une manière prudente. La correction est donc encore un devoir indispensablement attaché aux fonctions de l'éducation. Ecoutons là-dessus le Saint-Esprit dans les livres sacrés. « Celui qui épargne la verge » à son fils, le hait (*Prov.* 13, 24.) Celui qui l'aime, » y a souvent recours (*Eccl.* 30, 1.) Courbez son cou » dans la jeunesse, et frappez ses côtés pendant qu'il » est enfant, de peur qu'il ne s'endurcisse, ne vous » écoute plus, et ne devienne pour votre âme un sujet » de douleur. (*Ibid.* 30, 12). Vous le frapperez avec » la verge, et vous délivrerez son âme de l'enfer (*Prov.* » 23, 14). La verge et la réprimande donnent la sa-

» gesse ; mais un enfant abandonné à sa volonté fera
» la confusion de sa mère (*Prov.* 29, 15). »

Remplissez donc ce devoir important, mais remplissez-le avec prudence.

Pour cela, commencez par parler raison à votre enfant, lui montrant clairement les motifs qui doivent le détourner de la faute qu'il a commise, du défaut qu'il contracte. Répétez-lui plusieurs fois, dans l'occasion, encore avec douceur, les mêmes avis : parlez-lui ensuite avec plus de force, menacez-le, s'il ne se corrige pas, mais menacez de punitions graduelles, commençant par les plus légères, et tenez-lui parole, s'il retombe : cette fidélité à votre parole doit être inviolable, soit que vous menaciez, soit que vous fassiez des promesses. N'en venez aux coups qu'à l'extrémité, et qu'après avoir employé les moyens plus doux, à moins que votre enfant n'ait fait une faute de nature à mériter de suite un châtiment rigoureux.

Mais qu'un air d'intérêt et de douceur préside toujours à vos avis, à vos avertissemens, à vos menaces, et aux autres corrections que vous emploîrez. Si, surtout, vous vous trouvez obligé d'en venir à des peines et à des châtimens graves, que votre enfant s'aperçoive que c'est de votre part à regret, et parce que les moyens plus doux ont été appliqués inutilement.

Soyez juste : ne punissez pas pour une bagatelle, pour un défaut léger d'attention, pour un vase fragile brisé par inadvertance. Conservez, autant que possible, en ce point, comme en tout autre, une grande impartialité envers tous vos enfans : la prédilection engendre les jalousies, les haines, les rixes : on en a vu dans l'histoire sacrée et ailleurs de bien funestes exemples.

On voit des parens qui ne parlent jamais avec bonté à leurs enfans ; qui s'emportent, prennent feu, éclatent en menaces, en propos grossiers, et frappent à tort et à droit, pour des riens comme pour des choses importantes. Une conduite si déraisonnable gâte tout ; elle rend l'enfant pusillanime ; elle lui inspire une humeur noire, une crainte servile dont il ne se guérira peut-être jamais, et qui sera pour lui une source de fautes ; elle le révolte, aliène son cœur, le porte à souhaiter

la mort de ses parens, auprès desquels il se croit toujours en présence de l'ennemi.

Sur toute chose, ne vous laissez jamais aller à des malédictions : Dieu les entend, et quelquefois il les exécute d'une manière aussi prompte que terrible. Une veuve, chargée d'une famille de dix enfans, ayant été grièvement offensée par l'aîné, sans que les autres s'y opposassent, alla se prosterner devant Dieu, dans le baptistère de l'Eglise, et lui demanda que ses enfans, obligés de quitter leur patrie et d'errer dans des terres étrangères, devinssent pour le genre humain un exemple de terreur et d'effroi. Aussitôt l'aîné est saisi d'un tremblement horrible dans tous ses membres; les autres éprouvent successivement, suivant l'ordre de leur naissance, et dans l'année, le même triste sort, ils abandonnent la maison paternelle, voyagent au loin sans se fixer nulle part, épouvantant le monde par le spectacle qu'ils présentent dans leurs personnes, et par le récit déplorable de leur malheur. Désespérée d'avoir été ainsi exaucée, ne tenant pas contre les remords de sa conscience, et accablée d'opprobres, la mère se pendit. Deux de ses enfans furent guéris miraculeusement à Hippone, en présence de saint Augustin, qui raconte le fait plus au long : T. 5, *Serm.* 332 *et seq.* T. 7, *de Civ. Dei*, l. 22, c. 8. Mais qu'est-il besoin de remonter si haut ? Dans le dernier siècle, une mère travaillant avec sa fille au bord d'une rivière de Franche-Comté, se fâcha tout-à-coup contre elle, et lui dit : « Puisses-tu être foudroyée, noyée et moulue ! » A l'instant la jeune personne fut frappée du tonnerre, renversée dans la rivière, et entraînée à quelque distance de là, dans des roues de moulin, qui la froissèrent d'une manière horrible. La mère, toute éplorée, alla sur-le-champ se jeter aux pieds d'un ministre de la réconciliation, pour obtenir miséricorde dans le sacrement de Pénitence.

V. Au reste, vous ferez peu, ou plutôt vous ne ferez rien, malgré tous vos efforts, si vos enfans aperçoivent de la contradiction entre vos avis, entre ce que vous exigez d'eux, et votre conduite. Ils sont portés à l'imitation, parce qu'ils ne trouvent pas en

eux-mêmes assez de ressource : *Vita ipsius in auditu est, et ferè in ipsa inanis*, dit saint Chrysostôme. Si donc vos exemples ne concordent pas avec vos leçons et vos commandemens, ils laisseront ceux-ci, dès qu'ils le pourront, pour suivre ceux-là, qu'ils trouveront aussi plus commodes, plus conformes aux inclinations de la nature, et moins gênans. D'ailleurs, et voici le raisonnement qu'ils ne manquent guère de faire de très-bonne heure : Si ce que mes parens me prescrivent était si avantageux et si nécessaire, il le serait également pour eux comme pour moi ; la religion, les préceptes divins et ecclésiastiques les obligeraient également : puisqu'ils s'en dispensent eux-mêmes, ils regardent donc toutes ces pratiques, tous ces devoirs et ces vertus, comme peu de chose, comme inutiles et mal fondés. Or, qui suis-je, moi, pour en savoir et en faire plus qu'eux? Vos enfans pourront être, pendant quelques années, des hypocrites et des esclaves ; mais ensuite ils secoueront le joug qu'ils n'aimèrent point, et qu'ils ne vous virent jamais porter ; et ils deviendront, comme vous, indifférens pour la religion, ennemis de la prière, transgresseurs des saints jours, inexacts à se rendre à nos assemblées religieuses, contempteurs des lois de l'abstinence et du jeûne, étrangers aux tribunaux sacrés et à la table du Seigneur. A votre exemple, ils préféreront à tous ces devoirs et à toutes ces pratiques sanctifiantes, les plaisirs du monde, les jeux, les bals, le théâtre. Car, si, comme le dit saint Augustin, les mauvais exemples de ceux qui président, tuent même les brebis qui sont fortes, quelle perversion n'opéreront pas les vôtres dans le cœur de vos enfans, qui sont faibles, peu instruits, et plus portés au mal qu'au bien? Oh! que d'enfans périssent pour l'éternité, à cause des exemples pervers que leur ont donnés leurs parens!

VI. A l'égard du choix d'un état pour vos enfans, prenez garde d'étendre trop loin vos droits, de vous opposer à des inclinations honnêtes et venues du ciel, de consulter la cupidité, l'ambition, de vaines espérances, plutôt que la volonté de Dieu et la véritable vocation de vos enfans. Une résistance longue et déraisonnable

à leur établissement a quelquefois jeté de jeunes garçons et de jeunes filles dans le désespoir, et dans une suite aussi affreuse que prolongée de crimes et de désordres. Mais pouvez-vous consentir que vos enfans s'associent avec des personnes d'une autre religion que la religion catholique? Gardez-vous-en bien, et ne négligez rien pour dissoudre les nœuds qui tiendraient à de semblables unions, dès que vous connaîtrez qu'il s'en forme de cette nature dans votre famille. Quelle société peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial? dit saint Paul. « Il est » impossible, dit le grand saint Hilaire, et la raison » elle-même ne le permet pas, que les choses qui se » répugnent aient entr'elles de la convenance; que » celles qui sont opposées se réunissent; que la vérité » s'allie avec le mensonge; que la lumière et les té» nèbres se confondent; que le jour et la nuit subsistent » ensemble dans un même lieu. » L'Eglise a toujours eu en horreur des mariages où le salut des époux et celui des enfans est constamment exposé à des dangers imminens.

VII. Mais en vain l'homme plante et arrose, si Dieu lui-même ne donne l'accroissement. Aux soins et aux précautions sages, joignez encore la prière; c'est un devoir pour vous, et ce qui achèvera d'attirer la bénédiction du ciel sur votre famille, si votre conduite n'y met pas d'obstacle.

VIII. Enfin, serait-il besoin de rappeler aux parens leur devoir d'offrir à Dieu leurs enfans, de se hâter de leur procurer le baptême aussitôt qu'ils sont nés, d'appeler auprès d'eux le ministre sacré quand ils sont malades, afin qu'ils reçoivent de lui la bénédiction prescrite, s'il n'ont pas encore la raison, les sacremens de pénitence et d'extrême-onction, s'ils ont pu pécher déjà? L'insouciance de quelques parens à plusieurs de ces égards, a pu causer la perte éternelle à plusieurs enfans morts ou sans baptême (et la chose n'est pas douteuse), ou sans confession, à l'âge de 7, 8, 9 et même 10 ans (et le péril est grand). O Dieu! que de parens mériteraient plutôt le nom d'assassins que celui de père et de mère.

RÉSOLUTIONS.

1. Regardez l'éducation de vos enfans comme la plus noble de vos occupations et le plus important de vos devoirs. — 2. Commencez dès ce jour à réformer vos mauvaises manières à cet égard, et tout ce qu'il y a de répréhensible dans l'extérieur de votre conduite. — 3. Bannissez de votre maison jusqu'à l'ombre même du scandale, et faites-y régner l'ordre, la piété, la crainte de Dieu. — O mon Dieu ! vous m'avez donné des enfans, aidez-moi à les élever dans votre amour, pour le ciel, et faites que je me sanctifie avec eux.

CHAPITRE C.

Du zèle pour le salut des enfans.

I. Quelques mots de catéchisme qu'on apprend dans sa jeunesse, ne sont pas suffisans pour l'instruction d'un chrétien. Si tant de gens vivent dans le désordre, c'est parce qu'ils n'ont jamais été instruits à fond des maximes de la religion dans leur jeunesse, et qu'on a laissé croître leurs vices avec l'âge. L'attachement au monde et l'esprit d'intérêt aveuglent tellement les parens, qu'ils ont bien plus de zèle pour établir leurs enfans que pour les sanctifier.

Vous faites tort à vos enfans, si vous les faites riches sans les faire bons chrétiens ; il vaut mieux qu'ils manquent de biens, que de manquer de vertus et d'instruction. Les biens, sans la crainte de Dieu, ne serviront qu'à les rendre plus vicieux, et à vous perdre avec eux.

Le premier soin des parens doit être de laisser à leurs enfans une éducation sainte, en travaillant de concert avec le pasteur pour les former à la vertu. Le premier soin des pasteurs doit être : 1. de veiller sur ces jeunes plantes ; 2. de procurer à leur paroisse des maîtres d'école vertueux, édifians, capables d'instruire les enfans ; 3. d'établir des maîtresses d'école prudentes, pour élever les jeunes filles. Combien de filles et de mères vertueuses qui seraient perverties sans le secours d'une maîtresse d'école ! Les paroisses doivent avoir une singulière attention sur ce point.

Ceux qui s'opposent à un établissement si important en répondront à Dieu. Si chacun doit contribuer à l'intérêt d'une communauté, le zèle de Dieu doit engager tout le monde à contribuer aussi à l'éducation de la jeunesse, surtout des jeunes filles.

II. Les personnes qui s'appliquent à l'instruction des enfans, doivent estimer cet emploi, dont plusieurs personnes, même de qualité, se sont fait honneur, et se souvenir qu'il n'y a aucun de ces enfans, quelqu'ignorant et pauvre qu'il soit, qui n'ait coûté à Jésus-Christ son sang. Ne vous rebutez point : les enfans ont plus de disposition à la vertu qu'on ne pense ; les semences de piété qu'on jette dans ces jeunes cœurs, tôt ou tard produiront leurs fruits.

Si le Sauveur a témoigné de la tendresse pour les enfans, s'il les faisait approcher de sa personne, c'est parce que leur candeur et leur simplicité les rendaient plus dociles à sa parole, et plus propres au royaume des cieux : *Sinite parvulos venire ad me*, dit-il, *talium est enim regnum cœlorum.*

Quoiqu'un enfant soit volage et dissipé, *prenez garde*, disait Jésus-Christ, *de ne mépriser aucun de ces petits, parce que leurs anges voient la face de mon père dans le ciel.*

Nous devons nous-mêmes espérer de voir un jour dans le ciel cette face adorable, si nous avons du zèle pour les enfans, et si, à l'exemple des anges, nous sommes les gardiens de leur innocence.

Un saint homme disait à sa mort, qu'il lui semblait voir une nombreuse troupe d'enfans bienheureux qu'il avait instruits, qui lui venaient au-devant. Quelle joie à notre mort, si les âmes, au salut desquelles nous aurions contribué, venaient nous accompagner comme en triomphe jusque dans la gloire! Ceux qui instruisent les autres dans la vertu, dit le saint-Esprit, brilleront comme des astres dans l'éternité : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.* Dan. 12

RÉSOLUTIONS.

1. Ce sera surtout envers les enfans que j'aimerai à déployer mon zèle, parce qu'ils opposent d'ordinaire moins d'obstacles à la grâce, et que, s'ils mènent une vie innocente, ils procurent à Dieu plus de gloire. — 2. Mais en leur donnant des avis et des instructions, je

me garderai soigneusement de rien leur dire qui puisse leur inspirer l'idée du mal, qu'ils ignorent peut-être encore. — 3. Je fournirai aussi, autant qu'il dépendra de moi, pour leur éducation et pour leur faire apprendre des métiers convenables. — Mon Dieu, vous aimez les enfans; je désire être l'instrument de votre miséricorde, aidez-moi de votre grâce.

CHAPITRE CI.

Du bon exemple.

I. Quand il n'y aurait qu'un seul homme de bien, qu'une femme vertueuse dans une ville, dans une paroisse, tous les autres seraient sans excuse de ne pas leur ressembler. Les bons exemples instruisent sans parler, et nous disent: Pourquoi ne vivez-vous pas comme un tel? Etes-vous plus délicat que tant de grands seigneurs qui ont vécu dans la pénitence, pendant que vous viviez dans le crime? *Numquid délicatior es illo senatore?* Etes-vous meilleur que tant de filles de qualité qui ont vécu dans la modestie, pendant que vous vivez dans la dissipation? Cette pensée convertit autrefois saint Augustin.

Si c'est une puissante raison de faire le bien quand on le voit faire aux autres, ce n'est pas une raison de faire le mal parce que les autres le font, ni d'y prendre plaisir parce que les autres en rient. Vous jetteriez-vous dans un abîme, parce que les autres iraient s'y précipiter? Vous amuseriez-vous à plaisanter, si vous voyez plonger un poignard dans le cœur de votre père? N'êtes-vous donc pas bien aveugle de vous précipiter en enfer, parce que les autres s'y précipitent; de plaisanter et de rire, lorsque les autres affligent Dieu, votre Sauveur et votre père?

L'exemple des gens de bien a souvent plus d'efficace que les sermons d'un prédicateur. La présence d'un homme qui, dans les compagnies, parle avec sagesse, est bien capable d'apprendre à un imprudent ce qu'il doit dire et ce qu'il doit taire. L'exemple d'une femme patiente est plus efficace pour convertir un mari brutal, que les avis d'un pasteur. Les bons exemples dans

une famille sont plus utiles pour sanctifier un enfant, que les réprimandes. Pères et mères, vivez en saints, et vos enfans vivront saintement. Voudriez-vous qu'ils vécussent comme des anges, s'ils ne voient chez vous que les œuvres du démon, s'ils n'entendent dans leur famille que le langage de l'enfer?

On convertit plus d'âmes par l'exemple que par les miracles, dit saint Chrysostôme. Sans les exemples des gens de bien, presque tous les pécheurs périraient. Malheur à ceux qui n'en profitent pas, ou qui s'en raillent!

II. Tout le monde est obligé de donner bon exemple, parce que tous sont obligés de contribuer au salut d'autrui. Il est difficile de se sauver quand on ne veut sauver que soi-même. Ceux-là y sont plus obligés, qui ont des devoirs plus particuliers, comme les pères et mères, les maîtres, les juges et les magistrats, les ecclésiastiques et les religieux. Plus l'état est saint, plus les bons exemples doivent être fréquens. Plus vous êtes au-dessus des autres, plus vos exemples doivent être éclatans.

Si vous avez été grand pécheur, plus aussi devez-vous donner de grands exemples de vertu. Ce n'est pas assez d'être vertueux, il faut qu'on sache que vous l'êtes, et que, sans affectation de votre part, sans chercher l'estime des autres, l'on voie et l'on sache vos bonnes œuvres: *Videant opera nostra bona.* Il ne suffit donc pas à un pécheur d'être converti devant Dieu, il faut qu'il le paraisse devant les hommes. Il n'a pas rougi du vice; malheur à lui, s'il rougit de la vertu!

RÉSOLUTIONS.

1. Il faut que, dès ce jour même, je prêche, par mes bons exemples. — 2. En conséquence, je m'abstiendrai désormais d'applaudir au mal, de le commettre moi-même par mes discours, mes actions toute ma conduite, et je remplirai partout mes devoirs avec simplicité, avec courage, avec constance. — Mon Dieu, aidez-moi à si bien vivre, que tout en moi répare le passé, et porte mon prochain au bien.

CHAPITRE CII.

Du scandale et du mauvais exemple.

I. Il n'y a rien que nous devions plus craindre que de scandaliser, c'est-à-dire, de faire pécher une âme : *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive !* Il ne faut qu'une parole, qu'un regard, qu'une parure, qu'une chanson, qu'une flatterie, qu'un rapport, pour faire pécher les autres : *Une étincelle de feu peut causer un grand embrasement.*

Notre charité doit nous engager à ménager même la délicatesse des esprits faibles, et à nous priver de certaines choses indifférentes ou permises, de certaines visites, de certaines manières de vivre, lorsque quelqu'un s'en scandalise : si je savais, dit saint Paul, que mon frère se scandalisât de me voir manger de la chair, je n'en mangerais jamais, de crainte de scandaliser mon frère : *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum, ne fratrem meum scandalizem.* 1 Cor. 8. Il vaudrait mieux, dit Jésus-Christ, être précipité dans la mer, que de scandaliser même un enfant.

II. Si c'est un mal de scandaliser dans des choses indifférentes, que sera-ce dans des choses criminelles? O filles vaines ! de combien de péchés de pensées, de regards et de désirs criminels n'êtes-vous pas la cause par vos complaisances, vos manières libres et vos airs mondains ? Libertins, combien de péchés n'ont pas fait commettre vos plaisanteries sur la religion et sur la pudeur, vos sollicitations au crime, à la débauche ! Bouches envenimées, de combien de divisions et de querelles avez-vous été la cause par vos médisances et vos rapports flatteurs : En réparerez-vous les suites funestes?

O vous qui, par votre autorité, devez empêcher les désordres de votre maison, ou qui, par votre emploi, devez réprimer les désordres publics, de combien de crimes n'êtes-vous pas responsables, si vous négligez vos devoirs ! Et vous, riches sans humanité, comment

répondrez-vous à Dieu du scandale des pauvres qui vous chargent de malédictions, murmurent contre le ciel, voyant qu'ils manquent de tout, tandis que vous ne manquez de rien? Pères et mères, qui ne vivez pas saintement, comprenez-vous quel tort vous faites à vos enfans par vos exemples? Il serait à souhaiter que jamais ils ne fussent nés de vous; vous ne leur avez donné la vie du corps, que pour donner à leur âme la mort éternelle.

Les mauvais exemples ont perdu plus d'âmes que les bons n'en ont sauvé. Si nous entendions les plaintes des réprouvés, il n'y en a pas un qui ne nous dît avec des cris lamentables : C'est une telle, c'est un tel qui m'a perdu par les mauvais conseils qu'il m'a donnés, par les mauvais livres qu'il m'a prêtés, par les fréquentations, les débauches et les compagnies où il m'a engagé.

Dieu nous commande d'aimer même ceux qui nous font du tort: pourquoi faisons-nous périr des âmes qui ne nous ont jamais fait de mal? A quel jugement devez-vous vous attendre, quand vous paraîtrez au tribunal de Jésus-Christ? Comment obtiendrez-vous sa miséricorde, après lui avoir enlevé des âmes qui lui ont coûté son sang, et pour lesquelles il a donné sa vie?

Celui qui, par sa faute, donne aux autres, par conseils, par écrit, ou par sa conduite, occasion prochaine de se pervertir, est responsable, dit Salvien, de tous les désordres dont il a été la cause, et souffrira autant d'enfers qu'il aura fait de malheureux : *Pro tantis reus, quantos secum traxerit in reatum.* C'est-à-dire que vous rendrez compte à Dieu, âme pour âme, de celles que vous aurez perdues, et de celles dont vous étiez chargé; que ces âmes, perdues par votre faute, demanderont à Dieu vengeance pour vous, et seront, dans l'éternité, vos plus cruels bourreaux. Vous éviterez ce malheur, si, par vos exemples et vos prières, vous tâchez de sauver autant d'âmes que vous en avez perverti, et d'empêcher, s'il se peut, autant de péchés que vous en avez fait commettre.

Lorsque votre conduite est irréprochable, que vous vaquez à votre devoir, si quelqu'un s'en scandalise,

ce n'est plus votre faute, vous n'en répondrez pas : ce n'est pas un scandale que vous lui donnez, mais un scandale qu'il prend par sa malice. Tels étaient les pharisiens, qui se scandalisaient de la conduite de Jésus-Christ ; tels sont aujourd'hui les voluptueux et les impies, qui se raillent et se scandalisent de la vertu et du zèle des pasteurs.

RÉSOLUTIONS.

1. Je craindrai de donner jusqu'au moindre scandale. — 2. Je réparerai ceux que j'ai pu donner jusqu'ici, par une conduite édifiante en tout. — 2. Et je prierai tous les jours pour les personnes que j'ai eu le malheur de scandaliser. — Mon Dieu, pardonnez-moi mes misérables scandales; ayez pitié des personnes que j'ai portées au mal; daignez leur pardonner les fautes dont j'ai été la cause, et ramenez-les au bien.

CHAPITRE CIII.

On doit respecter les prêtres et les personnes consacrées à Dieu.

I. Si l'on doit du respect aux officiers d'un roi mortel, à plus forte raison doit-on respecter les ministres de Dieu. Celui qui vous écoute m'écoute, disait Jésus-Christ à ses disciples, et celui qui vous méprise me méprise : *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit.* Manquer de respect aux prêtres, c'est en manquer à Dieu. Ne regardez pas leur personne, mais leur caractère, *qui est redoutable aux anges mêmes*, dit saint Grégoire.

Caractère si auguste, dit saint Chrysostôme, qu'il est au-dessus de la pourpre et de la dignité royale ; parce qu'il donne un pouvoir que les rois et les anges mêmes n'ont pas. Remettre les péchés, lier ou délier les consciences, produire le corps et le sang de Jésus-Christ, l'offrir en sacrifice, le distribuer aux fidèles, donner la grâce par les sacremens aux vivans et aux mourans, chasser les démons, voilà ce que ne peuvent tous les rois, et voilà ce que peuvent les prêtres du Seigneur.

Par le sacré sacerdoce, ils sont d'ailleurs par état les médiateurs entre Dieu et les hommes, destinés à *annoncer l'Evangile* et la loi de Dieu *à toute créature*, aux puissances mêmes de la terre ; ils sont les lieutenans de Dieu : mépriser leur sacré ministère, c'est s'en prendre à lui et le toucher à la prunelle de l'œil. Prenez garde, dit le Seigneur, de toucher à mes oints, à ceux qui me sont consacrés : *Nolite tangere christos meos, et in prophetis meis nolite malignari.* C'est pourquoi le Saint-Esprit nous avertit de baisser la tête devant les grands du monde et d'humilier notre âme devant un prêtre : *Presbytero humilia animam tuam, et magnato humilia caput tuum.* Eccl. 4.

II. Mépriser les prêtres, les religieux et les pasteurs, est ordinairement une marque qu'on n'aime ni Dieu, ni la religion, ni son devoir. Les pharisiens se moquaient de Jésus-Christ, le souverain prêtre, parce qu'ils étaient avares: *quia erant avari ;* et aujourd'hui on se moque des prêtres, parce qu'on est vicieux. Un pasteur qui fait son devoir, a presque autant d'ennemis qu'il a de paroissiens qui vivent mal : aussitôt qu'il veut s'opposer aux désordres, empêcher les débauches, les intrigues et les injustices, on ne peut plus le souffrir.

Lorsqu'un pasteur vous reprend, il fait son devoir, parce qu'il est obligé de veiller sur votre conduite, et doit en répondre à Dieu. S'il vous reprend publiquement, prenez-vous-en à vous-même ; pourquoi vos désordres sont-ils publics? Le berger doit-il se taire, quand il voit le loup ravager son troupeau? S'il vous avertit des désordres de vos enfans, de vos domestiques ou de vos sujets, c'est un devoir que Dieu lui impose, et un service qu'il vous rend ; quand vous le trouverez mauvais, c'est une marque que vous êtes ennemi de la vérité.

Le démon met tout en œuvre pour prévenir les fidèles contre les pasteurs ; gardez-vous de donner dans ce piège : considérez votre pasteur comme un guide que Dieu vous a destiné pour vous conduire dans le chemin du ciel. S'il n'y marchait pas lui-même, ce serait un grand malheur à lui ; mais, quand il ne serait

pas irréprochable, il n'en est pas moins votre pasteur; regardez son autorité et non pas ses défauts; ayez confiance en lui pendant la vie, vous en aurez besoin à la mort.

III. Réfuser aux pasteurs de l'Église le temporel qui leur est dû, est une injustice et une criante ingratitude. Saint Paul ne dit-il pas *que celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel, et qu'après avoir donné le spirituel aux autres, il est juste qu'il en reçoive au moins le temporel?*

Comprend-on combien la charge d'un pasteur est pénible; les sollicitudes qui le dévorent, le compte qu'il rendra à Dieu des âmes qui lui sont confiées; les peines d'ouïr les confessions, d'administrer les sacremens, d'annoncer la divine parole, d'assister les pauvres, de visiter les malades, de les secourir en tout temps, la nuit, le jour, même au péril de sa santé et de sa vie; les soins qu'il doit prendre, sous peine d'en répondre, pour régler les consciences, pour empêcher le libertinage et les scandales, pour maintenir la piété, la paix dans les familles, et la crainte de Dieu parmi la jeunesse, etc.?

N'est-il pas juste que tant de travaux soient récompensés? Mais, loin d'user de reconnaissance, souvent on lui dispute ses droits, ou, comme Caïn, on lui donne ce qu'on a de plus mauvais. On paie libéralement l'honoraire à un jurisconsulte, à un avocat, tandis qu'on ne paie qu'à regret ce qu'on doit à un pasteur pour des peines bien plus grandes. Ce que vous refusez aux ministres de Dieu, dit saint Jean Chrysostôme, ne vous profitera point, et vous sera enlevé par un injuste usurpateur: *Quod noluisti dare sacerdoti, dabis impio militi.* Un pasteur ne doit pas attendre sa récompense des hommes, mais de Dieu seul. Jésus-Christ, le prince des pasteurs, n'a reçu des hommes sur la terre, pour reconnaissance de ses travaux, que des ingratitudes.

RÉSOLUTIONS.

1. Je regarderai les prêtres comme les lieutenans de Dieu, les dépositaires de sa puissance pour son culte et le salut des ames. — 2. Je les écouterai comme ses envoyés, quand ils m'instruiront, me donneront des avertissemens, et me reprendront de mes défauts ou de mes vices. — 3. Et jamais je ne m'opposerai imprudemment et

par malice, au bien qu'ils voudront faire dans leurs paroisses. — Mon Dieu, donnez-nous des pasteurs selon votre cœur, et répandez vos grandes bénédictions sur leurs pénibles travaux.

CHAPITRE CIV.

SUITE DU MÊME SUJET.

Respect dû aux personnes consacrées à Dieu.

I. Un libertin dit un jour à un homme de bien : De quoi servent au monde tant de prêtres, tant de religieux et de religieuses? — Et vous, lui répondit-il, de quoi y servez-vous? de quoi y servent tant de mondains et de scandaleux? de quoi servent tant d'hommes avides, ambitieux, qui accablent les pauvres et le peuple?

De quoi servent, dites-vous, tant de prêtres et de personnes religieuses? Ils servent, dit saint Augustin, à louer Dieu, tandis que vous l'offensez; à faire pénitence, tandis que vous vivez dans le crime. Ils servent, disait l'empereur Justinien, à apaiser la colère de Dieu, par leurs prières, sur les empires et les royaumes: car le monde périrait par les fléaux du ciel, s'il n'y avait pas des âmes saintes sur la terre. Ils servent enfin à justifier la conduite du Tout-Puissant, et à vous condamner.

Que direz-vous au jugement de Dieu, à la vue de tant de personnes plus délicates et plus riches que vous, qui ont tout quitté pour vivre dans la pénitence et la retraite? Que direz-vous, lorsque vous verrez des filles de qualité qui ont sacrifié les plus brillantes fortunes pour aller dans un cloître crucifier leur chair, et pleurer les péchés du monde, tandis que vous passez votre vie dans le désordre? Que direz-vous à la vue de tant de ministres du Seigneur qui tâchent de sauver les âmes en les retirant du vice et de l'erreur, tandis que vous les perdez? Le démon ne peut souffrir que Dieu soit honoré : c'est pour cela qu'il tâche d'inspirer du mépris pour les personnes sacrées et les serviteurs de Dieu.

II. Les prêtres et les religieux ne sont pas impeccables. Prétendre qu'ils soient sans défauts, c'est vouloir qu'ils ne soient point hommes. Mais si quelques-uns s'écartaient de leur devoir, faudrait-il pour cela condamner ceux qui sont innocens? Parce qu'un officier est infidèle à son prince, faut-il mépriser les autres, et conclure que tous ces officiers sont des perfides? Parce que Judas a trahi Jésus-Christ, faut-il conclure que les autres disciples étaient des traîtres et des apostats?

Pour un prêtre qui oublierait son devoir, combien d'autres qui vivent en saints, en pasteurs désintéressés et plein de zèle! Pour un religieux qui s'écarterait de sa règle, combien d'autres religieux qui sont exemplaires et pénitens! Pourquoi mépriser ceux-ci pour les fautes de ceux-là?

Un prêtre qui vit selon la sainteté de son état, une personne religieuse qui vit selon l'esprit de sa règle, donnent plus de gloire à Dieu, font plus de bonnes œuvres et d'actes de religion dans une semaine, que les gens du monde les mieux réglés n'en font dans un mois.

Après tout, si un prêtre ou un religieux manquait à quelques devoirs, faut-il que les gens du monde manquent de charité pour lui, de vigilance sur eux mêmes, et de fidélité à Dieu? La chute de Judas fit trembler tous les apôtres : ainsi quand, par un grand malheur, des hommes d'un auguste caractère viennent à tomber, tremblez pour vous; dites en vous-même. Si l'on fait des chutes dans un état aussi saint, que dois-je craindre au milieu des dangers du monde?

Priez pour eux. Plus ils sont élevés par leur caractère, plus aussi sont-ils exposés aux dangers, et dignes de compassion. Cachez leurs défauts, n'en parlez point. *Si je voyais un ministre de Dieu tomber dans une faute*, disait l'empereur Constantin, *loin de la publier, j'irais moi-même le couvrir de mon manteau impérial.* Il est de l'intérêt du démon de décrier les personnes consacrées à Dieu; il n'y réussit que trop par la langue des méchans.

Etes-vous innocent, vous qui parlez des oints du Sei-

gneur ? Il vous sied mal de les noircir, vous qui êtes encore plus criminel. *Celui d'entre vous qui est sans péché*, dit Jésus-Christ aux Pharisiens, *qu'il jette la première pierre.* La punition ordinaire de ceux qui méprisent les pasteurs, c'est de mourir sans prêtre et sans sacremens. Vous méprisez le ministre de Dieu, Dieu vous méprisera à son tour : *Væ qui spernis, nonne et ipse sperneris?* Is. 33.

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne relèverai point les défauts ni les fautes des prêtres et des autres personnes consacrées à Dieu. — 3. S'il arrive dans le plus saint des états quelque désordre et quelque scandale, j'en gémirai devant Dieu ; je lui en demanderai pardon ; je prendrai garde à moi, et je penserai que c'est une épreuve à laquelle Dieu a permis que la foi des fidèles fût soumise. — O mon Dieu ! qui avez voulu que les hommes fussent conduits au salut par d'autres hommes, donnez à nos guides spirituels une sainteté qui brille comme une grande lumière, aux yeux de tous ceux dont ils sont chargés.

CHAPITRE CV.

On doit parler avec respect du Pape et des Evêques.

I. Il y a peu de gens qui aiment *cet esprit de droiture* que le Prophète demandait à Dieu. Combien de gens font les beaux esprits, en blâmant tout, en critiquant même ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise ! On dirait que les premiers pasteurs ne sont sur le chandelier que pour être en butte à la contradiction et à la censure. On veut raisonner du gouvernement de l'Eglise et du souverain pontife : et comment en parle-t-on? sans respect, sans charité, sans discrétion ; témérité qui ne peut manquer d'avoir de fâcheuses suites pour la religion. Dieu veuille nous préserver de voir parmi nous ce que le prophète Isaïe a prédit : *Ces hommes imprudens, sans sagesse, qui, par des raisonnemens pleins de fierté, séduisent ceux qui ne comprennent pas l'artifice de leur langage.* Chap. 33.

A force d'entendre parler désavantageusement du pape, on s'y accoutume ; on perd peu à peu le respect

et la confiance qu'on doit avoir pour le père commun des fidèles ; on quitte insensiblement l'esprit de subordination, sans lequel la religion ne peut subsister. Luther ne trouva point de moyen plus efficace pour répandre son hérésie, et autoriser son schisme, que de se déchaîner contre le pape et les prétendus abus de l'Eglise romaine.

Tel a été dans tous les temps l'esprit des ennemis de l'Eglise : ils ont supposé des faits calomnieux, altéré l'histoire ecclésiastique, répandu dans leurs livres des réflexions pleines de malignité contre la conduite des papes et l'autorité du saint Siége. C'est ainsi qu'en rendant odieux les souverains pontifes, ils ont séparé les fidèles du chef de l'Eglise, et divisé le troupeau de Jésus-Christ. Quand on s'en prend au pasteur, les ouailles sont bientôt dispersées : *Percutiam pastorem, et dispergentur oves.* Marc. 14.

II. Il n'est pas moins dangereux de parler mal des évêques et des autres supérieurs ecclésiastiques. Se donner la liberté de parler avec si peu de ménagement du gouvernement de l'Eglise, de la conduite et des lois de ses supérieurs, c'est marquer peu de religion dans le cœur, et beaucoup de légèreté dans l'esprit.

De quoi vous mêlez-vous, disait-on à un philosophe, de censurer le gouvernement et les lois que les magistrats établissent pour le bon ordre, vous qui ne pouvez établir l'ordre dans votre maison, ni mettre en paix votre servante avec votre femme? Tel qui ne sait pas seulement gouverner sa famille, ni régler sa maison, se mêle de critiquer le gouvernement ecclésiastique et les ordonnances de son prélat. Combien de gens, d'ailleurs, qui blâment dans un supérieur ou dans un évêque, ce qui fait son mérite et son éloge !

Après tout, quand nous apercevrions quelque trait répréhensible dans un supérieur, cela autoriserait-il notre censure et notre indocilité ? Un roi est-il moins notre maître, est-il moins en droit de commander, parce qu'il n'est pas saint? De même les évêques sont-ils moins supérieurs, parce qu'ils sont hommes? et leur devons-nous moins l'obéissance, parce qu'ils ne sont point impeccables?

Si l'on voyait un ouvrier sur une tour fort élevée, aussitôt qu'on le verrait chanceler, n'en aurait-on pas compassion? s'aviserait-on de le railler, parce qu'il ferait quelques faux pas? Le fardeau et l'élévation des premiers pasteurs de l'Eglise, loin d'exciter nos médisances et nos satires, devraient bien plutôt exciter notre charité et nos prières. *Craignons Dieu, et prions pour ceux dont l'élévation et le ministère font trembler les les anges mêmes.* S. B.

RÉSOLUTIONS.

1. Je regarderai toujours le pape comme chef de l'Eglise, auquel les fidèles doivent toute obéissance comme à leur père commun. — 2. Et je respecterai les évêques comme successeurs des apôtres, auxquels Jésus-Christ a dit : *Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise.* — Mon Dieu, vous avez promis d'être tous les jours avec le corps des pasteurs de votre Eglise ; nous comptons avec confiance sur votre infaillible promesse.

CHAPITRE CVI.

Il faut souvent demander à Dieu qu'il donne de bons pasteurs à son Eglise.

I. Quatre fois l'année (aux Quatre-Temps), l'Eglise jeûne et prie solennellement pour demander à Dieu d'envoyer de bons pasteurs à son peuple. Les fidèles doivent s'unir à ses intentions, offrir à Dieu de ferventes prières à cette fin.

Un pasteur exemplaire, qui inspire la vertu, empêche le vice, est un présent du ciel. Heureux les peuples qui ont un tel pasteur! Combien d'âmes conduira-t-il à Dieu! On doit le chérir, l'estimer, le respecter; malheur à ceux qui les persécutent! Un pasteur, au contraire, qui est sans zèle, qui ne veille pas sur sa paroisse, qui laisse la jeunesse à sa liberté, qui n'a pas soin de tirer les âmes du désordre, est un châtiment des péchés des peuples. Dieu leur donne de de tels pasteurs dans sa colère, parce qu'ils n'en méritent pas d'autres.

Mais une paroisse eût-elle le malheur d'avoir un pas-

teur sans vigilance et sans vertu, les paroissiens ne seraient point en droit de vivre dans le vice, et de laisser vivre la jeunesse dans le libertinage. Au défaut des instructions d'un pasteur, n'ont-ils pas les lumières de leur conscience, les exemples des gens de bien, les livres de piété, les inspirations de Dieu? Ils sont toujours sans excuse, s'ils vivent mal.

II. Les personnes qui en ont le pouvoir, devraient employer leur crédit pour procurer à l'Eglise de saints pasteurs, faire élever des jeunes gens de mérite et de vertu, pour remplir un jour les emplois de l'Eglise. Si l'on observait cette conduite, si la cupidité des parens ou l'ambition des grands ne se mêlait jamais dans le choix des ministres de Dieu, on verrait encore aujourd'hui, dans le clergé, des Jérômes, des Ambroises, des Chrysostômes.

O vous qui, par recommandation, par intérêt, ou par d'autres motifs humains, faites engager dans le clergé, dans le cloître, dans les bénéfices, dans les emplois de l'Eglise, des gens sans talens et sans vertu, quel tort ne leur faites-vous pas! quel tort ne faites-vous pas à l'Eglise! Vous leur faites tort; vous êtes la cause de leur perte. Il vaudrait mieux pour eux, dit saint Bernard, vivre en artisan, fouir la terre ou mendier, que d'être élevés à un état dont ils sont indignes, où Dieu ne les appelle pas: *Bonum erat eis magis fodere aut mendicare.*

Vous faites tort à l'Eglise, et un tort irréparable: en pensant lui donner des pasteurs et des ministres, vous donnez des persécuteurs à Jésus-Christ, qui scandalisent, qui laissent périr les fidèles: *Ministri Christi sunt, et serviunt Antichristo.* S. Bern. Si, en contribuant par sa faute à la perte d'une seule âme, on mérite l'enfer, combien d'enfers méritent ceux qui, plaçant de mauvais pasteurs, contribuent à la perte de tant d'âmes!

Quant aux personnes qui donnent volontairement occasion de péché à des gens consacrés à Dieu, et qui sont complices de leurs fautes, combien ne sont-elles pas criminelles! Oh! qu'elles sont malheureuses d'être les instrumens du démon pour perdre les ministres de

Dieu ! Quel compte rendront-elles, au jour du jugement, des sacriléges qu'elles leur font commettre, des scandales qu'elles occasionnent, et de la perte des âmes dont elles sont la cause par ces chutes affreuses !

RÉSOLUTIONS.

1. Je prierai souvent en général pour tous les pasteurs de l'Eglise, et en particulier pour le mien. — 2. Je contribuerai, selon mon pouvoir, à l'éducation des jeunes gens qui montreront des dispositions à l'état ecclésiastique, et le désir d'y entrer. — 3. Et jamais aucune vue terrestre ne m'engagera à influer sur la vocation de mes enfans. — Mon Dieu, les besoins de votre Eglise sont grands : donnez-nous des pasteurs qui nous éclairent par leurs lumières, nous édifient par leurs vertus, et nous conduisent au ciel par la ferveur et la prudence de leur zèle.

CHAPITRE CVII.

Il faut prier pour le roi, le respecter, lui obéir ; être soumis aux magistrats.

I. Saint Paul ordonne de prier pour les princes et les rois. Nous devons prier particulièrement pour celui que Dieu nous a donné, demander les bénédictions du Tout-Puissant sur le royaume, sur la famille royale et sur la personne du roi. Le plus grand bonheur d'un état, c'est d'être dans la foi catholique : prions le Seigneur qu'il conserve dans notre monarque un zèle ardent pour protéger l'Eglise romaine et la foi.

Craignez Dieu, honorez le roi, dit saint Pierre : *Deum timete ; regem honorificate.* C'est manquer de crainte de Dieu, que de manquer de respect pour le roi et pour ses ordres, parce que l'autorité du prince est une émanation de l'autorité de Dieu. Ce respect doit même être intérieur. Gardez-vous, dit le Sage, de juger mal du roi, même dans votre pensée : *In cogitatione tuâ regine detrahas.* Eccl. 10.

Que toute âme soit donc soumise aux puissances, dit saint Paul : que cette soumission soit sainte et volontaire, parce que Dieu l'ordonne, et parce qu'il est juste. Chérissons notre prince, soumettons-nous à lui,

le regardant comme notre père, comme le défenseur de son peuple.

Refuser de payer le tribut, c'est manquer de respect et d'obéissance au roi. Jésus-Christ n'a-t-il pas payé lui-même le tribut au prince, et n'ordonne-t-il pas de rendre à César ce qui est dû à César? N'est-ce pas le prince qui conserve nos biens, qui défend notre vie, qui protége la religion, qui empêche les assassinats et les brigandages? Quel désastre, si nous voyions des ennemis furieux ravager nos campagnes, mettre tout à feu et à sang, saccager nos maisons et nos villes! si nous voyions des armées d'infidèles et d'hérétiques au milieu de nous, massacrer les ministres de Jésus-Christ, brûler ses églises, détruire ses autels! Quelle obligation n'avons-nous pas au roi, d'empêcher tant de malheurs! N'est-il pas juste que nous l'aidions par nos facultés à soutenir les dépenses qu'il est obligé de faire pour notre sûreté et pour notre garde?

II. On doit encore obéir aux puissances, surtout dans ce qui regarde la police et le bon ordre. Les princes, les magistrats ont fait de sages règlemens pour empêcher les abus. Tels sont les édits contre les filles et les veuves qui célent leur grossesse, et qui font périr leur fruit; telles sont les ordonnances contre la fréquentation des cabarets dans le lieu du domicile, contre les profanations des saints jours, contre les scandales et les courses nocturnes, contre les désordres qui arrivent à la célébration des noces, etc.

Si les peuples ne s'y soumettent pas, ils sont doublement coupables, parce qu'ils résistent à une double autorité: à celle du prince et des magistrats, et à celle de l'Eglise. Or, ceux qui résistent à l'autorité, résistent à l'ordre de Dieu, dit saint Paul, et s'acquièrent la damnation: *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit; qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt.* Rom. 13.

RÉSOLUTIONS.

1. Je respecterai le roi; je lui demeurerai fidèle, et je prierai pour lui, pour sa famille, et pour les magistrats qu'il emploie dans le gouvernement. — 2. J'obéirai à l'autorité temporelle dans tout ce qui est de l'ordre temporel, observant soigneusement cette maxime

de l'Evangile : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Matth. 22. 21. — Mon Dieu, donnez à vos peuples fidèles des rois qui aiment la religion, protégent l'Eglise, et gouvernent leurs sujets avec sagesse.

CHAPITRE CVIII.

Du respect que l'homme doit avoir pour lui-même. 1. Pour son corps.

I. Un prince qui place un sujet dans un palais enrichi de tout ce qu'il y a de plus magnifique et de plus délicieux, fait connaître combien ce sujet lui est cher. O homme ! comprenez combien vous êtes cher à Dieu, combien il vous estime ; c'est pour vous qu'il a créé l'univers, mille fois plus magnifique que les Louvres des rois: *Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu ! que vous daigniez penser à lui? Vous l'avez presque égalé aux anges ; vous l'avez couronné comme un roi dans l'univers; tout ce qu'il y a dans la mer, dans les airs et sur la terre, vous lui avez tout soumis*, disait le Prophète. Ps.8.

Quel respect ne devons-nous pas avoir pour nous-mêmes, puisque Dieu nous honore de la sorte ! Et avec quel respect devons-nous traiter les autres hommes ! Les rois n'ont-ils pas du respect pour les autres souverains? Ne traitent-ils pas avec honneur les princes subalternes ? Tous les hommes étant en un sens comme rois dans l'univers, doivent donc se prévenir par des marques d'honneur et d'estime, selon l'ordre et la subordination des différentes conditions : *Honore invicem prævenientes.* Rom. 12.

II. Si l'homme est si respectable par rapport aux objets qui sont hors de lui, combien l'est-il plus en lui-même, soit par rapport à son corps, soit par rapport à son âme ! Son corps est, de toutes les créatures visibles, l'ouvrage le plus beau et le plus parfait qui soit sorti des mains de Dieu. Si le corps souillé par le péché mérite du mépris et des châtimens, il mérite aussi nos respects, si on le considère dans sa création et dans les desseins de Dieu.

Le Créateur ayant, de toute éternité, résolu d'envoyer son fils sur la terre, et de lui donner un corps

capable des plus nobles opérations, a formé notre corps à l'image du corps adorable de l'Homme-Dieu, qui est comme notre frère aîné, notre prototype et notre original. Voilà quelle est la dignité de notre origine, selon le corps. En comprenez-vous la noblesse? Vous devez le traiter avec respect et avec honneur, pourquoi l'avilissez-vous par une conduite indigne de ce que vous êtes?

Glorifiez Dieu dans votre corps, dit saint Paul : *Glorificate et portatè Deum in corpore vestro.* 1 Cor. 6. C'est-à-dire, que tous vos sens soient employés à des actions dignes de votre auteur : vos yeux à contempler ses ouvrages, votre langue à publier ses grandeurs, vos oreilles à entendre ses louanges, vos facultés à agir pour sa gloire, et vivre selon ses desseins pour le service de vos frères; c'est ainsi que vous ferez de vos corps *des victimes saintes.* Mais, hélas! qu'en faites-vous?

III. L'homme, si digne de respect dans l'ordre naturel, l'est incomparablement plus dans l'ordre surnaturel. Destinés à régner dans la vie future, tous les hommes qui l'auront mérité, seront autant de rois couronnés de gloire. Leurs corps ressuscités seront doués des plus glorieuses qualités, d'un éclat, d'une agilité, d'une subtilité surprenantes : ils seront impassibles et immortels. Oserions-nous nous plaindre de quelques peines que nous devons prendre pour procurer à notre corps un bonheur si grand?

O mon corps, que vous êtes noble! que la fin à laquelle vous êtes destiné est auguste! vous êtes l'ouvrage de Dieu; vous lui appartenez plus qu'à moi. C'est par le respect que j'ai pour vous, c'est pour ne pas vous déshonorer, et pour vous rendre heureux, que je dois vous exercer par les travaux d'une vie chaste et sainte. Si vous souffrez ici-bas, vous serez un jour glorifié.

RÉSOLUTIONS.

1. Je respecterai dans mon prochain, et en ma personne, l'image de Dieu. — 2. J'honorerai dans mon corps la représentation de celui de Jésus-Christ. — 3. Et je le sanctifierai par la mortification de ses convoitises, par les exercices du travail et de la pénitence. — Faites, ô mon Dieu! que je gouverne désormais si sagement mon corps, qu'il ressuscite glorieusement à la fin du monde.

CHAPITRE CIX.

Du respect que l'homme doit à son âme.

Si notre corps quoique formé de terre et de boue, mérite tant de respect, étant formé à l'image du corps adorable de l'Homme-Dieu, combien plus d'honneur mérite notre âme, qui est formée à l'image de la Divinité ! Oui, notre âme est l'image de Dieu : *Il fit les animaux et les reptiles de la terre, chacun selon leur espèce*, dit l'Ecriture ; il dit ensuite : Faisons l'homme à notre l'image et ressemblance : *Et ait : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Gen. 1.

C'est en ce point que les hommes charnels et les incrédules font connaître la bassesse de leurs sentimens. Au lieu de s'élever jusqu'à Dieu pour connaître les rapports et la ressemblance de l'homme avec son Créateur, ils s'appliquent à étudier les rapports qu'ils ont avec les brutes, afin de se persuader qu'ils ont une âme de même espèce que les ours et les pourceaux. Nous laissons ces monstres, ces hommes charnels, qui sont l'opprobre de l'humanité, dans le rang où ils se placent.

Rien de plus digne de nos attentions et de nos admirations, que les rapports de notre âme et sa ressemblance avec Dieu, son créateur. Dieu est un esprit pur, intelligent et libre, immortel et infini : notre âme est aussi un esprit ; elle a l'intelligence et la liberté ; elle est immortelle, elle est comme infinie.

I. Qu'est-ce qu'un esprit? C'est un être pur et simple, sans composition, sans parties, sans matière ; c'est quelque chose de plus noble, de plus parfait que tous les astres ; tellement au-dessus de nos sens, qu'il nous est aussi impossible d'imaginer la beauté et la perfection d'un esprit, qu'à un aveugle qui n'a jamais vu le jour, d'imaginer et de discerner les couleurs.

Un esprit pense, agit, opère et se détermine par lui-même ; la matière et le corps ne le peuvent. Les opérations des êtres corporels, des astres, des planètes,

des animaux, sont grossières et matérielles, les opérations de l'âme sont au-dessus de la matière : elle peut se connaître, réfléchir sur elle-même; elle rappelle le passé; elle suppute les jours, les années et les siècles; elle va creuser dans l'antiquité, pour s'instruire par les histoires et les événemens; elle pénètre dans l'avenir par des raisonnemens et des conjectures solides.

Sans sortir d'elle-même, l'âme parcourt l'univers par sa pensée; elle va, dans un moment, d'un pôle à l'autre, de l'orient à l'occident; elle mesure l'étendue des cieux, le mouvement et la grandeur des astres; elle connaît leurs combinaisons; elle prédit leurs rencontres et leurs éclipses; elle examine, elle pénètre les ressorts de la nature; elle découvre ses secrets, les propriétés des plantes et des minéraux; elle va fouiller jusque dans le centre de la terre, pour en tirer ce qu'il y a de plus riche et de plus utile.

Bien plus, elle peut s'élever jusqu'à Dieu, et connaître ses grandeurs : elle en raisonne, elle les adore; et, quoique Dieu habite une lumière inaccessible, elle le découvre par son intelligence, et s'unit à lui par son amour : toutes ses nobles opérations sont au-dessus de tout ce qui n'est pas esprit, et la matière la plus subtile ne pourra jamais y atteindre. Telles sont les opérations de l'âme : elle est donc spirituelle et intelligente.

II. La liberté est un autre apanage de notre âme; liberté qui la distingue si fort des animaux. C'est en vain qu'on cherche à connaître quelle est la liberté des animaux, quelles sont leurs connaissances, quels principes les font agir; c'est un secret que Dieu a voulu nous cacher, et que nous ne pénétrerons jamais : connaissons ce que nous sommes, et laissons là les bêtes. Un homme qui se persuade que les animaux agissent comme nous, est un fou, et ne comprend pas sa noblesse. *Homo, cùm in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis.* Ps. 48.

Non, les animaux n'ont point de vraie liberté, parce qu'ils ne sont capables ni de raisonner, ni de délibérer; ils agissent toujours selon que l'impression des objets extérieurs les détermine, ou selon l'instinct matériel que Dieu leur a donné. Ils ont partout, cha-

cun dans son espèce, les mêmes opérations, les mêmes cris, les mêmes hurlemens, le même chant, les mêmes façons, et les auront toujours, parce qu'ils ne sont pas libres d'agir autrement.

Les hommes, au contraire, dans toutes les contrées de l'univers, ont différentes coutumes, différens sentimens, différens langages, différens accens, différentes manières les uns des autres ; preuve qu'ils ont la liberté en partage, qu'ils ont le pouvoir de prendre tel langage, telles façons, telles coutumes qu'il leur plaît.

Pourquoi l'homme, malgré son penchant au mal, peut-il se vaincre lui-même, et faire le bien quand il veut? et pourquoi, malgré sa raison qui approuve le bien, malgré la loi de Dieu qui le lui inspire, peut-il faire aussi le mal? C'est parce qu'il est libre, et l'arbitre de sa volonté.

C'est pour cela que Dieu qui voit les crimes, ne les empêche pas, quoiqu'il les défende par sa loi et les punisse par sa justice : parce qu'ayant créé l'homme libre, il ne veut point donner atteinte à sa liberté. *Il l'a laissé entre les mains de son propre conseil, il lui présente le feu et l'eau ;* c'est à lui de choisir.

Liberté glorieuse à l'homme ! sans cela il n'aurait ni mérite ni récompense ; mais liberté funeste quand il en abuse ! Plus vous êtes libre et maître de faire tout ce qu'il vous plaît, plus aussi êtes-vous criminel et punissable, si vous vivez dans le désordre. La liberté dont Dieu vous a honoré, vous élève au-dessus des animaux, mais elle vous rend plus méprisable que les insectes, lorsque vous en abusez, parce que les animaux les plus vils ne font jamais rien contre l'ordre du Créateur.

RÉSOLUTIONS.

1. Je considérerai mon âme comme étant l'image de Dieu. — 2. Et je ferai tous mes efforts pour ne pas la déshonorer par des pensées, des affections, des désirs, et des actions indignes d'elle. — O mon Dieu ! gardez vous-même, par votre grâce, votre image que vous avez formée en moi, et ne permettez pas que je la perde pour l'éternité.

CHAPITRE CX.

De l'immortalité de l'âme, et de l'étendue de ses facultés.

I. Notre âme est encore l'image de Dieu, parce qu'elle est immortelle. Les êtres matériels, les métaux, le bois, la pierre, les autres corps sont composés de parties ; ces parties peuvent s'altérer, se diviser, tomber en dissolution ; mais notre âme, étant un esprit, n'a ni parties, ni mélange ; elle n'a donc point de principe d'altération et de dissolution.

C'est pour cela qu'elle est incorruptible et immortelle, qu'elle est toujours la même dans sa substance, qu'elle ne prend aucun accroissement, qu'elle ne vieillit point ; aussi entière et aussi parfaite dans un petit enfant que dans un homme fait, avec cette différence, qu'un enfant ayant les organes plus embarrassés, l'âme y fait des opérations plus imparfaites.

Nier l'immortalité de notre âme, c'est donner le démenti à la religion, c'est donner le démenti à Dieu qui l'a révélée, c'est le donner à toutes les nations de la terre et à la tradition de tous les siècles ; c'est enfin démentir sa propre raison : car c'est ici une de ces vérités que tout homme, qui n'a pas l'esprit et le cœur dépravés, ne peut révoquer en doute.

Disons de l'immortalité de l'âme, ce que saint Augustin a dit de la liberté, que *c'est ce que la nature nous crie, et ce qui est empreint au fond de nos cœurs par le Createur ; c'est ce que tous les hommes connaissent, depuis l'école des enfans jusqu'au trône du sage Salomon ; c'est ce que les bergers chantent dans les campagnes, ce que les pasteurs enseignent dans le lieu saint, ce que le genre humain annonce dans tout l'univers.* On pourrait dire de ceux qui doutent de l'immortalité de l'âme, ce qu'on a dit des pyrrhoniens qui doutaient de leur existence, qu'ils sont des menteurs, qui se vantent de douter d'une chose dont il est impossible à tout homme de bon sens de douter.

Si notre âme devait mourir, l'homme ne serait plus

un ouvrage digne de Dieu. Le bien et le mal seraient également permis, puisqu'il n'y aurait ni récompense ni châtiment pour l'un ni pour l'autre; l'homme serait sans consolation, sans frein, sans subordination; Dieu n'aurait créé les hommes que pour faire des malheureux, des scélérats, des désespérés. Il faut que le libertinage ait étrangement aveuglé un homme pour penser de la sorte.

II. Mais disons plus: notre âme est tellement l'image de Dieu, qu'elle est comme infinie, et participe à la puissance infinie de Dieu. Les opérations des bêtes sont bornées, elles sont matérielles et toujours les mêmes; mais l'activité de notre âme, en un sens, est sans bornes; ses opérations sont nobles et vont à l'infini.

Voyez les découvertes et les recherches de l'esprit humain dans les sciences, dans le gouvernement et dans les arts. Entrez dans ces vastes bibliothèques où l'on voit des cent volumes sur toutes les sciences imaginables. Entrez dans les académies des savans, où l'on fait des découvertes admirables sur les grandeurs de Dieu, sur ses mystères, sur les secrets et les merveilles de la nature, sur l'harmonie et le concert qui règnent dans toutes les parties de ce grand univers.

Voyez tant d'ouvrages d'esprit, de livres d'une érudition profonde, sur la morale, sur la jurisprudence, sur l'éloquence, sur la médecine, sur l'anatomie, sur l'astronomie, sur la géométrie, et sur les différentes parties des mathématiques. Admirez, dans ces villes policées, la sagesse des lois et du gouvernement, considérez ces temples et ces édifices superbes; ornés de tout ce que la peinture et l'architecture ont de plus noble, de plus industrieux et de plus délicat.

Voyez tous ces prodigieux et immenses appareils pour la marine, pour les fortifications, pour la guerre; toutes les différentes fabriques de toute espèce, les différentes manufactures, ces ingénieuses industries de l'homme dans tous les arts, dont la variété est comme infinie.

Or, tous ces ouvrages, ces découvertes immenses dans les sciences et dans les arts, ne sont-ce pas autant d'inventions et d'opérations de l'âme et de l'esprit de l'homme? Opérations dont la moindre passe toute l'ac-

tivité des animaux, opérations qui se multiplieraient et se perfectionneraient à l'infini, si la délicatesse des organes du corps pouvait seconder l'activité de l'âme. Il est donc vrai que notre âme est l'image de Dieu.

O homme! que de grandeur, que de noblesse, que de puissance sont renfermées dans vous! vous êtes, dit le Prophète, comme des Dieux, vous êtes tous les enfans du Très-Haut : *Dii estis, filii Excelsi omnes.* Ps. 81. Et puisque le Créateur vous a formé à son image, en vous donnant une âme si noble, capable de tant de choses, ne vous déshonorez pas; souvenez-vous de ce que vous êtes. Au lieu de vous servir de vos lumières et des facultés de votre âme, pour vous dégrader et vous perdre, que ne vous en servez-vous pour vous élever jusqu'à votre Créateur, pour l'honorer et pour vous sauver?

RÉSOLUTIONS.

1. J'estimerai mon âme plus que toute la terre, et que tous les biens temporels du monde entier, puisqu'elle ne doit jamais mourir. —2. C'est pourquoi je ne négligerai plus rien pour lui procurer le ciel, bonheur qui durera autant qu'elle. — O mon Dieu! faites-moi la grâce de laver toutes les souillures que le péché a faites à mon âme, et de l'orner de toutes les vertus que vous voulez voir en elle pour la sauver.

CHAPITRE CXI.

Du prix de notre âme.

I. On doit conclure de tout ce qui a été dit, que notre âme est plus précieuse que toutes les richesses de la terre, et que la perte d'une âme est un plus grand mal que la destruction de toutes les créatures visibles. Jugeons de la dignité d'une âme, par celle des anges. Un ange est si parfait, que tout ce que nous voyons sur la terre et dans les cieux, est moindre en comparaison d'un ange, qu'un grain de poussière en comparaison du soleil. Or, notre âme est presque égale aux anges : *Minuisti eum paulò minùs ab angelis.* Et dans le ciel elle sera comme divinisée, semblable à Dieu, dit saint Jean : *Similes ei erimus.*

Quelque parfaits que soient les anges, notre âme est si chère à Dieu, qu'il a ordonné aux anges d'en prendre soin, et qu'il n'y en a pas une qui n'ait un prince du ciel pour sa garde : *Angelis suis (Deus) mandavit de te ut custodiant te.*

Le démon pour tenter le Sauveur, lui offrit *tous les royaumes du monde ;* ce qui nous marque que le démon est si jaloux de la beauté et du prix d'une âme, que, s'il était en son pouvoir, il donnerait tous les empires de l'univers pour en avoir une seule. *N'est-il pas honteux*, dit un Père, *que nous estimions moins notre âme que le démon lui-même ne l'estime ?*

II. Notre âme est d'un si grand prix, que le Tout-Puissant n'a pas cru faire trop d'envoyer son fils sur la terre pour la sauver. *Quand il n'y aurait eu qu'un seul homme au monde, son âme est si précieuse*, dit saint Chrysostôme, *qu'il n'aurait pas été indigne de Dieu, de s'incarner et de donner sa vie pour elle.* Fût-elle l'âme du dernier des hommes, elle est si chère à son Créateur, que, si cet homme craint Dieu, s'il observe sa loi, Dieu anéantirait plutôt les cieux que de la laisser périr, parce qu'ils sont peu de chose en comparaison d'une âme.

Les cieux n'ont coûté à Dieu qu'une parole, mais notre âme a coûté à Dieu son fils, elle a coûté au fils de Dieu son sang et sa vie ; elle vaut donc, en un sens, autant que Dieu, puisqu'elle vaut autant qu'elle a coûté. *O corps !* s'écrie saint Bernard, *que vous êtes honoré de loger une âme, de posséder un hôte, si digne ! Rendez-lui tout l'honneur qu'il mérite.*

Si vous aviez recueilli dans un vase le sang du Sauveur, lorsqu'il expirait sur la croix, avec quelle respectueuse attention n'auriez-vous pas conservé ce sang adorable ! Devez-vous avoir moins de soin pour conserver votre âme que pour conserver le sang de Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ a plus estimé votre âme que son propre sang ? *Depuis que j'ai connu que mon âme a été rachetée par le sang d'un Dieu*, disait saint Augustin, *je suis résolu de la conserver, de ne jamais la vendre au démon par le péché.*

Votre âme ne vous appartient pas : *Non estis vestri ;*

elle est plus à Dieu qu'à vous. C'est un dépôt dont il vous a chargé de lui rendre compte : conservez-la comme le prix du sang de Jésus-Christ, conservez-la pour vous-même : si vous la perdez, tout sera perdu pour vous. *Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ?*

RÉSOLUTIONS.

1. Oui, il faut que je sauve mon âme, à quelque prix que ce soit. — 2. Pour m'y encourager, je me rappellerai de temps en temps qu'elle est l'image de Dieu; qu'elle approche des anges par sa beauté; qu'elle a un prince du ciel pour gardien; que Jésus-Christ a répandu son sang pour la racheter, et que j'en rendrai compte à Dieu, à qui elle appartient. — Mon Dieu, faites-moi connaître tout le prix de mon âme, et soutenez-moi dans la résolution que j'ai prise de la sauver pour l'éternité.

CHAPITRE CXII.

Tout ce qui est en nous, fait sentir à notre âme qu'il y a un Dieu.

Dieu se fait sentir au dedans de nous : il a imprimé dans notre âme un caractère, un signe de sa divinité : *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine.* Ps. 4.

I. Notre esprit nous dit que nous ne sommes pas de nous-mêmes, qu'il y a un Dieu qui nous a donné l'être. De là vient qu'il n'est aucun infidèle, s'il fait usage de sa raison, qui ne connaisse un Dieu, un premier être, duquel il dépend, et qui ne se sente porté à l'adorer, à l'invoquer.

II. Notre conscience nous dit qu'il y a un Dieu qui nous voit, qui nous observe, qui peut nous punir. De là vient cette horreur naturelle qu'on a du crime, l'horreur du crime n'étant autre chose qu'une impression de la loi éternelle que Dieu a gravée dans le fond de notre âme. De là cette crainte que l'on sent, même étant seul, de commettre le mal, parce que la conscience nous fait toujours sentir la présence d'un Dieu.

III. Notre cœur nous dit qu'il y a un Dieu, parce que notre cœur désire d'être content et heureux : or, rien de ce qui est au monde ne peut nous contenter. Il n'y a que Dieu, qui est le bien souverain, qui puisse

satisfaire notre cœur. *C'est pour cela*, dit saint Augustin, *que l'homme cherchant naturellement son bonheur et son repos, et ne pouvant le trouver hors de Dieu, il n'est point d'homme qui ne cherche Dieu, même sans le savoir.* Un aveugle de naissance ne laisse pas de désirer la lumière, quoiqu'il ne connaisse pas le soleil qui la produit. Un homme pressé par la soif ne laisserait pas de désirer du rafraîchissement, quoiqu'il ne connût pas la liqueur qui pourrait le soulager. De même, notre âme, quoiqu'elle ne voie pas son Dieu, et qu'elle ne le connaisse qu'imparfaitement, ne laisse pas de le désirer, parce qu'elle désire le bonheur.

Ce bonheur ne se trouve point dans les choses d'ici-bas; c'est pour cela, dit saint Augustin, que l'homme s'éloigne de sa fin et qu'il pèche, lorsque, au lieu de chercher son bonheur dans Dieu, il cherche ses satisfactions dans les créatures: *Peccatum est aversio ab incommutabili bono, et indebita conversio ad commutabile bonum.*

Le plus saint des rois comprenait que Dieu seul était son centre et son souverain bien, lorsqu'il disait: *Comme le cerf altéré cherche les eaux avec ardeur, de même mon âme désire et soupire après vous, ô mon Dieu!* Pourquoi ne le désirons-nous pas de même? Il est étonnant que Dieu, pour lequel seul notre cœur est fait, étant si près de nous, notre esprit et notre cœur soient si éloignés de lui.

RÉSOLUTIONS.

1. Je me rappellerai souvent la présence de Dieu. — 2. Je lui adresserai tous les jours, du fond de mon cœur, quelques aspirations ferventes. — 3. Je lui offrirai plusieurs fois chaque jour mes peines et mon travail. — 4. Et je l'appellerai à mon secours, avec confiance dans mes tentations et mes inquiétudes. — Mon Dieu, faites que je pense souvent à vous, et que je vous aime toujours.

CHAPITRE CXIII.

Le spectacle de l'univers nous annonce et nous prêche les grandeurs de Dieu.

Dieu qui se fait sentir au dedans de nous, se manifeste encore au dehors par le spectacle de la nature: nous

devrions donc sans cesse l'admirer dans ses ouvrages.

1. Tout ce que nous voyons nous annonce et nous prêche ses grandeurs. Le soleil est comme le trône de sa majesté : *In sole posuit tabernaculum suum* Les cieux, par leur magnificence, publient sa splendeur et sa gloire : *Cœli enarrant gloriam Dei.* La terre et tout ce qu'elle contient, les montagnes et les vallées, les animaux et les plantes, les pluies et les tonnerres, les campagnes et les forêts, les mers et les merveilles qu'elles renferment, nous disent qu'ils sont l'ouvrage de ses mains. La grandeur, l'étendue de l'univers, la variété de tant de créatures, l'ordre, l'arrangement, l'harmonie qui sont entre elles, nous prêchent la sagesse et la puissance d'un Dieu.

En effet, si je considère le globe de la terre, tant de royaumes, de provinces et de vastes empires, tant de nations et de peuples qui l'habitent, tant d'océans et de mers qui la partagent, elle me paraît d'une grandeur qui m'étonne. Mais si, d'un autre côté, je regarde l'étendue des cieux, la terre n'est plus en comparaison que comme un grain de sable.

Quand je contemple le soleil, et que j'entends les plus savans mathématiciens assurer qu'il est un million de fois plus grand que la terre; qu'il en est éloigné de trente millions de lieues; quand je fais réflexion que la planète de Saturne est un astre neuf cent fois plus gros que la terre, et éloigné de nous de trois cent millions de lieues, mon esprit se perd dans cette dimension.

Mais quand je considère que cet espace immense qui renferme le soleil et les planètes, n'est qu'une petite portion de l'univers, et qu'il y a autant d'espaces pareils qu'il y a d'étoiles fixes; quand je considère qu'il n'y a nulle comparaison entre les étoiles et les planètes, que ces étoiles, ces globes lumineux, effacent et surpassent le soleil et les planètes en grandeur, en élévation, en lumière, je suis comme en extase, hors de moi-même.

Ce n'est pas tout. Lorsque j'entends les plus savans observateurs qui me disent qu'il est démontré et qu'il est certain que, si une flèche parcourait par sa vitesse six mille toises dans une minute, il lui faudrait plus de

vingt ans pour arriver d'ici jusqu'au soleil, et plus de deux cents ans pour arriver à la plus haute des planètes.

Bien plus, que les étoiles fixes sont si élevées au-dessus du soleil et si éloignées de nous, qu'il faudrait à cette flèche, allant toujours avec la même vitesse, plus de six cent mille ans pour arriver à la première étoile fixe la plus voisine de la terre; et que les autres étoiles, dont on découvre des milliers, et dont le nombre de celles qu'on ne voit pas est comme infini, sont encore incomparablement plus grandes, plus éloignées de nous, et toutes élevées au-dessus les unes des autres, chacune à proportion de leur énorme grandeur.

Si l'on ajoute à tout cela, que le ciel empyrée, le séjour des bienheureux, est quelque chose au-dessus de tout ce qu'on vient de dire, et infiniment plus digne de la magnificence de Dieu, toutes ces idées me transportent d'étonnement; le trouble, le respect me saisissent, et je me sens comme accablé d'admiration. Je m'écrie avec un prophète : O Israël! que la maison de Dieu est grande! que le lieu de sa possession est étendu! Il est vaste et n'a point de bornes, il est élevé et immense : *O Israël! quàm magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus! Magnus est et non habet finem, excelsus et immensus*. Bar. 3.

Mais quand on fait réflexion à cette parole de l'Ecriture sainte, que parmi un si prodigieux nombre d'étoiles il n'y en a pas deux qui soient semblables; qu'elles ont toutes une lumière propre et un éclat différent: *Stellâ enim à stellâ differt in claritate*, 1 Cor. 15; que tous ces astres, depuis tant de siècles, n'ont diminué en rien, qu'ils ont toujours la même splendeur, la même activité; quand on considère que, si un seul se déplaçait, tout l'univers serait dans la confusion; que, malgré leur multitude infinie, et leurs différens mouvemens, depuis six mille ans, ils roulent toujours avec la même majesté et dans le même ordre; tout ce qui nous reste, c'est de dire avec un prophète : O mon Dieu, que vos ouvrages sont magnifiques! que j'ai de joie en admirant les traits de votre sagesse et de votre grandeur, qui y sont profondément gravés! Oh! que l'homme est aveugle, qu'il est insensé de

ne pas reconnaître l'auteur de tant de merveilles ! *In operibus manuum tuarum exultabo. Quàm magnificata sunt opera tua, Domine! Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc.* Ps. 91.

Il Dire que toutes ces merveilles se sont faites d'elles-mêmes ou par hasard, ce serait une plus grande extravagance que de dire qu'un palais, un riche tableau se sont faits d'eux-memes ou par hasard. Il est aussi impossible qu'un homme, qui a l'usage de sa raison, ne reconnaisse pas un Dieu tout-puissant, en voyant le spectacle de l'univers, qu'il est impossible que celui qui a les yeux ouverts au grand jour, ne reconnaisse qu'il y a un soleil.

Une feuille d'arbre suffirait pour nous faire admirer la puissance de Dieu. Tous les hommes pourraient-ils former une fleur, une feuille, ou seulement un grain de sable? Les plus puissans monarques pourraient-ils même se faire obéir par un moucheron, et former une goutte d'eau? Quelle est donc la puissance de celui qui a produit tant de différentes créatures?

Il a fallu à Salomon quarante mille ouvriers pendant sept ans pour bâtir un temple. Voilà le chef-d'œuvre du plus puissant des rois; et ce chef-d'œuvre n'était pas seulement un petit grain de poussière en comparaison de l'univers. Mais qu'a-t-il fallu à Dieu pour produire tant de prodigieuses créatures? L'Ecriture sainte, d'un style qui n'appartient qu'à Dieu, nous l'apprend par un seul mot : *Dixit*. Il a dit, et tout a été fait: *Dixit*, *et facta sunt*.

Tertullien avait bien raison de dire que la connaissance de Dieu est naturelle à notre âme; tout ce qu'elle sent au dedans d'elle-même, et tout ce qu'elle voit au dehors, le lui annonce. Saint Antoine passait les nuits entières à contempler les grandeurs de Dieu et les merveilles de sa puissance, et disait que l'univers est un grand livre qui nous parle de Dieu plus clairement que tous les docteurs. La vue d'une fleur, la vue d'une étoile suffisait à S. François de Sales pour l'élever à Dieu.

Que la terre me paraît peu de chose, quand je regarde le ciel! disait saint Ignace. En effet, si le globe de la terre

n'est que comme un grain de sable en comparaison de l'étendue, de la magnificence des cieux; quelle est la folie des hommes d'oublier le ciel, de se fatiguer, de s'amuser à contester pour se partager entre eux un morceau de poussière! Nous sommes bien stupides, si la vûe des créatures n'élève pas nos esprits jusqu'à la connaissance du Créateur. Nous sommes bien ingrats, si nous n'aimons pas celui qui a produit tant de merveilles pour notre service.

RÉSOLUTIONS.

1. A l'aspect des beautés admirables qu'offre le spectacle de la nature, j'élèverai ma pensée vers celui qui a créé toutes ces merveilles.— 2. Et je me dirai: Si toutes ces créatures sont si belles, combien celui qui les a faites, mises en ordre, et qui les conserve est plus beau encore! — O mon Dieu! que vous êtes grand et admirable dans vos œuvres! faites que je vous connaisse, que je vous aime, et que je vous serve toute ma vie.

CHAPITRE CXIV.

Il n'y a que la religion et la foi qui nous apprennent à connaître Dieu parfaitement.

I. L'homme serait bien à plaindre, s'il n'avait pas la religion pour éclairer et fixer son esprit: car y a-t-il absurdités et extravagances dont l'esprit humain ne soit capable quand il est livré à lui-même? N'a-t-on pas vu des peuples canoniser les vices, placer parmi les dieux des hommes scélérats? N'ont-ils pas porté la folie jusqu'à adorer des dragons, des boucs, des taureaux, et à rendre aux excrémens des bêtes des hommages divins?

Tant d'infidèles plongés dans la plus grossière idolâtrie, tant de déistes, de libertins, de sophistes, d'hérétiques, de sectaires, dont l'esprit ne se repaît que de chimères, de faux principes, de raisonnemens captieux, d'illusions, de vétilles et de rêveries, nous font assez comprendre qu'il n'y a que la religion et la foi qui puissent corriger les erreurs de l'esprit humain, et le fixer dans de justes bornes.

II. La religion par le moyen de la foi, répand plus de lumières dans l'esprit de l'homme, lui donne plus

de connaissances des grandeurs de Dieu, que les savans du paganisme n'en ont jamais acquis.

Elle nous apprend qu'il est d'une si haute majesté, que d'un seul regard il peut ébranler la terre et les colonnes du firmament; que les anges, les puissances des cieux sont courbés et tremblent en sa présence: *Tremunt potestates*. Que tous les monarques du monde sont si peu de chose devant cette majesté suprême, qu'ils ne sont pas seulement dignes de former la poussière de son char. Que sa puissance est sans bornes; qu'il peut d'une parole créer des millions de mondes plus vastes et plus brillans que celui que nous voyons; qu'il a une science si profonde et si claire, que d'un seul acte il voit tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, tout ce qui est possible. Que sa providence s'étend à toutes ses créatures; qu'il les aime toutes; qu'il a soin de toutes, jusqu'à la fourmi; qu'il règle et dispose tout par sa sagesse; que rien n'arrive par hasard; que les biens et les maux, les disgrâces et la prospérité arrivent selon ses desseins, pour servir à sa gloire et au bien de ses élus.

La religion nous apprend qu'il est si juste et si saint, qu'il veut que tout soit selon l'ordre et la règle qu'il a prescrits par les lois de sa sagesse: ce qui est contre cet ordre et cette régle, c'est ce qu'on appelle le *péché*; qu'il le déteste comme un désordre, et le punit comme un attentat aux lois de sa sainteté; qu'il a réprouvé des millions d'anges pour un péché qu'il ne leur a point pardonné, pour faire connaître qu'il est juste et saint et qu'il n'a besoin de personne; que, s'il pardonne aux hommes, c'est par une miséricorde ineffable; que sa charité et sa tendresse s'étendent à tous; qu'il veut sincèrement les sauver tous, et donner à tous les moyens nécessaires pour être saints, que, s'il souffre le péché sur la terre, c'est qu'il attend le retour du pécheur, et que, si les pécheurs abusent de sa patience, il aura l'éternité pour les punir: *Patiens quia æternus*; qu'il est indépendant et immuable, toujours le même; qu'il est ce qu'il a toujours été, suffisant à lui-même, occupé dignement de lui seul: car des millions de mondes ne seraient pas une occupation suffisante à un Dieu, puis-

que la formation de tant d'astres, de tant de créatures, l'arrangement de l'univers, n'est que l'ouvrage de ses doigts, et comme un jeu pour lui : *Opera digitorum tuorum, ludens in orbe terrarum.*

Son occupation dans l'éternité, avant tous les siècles, est de contempler ses grandeurs. En se connaissant et se contemplant lui-même dans sa divine essence, comme dans un miroir vivant, il forme, engendre dans la splendeur de sa sainteté, par la fécondité de son entendement, son image égale à lui-même. Cette image vivante est ce que nous appelons *son Fils*, ou *son Verbe*. Ce fils connaît et aime son principe, que nous appelons le *Père*. Le Père aime aussi son fils ; et de cet amour naturel procède une troisième personne, qui est le *Saint-Esprit* ; et voilà ce que nous appelons le mystère de *l'adorable Trinité*, qui est Dieu même, occupé à se connaître, à se contempler, à s'aimer. Voir ce mystère dans le ciel, c'est le bonheur des saints et la souveraine félicité ; mais le vouloir comprendre ici-bas, c'est une souveraine témérité.

III. La religion nous apprend que Dieu mérite d'être souverainement honoré, mais qu'il ne peut être honoré dignement par aucune créature ; que l'homme, après son péché, ne peut, par lui seul, lui satisfaire, parce que toutes les créatures réunies ensemble, comparées à Dieu, sont si peu de chose, qu'elles sont comme si elles n'étaient pas : *Quasi non sint.*

Il était cependant convenable que Dieu fût honoré de ses grandeurs, et que l'homme coupable pût se réconcilier à Dieu, et c'est ce qui est arrivé par *l'incarnation du Verbe*, où Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, a rendu à Dieu son Père un hommage parfait, et relevé l'homme qui était tombé. C'est par ce Verbe incarné que les anges l'adorent : *Per quem majestatem tuam laudant angeli.* C'est par lui que les hommes rendent leurs hommages à Dieu, qu'ils sont réconciliés à Dieu, qu'ils le glorifient : *Per ipsum, cum ipso et in ipso est tibi Deo Patri omnipotenti.... omnis honor et gloria.*

Toutes ces idées nobles et élevées que la religion nous donne de la divinité, sont toujours infiniment au-dessous de ce qu'elle est. Une seule de ses perfections est

au-dessus de toutes nos conceptions. *Incomprehensibilis cogitatu.* O mon Dieu! que vous êtes grand, que vous êtes adorable! heureux celui qui vous craint et qui vous sert! plus heureux celui qui vous aime et qui vous possède!

RÉSOLUTIONS.

1. Je m'attacherai de plus en plus à la religion, dont les dogmes sacrés bannissent les ténèbres de mon ignorance, m'inspirent de Dieu des pensées nobles, fondées sur sa parole même, et m'apprennent ce que je suis, pourquoi je voyage passagèrement sur cette terre d'épreuve, ce que je dois espérer pour la vie future, et ce qu'il faut que je fasse pour mériter ce suprême bonheur — 2. Je tâcherai de conformer aussi ma conduite à ces dogmes divins.

CHAPITRE CXV.

La Religion nous apprend à raisonner utilement des ouvrages du Créateur.

Combien d'absurdités, de chimériques suppositions, les philosophes et les athées, en s'écartant des principes de la religion, n'ont-ils pas avancés sur l'origine du monde, sur la nature de l'âme, sur les opérations des bêtes, sur le mouvement des cieux, sur les secrets de la nature, sur la divisibilité d'un atome! Si la religion dirigeait leurs recherches, ils raisonneraient plus utilement des ouvrages du Créateur.

I. La religion leur apprendrait que Dieu n'a point créé ce monde pour être l'objet de la curiosité des hommes, mais afin qu'ils reconnussent la puissance et la sagesse de ce grand ouvrier, et qu'en voyant ses merveilles, ils adorassent ses grandeurs, et apprissent à le craindre: *Quæ fecit Deus ut timeatur.* Eccl. 3. Mais les hommes oubliant ce qu'il y a de bon et de saint dans les ouvrages du Créateur, il les a livrés à leur propre esprit, en abandonnant ce monde à leurs frivoles disputes, sans que jamais ils puissent découvrir la souveraine raison et la profonde sagesse qui reluit dans toutes ses œuvres: *Cuncta fecit bona in tempore suo, et mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus.* Eccl. 3.

II. La religion nous enseigne que, si Dieu est impénétrable dans ses desseins, il l'est aussi dans ses opérations. C'est en vain que nous voulons pénétrer la conduite de sa providence dans le gouvernement de l'univers, dans les événemens de cette vie; notre esprit est trop limité pour découvrir les ressorts d'une puissance infinie, qui règle tout *avec poids et mesure*. Adorons sa conduite, et tenons-nous-en là. Tout ce qu'il fait est au-dessus de nos conceptions; tous ses ouvrages exercent notre foi, et sont presque aussi incompréhensibles que ses mystères: *Omnia opera ejus in fide*. Ps. 32. Nous ne pouvons connaître l'existence, l'usage et la fin; mais nous n'en pénétrerons jamais les secrets.

Il fait tout avec sagesse, il ne peut agir autrement, parce qu'il agit toujours en Dieu; il ne peut rien faire d'inutile; tout ce qu'il fait est digne de lui; il manifeste sa puissance et sa grandeur dans les plus petits ouvrages, comme dans les plus relevés; aussi adorable, aussi grand dans la formation d'un grain de poussière et d'un insecte, que dans la formation des cieux et que dans la création des anges, dit saint Augustin: *Nec major in istis, nec minor in illis*.

III. La religion, en un mot, nous dit que Dieu *a tout tiré du néant; qu'il a créé le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment;* qu'il dispose de toutes ses créatures, et qu'il fait tout servir pour le salut de ses élus et pour sa gloire: *Omnia serviunt tibi*. Ps. 118. Que nous devons nous servir avec modération et action de graces de celles qu'il a destinées à notre usage, et cela doit nous suffire. Contemplons et examinons le spectacle de l'univers; mais que ce soit pour admirer la bonté et la sagesse de son auteur, pour nous élever à lui et pour l'aimer. Tout autre recherche est vaine, et nous fera tomber dans l'irréligion et dans un libertinage d'esprit, qui n'est pas moins à craindre que le libertinage du cœur.

RÉSOLUTIONS.

1. Si la conduite de Dieu envers ses créatures présente quelquefois à mon esprit des mystères qui l'étonnent, loin de murmurer, et de citer en quelque sorte le Très-Haut au tribunal injuste de ma faible raison, je me ressouviendrai de ce qu'il dit lui-même par un prophète, *que ses pensées et ses voies sont aussi elevées au-dessus des*

nôtres, que les cieux sont élevés au-dessus de la terre que nous habitons Is. 55. 8, 9. — 2. Ensuite imposant silence à mon imagination téméraire, je m'écrierai : Vous êtes grand dans vos conseils, ô mon Dieu ! et incompréhensible dans vos pensées. *Jerem.* 32. 19.

CHAPITRE CXVI.

La raison nous persuade une Religion.

Il n'est aucun homme de bon sens qui puisse douter s'il y a une religion, comme il n'en est aucun qui puisse douter s'il y a un Dieu. Les incrédules n'ont jamais allégué une seule bonne raison contre la religion ; cela prouve déjà qu'il la faut croire. Plus de cent raisons solides la démontrent ; mais, sans entrer dans le détail, je me borne à deux réflexions, et je leur demande : Pourquoi ne croyez-vous pas une religion ? et quel avantage auriez-vous en ne la croyant pas ?

I. Pourquoi ne croiriez-vous pas une religion ? serait-ce parce que vous pensez que Dieu ne se soucie point de l'homme, ni des hommages de sa créature ; qu'il n'y a ni récompense à espérer, ni châtimens à craindre pour l'autre vie, et que votre âme rentrera dans le néant comme les bêtes ? Mais je vous demande si vous en êtes bien assuré ? Pour moi, je suis assuré du contraire. Ma raison me dit, comme elle le dit à tout homme qui pense sainement, qu'il y a un Dieu, qu'il est souverainement parfait, qu'il est puissant, qu'il aime les hommes, que les hommes ont besoin de son secours. Je comprends qu'il mérite donc d'être aimé, adoré, invoqué des hommes ; je sens que je le puis, pourquoi ne le ferais-je pas ?

Quoiqu'il n'ait pas besoin de mes hommages, il ne les mérite pas moins. Ma raison me dit que je les lui dois, et qu'il doit lui-même les exiger de moi. Il ne peut donc qu'être offensé, si je les lui refuse. Quoiqu'un roi n'ait pas besoin des hommages d'un esclave, les mérite-t-il moins ? et sa majesté en est-elle moins offensée, si ce vil sujet les lui refuse ?

Ma raison me dit que, si Dieu a créé tant de choses pour mon usage, je dois lui en rendre grâces ; que, s'il

m'a donné la liberté, je ne dois pas en abuser : que, s'il m'a donné un corps, je dois le conserver dans l'honnêteté ; que, s'il m'a donné la raison, je dois vivre en créature raisonnable ; que, puisqu'il m'a placé sur la terre avec les autres hommes, je dois vivre avec eux dans la subordination et dans la paix, et que, si je manque à tout cela, en agissant contre ses desseins et contre ses ordres, je mérite ses châtimens ; et qu'au contraire je mérite ses récompenses, si je l'observe. S'il en était autrement, l'homme serait sans règles, la société des mortels ne serait qu'un assemblage de monstres, et un ouvrage indigne du Créateur.

Ma raison me dit encore que je suis d'une nature infiniment supérieure aux bêtes ; qu'un Dieu souverainement sage n'a pu créer les hommes que pour une fin digne de sa sagesse ; qu'il n'aurait pas agi en Dieu, s'il ne s'était proposé que de faire des hommes cruels, méchans et voluptueux ; qu'en formant les cieux et ce vaste univers, avec l'assemblage prodigieux de tant de créatures pour le service de l'homme, il a destiné l'homme à quelque chose de grand et d'immortel ; que, puisque tant d'admirables ouvrages ont été créés pour l'homme, il faut que l'homme soit lui-même pour Dieu, c'est-à-dire, pour le glorifier : toute autre fin serait indigne de Dieu.

Je ne puis le glorifier parfaitement en cette vie, à raison de ma faiblesse ; je ne puis l'y glorifier longtemps, parce que la vie présente est courte : il est donc digne de Dieu qu'il y ait une autre vie plus parfaite, où je puisse le glorifier parfaitement et éternellement.

Enfin, je sens en moi-même un désir d'être heureux. Ce désir ne vient pas de moi, c'est le Créateur qui l'a imprimé dans mon âme. Je ne puis être heureux en cette vie, où je n'éprouve que disgrâces ; il faut donc qu'il y ait une autre vie où je puisse être heureux ; autrement Dieu qui m'a donné ce désir de la béatitude, aurait agi en vain, en me donnant un désir qui aurait un objet chimérique ; c'est ce qu'on ne peut dire d'un Dieu souverainement sage. Or, ce bonheur de l'autre vie, cette béatitude, n'est-il pas juste que je travaille pour la mériter ?

Croire tout cela, c'est déjà croire une religion; et voilà ce que ma raison me persuade; voilà ce que tous les peuples croient, ce que les plus grands hommes ont cru dans tous les siècles. C'en est assez pour m'assurer que je ne crois pas en téméraire. Il m'est évident que tout cela est raisonnable, et que j'agis en homme prudent, en croyant de la sorte.

II. Quelle raison auriez-vous donc de ne pas croire une religion, et quel avantage trouvez-vous en ne la croyant pas? Vous n'avez pour raison que quelques doutes fondés sur un *peut-être*. Vous devez donc etre persuadé que vous pouvez vous tromper; et si vous vous vous trompez (comme je suis assuré que vous trompez en effet), comprenez-vous à quoi vous vous exposez?

Quant à moi, outre que je suis assuré que je ne me trompe pas, je suis de plus assuré que je ne risque rien en croyant. Cette croyance me retient dans mon devoir, me rend content, et adoucit les peines de la vie présente, en me faisant espérer un bonheur sans fin dans la vie future. Vous au contraire, si vous ne croyez ni religion, ni autre vie, vous n'avez ni motif pour le bien, ni frein contre le vice, ni consolation solide dans vos peines, ni espérance d'etre heureux. Ce n'est pas tout, vous risquez de plus d'être misérable pour toujours. Au lieu de tomber dans le néant comme vous vous l'imaginez, vous risquez de tomberdans un malheur éternel. Or, où est votre raison, sur des conjectures douteuses et chimériques, de risquer ainsi tout et pour toujours?

Les incrédules sentent le poids de ce raisonnement, qui les accable. Si le plus déterminé d'entre eux était assuré de mourir dans huit jours, serait-il content de lui-même? Quelles frayeurs, quel désespoir aux approches de la mort! ils se glorifient d'avoir l'esprit fort; *c'est une gloire qui tourne à leur confusion*. Car à quoi se réduit toute cette force d'esprit? à se dégrader, à se persuader qu'ils sont de la condition des bêtes, que leur âme, comme celle des brutes, est de matière et de boue; qu'il n'y a point de châtimens pour punir le vice. Ils tâchent de le croire, afin de se livrer à leurs passions avec plus de liberté; est-ce donc là la

marque d'un esprit fort? Disons plutôt qu'il n'y a rien dans cet affreux système qui ne ressente la faiblesse, la bassesse du cœur et la dépravation, rien qui ne soit indigne de l'honnête homme, et indigne du Créateur.

Il est impossible, quand on a une juste idée de la dignité de l'homme et de la grandeur de Dieu, qu'on ne reconnaisse qu'il faut une religion.

RÉSOLUTIONS.

1. Persuadé qu'il faut à l'homme une religion, et une religion qui lui vienne du ciel, je rejetterai avec un souverain mépris tout ce que les insensés du siècle pourront me dire contre ce sentiment si juste et si raisonnable. — 2 J'éviterai même, autant que je le pourrai, la compagnie de ces hommes si dangereux, — O mon Dieu! je désire que toute la terre vous reconnaisse et vous adore en esprit et en vérité.

CHAPITRE CXVII.

Aveuglement des Incrédules.

I. Ceux qui combattent la religion, devraient du moins s'instruire, et examiner de quoi il s'agit; car enfin il ne s'agit pas ici de superstitions arbitraires; il s'agit de ce que nous avons à craindre ou à perdre pour l'éternité. L'autre vie, qui est un point capital de la religion, est une chose si sérieuse, qu'il faut avoir perdu le sens pour ne pas s'en soucier.

Il n'est point question, pour s'instruire sur ce point, de comprendre ce que c'est que l'autre vie, ni de comprendre tous les mystères de la religion, puisque nous croyons et que nous voyons tous les jours une infinité de choses que nous ne comprenons pas; mais il est question de comprendre si l'on doit croire, et à quoi on s'expose en ne croyant pas. Pour cela, il n'y a qu'à consulter sa raison et son cœur.

Le sens commun nous fait comprendre que les biens et les maux d'ici-bas finissent, et que la mort, dans peu de jours, nous mettra ou dans le néant, ou dans une autre vie: or, qui dit l'autre vie, dit le ciel ou l'enfer. Le ciel n'est pas certainement pour ceux qui s'en moquent, ils n'ont donc à attendre que l'enfer ou le néant.

Ils ont beau faire les résolus, il faut nécessairement

qu'ils en viennent là, et que dans leur système ils avouent qu'ils seront éternellement malheureux, ou éternellement anéantis. Lequel des deux? Ils n'en savent rien. Ils devraient donc chercher à s'instruire, pour ne pas s'exposer à être éternellement misérables.

II. Pour faire sentir combien grande est leur folie, il n'y a qu'à exposer ce qui se passe en eux-mêmes. Voici comment ils raisonnent : *Je ne sais ce que je suis, ni quelle sera ma destinée. Tout ce que je sais, c'est que je mourrai, et qu'en sortant de ce monde, je tomberai, ou dans le néant comme les bêtes, ou entre les mains d'un Dieu, pour être jugé; mais je ne sais lequel des deux. Tout l'univers me dit que celui qui vit mal, tombera entre les mains de Dieu, pour être puni; mais je m'embarasse peu de ce que les autres croient, je prends un autre parti; je ne me soucie pas de tout ce qui peut arriver; je veux vivre à ma liberté. Je vois bien que, vivant de la sorte, s'il y a un enfer, je fais tout ce qu'il faut pour y tomber; mais peu importe, je veux, à tout hasard, attendre à la mort, pour voir de quoi il s'agira.*

Il faut en vérité, qu'un homme soit bien ennemi de lui-même, pour penser de la sorte sur sa destinée. Un pareil raisonnement n'est guère capable de faire impression que sur l'esprit d'un homme insensé : car, je le demande, pourquoi l'incrédule prend-il plaisir à s'aveugler sur ce point, qui est le plus intéressant pour lui? D'où vient qu'il ne raisonne pas sur les autres choses comme il raisonne ici? Il prend ses mesures pour ne pas tomber dans la disette; il passe les nuits dans le chagrin lorsqu'il perd un emploi ou que sa fortune tombe; et ce même homme, qui sait que dans quelques jours il va, ou être détruit par la mort, ou tomber dans un malheur éternel, demeure sans inquiétude.

Etre ainsi sensible sur de légères pertes, et des pertes de courte durée, et s'endurcir sur soi-même et sur son éternité, ce n'est pas un aveuglement, mais une fureur, qui fait voir que le doigt de Dieu est ici, et qu'il abandonne ces esprits orgueilleux à leur sens réprouvé.

Il faut qu'ils aient profondément péché, que les passions aient étrangement perverti leur raison, pour ne

pas voir à quoi ils s'exposent, en refusant de croire ce qu'ont cru toutes les nations du monde. Ils ont beau se cacher sous le masque d'honnêtes gens, il est aisé de juger ce qu'on doit en penser. Que deviendrait la société des humains, si tous les hommes pensaient de la sorte? Qu'ils se vantent d'avoir l'esprit fort : nous les comparerons aux frénétiques, qui n'ont de force que pour se faire du mal et en faire aux autres.

RÉSOLUTIONS.

1. Je remercierai Dieu souvent de ce qu'il ne m'a pas livré à mon sens réprouvé. — 2. Et je le prierai de vouloir bien éclairer les incrédules qui, quoique grandement coupables, sont cependant ses enfans et mes frères. O mon Dieu, je vous remercie du don de la foi que vous m'avez donné, rendez-le à tant de malheureux qui l'ont misérablement perdu.

CHAPITRE CXVIII.

Il n'y a qu'une seule et vraie Religion.

I. Dans tous les pays de l'univers, il y a toujours eu des marques et des exercices de religion, des prêtres, des sacrifices, des lieux consacrés à Dieu. On a vu dans tous les peuples un respect profond pour la Divinité; et l'on a regardé comme des hommes détestables et dignes du dernier supplice, ceux qui pensaient le contraire. Dans tout cela les hommes ne se trompaient pas.

Mais qu'est-il arrivé? Le vice, ayant corrompu l'esprit des hommes, a en même temps obscurci les idées de la religion. La plupart l'ont conçue sous de fausses idées : ils ont imaginé, selon le désir de leur cœur, des religions qui ne sont qu'un amas d'absurdités, de superstitions et d'égaremens; et c'est en cela que tant de peuples se sont trompés, et d'où sont venues tant de sortes de religions.

II. Croire que Dieu approuve toutes sortes de religions, et qu'on peut se sauver dans toutes, ce n'est pas connaître la religion, ce ne pas connaître Dieu. Il y a un Dieu; il y a donc une religion : mais il n'y a qu'un seul vrai Dieu; il n'y a qu'une seule vraie religion.

Deux vérités qui sont contraires ne sont plus deux vérités : de même deux religions opposées ne sont plus deux vraies religions. Dieu est toujours le même, et partout il est un esprit de vérité. La vérité est donc la même partout, et partout Dieu l'approuve, comme il réprouve partout le mensonge et l'erreur.

Il ne peut pas être vrai que l'alcoran soit en Turquie l'ouvrage de Dieu, et vrai en France qu'il soit l'ouvrage du démon ; que l'évangile soit véritable en Europe, et qu'il soit faux en Afrique ; que le pape soit à Rome le vicaire de Jésus-Christ, et qu'il soit l'antechrist à Genève : le Dieu de la vérité ne peut donc pas vouloir qu'on croie en Turquie et à Genève d'une façon, et qu'on croie le contraire à Rome et en France.

Dieu est un esprit de sainteté et de sagesse ; il ne peut donc pas approuver le vice et les folies de l'esprit humain. Or, si Dieu approuvait toutes les religions, il voudrait donc que je vécusse en idolâtre parmi les idolâtres, en païen parmi les païens ; que j'honorasse Jupiter et Vénus, comme ces peuples, par d'impudiques cérémonies et par d'infames bacchanales. Penser de la sorte, ce n'est plus reconnaître un Dieu ; l'athéisme est quelque chose de moins affreux qu'un tel système.

Dieu est le même en tout lieu ; il exige donc partout les mêmes hommages, parce que tous les hommes ont partout la même lumière naturelle. Dieu ne peut être honoré que par une religion sainte et digne de lui : c'est à lui de nous prescrire cette religion : il doit donner à tous les hommes les moyens de la connaître. C'est ce que Dieu a fait par la religion chrétienne.

RÉSOLUTIONS.

1. J'aurai donc à jamais horreur de la prétention de ceux qui disent *que toutes les religions sont bonnes, qu'on peut se sauver dans toutes.* — 2. Et je demeurerai irrévocablement attaché à la religion catholique, dont le ministère, la doctrine, les sacremens remontent aux apôtres, de là à Jésus-Christ, et dans laquelle on voit encore de temps en temps des miracles éclatans. Affermissez, ô mon Dieu ! ma foi, et daignez me faire la grâce d'y conformer toute ma conduite.

CHAPITRE CXIX.

La Religion chrétienne est la vraie religion ; elle est sainte et parfaite.

Si je vous disais que, parmi les religions qui sont au monde, il y en a une qui enseigne des mystères qui sont incompréhensibles, mais que ceux qui les croient ont les plus nobles idées des grandeurs de Dieu ; que, dans cette religion, il y a un sacrifice le plus auguste et le plus digne de la souveraine majesté de Dieu ; qu'il y a des cérémonies si saintes, qu'elles élèvent à Dieu l'esprit de ceux qui les respectent et qui s'en instruisent.

Que la conduite de ceux qui suivent les maximes de cette religion est admirable, que leur charité les uns pour les autres est sans bornes. Ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme, et se font même un plaisir de rendre service à ceux qui leur font le plus de mal. Parmi eux, ceux qui ont du bien ne semblent en avoir que pour le répandre en libéralités et en aumônes. Dans tout ce qu'ils font, ils ne cherchent ni l'estime du monde, ni leur intérêt.

Les princes qui font exercer cette religion dans leurs états, n'ont point de sujets plus fidèles, de magistrats plus intègres, d'officiers plus dignes de leur confiance, de soldats plus zélés que ceux qui la pratiquent.

Tous ceux qui la suivent, vivent dans une si grande innocence de vie, qu'ils ne permettent pas même à leur esprit de s'occuper de choses inutiles, ni de pensées dangereuses. Le sexe y est dans une telle retenue, qu'il se fait respecter de ceux-là mêmes qui font le moins de cas des règles de la modestie et de la pudeur.

Leur soin principal, c'est de rendre à Dieu leurs hommages, de tout faire pour sa gloire, de penser souvent à lui, de se confier en sa bonté pour toutes choses. Leurs plus doux entretiens sont de parler souvent de ses grandeurs et de célébrer ses louanges. Ils ont un si grand amour pour lui, qu'ils aimeraient mieux souffrir de la mort, que de rien faire qui lui déplaise ; qu'ils

sont même disposés à donner leur vie pour leurs frères.

Ils vivent sans affections, sans déguisement, sans ambition. Soumis à Dieu, ils sont contens de tout ce qui leur arrive. Ils ne sont ni farouches ni gênans, ils sont complaisans, spirituels, et savent se récréer par des divertissemens innocens.

Ils ont eu, depuis l'établissement de leur religion, les plus grands génies et les plus savans hommes pour les instruire. Que, s'il arrive parmi eux quelque difficulté sur leur doctrine, aussitôt que celui qui a reçu de Dieu l'autorité de décider a parlé, ils se soumettent.

Que penseriez-vous d'une telle religion? En vérité, diriez-vous, voilà qui est divin; une telle religion ne peut venir que du Ciel. Et voilà, vous répliquerai-je, quelle est la religion chrétienne; voilà ce que font tous les chrétiens, lorsqu'ils en suivent les maximes.

II. La religion chrétienne est non-seulement sainte, mais elle fait encore des saints. Tous les préceptes des philosophes du paganisme, ni la loi de Mahomet, n'ont jamais pu former un homme parfait. Ce qu'ils n'ont pu faire dans un seul homme pendant tant de siècles, la religion chrétienne l'a fait en peu de temps dans des millions d'hommes.

S'il s'est trouvé dans l'antiquité quelque citoyen qui ait sacrifié ses biens et sa vie pour sa patrie ou pour le culte de ses faux dieux, on le regardait comme un prodige, quoiqu'il eût d'ailleurs de grands vices. La religion chrétienne a opéré bien d'autres prodiges. A peine est-elle annoncée, que des chrétiens sans nombre souffrent la mort pour défendre le culte du vrai Dieu; qu'une foule d'autres, même de grands seigneurs, abandonnent tout pour se consacrer à la pratique de toutes les vertus.

On ne peut douter que la chasteté ne soit une vertu des plus admirables et des plus difficiles; vertu tellement inconnue chez les païens, que, dans toute l'étendue de l'empire romain, il n'y avait que six vestales dévouées au service du temple, honorées de grands priviléges, respectées comme des princesses : mais parce qu'il fallait faire vœu de virginité pour un temps, à peine en trouvait-on qui voulussent s'engager dans cet emploi

honorable ; de sorte que l'empereur Auguste, craignant de laisser anéantir ce petit nombre de vierges, fut obligé d'accorder de nouveaux priviléges à celles qui voudraient s'y engager.

Or ce que toute la puissance romaine put à peine faire dans un si grand nombre, la religion chrétienne l'a fait avec autant de promptitude que de succès. Ne voit-on pas, aussitôt après la publication de l'Evangile, une foule de vierges de tout sexe, dans toutes les provinces de l'univers, consacrer à Dieu leur chasteté ? On ne les y engageait point par des promesses ni par des priviléges ; loin de là, on les en dissuadait par les menaces et par les supplices. Un grand nombre même, refusant les plus riches alliances, aimaient mieux souffrir la mort que de manquer de fidélité à Dieu. Aujourd'hui n'y a-t-il pas encore des millions de personnes qui observent inviolablement cette admirable vertu ?

Qu'on reconnaisse à ces traits que la religion chrétienne est divine et au-dessus de la puissance des hommes. Elle est sainte ; elle seule peut faire les hommes saints et les rendre parfaits ; elle est donc la seule qui soit digne de Dieu ; elle est donc la seule véritable.

Ce serait faire injure à la sainteté de cette religion, que de lui imputer les désordres dans lesquels vivent plusieurs chrétiens. Elle n'en est pas moins l'ouvrage de Dieu. Toujours sainte, elle réprouve et condamne tout désordre. Malheur à ceux qui la déshonorent, et qui, professant une religion sainte, ne vivent pas saintement !

Ce serait aussi mal raisonner, que de mépriser cette religion pour les imperfections de ceux qui la prêchent. Les prédicateurs ne sont pas plus les maîtres des vérités qu'ils annoncent, que les géomètres ne sont les maîtres des principes de géométrie qu'ils enseignent ; les vérités du christianisme, par quelque bouche qu'elles passent, sont toujours vérités, toujours pures, toujours saintes ; comme l'eau est toujours aussi pure en passant par un canal de plomb, qu'en passant par un canal d'or.

RÉSOLUTIONS.

1. L'incompréhensibilité des mystères de la religion ne m'étonnera pas plus que l'incompréhensibilité des mystères que je suis forcé de

reconnoître dans la nature ! Dieu doit être plus incompréhensible dans son essence que dans ses œuvres extérieures. — 2. Je m'humilierai de ce que je suis si peu saint dans une religion si sainte en elle-même, et si capable de sanctifier ceux qui la professent. — O mon Dieu ! faites-moi la grace d'être désormais exact à remplir tous les devoirs que m'impose la religion de Jésus-Christ.

CHAPITRE CXX.

La religion chrétienne est divine dans son auteur ; elle est donc véritable.

I. Je suis plus assuré que Jésus-Christ fils de Dieu, l'auteur de la religion chrétienne, a été sur la terre, que je ne suis assuré qu'il y a eu un Alexandre.

Je crois qu'il y eu un Alexandre, parce que les historiens le disent : pourquoi ne croirais-je pas qu'il y a eu un Jésus-Christ, puisque tant d'historiens et d'autres savans l'assurent? Les auteurs qui ont écrit la vie des héros et des Césars, étaient quelquefois des hommes vicieux et intéressés, des auteurs en petit nombre, qui souvent ont rapporté ce qu'ils n'ont point vu, ou qui ont été contredits; et cependant on les croit. Mais ceux qui ont parlé de Jésus-Christ, et qui ont écrit sa vie, étaient en grand nombre. C'étaient des hommes irréprochables, d'une vie sainte, qui ont rapporté ce qu'ils ont vu, qui l'ont écrit publiquement, qui l'ont annoncé, sans que personne ait osé s'inscrire en faux contre leur témoignage, et qui ont souffert la mort pour le soutenir : pourquoi ne les croirait-on pas?

D'ailleurs, les livres des prophètes, livres qui sont encore sans altération, qui sont conservés depuis trois ou quatre mille ans avec un respect infini par les Juifs nos plus grands ennemis; ces livres, dis-je, ont annoncé Jésus-Christ, les uns plus de mille ans, les autres près de deux mille ans avant qu'il vînt au monde. Ces prophètes ont prédit l'incarnation du fils de Dieu dans le sein d'une vierge, le temps de sa venue, le lieu de sa naissance, les circonstances de sa vie et de sa mort, ses prodiges, sa résurrection, son sacrifice, sa religion. Tout est arrivé comme ils l'ont prédit : je dois donc le croire.

II. Jésus-Christ a fait connaître lui-même sa divinité par la sainteté de sa vie, par la profondeur de sa doctrine, par ses prodiges. Il a dit qu'il était Dieu ; et, pour le prouver, il a fait des miracles à sa naissance et pendant sa vie ; il en a fait à sa mort et après sa mort. Ces miracles ont été opérés devant un peuple entier, publiés par ceux qui en ont été les témoins, sans que personne s'inscrivît en faux. Ils ont été attestés devant les synagogues et les tyrans, avoués et reconnus par les Juifs, par les païens et par les ennemis de J.-C., qui en ont inséré les procès-verbaux jusque dans les archives et les registres de l'empire : c'est donc s'aveugler que de douter si Jésus-Christ est Dieu. Il a prêché une religion toute divine par les grands mystères qu'elle propose ; une religion toute sainte par la pureté de ses maximes ; une religion si parfaite, qu'elle est la seule qui soit digne de Dieu, et qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer, quand on la connaît.

Pour l'établir, il choisit douze artisans, pauvres, ignorans, mais il les remplit de tant de lumières et de force, qu'ils l'établissent par toute la terre en peu de temps. Des ouvriers si faibles pour un ouvrage si grand, des moyens si peu propres à le faire réussir, font voir que c'était Dieu qui parlait par leur bouche, et qu'il n'avait choisi de si faibles instrumens pour un si grand dessein, que pour confondre l'orgueil du monde, comme on le verra dans le chapitre suivant.

RÉSOLUTIONS.

1. Persuadé que Jesus-Christ a prouvé sa divinité de la manière la plus convaincante et le plus à la portée de tous les esprits, je lui rendrai les hommages d'adoration, de reconnaissance et d'amour que je lui dois. — 2. Et j'éviterai tout ce qui pourrait affaiblir en moi l'attachement que j'ai à la religion sainte qu'il a établie. — O Jésus ! je vous adore, je vous aime, et je mets en vous toute ma confiance.

CHAPITRE CXXI.

La religion chrétienne est divine dans son établissement : elle est donc la vraie religion.

I. Quelle différence entre l'établissement des autres religions, et l'établissement de la religion chrétienne !

Les religions païennes se sont établies par la superstition et par la corruption du cœur. La religion de Mahomet, religion toute charnelle, s'est établie par la force des armes et par l'imposture. Les autres fausses religions se sont établies en donnant toute liberté, et secouant le joug de la subordination. Qu'y a-t-il en tout cela qui ne soit humain? et doit-on s'étonner si tant de sectes, favorables aux passions, ont fait de si grands progrès?

Mais que la religion de Jésus-Christ, si contraire aux passions de l'homme, si au-dessus des forces de la nature et de l'esprit humain, se soit promptement établie par douze pauvres ignorans, malgré tous les efforts des savans et des puissances de la terre, voilà ce qui est divin.

En effet, à peine saint Pierre eut-il annoncé la religion chrétienne devant une assemblée de personnes de toutes les nations, que plusieurs mille crurent en Jésus-Christ. Le bruit de cette religion se répandit aussitôt; les synagogues et les sénats, les académies et les docteurs, les pontifes et les rois se déchaînent pour la détruire. Saint Pierre va dans Rome, la plus savante ville du monde, capitale de l'univers; il prêche devant Néron, le plus fier des tyrans; ce prince fait défense, sous peine de mort, d'écouter cet étranger. Malgré ces défenses, Pierrre fait adorer Jésus-Christ jusque dans la cour de ce prince.

Les autres apôtres l'annoncent dans les autres provinces de l'univers. On les menace de mort : *Nous sommes prêts*, disent-ils, *à tout souffrir; vous ne nous empêcherez pas de publier ce que nous avons vu, ce que Dieu nous met en bouche.* On les enchaîne, on les condamne au fouet, à la torture, à la roue, on les crucifie; on les plonge dans des huiles bouillantes; on les déchire; on les perce de lances; on les écorche vifs : voilà toute la récompense qu'ils attendaient en ce monde.

Mais à peine furent-ils morts, que leur sang fut comme une semence qui fit germer, par toute la terre, des milliers de chrétiens. Malgré la fureur des tyrans qui, pendant plus de trois cents ans, firent, dans toutes les provinces, massacrer les chrétiens, pour détruire

le christianisme, on vit une foule de savans se déclarer pour Jésus-Christ, soutenir, au prix de leur sang, que la doctrine des apôtres était véritable et divine. On vit les empereurs, les rois, les sénateurs, les pontifes, les dames, les grands seigneurs, les royaumes et les empires, adorer Jésus crucifié, et croire les plus impénétrables mystères de sa religion.

Or, comment s'est pu faire un changement si prompt, si universel? Si c'est par un miracle, il faut donc que cette religion vienne de Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu qui opère des miracles. Si c'est sans miracle, *voilà*, dit saint Augustin, *le plus grand des miracles, que tout l'univers ait cru sans miracle, sur la parole de douze ignorans, des choses si difficiles et incroyables.*

II. Après tout ce que nous avons dit, si l'on examine la chose de bonne foi, on verra clairement que, de toutes les religions, la seule religion chrétienne a un caractère de divinité; par conséquent, qu'elle est la véritable, la seule où l'on puisse se sauver. Si elle était fausse, Dieu même nous tromperait, ce qui ne se peut.

Je ne risque donc rien de croire cette religion; je risque tout en ne la croyant pas: mais tout me persuade que je la dois croire. Personne ne s'est avisé de composer des livres pour me persuader qu'il y a eu un empereur Auguste et une ville d'Alexandrie; personne n'est mort pour me le faire croire; cependant je le crois; mais pour me faire croire Jésus-Christ et me persuader sa religion, les plus savans hommes ont composé des volumes entiers, et des millions de martyrs ont souffert la mort; pourquoi donc ne la croirais-je pas?

Il faut être aveugle pour douter d'une religion que Dieu a autorisée par tant de prophéties et de prodiges; que tant de personnes illustres ont signée de leur sang, que tant de profonds génies ont soutenue; que tant de princes et de grands hommes ont embrassée, que tant de nations, de conquérans ont défendue au prix de leur vie.

Les preuves de la religion chrétienne sont si claires, qu'on peut dire, en un sens, qu'elles le sont trop, et que Dieu est allé jusqu'à l'excès pour la faire connaître: *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Mais ces preuves sont toujours obscures à ceux qui ne jugent des

choses de Dieu que selon leurs passions, et par les impressions des sens. L'homme animal et sensuel, dit l'Ecriture, ne conçoit point ce qui est de l'esprit de Dieu ; ce qu'on lui en dit lui paraît une folie ; il n'y peut rien comprendre : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei : stultitia enim est illi, et non potest intelligere.* 1 Cor. 2.

RÉSOLUTIONS.

1. Persuadé que la religion catholique est divine dans son auteur, dans son établissement, dans sa doctrine, son ministère et ses sacremens, je ne me laisserai jamais entraîner à aucun doute contre elle. — 2. Et j'aurai en horreur tout ce que disent les impies et les hérétiques pour l'avilir et la détruire. — Mon Dieu, augmentez en moi la foi.

CHAPITRE CXXII.

Préventions mal fondées des incrédules.

I. La religion chrétienne n'a point d'adversaires que les ennemis de la vertu. Les plus incrédules ne laissent pas de l'estimer ; ils l'embrasseraient, si elle ne condamnait pas leurs désordres. Mais s'ils ne peuvent s'empêcher d'estimer ceux qui vivent en vrais chrétiens, pourquoi ne croient-ils pas comme eux? Si c'est une folie de condamner la vie sainte d'un chrétien, ce n'est pas une moindre folie de condamner ce qu'il croit.

Dire que les maximes du christianisme sont affreuses, que ses mystères ne sont que des obscurités incroyables, un vrai chrétien qui sait sa religion, est persuadé du contraire. Il vous dira que ces obscurités prétendues portent de grandes lumières dans son esprit ; que ces mystères, loin d'être incroyables, ont été crus dans tout l'univers par les plus grands génies ; qu'on les a crus dans le temps même que les tyrans défendaient, sous peine de mort, de les croire. Il vous dira que plus il croit ces mystères, plus ils lui paraissent vrais ; que plus il les croit, plus il voit qu'il les faut croire, et qu'il est prêt à en soutenir la vérité au prix de son sang. Il vous dira enfin que la vie d'un vrai chrétien, loin d'être dure et affreuse, est au contraire douce et tranquille, et qu'il ne voudrait pas, pour

toute chose au monde, vivre autrement. Voilà ce que les incrédules devraient éprouver, et sur quoi ils devraient s'instruire.

II. Pour m'instruire, dit l'incrédule, suis-je obligé de me fier aux prêtres, aux docteurs? dois-je les croire, parce que c'est leur profession d'enseigner et de prêcher? Et moi, lui répondrais-je, pour apprendre la géométrie, suis-je obligé de m'en fier à un maître, parce que c'est sa profession de l'enseigner? suis-je obligé, sur mer, à m'en fier à mon pilote, parce que c'est son métier de conduire les vaisseaux? Dans un procès, suis-je obligé de m'en fier aux plus habiles avocats, parce que c'est leur profession de donner des avis? Voilà, direz-vous, un raisonnement insensé. Or, les incrédules raisonnent encore plus mal, parce que la religion, où il s'agit de tout pour l'éternité, les touche de plus près que les affaires du monde, où il s'agit de peu de chose.

A qui est-ce d'enseigner la religion? A qui doit-on s'en fier, si ce n'est à ceux qui sont destinés à en instruire? A qui est-ce d'enseigner la jurisprudence et les règles de la guerre, si ce n'est à ceux qui sont préposés pour enseigner les lois et le code militaire? S'il n'est pas permis à tout le monde d'enseigner les lois humaines, faut-il moins de précautions et de subordination pour enseigner la loi de Dieu?

Il faut que les incrédules soient étrangement prévenus, pour combattre la religion par des raisons si frivoles. La religion ne serait plus qu'une pure illusion, si chacun était en droit de l'entendre à sa façon, et selon les rêveries de son esprit; elle ne serait plus l'ouvrage de Dieu, s'il n'avait pas établi des ministres pour l'enseigner aux hommes.

Deux libertins s'entretenant sur la religion, après plusieurs contes ridicules, un d'eux dit à l'autre : *Pour le coup, c'en est trop; à quoi tendent toutes nos sottes raisons? Nous serions plus chrétiens, si nous étions moins libertins.*

Quand les incrédules nous auront fait voir parmi eux des personnes aussi saintes qu'il y en a parmi nous; quand leurs auteurs auront composé les livres aussi so-

lides que les livres d'un saint Basile, d'un saint Chrysostôme, d'un saint Augustin, et de tant d'illustres docteurs, ils auront alors quelque droit de se faire écouter. Il est glorieux à la religion chrétienne de n'avoir pour ennemis que des sophistes et des gens vicieux.

III. Mais, dit l'incrédule, à quoi sert de croire la religion chrétienne, puisque j'en vois qui la croient et qui vivent en libertins? A cela on répond : 1. que si l'exemple des chrétiens qui vivent mal est pour l'incrédule un sujet de raillerie, l'exemple des gens de bien qui professent la religion chrétienne, est pour lui un grand sujet de confusion. 2. Il y a bien de la différence entre un libertin et un incrédule. Tout incrédule est libertin dans son esprit ou dans ses mœurs; mais tout libertin n'est pas incrédule. L'incrédule n'a pas la foi, et sans la foi, comment peut-il s'approcher de Dieu? Un libertin, au contraire, qui croit la religion, a encore la foi : que si le libertinage l'aveugle jusqu'à douter et à perdre la foi, ce serait alors la consommation de son malheur en cette vie.

Si j'avais la foi, dit l'incrédule, je croirais tout ce qu'enseigne la religion. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas comme tant de gens qui ont un esprit supérieur au vôtre, et qui soumettent leurs lumières à la religion? La foi est un don de Dieu, et Dieu ne la refuse pas à ceux qui la lui demandent avec sincérité; mais, pour l'obtenir réglez vos passions. Vous ne verrez jamais, tandis que vous aurez le voile sur les yeux. Otez ce bandeau de chair, l'orgueil et les vices, qui sont comme un voile épais qui vous empêche de voir la sainteté et les beautés de la religion chrétienne, et vous comprendrez qu'il n'y a rien de plus raisonnable que de croire ce qu'elle enseigne, et rien de plus consolant que de vivre en chrétien.

RÉSOLUTIONS.

1. Je ne lirai jamais les écrits des impies, ni ceux des hérétiques contre la religion catholique. — 2. Je fuirai avec un égal soin leurs conversations et leurs disputes sur ce grand objet. — Mon Dieu, convertissez les blasphémateurs, les impies, et tous ceux qui sont dans les ténèbres de l'erreur.

CHAPITRE CXXIII.

De la Foi ; ses motifs et sa règle.

I. Notre bonheur sur la terre n'est pas d'être riches ou savans ; autrement les hérétiques et les infidèles qui ont autant d'esprit et de biens que les autres seraient aussi heureux que nous. Mais notre bonheur, c'est d'être chrétiens et en voie du salut. Or, c'est la foi qui fait le chrétien ; elle est le commencement du salut, *le soutien de nos espérances ;* par elle *on s'approche de Dieu ;* sans elle *on ne peut lui plaire,* ni être sauvé.

Saint Paul l'appelle *un don de Dieu*, parce qu'on ne l'acquiert pas par la science et par le raisonnement. Elle est une lumière, parce qu'elle nous montre ce que nous devons croire. Elle est surnaturelle, parce que les connaissances que la foi nous donne ne sont point comme les connaissances acquises par l'étude. Elle est surnaturelle dans son principe, parce que nous l'avons par la grâce de Jésus-Christ. Elle est surnaturelle dans son objet, parce que les vérités qu'elle découvre sont au-dessus de notre intelligence. Elle est surnaturelle dans son motif, parce qu'elle nous fait croire sur l'autorité et la révélation de Dieu.

Si je crois, parce que je vois une chose, parce que je la comprends, ou si je crois précisément sur la parole d'un homme, je n'ai pas encore la foi, parce que je n'ai qu'un motif naturel et humain ; mais si je crois parce que Dieu l'a dit, et parce qu'il nous parle, alors j'ai la foi.

Or, je suis assuré que Dieu me parle lorsque j'écoute l'Eglise, c'est-à-dire les premiers pasteurs qu'il a établis pour enseigner et parler de sa part. *Allez*, dit Jésus-Christ, *enseignez toutes les nations. Celui qui vous écoute m'écoute.* Ce ne sont donc pas précisément les savans que Dieu me commande d'écouter pour déterminer ma foi, mais il me commande d'écouter l'Eglise. Je puis me tromper en écoutant les savans? mais je ne puis me tromper ni être trompé lorsque j'écoute l'Eglise, parce que Jésus-Christ a promis d'être avec

elle *jusqu'à la consommation des siècles.* C'est pourquoi saint Paul a dit qu'*elle est la colonne et l'appui de la vérité.* 1. Tim. 3.

II. Ce n'est donc pas une raison de douter d'une vérité, parce qu'on ne la comprend pas. C'est assez pour nous de savoir que c'est la doctrine de l'Eglise. Une vérité ne serait plus un mystère de foi, si nous la comprenions. Saint Paul ne dit-il pas que la foi nous propose ce que nous ne voyons pas : *Argumentum non apparentium?* Heb. 11. qu'elle est un chemin ténébreux dans lequel Abraham marcha, sans savoir où il allait : *Nesciens quò iret.* Il n'y aurait plus de mérite dans la foi, dit S. Grégoire, si l'on en découvrait les mystères par la raison humaine.

Dieu est incompréhensible dans ce qu'il est et dans ce qu'il a fait, toujours adorable dans les plus petites choses, comme dans les plus grands mystères. S'il nous oblige à croire, par exemple, qu'il y a une vertu divine et surnaturelle dans les sacremens, c'est pour humilier l'orgueil de notre esprit, et pour nous faire connaître sa bonté toute-puissante, qui, pour s'accommoder à notre faiblesse, cache ses grandeurs et sa sagesse, en opérant des effets si admirables par de si faibles élémens.

Les mystères de la religion sont des abîmes qui absordent ceux qui ont la témérité de s'y précipiter. *Gardez-vous*, dit le Saint-Esprit, *d'examiner ce qui est au-dessus de vous. Au lieu de pénétrer les œuvres de Dieu, songez à faire ce qu'il vous commande. Pourquoi voir ce qu'il a voulu vous cach r?... Combien de choses sont sous vos yeux que vous ne comprenez pas!* Eccl. 3. Comment donc comprendriez-vous les mystères de Dieu?

Quoique les mystères de la foi soient au-dessus de notre raison, ils ne sont cependant pas contraires à la la raison. Loin de là ; plus on les croit, plus ils éclairent, plus ils perfectionnent la raison ; mais *il est contre la raison*, dit saint Bernard, *de vouloir comprendre ce qui surpasse notre raison.*

III. C'est aux premiers pasteurs, le souverain pontife et les évêques, d'examiner ce qu'il convient de proposer aux fidèles, pour fixer et régler leur croyance,

parce qu'ils sont établis de Dieu pour être juges dans la foi, et pour la faire enseigner. Quant à nous, disons comme les premiers chrétiens : *Tout ce que nous savons, c'est d'écouter l'Eglise, de croire et de mourir même pour la foi; mais nous n'en savons pas disputer*. C'est en s'écartant de cette règle que tant d'hérétiques *ont fait naufrage dans la foi;* que tant de savans se sont perdus; que tant d'esprits présomptueux, se croyant capables de discerner les vérités de la foi, ont préféré leur jugement et les sentimens de leur secte au jugement des premiers pasteurs de l'Eglise, et croyant suivre leur conscience, ou plutôt leur esprit particulier, *sont* enfin *tombés dans le précipice qu'ils se sont eux-mêmes creusé.*

Saint Paul l'a prédit, saint Augustin l'a vu dans les Manichéens, tous les siècles l'ont vu dans tant de faux docteurs, qui, sous une vertu trompeuse, parlant sans cesse de vérité, de charité, de réforme, empruntant le langage des livres saints, séduisent les âmes, surtout les femmes, qui naturellement curieuses et vaines, aiment à se distinguer.

Ne nous en étonnons pas. La foi a toujours été attaquée, toujours elle le sera; tantôt par les puissances et par les libertins, tantôt par des livres artificieux et par des séducteurs hypocrites. Ne nous étonnons pas, de même, de voir de si grands génies donner dans le piège et tomber dans l'erreur : ordinairement plus orgueilleux, ils en sont plus obstinés. Il n'y a que les grands hommes, dit saint Augustin, qui fassent les hérésies : *Non faciunt hæreses nisi magni homines*. Et voilà ce qui trompe les peuples.

Arius, Nestorius, Pélage, le moine Eutychès, et les autres hérétiques, qui passaient pour des gens de bien, étaient de grands hommes et des gens d'esprit. Il fallait, en effet, qu'ils eussent beaucoup d'esprit, pour mettre dans leur parti des magistrats, des empereurs, et même des évêques. Il fallait que Luther et Calvin eussent beaucoup d'esprit, pour entraîner dans l'erreur tant de princes, de grands seigneurs et de peuples, en leur persuadant que leur doctrine était celle de l'Ecriture et des saints Pères. Ce que l'on a vu dans les siècles passés, on le voit aujourd'hui et on le verra

toujours. Car *il faut*, dit saint Paul, *qu'il y ait des hérésies pour éprouver et manifester les fidèles*. Malheur à ceux qui en sont les auteurs et à ceux qui en sont les victimes!

Il faut toujours en revenir à ce point, que ce n'est pas aux savans ni aux grands génies de fixer la croyance des fidèles, mais à ceux à qui Jésus-Christ a donné l'autorité, aux premiers pasteurs de son Eglise. Si ceux qui combattent ses dogmes et ses décisions, sont gens d'esprit, le démon a encore plus d'esprit qu'eux; il n'en est pas moins démon, c'est-à-dire un mauvais esprit, un orgueilleux rebelle.

La chute de Tertullien est ici un exemple mémorable de l'égarement de l'esprit humain. Ce grand homme avait été l'oracle de son siècle par sa science, l'édification des fidèles par sa vie sainte; mais, ébloui par ses lumières, il n'écoute plus l'Eglise. L'Eglise lui parle, il ne peut se persuader que c'est l'Eglise qui lui parle: il s'obstine dans son erreur, et tombe enfin lui-même dons le piége qu'il avait fait éviter à tant d'autres. Que penser de lui? Hélas! tout ce que je puis en juger, dit saint Jérôme, c'est que Tertullien *n'est plus un homme de l'Eglise*. Il aurait mieux valu pour lui avoir été un humble disciple, que d'avoir été un savant maître.

Dès qu'on a fait une fausse démarche en matière de doctrine, qu'on s'est attaché à un parti, il est difficile d'en revenir. L'aveuglement va si loin, qu'on regarde les censures de l'Eglise comme des persécutions, et qu'on se compare aux Athanase, aux Chrysostôme, qui furent persécutés pour la cause de Dieu. Un simple fidèle, qui, avec une foi soumise, croit ce que l'Eglise lui propose, est bien au-dessus de tous ces superbes raisonneurs.

Oh! que le don de la foi est précieux! Pouvons-nous assez remercier Jésus-Christ *de nous avoir appelés à son admirable lumière*, préférablement à tant d'autres *qui sont dans les ombres de la mort?* Si nous sommes tentés sur la foi, captivons notre esprit, et disons à ce Dieu sauveur: *Je crois, Seigneur, de tout mon cœur.*

RÉSOLUTIONS.

1. J'obéirai constamment à l'Eglise dans tout ce qui regarde immédiatement le salut — 2. Et je recevrai ses décisions en matière de foi, comme si Dieu me parlait lui-même par son organe. — Mon Dieu, donnez-moi la docilité d'un enfant envers l'Eglise que vous m'avez donnée pour mère.

CHAPITRE CXXIV.

La véritable Foi est dans l'Eglise romaine.

I. Depuis l'établissement de l'Eglise, il y a eu plus de deux cents sectes hérétiques. De toutes ces sectes, il n'y en a pas une qui ne se soit vantée d'avoir la vraie foi, la vraie parole de Dieu, et d'être la véritable Eglise. Jusqu'à la fin des siècles, il y en aura toujours de nouvelles, qui tiendront hardiment le même langage.

Il est clair qu'elles ne peuvent être toutes la véritable Eglise, parce que, selon saint Paul, *la foi est une.* Comme il n'y a qu'une vérité, qu'un Dieu, qu'un Jésus-Christ, il n'y a aussi qu'une véritable Eglise.

II. Mais parmi tant d'églises qui se disent la véritable, comment connaîtrons-nous celle qui l'est en effet? Il n'y a qu'à voir celle que Jésus-Christ a établie, celle qui a toujours duré, qui n'est sortie d'aucune église, et de laquelle les autres sont sorties; celle qui a toujours condamné les erreurs, et contre laquelle toutes les hérésies se sont déchaînées; celle qui a reçu les clefs du ciel, le pouvoir de lier ou délier les consciences, de faire des miracles, et de chasser les démons; celle enfin qui, selon le commandement de Jésus-Christ, a toujours annoncé l'Evangile par toute la terre: *Docet omnes gentes.* Matth. 28.

Il est aisé de voir que tous ces caractères ne conviennent qu'à l'Eglise romaine. Elle a toujours subsisté, et remonte, par la succession de ses pontifes, jusqu'aux apôtres, jusqu'à Jésus-Christ; elle n'est sortie d'aucune autre église, et toutes les autres sont sorties de son sein. Les hérésies se sont toujours élevés contre elle, et, toujours inébranlable, elle les a foudroyées. Les sectes séparées de cette Eglise souffrent mutuel-

lement leurs erreurs, se prêtent la main et s'unissent pour la combattre ; mais l'Eglise romaine ne s'est jamais unie, et n'a jamais fait société avec aucune secte erronée, parce que la véritable Eglise, étant *la colonne de vérité*, est toujours ennemie de l'erreur.

Lorsque l'empereur Tibère proposa au sénat de placer Jésus-Christ au nombre des dieux de l'empire, le sénat s'y opposa. C'est que Jésus-Christ lui-même ne voulut pas permettre que son culte fût confondu avec le culte des faux dieux, comme il n'a jamais permis que son Eglise s'unît de croyance avec les sectaires, ni que sa doctrine fût confondue avec leurs dogmes. C'est pour cela que l'Eglise romaine ne peut souffrir ni altération, ni partage, ni mélange dans sa morale et dans sa foi. Ce n'est pas tout.

La véritable Eglise n'a point de bornes dans son étendue ; elle doit, selon le précepte du Sauveur, *prêcher l'Evangile à toute créature*. Les hérétiques le font-ils? Et quand ils le voudraient, l'oseraient-ils, le pourraient-ils? Qui est-ce qui leur en donnerait la mission et l'autorité : *Quomodò prædicabunt nisi mittantur? Voyons*, disait saint Augustin, *quelle est la véritable Eglise? Croirons-nous que c'est une poignée de gens qui suivent les opinions d'un homme, ou d'une secte confinée dans un coin du monde? Demandons-le à Jésus-Christ, qui nous dit que son Evangile sera annoncé par toute la terre.* Or, par qui sera-t-il annoncé, si ce n'est par son. Eglise? N'est-ce pas ce que fait l'Eglise romaine?

Sa foi, du temps de saint Paul, était déjà prêchée par tout l'univers : *Fides vestra annuntiatur in universo mundo.* Rom. 8. Depuis ce temps, cette Eglise n'a-t-elle pas toujours fait prêcher l'Evangile dans toute la terre habitable? N'est-ce pas pour cela qu'elle est honorée du nom de *catholique?* nom glorieux, que les hérétiques voudraient, mais qu'ils n'ont jamais osé s'attribuer : *Car si un étranger*, dit saint Augustin, *demande où s'assemblent les catholiques, il n'y a aucun hérétique qui ose montrer son église ou sa maison.*

III. Si les novateurs disent, comme ils l'ont dit dans tous les siècles, que l'Eglise romaine n'est plus ce qu'elle a été, et qu'elle est tombée, saint Augustin

leur répond : *O impudence insupportable! Quoi, cette Eglise sainte n'est plus! C'est bien vous, malheureux, qui n'êtes plus, depuis que vous n'êtes plus au nombre de ses enfans. Cette Eglise subsistera sans vous; mais vous ne pouvez vous éloigner d'elle sans vous perdre. Comment serait-elle tombée, puisque Jésus-Christ a promis d'être avec elle jusqu'à la fin du monde? Vraiment, c'est bien à la secte d'un homme que le Sauveur a dit : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles!*

L'Eglise romaine est aujourd'hui dans sa foi ce qu'elle a toujours été. Ses rits et sa discipline ont pu changer; mais sa doctrine et sa morale sont invariables, parce qu'étant fondée par Jésus-Christ, sa foi est indéfectible. Jésus-Christ a été avec cette Eglise dès le commencement, il sera aussi avec elle, selon sa promesse, jusqu'à la fin.

Elle prend son nom de l'église particulière de Rome, dont saint Irénée, le fléau des hérétiques, a dit, il y a plus de 1500 ans, qu'*elle est la mère et la maîtresse de toutes les autres églises. La mère*, parce que tous les fidèles sont ses enfans, que le chef visible de cette Eglise est le père commun de tous les chrétiens, et que la plupart des églises particulières lui doivent les apôtres qui les ont formées. Elle en est *la maîtresse*, parce qu'elle les enseigne toutes, et que toutes les autres églises particulières ont puisé dans sa foi la même doctrine que la sienne. Par quels droits les hérétiques se sont-ils soustraits à son autorité et à sa doctrine? Est-ce par l'esprit de Dieu que les enfans se révoltent contre leur *mère*, et que des disciples entreprennent d'enseigner leur *maîtresse*?

RÉSOLUTIONS.

1 Puisque, d'après des preuves si manifestes, la véritable Eglise est l'Eglise catholique, apostolique et romaine, je m'attacherai invinciblement à elle. — 2. Et puisque l'Eglise romaine est la mère et la maîtresse de toutes les églises particulières qui forment avec elle le sacré bercail de Jésus-Christ, c'est elle que je consulterai et que j'écouterai spécialement, s'il s'élève, de mon tems, quelque nouvelle hérésie, ou quelque nouveau schisme. — Soyez mille fois béni et remercié, ô mon Dieu! de la grâce que vous m'avez faite de naître dans le sein de la seule véritable Eglise.

CHAPITRE CXXV.

Réflexions sur l'établissement de l'Eglise.

I. Quand on considère l'établissement, les progrès et la durée de l'Eglise romaine, quand on voit saint Pierre, homme inconnu et étranger, qui, en présence d'un tyran, le plus puissant ennemi du christianisme, vient poser le premier siége de l'Eglise dans Rome, capitale du plus redoutable empire du monde; quand on voit les empereurs païens se déchaîner pendant plus de 300 ans, contre cette Eglise, avec des efforts capables de détruire les plus puissantes monarchies; quand on voit tout l'empire romain, qui, jusqu'alors, avait donné tant de marques de clémence et de modération, même envers ses ennemis, qui, tout-à-coup, change de caractère et de génie, et passant toutes les bornes de l'humanité naturelle, s'acharne avec fureur, pendant tant de siècles, à massacrer les enfans de l'Eglise, ses plus fidèles sujets, sans épargner même les papes, ses pontifes, qui, au nombre de trente-trois, ont souffert successivement le martyre pour sa défense, sans que tout cela ait pu l'empêcher de s'étendre promptement et de se perpétuer: quand on voit, d'un autre côté, que cette Eglise a été, depuis son établissement, attaquée par une foule de sectaires et d'hérétiques; qu'elle a vu, dans son sein, des scandales énormes, des schismes, des désordres crians; que, malgré tout cela, elle a toujours conservé la même foi et le culte de Dieu dans toute sa pureté, que reste-t-il à dire, si ce n'est qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse en être l'auteur; qu'elle est un miracle toujours subsistant, que Dieu seul, qui l'a établie, la soutient contre la puissance et la malice des hommes? *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris*. Ps. 117.

II. Jésus-Christ la soutient par son assistance et par l'autorité qu'il lui a donnée. Avec cette assistance et cette autorité souveraine, l'Eglise conserve toujours l'unité dans ses membres, la vérité dans ses dogmes, la perpétuité dans sa durée.

1. *L'unité.* Un royaume divisé, sans union et sans subordination, ne peut subsister. Voilà où en sont les hérétiques ; ils n'ont point *l'unité.* Toujours divisés et flottans dans leur croyance, ils n'ont ni église mère, ni chef légitime pour les réunir et les fixer ; semblables à un vaisseau sans pilote, qui vogue au gré des vents, à une famille sans chef, à une armée sans commandant, où tout est sans subordination et sans ordre.

Il n'en est pas de même parmi nous. Nous reconnaissons et nous adorons Jésus-Christ comme chef invisible de son Eglise : mais cette Eglise étant visible, il faut aussi qu'elle ait un chef visible qui la gouverne et qui la réunisse, afin qu'elle ne soit qu'*un seul troupeau sous un commun pasteur, pasteur des pasteurs mêmes.*

Jésus-Christ, disant à saint Pierre : *Pais mes agneaux et mes brebis, affermis tes frères*, a établi ce chef visible comme son vicaire sur terre, en la personne de Pierre et de tous les papes ses successeurs ; de telle sorte que tous les fidèles et tous les évêques unis à ce chef, ne font qu'un même troupeau, et que toutes les églises particulières de l'univers, unies à cette Eglise mère, ne sont qu'une et même Eglise de Jésus-Christ. Celles qui s'en séparent ne sont plus que des sectes errantes, et ne sont plus de l'Eglise de Dieu.

2. *La vérité.* L'Eglise seule a l'autorité d'enseigner les vérités du salut à toute nation ; elle est la colonne de la vérité, parce que la vraie foi, la foi de saint Pierre, n'y manquera jamais ; elle sera toujours dans son siège, et toujours elle éclairera l'univers. Ces évêques établis par le Saint-Esprit pour la gouverner, étant unis à ce siège apostolique, n'enseigneront jamais l'erreur. Quelques évêques peuvent tomber dans l'erreur ; mais le corps des évêques, uni au chef de l'Eglise, ne peut errer. Jésus-Christ a promis d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles.

3. *La perpétuité* de l'Eglise est une suite des promesses du Sauveur : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Matth. 16. Trois portes de l'enfer se sont ouvertes contre cette Eglise : les persécutions, les hérésies, le libertinage. On a voulu l'opprimer, on a

méprisé ses pasteurs, contredit sa doctrine et sa morale. Mais cette Église, fondée par Jésus-Christ sur la foi de saint Pierre, est inébranlable. Ses ennemis se sont toujours élevés contre cette foi apostolique, et toujours ils l'attaqueront; mais ils ne la renverseront pas, parce que Jésus-Christ a prié pour que la foi ne défaillît jamais.

De ces principes tirons trois conséquences.

Première conséquence. L'Eglise romaine étant l'ouvrage de Dieu, concluons que tout ce qu'elle commande est saint; que tout ce qu'elle fait est respectable; que tout ce qu'elle approuve est bon; que tout ce qu'elle réprouve est mauvais ou dangereux. Si elle est obligée de tolérer des abus dans son sein, elle en gémit et les condamne; gémissons-en avec elle.

Concluons de là que se moquer de son culte, de ses pratiques, tourner en raillerie les indulgences, les dispenses, les censures, se soustraire à ses lois, à ses décisions, à sa doctrine, c'est être ignorant, ou impie, ou hérétique. *Quiconque n'écoutera pas l'Eglise*, dit Jésus-Christ, *regardez-le comme un païen et un publicain.*

Seconde conséquence. Lorsque nous sommes unis de cœur et d'esprit aux évêques, unis eux-mêmes au saint Siege, à la chaire de saint Pierre, nous avons la consolation de savoir que nous sommes enfans de la véritable Eglise, et que nous avons la vraie foi. Laissons-là les branches mortes qui s'en séparent; attachons-nous au tronc, au gros de l'arbre qui ne peut tomber. *Je ne connais*, dit saint Jérôme, *ni évêque Paulin, ni Vital, ni Mélèce; je m'unis à la chaire de saint Pierre.*

Troisième conséquence. Rendons grâce au Tout-Puissant de nous avoir fait naître dans le sein d'une Eglise que les plus grands rois du monde se font gloire de regarder comme leur mère. Déplorons le sort infortuné de ceux qui en sont séparés, et ne soyons pas si malheureux, que de déshonorer cette Église sainte par une vie criminelle.

RÉSOLUTIONS.

1. Non, rien ne sera capable de troubler la certitude que j'ai d'être dans le bercail de mon Sauveur, tant que je serai soumis dans l'ordre

du salut aux premiers pasteurs eux-mêmes unis à leur chef le souverain pontife. — 2. Et j'éviterai, avec tout le soin dont je serai capable, tout ce qui pourrait me détourner de cette sainte soumission. — Mon Dieu, faites-moi la grâce d'être jusqu'au dernier soupir de ma vie un enfant docile de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

CHAPITRE CXXVI.

Quelle différence il y a entre les catholiques et les hérétiques.

I. Les catholiques sont assurés d'être dans l'Eglise de Jésus-Christ, parce que l'Eglise catholique peut remonter de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, par la succession de ses pasteurs. Les hérétiques n'ont point ce privilége. Avant Luther, Zuingle et Calvin, il n'y avait ni luthériens, ni zuingliens, ni calvinistes. Leur Eglise, de même que celle de tous les autres sectaires, étant nouvelle, n'est donc pas l'Eglise de Jésus-Christ.

II. L'Eglise catholique a un chef visible établi par Jésus-Christ dans saint Pierre. L'église des hérétiques n'a point de chef visible ; séparée de la chaire de saint Pierre, elle ne peut donc être l'Eglise de Jésus-Christ.

Si, par dérision, ils nous appellent *papistes*, et notre sainte religion le *papisme*, c'est ce qui fait notre gloire et leur confusion. Peuvent-ils ignorer que Jésus-Christ a donné un chef visible, un pape, un souverain pontife à son Eglise, en disant à Pierre, *qu'il fonderait sur lui son Eglise, qu'il lui donnerait les clefs du royaume des cieux ; que c'était à lui de paître ses agneaux et ses brebis, d'affermir ses frères ; que sa foi ne manquerait jamais*. Matth, 16. Joan. 21. Luc. 22. Il nous est glorieux d'être soumis à celui que Jésus-Christ a établi pour être notre premier pasteur, notre premier docteur et son vicaire sur la terre. Les hérétiques sont bien aveugles de s'élever contre une autorité que Jésus-Christ a lui-même établie.

III. Saint Paul, au vingtième chapitre des Actes, dit que *le Saint-Esprit a établi les évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu*. Les catholiques ont toujours été soumis au corps épiscopal, toujours gouvernés par les évêques unis en communion au souverain pontife. Les

hérétiques, au contraire, sont ennemis de l'épiscopat, et ne sont point gouvernés par les évêques ni par le souverain pontife. Si quelques-uns de leurs pasteurs ont retenu le nom d'évêques, ils ne sont point unis au chef de l'Eglise; ils ne sont donc pas de *l'Eglise de Dieu*.

IV. La foi de l'Eglise catholique est la même partout; ses cérémonies, son gouvernement peuvent varier, mais il n'y a jamais ni variation ni changement dans sa foi. La croyance des hérétiques n'est point la même partout; elle change selon les différens pays, selon les différentes sectes, et selon les différens ministres qui l'enseignent.

V. Les catholiques ont une règle sûre pour fixer leur foi. Aussitôt que l'Eglise romaine a décidé, tout bon catholique est soumis, et qui n'est pas soumis, n'est plus catholique. *Rome a parlé*, dit saint Augustin, *la cause est finie.* Les hérétiques, au contraire, n'ont point de règle pour fixer leur foi. Ils se vantent d'avoir l'Ecriture; mais l'entendent-ils? et comment l'entendent-ils? Saint Pierre nous dit que, *pour l'intelligence de l'Ecriture, il ne faut pas s'en rapporter à sa propre interprétation, et que plusieurs en abusent pour leur perte.* 2. Ep. 1. et 3. Cependant, chez eux, chacun prétend l'expliquer: l'un donne une explication, et l'autre en donne une contraire; lequel des deux faut-il croire? A Genève, ils interprètent l'Ecriture sainte dans un sens, en Angleterre dans un autre: elle ne peut donc régler leur foi.

Je soutiens que mon explication d'Evangile est vraie, disait Tertullien, *Marcion pense le contraire, et soutient que la sienne est véritable. Qui est-ce qui nous fixera et nous mettra d'accord?* Il faut donc une autorité visible pour fixer les esprits; c'est l'autorité de l'Eglise, et non pas l'esprit particulier. *Je ne croirais pas même à l'Evangile*, dit saint Augustin, *si l'autorité de l'Eglise ne me déterminait.*

VI. Les catholiques ont un motif surnaturel de leur foi. Ils croient, non pas sur leurs propres lumières, mais sur l'autorité de Jésus-Christ qui leur commande d'écouter l'Eglise, c'est-à-dire les premiers pasteurs *que le Saint-Esprit a préposés pour la gouverner.* Qui

les écoute, écoute Jésus-Christ même ; et voilà un motif surnaturel. Il n'en est pas de même chez les hérétiques : ils n'ont qu'un motif naturel et humain de leur foi, ou plutôt ils n'en ont point, parce qu'ils ne savent ni comment ils croient, ni pourquoi. Ils n'ont point d'autre motif de leur croyance, que leur sens particulier et leur propre esprit. Or, ce motif n'est pas suffisant pour la foi, parce qu'il est humain, et parce qu'il inspire à l'un une chose et à l'autre le contraire.

VII. Les bonnes œuvres des catholiques sont acceptées de Dieu, quand elles sont bien faites, parce qu'ils ont la foi. C'est pour cela que le démon tâche de semer la zizanie dans l'Eglise, d'y faire naître les vices, et d'empêcher les fidèles de faire de bonnes œuvres : *Superseminavit zizania.* Au contraire, les bonnes œuvres des hérétiques, quand même ils feraient des miracles, comme les donatistes s'en vantaient, ne sont point acceptées de Dieu, parce que, *sans la foi*, dit saint Paul, *on ne peut plaire à Dieu.* C'est pour cela que le démon ne les empêche pas de faire de bonnes œuvres, et d'établir chez eux une édifiante police ; mais il fait ses efforts pour les empêcher d'avoir la foi.

Les bonnes œuvres servirent à Corneille, parce qu'il cherchait la foi. Elles serviraient de même aux hérétiques, s'ils cherchaient à s'instruire de la vraie foi. Ce commencement et ces désirs de la foi commenceraient à les approcher de Dieu.

VIII. La foi des catholiques ayant tous les caractères de la vraie foi, il est donc évident qu'on peut se sauver parmi eux ; il est donc évident qu'on ne peut point se sauver chez les hérétiques, parce qu'on ne peut être sauvé sans la vraie foi. Les hérétiques ont cent fois avoué qu'on peut se sauver dans l'Eglise romaine : les catholiques, au contraire, assurent qu'on ne peut se sauver chez les hérétiques. Ceux-ci sont bien aveugles de ne pas prendre le parti sûr, en rentrant dans l'Eglise catholique de laquelle ils sont sortis.

IX. Puisque les hérétiques ont reconnu que nous pouvons nous sauver, il faut aussi qu'ils reconnaissent que nous avons la foi, puisque *sans la foi on ne peut plaire à Dieu*, ni être sauvé. Or, si nous avons la foi,

ils ne l'ont donc pas, car *il n'y a qu'une foi.* Ils n'ont pas la même foi que nous, ils n'en ont donc point.

Nous avons la foi, disent-ils, puisque nous croyons en Jésus-Christ. On leur répond que tous les hérétiques, ariens, pélagiens, nestoriens et autres, ont toujours dit qu'ils croyaient en Jésus-Christ: Calvin et Luther le disaient; ceux de nos jours disent de même; mais on leur démontre par trois raisons qu'ils se trompent.

1. Ce n'est pas croire en Jésus-Christ que de ne pas croire tous les articles de la foi, de recevoir les uns, de rejeter les autres. Nous ne trouvons point dans l'Evangile cette exception des points fondamentaux que l'hérésie a inventée pour ne croire que ce qui lui plaît.

2. Ce n'est pas croire en Jésus-Christ que de croire seulement que Jésus-Christ a été sur la terre, qu'il est le Sauveur du monde. Il faut de plus croire tout ce qu'il nous a dit: or, il nous a dit d'écouter son Eglise. Les hérétiques n'écoutent pas l'Eglise de Jésus-Christ, mais une église qui est nouvelle, une église qu'ils se sont faite, une église qui n'est pas établie par Jésus-Christ; ils ne croient donc pas en lui.

3. On ne croit pas en Jésus-Christ, quand on divise sa foi, quand on varie dans sa croyance, parce que l'esprit de la foi, qui est une participation de l'esprit de Jésus-Christ, est un esprit d'unité qui est toujours le même. Or, l'esprit des hérétiques n'est pas toujours le même; ils ont varié dans leurs confessions de foi. Ils n'ont pas l'esprit d'unité, puisqu'ils sont divisés sur les points de foi. De l'hérésie de Luther sont sorties plus de trente sectes différentes; de celle de Calvin plusieurs autres. Or, varier dans la foi, ce n'est pas croire selon l'esprit de Jésus-Christ, qui est toujours le même: *Christus heri et hodiè.* Etre divisé dans la foi, quitter l'Eglise pour s'attacher à différens partis, ce n'est pas être uni à Jésus-Christ, mais le diviser: *Divisus est Christus.*

RÉSOLUTIONS.

1. Je me défierai de toute nouveauté en matière de doctrine de religion. — Je m'abstiendrai d'écouter, autant qu'il me sera possible, es hérétiques dans leurs conversations sur cet objet. — 3. Et je ne

me mêlerai point de disputer avec eux à cet égard. — Mon Dieu fortifiez en moi, par votre grâce, l'éloignement que vous m'avez inspiré pour les faux dogmes des hérétiques.

CHAPITRE CXXVII.

Plaintes mal fondées des hérétiques.

I. Les hérétiques se plaignent que nous les jugeons, que nous sommes sans charité dans nos jugemens. Plainte frivole ! Ce n'est point nous, c'est Jésus-Christ qui les juge. N'a-t-il pas dit que *celui qui ne croit pas est déjà jugé*, que *celui qui ne croit pas sera condamné*; que *celui qui n'écoute pas l'Eglise, doit être regardé comme un païen?* Les hérétiques ne croient pas; ils ne croient que ce qui leur plaît; ils n'écoutent pas l'Eglise; que devons-nous juger d'eux?

II. Ont-ils bonne grâce de se plaindre que nous les jugeons, eux qui s'arrogent le droit de juger l'Eglise? Avant le jugement de l'Eglise, il n'y a point d'hérétique qui ne proteste qu'il sera soumis à ses décrets. Luther, avant sa condamnation, ne témoigna-t-il pas au pape Léon X son profond respect envers le saint Siège? Mais aussitôt que l'Eglise a prononcé, les hérétiques ne tiennent plus le même langage. Ils pointillent, ils examinent si le pape, les évêques, les conciles, ont bien décidé, pourquoi et comment ils ont décidé, si leur decision est conforme à l'Ecriture, à l'antiquité; ensuite ils se récrient et lèvent le masque; ce qui a fait dire à saint Bernard que le pourquoi et le comment, *Cur* et *Quomodò*, sont la source des hérésies. Ce n'est point là écouter, mais juger l'Eglise; droit qui, dans les matières de foi n'appartient à aucune autre puissance. *C'est à vous de nous juger*, disait l'empereur Constantin aux évêques catholiques; *mais ce n'est pas à nous de vous juger*.

III. Si les hérétiques se plaignent de nous, nous avons des sujets bien plus légitimes de nous plaindre d'eux. Nous les combattons par des raisons solides, dans un esprit de charité, tandis qu'ils nous attaquent par le mensonge et l'imposture. C'est un mensonge de dire que les catholiques sont des idolâtres, que leurs pra-

tiques sont superstitieuses ; que l'Eglise romaine est une Babylone : que le pape est un antechrist ; que les évêques, les religieux et les prêtres sont les suppôts de Satan. Voilà les calomnies que le père du mensonge inspire à ces aveugles contre l'Eglise et les oints du Seigneur. Mais nous prions pour eux, et nous leur pardonnons, parce qu'ils ne savent ce qu'ils disent.

IV. Nous avons bien d'autres sujets de reproches. Les ministres débitent hardiment à leurs peuples cette maxime, que *celui qui change de religion ne vaut rien.* Les premiers chrétiens, dont la vie était si sainte, *ne valaient donc rien.* puisqu'ils ont changé de religion en abjurant le judaïsme et le paganisme. Il faut donc laisser les Juifs et les Mahométans dans leur croyance, les déïstes et les athées dans leurs erreurs, et croire que, *s'ils changeaient, ils ne vaudraient rien.* Saint Augustin et les saints Pères avaient donc grand tort de ramener les ariens et les autres hérétiques, et de les faire changer de sentimens. Est-il donc permis d'abuser ainsi de la crédulité des peuples, en leur débitant une maxime aussi détestable?

Mais ces messieurs prennent-ils garde qu'ils prononcent leur condamnation? Ce sont eux-mêmes qui ont changé, *ils ne valent donc rien. Que prêchez-vous dans les missions?* disait une dame luthérienne à un missionnaire. *Nous prêchons*, répondit-il, *ce qu'on prêchait à vos pères, il y a deux cents ans.* Leurs ancêtres étaient avec nous dans la communion de l'Eglise romaine. Pourquoi ont-ils quitté cette Eglise leur mère? quel mal leur a-t-elle fait?

L'Eglise romaine, disent-ils, a excommunié nos auteurs, et nous a chassés de son sein. Mais n'était-elle pas obligée de le faire? Jésus-Christ n'ordonne-t-il pas de traiter *comme des païens et des Publicains*, ceux qui n'écoutent pas l'Eglise? Saint Jean ne dit-il pas : *Si quelqu'un vous apporte une autre doctrine, gardez-vous bien de la recevoir, ne le saluez même pas; car celui qui le salue participe à sa malignité?* 2 *Joan.* 10. Saint Paul ne dit-il pas : *Si un ange du ciel vous annonçait un autre évangile... qu'il soit anathème?* Ne livra-t-il pas au démon Hyménée et Alexandre, *pour avoir blasphémé* et

parlé contre la foi? Les hérétiques ont donc mauvaise grâce de se plaindre que l'Eglise romaine ait frappé d'anathème leurs auteurs qui ont vomi tant de blasphèmes contre Jésus-Christ, contre sa sainte mère, contre les saints, contre l'Eglise et sa doctrine.

Si un de leurs ministres s'avisait de prêcher une autre doctrine que celle de leur confession, ne le chasseraient-ils pas de leur communion? Pourquoi trouvent-ils mauvais que l'Eglise romaine ait chassé de sa communion ceux qui prêchaient une doctrine étrangère à la sienne? Pourquoi leurs pères ont-ils écouté ces prédicans qui, par leur propre mouvement et sans mission, ont empoisonné leurs provinces d'une doctrine pernicieuse, et les ont arrachées du sein de leur mère?

V. L'Eglise romaine, disent-ils, nous a condamnés sans nous entendre. Cela est faux. L'Eglise a l'intelligence des divines écritures; ainsi elle entend et comprend toute doctrine qui leur est opposée. Il n'est pas nécessaire qu'elle entende les novateurs en personne. Ils se font assez entendre par leurs écrits, les libelles et les troubles qu'ils sèment dans l'Eglise.

Disons plutôt que ce sont eux-mêmes qui condamnent les dogmes de l'Eglise romaine sans les entendre. Et je leur demande pourquoi ils nous condamnent, sans examiner à fond de quoi il s'agit. Pourquoi les plus savans d'entre eux prennent-ils plaisir de s'aveugler et d'abuser les peuples? S'ils avaient assez d'humilité pour s'instruire sans préjugés, comme l'ont fait plusieurs habiles gens parmi eux, ils verraient qu'il n'y a rien de plus consolant, de plus saint et de plus raisonnable que la doctrine de l'Eglise romaine. Deux réflexions, que je les prie de peser au poids du sanctuaire, peuvent en convaincre tout esprit qui juge sans prévention.

Première réflexion. Tous ceux qui quittent sincèrement le parti des hérétiques, pour rentrer dans le sein de l'Eglise romaine, le font toujours par un motif saint, et pour faire leur salut. Et au contraire, jamais aucun catholique n'a quitté la religion romaine, pour se faire luthérien, calviniste, ou protestant, que par le libertinage, ou par d'autres motifs aussi défectueux. *Ils cherchent bien plutôt*, disait le sieur Pictet, ministre de

Genève, *la communion conjugale, que la communion de l'Eglise*. Or, que doit-on penser d'une religion qu'on embrasse par de tels motifs?

Seconde réflexion. Tous les vrais catholiques sont contens de vivre dans leur religion. Aimant l'Eglise romaine comme leur mère, il n'en est aucun qui ne désire de tout son cœur de mourir dans son sein, et dans la communion du saint Père le Pape. Les hérétiques, au contraire, loin de vivre contens, sont, jusqu'à la mort, dans d'étranges remords, et dans de grandes inquiétudes sur leur salut. Combien en a-t-on entendus charger de malédictions et d'anathèmes leurs prétendus réformateurs, qui, en les séparant de l'Eglise romaine, les ont mis hors de la voie du salut!

Deux capitaines luthériens, en quartier dans le diocése de Besançon, voyant les exercices de la religion remaine, disaient ingénument que Luther et Calvin étaient des brouillons, des esprits ambitieux; et, qu'au lieu de dogmatiser dans l'Eglise, ils devaient laisser les choses comme elles avaient toujours été. Trois militaires calvinistes, en quartier dans la Franche-Comté, ayant entendu, pendant quelques jours, les instructions d'une mission, dirent publiquement que leurs ministres les avaient trompés, qu'ils débitaient des faussetés, qu'ils en imposaient aux catholiques; et ils firent abjuration.

Mais dans quelles alarmes ne doivent pas être, à la mort, les ministres eux-mêmes et les gens d'esprit parmi eux, s'ils écoutent la voix de leur conscience! Bérenger, qui s'éleva contre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, reconnaissant ses erreurs avant de mourir, s'ecria: *Hélas combien de peuples seront damnés pour les erreurs que j'ai enseignées! et comment Dieu me pardonnera-t-il la perte de tant d'âmes qui s'élèveront contre moi au jugement?*

Un hérésiarque du seizième siècle protesta, à sa mort, qu'il se repentait de s'être séparé de l'Eglise romaine, et d'avoir vomi tant d'injures contre le Pape. Le respect humain l'empêcha de se convertir, et sur le point de mourir, levant les yeux au ciel, il dit: *Ah! beau ciel! je ne te posséderai jamais*. Un célèbre docteur

de notre siècle, qui soutenait des erreurs condamnées par le souverain pontife, s'écria en mourant : *Je me repens de tout ce que j'aï dit et écrit contre le saint Siège et contre l'Eglise romaine ; j'en vois à présent les suites qui seront bien funestes.*

Il faut l'avouer, le sort des hérétiques est déplorable: nous leur portons compassion ; ils sont malheureux, ils sont coupables. Mais ne le dissimulons pas, les catholiques qui ne vivent pas saintement, sont plus coupables et plus malheureux, et seront jugés bien plus sévèrement. O catholiques ! comprenez l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir appelés à la foi. Quelle honte pour vous, si vous vivez dans une religion sainte, aussi mal que ceux qui n'ont ni religion ni foi ! Et vous, infortunés hérétiques, ayez pitié de vous-mêmes, ouvrez les yeux sur votre malheur ; rentrez dans le sein de l'Eglise romaine, votre mère ; pourquoi vous obstiner à vous perdre ?

RÉSOLUTIONS.

1. Je me ressouviendrai toujours que sans la foi il n'y a ni charité ni aucune autre vertu chrétienne quelconque. — 2. Et je croirai à jamais que, pour être sauvé, il faut appartenir à l'Eglise, puisque Jésus-Christ a dit que *celui qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un païen et comme un publicain.* Marc. 19, 16. Matth. 18, 17. — Mon Dieu, éclairez ceux qui sont sortis du sein de votre Eglise, et ramenez-les-y par votre grâce.

CHAPITRE CXXVIII.

Les hérétiques se scandalisent mal à propos des déréglemens des catholiques.

I. Les hérétiques nous reprochent qu'on voit de grands abus parmi nous. S'ils regardent comme des abus nos cérémonies et nos pratiques de piété, ils ont tort, puisqu'elles sont toutes saintes, et la plupart aussi anciennes que l'Eglise. Ils les méprisent, parce qu'ils n'en comprennent ni le sens ni le mystère.

S'ils appellent *abus* les désordres et les scandales qui sont parmi nous, ils ont raison de s'en plaindre ; mais ils ont tort de les faire tomber sur la religion et sur

l'Eglise. Est-ce que l'Eglise romaine approuve aucun abus et aucun désordre? *Nec facit, nec probat, nec tacet*, disait saint Augustin aux hérétiques de son temps. L'Eglise ne condamne-t-elle pas toute doctrine, tout livre, toute pratique, qui attaquent l'intégrité de la foi et la pureté des mœurs? Y a-t-il un concile, un synode, un chapitre qui ne soit assemblé pour réformer ou prévenir les abus? Pourquoi tant d'évêques, de vicaires généraux, de promoteurs, de pasteurs, de supérieurs, si ce n'est pour s'opposer aux abus?

Si notre sainte religion était fausse à raison des abus, il n'y aurait point de religion au monde, puisqu'il y a partout des scandales et des abus. N'y en a-t-il pas eu parmi les apôtres? Un d'entre eux a renié son maître, un autre l'a trahi ; faut-il conclure que le sacré collège des apôtres n'était pas l'Eglise de Jésus-Christ? S'il fallait absolument ôter tous les abus, il faudrait aussi ôter ce qu'il y a de plus saint, puisqu'il n'y a rien de si sacré dont on n'abuse. Judas n'a-t-il pas abusé de la divine Eucharistie en présence de Jésus-Christ même? Le Sauveur a-t-il pour cela ôté ce grand sacrement?

II. Les hérétiques ne nous disent rien de nouveau, lorsqu'ils nous reprochent les scandales qui sont parmi nous ; dans les états même les plus éminens, et les professions les plus saintes. Nous les voyons, nous en gémissons, nous en versons des larmes. Mais après tout, ces scandales ne sont pas dans tous ; il y a parmi nous beaucoup d'âmes saintes, dans toutes les conditions, et en très-grand nombre.

Mépriser l'Eglise romaine à cause des abus qui sont parmi ses enfans, c'est prétendre que dans la vraie Eglise il n'y ait que des gens impeccables et sans défauts : et c'est se tromper. Partout l'homme est sujet à de grandes misères, et digne de compassion. Les petits esprits raillent et se scandalisent de tout ; mais les personnes sensées, ceux qui aiment la loi de Dieu, en gémissent, et ne se scandalisent de rien : *Non est illis scandalum*. Ps. 118.

S'il y a des désordres parmi les catholiques, il y en a encore de plus grands chez les hérétiques : car il n'y a point de désordre qui ait des suites plus funestes et plus irréparables que l'hérésie, le schisme et la perte de la foi.

D'ailleurs, ce n'est pas précisément à la sainteté des catholiques et des ministres de l'Eglise, mais à l'autorité de cette Eglise, à *l'autorité* des pontifes et des premiers pasteurs, que la foi du fidèle est attachée. Voilà ce qui déterminait la foi de saint Augustin : *Je ne croirais pas même à l'Evangile*, disait cet incomparable docteur, *si l'autorité de l'Eglise ne m'y déterminait*. Remarquez qu'il ne dit pas, *la sainteté des pasteurs de l'Eglise*, mais *son autorité*. Et voilà ce qui prouve que l'Eglise catholique est l'ouvrage de Dieu, puisque, par l'autorité qu'elle a reçue de Josus-Christ, la foi s'y soutient dans toute son intégrité. Sa foi sera toujours sainte, toujours pure et sans tache, malgré les scandales.

Cette Eglise n'a pas besoin que d'autres la réforment; dirigée par le Saint-Esprit, elle travaille elle-même sans cesse à la réformation des abus et à l'extirpation des erreurs, par la sagesse de ses lois et de ses décisions.

RÉSOLUTIONS.

1. Je respecterai les cérémonies de l'Eglise. — J'écouterai docilement sa voix contre les abus. — 3. Et je ne me scandaliserai jamais des désordres qu'elle-même réprouve. — O mon Dieu, faites-nous la grâce de conformer notre vie à vos saints commandemens et à ceux de votre Eglise.

CHAPITRE CXXIX.

Les catholiques condamnent avec raison la prétendue réforme des hérétiques.

Luther, Calvin, les autres novateurs ont été bien hardis de dire qu'ils étaient suscités de Dieu pour réformer l'Eglise.

Qui est-ce qui leur en avait donné l'autorité? Quelle réforme ont-ils faite?

Si un homme entreprenait de réformer l'ordre des Chartreux et des Capucins, en leur disant qu'ils peuvent ôter de leurs règles tout ce qui les gêne, et les expliquer à leur fantaisie; qu'ils doivent faire peu de cas des traditions de leurs anciens, et des maximes que ces hommes respectables leur ont transmises depuis leur

fondation ; qu'ils doivent s'habiller comme les autres, et quitter leurs frocs ; qu'ils peuvent abolir les jeûnes, rompre leurs vœux, et se marier ; que les portraits de leurs saints fondateurs, qu'ils conservent comme un mémorial de leurs exemples, il faut les fouler aux pieds et les brûler ; qu'ils doivent vivre à leur liberté, se moquer de leurs prieurs, de leurs gardiens, de leurs généraux, qui sont des hommes comme les autres ; dirait-on que des ordres aujourd'hui si réguliers seraient bien perfectionnés par une telle réforme ?

Voilà justement ce que les hérésiarques ont fait dans l'Eglise. Ils ont commencé à ôter de l'Ecriture sainte, qui est la règle de notre foi et de nos mœurs, tout ce qu'ils ont voulu, et prétendu que chacun pouvait l'expliquer et l'entendre selon son bon esprit. Ils ont méprisé les Pères de l'Eglise, fait peu de cas de la tradition et des maximes que ces hommes saints nous ont transmises depuis les apôtres. De sept sacremens, ils n'en ont laissé que deux. Ils ont aboli la pénitence, la confession, l'extrême-onction, le carême, le jeûne, les fêtes, le sacrifice. Ils ont dépouillé la religion de ses cérémonies, de son culte extérieur ; décrié la virginité, le célibat et les vœux : foulé aux pieds les images et les reliques des saints ; brisé les crucifix, les vases sacrés, les tabernacles ; mis en pièces les images du Sauveur et de sa sainte mère. Ils ont dit que les religieux, les prêtres doivent rompre leurs vœux, se marier ; qu'il fallait se moquer des évêques, du pape et des supérieurs ecclésiastiques.

Est-ce donc là une reforme inspirée de Dieu ? O pauvres peuples, infortunés hérétiques, que vous êtes à plaindre d'avoir écouté de tels réformateurs ! vous voilà sans pontifes, sans évêques, sans chefs, sans autels, sans sacrifice, sans religion : car il n'y a point de religion où il n'y a point de sacrifice ; il n'y a point de religion où il n'y a point de subordination ; il n'y a point de religion où il n'y a point d'autres règles que son propre esprit.

Oh ! que vos péchés ont étrangement irrité Dieu, puisqu'il a permis que vous soyez ainsi livrés à votre propre sens et à l'erreur ! Et vous, catholiques, crai-

gnez que vos péchés, qui sont peut-être plus grands, n'attirent sur vous le même malheur, et que Dieu *n'ébranle le chandelier*, en vous ôtant le flambeau de la foi dont vous abusez.

RÉSOLUTIONS.

1 Je rendrai souvent grâce à Dieu de ce qu'il a conservé la vraie religion dans ma patrie. — 2. Et si j'ai des enfans, je ne leur permettrai point de lire les livres des hérétiques, de fréquenter ceux qui professent l'hérésie, bien moins de contracter des mariages avec eux. — Mon Dieu, conservez la foi dans ce beau royaume.

CHAPITRE CXXX.

Il faut vivre selon la foi.

La foi nous enseigne deux sortes de vérités : les unes que nous devons croire, les autres que nous devons pratiquer. Car de quoi sert d'avoir une croyance catholique, si l'on vit en païen, dit un Père : *Quid prodest, si quis catholicè credat, et gentiliter vivat ?* Sans les œuvres, dit S. Jacques, la foi est morte. C'est la foi qui a fait pratiquer aux saints tant d'actions héroïques, et accomplir les devoirs de justice : *Per fidem operati sunt justitiam.*

Le juste, dit saint Paul, *vit de la foi.* Or, pour vivre de la foi, il faut, 1. regarder Jésus-Christ comme l'auteur et le consommateur de notre foi, comme notre modèle, c'est-à-dire agir et souffrir comme lui, par son esprit et pour son amour ; c'est ainsi qu'on doit *se revêtir de Jésus-Christ*, comme dit l'Apôtre, pour être agréable au Père céleste.

2. Il faut que la foi règle nos jugemens, dirige nos pensées et anime notre conduite. Par exemple, dans la prière, faites agir votre foi, vous souvenant que c'est avec Dieu que vous avez le bonheur de vous entretenir. Dans l'obéissance, reconnaissez l'ordre de Dieu dans la personne de celui qui vous commande; dans l'affliction, jetez-vous entre les bras de la providence, qui dispose tout pour le salut de ses élus, et dites avec David : C'est Dieu qui me gouverne ; quoi qu'il m'arrive je dois être content : *Deus regit me, et nihil mihi deerit.*

Dans le gouvernement de votre famille, regardez vos enfans et vos domestiques, par les yeux de la foi, comme des dépôts dont vous rendrez compte à Dieu : prenez soin de les sanctifier. Dans la conduite de vos affaires, occupez-vous selon les desseins de Dieu, pour lui plaire, pour rendre service au prochain et pour vous sauver.

Dans les tentations, dans les occasions du péché, dites en vous-même : Dieu me voit ; oserais-je l'offenser en sa présence? Ce péché, ce plaisir durera peu de temps, il donnera à mon âme le coup de la mort ; veux-je donc la perdre pour si peu de chose?

Si vous avez une amitié, dites en vous-même : Pourquoi aimé-je cette personne? Est-ce en vue de Dieu, ou pour ma satisfaction? La compagnie de cette personne me plaît ; mais elle est dangereuse et déplaît à Dieu. Je veux donc la quitter.

Si l'on vous fait tort, si l'on flétrit votre réputation, recourez à la foi, et dites : Je pardonne pour l'amour de celui de qui j'espère le pardon. Je bénis le Seigneur qui m'éprouve : *Toutes les adversités ne me sépareront pas de Jésus-Christ*. Si vous êtes riche, régardez vos biens par les yeux de la foi ; les pauvres, comme les membres de Jésus-Christ ; vos richesses, comme si elles n'étaient pas à vous, mais comme des moyens que Dieu vous donne pour racheter vos péchés. Je mourrai dans quelques jours ; ces richesses ne me serviront de rien dans le tombeau ; je veux donc m'en servir à présent pour mon salut.

Enfin, unissez vos actions, vos études, vos peines, aux actions de Jésus-Christ pour les sanctifier. Dans les exercices de religion, comme la prière, la messe, etc., unissez-vous à ce divin Sauveur, pour glorifier Dieu avec son fils. C'est ainsi que la foi, *sans laquelle on ne peut plaire à Dieu*, sera le principe et la règle de vos actions.

RÉSOLUTIONS.

1. Je m'habituerai à regarder tout désormais avec les yeux de la foi, ma vie, ma santé, mes biens, mon honneur, tout ce qui est à moi, et tout ce qui en dépend. — 2. Et je me conformerai en toutes choses aux saintes régles que me montre la foi. — Mon Dieu, faites-moi la grâce de vivre de la foi.

CHAPITRE CXXXI.

De l'Espérance et de la confiance en Dieu.

Nous serions criminels, si nous manquions d'espérer en la bonté de Dieu. Nous devons en attendre les biens de la nature pour vivre en ce monde, les biens de la grâce pour nous sanctifier, et les biens de la gloire pour être heureux en l'autre. David l'a éprouvé, et il nous assure que *celui qui espère au Seigneur, est comme investi de sa miséricorde; que Dieu est attentif sur lui, qu'il n'en détourne jamais ses regards, qu'il veille à ses besoins.*

Pourquoi donc a-t-on si peu de confiance en lui? C'est qu'on ne connaît pas Dieu. La plupart le regardent comme un maître dur, dont on n'ose approcher; comme un Dieu inexorable, insensible à nos prières, sans compassion pour les misérables. O hommes! qui est-ce qui vous a inspiré de si étranges idées de votre Dieu? Quelle injure ne lui faites-vous pas! Quel tort ne faites-vous pas à vous-mêmes, en vous défiant de ce bon père, qui a plus de désirs de vous secourir que vous n'en avez! Vous ne connaissez ni sa puissance, ni sa fidélité, ni sa miséricorde, ni les mérites de J.-C. son fils, ni le crédit des saints qui s'intéressent pour vous: cinq motifs qui doivent relever votre confiance.

1. *La puissance de Dieu.* Doutez-vous que celui qui, d'une parole, a tiré du néant l'univers, et qui ne laisse pas la fourmi sans subsistance, ne puisse vous délivrer de vos afflictions et pourvoir à vos besoins? Pourquoi vous décourager? *Dieu a pitié de tous, parce qu'il est tout-puissant.*

2. *La fidélité de Dieu.* Il a promis à sa créature tous les secours nécessaires. Il est si fidèle à sa parole, qu'il accorde toujours plus qu'il n'a promis. Si nous n'éprouvons pas l'effet de ses promesses, c'est notre peu de confiance qui lui lie les mains. Ayons une vive espérance, et soyons assurés que rien ne nous manquera.

3. *Sa bonté et sa miséricorde.* Il nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes; jamais nous ne comprendrons la tendresse que Dieu a pour ses créatures;

il a soin de toutes, et il veut tellement le salut de tous les hommes, qu'il n'en est aucun, fût-il idolâtre, à qui il ne donne des grâces éloignées ou prochaines, pour connaître la vérité et faire son salut. Si l'homme l'offense, il ne laisse pas de le nourrir et d'en prendre soin. Bien plus, il ne laisse pas d'avoir sur lui des pensées de paix : il le cherche, il l'attend. Si le pécheur revient, il l'embrasse, il oublie ses fautes et lui pardonne.

4. Nous ne méritons pas cette attention de la part d'un Dieu, mais Jésus-Christ son fils l'a méritée pour nous par sa dignité. Avec quelle confiance devons-nous donc tout attendre de Dieu, lorsque nous considérons que Jésus-Christ est notre médiateur auprès de son père ! Ce père saint peut-il refuser quelque chose à ce fils adorable, et peut-il ne pas nous aimer, en nous voyant couvert du sang de son fils?

5. Quoique Jésus-Christ soit notre vrai médiateur, il veut cependant, par sa bonté, que sa sainte mère, que les anges et les saints s'intéressent pour nous, et il les écoute en notre faveur. Il est vrai que nous devons principalement à lui seul toute notre confiance, et avoir plus de confiance en lui seul qu'en tous les saints, parce qu'il est l'auteur de tout bien, et qu'il nous aime plus que les saints ne peuvent nous aimer; mais aussi il aime les saints plus que nous; par conséquent leurs prières en notre faveur lui sont plus agréables que les nôtres, et c'est parce qu'il les honore, et parce qu'il nous aime, qu'il veut que nous nous adressions à eux comme aux amis de Dieu.

Tous ces motifs sont capables de ranimer en tout temps notre courage, mais surtout dans les plus grandes afflictions ; lorsque tout semble désesperé, recourons alors à Dieu, il ne nous abandonnera point. Je suis auprès de vous dans la tribulation, dit-il : *Cum ipso sum in tribulatione.* Quand même Dieu semblerait rejeter nos prières et nos gémissemens, il faudrait encore se jeter avec plus de courage dans le sein de sa clémence, et dire avec Job : Quand mon Dieu, le glaive à la main, me donnerait le coup de la mort, j'aurais toujours confiance en lui : *Etiamsi occiderit me, in ipso*

sperabo. 13. Non, Dieu ne perdra jamais une âme qui a en lui une véritable confiance.

RÉSOLUTIONS.

1. Je mettrai toujours ma confiance en Dieu. — 2. J'attendrai constamment de sa bonté paternelle tout ce qui m'est nécessaire dans l'ordre de la nature, de la fortune et de la grâce. — 3. Quoi qu'il m'arrive, je ne désespérerai jamais. — 3. Mais aussi, je ferai ce qui dépendra de moi pour concourir aux desseins de la providence et de la miséricorde divine sur moi. — O mon Dieu! vous êtes mon père, faites-moi la grâce de devenir votre enfant docile.

CHAPITRE CXXXII.

De la miséricorde de Dieu envers le pécheur.

Dieu hait tellement le péché, qu'on ne comprend pas comment il souffre le pécheur en vie. Il ne pourrait pas le souffrir un moment, s'il n'était pas tout-puissant: *Misereris omnium, quia omnia potes.*

I. Quelque indigne néanmoins que soit le pécheur, Dieu l'aime, et l'aime sincèrement; il le regarde toujours comme sa créature et son enfant. Point de père au monde n'a pour son enfant une tendresse qui égale celle que Dieu a pour le pécheur, dit Tertullien: *Tàm pater nemo quàm Deus.* Une mère n'aura jamais tant d'empressemens pour retirer son fils d'un abîme, que Dieu en a pour tirer le pécheur de son état malheureux.

Tantôt il lui dit au fond du cœur: Pourquoi me persécutes-tu? *Quid me persequeris?* C'est Jésus ton Sauveur que tu poursuis: *Ego sum Jésus quem tu persequeris.* Tantôt il lui dit: Ah! mon fils, que t'ai-je fait pour me traiter ainsi: *Quid tibi feci?* Qu'ai-je pu faire pour toi que je n'aie pas fait: *Quid potui facere, et non feci?* Pourquoi as-tu si peu de retour pour un Dieu qui t'aime?

II. Si le pécheur continue dans ses désordres, Jésus-Christ en verse des larmes. Le Sauveur, en voyant la ville de Jérusalem, dit l'Evangile, pleura sur elle: *Videns civitatem, flevit super illam.* Pour rappeler ce pécheur et lui faire ouvrir les yeux sur son état déplorable, Dieu emploie les adversités, afin que la rigueur

fléchisse un cœur que sa bonté n'avait pu amollir. Si le pécheur résiste, et s'il le faut perdre il semble que Dieu ne puisse s'y résoudre; il est comme assis à la porte de son cœur; il l'attend, il a patience, il le presse: Mon fils, donne-moi ton cœur, *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* Prov. 23. Veux-tu me le refuser et toujours m'offenser?

Les impies, voyant cette patience d'un Dieu, prendront occasion de dire qu'il ne voit pas les péchés des hommes, ou qu'il ne se soucie pas de les punir. N'importe, il aime mieux, dit Tertullien, en différant le châtiment, leur donner des occasions de douter de sa divinité, que de douter de sa clémence: *Maluit de suâ divinitate quàm de suâ clementiâ dubitari.*

III. Si le pécheur enfin revient à Dieu, l'eût-il outragé mille fois; s'il se repent, s'il se corrige, avec quelle tendresse n'en est-il pas reçu? Quelle joie, quelle allégresse dans le ciel! *Les anges,* dit Jésus-Christ, *sont plus réjouis de la conversion d'un seul pécheur, que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.* O bonté! ô miséricorde de mon Dieu! malheur à celui qui se défie de vous!

RÉSOLUTIONS.

1. Mes péchés sont grands; ils sont multipliés presqu'à l'infini; mais la miséricorde divine et les mérites de Jésus-Christ sont plus grands encore: je ne me désespérerai donc pas.— 2. Mais je ferai désormais tous mes efforts, avec la grâce de Dieu, pour réjouir le ciel à la vue de ma sincère conversion. — Mon Dieu, ayez pitié de ce grand pecheur, qui veut enfin se convertir et vous aimer.

CHAPITRE CXXXIII.

L'injure qu'on fait à Dieu lorsqu'on se défie de sa miséricorde.

Nous devons tous espérer le pardon avec foi, avec confiance; mais il faut l'espérer sans présomption.

I. Douter de la miséricorde de Dieu, et croire qu'il ne pardonne pas, c'est lui faire une injure aussi grande que de douter s'il y a un Dieu, dit saint Augustin. La rémission des péchés est un article de foi. Celui qui ne croit pas que Dieu pardonne, n'a donc plus la foi; il

faut qu'il croie, ou que Dieu n'en a pas le pouvoir, ou qu'il n'en a pas la volonté. Penser ainsi de Dieu, c'est faire un si grand outrage à sa bonté, que saint Jérôme assure que Judas l'a plus offensé en désespérant du pardon, qu'en trahissant Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a été plus affligé de voir cet apôtre se perdre, que de se voir livré aux Juifs.

Le nombre de vos péchés fût-il plus multiplié que les cheveux de votre tête, espérez avec confiance que Dieu vous pardonnera, si vous vous en repentez. Le péché, à la vérité, a quelque chose d'horrible et de monstrueux; mais, après tout, qu'est-ce que le péché en comparaison de la miséricorde d'un Dieu? *c'est comme une toile d'araignée*, dit saint Chrysostôme, *qu'un vent léger dissipe dans un moment;* c'est une paille que le feu de la miséricorde consume en un instant.

La bonté de Dieu est infiniment plus grande que la malice de tous les hommes. *Si l'impie fait pénitence*, dit le Seigneur, *je ne me souviendrai plus de ses péchés. Ezech.* 18. C'est une promesse solennelle qu'il nous a faite.

On verrait plutôt le ciel et la terre rentrer dans le néant, que Dieu manquer à sa parole. Quelle injure ne lui ferions-nous pas de nous en défier! Si un homme vous remettait par écrit une somme que vous lui devez, vous vous fieriez à sa promesse. Dieu, la vérité même, promet de vous remettre vos péchés dans le moment que vous vous en repentirez; il l'assure dans ses écritures, dans l'Evangile signé du sang de son fils. Vous seriez donc bien misérables de dire comme Caïn, que vos péchés sont trop grands pour en obtenir le pardon. *Quelle indignité!* s'écrie Salvien; *on se fie à un homme, l'on ne se fie pas à un Dieu!* Ne dirait-on pas que Dieu est le seul qui ne mérite ni croyance ni confiance?

Sainte Catherine de Sienne assure que le Sauveur est plus offensé du désespoir du pécheur, que de tous ses autres crimes, à cause de l'injurieuse comparaison qu'il fait de la miséricorde de Dieu avec le péché; comme si la bonté de Dieu était moindre que la malice de l'homme.

Un célèbre auteur rapporte que Jésus-Christ se faisant voir à un grand pécheur qui, étant près de mou-

rir, refusait de se convertir, lui montra ses plaies sacrées, et lui dit : *Voilà ce que j'ai enduré pour vous, je n'ai pas tant souffert pour vous perdre ; je vous fais miséricorde, si vous voulez vous repentir et accuser vos péchés.* Mais ces paroles, capables d'amollir un cœur de bronze, ne faisaient aucune impression sur ce misérable. Jésus-Christ lui jeta quelques gouttes de son sang adorable au visage, et lui dit : *Va ! malheureux ! ce sang qui devait te sauver, sera le sujet de ton désespoir dans l'éternité ; tu porteras au jugement ces marques de ma malédiction, pour faire connaître à tout l'univers le mépris que tu fais de ma miséricorde.* Godesc.

II. Espérez donc en la miséricorde de Dieu, mais n'en présumez pas. Il y a une véritable espérance, et il y en a une fausse ; celle-là nous sauve, et celle-ci nous damne. La véritable espérance, c'est la confiance d'une âme qui se repent de ses fautes, qui en gémit, qui tâche de se corriger, et qui espère que Dieu lui pardonnera ; c'est la confiance d'un pécheur qui craint le péché, qui désire sincèrement de retourner à Dieu, et qui espère que Dieu ne l'abandonnera pas. C'est se tromper que d'espérer autrement.

Vous dites que vous espérez en Dieu : mais qu'espérez-vous, et comment espérez-vous ? Si vous ne vous repentez pas, si vous n'avez pas une vraie volonté de vous corriger, si vous ne voulez donner aucune satisfaction à ceux que vous avez offensés, scandalisés ou endommagés, vous vous abusez ; votre espérance est une illusion. Dieu ne pardonne pas le péché, quand on ne se repent point, quand on veut toujours le commettre, quand on ne veut pas le réparer.

Dieu pardonne au pécheur en quelque temps qu'il se convertisse : *In quâcumque die conversus fuerit.* Ezech. 33. Convertisez-vous, et Dieu vous pardonnera. Vous espérez de le faire à l'avenir ; mais le pourrez-vous avec autant de facilité qu'à présent ? Plus vous abusez des grâces présentes, plus vous en êtes indigne pour l'avenir : ces grâces deviendront plus faibles et plus rares, votre cœur plus endurci, et les chaînes qui vous lient au péché plus difficiles à rompre.

D'ailleurs, en aurez-vous le temps à l'avenir ? Peut-

être dans deux jours, ou cette nuit, vous ne serez plus. Prenez garde, dit saint Augustin, que par vos retardemens vous ne perdiez pour toujours le pardon que Dieu vous offre aujourd'hui : *Vide ne fortè quod tibi ille daturus est promittendo, tu tibi auferas differendo.* Serm. 87.

Vous seriez bien malheureux d'abuser plus longtemps de la bonté d'un Dieu qui vous recherche. Implorez le secours de sa grâce, vous pouvez avec elle plus que vous ne pensez ; mais n'espérez pas que la grâce vous convertira sans vous et sans efforts de votre part ; ce serait une présomption.

Au reste, ces efforts ne coûtent pas tant que vous vous le persuadez. Ne vous découragez pas, une bonne volonté, une résolution ferme, vous mettront en liberté. Après un généreux effort, vous sentirez une joie qui vous fera dire : Béni soit le Seigneur, mes liens sont rompus, me voilà délivré : *Benedictus Dominus.... Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.* Ps. 123.

RÉSOLUTIONS.

1. Je confesserai humblement mes péchés. — 2. J'en gémirai amèrement devant Dieu. — 3. Je tâcherai de me corriger et de faire pénitence, profitant des peines qui se présenteront, de mon travail, des jeunes, des abstinences commandées, pour satisfaire à la justice de Dieu, et je m'abandonerai à sa miséricorde. — O mon Dieu! *vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié,* qui déplore ses égaremens passés, et qui vous aime.

CHAPITRE CXXXIV.

Il faut recourir à Dieu par la prière.

Négliger de prier, c'est manquer de foi, c'est manquer d'espérance et d'amour de Dieu.

La foi nous apprend que, sans la grâce de Jésus-Christ, nous ne pouvons rien pour le ciel, que nous ne pouvons pas même avoir une pensée salutaire, ni prononcer le nom de Jésus sans le secours de l'Esprit saint : *Nemo potest dicere, Dominus Jésus, nisi in Spiritu sancto.* 1 Cor. 12. Si vous ne le croyez pas, vous n'avez point la foi ; vous êtes un aveugle qui ne voyez pas votre impuissance et le besoin que vous avez du secours du ciel.

Si vous le croyez, pourquoi ne demandez-vous pas ce secours? Vous devriez, selon l'avertissement du Sauveur, le demander sans cesse : *Oportet semper orare, et non desinere.* Luc. 18. Un malheureux qui manque de tout, demande sans cesse du secours. Un malade soupire toujours après sa guérison. Un pauvre qui a besoin demande du pain. Pourquoi donc, étant si pauvre, si faible, si misérable, ne demandez-vous rien à Dieu?

II. C'est peut-être que vous croyez que Dieu ne vous écoute pas, que vous ne serez pas exaucé; vous manquez donc d'espérance. O homme de peu de foi! où est la confiance que vous devez avoir aux mérites et à la parole du Sauveur? Ne nous a-t-il pas promis que tout ce que nous demanderons en son nom, nous sera accordé? *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Joan. 16. Non, Dieu ne refuse rien à la prière. Pour être exaucé, il n'est point nécessaire de dire quantité de paroles. *Quand vous priez,* dit le Sauveur, *ne parlez pas beaucoup; ne faites pas comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de dire des paroles, ils sont exaucés.*

La pécheresse de Samarie se contenta de dire à Jésus-Christ : *Seigneur, donnez-moi cette eau* de la grâce; dans le moment elle la reçut, et fut convertie. Le publicain, chargé de crimes et tremblant, ne fit que cette prière : *Seigneur, ayez pitié de ce pauvre pécheur;* dans l'instant il fut exaucé et justifié. Le bon larron, qui avait vieilli dans le brigandage, ne dit que cette parole : *Seigneur, souvenez-vous de moi.* Jésus-Christ à l'instant lui pardonne et lui promet le paradis.

Bien plus, il n'est pas même nécessaire de dire ou de songer à des prières, pour prier et pour obtenir. L'âme prie quand le cœur désire et s'humilie devant Dieu. Le Saint-Esprit, dit saint Paul, forme alors en nous la prière par des gémissemens ineffables : *Gemitibus inenarrabilibus* Rom. 8. Nous ne voyons pas que Magdelaine, avant sa conversion, ait rien dit au Sauveur : elle se contenta de gémir à ses pieds, de répandre des larmes en silence, et le Sauveur lui accorda la rémission de ses péchés. Il ne faut pas néanmoins négliger le sacrifice des lèvres, ni omettre les prières vocales;

mais elles doivent être accompagnées des sentimens du cœur. Ce sont nos désirs et nos gémissemens que Dieu écouté, et voilà la véritable prière.

Oh ! que de trésors sont renfermés dans la prière ! Que ne perdons-nous pas en la négligeant ! Elle est notre ressource, puisque Dieu désire plus de nous secourir que nous ne le désirons nous-mêmes. La prière est la clef qui nous ouvre le ciel ; c'est l'échelle qui nous y fait monter, elle nous donne des ailes pour voler dans le sein de Dieu ; c'est l'armure puissante contre les attaques de l'ennemi. Une âme qui aime la prière est redoutable au démon. Tout pécheur qui prie sincèrement, sera bientôt converti ; et le juste qui aime ce saint exercice, persévèrera. Si l'un et l'autre quittent la prière, ils se perdront. Sainte Thérèse avoue que sans la prière et l'oraison elle était perdue. C'est donc en vain que vous dites que vous espérez le ciel, si vous négligez la prière.

C'est aussi en vain que vous dites que vous aimez Dieu : car si vous l'aimez, vous devez vous réjouir d'avoir occasion de vous entretenir avec lui, de le louer, de lui présenter vos hommages et vos adorations. Un enfant qui ne parle point à son père, qui ne le salue presque jamais, est un indigne enfant. Vous êtes tel à l'égard de Dieu : il est le meilleur de tous les pères, et à peine lui parlez-vous. Que penseriez-vous d'une personne qui, étant toujours à vos côtés, ne vous dirait pas une seule parole ! Pourquoi ne dites-vous rien à Dieu qui est toujours avec vous ?

Si vous étiez accablé d'infirmités, et qu'une personne fût assez charitable pour ne jamais vous abandonner, pour vous donner à manger, pour vous aider à marcher, à vous soutenir, ne lui diriez-vous rien? Voilà ce que vous faites à l'égard de Dieu : il vous soutient, il vous donne la vie, il vous porte entre ses bras ; vous ne respirez que par son secours, vous n'êtes nourri que de ses biens ; il fait croître et mûrir les grains pour votre entretien, sans cesse il pense à vous, il est toujours auprès de vous dans vos afflictions, pour vous consoler et couronner votre patience : *Cum ipso sum in tribulatione.* Ps. 90. Et loin de le remercier, de lui

parler, vous ne pensez pas même à lui; quelle ingratitude! On pense à ses amis; les amis ne s'ennuient point de converser ensemble, et vous vous ennuyez de converser un quart d'heure avec Dieu; on dirait même que vous vivez avec lui en ennemi. Deux voisins qui ne se parlent point, ou qui ne se parlent que froidement, passent pour ennemis. Y a-t-il quelqu'un qui vous soit plus voisin, plus intime que Dieu? Il est au dedans de vous, vous vivez dans lui : *In ipso enim vivimus.* Act. 17. Pourquoi pensez-vous si rarement à lui? Pourquoi lui parlez-vous si peu et si froidement?

Cette indifférence pour Dieu, voilà, âmes fidèles, le sujet de vos gémissemens. On parle tout le jour aux créatures, et l'on ne dit rien à son Créateur. Oh! qu'il est bien vrai que Dieu est inconnu et oublié! Le Sauveur en versait des larmes, en s'adressant à son Père céleste : O Père saint! le monde ne vous connaît pas : *Pater juste! mundus te non cognovit.* Joan. 17.

Que vous coûterait-il d'élever souvent votre cœur à Dieu, de vous entretenir avec lui chaque jour, au moins un quart d'heure, sur l'affaire de votre salut, pour examiner en sa présence les vertus qui vous manquent, vos vices et vos mauvais penchans, et lui demander sa grâce pour vivre plus saintement? Vous parlez souvent de vos affaires à des gens qui ne peuvent vous secourir : pourquoi ne dites-vous rien à Dieu des affaires de votre âme? N'est-ce pas une marque que vous vous souciez peu de Dieu et de votre salut?

Au reste, il n'est pas nécessaire d'être savant pour bien prier. Un simple fidèle, un pauvre ignorant prie avec plus de mérite et de fruit que les plus grands docteurs, s'il prie avec plus d'humilité.

RÉSOLUTIONS.

Puisque la prière est un hommage que je dois à Dieu; qu'elle est nécessaire pour obtenir bien des grâces et des faveurs célestes, et qu'elle a tant d'efficacité, lorsqu'elle est bien faite; je ne me contenterai pas de prier exactement matin et soir, mais j'élèverai souvent, dans la journée, mon cœur à Dieu par de courtes et ferventes prières. — Mon Dieu, donnez-moi l'esprit de prière.

CHAPITRE CXXXV.

Pourquoi nos prières ne sont pas toujours exaucées.

La Cananéenne prie : *Seigneur, aidez-moi*, et le Sauveur du monde lui accorde sa demande. Une femme païenne est exaucée, pourquoi tant de chrétiens qui prient ne le sont-ils pas? Saint Augustin en donne trois raisons : c'est parce qu'on prie avec un cœur mal disposé ; parce qu'on prie mal ; parce qu'on demande des choses mauvaises ou inutiles : *Quia mali, quia malè, quia mala petimus.*

I. On est mal disposé envers Dieu, quand on aime le péché : *quia mali*, parce que le péché afflige Dieu : *Tactus dolore cordis.* Gen. 6. Il faut donc détester le péché, et désirer d'en sortir pour s'approcher de Dieu. Prétendons-nous qu'il nous exauce, tandis que nous aimons ce qui l'afflige? Nos péchés ont fait mourir son fils : comment osons-nous demander à Dieu des grâces, si nous aimons actuellement le péché qui a causé la mort de ce fils adorable? Ce serait imiter un meurtrier qui, après avoir égorgé un enfant, irait, le poignard à la main, encore teint de son sang, demander une faveur à son père.

Il ne faut pas conclure qu'un pécheur ne doit pas prier ; loin de là, il a plus besoin de prières que les autres ; mais il doit prier en se repentant, ou du moins en tâchant de se repentir de ses fautes, en gémissant, en demandant à Dieu de l'en délivrer : des prières ainsi faites sont toujours utiles, et plus utiles au pécheur que toutes celles qu'on ferait pour lui. *Quand tous les saints prieraient pour un pécheur, leurs prières lui serviraient peu*, dit saint Jean Chrysostôme, *s'il ne prie pas lui-même.*

II. La seconde cause du peu d'effet de nos prières, c'est que nous prions mal : *Quia malè.* On prie sans préparation, sans respect, sans dévotion, sans persévérance. *Préparez votre âme avant la prière*, dit le Saint-Esprit, *et ne tentez pas Dieu.* Eccl. 18. Quand on veut parler à un prince, on pense à ce qu'on doit lui dire,

pensez de même à ce que vous devez demander à Dieu et aux besoins de votre âme. Débarrassez votre esprit des pensées étrangères et des affaires du siècle. Si les distractions se présentent, rappelez aussitôt votre esprit à Dieu. Les distractions, les aridités et les sécheresses ne nuisent point à la prière, quand on ne les aime pas; elles augmentent le mérite et la ferveur, quand elles servent à nous rendre plus humbles.

Priez avec respect, vous souvenant que vous parlez à Dieu, devant qui les anges et les puissances tremblent, prosternés jusqu'à l'anéantissement : *Tremunt potestates.* Une prière faite avec dissipation, est plutôt une moquerie qu'une prière, et se change en péché. *Oratio ejus fiat in peccatum.* Ps. 108. Priez avec humilité, vous reconnaissant indigne des faveurs du ciel. La prière d'un cœur qui s'humilie, pénètre jusqu'aux cieux : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit.* Eccl. 35. Jésus-Christ fit l'éloge de la Cananéenne, du Centenier, du Publicain, et exauça leurs prières, parce qu'ils avouaient leur indignité; il rejeta la prière orgueilleuse du Pharisien.

Priez avec dévotion, en vous élevant à Dieu, en vous unissant à Jésus-Christ comme à votre souverain médiateur, en implorant l'intercession de la sainte Vierge et des saints. Joignez-y la ferveur, désirez ardemment d'obtenir les grâces du ciel; des prières languissantes ne sont pas dignes d'être écoutées. Si la bouche parle quand le cœur ne désire et ne dit rien, ce n'est pas une prière.

Priez avec persévérance. On ne mérite pas d'obtenir, quand on ne continue pas à demander. La sainte Vierge et les apôtres persévérèrent dans la prière, en attendant avec confiance la descente du Saint-Esprit : *Erant perseverantes unanimiter in oratione.* Act. 1. La prière est un hommage que nous devons à Dieu. Il veut être prié, parce qu'il veut que nous reconnaissions notre dépendance : il veut être prié longtemps, afin que nous sentions le prix de ses dons; il veut être toujours prié, parce que nous avons toujours besoin de son secours.

Le Sauveur n'avait pas besoin de prière, il était le maître de tous les dons; pourquoi cependant priait-il

souvent, jusqu'à passer les nuits en prière? C'était pour nous apprendre combien la prière fréquente nous est nécessaire : *Erat pernoctans in oratione Dei.* Luc. 6. C'est pour cela que saint Paul nous avertit de sa part de prier sans cesse, c'est-à-dire, souvent et très-souvent; c'est pour cela que les apôtres n'avaient presque point d'autres occupations que l'instruction et la prière? *Nos verò orationi et ministerio verbi instantes erimus.* Act. 6. C'est par ce moyen qu'ils ont converti l'univers. Sans la prière fréquente, on travaille en vain pour soi et pour les autres.

III. Une troisième cause du peu d'effet de nos prières, c'est que nous demandons des choses mauvaises : *quia mala petimus*, c'est-à-dire, des choses nuisibles à notre âme, ou peu utiles, ou sans rapport au salut. Vous demandez des biens : Dieu vous les refuse; parce qu'ils serviraient à vous perdre. Vous lui demandez la santé, s'il vous la refuse, c'est parce que la maladie est plus utile pour vous sanctifier. Vous le priez de conserver votre bétail et vos grains; s'il les fait périr, c'est parce qu'il est plus avantageux pour vous d'être puni en cette vie pour vos péchés, que d'en être puni en l'autre. Vous demandez la conservation d'un enfant; Dieu vous l'ôte, parce qu'il se serait perdu, ou parce que vous en êtes idolâtre. La privation de ce que nous demandons, est souvent le meilleur pour notre sanctification.

Nous trouvons dans la prière que Jésus-Christ nous a enseignée : *Notre père qui êtes aux cieux*, etc. tout ce que nous devons demander; mais remarquez que s'il nous fait demander notre pain et le temporel, c'est après avoir demandé la gloire de son nom, son royaume et sa sainte volonté : c'est à quoi doivent se rapporter toutes nos prières. *Si vous demandez quelque chose en mon nom*, dit le Sauveur, *il vous sera accordé;* mais si vous ne demandez que les choses temporelles, ce n'est pas demander *quelque chose*, c'est demander *des riens*, dit saint Augustin, parce que ces objets temporels sont comme *des riens*, en comparaison du salut et du royaume de Dieu. Jusqu'à présent, disait le Sauveur aux apôtres, vous n'avez rien demandé; parce que les

apôtres, étant encore imparfaits, ne demandaient pas ce qui convenait: *Usque modò non petistis quidquam*. Joan. 16. Jésus-Christ n'a pas prié précisément pour nous mériter les richesses, la santé et la prospérité, mais afin de nous mériter les grâces pour servir Dieu, pour acquérir les vertus et nous sauver: voilà ce que nous devons demander en son nom avant toutes choses, *et le reste nous sera accordé*.

Mais en demandant à Dieu les vertus et les grâces du salut, prenez garde de n'y pas mettre des obstacles. Vous le priez de vous délivrer du mal, c'est-à-dire du péché, et vous ne voulez ni éviter le péché, ni vous corriger. Vous demandez la conversion de vos enfans, et vous les scandalisez par votre humeur brutale et par vos exemples. Vous demandez la patience, et il ne vous plaît pas de la pratiquer et de souffrir. Vous demandez la chasteté, et vous ne voulez ni vous contenir, ni vous priver de certaines fréquentations. De pareilles prières sont présomptueuses, et ne méritent pas d'être exaucées. Faites, de votre côté, ce que vous pouvez et ce que vous devez, et Dieu vous aidera: *Adjuvat ut possis*.

RÉSOLUTIONS.

1. Afin de prier d'une manière efficace, je me détacherai du péché. —2. Je me préparerai à la prière par la pensée que Dieu me voit. — 3. Je m'appliquerai à ce que je dis, tâchant de prier de cœur, avec la confiance d'un enfant qui parle au meilleur des pères.—4. Je persévérerai à demander, quoique je ne sois pas exaucé d'abord.—5. Et je ne demanderai rien qui puisse déplaire à Dieu, ni m'être funeste. — Mon Dieu, *apprenez-nous à prier*.

CHAPITRE CXXXVI.

De l'amour de Dieu.

I. Nous devons aimer Dieu bien plus pour lui-même, que pour les biens qu'il nous fait. Si l'on vous disait qu'il y a un roi si accompli et si parfait, que les plus beaux portraits qu'on en fait ne sont que de grossières ébauches, et ne peuvent le représenter que très-imparfaitement; que néanmoins on ne peut voir ces

portraits, quoiqu'imparfaits, sans admirer et sans aimer ce grand roi :

Que ses sujets font quelquefois plus de cent lieues pour avoir le bonheur de le voir ; et qu'après l'avoir contemplé un moment, ils sont si ravis d'admiration, si éblouis de l'éclat de ses charmes, qu'ils feraient plus de mille lieues pour le voir une seconde fois ;

Que ce roi est si puissant, qu'il n'a besoin de personne ; si bienfaisant, qu'il ne s'applique qu'à rendre heureux ses sujets ; qu'il les aime plus tendrement qu'une mère n'aime ses enfans ; qu'il leur permet d'approcher de sa personne ; qu'il les caresse, les récompense avec profusion, et leur accorde tout ce qu'ils lui demandent ;

Qu'il est rempli de sagesse ; qu'il n'y a rien que de saint, rien que de pur et que de noble dans tous ses desseins ; qu'il est d'une si haute majesté, que les rois se font gloire d'être ses vassaux, et que les plus puissans princes se croient plus honorés de le servir et de l'aimer que de commander à leurs sujets ; que néanmoins, avec toute sa grandeur, il est si généreux, si aimable, si bon, qu'il recherche le premier ses ennemis ; que lorsque ces rebelles viennent lui demander pardon, il les embrasse, les met au nombre de ses favoris, les traite comme ses enfans, et les récompense avec magnificence :

Vous ne pourriez entendre parler d'un roi si accompli sans l'admirer ; quand vous n'auriez reçu de lui aucune faveur, vous ne pourriez vous empêcher de l'aimer.

II. Tout ce que vous entendriez dire de ce grand roi, n'est rien en comparaison de ce que vous devez penser de Dieu. Il est tout cela, infiniment plus que tout cela. Toutes les perfections, tous les attraits des créatures les plus belles et les plus accomplies, réunies ensemble, ne sont qu'un faible portrait de ses grandeurs ; ou, pour mieux dire, ne sont rien devant la beauté et les perfections de Dieu. Tout le brillant des cieux, tout l'éclat des anges, toutes les beautés imaginables ne sont que laideur, obscurité, et disparaissent en sa présence. Pouvez-vous donc trouver un objet plus aimable, qui soit plus digne de votre amour ? Oh ! si vous con-

naissiez cette beauté suprême et ses grandeurs adorables, que vous auriez peu d'attache aux créatures !

Quand vous n'auriez reçu de lui aucune grâce, il mérite toujours par ses perfections infinies d'être aimé *de tout votre esprit, de tout votre cœur et de toutes vos forces.* Saint Augustin le comprenait, lorsqu'il disait en versant des larmes : *O mon Dieu : beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, c'est bien tard que je vous ai connu, c'est bien tard que je vous ai aimé.* Saint Antoine passait les nuits à contempler les beautés et les perfections de Dieu. Au sortir des ténèbres de la nuit, voyant l'astre du jour : *Beau soleil*, s'écriait-il, *tu viens me distraire, tu m'empêches de goûter tranquillement les amabilités de mon Dieu.*

III. C'est l'amour de Dieu qui fait les saints sur la terre ; c'est l'amour et la possession de Dieu qui fait le bonheur des élus dans le ciel. Quand vous auriez toutes les autres vertus, et que vous feriez des miracles, sans l'amour de Dieu vous ne seriez jamais sauvé. *Si je n'ai pas la charité*, c'est-à-dire l'amour de Dieu, *je ne suis rien*, dit saint Paul, parce que, sans la charité, on ne peut ni mériter ni acquérir le ciel, et qu'il vaudrait mieux n'être rien, n'avoir jamais été, que d'être exclu du ciel et de ne pas aimer Dieu dans l'éternité. Aimez-le, bénissez-le, réjouissez-vous de ses perfections : vous l'aimerez dans le ciel, vous l'y posséderez, si vous l'aimez pendant votre vie.

RÉSOLUTIONS.

1. Je demanderai souvent à Dieu la grâce de l'aimer. — 2. Je ferai souvent des actes d'amour de Dieu. — 3. Et je m'y exciterai en contemplant sa grandeur, sa puissance, sa bonté, ses autres perfections, qui sont toutes sans bornes, et au-dessus de toute louange : *Major omni laude.* — O mon Dieu ! faites-moi la grâce de vous aimer, et de vous aimer toujours.

CHAPITRE CXXXVII.

Nous devons aimer Dieu par reconnaissance pour ses bienfaits.

I. Si les services que les hommes se rendent les uns aux autres, font des impressions sur leur cœur, d'où

vient que le nôtre est insensible envers un Dieu qui nous comble à tout moment de ses faveurs? Si un inconnu vous avait donné la moindre partie des biens dont Dieu vous a fait part; s'il vous avait nourri un jour dans une nécessité pressante; s'il vous avait rendu la vue ou la santé, vous témoigneriez votre reconnaissance à cet étranger, vous en parleriez sans cesse, vous lui offririez vos services. Pourquoi n'avez-vous pas ces mêmes sentimens pour Dieu? Hé quoi! Dieu mérite-t-il moins qu'un homme? Vous recevez peu de choses des hommes; mais vous recevez tout de Dieu, la santé, l'esprit, la parole, l'usage de vos sens: si une de ces choses vous manquait, vous seriez misérable; pourquoi n'aimez-vous pas celui qui vous les donne?

Le spectacle de l'univers vous prêche la reconnaissance que vous lui devez. C'est pour vous qu'il a produit le soleil qui vous éclaire, l'air que vous respirez, le feu qui vous échauffe, l'eau que vous buvez, les blés, les fruits, les alimens qui vous nourrissent, les vêtemens qui vous couvrent, les animaux qui vous servent.

S'il vous a mis au monde, s'il vous a fait naître dans la vraie religion, préférablement à tant d'autres qui le serviraient mieux que vous; si vous avez un naturel heureux, du penchant à la piété et de l'éducation, s'il a rendu votre mariage heureux; s'il vous a appelé à la vie religieuse, au célibat, à une vocation tranquille, ne sont-ce pas là d'autres preuves de son amour pour vous? Comptez les dangers, les accidens, les tentations dont il vous a préservé, les pensées salutaires, les impressions de la grâce, les œuvres saintes qu'il vous a inspirées: voilà encore des marques de sa bonté.

Sans parler de la charité ineffable qui a porté Jésus-Christ à souffrir la mort pour vous, ne vous donne-t-il pas encore ses sacremens, son corps et son sang adorable pour vous sanctifier? s'il avait quelque chose de plus precieux, il vous le donnerait, en attendant qu'il se donnât lui-même à vous dans le ciel, pour l'y posséder sans fin.

II. Si cette bonté d'un Dieu ne nous touche pas, à quoi serons-nous sensibles? Pour être infinie, mérite-

t-elle moins notre reconnaissance? O ingratitude des hommes envers Dieu! on dirait qu'ils ne reçoivent les marques de sa bonté que pour en abuser et pour s'en servir contre lui. Vit-on jamais tant de bonté d'un côté, et tant de dureté de l'autre?

Les animaux, dit saint Ambroise, n'oublient pas le bien qu'on leur fait; ils aiment le maître qui les nourrit, et lui rendent service. Les bêtes, même les plus féroces, ne sont point farouches à l'égard de leurs bienfaiteurs. Et vous, Chrétiens, vous oubliez les bontés d'un Dieu qui vous aime, qui vous nourrit, qui vous a rachetés, qui cherche à vous sauver.

Un prophète disait aux Juifs: *Gardez-vous de devenir comme des animaux stupides qui sont sans entendement.* Mais on peut dire aujourd'hui, à la honte des chrétiens: soyez du moins semblables aux animaux; ayez autant de reconnaissance pour Dieu, que les animaux en ont pour leurs bienfaiteurs et pour leurs maîtres.

RÉSOLUTIONS.

1. Oui, j'aimerai aussi mon Dieu, à cause des bienfaits sans nombre que j'ai reçus de sa bonté paternelle. — 2. Et pour m'exciter à ce devoir de reconnaissance, je me rappellerai souvent les grâces que Dieu m'a faites, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre du salut. — O mon Dieu! je vous demande pardon de mes ingratitudes passées.

CHAPITRE CXXXVIII.

Peu de gens aiment Dieu, et pourquoi?

I. Nous disons à Dieu que nous l'aimons de tout notre cœur; mais le disons-nous avec vérité? Ne démentons-nous point nos paroles par notre conduite? *Dilexerunt eum in ore suo, et linguâ suâ mentiti sunt ei.* Ps. 77.

Aimer Dieu, c'est le préférer à tout, être disposé à tout souffrir, à tout perdre, même la vie, plutôt que de perdre sa grâce. Et souvent, hélas! on s'expose à la perdre, et on la perd en effet pour un point d'honneur, pour un objet d'intérêt, pour une chicane, pour

un plaisir brutal, pour une criminelle amitié; et l'on dit qu'on aime Dieu! illusion.

Aimer Dieu, c'est prendre à cœur ses intérêts et sa gloire, être affligé de le voir offensé. Le nombre est-il grand de ceux qui sont sensibles à la gloire et aux intérêts de Dieu? L'intérêt des créatures est peu de chose, et l'on fait tout pour le soutenir. L'intérêt de Dieu est le seul essentiel, et l'on ne fait rien pour le procurer.

Parle-t-on contre l'honneur de votre famille, vous ne pouvez le souffrir. Parle-t-on contre l'honneur de Dieu, contre la religion, peu vous importe, vous ne dites rien. Si l'on offense un de vos amis, vous en êtes affligé. Vous voyez Dieu offensé dans votre famille, vous le voyez offensé dans les compagnies, vous le voyez offensé partout: loin d'y être sensible, vous vous en faites un divertissement.

Commet-on un attentat contre le prince, aussitôt les magistrats en font punir les auteurs. Commet-on des attentats contre Dieu, des blasphèmes, l'adultère, l'injustice, la débauche, l'impiété, personne ne s'y oppose, les officiers de justice, les seigneurs, les pères, les maîtres les souffrent; on blâme même un pasteur qui s'efforce de les réprimer. O mon Dieu! disait David, n'y a-t-il donc personne qui se joigne à moi pour soutenir vos intérêts contre les méchans. *Quis consurget mihi adversùs malignantes?* Ps. 93.

Faut-il construire un édifice pour l'embellissement d'une ville, pour le spectacle, faire des dépenses pour le luxe, et le jeu, on en trouve les moyens; mais faut-il contribuer à une œuvre de charité et de justice, à l'instruction, à l'éducation de la jeunesse, à la réparation du lieu saint, les moyens, dit-on, ne sont pas suffisans. C'est ainsi que l'intérêt de Dieu et de la religion est celui qu'on a le moins à cœur. Il est donc vrai qu'il y a peu de gens qui aiment Dieu.

II. Pourquoi a-t-on si peu d'amour pour Dieu? C'est qu'on n'aime que le monde, on n'aime que les choses du monde, on n'aime que soi-même. 1. On aime le monde, et l'on veut en être aimé; on veut l'imiter et lui plaire; on craint de lui déplaire et d'en être blâmé, peu en peine de déplaire à Dieu. Aimer

ainsi le monde, ce n'est pas aimer Dieu; c'est être son ennemi : *Amicitia hujus mundi inimica est Dei.*

2. On n'aime que les choses du monde, les biens, les grandeurs, les amusemens et les folies du monde. Vous dites que vous aimez Dieu : dites plutôt que c'est l'argent et l'or, votre honneur et vos fonds que vous aimez, que vous craignez de perdre, plus que de perdre Dieu. Ce sont les procès et la débauche, les parures et les modes, les intrigues et les compagnies amusantes que vous aimez. Vous les aimez *de tout votre esprit*, puisque vous y pensez sans cesse. Vous les aimez *de toute votre âme*, puisque vous ne désirez que ces objets. Vous les aimez *de toutes vos forces*, puisque vous ne travaillez que pour cette fin. Vous n'aimez donc pas Dieu, vous lui êtes même rebelle, puisque vous aimez avec attache ce qu'il défend d'aimer : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo.* 1. Joan. 2.

3. Enfin, on n'aime pas Dieu, parce qu'on s'aime trop soi-même, on rapporte tout à soi; nos plaisirs et nos intérets l'emportent sur l'intérêt de Jésus-Christ : *Omnes enim quæ sua sunt quærunt, non quæ sunt Jesu Christi.* Philip. 2.

On ne cherche qu'à paraître, à se satisfaire. L'amour-propre est un poison qui s'insinue dans les intentions les plus secrètes; on croit chercher Dieu, tandis qu'on ne cherche que soi-même. Nos bonnes œuvres ne sont quelquefois qu'un faux brillant qui cache notre vanité. Il nous semble agir par charité, dit le livre de l'Imitation, et c'est souvent la cupidité qui nous entraîne : *Sæpè videtur esse charitas, et est magis carnalitas.*

Oublions-nous nous-mêmes, méprisons-nous, haïssons-nous, et nous aimerons Dieu. Qu'y a-t-il en effet dans nous qui mérite tant d'être aimé? Des pécheurs méprisables, remplis de misère, souillés d'ordures et de crimes, méritent-ils tant d'estime? Apprenons à nous oublier, à nous haïr en ce monde, pour nous retrouver en Dieu dans l'éternité. Heureux échange de se quitter soi-même pour trouver et posséder son Dieu : *Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* Joan. 12.

N'aimons ce qui est au monde que par rapport à Dieu : aimer autrement des créatures, c'est mal placer son amour. Oh ! quand éprouverons-nous combien on est heureux quand on aime Dieu, après avoir éprouvé si souvent combien on est méprisable quand on est possédé par l'amour des choses de la terre? Amour profane, amour du monde, qui aveugle l'esprit, qui embarrasse le cœur, qui souille l'âme, et qui perd l'homme! que nous sommes à plaindre si nous n'aimons pas Dieu ! *Hélas!* répondit un démon qu'on exorcisait, *je suis cette créature infortunée qui n'aura jamais le bonheur d'aimer Dieu.*

RÉSOLUTIONS.

1. Je veux aimer Dieu dès aujourd'hui. — 2. Je lui dirai souvent désormais que je l'aime. — 3. Et je le prouverai en prenant un vif intérêt à sa gloire, à ce qui concerne son service, empêchant, autant qu'il sera en mon pouvoir, qu'il ne soit offensé. — Mon Dieu, je vous ai peu aimé jusqu'ici ; mais c'en est fait, je vous donne mon cœur pour ne plus le reprendre.

CHAPITRE CXXXIX.

Combien il est important de chercher Dieu, et de faire tout en vue de Dieu.

Quoi que vous fassiez, dit saint Paul, faites tout à la gloire de Dieu : *Omnia in gloriam Dei facite.* 1. Cor. 10. Qui vit autrement, passe sa vie sans contentement ; il la passe sans mérite ; il la finit dans le regret.

I. Dieu seul doit être le principal objet de notre cœur, parce qu'il n'y a que Dieu qui puisse le contenter. Cherchez Dieu en tout, et vous trouverez la paix et le repos. Saint Augustin l'avait éprouvé, et disait avec raison : *Notre cœur sera toujours dans l'inquiétude, ô mon Dieu! jusqu'à ce qu'il se repose en vous.*

N'ayez que Dieu en vue dans tous vos desseins, n'aimez les choses de la terre qu'autant qu'elles vous élèvent à Dieu, et qu'elles vous aident à le servir. Un jour ainsi passé est plus consolant que les années qu'on passe dans les honneurs et les plaisirs de la terre.

L'expérience doit vous le faire sentir. Vous n'avez jusqu'ici que trop agi pour vous-même et pour les créatures. Quel fruit en avez-vous tiré? *Quem ergo fructum habuistis?* Rom. 6.

N'est-ce pas une folie de chercher hors de vous ce qui n'y est pas? S'il faut, pour vous contenter, quelque chose de riche et d'agréable, vous le trouverez en Dieu, au fond de votre cœur, non pas ailleurs. Qu'on ne me parle plus des plaisirs et des richesses de la terre, disait saint Augustin; tout plaisir, toute abondance que je trouve hors de mon Dieu, n'est que misère et indigence: *Omnis mihi copia quæ Deus meus non est, egestas est.*

Comprenez une bonne fois le néant des plaisirs que vous mendiez auprès des créatures, que vous cherchez dans l'intempérance, dans la volupté, dans la vengeance, dans l'attache aux choses du siècle. Ce sont, dit saint Augustin, des plaisirs faux, des plaisirs courts, des plaisirs mortels, *Mentiuntur, moriuntur, et ad mortem trahunt.* Des plaisirs faux, vous n'y avez pas trouvé la satisfaction que vous cherchiez, des plaisirs courts, qui ont été de peu de durée; des plaisirs mortels, il vous en a coûté la perte de votre âme et la perte de Dieu. De tels plaisirs, hélas! peuvent-ils vous rendre heureux!

II. L'unique moyen d'être content est donc d'agir en tout en vue de Dieu; c'est aussi le moyen de le contenter et d'acquérir des mérites pour le ciel. Oh! que de trésors sont renfermés dans vos actions et dans vos peines, lorsque vous les offrez à Dieu dans l'intention de lui plaire! Il n'en est pas une (si vous êtes en état de grâce) qui ne mérite un accroissement de gloire pour l'éternité. Combien donc êtes-vous coupable, et que ne perdez-vous pas, lorsque vous négligez une pratique si sainte, puisque vous perdez le mérite de vos travaux, mérite plus estimable que tous les trésors de la terre? vous devriez en pleurer la perte, plus que celle de votre honneur et de vos biens.

Ne l'oubliez jamais, que tout le temps qui n'est pas employé en vue de Dieu, est un temps dont Dieu ne vous tiendra compte que pour vous punir. Quand vous

travailleriez jusqu'à suer le sang; quand vous feriez autant de bonnes œuvres, que vous souffririez autant que les pénitens et les martyrs, si ce n'est pas en vue de Dieu, tout est sans mérite pour le ciel. Quelque saintes, quelque éclatantes que soient vos actions devant les hommes, si Dieu n'en est pas le principe et la fin, elles n'empêcheront pas que vous ne soyez à ses yeux un serviteur inutile, un objet vil et méprisable, digne de condamnation.

III. Rien ne vous consolera à la mort, que ce que vous aurez fait pour Dieu. Votre regret, et un regret qui vous déchirera le cœur, sera d'avoir oublié Dieu, de vous être occupé de choses vaines pendant la vie. Honneurs, divertissemens, richesses, compagnies, tout cela ne sera plus pour vous; il ne vous en restera qu'un regret accablant. Vous connaîtrez alors que vous vous êtes trompé, et que tout est trompeur ici-bas: *Vocavi animos, et ipsi deceperunt me.* Th. 1.

Rappelez dans votre esprit la triste situation d'un homme riche, qui en mourant disait ces lamentables paroles à ses enfans: *Ne pouvez-vous pas me tirer de l'état où je suis?* Ils lui répondirent avec larmes qu'il était impossible, que le mal était sans remède. *Ah ciel!* s'écria-t-il, *ô folie des hommes! n'ai-je acquis tant de richesses et subi tant de travaux, que pour me voir sans secours? Avec tous mes biens, je ne puis pas seulement me procurer une heure de temps pour régler ma conscience. Je n'ai plus personne au monde. Oh! qu'il eût bien mieux valu pour moi employer mon temps et mes biens à servir Dieu, et à me faire des protecteurs dans la personne des pauvres! Oh! si je pouvais encore obtenir quelques années!*

Un vrai repentir pouvait encore réconcilier ce mourant avec Dieu; mais il faut avouer qu'il est toujours bien douloureux à la mort, au lieu de trouver *des jours pleins* de mérites, de ne trouver que des jours vides, passés dans le crime et l'oubli de Dieu, et de ne voir dans sa vie qu'un temps perdu.

Après tout, si vous ne cherchez pas Dieu dans vos actions et vos desseins, que cherchez-vous et que trouvez-vous? qu'une agitation de pensées et de remords,

vanité et affliction d'esprit. Si vous cherchez Jésus en tout, dit l'Imitation, vous le trouverez. Si vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez aussi, mais, hélas! pour votre perte: *Si quæris in omnibus Jesum, invenies utique Jesum. Si autem quæsieris te ipsum, invenies te ipsum, sed ad tuam perniciem.*

RÉSOLUTIONS.

1. Je chercherai Dieu en tout. — 2. Je lui consacrerai tout ce que je ferai et souffrirai. — 3. Et je m'abstiendrai de tout ce que je ne pourrais lui offrir pour sa gloire et pour son amour. — O mon Dieu! je ne veux plus vivre que pour vous.

CHAPITRE CXL.

De la conformité à la volonté de Dieu.

Tous ceux qui disent: *Seigneur, Seigneur*, n'entreront pas dans le royaume des cieux, dit Jésus-Christ; mais ceux qui font la volonté de mon père. Le Sauveur lui-même n'a point eu d'autre règle de sa conduite, que la volonté du Père céleste. Il faut donc, pour marquer à Dieu notre amour, et nous sauver, *vouloir tout ce que Dieu veut, faire tout ce que Dieu veut, souffrir tout ce que Dieu veut.*

I. *Vouloir tout ce que Dieu veut.* Dans cette disposition, on commence à mourir à soi-même, et à vivre pour Dieu. On est mort à soi-même, quand on n'a point de volonté propre: on vit pour Dieu, quand on veut tout ce qui lui plaît. Vous êtes morts, dit saint Paul, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ: *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* Col. 3. Or, de même qu'un mort est insensible à tout, soit qu'on le foule aux pieds ou qu'on l'élève sur le trône, qu'on le maltraite ou qu'on le caresse; de même aussi le chrétien qui est soumis à la volonté de Dieu, n'est point ému de tous les événemens de la vie, parce qu'il regarde en tout l'ordre de Dieu. Les louanges, les richesses ne lui enflent point le cœur; le mépris et les disgrâces n'abattent point son courage.

S'il sent les répugnances de la nature dans les afflictions, il adore les desseins de Dieu. Dans le fond de l'âme, il est soumis, et trouve dans la volonté de Dieu la joie et le repos. Attaché à Dieu seul, rien ne l'afflige que ce qui déplaît à Dieu. Vivre de la sorte, c'est mener *une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ*, c'est vraiment servir Dieu, parce que c'est servir Dieu que de l'aimer, et c'est l'aimer que d'aimer sa sainte volonté.

II. *Faire ce que Dieu veut.* En vain on se flatte de vouloir ce que Dieu veut, si l'on ne fait pas ce qu'il ordonne, et si l'on n'évite pas ce qui lui déplaît. Souvent nous croyons faire la volonté de Dieu, et c'est plutôt la nôtre, parce que nous croyons qu'une chose est sainte, lorsqu'elle nous plaît, dit saint Augustin: *Sanctum est quod volumus.*

On s'imagine que, pour devenir saint, il faut beaucoup agir et faire de grandes choses; on se trompe. Dieu veut nous conduire à la sainteté par un chemin plus court: c'est de faire ce qu'il demande dans notre état. Voilà le point essentiel de la vertu. Sans cela on n'a qu'une vertu de fantaisie et d'humeur, une vertu à contre-temps, une vertu fausse, suspecte; on fait de grands pas, mais hors du chemin.

Une femme demeure des heures entières à l'église, pendant que ses filles sont à la danse, qu'elles nouent des intrigues, qu'elles lisent des romans. Un père, un maître fait des visites de charité, de longues lectures de piété, tandis que ses enfans et ses gens se livrent au libertinage. Un homme fait de louables dépenses en libéralités, tandis qu'il ne paie point ses dettes; un domestique emploie le temps à des dévotions indiscrètes, pendant que son ouvrage est à faire, et qu'un maître s'emporte de colère. Illusion. Réglez votre maison et vos dépenses; payez vos dettes; veillez sur vos enfans; sanctifiez votre famille; obéissez à vos maîtres; remplissez chacun les devoirs de votre état; réparez par de fréquens retours à Dieu ce que vous ne pouvez faire par de longues prières. Voilà la volonté de Dieu, et c'est là le servir.

Une personne fait des mortifications plus que sa san-

té et ses occupations ne lui permettent; un religieux, plus que sa règle et ses supérieurs ne lui prescrivent. Cette dévotion n'est plus selon l'esprit de Dieu; toute dévotion d'humeur et de volonté propre, qui n'est pas selon la prudence ou la subordination, n'est pas selon Dieu. L'attache à notre propre volonté fait que nos bonnes œuvres cessent d'être bonnes, et ce qui plairait à Dieu, cesse de lui plaire.

Si Dieu nous appelle tous à la sainteté, ce n'est pas au même degré, ni par les mêmes moyens, ni dans la même vocation. C'est pourquoi les confesseurs ne doivent pas suivre la même règle à l'égard de tous; mais examiner la volonté de Dieu, qui n'exige pas les mêmes choses de tout le monde. De longues méditations, de grandes austérités ne sont pas également pour tous. Le plus sûr, c'est de faire dans notre vocation ce que Dieu demande. Le vrai chrétien ne veut faire ni plus ni moins, ni autrement que Dieu ne veut.

Pour choisir un état de vie, consultez Dieu. Vous aspirez à une vocation, si vous avez le moyen, les talens, l'inclination; c'est la volonté de Dieu. Vous voudriez entrer danr le cloître, mais vous n'en avez pas les moyens, ou vous ne vous sentez aucune disposition aux vertus religieuses; ce n'est pas la volonté de Dieu. Vous désirez d'entrer dans le clergé, et vous n'avez ni talent, ni goût pour l'étude et pour la piété; ce n'est pas la volonté de Dieu. Vous voudriez prendre un parti; mais un père prudent, des personnes qui ont l'autorité sur vous s'y opposent; ce n'est pas la volonté de Dieu.

Il serait plus sûr pour le salut, de vivre au milieu des dangers du monde avec la volonté de Dieu, que d'être dans l'état le plus saint, contre son gré. On peut se perdre où l'on ne voit point de danger; mais on ne risque rien en suivant la volonté de Dieu, et les conseils prudens de ceux qui doivent veiller sur nous.

III. *Souffrir tout ce que Dieu veut.* Vouloir et faire tout selon la volonté de Dieu, est une disposition sainte; mais être disposé à souffrir tout ce que Dieu veut, c'est la vraie grandeur d'âme. Saint Louis fut un grand roi, mais il a été encore plus grand par sa soumission

à Dieu dans ses disgrâces, que par ses conquêtes. Saint Paul a plus mérité le titre de grand apôtre par sa patience à souffrir toutes ses tribulations, que par les prodiges de son apostolat.

Si Dieu veut que vous souffriez la maladie, les persécutions, la pauvreté, pourquoi ne le voudriez-vous pas? Vous lui dites tous les jours: *Votre volonté soit faite*. Laissez-lui donc faire sa sainte volonté. Vous voudriez avoir de la santé, des richesses; mais Dieu ne le veut pas. Voudriez-vous qu'il ne fût pas le maître?

Vous désirez la santé pour mieux servir Dieu; tâchez de vous la procurer par des remèdes convenables; s'ils sont sans effet, adorez la volonté de Dieu. Il ne demande pas d'autre service de vous, que de souffrir pour son amour. Vous voudriez des richesses pour soulager des misérables; mais Dieu n'exige pas ce que vous ne pouvez faire. Si vous les désirez pour une fin légitime, pour l'établissement de votre famille; tâchez d'en acquérir sans cupidité, par des moyens raisonnables; s'ils ne réussissent pas, soumettez-vous à Dieu, qui donne et ôte les biens à qui il lui plaît.

Après tout, si Dieu veut vous affliger, c'est pour votre salut; il voit que votre âme serait en danger s'il vous traitait autrement. C'est donc parce qu'il vous aime, qu'il vous éprouve. Oh! combien de prédestinés dans la gloire bénissent sa providence qui leur a fait trouver la sainteté et le salut dans les disgrâces et dans l'indigence! Combien de réprouvés dans les flammes maudissent les délices et les richesses qui les ont perdus!

Ce que vous désirez n'est donc pas toujours le meilleur pour vous. Contentez-vous de ce que Dieu veut que vous soyez ou que vous ayez. Les délices et les richesses sont accompagnées de peines, et souvent de grands crimes. Dieu vous a fait une grâce de vous en priver. Les plus belles roses ne sont pas sans épines: de même les plus brillantes fortunes ne sont pas sans inquiétudes et sans dangers.

Il vaut mieux être privé de ce que vous n'avez pas, que de l'avoir pour vous nuire ou pour vous perdre. Il vaut mieux habiter dans une maison incommode,

avec la santé, que d'être malade dans un palais. De même aussi vaut-il mieux vivre dans une tranquille pauvreté, que d'être dévoré par les chagrins inséparables des richesses, et se sanctifier par la maladie, que de se perdre en santé?

Le meilleur pour nous est de nous confier en Dieu, et de le laisser agir: Il n'est rien de plus raisonnable que de se soumettre à sa volonté, qui est toujours réglée par sa sagesse. Il sait mieux que nous ce qui doit contribuer à sa gloire et à notre prédestination. C'est pour cette raison que les croix et les pénitences les plus salutaires sont celles que Dieu nous envoie, et celles qui sont attachées à notre état. Dans celles qui sont de notre choix, il y a quelquefois de l'amour-propre, de l'indiscrétion, et du danger d'en perdre le mérite.

On est sans danger d'illusion, quand on est soumis à la volonté de Dieu. On est même content de tout, parce que rien n'arrive contre notre volonté, quand nous voulons ce que Dieu veut. *Je suis content,* disait un vertueux laboureur, *de ce que la grêle a ravagé mes moissons, parce que rien ne me fait plaisir en ce monde que la volonté de Dieu; elle s'est accomplie par la perte de mes blés: c'est pour mon salut et pour sa gloire. Son saint nom soit béni.*

Il ne vous en coûtera jamais tant pour vous soumettre à Dieu dans vos afflictions, qu'il en coûta au Sauveur pour se soumettre à la passion et à la mort. Cette parole, *Mon père, votre volonté soit faite*, lui coûta une sueur de sang. Dût-il vous en coûter autant, vous n'êtes pas meilleur que Jésus-Christ votre maître.

RÉSOLUTIONS.

1. Je me conformerai désormais en tout à la volonté de Dieu. — 2. Je verrai cette volonté sainte dans mes devoirs, et je les accomplirai avec courage; je supporterai avec résignation toutes les peines qui m'arriveront, adorant la main de Dieu qui me frappe en père. — Aidez-moi, ô mon Dieu! à me soumettre à vous comme je le dois.

CHAPITRE CXLI.

Le trouble d'une mauvaise conscience, et la paix de la bonne.

I. La conscience, dirigée par la loi de Dieu, doit nous servir de lumière et de règle dans notre conduite. Celui qui vit dans le crime, et qui ne suit pas les droites lumières de sa conscience, sera contraint d'avoir pour bourreau celle qu'il n'a pas voulu avoir pour guide : car il est écrit qu'il n'y a point de paix pour les impies : *Non est pax impiis.* Is. 48.

Le péché ne dure qu'un moment, mais l'avoir commis dure toujours, dit saint Bernard : *Peccare transit, peccásse manet.* Le remords qui en reste dans le fond de l'âme, est un tourment si inquiétant, qu'il vaudrait mieux habiter avec une bête féroce. On peut s'éloigner de celle-ci ; mais on ne peut s'éloigner de soi-même, ni se dérober aux reproches de sa conscience. Elle suit partout ; dans les compagnies et dans le secret, à table et au jeu. Elle tourmente en tout temps, le jour par des retours affligeans, la nuit par des songes affreux.

C'est une voix secrète qui crie toujours, un aspic qui sans cesse ronge le cœur. Comme une fièvre continue, elle est sans intermission, accompagnée de redoublemens. Elle est cet adversaire dont parle Jésus-Christ, avec lequel il faut s'accorder pendant la vie, de peur qu'à la mort il ne nous livre au juge. Ce sera en effet la conscience qui convaincra, confondra, condamnera le pécheur : *Elle en sera*, dit saint Bernard, *l'accusateur, le témoin et le juge.*

L'histoire nous apprend qu'un scélérat ayant tué un homme, il lui semblait à tout moment le voir et l'entendre lui faire ce reproche ! *Ah! malheureux ! pourquoi m'as-tu tué?* Ces reproches importuns lui rendaient la vie si insupportable, qu'il vint lui-même s'accuser au juge, demandant la mort qu'il avait méritée.

Oh ! combien de pareils reproches la conscience ne fait-elle pas à un mauvais chrétien ! A-t-il dépouillé le pauvre Naboth de son héritage par la violence ou par

la chicane? il l'entend sans cesse au fond de l'âme qui lui fait ce reproche : *Pourquoi m'as-tu ruiné?* A-t-il séduit une vierge, a-t-il engagé d'autres personnes dans le vice? il les entend, au fond de sa conscience, lui dire : *Pourquoi m'as-tu perdu?* Ses crimes passés et ses forfaits, toujours présens à son esprit, lui disent sans cesse : *Pourquoi nous as-tu commis?* Nous sommes tes œuvres : tu ne veux pas nous quitter et nous effacer pendant la vie, nous ne te quitterons pas, nous irons avec toi au jugement de Dieu : *Tu nos egisti; opera tua sumus : tecum pergemus ad judicium.* S. B.

Ce saint docteur disait avec raison, que la conscience criminelle est une prison où l'âme est enchaînée, et un enfer anticipé qui la tourmente : *Infernus quidem et carcer animæ rea consciencia.* Le ver qui la déchire, comme celui du réprouvé, lui fait dire sans cesse : *Je suis ennemi de Dieu. Oh! que je suis misérable!*

N'est-ce pas là ce qui rend les pécheurs si timides dans les évènemens subits? *Trepidaverunt timore ubi non erat timor.* S'ils paraissent résolus en compagnie, de quel trouble, étant seuls, ne sont-ils pas saisis? Sont-ils dans un lieu écarté, sont-ils dans une sombre nuit, le mouvement d'une feuille d'arbre, un éclair, un bruit de tonnerre les fait trembler, les déconcerte. Au lieu de recourir à Dieu avec confiance dans les dangers, ils n'ont d'autres sentimens que la consternation, l'horreur et l'effroi.

N'est-ce pas aussi ce qui rend certaines personnes d'une humeur si bizarre et si farouche? Un rien les choque : une parole les irrite, une légère perte les transporte, tout les scandalise, tout leur fait peine; soupçonneux, défians, inquiets, intraitables, insupportables aux autres, insupportables à eux-mêmes. Quel état! quelle vie! être soi-même son supplice et son tourment!

II. Oh! que l'état des gens de bien est différent! Un chrétien qui a la conscience pure, est au-dessus de tous les évènemens de la vie. Il verrait, selon l'expression du prophète, la terre s'écrouler sous ses pas, les rochers se détacher et venir à lui; il verrait des légions d'ennemis qu'il ne craindrait pas. Toujours en paix, rien ne l'in-

quiète. Il voit sans trouble venir le moment de sa mort; il attend avec confiance le jugement de Dieu. Le repos qui reste en son âme, est un avant-goût des délices du ciel; ce qui a fait dire au Sage, que la conscience de l'homme de bien est comme un festin continuel: *Secura mens quasi juge convivium.* Prov. 15.

Il n'est ni défiant, ni soupçonneux, ni chagrin. Content de tout, toujours égal à lui-même, il reçoit tout comme venant de la main de Dieu, il ne se choque et ne se scandalise de rien: *Pax multa diligentibus legem tuam, et non est illis scandalum.* Ps. 118. C'est donc avec raison que le saint roi s'écriait: *Heureux est le peuple qui sert Dieu comme son Seigneur et son maître!* Quand nous ne recevrions point d'autre salaire à votre service, ne serions-nous pas assez récompensés?

RÉSOLUTIONS.

1. J'apaiserai les troubles de ma conscience, en évitant le péché. — 2. En faisant pénitence. — 3. En remplissant, dès ce jour, et avec ferveur, tous les devoirs que m'impose le christianisme et mon état. — Mon Dieu, faites-moi la grâce de rentrer solidement en paix avec vous et avec moi-même.

CHAPITRE CXLII.

Les pièges du démon pour rassurer les pécheurs et troubler les gens de bien.

I. Les remords de conscience sont une grâce du ciel; c'est la voix de Dieu qui parle, qui excite, et qui rappelle. *Ma conscience*, disait quelqu'un, au sortir d'un sermon, *est un prédicateur qui me parle sans cesse, et qui m'en dit plus que tous les prédicateurs.* C'est pourquoi le démon fait tous ses efforts pour apaiser les remords d'une conscience criminelle; il les calme peu à peu, et à la fin il les étouffe.

Les premiers crimes qu'il fait commettre causent de l'inquiétude et du trouble; les seconds causent encore des remords; dans la suite, le crime ne cause plus que quelques doutes. En a-t-on pris l'habitude, on ne doute plus, et l'on ne craint plus rien. Pour calmer les remords

de la conscience, on imite ces voluptueux dont parle un prophète ; on s'étourdit, on se renverse l'esprit jusqu'à se persuader qu'on ne fait point de mal : *Everterunt sensum suum.*

Tels sont ces impudiques apprivoisés avec le crime, ces intempérans abrutis par le vin, ces hommes fripons et voleurs, ces usuriers artificieux et avides, ces filles dont le front ne rougit plus de rien, ces femmes du grand monde livrées à la mollesse. Dès qu'on est tombé dans la profondeur du vice, on est insensible à tout. Inspirations, sacremens, vérités de la religion, avertissemens, instructions, on méprise tout : *Impius, cùm in profondum venerit, contemnit.*

II. Oh ! que ce calme dans le crime, dit saint Jérôme, est une horrible tempête ! Cette insensibilité sur l'état de sa conscience est en cette vie le plus affreux châtiment temporel du péché. On doit tout espérer d'un pécheur qui est agité de remords ; mais que peut-on espérer de celui qui étouffe et qui n'entend plus la voix de sa conscience? Un malade qui ne sent plus rien, qu'on ne peut exciter ni éveiller, est bien à plaindre ; son mal est censé incurable.

Le démon qui rasssure les scélérats dans le désordre, tend un autre piège aux âmes dociles. 1. Un pécheur, touché de Dieu, pense-t-il sérieusement à se convertir, l'esprit de ténèbres, qui le rassurait ci-devant, porte à présent le trouble dans son âme. Il lui inspire la défiance de la miséricorde de Dieu, lui représente ses péchés comme des monstres, qui ne pourront jamais être effacés ni pardonnés, et qu'il est perdu. Ah ! pauvre âme ! éloignez-vous de ces affreuses pensées ; jetez-vous avec confiance aux pieds de Jésus-Christ. Il vous recevra avec tendresse, et vous aidera de son secours. Non, vous ne périrez pas entre les bras du Sauveur. 2. Une âme est-elle convertie, innocente, affermie dans la grâce de Dieu? le démon lui tend d'autres embûches. Il n'entreprend pas d'abord de la faire tomber dans le péché ; mais il met tout en œuvre pour la jeter dans le découragement, parce qu'il sait qu'une âme découragée est capable des plus grandes fautes. Il tâche de la troubler par des tentations, par des lectures même de piété, par un sermon

mal compris. Il inquiète cette pauvre âme sur ses péchés passés, sur ses rechutes, sur ses confessions. Vous pouvez facilement dissiper les illusions de cet esprit trompeur en vous conformant aux avis suivans :

1. Les tentations ne nuisent point à l'âme qui ne les aime pas. Plus elles sont affreuses, moins elles sont volontaires. Quoiqu'elles soient fréquentes, elles sont utiles, parce qu'elles réveillent l'âme, raniment sa confiance en Dieu, et lui sont occasion de mérite : car, où serait le mérite, si l'on était sans combat? Elles contribuent au salut par la violence qu'on se fait, par les victoires qu'on remporte. Elles peuvent même être la marque d'une haute prédestination, puisque les grands serviteurs de Dieu ont été les plus attaqués. *Où étiez-vous, Seigneur, pendant cette tempête?* dit un jour une grande sainte au Sauveur, après une tentation qui la troublait : *J'étais*, lui répondit Jésus-Christ, *au milieu de votre cœur*.

Le démon n'attaque guère, ou n'attaque que faiblement ceux qui sont à lui ; mais il attaque avec force ceux qui sont à Dieu : semblables aux ennemis qui attaquent vivement une place qu'ils veulent prendre, et qui cessent de la battre quand ils en sont les maîtres. Dans vos tentations, un retour, un regard sur Jésus-Crucifié, dissipera l'orage.

2. Quant aux lectures et discours de piété, tous les bons livres et tous les sermons ne conviennent pas à tous. Quoique la vérité soit toujours la même, l'application en doit être faite avec prudence, selon la disposition des âmes. Le démon, qui se transfigure en ange de lumière, se sert de la vérité même pour tromper par de fausses applications. Dans les lectures de piété, ou dans les sermons, si quelques réflexions troublent la paix de votre cœur, n'en faites pas d'abord l'application à vous-même; demandez l'éclaircissement à votre pasteur ou à votre confesseur.

3. Le souvenir inquiétant des fautes passées est, dans les bonnes âmes, un autre piège de Satan. Saint Antoine disait à ses solitaires : *Prenez garde, le démon rappellera sans cesse à votre esprit vos fautes passées, pour vous ôter la paix de l'âme. Moquez-vous de cet esprit turbulent, laissez-là les péchés, mais ayez-en toujours le repentir; ne re-*

gardez plus en arrière et marchez devant vous. Le retour sur le passé est une grâce de Dieu, lorsque ce souvenir inspire le repentir et la confiance; il vient du démon quand il inspire le découragement ou l'insensibilité.

4. Les rechutes habituelles sont un autre sujet de trouble aux âmes timorées qui ne tombent que dans des fautes légères. Ces rechutes ne doivent ni vous étonner, puisque vous n'êtes que faiblesse, ni vous décourager. Se plaindre sans cesse qu'on est toujours le même, sans s'exciter à mieux vivre, n'est pas un remède qui guérisse le mal, mais plutôt un poison qui l'irrite; voici comment: quand on se livre à l'inquiétude sur ses rechutes, l'imagination s'échauffe, le tempérament s'altère, l'entendement s'obscurcit; la volonté devient faible, douteuse, irrésolue, scrupuleuse, et par là on se rend presque incapable de recevoir des avis, et de profiter des impressions du Saint-Esprit.

Vous tombez, dites-vous, toujours dans les mêmes fautes. Vous seriez bien malheureux d'en faire de nouvelles. Vous ferez toujours les mêmes fautes de fragilité, *Le juste tombe sept fois;* c'est-à-dire, souvent dans ces sortes de fautes, sans cesser d'être juste Tâchez de rendre ces fautes moins fréquentes et moins volontaires; veillez et gémissez. Tombassiez-vous cent fois le jour, il faudrait, dit saint François de Sales, vous relever cent fois avec la même confiance. Gardez-vous bien, dit ce saint prélat, d'entrer en dépit contre vous-même, après vos chutes; mais reprenez votre âme avec la même charité que vous reprendriez un bon ami: *Ne nous decourageons pas! ô mon âme! nous sommes tombés, relevons-nous, Dieu nous aidera.*

5. Le démon se sert enfin de la confession pour inquiéter les bonnes âmes, tantôt snr l'examen, tantôt sur l'accusation, tantôt sur la contrition. *O homme de peu de foi! que craignez-vous?* Quelle idée vous formez-vous de Jésus-Christ? Le prenez-vous pour un tyran? Il a établi la confession pour votre soulagement, pourquoi en faites-vous un poids qui vous accable? C'est un article de foi décidé dans le concile de Trente, contre les hérétiques, que *la confession n'est point le tourment de la conscience.* Ayez des sentimens plus conformes à

l'esprit de Jésus-Christ : allez à Dieu de bonne foi dans la confession, accusez vos péchés sincèrement, en peu de mots ; excitez-vous à la douleur avec simplicité ; tâchez de vous corriger, et soyez en paix. Si vous n'avez jamais fait une confession générale, il est à propos de la faire. Mais lorsqu'un confesseur expérimenté, qui ne donne pas dans le relâchement, ne le juge pas à propos, soumettez-vous, et laissez tout le passé.

Etre toujours dans l'inquiétude, dans le doute, si l'on s'est bien examiné, si l'on a tout accusé, si l'on a eu la douleur, si l'on n'a point fait de sacrilèges, si les péchés sont remis, c'est se défier de la miséricorde de Dieu, ou ne la pas connaître. Quand on persévère volontairement dans cet état de doute, et de perplexité, malgré les avis du confesseur, on peut croire que cet état vient ou de la malice du démon, ou de quelque vice de l'âme, ou des deux ensemble ; mais jamais de Dieu, qui est un Dieu de paix, et qui ne se plaît que dans la paix : *In pace locus ejus*. Si Dieu ôte quelquefois la paix sensible à une âme par les aridités, les dégoûts et les sécheresses, pour l'éprouver, elle ne doit pas s'en inquiéter. Le fond de cette âme ne laisse pas d'être en paix avec Dieu, quoiqu'elle ne le sente pas. Elle trouve cette paix réelle dans la soumission à son directeur. Les troubles de l'imagination n'empêchent point que l'âme ne soit dans la paix de Dieu.

RÉSOLUTIONS.

1. J'écouterai toujours la voix de ma conscience, tant qu'elle sera bien formée — 2. Mais dans mes troubles, j'écouterai la voix d'un sage confesseur, après les lui avoir exposés avec candeur. — Mon Dieu, donnez-moi une conscience droite.

CHAPITRE CXLIII.

Les causes du scrupule, et ses remèdes.

I. Les causes ordinaires des scrupules et des inquiétudes d'une âme sont, 1° une crainte excessive des jugemens de Dieu. Cette crainte n'est point la vraie crain

te de Dieu : car la véritable crainte n'est jamais sans la confiance en la miséricorde ; au lieu que la crainte excessive n'apporte que le trouble, et donne de fausses idées de la justice et de la miséricorde de Dieu, qu'elle regarde comme un maître dur et impitoyable : illusion qui trompe, qui décourage, qui séduit l'âme.

II. La seconde, c'est un secret amour-propre, une délicatesse de conscience mal entendue, qui fait qu'on ne voudrait rien avoir dans l'âme qui gênât et qui embarrassât. On voudrait avoir une paix sensible, quelques assurances qu'on est en état de grâce, ou du moins quelques témoignages de sa conscience qu'on fait son devoir, que nos confessions sont bonnes, que les fautes qu'on commet ne sont pas mortelles : effet d'un amour-propre trop délicat.

Dieu veut ou permet ces peines de l'âme ; souffrez-les avec patience, comme celles du corps. Il ne veut pas que vous ayez cette assurance que vous faites votre devoir, ou que vous êtes en état de grâce. Les saints n'ont pas eu cette assurance sur la terre, ils ne l'ont pas même cherchée ; ils se confiaient en Dieu, et trouvaient leur repos dans cette confiance.

Vous vous abusez, et vous ne prenez pas garde qu'en vous inquiétant de la sorte sur l'état de votre âme, vous faites injure à la miséricorde de Dieu ; que vous manquez de confiance, et que vous voudriez fonder sur vos œuvres l'assurance de votre salut. Quand vous seriez assuré que vos actions sont sans défauts, que vous seriez même assuré d'être en état de grâce, ce n'est point tout cela précisément qui vous sauvera. C'est de la miséricorde de Dieu que vous devez attendre votre salut. Laissez à Dieu le jugement de vos œuvres et de l'état de votre âme ; et, après avoir tâché de faire votre devoir, reconnaissez humblement que vous n'avez encore rien fait, que vous êtes un serviteur, une servante inutile : ensuite attendez tout de sa miséricorde, et vous en tenez là. Celui qui se confie ainsi en Dieu ne périra pas.

III. La troisième cause des peines d'esprit et des scrupules, c'est un secret orgueil qui rend l'âme indocile, et qui l'attache avec obstination à ses pensées : de là

ces réflexions infinies, ces raisonnemens, ces doutes, ces répliques. Un scrupuleux est esclave de ses idées, il veut, malgré tout ce qu'on lui dit, avoir, par ses propres lumières, le témoignage de sa conscience; il s'aveugle jusqu'à se persuader qu'il se connaît bien, qu'il n'est point si scrupuleux, que les confesseurs se trompent et ne le connaissent pas. De là vient qu'il change de confesseur, pour en trouver un qui lui laisse la liberté de tout expliquer.

En vain lui dit-on qu'il doit avoir une aveugle docilité; qu'il doit se soumettre, malgré ses propres lumières, à ce que lui dit le confesseur; qu'il ne doit pas tant examiner; qu'il doit abréger ses confessions, passer sous silence tant de circonstances, ne plus répéter le passé : avis inutiles; il est fixé, arrêté dans ses sentimens. Le démon ne revient jamais des sentimens qu'il a pris; il fait aussi son possible pour attacher opiniatrement les scrupuleux dans leurs sentimens. La soumission au confesseur serait le remède à ce mal. Il faut néanmoins avouer qu'un scrupuleux est à plaindre, qu'il a souvent des répugnances presque insurmontables à se soumettre; mais quand cette repugnance durerait toute sa vie, il faut qu'il en vienne là, quoi qu'il lui en coûte. Bien plus, le scrupuleux eût-il plus de science que son confesseur, il doit avoir l'humilité de s'y soumettre, et obéir. Saint Paul, avant sa conversion, était plus savant que le disciple Ananie; cependant Jésus-Chriet lui ordonna de se soumettre à ce que lui dirait ce disciple : il le fit, et reçut le Saint-Esprit. Le scrupuleux, dans sa soumission, recevra de même l'Esprit de Dieu.

Si en se soumettant, il éprouve de la peine et du trouble, qu'il les supporte avec patience et avec simplicité. *Celui qui va à Dieu avec cette simplicité, marche en assurance*, dit le Sage. Sans cette humble soumission, le scrupuleux n'aura jamais de repos, s'éloignera peu à peu de Dieu, éprouvera la vérité de ces paroles de saint Augustin : *Malheur à l'âme orgueilleuse qui, en s'éloignant de vous, ô mon Dieu! espère trouver quelque chose qui la console, et qui soit meilleur que vous!*

IV. La quatrième cause des scrupules, c'est une ima-

gination vive et frappée, qui fait juger de choses autrement qu'elles ne sont : semblable à ces verres qui grossissent et multiplient les objets. L'imagination est comme le miroir et le signe de la volonté ; elle imite les opérations de l'âme. Et de même qu'une personne qui n'aurait jamais vu un miroir, prendrait tout ce qui y est répresenté pour un objet véritable, et ne pourrait distinguer si c'est une représentation ou une réalité, de même aussi le scrupuleux, livré à son imagination, n'est pas en état de discerner ce qui est péché d'avec ce qui ne l'est pas.

Faut-il s'étonner si le scrupuleux prend le change? Il prend pour une opération libre, ce qui est indélibéré ; ses tentations, pour des actes de sa volonté ; les impressions des sens et les sentimens, pour des consentemens ; toutes les délectations, pour des péchés ; toutes les sensibilités, les mouvemens des passions, et les ressentimens, pour des actes délibérés et volontaires. Le démon qui se joue de son imagination, fait de telle sorte qu'il le lui persuade.

Il semble au scrupuleux voir tantôt une foule d'obligations et de vœux qu'il ne remplit pas ; tantôt un grand nombre de péchés qu'il n'a point accusés, qu'il n'a même osé déclarer ; beaucoup de circonstances qu'il a omises, et qu'il croit avoir cachées volontairement. Tantôt il lui semble qu'il n'a jamais la volonté de faire ce qu'il promet à Dieu ; qu'il n'a plus de confiance; que toutes ses prières sont défectueuses, qu'elles sont de nouveaux péchés ; qu'il doit toujours lesrépéter, etc.

En vain lui dit-on de passer sur tout ; il se persuade qu'il ne le peut ; qu'il sait, qu'il voit, qu'il sent, qu'il éprouve tout le contraire de ce qu'on lui dit. Voilà l'effet de ses rêveries et de son imagination échauffée. Il a peut-être plus besoin de médecin que de confesseur ; il faut lui rafraîchir le sang, et le dissiper, pour calmer le feu de son imagination.

V. Ce qui fait ordinairement l'inquiétude d'une âme scrupuleuse au sujet de ses confessions, c'est qu'elle pense que son confesseur, ne lui laissant pas faire de grands détails de ses péchés, ne la croit pas aussi cri-

minelle qu'elle l'est, et qu'il la juge innocente : mais elle se trompe ; le confesseur juge ce qu'il doit juger, et le pénitent ne doit pas s'en embarrasser. Le confesseur n'ignore pas qu'on peut être grand pécheur et grand scrupuleux tout à la fois, et que bien des gens se font peine de certaines choses de petite conséquence, tandis qu'ils n'ont aucun scrupule de certains défauts essentiels. Les Juifs se faisaient scrupule d'entrer dans le prétoire de Pilate, et ne s'en faisaient point de demander la mort du fils de Dieu.

Le confesseur ne regarde jamais le péché comme une bagatelle ; le scrupuleux ne doit pas aussi le regarder comme tel : mais c'est s'amuser à la bagatelle, et perdre son temps, que de s'amuser à tant réfléchir, à détailler, à éplucher, à raconter, à expliquer des minuties, et une foule de circonstances inutiles et étrangères. On doit accuser les péchés simplement, et en peu de mots. C'est remplir sa confession de bagatelles, que de dire un péché avec cinquante paroles où il n'en faut qu'une.

Une confession simple soulage la conscience, une confession trop détaillée l'embarrasse. La multitude des paroles sert plus à décharger la mémoire, qu'à décharger l'âme. C'est dans une humble douleur et dans la soumission que l'âme trouve la paix. Mais je ne suis pas content si je ne déclare tout ce que j'ai dans l'esprit : illusion ! vous ne devez pas chercher à vous contenter, mais à faire la volonté de Dieu. Soyez soumis au confesseur, contentez-vous de déclarer vos péchés comme il vous dit de les déclarer : voilà ce que Dieu demande de vous. Si vos péchés vous font toujours de la peine, c'est une bonne marque, portez cette peine en esprit de pénitence et en silence. Si le scrupuleux suit cet avis, il sera bientôt en paix.

Le confesseur doit, de son côté, lui parler avec assurance, ne pas beaucoup raisonner avec lui, mais lui dire des raisons courtes et sensibles. Quoique le scrupuleux ne le comprenne pas, il doit s'y soumettre par un esprit de foi, à l'exemple d'Abraham, qui sortit de son pays pour obeir à Dieu, sans savoir où il allait : *Fide... Abraham obedivit... et exiit nesciens quò iret.* Heb. 11.

Le chemin qu'on croit assuré, n'est pas toujours bon. *Il y a*, dit le Sage, *un chemin qui paraît droit et qui conduit à la mort*, et celui qu'on suit par son propre esprit. Le scrupuleux doit donc bien prendre garde de ne pas trop s'écouter soi-même. Qu'il s'en rapporte, sur l'état de son âme, aux lumières de son confesseur, qu'il adore les desseins de Dieu, qu'il prie, qu'il ait confiance en Jésus-Christ, qui veut sincèrement le sauver, et qu'il fasse absolument ce qu'on lui prescrit.

L'état de scrupules et de tentations est un état d'autant plus méritoire, qu'il est plus pénible. C'est par là que Dieu éprouve et purifie certaines âmes en cette vie. Plus ces âmes se croient viles et misérables, plus elles sont dignes de miséricorde, et moins doivent-elles se décourager.

RÉSOLUTIONS.

1. Dans les scrupules qui me viendront d'une crainte excessive, je mettrai en Dieu ma confiance. — 2. A ceux qui auront pour cause l'ignorance, j'opposerai l'étude de mes devoirs. — 3. Dans tout, je soumettrai mes lumières et ma volonté à la direction d'un guide vertueux, éclairé, rempli d'expérience. — Mon Dieu, ne permettez pas que je m'obstine à vouloir être moi-même mon propre conducteur dans ce qui regarde le salut de mon ame.

CHAPITRE CXLIV.

De la dévotion à la sainte Vierge.

Le Saint-Esprit ayant renfermé tous les éloges de sa chaste épouse dans le peu de paroles que contient la salutation angélique, *Je vous salue, Marie*, etc., et dans celles-ci qu'il a dictées à l'évangéliste saint Matthieu, *Marie, de laquelle est né Jésus;* il est très-important pour nous de nous appliquer à en pénétrer le sens. Eclairés des lumières de la foi, nous y trouverons le fondement et la règle de la confiance que nous devons avoir en Marie, et de quoi satisfaire amplement le zèle que la piété inspire pour sa gloire.

I. Rien de plus solidement établi que la dévotion envers la sainte Vierge. Pour nous en convaincre, il suffit de penser que l'Eglise, qui est toujours assistée

du Saint-Esprit, ayant décidé que Marie peut et doit être appelée Mère de Dieu, parce qu'elle est la Mère de Jésus-Christ, qui est véritablement Dieu, a toujours cru qu'elle ne pouvait trop faire pour honorer la plus pure, la plus sainte et la plus parfaite de toutes les créatures. De là, le grand nombre de temples et de fêtes qu'elle lui a consacrés; de là les prières qu'elle a ordonné aux fidèles de réciter en son honneur; de là, enfin, ce consentement si général de tous les temps et de toutes les nations, à célébrer ses grandeurs.

II. Mais si l'Eglise a trouvé dans le titre de Mère de Dieu un objet si digne du respect et de la vénération des fidèles, elle y a encore découvert quelque chose de plus consolant et de plus édifiant pour nous. C'est là qu'elle a trouvé ces trésors infinis de grâces qu'elle présente à ses enfans; c'est là qu'elle a trouvé une rédemptrice généreuse, une médiatrice toute-puissante, un asile ouvert à tous les pécheurs, une mère pleine de tendresse pour les hommes : car quiconque dit Mère de Dieu, dit tout cela.

Oui, nous pouvons le dire hautement avec l'Eglise, à la confusion des ennemis de Marie: être Mère de Dieu, c'est être la rédemptrice des hommes; c'est être la cause du salut de l'univers; c'est fournir le sang qui a été répandu pour nous sur la croix: c'est former le corps adorable qui a servi de rançon pour le genre humain; c'est produire, de la meilleure partie de soi-même, la victime qui devait apaiser un Dieu irrité; c'est la nourrir de son propre lait; c'est l'élever avec des soins et des peines inconcevables; c'est s'arracher avec violence au plus aimable de tous les fils, pour le voir attaché à une croix infâme; c'est plus encore, c'est consentir à sa mort, et le sacrifier au salut de ses bourreaux. Car si le consentement de Marie a été nécessaire pour l'incarnation, comme Dieu nous l'a fait connaître en le lui faisant demander par l'ange Gabriel, il a dû être bien plus nécessaire pour le mystère de la passion; et si le Verbe divin n'a pas voulu se former un corps du sang de Marie, sans qu'elle y consentît, combien moins aura-t-il voulu livrer ce même corps au supplice et à la mort, sans le consentement de celle qui le lui avait donné! C'est pour cela

qu'elle demeura avec une constance héroïque au pied de la croix, comme pour marquer qu'elle présidait, ainsi que le Père éternel, à l'exécution sanglante de son fils, et qu'elle était prête, si Dieu l'eût ordonné, à immoler de sa propre main celui pour qui elle se fût trouvée heureuse de souffrir mille morts. Si donc on attribue à Eve la perte du genre humain, pour avoir présenté au premier homme le fruit défendu, ne doit-on pas appeler Marie la cause du salut des hommes, puisqu'elle a produit le fruit de vie que la croix a porté pour nous? Si l'Ecriture a donné le nom de *Sauveur* à Joseph, pour avoir nourri les Egyptiens en distribuant avec prudence et avec bonté les provisions qui appartenaient à Pharaon, et dont ce prince l'avait fait le dispensateur, ne peut-on pas dire, à plus juste titre, que la sainte Vierge nous sauve, quoiqu'elle ne le fasse que par les grâces de Jésus-Christ, dont elle est la dispensatrice et l'économe souveraine?

III. Du titre de rédemptrice que nous trouvons dans l'auguste qualité de mère de Dieu, l'Eglise tire celui de *médiatrice* et d'*avocate*. Car, que faut-il pour remplir dignement les fonctions de médiatrice? Une influence souveraine près de celui dont on veut fléchir la colère, et une extrême bonté envers les hommes, pour employer cette puissance en leur faveur. Or, ces deux caractères sont deux propriétés inséparables de la qualité de Mère de Dieu. Car, y a-t-il apparence que Jésus-Christ qui, pendant trente ans, n'a pas cru devoir faire quelque chose de plus important pour notre salut, que d'obéir à Joseph et à Marie, se dispense dans le ciel de cette soumission, de cette condescendance aux désirs de ses parens, dont il nous a donné sur la terre de si beaux exemples? *Erat subditus illis.* Ce n'est point là l'esprit de Jésus-Christ; il ne nous a pas appris à secouer le joug de l'obéissance, quand nous sommes dans l'élévation et la grandeur. Il use donc aujourd'hui, dans son état glorieux, d'une condescendance envers sa sainte mère, semblable à la soumission qu'il exerça pendant sa vie mortelle et cachée, dans la maison de Joseph et de son épouse. Si Dieu s'est engagé à exécuter les vœux de ses serviteurs, lorsqu'ils lui seraient fi-

dèles, s'il a donné un pouvoir sans bornes à une foi vive, pourrions-nous croire qu'il ait voulu limiter la puissance d'une mère aussi sainte, aussi parfaite que Marie? Un bon fils ne peut rejeter les prières d'une mère tendrement aimée. Jésus-Christ ne saurait donc rien refuser à la sienne, lorsqu'elle élève vers le trône de sa miséricorde ses mains pures qui l'ont porté dans son enfance. Voilà pourquoi l'intercession de la sainte Vierge ne peut manquer d'être efficace. Aussi tous les saints Pères se sont-ils adressés à elle avec les termes les plus respectueux et les plus soumis : *Intercédez pour nous, ô sainte dame, maîtresse, reine et Mère de Dieu!* c'est la prière du grand saint Athanase. *Je me jette à vos pieds, et je reconnais votre puissance;* c'est celle de saint Ephrem. *Demandez à Dieu qu'il nous sauve;* c'est la prière de saint Basile. *Vierge sainte, secourez les malheureux;* c'est celle de saint Augustin. *Vous êtes dévote, ô bienheureuse Vierge!* disait saint Jean Damascène, *c'est une grâce que Dieu ne donne qu'à ceux qu'il a prédestinés.* En un mot, il n'est point de saint que l'Église honore, qui n'ait eu grande confiance en Marie; il n'en est point qui n'ait exalté sa puissance et chanté sa miséricorde.

Si nous voulions nous convaincre nous-mêmes du tendre amour qu'elle a pour les hommes, pensons qu'elle n'a été Mère de Dieu que pour nous; qu'étant les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ, nous sommes ses enfans; qu'elle ne peut souscrire qu'avec peine à la condamnation des pécheurs, et que le Seigneur approuve la tendresse qu'elle a pour eux. Le Père céleste ne veut, pour ainsi dire, la perte du pécheur qu'à demi, tant que ce fils rebelle est en état de se convertir. Le temps de la vie présente est celui de la grâce et de la miséricorde. C'est faire une douce violence à ce Dieu de bonté que de désarmer son bras irrité. Il ne lance la foudre que quand personne ne s'oppose à sa justice vengeresse. Il est bien aise, s'il est permis de se servir de cette expression, il est bien aise de trouver un Moïse, un Aaron qui puissent apaiser sa colère. Mais pourquoi craindrions-nous de le dire? Lui-même dans la résolution où il est de perdre son peuple et de

le punir de ses infidélités, lui-même cherche un seul homme juste, qui le prie de faire grâce à son peuple, et il se plaint dans Ézéchiel de n'en trouver pas : *Quæsivi de iis virum, qui... staret oppositus contrà me pro terrâ, ne dissiparem eam, et non inveni.* Je n'en suis pas surpris, ô Père des miséricordes ! Marie n'était pas encore dans ces temps malheureux ; vous n'aviez pas encore donné au monde une médiatrice si puissante et si charitable ; mais depuis que nous l'avons, combien de fois a-t-elle fléchi votre courroux ! Combien de fois s'est-elle mise entre vous et le pécheur, vous présentant les larmes que le repentir nous faisait verser, obtenant de votre clémence le pardon de nos crimes, engageant même souvent votre providence à faire des miracles pour nous sauver.

Heureuse donc l'âme qui a fondé son espérance sur Marie ! Heureux celui qui, plein de vénération pour le fils, a appris, dès son enfance, à réclamer la protection de la mère ; qui n'a point séparé l'un de l'autre dans son cœur, et qui, par cette tendre dévotion, c'est ménagé un des secours plus puissans que nous ayons pour nous sauver !

IV. L'éminente dignité à laquelle Marie est élevée, sa puissance et sa bonté, nous inspirent sans doute une grande confiance en son intercession. Mais en vain prétendrions-nous qu'elle nous sera favorable, si nous n'imitons ses vertus, et surtout sa foi, sa pureté et son humilité. Elle crut, sans hésiter, que rien n'était impossible à Dieu, et qu'elle pourrait, selon la parole de l'ange, être tout ensemble mère et vierge. Elle eût mieux aimé, disent les saints Pères, être l'épouse de Dieu, selon l'esprit, que d'en devenir la mère, s'il eût fallu perdre la virginité qu'elle lui avait vouée. N'oublions donc jamais que, de toutes les vertus, il n'y en a point qui attire plus efficacement le Saint-Esprit que la pureté. Faut-il que le vice maudit qui lui est contraire, soit si commun ! Mais la pureté, ainsi que les autres vertus, ne peut subsister sans l'humilité, qui en est tout à la fois le fondement et la gardienne. Sans l'humilité, l'édifice du salut s'écroulera bientôt, puisqu'il ne portera plus que sur le sable, que par consé-

quent il ne pourra résister à la fureur des vents et à la violence des orages. Mais qui nous donna jamais un plus bel exemple de cette vertu que la sainte Vierge? *Voici*, dit-elle, *la servante du Seigneur*.

O la plus sainte des vierges ! qui vous a appris à concilier si bien des choses qui, d'elles-mêmes, paraissent si incompatibles? Si vous croyez que vous allez devenir la mère de votre Dieu, comment vous nommez-vous sa servante? et si vous croyez être sa servante, comment vous offrez-vous pour être sa mère? comment accorder en vous une telle élévation et une telle bassesse? Quel moyen d'avoir tout ensemble et de si hautes pensées, et des sentimens si humbles? O profondeur de la sagesse de Dieu ! ô miracle de sa puissance ! ... C'est à vous, Seigneur, qu'il faut attribuer ces merveilles; c'est vous qui, confondant notre faible et orgueilleuse raison, présentez à notre foi étonnée une mère et une vierge, une servante et une mère dans une même personne; c'est vous qui savez allier tant de grandeur et d'humilité; c'est vous enfin qui rendez l'esprit humain capable de croire des choses si extraordinaires et si au-dessus de sa portée. O roi souverain ! qui résistez aux superbes, et qui donnez votre grâce aux humbles, faites-moi, s'il vous plaît, entrer dans les sentimens de Marie; faites qu'à son exemple je mette toute ma gloire à être et à me dire votre serviteur. Je le suis doublement, puisque par la création vous m'avez tiré du néant, et que par le baptême vous avez sauvé mon âme de la mort éternelle. Je suis le fils de votre servante, puisqu'il ne m'est pas plus naturel d'être homme, que d'être votre serviteur. Mais surtout, ô Dieu de mon cœur ! ô divin Jésus ! je m'estime heureux d'être fils de Marie, votre servante et votre mère. Je vous conjure, par ses mérites, de briser les chaînes dont je suis chargé comme un esclave volontaire de mes passions déréglées, afin qu'affranchi de l'esclavage du péché, je vous serve avec une pleine liberté sur la terre, afin de pouvoir vous glorifier et vous aimer dans le ciel avec votre sainte mère, la reine des anges et des hommes, le plus cher objet de vos complaisances, comme le plus digne, après vous, de mon amour et de mon hommage.

Prière à la sainte Vierge.

O sainte Vierge ! permettez qu'en vous félicitant avec l'Eglise de la gloire que vous ont méritée vos vertus, je vous remercie de tant de grâces que vous m'avez obtenues, dès mes plus tendres ans, de la miséricorde de notre Père céleste, et que je vous prie de continuer à m'honorer, auprès de votre cher fils, de votre protection généreuse. Faites, par votre intercession toute-puissante, que je n'oublie jamais que porter votre bonté pour les hommes jusqu'à cet excès d'indulgence et de faiblesse, qu'elle autorise le pécheur impénitent, c'est se former l'idée d'une mère de Dieu sans équité, sans zèle pour sa gloire ; c'est par conséquent vous mépriser et vous outrager, au lieu de vous honorer par les apparences d'un culte extérieur que dément un cœur corrompu.

Faites-moi toujours souvenir que vous n'êtes venue au monde que pour terrasser le serpent infernal, et servir au grand ouvrage de la rédemption ; que vous n'avez donné un corps au fils de Dieu, que pour laver dans le sang sacré de ce Dieu sauveur, les moindres souillures du péché, qui a causé sa passion et sa mort. O Marie ! ô pleine de grâce ! ô ma reine et charitable mère ! faites sans cesse retentir aux oreilles de mon cœur cette vérité salutaire : qu'autant est injurieux à votre puissance et à votre amour pour les hommes, le désespoir de ceux qui n'espèrent rien de votre miséricorde, autant est opposée à votre sainteté et à votre justice la présomption de ceux qui osent vous faire les demandes les plus injustes et les plus déraisonnables: je veux dire la fausse confiance que se flattent d'avoir en vous les pécheurs qui ne veulent point renoncer à leurs déréglemens. Enfin, obtenez-moi la grâce de mettre, comme vous, tout mon bonheur à accomplir la volonté de Dieu, afin de mériter la récompense promise aux serviteurs fidèles de Jésus et de Marie.

RÉSOLUTIONS.

1. Je regarderai toujours la sainte Vierge comme une mère tendre, en laquelle je puis placer la plus grande confiance. — 2. Et je réclamerai sa puissante protection dans mes peines, mes tentations, mes besoins spirituels et temporels.

CHAPITRE CXLV.

De la dévotion à saint Joseph.

I. Le Saint-Esprit fait en deux mots le sublime éloge de saint Joseph, lorsqu'il l'appelle l'époux de Marie, et le père de Jésus-Christ; car que peut-on dire de plus grand à son honneur? Quoiqu'il ne fût pas le vrai père de Jésus-Christ, il a rempli, dans toute leur étendue, les devoirs que lui imposaient des noms si glorieux. Il était *juste*, dit le texte sacré. Quel est donc son pouvoir, son crédit auprès de Jésus-Christ? Ce divin Sauveur refusera-t-il quelque chose à un saint qui a soigné son enfance, pourvu aux besoins multipliés auxquels l'avait assujetti son ineffable amour pour les hommes? à un saint qui l'a porté en Egypte, pour le dérober à la fureur d'Hérode; qui l'a aimé avec toute la tendresse du meilleur des pères; à un saint qu'il a honoré lui-même, en lui obéissant pendant les trente années qui précédèrent ses courses évangéliques?

Que notre dévotion à la sainte Vierge soit donc accompagnée d'une grande confiance en son auguste époux. Recourons à lui dans toutes nos nécessités, et soyons persuadés que son amour pour nous égale son pouvoir; nous éprouverons bientôt les heureux effets de sa protection, si, en la lui demandant, nous avons soin de l'imiter. En disant qu'il était *juste*, l'Evangile nous donne l'idée de son éminente sainteté: car, pour être *juste* aux yeux de Dieu, il faut posséder toutes les vertus. Celles qui le distinguent surtout, sont 1, l'humilité; il était élevé au plus haut dégré d'honneur, et il ne s'en glorifia jamais. 2. La chasteté qu'il conserva toujours dans tout son éclat. 3. La soumission aux ordres adorables de la divine Providence, soit dans la décadence de sa famille, soit dans la persécution d'Hérode, soit enfin dans les divers événemens qui mirent à l'épreuve la foi de ce grand saint. Il fit effectivement paraître plus de foi et d'obéissance qu'Abraham, plus de patience dans les travaux que Job, plus

de chasteté que le patriarche Joseph, plus de familiarité avec Dieu que Moïse, plus de charité pour son peuple que Samuel, plus d'humilité et de douceur que David. Prions-le donc de nous servir d'avocat auprès de son épouse et de N. S. Jésus-Christ, de nous obtenir la grâce de marcher sur ses traces, d'être comme lui soumis et obeissans aux ordres de Dieu, et d'avoir pour notre prochain le même amour qu'il a eu pour Marie, et que Marie a eu pour lui.

Le Seigneur l'a établi le maître de sa maison et l'intendant de tous ses biens. Ps. 184. 20.

CHAPITRE CXLVI.

De la dévotion aux saints Anges, et en particulier à l'Ange gardien.

I. La foi nous apprend qu'il y a des anges préposés à notre garde. L'ancien Testament et le nouveau sont pleins des preuves de cette vérité. C'est pourquoi saint Jérôme s'écriait : « Combien est grande la dignité des » âmes, puisque chacune d'elles a un ange destiné de » Dieu pour la garder ! »

Les saints anges, et en particulier nos anges gardiens, nous rendent bien des espèces de services, comme on voit dans le livre de Tobie, chap. 5 et 6. Ils écartent de nous les attaques du démon, et les empêchent de nous nuire ; ils nous préservent d'une infinité de dangers ; ils contribuent à nous inspirer de salutaires pensées, à nous porter au bien et à nous détournér du mal ; ils prient pour nous, et présentent à Dieu nos prières ; enfin, ils font, à notre égard, les fonctions de précepteurs et de gouverneurs.

De là nous devons conclure, 1. que nous sommes bien chers à Dieu, puisque, comme un bon père, il nous donne des anges pour conducteurs ; 2. que notre salut est une chose bien importante, puisqu'il y a des anges destinés à nous aider dans ce grand ouvrage.

III. Mais quels sont nos devoirs à l'égard de nos

anges gardiens ? Nous devons 1. les respecter et nous tenir toujours dans une grande modestie en leur présence. *Comment*, dit saint Bernard, *oseriez-vous vous permettre devant votre bon ange, des discours ou des actions que vous rougiriez de tenir ou de faire devant moi?*

Nous devons 2. être dociles à leurs inspirations, et ne jamais rien faire qui puisse les contrister. Plusieurs saints Pères ont cru que les anges abandonnent quelquefois ceux qui leur ont été confiés, lorsqu'ils ne profitent pas de leur assistance, comme un précepteur abandonne un enfant rebelle et indocile. C'est ainsi que les anges abandonnèrent la ville de Jérusalem, quand elle fut sur le point d'être prise par les Romains, en laissant entendre ces paroles : *Sortons d'ici, sortons d'ici. Migremus hinc.* Jos. Tac. Il est certain du moins que l'indocilité des mauvais chrétiens diminue beaucoup la protection des saints anges.

Nous devons 3. être pénétrés de reconnaissance pour le soin qu'ils prennent de nous. 4. Enfin les prier d'intercéder pour nous auprès de Dieu.

PRATIQUE.

Quand nous sommes tentés de commetre quelque péché, que cette pensée nous retienne : Je suis en la présence d'un esprit céleste, que je dois honorer, que je dois craindre, et à qui j'ai les plus grandes obligations. Il m'observe, il a les yeux sur moi, il me reprochera un jour, au tribunal du souverain Juge, tout ce que j'aurai fait contre la loi de Dieu.

Il a donné ordre à ses anges de vous garder en toutes vos voies. **Ps. 90. 11.**

CHAPITRE CXLVII.

De la sanctification des dimanches et des fêtes.

I. Tous les jours appartiennent au Seigneur, et par conséquent il n'en est aucun que nous ne devions rapporter à sa gloire ; mais Dieu s'est réservé spécialement un jour dans chaque semaine, qu'il veut que nous consacrions d'une manière plus particulière à son service. Les autres jours nous devons travailler pour le

Seigneur ; mais ce jour-là nous devons reposer dans le Seigneur. *Souvenez-vous de sanctifier le jour du Sabbat*, c'est-à-dire, du repos du Seigneur.

Dieu fit ce commandement aux hommes, aussitôt après la création de l'univers. En donnant sa loi aux Israélites, par le ministère de Moïse, il ne fit que le renouveler ; et c'est pour cette raison qu'il ne l'annonça pas comme un précepte nouveau qu'il établissait pour la première fois, mais comme un renouvellement d'un précepte ancien, connu et observé de tout temps, comme il paraît par ces paroles : *Souvenez-vous, etc.*

L'Eglise sanctifie maintenant le *dimanche*, c'est-à-dire le jour du Seigneur, au lieu du *samedi*, qui était prescrit autrefois ; parce que le dimanche est le jour auquel Jésus-Christ, après les travaux et les souffrances de sa vie mortelle, est entré, par sa résurrection, dans un repos éternel ; c'est aussi un jour de dimanche que l'Eglise chrétienne a été formée par la descente du Saint-Esprit. La preuve que, dans ce changement, l'Eglise n'a fait que se conformer à l'intention et à l'ordre de Jésus-Christ, c'est que l'observation du dimanche a été universelle et uniforme dans toute l'Eglise, dès son origine. Toute la tradition est claire et unanime sur ce point.

Comme on distingue plusieurs repos de Dieu : le premier, dans lequel il est entré après la création du monde ; le second, dans lequel Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, est entré par sa glorieuse résurrection, après avoir formé, par ses travaux, par sa passion et par sa mort, un monde nouveau et spirituel ; nous célébrons, le saint jour du dimanche, ces deux repos de Dieu ; nous y glorifions Dieu comme le créateur tout-puissant, parce qu'il a tiré toutes choses du néant, et qu'il nous a donné l'être ; et nous y glorifions Jésus-Christ N. S., parce qu'il nous a rachetés et qu'il nous a fait devenir en lui de nouvelles créatures.

On distingue aussi deux repos des chrétiens : le premier est celui par lequel, après six jours de travail, nous nous reposons le dimanche, avec une sainte joie dans le Seigneur. Le second, dont celui-ci n'est qu'un avant-goût et une image très-imparfaite, est le repos

éternel dont nous espérons jouir dans le sein de Dieu, après les travaux, les combats et les peines de cette vie.

II. Pour sanctifier le dimanche, il faut s'abstenir, en ce saint jour, de toute œuvre servile, et l'employer au service de Dieu, en s'appliquant à des œuvres de piété et de religion. Or, on entend par *œuvres serviles*, premièrement et principalement toutes sortes de péchés; secondement, les travaux que l'on fait pour gagner sa vie et en vue d'un salaire. On doit mettre les péchés au nombre des œuvres serviles, parce que par le péché on se rend esclave du démon, ce qui est la plus honteuse et la plus misérable de toutes les servitudes. *Celui qui commet le péché*, dit Jésus-Christ, *est esclave du péché*. Mais quoique le péché soit toujours un grand mal, le commettre un jour de dimanche, c'est une circonstance qui le rend plus grave, parce que ce saint jour est destiné à nous purifier de nos péchés, et à attirer sur nous la grâce de Dieu.

Dans l'ancienne loi, toutes sortes de travaux étaient absolument défendus aux Juifs le jour du Sabbat. Il ne leur était pas même permis d'apprêter, ce jour-là, ce qui était nécessaire pour leur nourriture; il fallait le préparer la veille, avant le coucher du soleil. Mais dans la loi nouvelle, Dieu ne défend proprement que les travaux mercenaires, et ceux qui seraient incompatibles avec la sanctification du dimanche. Dieu nous ordonne d'interrompre en ce saint jour nos travaux ordinaires, afin de pouvoir l'employer tout entier aux exercices de religion, et qu'il n'y ait rien qui nous en détourne. La sanctification du dimanche consiste donc à l'employer tout entier au service du Seigneur. Dieu n'en a pas consacré une partie seulement à son culte, il l'a consacré et se l'est réservé tout entier. Quand on commande à un ouvrier de travailler un jour, il ne satisfait pas à ce précepte en ne travaillant qu'une partie de la journée: de même, ce n'est point observer le précepte de sanctifier le jour du Seigneur, que de n'en employer que la moindre partie à son service. Pour satisfaire à ce commandement, il faut 1. assister aux offices divins, aux instructions publiques de l'Eglise, et particulièrement à la messe de paroisse; 2. faire de

saintes lectures ; 3. visiter les malades ou les prisonniers ; 4. instruire les ignorans, et faire généralement toutes les bonnes œuvres qui ont pour objet le culte de Dieu, notre sanctification ou le soulagement du prochain.

Ce n'est pas assez d'assister le dimanche à la messe de paroisse, il faut aussi assister à vêpres, à moins qu'on n'ait quelque raison bien légitime pour s'en dispenser ; Dieu ne s'étant pas moins réservé l'après-midi de ce saint jour, que la matinée, il veut, comme on l'a déjà dit, qu'il soit employé tout entier à son service.

Après qu'on a assisté dévotement aux offices de l'Eglise, il n'est pas défendu de prendre quelque délassement honnête et digne d'un chrétien, pourvu qu'on n'y emploie point trop de temps, et qu'on s'en réserve assez pour se nourrir de la parole de Dieu, ou pour vaquer à d'autres bonnes œuvres.

III. Rien n'est plus commun que de pécher contre ce commandement de Dieu. Le saint jour du dimanche qui n'est institué que pour la sanctification des chrétiens, devient pour la plupart, par l'abus qu'ils en font, une occasion de péché et de damnation. C'est un désordre dont on ne saurait trop gémir. Or, on viole ce précepte, 1. en manquant volontairement d'assister aux offices divins : 2. en employant ce saint jour en débauches ; 3. en s'appliquant à des travaux défendus ; 4. en se contentant d'entendre une messe basse le dimanche, et donnant le reste de la journée à des affaires temporelles, à des divertissemens et à d'autres occupations qui n'ont point de rapport au service de Dieu.

Ceux qui assistent, à la vérité, aux offices divins, mais par pure habitude, par bienséance, par contrainte, sans aucun sentiment intérieur de piété et de religion ; ceux qui, s'imaginant avoir satisfait à tout par l'assistance au service divin, passent le reste ou la plus grande partie du temps en de vains amusemens, à la promenade, à la chasse, au jeu, à des parties de plaisir, ou à de vaines conversations auxquelles Dieu n'a aucune part, les cabaretiers qui donnent à boire dans leurs maisons pendant le service divin ; les marchands qui étalent ou vendent leurs marchandises ; les

pères et mères, les maîtres et maîtresses qui ne se mettent point en peine de faire sanctifier le dimanche par leurs enfans et par leurs domestiques, ou, ce qui est encore plus condamnable, qui les empêchent de s'acquitter de ce devoir de religion ; ceux qui, *sans nécessité*, travaillent ou font travailler le dimanche des ouvriers ou ouvrières, ou qui se font apporter leurs ouvrages ce jour-là : toutes ces personnes violent le troisième commandement de Dieu d'une manière plus ou moins criminelle et scandaleuse, et sont par conséquent obligées de s'en confesser et d'en faire pénitence.

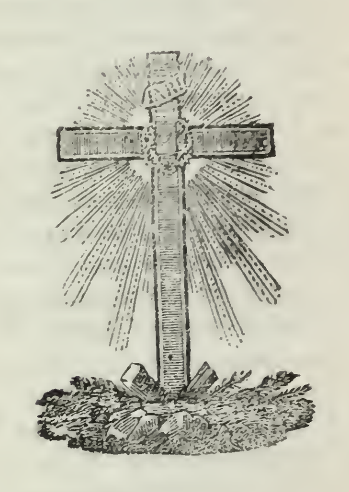
Première remarque. J'ai dit *sans nécessité,* parce qu'il est permis, dans certains cas, de travailler ou de faire travailler le dimanche. Mais il faut pour cela une vraie nécessité, et même dans le cas d'une grande nécessité, il faut, autant que possible, en demander auparavant la permission aux pasteurs de l'Eglise, à qui il appartient de juger si la nécessité est réelle et pressante, et d'accorder des dispenses. Il faut, de plus, que les travaux n'empêchent pas d'assister à la sainte messe, et même, s'il est possible, aux autres offices.

Seconde remarque. Tout ce que l'on vient de dire de l'obligation de sanctifier le dimanche, s'applique aux jours de fêtes prescrites par l'Eglise. Il n'est point de catholique qui ne sache que c'est un péché de ne pas observer les commandemens de l'Eglise, à moins qu'on ne soit dans une véritable impuissance de les observer. Dieu nous commande d'obéir à l'Eglise, ainsi, désobéir à l'Eglise, c'est désobéir à Dieu même : *celui qui vous écoute, m'écoute,* dit Jésus-Christ à ses apôtres, et en leur personne, aux pasteurs ; *et celui qui vous méprise, me méprise. Si quelqu'un de vos frères,* dit encore Notre-Seigneur, *n'écoute pas l'Eglise,* c'est-à-dire, ne se soumet pas à ses jugemens et à ses ordonnances, *qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain.* Or, qui ne sait ce commandement de l'Eglise : *les fêtes tu sanctifieras qui te sont de commandement ?* Nous sommes donc obligés d'employer au culte de Dieu les jours de fêtes, comme nous devons y employer les dimanches.

Ainsi, il faut, 1. s'abstenir, ces jours-là, des œuvres serviles défendues par l'Eglise ; 2. s'y appliquer

à des actions de piété et de religion ; 3. entrer dans l'esprit de chaque fête, en considérant ce qui en est l'objet, et en demandant à Dieu la grâce d'en profiter, afin qu'on ne puisse pas nous appliquer ce mot de saint Bernard :

Transeunt solemnitates, remanent iniquitates.
Les solennités passent, les iniquités demeurent.



DE LA MESSE.

La Messe étant de toutes les actions du christianisme, la plus glorieuse à Dieu et la plus utile au salut de l'homme, nous devrions y assister tous les jours, ou du moins le plus souvent qu'il nous est possible ; nous devons y assister avec la modestie, le recueillement, la foi, la religion et la dévotion que demande cet auguste sacrifice, qui est en même temps le mémorial et la realité du sacrifice de la Croix.

Pour soutenir votre attention et ranimer votre piété, vous pourrez vous servir des prières suivantes pendant les messes basses, et même pendant les messes hautes ; mais appliquez-vous à les faire avec réflexion.

COMMENCEMENT DE LA MESSE.

✝ *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti. Amen.*

C'est en votre nom, adorable Trinité, c'est pour vous rendre l'honneur et les hommages qui vous sont dus, que j'assiste au très-saint et très-auguste Sacrifice.

Permettez-moi, divin Sauveur, de m'unir d'intention au ministre de vos autels, pour offrir la précieuse victime de mon salut, et donnez moi les sentimens que j'aurais dû avoir sur le Calvaire, si j'avais assisté au sacrifice sanglant de votre Passion.

AU CONFITEOR.

Repassez, dans l'amertume de votre cœur, les péchés que vous avez commis ; rappelez en gros ceux qui vous humilient davantage. Priez Dieu qu'il vous les pardonne, et que l'abîme de vos misères attire sur vous par ce sacrifice l'abîme de ses miséricordes.

Je m'accuse devant vous, ô mon Dieu, de tous les péchés dont je suis coupable. Je m'en accuse en présence de Marie, la plus pure de toutes les vierges, de tous les Saints et de tous les fidèles, parce que j'ai péché en pensées, en paroles, en actions, en omissions, par ma faute, oui, par ma faute, par ma très-grande faute. C'est pourquoi je conjure la très-sainte Vierge, et tous les Saints, de vouloir intercéder pour moi.

Seigneur, écoutez favorablement ma prière, et accordez-moi l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous mes péchés.

KYRIE, ELEISON.

Ranimez votre confiance en la bonté de Dieu, qui, vous permettant d'assister à la messe pour lui demander la grâce de votre réconciliation, vous donne en même temps un gage assuré que vous pourrez l'obtenir.

Divin Créateur de nos âmes, ayez pitié de l'ouvrage de vos mains; Père miséricordieux, faites miséricorde à vos enfans.

Auteur de notre salut, immolé pour nous, appliquez-nous les mérites de votre mort et de votre précieux sang.

Aimable Sauveur, doux Jésus, ayez compassion de nos misères, pardonnez-nous nos péchés.

GLORIA IN EXCELSIS.

Concevez un grand désir de procurer à Dieu toute la gloire, et au prochain tout le bien que vous pourrez. Réjouissez-vous avec les anges de la part que vous avez à la connaissance des saints mystères; remplissez-vous des hautes et des magnifiques idées de la majesté de Dieu et de Jésus-Christ son fils.

Gloire à Dieu dans le Ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons, Seigneur, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous rendons de très-humbles actions de grâces, dans la vue de votre grande gloire, vous qui êtes le Seigneur, le souverain Monarque, le Très-Haut, le seul vrai Dieu, le Père tout-puissant.

Adorable Jésus, Fils unique du Père, Dieu et Seigneur de toutes choses, agneau envoyé de Dieu pour effacer les péchés du monde, ayez pitié de nous; et du haut du

Ciel où vous régnez avec votre Père, jetez un regard de compassion sur nous, sauvez-nous ; vous êtes le seul qui le puissiez, Seigneur Jésus, parce que vous êtes le seul infiniment adorable, avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père. Ainsi soit-il.

ORAISON.

Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession de la sainte Vierge et des Saints, que nous honorons, toutes les grâces que votre ministre vous demande pour lui et pour nous. M'unissant à lui, je vous fais la même prière pour ceux et celles pour lesquels je suis obligé de prier ; et je vous demande, Seigneur, pour eux et pour moi, tous les secours que vous savez nous être nécessaires, afin d'obtenir la vie éternelle, au nom de J.-C. N. S. Ainsi soit-il.

ÉPITRE.

Entrez dans les saints désirs des patriarches et des prophètes qui soupiraient après le Messie. Vous attendez le même Sauveur; et, plus heureux qu'eux, vous le verrez sur l'autel.

Mon Dieu, vous m'avez appelé à la connaissance de votre sainte loi, préférablement à tant de peuples qui vivent dans l'ignorance, de vos mystères ; je l'accepte de tout mon cœur, cette divine loi, et j'écoute avec respect, les sacrés oracles que vous avez prononcés par la bouche de vos prophètes : je les révère avec toute la soumission qui est due à la parole d'un Dieu, et j'en vois l'accomplissement avec toute la joie de mon ame.

Que n'ai-je pour vous, ô divin Jésus ! un cœur semblable à celui des saints qui vous ont précédé sur la terre? Que ne puis-je vous désirer avec l'ardeur des patriarches, vous connaître et vous révérer comme les prophètes, vous aimer et m'attacher uniquement à vous comme les apôtres ?

ÉVANGILE.

Regardez l'Evangile que vous allez entendre, comme la règle de votre foi et de vos mœurs, règle que Jésus-Christ lui-même vous a dressée, et que vous vous êtes engagé de suivre lors de votre baptême ; règle que vous observez mal, et sur laquelle vous serez jugé sans adoucissement et sans appel.

Ce ne sont plus, ô mon Dieu, les prophètes ni les apôtres qui vont m'instruire de mes devoirs ; c'est votre Fils unique, c'est sa parole que je vais entendre. Mais hélas ! que me servira d'avoir cru que c'est votre parole, Seigneur Jésus, si je n'agis pas conformément à ma croyance ? Que me servira, lorsque je paraîtrai devant vous, d'avoir eu la foi, sans le mérite de la charité et des bonnes œuvres.

Je crois, et je vis comme si je ne croyais pas, ou comme si je croyais un Evangile contraire au vôtre. Ne me jugez pas, ô mon Dieu, sur cette opposition perpétuelle que je mets entre ma foi et ma conduite. Je crois, mais inspirez-moi le courage et la force de pratiquer ce que je crois. A vous, Seigneur en reviendra toute la gloire.

CREDO.

Affermissez ici votre foi. Tout ce que l'Eglise vous propose de croire, est fondé sur la parole de Dieu, annoncé par les prophètes, révélé dans les Ecritures, déclaré par les miracles, vérifié dans l'établissement de la foi, confirmé par les martyrs, et rendu sensible par la sainteté de notre religion, et par le consentement de ceux qui la professent avec fidélité.

Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, Créateur de l'univers ; en N. S. Jésus-Christ, son Fils unique, parfaitement semblable à lui, saint, puissant, éternel, Dieu comme lui. Je crois que ce Fils adorable s'est fait homme pour l'amour de nous ; qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est monté au Ciel, qu'il en descendra pour juger tous les hommes, et qu'ensuite il continuera un règne éternellement heureux.

Je crois au St.-Esprit, Dieu comme le Père et le Fils, procédant de l'un et de l'autre, et partageant la même gloire avec eux, source de vie, auteur de la sanctification des hommes et de la lumière des prophètes. Je crois une église sainte, catholique, apostolique, un baptême institué pour la rémission des péchés ; et plein de confiance en la miséricorde de mon Dieu, j'attends la résurrection des morts et la vie éternelle. Ainsi soit-il.

OFFERTOIRE.

Pensez au bonheur que vous avez de trouver dans ce sacrifice de quoi honorer parfaitement Dieu, le remercier d'une manière qui égale ses dons, effacer entièrement vos péchés ; et obtenir, tant pour vous que pour les autres, toutes les grâces dont vous avez besoin.

Père infiniment saint, quelque indigne que je sois de paraître devant vous, j'ose vous présenter cette hostie par les mains du prêtre, avec l'intention qu'a eue Jésus-Christ, mon Sauveur, lorsqu'il a institué ce sacrifice, et qu'il a au moment qu'il s'immole ici pour moi.

Je vous l'offre, pour reconnaître votre souverain domaine sur moi et sur toutes les créatures, je vous l'offre pour l'expiation de mes péchés, et en actions de grâces de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé.

Je vous l'offre enfin, ô mon Dieu ! cet auguste sacrifice, afin d'obtenir de votre infinie bonté, pour moi, pour mes parens, pour mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis, ces grâces précieuses de salut, qui ne peuvent nous être accordées qu'en vue des mérites de celui qui est le juste par excellence, et qui s'est fait victime de propitiation pour tous.

Mais en vous offrant cette adorable victime, je vous recommande toute l'Eglise Catholique, N. S. P. le Pape, notre Evêque, tous les pasteurs des âmes, notre Prince, la famille royale, les Princes chrétiens, et tous les peuples qui croient en vous.

Souvenez-vous aussi, Seigneur, des fidèles trépassés ; et en considération des mérites de votre Fils, donnez-leur un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

N'oubliez pas, mon Dieu, vos ennemis et les miens ; ayez pitié de tous les infidèles, des hérétiques, et de tous les pécheurs. Comblez de bénédictions ceux qui me persécutent, et pardonnez-moi mes péchés, comme je leur pardonne tout le mal qu'ils me font ou qu'ils voudraient me faire. Ainsi soit-il.

PRÉFACE.

Elevez vous en esprit dans le ciel jusqu'au pied du trône de la divinité : là pénétré d'une très-sainte et respectueuse crainte, à la vue de cette éclatante majesté, rendez-lui vos hommages, et mêlez vos louanges aux cantiques des anges et des chérubins qui l'environnent.

Voici l'heureux moment où le Roi des anges et des hommes va paraître. Seigneur, que mon cœur, dégagé de la terre, ne pense qu'à vous. Quelle obligation n'ai-je pas de vous bénir et de vous louer en tout temps et en tout lieu, Dieu du ciel et de la terre, Maître infiniment grand, Père tout-puissant et éternel !

Qu'il est juste, qu'il est avantageux de nous unir à J.-C. pour vous adorer continuellement. C'est par lui que tous les Esprits bienheureux rendent leurs hommages à votre Majesté ; c'est par lui que toutes les Vertus du Ciel, saisies d'une frayeur respectueuse, s'unissent pour vous glorifier. Souffrez, Seigneur, que nous joignions nos faibles louanges à celles de ces saintes Intelligences, et que de concert avec elles, nous disions dans un transport de joie et d'admiration :

SANCTUS.

Représentez-vous ici que Jésus-Christ va se rendre sur l'autel, comme sur le trône de la miséricorde, où vous avez droit de vous présenter pour exposer tous vos besoins, pour demander et pour obtenir. Dieu, qui nous donne son propre fils, peut-il nous refuser quelque chose ?

Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Tout l'univers est rempli de sa gloire. Que les bienheureux le bénissent dans le ciel ! Béni soit celui qui nous vient sur la terre, Dieu et Seigneur comme celui qui l'envoie.

LE CANON.

Voilà votre Dieu, votre Sauveur et votre Juge. Soyez quelque temps dans le silence, comme saisi d'admiration à la vue de ce qui se passe sur l'autel. Rappelez toute votre ferveur, et livrez-vous à tous les sentimens que le respect, la reconnaissance et la crainte sont capables d'inspirer.

Nous vous conjurons au nom de J.-C. votre Fils Notre-Seigneur, ô Père infiniment miséricordieux ! d'avoir pour agréable et de bénir l'offrande que nous vous présentons, afin qu'il vous plaise de conserver, de défendre et de gouverner votre sainte Eglise, avec tous les membres qui la composent, le Pape, notre Evêque, notre Roi, et généralement tous ceux qui font profession de la foi catholique.

Nous vous recommandons en particulier, Seigneur, ceux pour qui la justice, la reconnaissance et la charité nous obligent de prier, tous ceux qui sont présens à cet adorable sacrifice, et singulièrement *N. N.*; et afin, grand Dieu, que nos hommages vous soient plus agréables, nous nous unissons à la glorieuse Marie, toujours vierge, mère de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ; à tous les saints qui composent avec nous une même Eglise.

Que n'ai-je en ce moment, ô mon Dieu! les désirs enflammés avec lesquels les saints patriarches souhaitaient la venue du Messie? Que n'ai-je leur foi et leur amour? Venez, Seigneur Jésus, venez accomplir un mystère qui est l'abrégé de toutes vos merveilles. Il vient, cet agneau de Dieu : voici l'adorable victime par qui tous les péchés du monde sont effacés.

ÉLÉVATION.

Voilà votre Dieu, votre Sauveur et votre Juge. Soyez quelque temps dans le silence, comme saisi d'admiration à la vue de ce qui se passe sur l'autel. Rappelez toute votre ferveur, et livrez-vous à tous les sentimens que le respect, la reconnaissance et la crainte sont capables d'inspirer.

Verbe incarné, divin Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je crois que vous êtes ici présent, je vous y adore avec humilité; je vous aime de tout mon cœur; et comme vous y venez pour l'amour de moi, je me consacre entièrement à vous.

J'adore ce sang précieux que vous avez répandu pour tous les hommes, et j'espère, ô mon Dieu, que vous ne l'aurez pas versé inutilement pour moi. Faites-moi la grâce de m'en appliquer les mérites. Je vous offre le mien, aimable Jésus, en reconnaissance de cette charité infinie que vous avez eue de donner le vôtre pour l'amour de moi.

SUITE DU CANON.

Contemplez affectueusement votre Sauveur sur l'autel : méditez les mystères qu'il y renouvelle; unissez le sacrifice de votre cœur à celui de son corps : offrez-le à Dieu son père, suppliez-le d'accepter les prières que ce cher Fils lui fait pour vous, et priez vous-même pour les autres.

Quelles seraient donc désormais ma malice et mon ingratitude, si je consentais à vous offenser ! Non, mon Dieu, je n'oublierai jamais ce que vous me représentez par cette auguste cérémonie : les souffrances de votre Passion, votre corps tout déchiré, votre sang répandu pour nous, réellement présens sur cet autel.

C'est maintenant, éternelle Majesté, que nous vous offrons véritablement la victime sainte, pure et sans tache, qu'il vous a plu de nous donner vous-même, et dont toutes les autres n'étaient que la figure. Oui, grand Dieu, nous osons vous le dire, il y a plus ici que tous les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisedech ; la seule victime digne de votre autel, N. S. J. C. votre Fils, l'unique objet de vos éternelles complaisances.

Que tous ceux qui participent ici de la bouche ou du cœur à cette sacrée victime, soient remplis de sa bénédiction.

Que cette bénédiction se répande, ô mon Dieu, sur les âmes des fidèles qui sont morts dans la paix de l'Eglise, et particulièrement sur l'âme de *N.* et de *N.* Accordez-leur, Seigneur, en vue de ce sacrifice, la délivrance entière de leurs peines.

Daignez nous accorder aussi un jour cette grâce à nous-mêmes, Père infiniment bon ; et faites-nous entrer en société avec les saints martyrs et tous les saints, afin que nous puissions vous aimer et vous glorifier éternellement avec eux. Ainsi soit-il.

PATER NOSTER.

Nous voici avec Jésus sur un nouveau calvaire. Tenons-nous au pied de sa croix comme sainte Magdeleine ; comme saint Jean, regardons-le quelquefois de loin, et pleurons nos péchés avec saint Pierre.

Que je suis heureux, ô mon Dieu, de vous avoir pour père ! Que j'ai de joie de songer que le ciel où vous êtes, doit être un jour ma demeure ! Que votre saint nom soit glorifié par toute la terre. Régnez absolument sur tous les cœurs et sur toutes les volontés. Ne refusez pas à vos enfans la nourriture spirituelle et corporelle. Nous pardonnons de bon cœur ; pardonnez-nous ; soutenez-nous dans les tentations et dans

les maux de cette vie misérable ; mais préservez-nous du péché, le plus grand de tous les maux. Ainsi soit-il.

AGNUS DEI.

Jésus-Christ, qui est si glorieux dans le ciel, si puissant sur la terre, si terrible dans les enfers, n'est ici qu'un agneau plein de douceur et de bonté : il y vient pour effacer les péchés du monde, et en particulier les vôtres. Quel motif de confiance ! quel sujet de consolation !

Agneau de Dieu immolé pour moi, ayez pitié de moi. Victime adorable de mon salut, sauvez-moi. Divin médiateur, obtenez-moi ma grâce auprès de votre Père, donnez-moi votre paix.

COMMUNION.

Pour communier spirituellement, renouvelez par un acte de foi le sentiment que vous avez de la présence de Jésus-Christ ; formez un acte de contrition ; excitez dans votre cœur un désir ardent de le recevoir avec le prêtre ; priez-le qu'il agrée ce désir, et qu'il s'unisse à vous en vous comuniquant ses grâces les plus abondantes.

Qu'il me serait doux, ô mon aimable Sauveur, d'être du nombre de ces heureux chrétiens à qui la pureté de conscience et une tendre piété permettent d'approcher tous les jours de votre sainte table !

Quel avantage pour moi, si je pouvais en ce moment vous posséder dans mon cœur, vous y rendre mes hommages, vous y exposer mes besoins, et participer aux grâces que vous faites à ceux qui vous reçoivent réellement ! Mais puisque j'en suis très-indigne, suppléez, ô mon Dieu, à l'indisposition de mon âme. Pardonnez-moi tous mes péchés, je les déteste de tout mon cœur, parce qu'ils vous déplaisent. Recevez le désir sincère que j'ai de m'unir à vous. Purifiez-moi et mettez-moi en état de vous recevoir au plus tôt.

En attendant cet heureux jour, je vous conjure, Seigneur, de me faire participer aux fruits que la communion du prêtre doit produire en tout le peuple fidèle qui est présent à ce sacrifice. Augmentez ma foi par la vertu de ce divin sacrement : fortifiez mon espérance ; épurez en moi la charité ; remplissez mon cœur de votre amour, afin qu'il ne respire plus que vous, et qu'il ne vive plus que pour vous.

DERNIÈRES ORAISONS.

Rendez au Sauveur sacrifice pour sacrifice, en lui immolant toutes les attentions du respect humain, toutes les répugnances et toutes les recherches de l'amour-propre, toutes les inclinations qui ne s'accorderaient pas avec l'accomplissement de vos devoirs.

Vous venez, ô mon Dieu, de vous immoler pour mon salut; je veux me sacrifier pour votre gloire. Je suis votre victime, ne m'épargnez point. J'accepte de bon cœur toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer, je les reçois de votre main, et je les unis à la vôtre.

Je fuirai avec horreur jusqu'au moindre péché, surtout celui où mon penchant m'entraîne avec plus de violence. Je serai fidèle à votre loi, et je suis résolu de tout perdre et de tout souffrir, plutôt que la violer.

BÉNÉDICTION.

Bénissez-nous, ô mon Dieu, par la main de votre ministre, et que les effets de votre bénédiction demeurent éternellement sur nous. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DERNIER ÉVANGILE.

Verbe divin, fils unique du Père, lumière du monde, venue du ciel pour nous en montrer le chemin, ne permettez pas que je ressemble à ce peuple infidèle qui a refusé de vous reconnaître pour le Messie. Ne souffrez pas que je tombe dans le même aveuglement que ces malheureux, qui ont mieux aimé devenir esclaves de Satan, que d'avoir part à la glorieuse adoption d'enfans de Dieu, que vous veniez leur procurer.

Verbe fait chair, je vous adore avec le respect le plus profond, je mets toute ma confiance en vous seul, espérant fermement que, puisque vous êtes mon Dieu, et un Dieu qui s'est fait homme afin de sauver les hommes, vous m'accorderez les grâces nécessaires pour me sanctifier et vous posséder éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

Ne sortez point de l'Eglise sans avoir remercié Dieu de toutes les grâces qu'il vous a faites dans ce sacrifice. Conservez-en précieusement le fruit, faites qu'en vous voyant on soit convaincu que vous avez profité de la mort et de l'immolation d'un Dieu Sauveur.

PRIÈRE APRÈS LA SAINTE MESSE.

Seigneur, je vous remercie de la grâce que vous m'avez faite, en me permettant aujourd'hui d'assister au sacrifice de la sainte Messe, préférablement à tant d'autres qui n'ont pas eu le même bonheur; et je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises par ma dissipation et par ma langueur. Que ce sacrifice, ô mon Dieu, me fortifie pour l'avenir.

Je vais aux occupations où votre volonté m'appelle. Je tâcherai de ne laisser échapper aucune parole, aucune action; de ne former aucun désir ni aucune pensée qui me fasse perdre le fruit de la messe que je viens d'entendre; c'est ce que je me propose avec le secours de votre sainte grâce. Ainsi soit-il.

VÊPRES DU DIMANCHE.

PSAUME 109.

Dixit Dominus Domino meo: Sede à dextris meis,

Donec ponam inimicos tuos: scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion: dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum: ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus, et non pœnitebit eum: Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.

Dominus à dextris tuis: confregit in die iræ suæ reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas: conquassabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet: propterea exaltabit caput.
Gloria Patri, etc.

PSAUME 110.

CONFITEBOR tibi, Domine, in toto corde meo: in concilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini: exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus: et justitia ejus manet in seculum seculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus: escam dedit timentibus se.

Memor erit in seculum testamenti sui: virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium: opera manuum ejus, veritas et judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in seculum seculi: facta in veritate et æquitate.

Redemptionem misit populo suo: mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus: initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum: laudatio ejus manet in seculum seculi.

Gloria Patri, etc.

PSAUME 111.

BEATUS vir qui timet Dominum: in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit semen ejus: generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus: et justitia ejus manet in seculum seculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis: misericors et miserator et justus.

Jucundus homo qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio: quia in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit justus: ab auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus: non commovebitur donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus: justitia ejus manet in seculum seculi: cornu ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet: desiderium peccatorum peribit.

Gloria Patri, etc.

PSAUME 112.

Laudate, pueri, Dominum, laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum: ex hoc nunc et usque in seculum.

A solis ortu usque ad occasum: laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus: et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat: et humilia respicit in cœlo et in terrâ?

Suscitans à terrâ inopem: et de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus: cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo: matrem filiorum lætantem.

Gloria patri, etc.

PSAUME 113.

In exitu Israel de Ægypto: domûs Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus: Israel potestas ejus.

Mare vidit et fugit: Jordanis conversus est retrorsùm.

Montes exultaverunt ut arietes: et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quòd fugisti? et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsùm?

Montes, exultastis sicut arietes? et colles sicut agni avium?

A facie Domini mota est terra: à facie Dei Jacob,

Qui convertit petram in stagna aquarum : et rupem in fontes aquarum.

Non nobis! Domine, non nobis : sed nomini tuo da gloriam, super misericordiâ tuâ et veritate tuâ.

Nequandò dicant gentes : Ubi est Deus eorum ?

Deus autem noster in cœlo : omnia quæcùmque voluit, fecit.

Simulacra gentium argentum et aurum ; opera manuum hominum.

Os habent, et non loquentur : oculos habent, et non videbunt.

Aures habent, et non audient : nares habent, et non odorabunt.

Manus habent, et non palpabunt ; pedes habent, et non ambulabunt : non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israel speravit in Domino ; adjutor eorum et protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum, speraverunt in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostrî : et benedixit nobis.

Benedixit Domui Israel : benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum : pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos : super vos et super filios vestros.

Benedicti vos à Domino : qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino ? terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine ; neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino : ex hoc nunc et usque in seculum. Gloria Patri, etc.

HYMNE.

O Luce qui mortalibus
Lates inaccessâ, Deus !

Præsente quo sancti tremunt

Nubuntque vultus Angeli.
Hìc, ceu profondâ conditi
Demergimur caligine;
Æternus at noctem suo
Fulgore depellet dies.
Hunc nempè nobis præparas,
Nobis reservas hunc diem,
Quem vix adumbrat splendida
Flammantis astri claritas.
Moraris, heu! nimis diù
Moraris, optatus dies!
Ut te fruamur, noxii.
Linquenda moles corporis.
His cùm soluta vinculis
Mens evolârit, ô Deus,
Videre te, laudare te,
Amare te non desinet.
Ad omne nos apta bonum,
Fœcunda donis Trinitas:
Fac Lucis usuræ brevi.
Æterna succedat dies.
Amen.

℣. Custodit Dominus omnes diligentes se,
℟. Et omnes peccatores disperdet.

CANTIQUE DE LA SAINTE VIERGE,

MAGNIFICAT anima mea Dominum.

Et exultavit spiritus meus: in Deo salutari meo:

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ: ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est: et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus à progenie in progenies: timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo: dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede: et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis: et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum: recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad patres nostros: Abraham et semini ejus in secula. Gloria Patri, etc.

VISITE

AU TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

ACTE D'ADORATION.

Je me prosterne à vos pieds, ô mon divin Jésus! je vous adore sous ces espèces sacramentelles, je m'unis aux anges et aux saints, qui vous y offrent un culte si pur, et un encens de si agréable odeur. Je désirerais être embrasé de tout le feu de l'amour des séraphins, pour m'immoler ici comme une victime de louanges. Que votre saint nom soit béni; que toutes les nations reconnaissent vos infinies perfections, et surtout la bonté que vous manifestez aux hommes dans l'auguste sacrement de l'autel! Je désirerais avoir le zèle et la force nécessaire pour vous faire connaître de tous les peuples de l'univers, pour convertir tous les hérétiques qui vous insultent dans cet adorable sacrement, pour empêcher tous les outrages que vous recevez, toutes les profanations et toutes les irrévérences que les mauvais chrétiens commettent contre la sainte Eucharistie. Oui, ô mon Sauveur! je voudrais vous adorer et vous faire adorer en esprit et en vérité; je voudrais vous rendre et vous faire rendre autant de gloire et d'honneur que vous en rendez dans ce sacrement à votre père éternel; mais je ne puis que faiblement vous louer et vous bénir. Agréez donc, et ne rejetez pas, ô mon Dieu! le sacrifice de louanges que je vous offre dans le sacrement de votre amour.

ACTE D'HUMILITÉ ET DE CONTRITION.

Je suis indigne de me présenter devant votre adorable Majesté, ô mon Jésus! mes crimes et mes désordres devraient m'en éloigner pour toujours: je devrais m'attendre à subir vos châtimens et éprouver vos

vengeances, plutôt que d'approcher de vos saints autels pour solliciter ma grâce et mon pardon. Mais, ô Dieu de bonté! vous me pressez de venir à vous, vous voulez me soulager et me délivrer du pesant fardeau de mes péchés; médecin charitable, vous voulez guérir mon âme de toutes ses infirmités; père des miséricordes, vous êtes prêt à oublier mes fautes, si vous voyez en moi un cœur contrit et humilié. Ah! c'est à vos pieds que, pénétré de repentir, et reconnaissant la grandeur du mal que j'ai fait en consentant à vous déplaire, je vous fais l'aveu de mes péchés: je vous demande de me pardonner toutes mes offenses, de rendre à mon âme sa première candeur, et de la rétablir dans tous ses droits. Vous n'êtes, ô mon divin Sauveur, anéanti dans cette hostie que pour m'être propice; vous n'y étendez les bras que pour me recevoir; vous n'y établissez votre demeure que pour attendre mon repentir. Ne permettez pas que je vive plus long-temps dans le péché, mais convertissez-moi à ce moment; faites que je ne sorte pas de ce saint temple sans être réconcilié avec vous: ma langue se collera plutôt à mon palais, que d'oublier un si grand bienfait; je publierai à jamais vos infinies miséricordes à votre égard.

ACTE D'AMOUR.

Vous savez, ô mon Jésus! que je vous aime. Eh! comment pourrais-je ne pas vous aimer? C'est par amour pour moi que vous résidez jour et nuit dans ce tabernacle, où vous êtes prêt à me donner des marques de votre amour, à me combler de vos bienfaits, à servir de nourriture à mon âme. Je veux vous aimer de toutes mes forces, de toute l'étendue des affections de mon cœur; je ne veux aimer que vous, qui êtes la bonté même; je ne veux vivre que pour vous aimer. Quel autre usage pourrais-je faire de ma vie, que de l'employer à vous aimer? C'est bien tard que je commence à vous aimer, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; mais je réparerai, par l'ardeur de mon amour, le temps que je n'ai pas employé à vous aimer.

Je vous demande, ô mon doux Jésus! je vous demande votre amour, je le désire comme le plus riche, le plus précieux trésor dont je puisse être enrichi.

ACTE DE REMERCÎMENT.

Que mon âme vous bénisse, ô mon Jésus! qu'elle n'oublie jamais les bienfaits qu'elle a reçus de votre main libérale. C'est dans votre saint temple que vous lui avez accordé le pardon de ses péchés, que vous l'avez guérie de toutes ses infirmités, que vous lui avez donné le pain sacré pour la fortifier : ces faveurs sont au-dessus de toute reconnaissance. Agréez cependant, ô mon souverain bienfaiteur! agréez ces faibles actions de grâces que je vous en rends aujourd'hui; pardonnez-moi mes ingratitudes passées; je vous promets de faire un saint usage de toutes les grâces qu'il vous plaira de m'accorder; je ne m'occuperai plus qu'à les conserver et à les augmenter en moi : ma conduite régulière et irréprochable sera le sûr garant de ma reconnaissance.

FIN.

TABLE.

